


SE TAIRE ET FAIRE



Heyn. 1765.

(102)

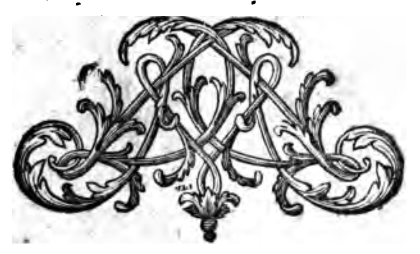
vmf. nat. 12.
lig.

ENTRETIENS
SUR LA
METAPHYSIQUE,
SUR
LA RELIGION,
ET SUR LA MORT.

Nouvelle Edition, revuë, corrigée, & augmentée.

Par le R. P. MALEBRANCHE, *Prêtre de l'Oratoire.*

TOME I.



A PARIS,
Chez MICHEL DAVID, ſur le Quay des Auguſtins, à la Providence.

M. DCCXI.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

PREFACE.

ON a déja vû plusieurs Editions de cet Ouvrage ; mais outre que celle-ci est la plus exacte, l'on y a ajoûté trois Entretiens sur la mort & l'éternité qui la suit. Ce sujet est pour nous de la derniere consequence, s'il est vrai que nous serons éternellement ; s'il est vrai que maintenant nôtre ame est en épreuve dans nôtre corps, & que le jour viendra où Dieu rendra à chacun selon ses œuvres. Le tems comparé à l'éternité, n'est qu'un instant. Tous les biens de la vie presente, richesses, honneurs, plaisirs ; joignez-y une santé parfaite, & que rien ne manque de ce que met Aristote dans la définition du souverain bonheur : cet assemblage est imaginaire,

mais fût-il tres-réel, tout ce qui passe approche si fort du neant, quand on le compare avec l'éternité bienheureuse que nous esperons, qu'il n'est pas possible que l'homme soit content de sa conduite, lorsqu'il donne toute son application & tous ses soins pour obtenir si peu de chose. Nous voulons tous invinciblement être heureux; je dis solidement heureux, éternellement heureux. Mais la mort est inévitable. Elle rompt tous nos desseins. Elle doit donc changer aussi toutes nos vûës. Elle doit nous forcer de chercher des biens qu'elle ne puisse nous enlever.

Il est bien juste que la mort nous traverse dans nos desseins: car ils sont bizarres & mal reglez quand nous ne suivons pas ses avis. Bien loin qu'elle s'oppose à nôtre veritable bonheur,

c'eſt elle qui nous y conduit. La penſée de la mort ne nous fait mépriſer que ce qui eſt mépriſable. Elle leve le voile & les apparences trompeuſes des biens ſenſibles : mais elle laiſſe aux vrais biens toute leur realité, & tout leur prix ; & elle nous les approche de ſi prés, ces vrais biens, elle nous les fait conſiderer ſi attentivement, que tout le reſte diſparoît. C'eſt même cet effet ordinaire de la penſée de la mort qui la rend deſagreable ; de ſorte que bien des gens voudroient n'y penſer jamais.

Le ſage en tout tems veut être détrompé. Mais l'homme charnel & inſenſé ſe plaît dans l'illuſion. S'il dort d'un ſommeil doux & agreable ; s'il n'a que de plaiſans ſonges, la mort qui le délivre de ſon aſſoupiſſement, eſt une importune. Il faut que la douceur de ſon ſommeil ſoit

troublée par quelque fantôme terrible, afin qu'il se réveille avec plaisir. Cependant ce tems que nous passons dans l'assoupissement, nous est donné pour nous faire un établissement éternel. L'alternative des récompenses & des peines futures est inévitable. Nous sommes immortels: & ce neant prétendu qui succede aux derniers momens, est de toutes les chimeres la plus extravagante & la plus folle. Ce n'est pas ici le * lieu de le prouver. Le doute seul me suffit; car le doute le plus leger touchant l'éternité de nôtre être, suffit à tout homme raisonnable pour suspendre la plûpart de ses desseins, jusqu'à ce qu'il ait bien reconnu ce qui en est. Quelque desagreable que paroisse l'examen de cette importante question, celui qui la neglige est un insensé, du moins

* I Entret. sur la Mort.

s'il regle sa conduite indépendamment du futur. Mais celui qui s'y applique & qui s'y trompe est bien malheureux ; je pourrois dire aussi, bien stupide & bien aveugle : mais sa stupidité n'est pas si visible, si inexcusable que celle que je croi commune à une infinité de gens. Car combien y en a-t-il qui doutent de l'immortalité de l'ame, ou qui même en sont convaincus, qui cependant font choix d'un état de vie sans penser à ce qui la suit ? Entre leurs differens motifs, l'éternité n'y entre point, ou on la conte pour rien. Quelle étrange stupidité ! Et comment l'accorder avec nôtre amour propre, avec cette impression invincible que nous avons pour la felicité ?

Ce qui nous touche, ce qui nous frappe actuellement, c'est-là ce qui nous ébranle : c'est-là

ce qui détermine naturellement nos mouvemens. Les enfans content pour rien les objets éloignez, quelque grands qu'ils ſoient en eux-mêmes : ils ne s'intereſſent point dans le cours des aſtres. Si une épine les pique, ſi un inſecte les mord ; les voilà plus allarmez que ſi toute la nature s'alloit renverſer. Tel eſt le jugement des ſens, lorſque la raiſon n'y a point de part, lorſqu'elle eſt foible, cette raiſon, & aſſujettie aux impreſſions du corps. Mais à meſure qu'elle ſe fortifie, l'eſprit s'étend. Du préſent il paſſe au futur ; & de ce qui l'environne, il pouſſe juſques dans les objets les plus éloignez. Par la comparaiſon qu'il fait des choſes entr'elles & avec lui, il devient de plus en plus ſuſceptible de crainte & d'eſperance. Le futur & l'éloigné l'ébranlent, auſſi-bien que le pré-

ſent. De ſorte qu'enfin on ne craint point de ſouffrir actuellement des douleurs tres-vives, d'eſſuïer mille & mille fatigues pour ſe mettre en repos ſur la fin de ſes jours. Mais toutes les vûës qu'ont les hommes pour leur felicité, ſe bornent d'ordinaire à la vie préſente: ils ne s'arrêtent qu'au ſenſible. S'ils ſe fatiguent à trente ans pour ſe repoſer dans leur vieilleſſe, c'eſt qu'ils voïent ſouvent des vieillards, & qu'ils ſont jeunes. Ce ſentiment les frappe & les perſuade qu'un jour ils ſeront comme eux. Mais ce ſont des enfans par rapport aux vrais biens. L'éternité leur paroît comme ces eſpaces imaginaires, qu'on croit au deſſus des Cieux. Ils n'y trouvent rien de ſolide, rien qui les touche; rien par conſequent qu'ils veulent préferer au préſent dont ils jouïſſent avec plai-

ſir. Voila pourquoi l'éternité n'entre point en conte parmi les motifs de nos déterminations. Eternité cependant qui ſeule peut empêcher toutes nos fauſſes démarches, & regler nos pas pour arriver ſurement à la felicité que nous deſirons.

Je tâche dans quelques-uns de ces Entretiens de bien convaincre Ariſte, l'un des interlocuteurs, que les objets ſenſibles ont bien moins de réalité qu'on ne s'imagine, & qu'ils n'ont ſur nous aucune action: Que toutes les ſenſations que nous en avons viennent uniquement de l'efficace des idées divines; que l'ame n'eſt directement, immediatement unie qu'à Dieu, qu'à la ſouveraine Raiſon, en qui ſe trouve, dit S. Auguſtin, la puiſſance qui nous donne l'être, la lumiere qui nous éclaire, & la régle immuable de nôtre con-

De Civit. Dei. l. 8. c. 4.

duite : *Causa subsistendi, ratio intelligendi, & ordo vivendi.* En un mot, je tâche de délivrer l'esprit des préjugez des sens & de l'imagination. Et dans les trois derniers je joins aux principes de la Philosophie naturelle ceux de la Religion, pour guérir le même Ariste de la crainte de la mort. Je tâche de diminuer en lui cette horreur que nous en avons naturellement, afin qu'il y pense plus sérieusement qu'il n'avoit fait, qu'il se familiarise pour ainsi dire avec elle, qu'il prenne volontiers ses avis, & qu'il suive les chemins qui conduisent à la felicité que nous esperons par JESUS-CHRIST. *Si enim homo ita creatus est, ut per id quod in eo præcellit, attingat illud quod cuncta præcellit, id est unum verum optimum Deum, sine quo nulla creatura subsistit, nulla doctrina instruit, nullus usus*

expedit: ipse quæratur ubi nobis secura sunt omnia; ipse cernatur, ubi nobis certa sunt omnia; ipse diligatur, ubi nobis recta sunt omnia. August. de Civit. Dei. l. 8. c. 4.

Je n'explique point ici le détail de ces Entretiens; la Table des Chapitres suffit pour le reconnoître, & je ne croi pas non plus devoir rendre raison du choix des Matiéres que j'ai traitées. Il me semble que ce choix est à la liberté des Auteurs. Cependant j'ai été obligé d'en user comme j'ai fait. Presque toutes les veritez que j'expose, & que je défens, sont celles qu'on m'a contestées. Je n'en dis pas davantage. Mais comme je soûtiens dans cet Ouvrage ce paradoxe qui revolte l'esprit, ou plutôt l'imagination de bien des gens: *Que c'est en Dieu que nous voïons toutes choses:* je croi le

devoir prouver encore une fois par l'autorité de S. Augustin, quoique je l'aïe déja fait ailleurs. * Un si grand nom tiendra peut être les esprits en respect, & les disposera à examiner sans prévention une verité de la derniere consequence, & que je croi avoir évidemment démontrée.

*Rép. au Livre des vraïes & fausses idées. C. 7. & 21.

Divers passages de Saint Augustin touchant les idées, & Reflexions sur ces passages.

SAint Augustin Liv. des 83. Questions, quest. 46. parle ainsi des idées. IDEAS *Plato primus appellasse perhibetur: non tamen si hoc nomen antequam ipse institueret, non erat, ideò vel res ipsæ non erant, quas ideas vocavit, vel à nullo erant intellectæ.*

Nam non est verisimile, sapientes aut nullos fuisse ante Platonem; aut istas, quas Plato ideas vocat, quæcumque res sint, non intellexisse. Si quidem in eis tanta vis constituitur, ut nisi his intellectis sapiens esse nemo possit...... Sed rem videamus quæ maximè considerandа est atque noscenda...... Sunt ideæ principales formæ quædam vel rationes rerum stabiles atque incommutabiles, quæ ipsæ formatæ non sunt, ac per hoc æternæ ac semper eodem modo se se habentes quæ in divina intelligentia continentur. Et cùm ipsæ neque oriantur neque intereant, secundùm eas tamen formari dicitur omne quod oriri vel interire potest.... Quod si rectè dici vel credi non potest Deum irrationabiliter omnia condidisse, restat ut omnia ratione sint condita. Nec eadem ratione homo qua equus: hoc enim absurdum est existimare. Singula igitur

propriis sunt creata rationibus. Has autem rationes ubi arbitrandum est esse, nisi in ipsa mente Creatoris ? Non enim extra se quidquam positum intuebatur, ut secundùm id constitueret quod constituebat : Nam hoc opinari sacrilegum est. Quod si hæ rerum omnium creandarum creatarumve rationes in divina mente continentur, neque in divina mente quidquam nisi æternum atque incommutabile potest esse ; atque has rationes principales appellat Plato : Non solum sunt ideæ, sed ipsæ veræ sunt quia æternæ sunt, & ejusmodi atque incommutabiles manent ; quarum participatione fit, ut sit quidquid est, quoquo modo est.

Il eſt clair que S. Auguſtin a crû 1°. que la queſtion des idées étoit de la derniere conſequence. *Maximè considerandа atque noscenda.* Il n'y a point en effet

de ſentiment de Philoſophie qu'il ait eu plus à cœur, & dont il ait tiré plus de conſequences avantageuſes à la Religion, que de celui qu'il a eu ſur leur nature. Auſſi n'y a-t-il point de principe plus fecond ; on le verra bien dans la ſuite de cet Ouvrage. Les Idées, dit-il, ont tant de force, que ſans elles on ne peut être ſage : *In eis tanta vis conſtituitur, ut. niſi his intellectis ſapiens eſſe nemo poſſit.*

2°. Selon ce ſaint Docteur, les idées ſont éternelles & immuables: *Æternæ & ſemper eodem modo ſeſe habentes.*

3°. Elles ſont les exemplaires, ou les archetypes des creatures : *Sunt ideæ principales formæ quædam, vel rationes rerum ſtabiles atque incommutabiles, &c. Ideæ & rationes* dans ſaint Auguſtin, ſont ſynonimes. Cela eſt clair

non seulement ne la croit pas comme M. Regis, mais qui même la refute. Liv. 2. de la Nat. & de la Gr. nombr. 53. & Medit. 9. nomb. 3. 4. 5. & 6. (il devoit plûtôt citer les nom. 10. 11. & 12.) *Mais il est bon d'observer qu'il ne la refute, que parce qu'il suppose que ceux qui la font éternelle, la font aussi increée & indépendante de Dieu & immobile. D'ailleurs il ne nie que l'éternité du monde tel qu'il est, c'est à dire, de cette portion de la matiére universelle qui compose les corps enfermez dans nôtre tourbillon, la terre, la lune, le soleil, l'air, les étoiles, & les planetes, que tout le monde convient avoir reçû leurs formes au jour de la création. Mais il ne nie pas que la matiére en général, ou l'étenduë subsistante n'ait été créée de toute éternité, & ne soit une émanation libre & volontaire de Dieu. & comme le premier fruit de son ac-*

en lui-même qu'il les voit, & qu'il nous les fait voir. Quoi qu'il en soit, je dis positivement tout le contraire de ce que l'Auteur m'attribuë: & cela dans l'article même du *Traité*, & dans la 9. *Meditation* qu'il cite, & je l'avois dit souvent ailleurs. Mais quand je n'en aurois jamais parlé, sur quel fondement pourroit-on m'attribuer un sentiment aussi odieux qu'est l'éternité de la matiére, & aussi généralement condamné? *Tous les Livres du P. Malebranche*, dit-il encore dans le même chapitre, *sont remplis de continuels paralleles de la matiére avec Dieu.* Cela est fort général, & fort significatif. Cependant si on lit exactement tous mes Livres, on ne trouvera nulle part que j'aye fait aucun parallele entre deux choses si opposées.

Mais il est permis à cet Auteur de dire tout ce qui lui vient dans

l'esprit : & je ne dois pas trouver mauvais qu'il me range avec les anciens hérétiques, les Valentiniens, les Marcionites, &c. Car *le Pere Malebranche est tres-incapable d'impieté... & sauf le respect*, dit ce respectueux personnage, *qui est dû à S. Justin, S. Irenée, S. Clement d'Alexandrie, Origene, Tertullien, & Eusebe, le sentiment de Valentin sur ses* Eons, *qu'ils nous dépeignent comme le comble de l'impieté & de la folie*, ETOIT TRES-CATHOLIQUE... *le sens qu'il entendoit étoit* TRES-ELEVE' ET TRES-ORTHODOXE.... Mais *Baronius, à l'exemple de plusieurs anciens Peres de l'Eglise, & de tous les Historiens modernes, n'a pas rendu assez de justice aux premiers ennemis de l'Eglise. Ils ont tous mis en usage à leur égard ce premier precepte de l'Eloquence qu'Isocrate & les Rheteurs donnent aux Historiens & aux Orateurs, à*

Pag. 76.
Pag. 11.
Pag. 10.

me diſpenſer d'en parler jamais. Il y a des ouvrages qu'on peut mépriſer, & des Auteurs qu'on doit plaindre. Mais en général l'Auteur des *Eclairciſſemens* confond étrangement les faits qu'il rapporte. Il déguiſe les ſentimens des hérétiques, mais en leur faveur. Il corrompt les miens; dans quel deſſein? Dieu le ſçait. Il ne craint point de mettre en *Italique*, comme mes propres paroles ce que je n'ai jamais dit. En un mot, s'il eſt de bonne-foi, ce qu'il faut s'efforcer de croire, il n'entend ni mes ſentimens ni ceux des anciens hérétiques; ſi ce n'eſt peut-être qu'il ſçait mieux que moi ce que je penſe, & ce que penſoient les anciens hérétiques, que les Peres qui les ont condamnez.

Je prie donc les Lecteurs, ou de laiſſer là mes Livres pour ce qu'ils vallent, ou de n'en point juger

clair par ce passage seul. Et on n'en doutera pas, si on lit entierement cette quest. 46. Quand saint Augustin dit, *Omnia ratione sunt condita; nec eadem ratione homo qua equus*; il veut dire que toutes les creatures ont leurs idées ou leurs archetypes.

4°. Les idées sont en Dieu. Car c'est une impieté de croire qu'en creant le monde, il regardât hors de lui-même le modéle sur lequel il l'a formé. *In ipsa mente Creatoris. Non enim extra se quidquam intuebatur, &c.* Et si Platon n'avoit point cru que les idées étoient separées de l'essence Divine, comme on l'en* accuse, saint Augustin en cela seroit Platonicien. Au reste la multiplicité infinie des idées qui sont en Dieu, n'est nullement contraire à la simplicité de son essence. CÆTERUM

* Aristot Metaph E. 3.

Sap. 7: 22. *dictus est in Scripturis sanctis Spiritus sapientiæ multiplex, eo quod multa in se habeat: sed quæ habet, hæc & est, & ea omnia unus est. Neque enim multæ, sed una sapientia est, in qua sunt immensi quidam atque infiniti thesauri rerum intelligibilium, in quibus sunt omnes invisibiles atque incommutabiles rationes rerum, etiam visibilium & mutabilium, quæ per ipsum factæ sunt.* De Civit. Dei. l. 11. c. 10.

Tout cela s'accorde avec ce que dit saint Thomas, 1. p. quest. 15. art. 2. DEUS *essentiam suam perfectè cognoscit. Unde cognoscit eam secundùm omnem modum, quo cognoscibilis est. Potest autem cognosci non solùm secundùm quod in se est, sed secundùm quod est participabilis, secundùm aliquem modum similitudinis, à creaturis. Unaquæque autem creatura habet propriam speciem,*

secundùm quod aliquo modo participat divinæ essentiæ similitudinem. Sic igitur in quantum Deus cognoscit suam essentiam ut sic imitabilem à tali creatura, cognoscit eam ut propriam rationem & ideam hùjus creaturæ, & similiter de aliis. Et sic patet quod Deus intelligit plures rationes proprias plurium rerum, quæ sunt plures ideæ. Et dans la quest. préced. art. 6. CUM *essentia Dei habeat in se quidquid perfectionis habet essentia cujuscumque rei alterius, & adhuc amplius: Deus in se ipso potest omnia propria cognitione cognoscere: propria enim natura uniuscujusque consistit secundùm quod per aliquem modum naturam divinam participat.*

On voit par ce passage de saint Thomas, que les idées divines ne sont que l'essence divine, entant que les creatures

peuvent l'imiter, ou y participer ; & que ces deux mots *ideæ* & *rationes* sont synonimes : *Deus intelligit plures rationes proprias plurium rerum quæ sunt plures ideæ.* Presque tous les Theologiens conviennent de ce que disent ces passages. Mais voici ce qui révolte l'imagination de bien des gens.

DE UNIVERSIS *quæ intelligimus non loquentem qui personat foris, sed intus ipsi menti præsidentem consulimus veritatem, verbis fortasse ut consulamus admoniti. Ille autem qui consulitur, docet* QUI IN INTERIORE HOMINE HABITARE DICTUS EST CHRISTUS, ID EST IMMUTABILIS DEI VIRTUS, ATQUE SEMPITERNA SAPIENTIA: *quam quidem omnis anima rationalis consulit, sed tantùm cuique panditur, quantùm capere propter*

propriam sive malam, sive bonam voluntatem potest. Et si quando fallitur, non fit vitio consultæ veritatis, ut neque hujus quæ foris est, lucis vitium est, quod corporei oculi sæpe falluntur. S. August. de Magistro c. 11. Et plus bas, ch. 13. QUIS *tam stultè curiosus est qui filium suum mittat in scholam, ut quid magister cogitet discat? At* ISTAS OMNES DISCIPLINAS *quas se docere profitentur, ipsiusque virtutis atque sapientiæ, cum verbis explicaverint, tum illi qui discipuli vocantur, utrum vera dicta sint, apud semetipsos considerant, interiorem illam veritatem pro viribus intuentes.* TUNC ERGO DISCUNT: *& cum vera dicta esse intus invenerint laudant, nescientes non se doctores potius laudare quam doctos, si tamen & illi quod loquuntur sciunt. Falluntur autem homines, ut eos qui non*

ſunt, magiſtros vocent. Quia plerumque inter tempus locutionis & tempus cognitionis nulla mora interponitur; & quoniam poſt admonitionem ſermocinantis citò intus diſcunt, foris ſe ab eo, qui admonuit, didiciſſe arbitrantur.

Il eſt donc clair que les hommes que nous appellons nos *maîtres*, ne ſont en effet que des *moniteurs*; que s'ils comprennent ce qu'ils nous diſent, en cela ils ſont *doctes*, mais ils ne ſont pas veritablement nos *docteurs*; qu'enfin nous n'avons point d'autre *maître* dans les ſciences, Philoſophie, Mathematique, qu'on en raille tant qu'on voudra, que la *Sageſſe éternelle qui habite en nous*, & que tous les eſprits conſultent par leur attention. *At omnes iſtas diſciplinas quas ſe docere profitentur*, & le reſte. C'eſt-là le deſſein du livre *de Magiſtro*. UT

IAM *non crederemus tantum*, dit ſaint Auguſtin, *ſed etiam intelligere inciperemus, quàm verè ſcriptum ſit autoritate divinâ, ne nobis quemquam* MAGISTRUM *dicamus in terris, quod unus omnium Magiſter in cælis ſit*, ch. dernier. Et dans ſes Retractations l. 1. ch. 12. SCRIPSI *librum, cujus eſt titulus de Magiſtro, in quo diſputatur, & quæritur, &* INVENITUR (remarquez ce mot *& invenitur*) *Magiſtrum non eſſe, qui docet hominem ſcientiam, niſi Deum, ſecundùm illud etiam quod in Evangelio ſcriptum eſt: Unus eſt Magiſter veſter Chriſtus.* On a maintenant de la peine à comprendre ce que ſaint Auguſtin aſſure que le jeune Adeodatus ſçavoit à ſeize ans: IPSE (*Adeodatus in libro de Magiſtro*) *mecum loquitur. Tu ſcis illius eſſe ſenſa omnia, quæ inſeruntur ibi*

ex personâ collocutoris mei, cùm esset annis sexdecim. Confess. l. 9. ch. 6.

Voici encore quelques passages pour expliquer plus en détail la doctrine de saint Augustin.

QUÆ PROPTER *nullomodo negaveris esse incommutabilem veritatem, hæc omnia quæ incommutabiliter vera sunt continentem, quam non possis dicere tuam vel meam, vel cujusquam hominis, sed omnibus incommutabilia vera cernentibus, tamquàm miris modis secretum & publicum lumen, præsto esse ac se præbere communiter.* OMNE AUTEM QUOD COMMUNITER OMNIBUS RATIOCINANTIBUS ATQUE INTELLIGENTIBUS PRÆSTO EST, AD ULLIUS EORUM PROPRIE NATURAM PERTINERE QUIS DIXERIT? *Meministi enim, ut opinor, quid de*

de sensibus corporis paulò antè tractavimus; ea scilicet quæ oculorum vel aurium sensu communiter tangimus, sicuti sunt colores & soni, quos ego & tu simul videmus, vel simul audimus, non pertinere ad oculorum nostrorum vel aurium naturam, sed ad sentiendum nobis esse communia. Sic ergo illa quæ ego & tu communiter propriâ quisque mente conspicimus, NEQUAQUAM DIXERIS AD MENTIS ALICUJUS NOSTRÛM PERTINERE NATURAM. *Duorum enim oculi quod simul vident, nec hujus nec illius oculos esse poteris dicere, sed aliquid tertium in quod utriusque conferatur aspectus.* De Libero Arbitrio, l. 2. ch. 12.

On voit clairement par ce seul passage, que selon saint Augustin, les *idées* sont bien differentes des *perceptions* que nous

en avons, bien differentes de nos propres modalitez : Car les idées ſont immuables, & communes à tous les eſprits. 2°. Que ces idées qui nous éclairent ne ſe peuvent trouver qu'en Dieu, dans la ſouveraine & immuable verité. DIC *quia tu tibi lumen non es*, dit-il ailleurs, *ut multum oculus es ; lumen non es. Quid prodeſt patens & ſanus oculus, ſi lumen deſit? Ergo dic à te tibi lumen non eſſe ; & clama quod ſcriptum eſt :* Tu illuminabis lucernam meam Domine : Lumine tuo illuminabis tenebras meas. *Meæ autem nihil niſi tenebræ : Tu autem lumen fugans tenebras, illuminans me. Non à me mihi lumen exiſtens, ſed lumen non participans* NISI IN TE. (Remarquez ces paroles, *niſi in te,* Il ne dit pas, *niſi à te.*) *Sic & Joannes amicus ſponſi, Chriſtus putabatur, lumen pu-*

tabatur, Non * erat ille lumen, sed ut testimonium perhiberet de lumine. *Quod autem erat lumen?* Erat lumen verum. *Quid est verum?* Quod illuminat omnem hominem. *Serm.* 67. *selon l'ordre nouveau.* * Joan 1.

Si l'on étoit bien persuadé de ce que dit saint Jean, que le *Verbe qui s'est fait chair, est la vie, la lumiére commune des intelligences*, ou que ὁ λόγος, est cette *Raison* qui éclaire intérieurement tous les hommes, que deviendroit le Socinianisme? Car rien n'est plus évident que toutes les créatures sont des êtres particuliers, & que la Raison est universelle & commune à tous les esprits. *Ubique veritas præsides omnibus consulentibus te, simulque respondes omnibus etiam diversa consulentibus. Liquidè tu respondes, sed non liquidè omnes audiunt. Omnes unde volunt consu-*

lunt; sed non semper quod volunt audiunt. Confess. Liv. 10. ch. 26.

Il ne faut pas s'imaginer que S. Augustin soit le premier qui ait crû, que JESUS-CHRIST selon sa divinité, étoit nôtre lumiére, nôtre Maître intérieur. Entre les Péres qui l'ont précedé, il y en a plusieurs* qui se sont déclarez pour ce sentiment; & je ne croi pas qu'il s'en trouve un seul qui l'ait combattu. Ils l'avoient appris ce sentiment, ou comme S. Augustin *a* l'avouë de lui-même, dans les Livres des Platoniciens estimez alors, ou dans ceux de Philon, & des autres Juifs *b*: & ils s'en étoient convaincus par le huitiéme chapitre des Proverbes de Salomon, & sur tout par l'Evangile de S. Jean, qui dit positivement *c*: que le Verbe de Dieu, la Sagesse éternelle, la Raison étoit *la vie & la lumiére des hommes*, cette

* *S. Justin mart. 2. Apol. Clement. Alex. in Pedag.*

a *Voyez* les Conf. de S. August l. 7. ch. 9. *De Civ. Dei l.* 8. *c.* 7.

b Selon les anciens Péres, c'est des Juifs que Platon avoit tiré ce qu'il y a dans ses Ouvrages, qui se rapporte à ce que nous croïons. Ce n'est pas ici le lieu de le prouver.

c *Ch.* 1.

vraïe lumiére qui éclaire tout homme qui vient en ce monde. Il étoit aſſurément nôtre lumiére intérieure, avant qu'il ſe fût fait homme, pour être nôtre conducteur & nôtre modéle : mais on peut dire, qu'alors la lumiére *luiſoit dans les ténébres*. Car ſi JESUS-CHRIST n'étoit que ſimple *moniteur*, comment ſeroit vrai ce qu'il dit de lui, qu'il eſt *nôtre* UNIQUE MAÎTRE, qu'il eſt *la voïe, la vérité, & la vie*; qu'il eſt *la lumiére du monde*? N'eſt ce pas la Raiſon univerſelle, qui eſt cette vraïe lumiére qui éclaire tous les hommes, quoique tous les hommes n'en ſoient pas également éclairez? Et lorſque les Legiſlateurs établiſſent des loix juſtes, peut-on dire que la ſouveraine Raiſon n'y ait point de part? EGO *Sapientia habito in conſilio, & eruditis interſum cogitationibus; per me* Prov.c.8.

reges regnant, *& legum conditores justa decernunt.* Ces paroles ne ſont-elles pas déciſives?

On croit ordinairement que les idées purement intelligibles ne ſont rien, & que tout ce qui eſt dans l'eſprit y eſt entré par les ſens. S. Auguſtin n'eſt pas de ce ſentiment. EA *quæ intelligit animus cùm ſe avertit à corpore, non ſunt profectò corporea: & tamen ſunt*, MAXIMEQUE SUNT, *nam eodem modo ſemper ſe ſe habent. Nam nihil abſurdius dici poteſt quàm ea eſſe quæ oculis videmus, ea non eſſe quæ intelligentia cernimus, cum dubitare dementis ſit, intelligentiam incomparabiliter oculis anteferri.* De immort. animæ ch. 10. Et dans ſes Conf. l. 18. ch. 12. CONTINET *memoria numerorum dimenſionumque rationes & leges innumerabiles, quarum nullam corporis ſenſus impreſſit; quia nec ipſæ colo-*

ratæ ſunt, aut ſonant, aut olent, aut guſtatæ, aut contrectatæ ſunt. Audivi ſonos verborum quibus ſignificantur cum de his diſſeritur: ſed illi alii, iſtæ autem aliæ ſunt. Nam illi aliter græcè, aliter latinè ſonant; iſtæ verò nec græcæ nec latinæ ſunt, nec aliud eloquiorum genus. Vidi lineas fabrorum, vel etiam tenuiſſimas, ſicut filum araneæ: ſed illæ aliæ ſunt: non ſunt imagines earum quas mihi nunciavit oculus carnis. Novit eas quiſquis ſine ullà cogitatione qualiſcumque corporis intus agnovit eas. Senſi etiam numeros omnibus corporis ſenſibus quos numeramus: ſed illi alii ſunt quibus numeramus, nec imagines iſtorum ſunt, ET IDEO VALDE SUNT. RIDEAT ME ISTA DICENTEM QUI EOS NON VIDET; ET EGO DOLEAM RIDENTEM ME.

S. Auguſtin croïoit donc que

c'eſt en Dieu que nous voïons les nombres nombrans qu'il appelle ailleurs, *éternels & divins*, DIVINOS AC SEMPITERNOS; & que ces nombres ſont bien plus réels que les choſes nombrées. Il avoit le même ſentiment des figures géometriques. QUIS *mens tam cæcus eſt*, dit-il, *qui non videat iſtas figuras quæ in Geometria docentur, habitare in ipſa veritate?* Solil. l. 2. Lors que nous les découvrons ces idées, nous ne les formons pas de nôtre ſubſtance, nous ne les produiſons pas: NEQUE *id eſt invenire, quod facere aut gignere; alioquin* ÆTERNA GIGNERET ANIMUS INVENTIONE TEMPORALI, *nam æterna ſæpè invenit: Quid enim tam æternum quam ratio circuli?* De Immort. animæ cap 4. NON *enim ſic fuerunt ut eſſe deſinerent, aut ſic futura ſunt quaſi non ſint:*

De Ord. L.2.c.14

sed idipsum esse semper habuerunt, semper habitura sunt. Manent autem non tanquam in spatiis locorum fixa veluti corpora, sed in naturâ incorporali sic intelligibilia præsto sunt mentis aspectibus, sicut ista in locis visibilia vel contrectabilia corporis sensibus... Ad quas mentis acie pervenire paucorum est; & cum pervenitur, fit rei NON TRANSITORIÆ TRANSITORIA COGITATIO. De Trin. l. 12. cap. 14.

Nous ne voïons pas seulement en Dieu les nombres, les figures, toutes les véritez spéculatives, mais encore les véritez de pratique, les loix éternelles, les regles immuables de la Morale. IN DEO *conspicimus incommutabilem formam justitiæ secundùm quam hominem vivere judicamus.* De Trin. l. 8. ch. 9. & plus bas. L. 14. ch. 15. SED *commemoratur, ut convertatur ad Dominum, tan-*

quam ad eam lucem, qua etiam cum ab illo averteretur quodammodo tangebatur. Nam hinc est quod etiam impii cogitant æternitatem, & multa rectè reprehendunt, rectéque laudant in hominum moribus. Quibus ea tandem regulis judicant, nisi in quibus vident quemadmodum quisque vivere debeat, etiam si nec ipsi eodem modo vivant? Ubi eas vident; Neque enim in sua natura, cum procul dubio mente ista videantur, eorumque mentes constet esse mutabiles, has verò regulas immutabiles videat quisquis in eis, & hoc videre potuerit; nec in habitu suæ mentis, cum illæ regulæ sint justitiæ, mentes verò eorum constet esse injustas. Ubinam sunt istæ regulæ scriptæ, ubi quid sit justum & injustus agnoscit, ubi cernit habendum esse quod ipse non habet? Ubi ergo scriptæ sunt nisi in libro lucis illius quæ Veritas dicitur? Unde

J'ai expliqué en plusieurs endroits ce que c'est que l'ordre immuable de la justice, & comment on le voit en Dieu. Premier Chapitre du Traité de Morale & ailleurs.

omnis lex justa describitur.

Il seroit inutile de transcrire un plus grand nombre de passages, pour prouver que S. Augustin a crû que la Sagesse éternelle est la lumiére des intelligences; & que c'est par la manifestation de sa substance, entant qu'archetype de tous les ouvrages possibles, entant qu'art immuable, que Dieu nous éclaire intérieurement, & sans * *l'entremise d'aucune créature*. Mais il est à propos que je prouve ici, que suivant la doctrine du même saint Docteur, il faut dire necessairement, *que c'est aussi en Dieu que nous voïons les corps*. Car la proposition que je soûtiens, *qu'on voit en Dieu toutes choses*, est générale.

* *Humanis mentibus nullâ naturâ interpositâ præsidet.* De Musica. L. 6. c. 1. & de utilitate credendi Ch. 15.

Je suppose pour cela deux véritez prouvées dans cet ouvrage, dans la *Recherche de la vérité*, & ailleurs. La premiére, que les

couleurs ne ſont point répanduës ſur la ſurface des objets, & que ce ne ſont que des modifications ou des perceptions de l'ame produites en elle par l'idée de l'étenduë à l'occaſion des ébranlemens du cerveau. C'eſt une vérité dont je ne croi pas que puiſſent douter ceux qui ont examiné cette matiére. Auſſi paſſe-t-elle pour inconteſtable dans l'eſprit de bien des gens.

La ſeconde, que nous ne voïons point les objets en eux-mêmes, & que nul corps ne peut par lui-même agir ſur l'eſprit, ni lui donner la modification de couleur, ou la perception de ſon idée. Je ſuppoſe que quand tous les corps qui nous environnent ſeroient anéantis, nous pourrions les voir; & que nous les verrions effectivement comme nous les voïons, ſi leurs idées nous affectoient comme elles

nous affectent à leur présence. Et cela ne manqueroit pas d'arriver si nôtre cerveau étoit ébranlé par le cours des esprits animaux, ou par quelque autre cause, de la même maniére qu'il l'est par la réflexion de la lumiére. Ce qui se passe dans le sommeil & dans les fiévres chaudes, est une preuve suffisante de cette vérité. Cela supposé, examinons ce que c'est que *voir les corps*.

Lorsque nous fermons les yeux, nous avons présente à l'esprit une étenduë qui n'a point de bornes. Et dans cette étenduë immatérielle, & qui n'occupe aucun lieu, non plus que l'esprit qui la voit, comme je l'ai prouvé ailleurs *, nous pouvons y découvrir toutes sortes de figures, de même qu'on peut former une sphére ou un cube d'un bloc de matiére. Cet-

* 1. Lett. touchant la Défense de M. A.

te étenduë & ces figures ſont *intelligibles*, parce qu'elles ne ſe font nullement ſentir. Mais lorſqu'on ouvre les yeux, cette même étenduë devient ſenſible à nôtre égard, par cela ſeul qu'elle nous touche plus vivement, & qu'elle produit dans nôtre ame une infinité de perceptions toutes différentes, que nous appellons couleurs. J'expoſe mon ſentiment ſans le prouver : ce n'en eſt pas ici le lieu. Il me ſuffit que dans la vûë que nous avons des objets, de ce papier par exemple, on n'y trouve que de l'étenduë & de la blancheur; encore un coup cela me ſuffit. Lorſque l'on ouvre les yeux au milieu d'une campagne, toute cette varieté d'objets que la vûë découvre, ne vient certainement que de la diſtribution des couleurs différentes qui ſemblent répanduës ſur diverſes

parties de l'étenduë. Car il eſt évident que ce n'eſt que par la varieté des couleurs que nous jugeons de la différence des corps que nous voïons. Or, ſelon S. Auguſtin, c'eſt en Dieu que nous voïons l'étenduë intelligible. Car elle eſt éternelle cette étenduë; elle eſt immuable, infinie, efficace, capable de modifier l'eſprit & de l'éclairer; qualitez certainement qui ne peuvent convenir aux créatures. Selon lui c'eſt en Dieu que nous voïons les figures Géometriques; & il eſt clair que, comme on ne peut former une ſphére materielle, par exemple, ſans étenduë materielle, l'eſprit ne peut concevoir de ſphére ſans étenduë intelligible; c'eſt à dire, ſans l'idée de la longueur, de la largeur, & de la profondeur. Donc, ſelon la doctrine de ce ſaint Docteur, c'eſt en

Dieu, que nous voïons les corps. Car nous ne les voïons, autant que nous ſommes capables de les voir, que parce que l'étenduë intelligible devient viſible à nôtre égard, lorſqu'elle cauſe en nous la perception de couleur; & nous ne les ſentons que parce qu'elle devient ſenſible à nôtre égard, lorſqu'elle cauſe en nous un ſentiment plus vif, tel qu'eſt la douleur. Car la douleur, par exemple, que ſent un manchot comme répanduë dans ſon bras, n'eſt point certainement dans le bras qui n'eſt plus. Ce n'eſt point ce bras-là qui lui fait mal. Il ne lui en fit même jamais, s'il eſt vrai que les corps ne puiſſent agir ſur les eſprits & les rendre malheureux; s'il eſt vrai qu'il n'y a que l'intelligible, que les idées divines qui puiſſent affecter les intelligences. On verra les preuves de tout

ceci

ceci dans les deux premiers Entretiens, & dans le ſecond ſur la Mort.

J'avouë que S. Auguſtin n'a jamais dit, que l'on voïoit les corps en Dieu. Il n'avoit garde de le dire, lui qui croïoit qu'on voïoit les objets en eux-mêmes, ou par des images corporelles; & que les couleurs qui les rendent viſibles, étoient répanduës ſur leur ſurface. Aſſurément ſi l'on voit les corps en eux-mêmes, ce n'eſt pas en Dieu qu'on les voit: cela eſt clair. Mais s'il eſt démontré, comme je le croi, qu'on ne les voit point en eux-mêmes, & que les traces qu'ils impriment dans le cerveau, ne leur reſſemblent nullement, comme le ſçavent tous ceux qui ont étudié l'Optique: s'il eſt certain de plus que la couleur n'eſt que la perception par laquelle l'ame les voit, je ſoûtiens que

ſuivant les principes de S. Auguſtin, on eſt obligé de dire, que c'eſt en Dieu qu'on voit les corps.

En effet, je reconnois & je proteſte, que c'eſt à S. Auguſtin que je dois le ſentiment que j'ai avancé ſur la nature des idées. J'avois appris d'ailleurs que les qualitez ſenſibles n'étoient que dans l'ame ; & que l'on ne voïoit point les objets en eux-mêmes, ni par des images qui leur reſſemblent. Mais j'en étois demeuré là, juſqu'à ce que je tombai heureuſement ſur quelques endroits de S. Auguſtin, qui ſervirent à m'ouvrir l'eſprit ſur les idées. Et comparant ce qu'il nous enſeigne ſur cela avec ce que je ſçavois d'ailleurs, je demeurai tellement convaincu, *que c'eſt en Dieu que nous voïons toutes choſes*, que je ne craignis point d'expoſer au public ce ſenti-

ment, quelque étrange qu'il paroiſſe à l'imagination ; & quelque perſuadé que je fuſſe, que cela ne me feroit pas d'honneur dans l'eſprit de bien des gens. Cette vérité me parut ſi propre à faire comprendre aux eſprits attentifs, que l'ame n'eſt unie directement qu'à Dieu ; que lui ſeul eſt nôtre bien & nôtre lumiére, que toutes les créatures ne ſont rien par rapport à nous, ne peuvent rien ſur nous : en un mot, cette vérité me parut de ſi grande conſéquence par rapport à la Religion & à la Morale, que je me crûs alors obligé de la publier, & que j'ai crû dans la ſuite devoir la ſoûtenir.

Cependant je ne prétens pas être toûjours dans l'obligation de répondre à ceux qui attaqueront mes ſentimens, ſur tout s'ils les prennent mal, & s'ils me font des objections dont la réſolution

dépende de ce que j'ai déja écrit. J'aime mieux me taire que de dire inceſſamment aux gens, qu'ils n'entendent pas ce qu'ils critiquent, & de repeter pour eux ce que j'ai déja expliqué. Mais je prie les Lecteurs de ne point regarder comme mes véritables ſentimens ceux que l'on m'attribuë, quoique l'on cite les endroits de mes livres dont on prétend qu'ils ſont extraits, & que l'on obſerve même le changement de caractére, pour faire croire qu'on ne change rien dans mes expreſſions. Et afin qu'on me rende plus volontiers cette juſtice, voici quelques preuves qui juſtifient la demande que je fais ici, & que j'ai ſouvent faite ailleurs pour de ſemblables raiſons.

Un Auteur * que je ne croi pas devoir nommer, parce qu'il ne s'eſt pas nommé lui-même dans

* M. Faydit. *On le nomme aujourd'hui : parce*

son ouvrage, a fait depuis peu des *Eclaircissemens sur la doctrine & sur l'histoire Ecclesiastique*, où il a tâché de justifier les anciens hérétiques à mes dépens. Il ne parle point du P. Malebranche dans le premier chapitre de son Livre; mais voici ce qu'il en dit dans le second.

qu'autre que cet auteur s'est fait assez connoistre depuis l'édition précedente de cet ouvrage, on jugera peut-être aprés la lecture des pages qui suivent, que j'ai dû laisser sans réponse ses nouveaux libelles d'ailleurs si généralement condamnez.

Selon Tertullien une des erreurs principales des Marcionites & Apelletiens & Valentiniens, c'étoit de croire que Jesus-Christ étoit beau avant sa passion. Le Pere Malebranche, qui les suit quelquefois, comme nous verrons plus bas, s'est entierement déclaré pour eux sur ce point. Mais comme il encherit toûjours beaucoup sur ceux dont il dérobe quelque chose, il prouve que Jesus-Christ étoit beau sur terre par des preuves de Metaphysique, & par des raisons qu'il a puisées dans le Livre de la Sagesse universelle, & dans l'idée de l'être par-

fait Tr. de la Nat. & de la Gr. l. 1. nomb. 28. & 29. *sur quoi on ne peut s'empêcher de rire un peu de ce bon Pere, qui a recours aux idées Platoniciennes, & à la devotion sur un pur fait, qui n'interesse en aucune manière la Religion*, laquelle ne connoît point JESUS-CHRIST selon la chair (*mais selon l'esprit*) *comme dit saint Paul* 2. Cor. 5. 16. *Car s'agissant de sçavoir comment étoit fait le corps de Jesus-Christ sur terre, & de quelle figure, de quelle taille, de quelle couleur étoit cette portion de matière, ou ce corps auquel le Verbe s'est uni dans son Incarnation, ce qui est une question de pur fait; le bon sens devoit lui faire chercher dans les medailles de Jesus-Christ, ou dans les Auteurs qui ont connu & pratiqué des millions de gens qui avoient vû des tableaux de lui tirez d'aprés nature, la décision de cette question,*

& non pas dans les raisonnemens d'une metaphysique creuse & alambiquée.

RE'PONSE. Ne croiroit-on pas aprés la lecture de ce passage, que dans l'endroit que cite l'Auteur, ou du moins quelque part ailleurs, j'ai traité la question *de la taille, de la figure, de la couleur de Jesus-Christ* : Que j'ai décidé *qu'il étoit beau de visage* : Que j'ai tiré mes preuves *d'une metaphysique creuse & alambiquée* ; & que les raisons que j'ai prétendu *puiser dans la Sagesse Eternelle*, sont si impertinentes, *que l'on ne peut s'empêcher d'en rire ?* Cependant le fait est, que je n'ai jamais parlé de cette question, ni dans le *Traité de la Nature & de la Grace*, ni dans aucun de mes Livres. Dans l'endroit qu'il cite, je prétens que c'est à cause de JESUS-CHRIST que le monde subsiste, & qu'il

n'y a rien de beau, rien qui ſoit agréable aux yeux de Dieu, que ce qui a quelque rapport à ſon Fils bien-aimé. Il ne s'agiſſoit point du tout *de la taille*, *de la figure*, *de la couleur* du corps du Sauveur, comme le prétend l'Auteur. C'eſt à quoi je ne penſois ſeulement pas, bien loin d'avoir *eu recours aux idées Platoniciennes pour décider cette queſtion.*

Dans le chapitre ſuivant, le même Auteur m'attribuë de croire que la matiére eſt éternelle. Il avoit déja avancé cette calomnie dans ſa critique des *Memoires* de M. de Tillemont il y a environ deux ans. Apparemment quelqu'un l'a détrompé: Mais il ne paroît pas fort diſpoſé à me rendre juſtice; car voici comment il parle.

On ſera peut-être ſurpris que ſur le fait de l'éternité de la matiére j'aïe cité le P. Malebranche, qui non

juger ſur le rapport de qui que ce ſoit, quelque eſtime même qu'ils ayent pour ceux qui les attaquent. Cette loi indiſpenſable, qu'il ne faut condamner perſonne avant que de l'avoir entendu, juſtifie la demande que je fais. Les Critiques ſont des accuſateurs, il ne faut donc pas les conſidérer comme des juges. J'ai ſouvent été obligé de faire des Livres pour prouver, ou que ceux qui me critiquoient ne m'entendoient pas, ou qu'ils n'agiſſoient pas de bonne-foi. Je voudrois bien n'en plus compoſer de pareils. Et j'en ſerai diſpenſé, ſi l'on veut enfin m'accorder la juſtice que je demande, de ne point juger de mes opinions avant que de les avoir ſérieuſement examinées dans mes livres. Je croi qu'on les y trouvera ſuffiſamment expliquées, ſur-tout ſi l'on joint mes

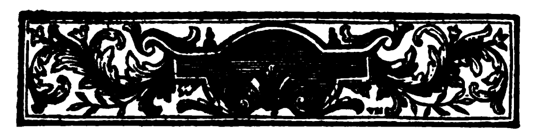
derniers ouvrages avec les premiers. C'eſt principalement dans les derniéres productions d'un Auteur qu'on doit s'inſtruire à fond de ſes ſentimens; Car à cinquante ans on eſt moins ignorant qu'à trente, ou l'on auroit bien mal employé ſon temps. *Fateor me ex eorum numero eſſe conari, qui proficiendo ſcribunt, & ſcribendo proficiunt.* Aug. Ep. 143. ad Marcellinum.

Fautes à corriger dans le premier Volume.

PAge 11. ligne 26. *liſez* & la matiere ne.
P. 42. l. derniere, *liſez* matterielles.
P. 48. l. premiere, *l.* ſans ſon.
P. 58. l. 22. *l.* perception confuſe.
P. 161. l. 2. parties entr'elles & ſeparément.
P. 176. l. 15. *l.* & la.
P. 179. en marge. I Epiſtre de S. Jean ch. 1.
P. 218. l. 16. *l.* Or il pourvoit reconnoiſtre quand c'étoit cette cauſe étrangere qui produiſoit les traces.
P. 245. l. 16. reçûë.

TABLE.





ENTRETIENS SUR LA METAPHYSIQUE.

PREMIER ENTRETIEN.

De l'ame, & qu'elle est distinguée du corps. De la nature des idées. Que le monde, où nos corps habitent, & que nous regardons, est bien different de celui que nous voïons.

THEODORE. Bien donc, mon cher Ariste, puisque vous le voulez, il faut que je vous entretienne de mes visions metaphysiques. Mais pour cela il est necessaire que je quitte ces lieux enchantez qui charment nos sens, & qui

par leur varieté partagent trop un eſprit tel que le mien. Comme j'apprehende extrêmément de prendre pour les réponſes immediates de la verité interieure quelques-uns de mes préjugez, ou de ces principes obſcurs qui doivent leur naiſſance aux loix de l'union de l'ame & du corps; & que dans ces lieux je ne puis pas, comme vous le pouvez peut-être, faire taire un certain bruit confus qui jette la confuſion & le trouble dans toutes mes idées : ſortons d'ici, je vous prie. Allons nous renfermer dans vôtre cabinet, afin de rentrer plus facilement en nous-mêmes. Tâchons que rien ne nous empêche de conſulter l'un & l'autre nôtre maître commun, la Raiſon univerſelle. Car c'eſt la verité interieure qui doit préſider à nos entretiens. C'eſt elle qui doit me dicter ce que je dois vous dire, & ce que vous voulez apprendre par mon entremiſe. En un mot c'eſt à elle à qui il appartient uniquement de juger & de prononcer ſur nos differens. Car nous ne penſons aujourd'hui qu'à philoſopher : & quoique vous ſoïez parfaitement ſoûmis à l'autorité de l'Egliſe, vous voulez que je vous parle d'abord com-

me si vous refusiez de recevoir les veritez de la foi pour principes de nos connoissances. En effet, la foi doit regler les démarches de nôtre esprit : mais il n'y a que la souveraine Raison qui le remplisse d'intelligence.

ARISTE. Allons, Theodore, par tout où vous voudrez. Je suis dégoûté de tout ce que je voi dans ce monde materiel & sensible, depuis que je vous entens parler d'un autre monde tout rempli de beautez intelligibles. Enlevez-moi dans cette Region heureuse & enchantée. Faites m'en contempler toutes ces merveilles dont vous me parliez l'autre jour d'une maniere si magnifique & d'un air si content. Allons, je suis prêt de vous suivre dans ce païs, que vous croïez inaccessible à ceux qui n'écoutent que leurs sens.

THEODORE. Vous vous réjoüissez, Ariste, & je n'en suis pas fâché. Vous me raillez d'une maniere si delicate & si honnête, que je sens bien que vous voulez vous divertir, mais que vous ne voulez pas m'offenser. Je vous le pardonne. Vous suivez les inspirations secrettes de vôtre imagination toûjours enjoüée. Mais, souffrez que

je vous le dise, vous parlez de ce que vous n'entendez pas. Non, je ne vous conduirai point dans une terre étrangere: mais je vous apprendrai peut-être que vous êtes étranger vous-même dans vôtre propre païs. Je vous apprendrai que ce monde que vous habitez n'est point tel que vous le croïez, parce qu'effectivement il n'est point tel que vous le voïez ou que vous le sentez. Vous jugez sur le rapport de vos sens de tous les objets qui vous environnent; & vos sens vous seduisent infiniment plus que vous ne pouvez vous l'imaginer. Ce ne sont de fideles témoins que pour ce qui regarde le bien du corps & la conservation de la vie. A l'égard de tout le reste, il n'y a nulle exactitude, nulle verité dans leur déposition. Vous le verrez, Ariste, sans sortir de vous-même, sans que je vous *enleve dans cette Region enchantée* que vôtre imagination vous represente. L'imagination est une folle qui se plaît à faire la folle. Ses saillies, ses mouvemens imprévûs vous divertissent, & moi aussi. Mais il faut, s'il vous plaît, que dans nos entretiens la Raison soit toûjours la superieure. Il faut qu'elle décide & qu'elle prononce. Or elle se

taît & nous échape toûjours, lorſque l'imagination vient à la traverſe, & qu'au lieu de lui impoſer ſilence, nous écoutons ſes plaiſanteries, & que nous nous arrêtons aux divers fantômes qu'elle nous preſente. Tenez-la donc dans le reſpect en preſence de la Raiſon. Faites-la taire, ſi vous voulez entendre clairement & diſtinctement les réponſes de la verité interieure.

ARISTE. Vous prenez, Theodore, bien ſerieuſement ce que je vous ai dit ſans beaucoup de réflexion. Je vous demande pardon de ma petite liberté. Je vous proteſte que....

THEODORE. Vous ne m'avez point fâché, Ariſte : vous m'avez réjoüi. Car encore un coup, vous avez l'imagination ſi vive & ſi agréable, & je ſuis ſi aſſuré de vôtre cœur, que vous ne me fâcherez jamais, & que vous me réjoüirez toûjours, du moins quand vous ne me raillerez que tête à tête : & ce que je viens de vous dire n'eſt que pour vous faire entendre que vous avez une terrible oppoſition à la verité. Cette qualité qui vous rend tout éclatant aux yeux des hommes, qui vous gagne les cœurs, qui vous attire l'eſtime, qui fait que tous

ceux qui vous connoissent veulent vous posseder, est l'ennemie la plus irreconciliable de la Raison. Je vous avance un paradoxe dont je ne puis vous démontrer* presentement la verité. Mais vous le reconnoîtrez bientôt par vôtre propre experience; & vous en verrez peut-être les raisons dans la suite de nos entretiens. Il y a encore pour cela bien du chemin à faire. Mais croïez-moi; le stupide & le bel esprit sont également fermez à la verité. Il y a seulement cette difference, qu'ordinairement le stupide la respecte, & que le bel esprit la méprise. Neanmoins si vous êtes bien resolu de gourmander vôtre imagination, vous entrerez sans aucun obstacle dans le lieu où la Raison rend ses réponses : & quand vous l'aurez entenduë quelque tems, vous n'aurez que du mépris pour tout ce qui vous a charmé jusques ici; & si Dieu vous touche le cœur, vous n'en aurez que du dégoût.

* *Traité de Morale, ch. 12.*

ARISTE. Allons donc promptement, Theodore. Vos promesses me donnent une ardeur que je ne puis vous exprimer. Assurément je vas faire tout ce que vous m'ordonnez. Doublons le pas. Grace à Dieu, nous voici enfin

arrivez au lieu destiné à nos entretiens. Entrons... Asseyez-vous... Qu'y a-t-il ici qui puisse nous empêcher de rentrer en nous-mémes pour consulter la Raison? Voulez-vous que je ferme tous les passages de la lumiere, afin que les tenebres fassent éclipser tout ce qu'il y a de visible dans cette chambre, & qui peut frapper nos sens?

THEODORE. Non, mon cher. Les tenebres frappent nos sens aussi-bien que la lumiere. Elles effacent l'éclat des couleurs. Mais à l'heure qu'il est, elles pourroient jetter quelque trouble, ou quelque petite fraïeur dans nôtre imagination. Tirez seulement les rideaux. Ce grand jour nous incommoderoit un peu, & donneroit peut-être trop d'éclat à certains objets.... Cela est fort bien: asseyez-vous.

Rejettez, Ariste, tout ce qui vous est entré dans l'esprit par les sens. Faites taire vôtre imagination. Que tout soit chez vous dans un parfait silence. Oubliez même, si vous le pouvez, que vous avez un corps, & ne pensez qu'à ce que je vas vous dire. En un mot soïez attentif, & ne chicanez point sur mon préambule. L'attention est la seule cho-

ſe que je vous demande. Sans ce travail, ou ce combat de l'eſprit contre les impreſſions du corps, on ne fait point de conquêtes dans le païs de la verité.

ARISTE. Je le croi ainſi, Theodore: parlez. Mais permettez-moi de vous arrêter lorſque je ne pourrai pas vous ſuivre.

THEODORE. Cela eſt juſte. Ecoutez.

I. Le néant n'a point de proprietez. Je penſe. Donc je ſuis Mais que ſuis-je, moi qui penſe, dans le tems que je penſe ? Suis-je un corps, un eſprit, un homme ? Je ne ſçai encore rien de tout cela. Je ſçai ſeulement que dans le tems que je penſe je ſuis quelque choſe qui penſe. Mais voïons. Un corps peut-il penſer ? Une étenduë en longueur, largeur & profondeur peut-elle raiſonner, deſirer, ſentir ? Non ſans doute: car toutes les manieres d'être d'une telle étenduë ne conſiſtent que dans des rapports de diſtance; & il eſt évident que ces rapports ne ſont point des perceptions, des raiſonnemens, des plaiſirs, des deſirs, des ſentimens, en un mot des penſées. Donc ce MOI qui penſe, ma propre ſubſtance n'eſt point un corps, puiſque mes perceptions, qui aſſurément m'appartiennent, ſont toute autre

chose que des rapports de distance.

ARISTE. Il me paroît clair que toutes les modifications de l'étenduë ne peuvent être que des rapports de distance ; & qu'ainsi de l'étenduë ne peut pas connoître, vouloir, sentir. Mais mon corps est peut-être quelqu'autre chose que de l'étenduë. Car il me semble que c'est mon doigt qui sent la douleur de la piqueure, que c'est mon cœur qui desire, que c'est mon cerveau qui raisonne. Le sentiment interieur que j'ai de ce qui se passe en moi, m'apprend ce que je vous dis. Prouvez-moi que mon corps n'est que de l'étenduë, & je vous avoüerai que mon esprit, ou ce qui est en moi qui pense, qui veut, qui raisonne, n'est point materiel ou corporel.

II. THEODORE. Quoi, Ariste, vous croïez que vôtre corps est composé de quelqu'autre substance que de l'étenduë ? Est-ce que vous ne comprenez pas qu'il suffit d'avoir de l'étenduë, pour en former par l'esprit un cerveau, un cœur, des bras & des mains, & toutes les veines, les arteres, les nerfs, & le reste dont vôtre corps est composé ? Si Dieu détruisoit l'étenduë de vôtre corps, est-ce que vous auriez encore un

cerveau, des arteres, des veines, & le reste. Concevez-vous bien qu'un corps puisse être réduit en un point mathematique? Car que Dieu puisse former tout ce qu'il y a dans l'Univers avec l'étenduë d'un grain de sable, c'est de quoi je ne doute pas. Assurément où il n'y a nulle étenduë, je dis nulle, il n'y a point de substance corporelle. Pensez-y serieusement; & pour vous en convaincre, prenez garde à ceci.

Tout ce qui est on le peut concevoir seul, ou on ne le peut pas. Il n'y a point de milieu, car ces deux propositions sont contradictoires. Or tout ce qu'on peut concevoir seul, & sans penser à autre chose, qu'on peut, dis-je, concevoir seul comme existant indépendemment de quelqu'autre chose, ou sans que l'idée qu'on en a represente quelqu'autre chose, c'est assurément un être ou une substance: & tout ce qu'on ne peut concevoir seul, ou sans penser à quelqu'autre chose, c'est une maniere d'être, ou une modification de substance.

Par exemple. On ne peut penser à la rondeur sans penser à l'étenduë. La rondeur n'est donc point un être ou une substance, mais une maniere d'être. On

peut penſer à l'étenduë ſans penſer en particulier à quelqu'autre choſe. Donc l'étenduë n'eſt point une maniere d'être : Elle eſt elle-même un être. Comme la modification d'une ſubſtance n'eſt que la ſubſtance même de telle ou telle façon, il eſt évident que l'idée d'une modification renferme neceſſairement l'idée de la ſubſtance dont elle eſt la modification. Et comme une ſubſtance c'eſt un être qui ſubſiſte en lui-même, l'idée d'une ſubſtance ne renferme point neceſſairement l'idée d'un autre être. Nous n'avons point d'autre voïe pour diſtinguer les ſubſtances ou les êtres, des modifications ou des façons d'être, que par les diverſes manieres dont nous appercevons ces choſes.

Or rentrez en vous-même, n'eſt-il pas vrai que vous pouvez penſer à de l'étenduë, ſans penſer à autre choſe ? N'eſt-il pas vrai que vous pouvez appercevoir de l'étenduë toute ſeule : Donc l'étenduë eſt une ſubſtance, & nullement une façon ou une maniere d'être. Donc l'étenduë & la maniere ne ſont qu'une même ſubſtance. Or je puis appercevoir ma penſée, mon deſir, ma joïe, ma triſteſſe, ſans penſer à l'éten-

duë, & même en ſuppoſant qu'il n'y ait point d'étenduë. Donc toutes ces choſes ne ſont point des modifications de l'étenduë, mais des modifications d'une ſubſtance qui penſe, qui ſent, qui deſire, & qui eſt bien differente de l'étenduë.

Toutes les modifications de l'étenduë ne conſiſtent que dans des rapports de diſtance. Or il eſt évident que mon plaiſir, mon deſir & toutes mes penſées ne ſont point des rapports de diſtance. Car tous les rapports de diſtance ſe peuvent comparer, meſurer, déterminer éxactement par les principes de la Geometrie: & l'on ne peut ni comparer ni meſurer de cette maniere nos perceptions & nos ſentimens. Donc mon ame n'eſt point materielle. Elle n'eſt point la modification de mon corps. C'eſt une ſubſtance qui penſe, & qui n'a nulle reſſemblance avec la ſubſtance étenduë dont mon corps eſt compoſé.

ARISTE. Cela me paroît démontré. Mais qu'en pouvez-vous conclure?

III. THEODORE. J'en puis conclure une infinité de veritez. Car la diſtinction de l'ame & du corps eſt le fondement des principaux dogmes de la Philoſophie, & entr'autres de * l'im-

* Voy. la Rech. de

mortalité de nôtre être. Car, pour le dire en passant, si l'ame est une substance distinguée du corps, si elle n'en est point la modification, il est évident que quand mêmes la mort anéantiroit la substance dont nôtre corps est composé, ce qu'elle ne fait pas, il ne s'ensuivroit pas delà que nôtre ame fût anéantie. Mais il n'est pas encore tems de traiter à fonds cette importante question. Il faut que je vous prouve auparavant beaucoup d'autres veritez. Tâchez de vous rendre attentif à ce que je vas vous dire.

La Verité. liv. 4. chap. 2. cy-dessous. Entretien 3. nomb. XI. & XII.

La distinction de l'ame & du corps est le fondement de toutes les connoissances qui ont rapport à l'homme.

ARISTE. Continuez. Je vous suivrai avec toute l'application dont je suis capable.

IV. THEODORE. Je pense à quantité de choses ; à un nombre, à un cercle, à une maison, à tels & tels êtres, à l'être. Donc tout cela est, du moins dans le tems que j'y pense. Assurément, quand je pense à un cercle, à un nombre, à l'être ou à l'infini, à tel être fini, j'apperçois des réalitez. Car si le cercle que j'apperçois n'étoit rien, en y pensant je ne penserois à rien. Ainsi dans le même tems je penserois & je ne penserois point. Or le cercle que

j'apperçois a des proprietez que n'a pas telle autre figure. Donc ce cercle existe dans le tems que j'y pense ; puisque le néant n'a point de proprietez, & qu'un néant ne peut être different d'un autre néant.

Ariste. Quoi, Theodore ! tout ce à quoi vous pensez existe? Est-ce que vôtre esprit donne l'être à ce cabinet, à ce bureau, à ces chaises, parce que vous y pensez ?

Theodore. Doucement. Je vous dis que tout ce à quoi je pense est, ou, si vous voulez, existe. Le cabinet, le bureau, les chaises que je voi, tout cela est, du moins dans le tems que je le voi. Mais vous confondez ce que je voi avec un meuble que je ne voi point. Il y a plus de difference entre le bureau que je voi, & celui que vous croïez voir, qu'il n'y en a entre vôtre esprit & vôtre corps.

Ariste. Je vous entens en partie, Theodore, & j'ai honte de vous avoir interrompu. Je suis convaincu que tout ce que nous voïons, ou tout ce à quoi nous pensons, contient quelque réalité. Vous ne parlez pas des objets, mais de leurs idées. Oüi, sans doute, les idées

que nous avons des objets, exiſtent dans le tems qu'elles ſont preſentes à nôtre eſprit. Mais je croïois que vous parliez des objets mêmes.

V. THEODORE. *Des objets mêmes!* oh que nous n'y ſommes pas ! Je tâche de conduire par ordre mes réflexions. Il faut bien plus de principes que vous ne penſez, pour démontrer ce dont perſonne ne doute. Car où ſont ceux qui doutent qu'ils aïent un corps, qu'ils marchent ſur une terre ſolide, qu'ils vivent dans un monde materiel ? Mais vous ſçaurez bien-tôt ce que peu de gens comprennent bien, ſçavoir que ſi nôtre corps ſe promene dans un monde corporel, nôtre eſprit de ſon côté ſe tranſporte ſans ceſſe dans un monde intelligible qui le touche, & qui par là lui devient ſenſible.

Comme les hommes comptent pour rien les idées qu'ils ont des choſes, ils donnent au monde créé beaucoup plus de réalité qu'il n'en a. Ils ne doutent point de l'exiſtence des objets, & ils leur attribuent beaucoup de qualitez qu'ils n'ont point. Mais ils ne penſent ſeulement pas à la réalité de leurs idées. C'eſt qu'ils écoutent leurs ſens, & qu'ils

ne consultent point assez la verité interieure. Car encore un coup, il est bien plus facile de démontrer la réalité des idées,ou, pour me servir de vos termes, la réalité de *cet autre monde tout rempli de beautez intelligibles*, que de démontrer l'existence de ce monde materiel. En voici la raison.

C'est que les idées ont une existence éternelle & necessaire, & que le monde corporel n'existe que parce qu'il a plû à Dieu de le créer. Ainsi, pour voir le monde intelligible,il suffit de consulter la Raison qui renferme les idées intelligibles,éternelles & necessaires, l'archetype du monde visible : ce que peuvent faire tous les esprits raisonnables, ou unis à la Raison.Mais pour voir le monde materiel, ou plûtôt pour juger que ce monde existe, car ce monde est invisible par lui-même, il faut par necessité que Dieu nous le revele ; parce que nous ne pouvons pas voir ses volontez arbitraires dans la Raison necessaire.

Or Dieu nous revele l'existence de ses creatures en deux manieres,par l'autorité des Livres Sacrez, & par l'entremise de nos sens. La premiere autorité supposée, & on ne peut la rejetter, on démontre

* démontre en rigueur l'éxiſtence des corps. Par la ſeconde on s'aſſure ſuffiſamment de l'exiſtence de tels & tels corps. Mais cette ſeconde n'eſt pas maintenant infaillible. Car tel croit voir devant lui ſon ennemi lorſqu'il en eſt fort éloigné. Tel croit avoir quatre pattes, qui n'a que deux jambes. Tel ſent de la douleur dans un bras qu'on lui a coupé il y a long-tems. Ainſi la revelation * naturelle, qui eſt en conſequence des loix generales de l'union de l'ame & du corps, eſt maintenant ſujette à l'erreur : Je vous en dirai les raiſons. Mais la revelation particuliere ne peut jamais conduire directement à l'erreur, parce que Dieu ne peut pas vouloir nous tromper. Voilà un petit écart pour vous faire entrevoir quelques veritez que je vous prouverai dans la ſuite, pour vous en donner de la curioſité, & reveiller un peu vôtre attention. Je reviens : écoutez-moi.

* Cy-deſſous Entret. VI.

* Entret. IV. & VI.

Je penſe à un nombre, à un cercle, à un cabinet, à vos chaiſes, en un mot à tels & tels êtres. Je penſe auſſi à l'être ou à l'infini, à l'être indéterminé. Toutes ces idées ont quelque réalité dans le tems que j'y penſe. Vous n'en doutez

pas, puiſque le néant n'a point de proprietez, & qu'elles en ont. Car elles éclairent l'eſprit, ou ſe font connoître à lui: quelques-uns mêmes le frappent, & ſe font ſentir à lui, & cela en mille manieres differentes. Du moins eſt-il certain que les proprietez des unes ſont bien differentes de celles des autres. Si donc la réalité de nos idées eſt veritable, & à plus forte raiſon ſi elle eſt neceſſaire, éternelle, immuable, il eſt clair que nous voilà tous deux enlevez dans un autre monde que celui où habite nôtre corps: nous voilà *dans un monde tout rempli de beautez intelligibles.*

Suppoſons, Ariſte, que Dieu anéantiſſe tous les êtres qu'il a créez, excepté vous & moi, vôtre corps & le mien. (Je vous parle comme à un homme qui croit & qui ſçait déja beaucoup de choſes, & je ſuis certain qu'en cela je ne me trompe pas. Je vous ennuyrois, ſi je vous parlois avec une éxactitude trop ſcrupuleuſe, & comme à un homme qui ne ſçait encore rien du tout.) Suppoſons de plus que Dieu imprime dans nôtre cerveau toutes les mêmes traces, ou plûtôt qu'il preſente à nôtre eſprit toutes les mêmes idées que nous devons y

avoir aujourd'hui. Cela ſuppoſé, Ariſte, dans quel monde paſſerions-nous la journée? Ne ſeroit-ce pas dans un monde intelligible? Or prenez-y garde, c'eſt dans ce monde-là que nous ſommes & que nous vivons, quoique le corps que nous animons vive dans un autre, & ſe promene dans un autre. C'eſt ce monde-là que nous contemplons, que nous admirons, que nous ſentons. Mais le monde que nous regardons, ou que nous conſiderons en tournant la tête de tous côtez, n'eſt que de la matiere inviſible par elle-même, & qui n'a rien de toutes ces beautez que nous admirons, & que nous ſentons en le regardant. Car, je vous prie, faites bien réflexion ſur ceci. Le néant n'a point de proprietez. Donc ſi le monde étoit détruit, il n'auroit nulle beauté. Or dans la ſuppoſition que le monde fût anéanti, & que Dieu neanmoins produisît dans nôtre cerveau les mêmes traces, ou plûtôt qu'il preſentât à nôtre eſprit les mêmes idées qui s'y produiſent à la preſence des objets, nous verrions les mêmes beautez. Donc les beautez que nous voïons ne ſont point des beautez materielles, mais des beautez intelligibles, renduës ſenſi-

bles en conſequence des loix de l'union de l'ame & du corps ; puiſque l'anéantiſſement ſuppoſé de la matiere n'emporte point avec lui l'anéantiſſement de ces beautez que nous voïons en regardant les objets qui nous environnent.

ARISTE. Je crains, Theodore, que vous ne ſuppoſiez une fauſſeté. Car ſi Dieu avoit détruit cette chambre, certainement elle ne ſeroit plus viſible, car le néant n'a point de proprietez,

VI. THEODORE. Vous ne me ſuivez pas, Ariſte. Vôtre chambre eſt par elle-même abſolument inviſible. Si Dieu l'avoit détruite, dites-vous, elle ne ſeroit plus viſible, puiſque le néant n'a point de proprietez. Cela ſeroit vrai, ſi la viſibilité de vôtre chambre étoit une proprieté qui lui appartînt. Si elle étoit détruite, elle ne ſeroit plus viſible. Je le veux, car cela eſt vrai en un ſens. Mais ce que je voi en regardant vôtre chambre, je veux dire en tournant mes yeux de tous côtez pour la conſiderer, ſera toûjours viſible, quand mêmes vôtre chambre ſeroit détruite; que dis je ! quand mêmes elle n'auroit jamais été bâtie. Je vous ſoûtiens qu'un Chinois

qui n'eſt jamais entré ici, peut voir en ſon païs tout ce que je voi, lorſque je regarde vôtre chambre ; ſuppoſé, ce qui n'eſt nullement impoſſible, qu'il ait le cerveau ébranlé de la même maniere que je l'ai maintenant que je la conſidere. Ceux qui ont la fiévre chaude, ceux qui dorment, ne voïent-ils pas des chimeres de toutes façons qui ne furent jamais? Ce qu'ils voïent eſt du moins dans le temps qu'ils le voïent. Mais ce qu'ils croïent voir n'eſt pas : ce à quoi ils rapportent ce qu'ils voïent n'eſt rien de réel.

Je vous le repete, Ariſte : à parler exactement, vôtre chambre n'eſt point viſible. Ce n'eſt point proprement vôtre chambre que je voi, lorſque je la regarde : puiſque je pourrois bien voir tout ce que je voi maintenant, quand mêmes Dieu l'auroit détruite. Les dimenſions que je voi ſont immuables, éternelles, neceſſaires. Ces dimenſions intelligibles qui me repreſentent tous ces eſpaces, n'occupent aucun lieu. Les dimenſions de vôtre chambre ſont au contraire changeantes & corruptibles : elles rempliſſent un certain eſpace. Mais en vous diſant trop de veritez, je crains maintenant de multiplier vos difficul-

tez. Car vous me paroiſſez aſſez embaraſſé à diſtinguer les idées, qui ſeules ſont viſibles par elles-mêmes, des objets qu'elles repreſentent, qui ſont inviſibles à l'eſprit, parce ce qu'ils ne peuvent agir ſur lui, ni ſe repreſenter à lui.

ARISTE. Il eſt vrai que je ſuis un peu interdit. C'eſt que j'ai de la peine à vous ſuivre dans ce païs des idées, auſquelles vous attribuez une réalité veritable. Je ne trouve point de priſe dans tout cequi n'a point de corps. Et cette réalité de vos idées que je ne puis m'empêcher de croire veritables, par les raiſons que vous venez de me dire, me paroît n'avoir gueres de ſolidité. Car, je vous prie, que deviennent nos idées dés que nous n'y penſons plus? Pour moi, il me ſemble qu'elles rentrent dans le néant. Et ſi cela eſt, voilà vôtre monde intelligible détruit. Si en fermant les yeux j'anéantis la chambre intelligible, que je voi maintenant, certes la réalité de cette chambre eſt bien mince, c'eſt bien peu de choſe. S'il ſuffit que j'ouvre les yeux pour créer un monde intelligible, aſſurément ce monde-là ne vaut pas celui dans lequel nos corps habitent.

VII. THEODORE. Cela eſt vrai, Ariſte. Si vous donnez l'être à vos idées, s'il ne dépend que d'un clin d'œil pour les anéantir, c'eſt bien peu de choſe. Mais ſi elles ſont éternelles, immuables, neceſſaires, divines, en un mot, j'entens l'étenduë intelligible dont elles ſont formées, aſſurément elles ſeront plus conſiderables que cette matiere inefficace, & par elle-même abſolument inviſible. Quoi, Ariſte, pourriez-vous croire qu'en voulant penſer à un cercle, par exemple, vous donniez l'être à la ſubſtance, pour ainſi dire, dont vôtre idée eſt formée, & que dés que vous ceſſez de vouloir y penſer, vous l'anéantiſſiez? Prenez garde. Si c'eſt vous qui donnez l'être à vos idées, c'eſt en voulant y penſer. Or, je vous prie, comment pouvez-vous vouloir penſer à un cercle, ſi vous n'en avez déja quelque idée, & de quoi la former & l'achever? Peut-on rien vouloir ſans le connoître? Pouvez-vous faire quelque choſe de rien? Certainement vous ne pouvez pas vouloir penſer à un cercle, ſi vous n'en avez déja l'idée, ou du moins l'idée de l'étenduë dont vous puiſſiez conſiderer certaines parties ſans penſer aux

autres. Vous ne pouvez le voir de prés, le voir diſtinctement, ſi vous ne le voïez déja confuſément, & comme de loin. Vôtre attention vous en approche, elle vous le rend preſent ; elle le forme mêmes. Je le veux. Mais il eſt clair qu'elle ne le produit pas de rien. Vôtre diſtraction vous en éloigne : mais elle ne l'anéantit pas tout-à-fait. Car ſi elle l'anéantiſſoit, comment pourriez-vous former le deſir de le produire, & ſur quel modele le feriez-vous de nouveau ſi ſemblable à lui-même ? N'eſt-il pas clair que cela ſeroit impoſſible ?

ARISTE. Pas trop clair encore pour moi, Theodore. Vous me convainquez, mais vous ne me perſuadez pas. Cette terre eſt réelle. Je le ſens bien. Quand je frappe du pied, elle me réſiſte. Voilà qui eſt ſolide cela. Mais que mes idées aïent quelque réalité indépendemment de ma penſée, qu'elles ſoient dans le tems même que je n'y penſe point, c'eſt ce que je ne puis me perſuader.

VIII. THEODORE. C'eſt que vous ne ſçauriez rentrer en vous-même pour interroger la Raiſon ; & que fatigué du travail de l'attention, vous écoutez vôtre imagination & vos ſens, qui vous

vous parlent ſans que vous aïez la peine de les conſulter. Vous n'avez pas fait aſſez de réflexion ſur les preuves que je vous ai données, que leur témoignage eſt trompeur. Il n'y a pas long-tems qu'il y avoit un homme fort ſage d'ailleurs, qui croïoit toûjours avoir de l'eau juſqu'au milieu du corps, & qui apprehendoit ſans ceſſe qu'elle ne s'augmentât & ne le noyât. Il la ſentoit, comme vous, vôtre terre. Il la trouvoit froide, & il ſe promenoit toûjours fort lentement, parce que l'eau, diſoit-il, l'empêchoit d'aller plus vîte. Quand on lui parloit neanmoins, & qu'il écoutoit attentivement, on le détrompoit. Mais il retomboit auſſi-tôt dans ſon erreur. Quand un homme ſe croit transformé en coq, en liévre, en loup, ou en bœuf, comme Nabucodonoſor, il ſent en lui, au lieu de ſes jambes, les pieds du coq; au lieu de ſes bras, les jarets d'un bœuf; & au lieu de ſes cheveux, une crête ou des cornes. Comment ne voïez vous pas que la réſiſtance que vous ſentez en preſſant du pied vôtre plancher, n'eſt qu'un ſentiment qui frappe l'ame, & qu'abſolument parlant nous pouvons avoir tous nos ſentimens indépendem-

ment des objets? Eſt-ce qu'en dormant vous n'avez jamais ſenti ſur la poitrine un corps fort peſant qui vous empêchoit de reſpirer, ou que vous n'avez jamais crû être frappé, & même bleſſé, ou frapper vous-même les autres, vous promener, danſer, ſauter ſur une terre ſolide?

Vous croïez que ce plancher exiſte, parce que vous ſentez qu'il vous réſiſte. Quoi donc! eſt-ce que l'air n'a pas autant de réalité que vôtre plancher, à cauſe qu'il a moins de ſolidité? Eſt-ce que la glace a plus de réalité que l'eau, à cauſe qu'elle a plus de dureté? Mais de plus vous vous trompez: nul corps ne peut réſiſter à un eſprit. Ce plancher réſiſte à vôtre pied. Je le veux. Mais c'eſt tout autre choſe que vôtre plancher, ou que vôtre corps, qui réſiſte à vôtre eſprit, ou qui lui donne le ſentiment que vous avez de réſiſtance ou de ſolidité.

Neanmoins je vous accorde encore que vôtre plancher vous réſiſte. Mais penſez-vous que vos idées ne vous réſiſtent point? Trouvez-moi donc dans un cercle deux diamétres inégaux, ou dans une Ellipſe trois égaux. Trouvez-

moi la racine quarrée de 8. & la cubique de 9. Faites qu'il ſoit juſte de faire à autrui ce qu'on ne veut pas qu'on nous faſſe à nous-mêmes : ou, pour prendre un exemple qui revienne au vôtre, faites que deux pieds d'étenduë intelligible n'en faſſent plus qu'un. Certainement la nature de cette étenduë ne le peut ſouffrir. Elle réſiſte à vôtre eſprit. Ne doutez donc point de ſa réalité. Vôtre plancher eſt impenetrable à vôtre pied : c'eſt ce que vous apprennent vos ſens d'une maniere confuſe & trompeuſe. L'étenduë intelligible eſt auſſi impenetrable à ſa façon : c'eſt ce qu'elle vous fait voir clairement par ſon évidence & par ſa propre lumiere.

Ecoutez-moi, Ariſte. Vous avez l'idée de l'eſpace ou de l'étenduë ; d'un eſpace, dis-je, qui n'a point de bornes. Cette idée eſt neceſſaire, éternelle, immuable, commune à tous les eſprits, aux hommes, aux Anges, à Dieu même. Cette idée, prenez-y garde, eſt ineffaçable de vôtre eſprit, comme celle de l'être ou de l'infini, de l'être indéterminé. Elle luy eſt toûjours preſente. Vous ne pouvez vous en ſeparer, ou la perdre entierement de vûë. Or c'eſt de

cette vaste idée que se forme en nous non seulement l'idée du cercle, & de toutes les figures purement intelligibles, mais aussi celle de toutes les figures sensibles que nous voïons en regardant le monde créé : tout cela selon les diverses applications des parties intelligibles de cette étenduë idéale, immaterielle, intelligible à nôtre esprit ; tantôt en consequence de nôtre attention, & alors nous connoissons ces figures ; & tantôt en consequence des traces & des ébranlemens de nôtre cerveau, & alors nous les imaginons ou nous les sentons. Je ne dois pas maintenant vous expliquer * tout ceci plus exactement. Considerez seulement qu'il faut bien que cette idée d'une étenduë infinie ait beaucoup de réalité, puisque vous ne pouvez la comprendre, & que quelque mouvement que vous donniez à vôtre esprit, vous ne pouvez la parcourir. Considerez qu'il n'est pas possible qu'elle n'en soit qu'une modification, puisque l'infini ne peut être actuellement la modification de quelque chose de fini. Dites-vous à vous-même : mon esprit ne peut comprendre cette vaste idée. Il ne peut la mesurer. C'est donc qu'elle le passe in-

* *Voyez les Conversat. chrétien.* pag. 123. &c. de l'Edit. de 1702. ou *La Rép. à M. Regis*, p 27. & les suivantes, ou ci-dessous II. Entretien sur la Mort, vers la fin.

finiment. Et ſi elle le paſſe, il eſt clair qu'elle n'en eſt point la modification. Car les modifications des êtres ne peuvent pas s'étendre au delà de ces mêmes êtres, puiſque les modifications des êtres ne ſont que ces mêmes êtres de telle & telle façon. Mon eſprit ne peut meſurer cette idée : c'eſt donc qu'il eſt fini, & qu'elle eſt infinie. Car le fini, quelque grand qu'il ſoit, appliqué ou repeté tant qu'on voudra, ne peut jamais égaler l'infini.

ARISTE. Que vous êtes ſubtil & prompt ! Doucement, s'il vous plaît. Je vous nie que l'eſprit apperçoive l'infini. L'eſprit, je le veux, apperçoit de l'étenduë dont il ne voit pas le bout, mais il ne voit pas une étenduë infinie ; un eſprit fini ne peut rien voir d'infini.

IX. THEODORE. Non, Ariſte, l'eſprit ne voit pas une étenduë infinie, en ce ſens que ſa penſée ou ſa perception égale une étenduë infinie. Si cela étoit, il la comprendroit, & il ſeroit infini lui-même. Car il faut une penſée infinie pour meſurer une idée infinie, pour ſe joindre actuellement à tout ce que comprend l'infini. Mais l'eſprit voit actuellement que ſon objet immediat

eſt infini : il voit actuellement que l'étenduë intelligible eſt infinie. Et ce n'eſt pas, comme vous le penſez, parce qu'il n'en voit pas le bout ; car ſi cela étoit, il pourroit eſperer de le trouver, ou du moins il pourroit douter ſi elle en a, ou ſi elle n'en a point : mais c'eſt parce qu'il voit clairement qu'elle n'en a point.

Suppoſons qu'un homme tombé des nuës marche ſur la terre toûjours en droite ligne, je veux dire ſur un des grands cercles par leſquels les Geographes la diviſent, & que rien ne l'empêche de voïager : pourroit-il decider aprés quelques journées de chemin, que la terre ſeroit infinie, à cauſe qu'il n'en trouveroit point le bout ? S'il étoit ſage & retenu dans ſes jugemens, il la croiroit fort grande, mais il ne la jugeroit pas infinie. Et à force de marcher, ſe retrouvant au même lieu d'où il ſeroit parti, il reconnoîtroit qu'effectivement il en auroit fait le tour. Mais lorſque l'eſprit penſe à l'étenduë intelligible, loſqu'il veut meſurer l'idée de l'eſpace, il voir clairement qu'elle eſt infinie. Il ne peut douter que cette idée ne ſoit inépuiſable. Qu'il en prenne de quoi ſe repreſenter le lieu de cent mille mon-

des, & à chaque inſtant encore cent mille fois davantage, jamais cette idée ne ceſſera de lui fournir tout ce qu'il faudra. L'eſprit le voit, & n'en peut douter. Mais ce n'eſt point par-là qu'il découvre qu'elle eſt infinie. C'eſt au contraire, parce qu'il la voit actuellement infinie, qu'il ſçait bien qu'il ne l'épuiſera jamais.

Les Geometres ſont les plus exacts de ceux qui ſe mêlent de raiſonner. Or tous conviennent qu'il n'y a point de fraction, qui multipliée une fois par elle-même, donne huit pour produit, quoi qu'en augmentant les termes de la fraction, on puiſſe approcher à l'infini de ce nombre. Tous conviennent que l'hyperbole & ſes aſymptotes, & pluſieurs autres ſemblables lignes continuées à l'infini, s'approcheront toûjours ſans jamais ſe joindre. Penſez-vous qu'ils découvrent ces veritez en tâtonnant, & qu'ils jugent de ce qu'ils ne voïent point, par quelque peu de choſe qu'ils en auroient découvert ? Non, Ariſte. C'eſt ainſi que jugent l'imagination & les ſens, ou ceux qui ſuivent leur témoignage. Mais les vrais Philoſophes ne jugent préciſément que de ce qu'ils voïent. Et cepen-

dant ils ne craignent point d'assurer, sans jamais l'avoir éprouvé, que nulle partie de la diagonale d'un quarré, fût-elle un million de fois plus petite que le plus petit grain de poussiere, ne peut mesurer exactement & sans reste cette diagonale d'un quarré & quelqu'un de ses côtez. Tant il est vrai que l'esprit voit l'infini aussi-bien dans le petit que dans le grand, non par la division ou multiplication reïterée de ses idées finies, qui ne pourroient jamais atteindre à l'infini, mais par l'infinité même qu'il découvre dans ses idées & qui leur appartient, lesquelles lui apprennent tout d'un coup, d'une part, qu'il n'y a point d'unité, & de l'autre, point de bornes dans l'étenduë intelligible.

ARISTE. Je me rends, Theodore. Les idées ont plus de réalité que je ne pensois, & leur réalité est immuable, necessaire, éternelle, commune à toutes les intelligences, & nullement des modifications de leur être propre, qui étant fini, ne peut recevoir actuellement des modifications infinies. La perception que j'ai de l'étenduë intelligible m'appartient à moi : c'est une modification de mon esprit. C'est moi qui apperçois

cette étenduë. Mais cette étenduë que j'apperçois n'est point une modification de mon esprit. Car je sens bien que ce n'est point moi-même que je voi, lorsque je pense à des espaces infinis, à un cercle, à un quarré, à un cube, lorsque je regarde cette chambre, lorsque je tourne les yeux vers le ciel. La perception de l'étenduë est de moi. Mais cette étenduë, & toutes les figures que j'y découvre, je voudrois bien sçavoir comment tout cela n'est point à moi. La perception que j'ai de l'étenduë ne peut être sans moi. C'est donc une modification de mon esprit. Mais l'étenduë que je voi subsiste sans moi. Car vous la pouvez contempler sans que j'y pense, vous & tous les autres hommes.

X. THEODORE. Vous pourriez sans crainte ajoûter, ET DIEU MESME. Car toutes nos idées claires sont en Dieu quant à leur réalité intelligible. Ce n'est qu'en lui que nous les voïons : Ne vous imaginez pas que ce que je vous dis soit nouveau. C'est le sentiment de S. Augustin. Si nos idées sont éternelles, immuables, necessaires, vous voïez bien qu'elles ne peuvent se trouver que dans une nature immuable. Oüi, Ariste, Dieu voit

Voyez la Réponse au Livre des vrayes & des fausses idées ch. 7. & 21.

en lui-même l'étenduë intelligible, l'archetype de la matiere dont le monde est formé, & où habitent nos corps : & encore un coup, ce n'est qu'en lui que nous la voïons. Car nos esprits n'habitent que dans la Raison universelle, dans cette substance intelligible qui renferme les idées de toutes les veritez que nous découvrons ; soit en consequence * des loix generales de l'union de nôtre esprit avec cette même Raison ; soit en consequence des loix generales de l'union de nôtre ame avec nôtre corps, dont la cause occasionnelle ou naturelle n'est que les traces qui s'impriment dans le cerveau par l'action des objets, ou par le cours des esprits animaux.

* Ci-dessous XII. Entr.

L'ordre ne permet pas presentement que je vous explique tout ceci en particulier. Mais pour satisfaire en partie le desir que vous avez de sçavoir comment l'esprit peut découvrir toutes sortes de figures, & voir ce monde sensible dans l'étenduë intelligible, prenez garde que vous appercevez un cercle, par exemple, en trois manieres. Vous le concevez, vous l'imaginez, vous le sentez ou le voïez. Lorsque vous le concevez, c'est que l'étenduë intelligible s'appli-

que à vôtre eſprit avec des bornes indeterminées quant à leur grandeur, mais également diſtantes d'un point determiné,& toutes dans un même plan : & alors vous concevez un cercle en general. Lorſque vous l'imaginez, c'eſt qu'une partie determinée de cette étenduë,dont les bornes ſont également diſtantes d'un point,touche legerement vôtre eſprit. Et lorſque vous le ſentez ou le voïez,c'eſt qu'une partie determinée de cette étenduë touche ſenſiblement vôtre ame, & la modifie par le ſentiment de quelque couleur. Car l'étenduë intelligible ne devient viſible, & ne repreſente tel corps en particulier que par la couleur, puiſque ce n'eſt que par la diverſité des couleurs que nous jugeons de la difference des objets que nous voïons. Toutes les parties intelligibles de l'étenduë intelligible ſont de même nature en qualité d'idée, auſſibien que toutes les parties de l'étenduë locale ou materielle en qualité de ſubſtance. Mais les ſentimens de couleur étant eſſentiellement differens,nous jugeons par eux de la varieté des corps.Si je diſtingue vôtre main de vôtre habit, & l'un & l'autre de l'air qui les envi-

ronne, c'eſt que j'en ai des ſentimens de couleur ou de lumiere fort differens. Cela eſt évident. Car ſi j'avois de tout ce qui eſt dans vôtre chambre le même ſentiment de couleur, je n'y verrois par le ſens de la vûë nulle diverſité d'objets. Ainſi vous jugez bien que l'étenduë intelligible diverſement appliquée à nôtre eſprit, *peut nous donner toutes les idées que nous avons des figures mathematiques, comme auſſi de tous les objets que nous admirons dans l'Univers, & enfin de tout ce que nôtre imagination nous repreſente. Car de même que l'on peut par l'action du ciſeau former d'un bloc de marbre toutes ſortes de figures, Dieu peut nous repreſenter tous les êtres materiels par les diverſes applications de l'étenduë intelligible à nôtre eſprit. Or comment cela ſe fait, & pourquoi Dieu le fait ainſi, c'eſt ce que nous pourrons examiner dans la ſuite.

*Voyez la Rech. de la Verité, 3. Livre 2. Part. & l'Eclairciſſement ſur cette matiere. Voyez auſſi ma Rép. au Liv. des vrayes & des fauſſes Idées de M. Arnaud, & ma prem. Lett. touchant ſa Défenſe. Ou ma Rép. à la III. Lett. poſthume de Monſieur Arnaud.

Cela ſuffit, Ariſte, pour un premier entretien. Tâchez de vous accoûtumer aux idées metaphyſiques, & de vous élever au deſſus de vos ſens. Vous voilà, ſi je ne me trompe, tranſporté dans un monde intelligible. Contemplez-en les beautez. Repaſſez dans vôtre eſprit tout

ce que je viens de vous dire. Nourrissez-vous de la substance de la verité, & preparez-vous à entrer plus avant dans ce païs inconnu, où vous ne faites encore qu'aborder. Je tâcherai demain de vous conduire jusqu'au Thrône de la Majesté souveraine à qui appartient de toute éternité cette terre heureuse & immobile où habitent nos esprits.

ARISTE. Je suis encore tout surpris & tout chancelant. Mon corps appesantit mon esprit, & j'ai peine à me tenir ferme dans les veritez que vous m'avez découvertes: & cependant vous pretendez m'élever encore plus haut. La tête me tournera, Theodore; & si je me sens demain comme je me trouve aujourd'hui, je n'aurai pas l'assurance de vous suivre.

THEODORE. Meditez, Ariste, ce que je viens de vous dire, & demain je vous promets que vous serez prêt à tout. La meditation vous affermira l'esprit, & vous donnera de l'ardeur & des aîles pour passer les créatures, & vous élever jusqu'à la presence du Créateur. Adieu, mon cher. Aïez bon courage.

ARISTE. Adieu, Theodore. Je vas faire ce que vous venez de m'ordonner.

II. ENTRETIEN.

De l'Existence de Dieu.

Que nous pouvons voir en lui toutes choses, & que rien de fini ne peut le representer. De sorte qu'il suffit de penser à lui pour sçavoir ce qu'il est.

THEODORE. Hé bien, Ariste, que pensez-vous de ce monde intelligible où je vous conduisis hier? Vôtre imagination n'en est-elle plus effraïée? Vôtre esprit marche-t'il d'un pas ferme & assuré dans ce païs des meditatifs, dans cette region inaccessible à ceux qui n'écoutent que leurs sens?

ARISTE. Le beau spectacle, Theodore, que l'Archetype de l'Univers! Je l'ai contemplé avec une extrême satisfaction. Que la surprise est agréable, lorsque sans souffrir la mort, l'ame se trouve transportée dans le païs de la verité, où elle rencontre abondamment de quoi se nourrir. Je ne suis pas, il est vrai, encore bien accoûtumé à cette

manne celeste, à cette nourriture toute spirituelle. Elle me paroît dans certains momens bien creuse & bien legere. Mais quand je la goûte avec attention, j'y trouve tant de saveur & de solidité, que je ne puis plus me resoudre à venir paître avec les brutes sur une terre materielle.

THEODORE. Oh oh, mon cher Ariste, que me dites-vous là? Parlez-vous serieusement?

ARISTE. Fort serieusement. Non je ne veux plus écouter mes sens. Je veux toûjours rentrer dans le plus secret de moi-même, & vivre de l'abondance que j'y trouve. Mes sens sont propres à conduire mon corps à sa pâture ordinaire : je consens qu'il les suive. Mais que je les suive moi! c'est ce que je ne ferai plus. Je veux suivre uniquement la Raison, & marcher par mon attention dans ce païs de la verité, où je trouve des mets delicieux, & qui seuls peuvent nourrir des intelligences.

THEODORE. C'est donc à ce coup que vous avez oublié que vous avez un corps. Mais vous ne serez pas long-tems sans penser à lui, ou plûtôt sans penser par rapport à lui. Ce corps que vous ne-

gligez presentement, vous obligera bien-tôt à le mener paître vous-même, & à vous occuper de ses besoins. Car maintenant l'esprit ne se degage pas si facilement de la matiere. Mais pendant que vous voilà pur esprit, dites-moi, je vous prie, qu'avez-vous découvert dans le païs des idées? Sçavez-vous bien presentement ce que c'est que cette Raison dont on parle tant dans ce monde materiel & terrestre, & que l'on y connoît si peu? Je vous promis hier de vous élever au-dessus de toutes les créatures, & de vous conduire jusqu'en presence du Créateur. N'y auriez-vous point volé de vous-même, & sans penser à Theodore?

I. ARISTE. Je vous l'avouë. J'ai crû que sans manquer au respect que je vous dois, je pouvois aller seul dans le chemin que vous m'avez montré. Je l'ai suivi, & j'ai, ce me semble, connu clairement ce que vous me dites hier, sçavoir que la Raison universelle est une nature immuable, & qu'elle ne se trouve qu'en Dieu. Voici en peu de mots toutes mes demarches. Jugez-en, & dites-moi si je me suis égaré. Aprés que vous m'eûtes quitté, je demeurai quelque tems tout chancelant & tout interdit.

dit. Mais une ſecrette ardeur me preſſant, il me ſembla que je me dis à moi-même, je ne ſçai comment, *la Raiſon m'eſt commune avec Theodore : pourquoi donc ne puis-je pas ſans lui la conſulter & la ſuivre ?* Je la conſultai, & je la ſuivis ; & elle me conduiſit, ſi je ne me trompe juſqu'à celui qui la poſſede en propre, & par la neceſſité de ſon être : car il me ſemble qu'elle y conduit tout naturellement. Voici donc tout ſimplement & ſans figure le raiſonnement que je fis.

L'étenduë intelligible infinie n'eſt point une modification de mon eſprit. Elle eſt immuable, éternelle, neceſſaire. Je ne puis douter de ſa réalité & de ſon immenſité. Or tout ce qui eſt immuable, éternel, neceſſaire, & ſur tout infini, n'eſt point une créature, & ne peut appartenir à la créature. Donc elle appartient au Créateur, & ne peut ſe trouver qu'en Dieu. Donc il y a un Dieu, & une Raiſon : un Dieu dans lequel ſe trouve l'archetype que je contemple du monde créé que j'habite : un Dieu dans lequel ſe trouve la Raiſon qui m'éclaire par les idées purement intelligibles qu'elle fournit abondamment à mon eſprit & à celui de tous les hommes. Car

je ſuis ſeur que tous les hommes ſont unis à la même Raiſon que moi ; puiſque je ſuis certain qu'ils voïent ou peuvent voir ce que je voi quand je rentre en moi-même, & que j'y découvre les veritez ou les rapports neceſſaires que renferme la ſubſtance intelligible de la Raiſon univerſelle qui habite en moi, ou plûtôt dans laquelle habitent toutes les intelligences.

II. THEODORE. Vous ne vous êtes point égaré, mon cher Ariſte. Vous avez ſuivi la Raiſon ; & elle vous a conduit à celui qui l'engendre de ſa propre ſubſtance, & qui la poſſede éternellement. Mais ne vous imaginez pas qu'elle vous ait découvert la nature de l'Etre ſuprême auquel elle vous a conduit. Lorſque vous contemplez l'étenduë intelligible, vous ne voïez encore que l'archetype du monde materiel que nous habitons, & celui d'une infinité d'autres poſſibles. A la verité vous voïez alors la ſubſtance divine, car il n'y a qu'elle qui ſoit viſible, ou qui puiſſe éclairer l'eſprit. Mais vous ne la voïez pas en elle-même, ou ſelon ce qu'elle eſt. Vous ne la voïez que ſelon le rapport qu'elle a aux créatures naturelles, que ſelon

qu'elle eſt participable par elles, ou qu'elle en eſt repreſentative. Et par conſequent ce n'eſt point Dieu, à proprement parler, que vous voïez, mais ſeulement la matiere qu'il peut produire.

Vous voïez certainement par l'étenduë intelligible infinie que Dieu eſt. Car il n'y a que lui qui renferme ce que vous voïez, puiſque rien de fini ne peut contenir une réalité infinie. Mais vous ne voïez pas ce que Dieu eſt. Car la Divinité n'a point de bornes dans ſes perfections; & ce que vous voïez quand vous penſez à des eſpaces immenſes, eſt privé d'une infinité de perfections. Je dis ce que vous voïez, & non la ſubſtance qui vous repreſente ce que vous voïez. Car cette ſubſtance que vous ne voïez pas en elle-même, a des perfections infinies.

Aſſurément la ſubſtance qui renferme l'étenduë intelligible eſt toute-puiſſante. Elle eſt infiniment ſage. Elle renferme une infinité de perfections & de réalitez. Elle renferme, par exemple, une infinité de nombres intelligibles. Mais cette étenduë intelligible n'a rien de commun avec toutes ces choſes. Il

n'y a nulle ſageſſe, nulle puiſſance, aucune unité dans cette étenduë que vous contemplez. Car vous ſçavez que tous les nombres ſont commenſurables entr'eux, parce qu'ils ont l'unité pour commune meſure. Si donc les parties de cette étenduë diviſées & ſubdiviſées par l'eſprit pouvoient ſe réduire à l'unité, elles ſeroient toûjours par cette unité, commenſurables entr'elles : ce que vous ſçavez certainement être faux. Ainſi la ſubſtance divine dans ſa ſimplicité, où nous ne pouvons atteindre, renferme une infinité de perfections intelligibles toutes differentes, par leſquelles Dieu nous éclaire ſans ſe faire voir à nous tel qu'il eſt, ou ſelon ſa réalité particuliere & abſoluë, mais ſelon ſa réalité generale & relative à des ouvrages poſſibles. Cependant tâchez de me ſuivre : je vas vous conduire le plus prés de la Divinité qu'il me ſera poſſible.

III. L'étenduë intelligible infinie n'eſt l'archetype que d'une infinité de mondes poſſibles ſemblables au nôtre. Je ne voi par elle que tels & tels êtres, que des êtres materiels. Quand je penſe à cette étenduë, je ne voi la ſubſtance divine

qu'entant qu'elle eſt repreſentative des corps, & participable par eux. Mais prenez garde, quand je penſe à l'être, & non à tels & tels êtres; quand je penſe à l'infini, & non à tel ou tel infini, il eſt certain premierement que je ne voi point une ſi vaſte réalité dans les modifications de mon eſprit. Car ſi je ne puis trouver en elles aſſez de réalité pour me repreſenter l'infini en étenduë, à plus forte raiſon n'y en trouverai-je point aſſez pour me repreſenter l'infini en toutes manieres. Ainſi il n'y a que Dieu, que l'infini, que l'être indeterminé, ou que l'infini infiniment infini, qui puiſſe contenir la réalité infiniment infinie que je voi quand je penſe à l'être, & non à tels & tels êtres, ou à tels & tels infinis.

IV. En ſecond lieu, il eſt certain que l'idée de l'être, de la réalité, de la perfection indeterminée, ou de l'infini en toutes manieres, n'eſt point la ſubſtance divine entant que repreſentative de telle créature, ou participable par telle créature. Car toute créature eſt neceſſairement un tel être. Il y a contradiction que Dieu faſſe, ou engendre un être en general ou infini en toutes ma-

nieres, qui ne ſoit Dieu lui-même, ou égal à ſon principe. Le Fils & le Saint Eſprit ne participent point à l'Etre divin : ils le reçoivent tout entier. Ou pour parler de choſes plus proportionnées à nôtre eſprit, il eſt évident que l'idée du cercle en general n'eſt point l'étenduë intelligible entant que repreſentative de tel cercle, ou participable par tel cercle. Car l'idée du cercle en general, ou l'eſſence du cercle repreſente des cercles infinis, convient à des cercles infinis. Cette idée renferme celle de l'infini. Car penſer à un cercle en general, c'eſt appercevoir, comme un ſeul cercle, des cercles infinis. Je ne ſçai ſi vous concevez ce que je veux vous faire comprendre. Le voici en deux mots. C'eſt que l'idée de l'être ſans reſtriction, de l'infini, de la generalité n'eſt point l'idée des creatures, ou l'eſſence qui leur convient, mais l'idée qui repreſente la Divinité, ou l'eſſence qui lui convient. Tous les êtres particuliers participent à l'être : mais nul être particulier ne l'égale. L'être renferme toutes choſes, mais tous les êtres & créez & poſſibles avec toute leur multiplicité ne peuvent remplir la vaſte étenduë de l'être.

ARISTE. Il me ſemble que je voi bien vôtre penſée. Vous definiſſez Dieu comme il s'eſt defini lui-même en parlant à Moïſe * *Dieu c'eſt celui qui eſt*. L'étenduë intelligible eſt l'idée ou l'archetype des corps. Mais l'être ſans reſtriction, en un mot L'ETRE. c'eſt l'idée de Dieu : c'eſt ce qui le repreſente à nôtre eſprit tel que nous le voïons en cette vie.

* Exod. 3. 14.

V. THEODORE. Fort bien. Mais ſur tout prenez garde que Dieu ou l'infini n'eſt pas viſible par une idée qui le repreſente. L'infini eſt à lui-même ſon idée. Il n'a point d'archetype. Il peut être connu, mais il ne peut être fait. Il n'y a que les créatures, que tels & tels êtres qui ſoient faiſables, qui ſoient viſibles par des idées qui les repreſentent, avant mêmes qu'elles ſoient faites. On peut voir un cercle, une maiſon, un ſoleil, ſans qu'il y en ait. Car tout ce qui eſt fini ſe peut voir dans l'infini qui en renferme les idées intelligibles. Mais l'infini ne ſe peut voir qu'en lui-même. Car rien de fini ne peut repreſenter l'infini. Si on penſe à Dieu, il faut qu'il ſoit. Tel être, quoique connu, peut n'exiſter point. On peut

voir ſon eſſence dans ſon exiſtence, ſon idée ſans lui. Mais on ne peut voir l'eſſence de l'infini ſans ſon exiſtence, l'idée de l'être ſans l'être. Car l'être n'a point d'idée qui le repreſente. Il n'a point d'archetype qui contienne toute ſa réalité intelligible. Il eſt à lui-même ſon archetype, & il renferme en lui l'archetype de tous les êtres.

Ainſi vous voïez bien que cette propoſition, *Il y a un Dieu*, eſt par elle-même la plus claire de toutes les propoſitions qui affirment l'exiſtence de quelque choſe, & qu'elle eſt mêmes auſſi certaine que celle-ci, *Je penſe, donc je ſuis*. Vous voïez de plus ce que c'eſt que Dieu, puiſque Dieu & l'être, ou l'infini, ne ſont qu'une même choſe.

VI. Mais encore un coup, ne vous y trompez pas. Vous ne voïez que fort confuſément, & comme de loin, ce que c'eſt que Dieu. Vous ne le voïez point tel qu'il eſt: parce que quoique vous voyïez l'infini, ou l'être ſans reſtriction, vous ne le voïez que d'une maniere fort imparfaite. Vous ne le voïez point comme un être ſimple. Vous voïez la multiplicité des créatures dans l'infinité de l'être incréé, mais

vous

vous n'y voïez pas distinctement son unité. C'est que vous ne le voïez pas tant selon sa réalité absoluë, que selon ce qu'il est par rapport aux créatures possibles, dont il peut augmenter le nombre à l'infini, sans qu'elles égalent jamais la réalité qui les représente. C'est que vous le voïez comme Raison universelle, qui éclaire les intelligences selon la mesure de lumiere qui leur est necessaire maintenant pour se conduire, & pour découvrir ses perfections entant que participables par des êtres limitez. Mais vous ne découvrez pas cette * proprieté qui est essentielle à l'infini, d'être en même tems un & toutes choses, composé, pour ainsi dire, d'une infinité de perfections differentes, & tellement simple, qu'en lui chaque perfection renferme toutes les autres sans aucune distinction réelle.

* *Voyez la prem. Lettre touchant la Défense de Mr Arnaud, remarque 18.*

Dieu ne communique pas sa substance aux créatures, il ne leur communique que ses perfections; non telles qu'elles sont dans sa substance, mais telles que sa substance les représente, & que la limitation des créatures le peut porter. L'étenduë intelligible, par exemple, représente les corps : c'est

leur archetype ou leur idée. Mais quoique cette étenduë n'occupe aucun lieu, les corps ſont étendus localement ; & ils ne peuvent être que localement étendus, à cauſe de la limitation eſſentielle aux créatures, & que toute ſubſtance finie ne peut avoir cette propriété incompréhenſible à l'eſprit humain, d'être en même tems un & toutes choſes, parfaitement ſimple & poſſeder toutes ſortes de perfections.

Ainſi l'étenduë intelligible repréſente des eſpaces infinis ; mais elle n'en remplit aucun : & quoiqu'elle rempliſſe, pour ainſi dire, tous les eſprits, & ſe découvre à eux, il ne s'enſuit nullement que nôtre eſprit ſoit ſpacieux. Il faudroit qu'il le fût infiniment pour voir des eſpaces infinis, s'il les voïoit par une union locale à des eſpaces localement * étendus.

* *Voyez la même Lettre, 2. remarq. nomb. 11. & les ſuivans.*

La ſubſtance divine eſt par tout ſans extenſion locale. Elle n'a point de bornes. Elle n'eſt point renfermée dans l'Univers. Mais ce n'eſt point * cette ſubſtance, entant que répanduë par tout, que nous voïons lorſque nous penſons à des eſpaces. Car ſi cela étoit, nôtre eſprit étant fini, nous ne pour-

* *Ibid. & cy-deſſus Entr. VIII.*

rions jamais penſer à des eſpaces infinis. Mais l'étenduë intelligible que nous voïons dans la ſubſtance divine qui la renferme, n'eſt que cette même ſubſtance entant que repréſentative des êtres matériels, & participable par eux. Voilà tout ce que je puis vous dire. Mais remarquez bien que l'être ſans reſtriction, ou l'infini en toutes manieres que nous appercevons, n'eſt point ſeulement la ſubſtance divine entant que repréſentative de tous les êtres poſſibles. Car quoique nous n'aïons point des idées particulieres de tous ces êtres, nous ſommes aſſûrez qu'ils ne peuvent égaler la réalité intelligible de l'infini. C'eſt donc en un ſens la ſubſtance même de Dieu que nous voïons. Mais nous ne la voïons en cette vie que d'une maniere ſi confuſe & ſi éloignée, que nous voïons plûtôt qu'elle eſt que ce qu'elle eſt; que nous voïons plûtôt qu'elle eſt la ſource & l'exemplaire de tous les êtres, que ſa propre nature ou ſes perfections en elles-mêmes.

ARISTE. N'y a-t-il point quelque contradiction dans ce que vous me dites? Si rien de fini ne peut avoir aſſez

de réalité pour repréſenter l'infini, ce qui me paroît évident ; n'eſt-ce pas une néceſſité qu'on voïe la ſubſtance de Dieu en elle-même ?

VII. THEODORE. Je ne vous nie pas qu'on ne voïe la ſubſtance de Dieu en elle-même. On la voit en elle-même en ce ſens, que l'on ne la voit point par quelque choſe de fini qui la repréſente. Mais on ne la voit point en elle-même en ce ſens, qu'on atteigne à ſa ſimplicité, & que l'on y découvre ſes perfections.

Puiſque vous demeurez d'accord que rien de fini ne peut repréſenter la réalité infinie, il eſt clair que ſi vous voïez l'infini, vous ne le voïez qu'en lui-même: Or il eſt certain que vous le voïez. Car autrement, quand vous me demandez s'il y a un Dieu, ou un être infini, vous me feriez une demande ridicule, par une propoſition dont vous n'entendriez pas les termes. C'eſt comme ſi vous me demandiez, s'il y a un * *Blictri*, c'eſt à dire une telle choſe, ſans ſçavoir quoi.

* *C'eſt un terme qui ne réveille aucune idée.*

Aſſûrément tous les hommes ont l'idée de Dieu, ou penſent à l'infini, lorſqu'ils demandent s'il y en a un. Mais

ils croïent pouvoir y penser sans qu'il y en ait ; parce qu'ils ne font pas réfléxion que rien de fini ne peut le représenter. Comme ils peuvent penser à bien des choses qui ne sont point, à cause que les créatures peuvent être vûës sans qu'elles soient, car on ne les voit point en elles-mêmes, mais dans les idées qui les représentent, ils s'imaginent qu'il en est de même de l'infini, & qu'on peut y penser sans qu'il soit. Voilà ce qui fait qu'ils cherchent, sans le reconnoître, celui qu'ils rencontrent à tous momens, & qu'ils reconnoîtroient bien-tôt, s'ils rentroient en eux-mêmes, & faisoient réfléxion sur leurs idées.

ARISTE. Vous me convainquez, Theodore, mais il me reste encore quelque doute. C'est qu'il me semble que l'idée que j'ai de l'être en général, ou de l'infini, est une idée de ma façon. Il me semble que l'esprit peut se faire des idées générales de plusieurs idées particulieres. Quand on a vû plusieurs arbres, un pomier, un poirier, un prunier, &c. on s'en fait une idée generale d'arbre. De même quand on a vû plusieurs êtres, on s'en forme l'idée géné-

rale de l'être. Ainsi cette idée générale de l'être n'est peut-être qu'un assemblage confus de tous les autres. C'est ainsi qu'on me l'a appris, & que je l'ai toûjours entendu.

VIII. THEODORE. Vôtre esprit, Ariste, est un merveilleux ouvrier. Il sçait tirer l'infini du fini, l'idée de l'être sans restriction des idées de tels & tels êtres. C'est peut-être qu'il trouve dans son propre fonds assez de réalite pour donner à des idées finies ce qui leur manque pour être infinies. Je ne sçai si c'est ainsi qu'on vous l'a appris : mais je croi sçavoir que vous ne l'avez jamais bien compris.

ARISTE. Si nos idées étoient infinies, assurément elles ne seroient point nôtre ouvrage, ni des modifications de nôtre esprit. Cela ne se peut contester. Mais peut-être sont-elles finies quoique par elles nous puissions appercevoir l'infini. Ou bien l'infini que nous voïons n'est point tel dans le fonds. Ce n'est, comme je viens de vous dire, que l'assemblage confus de plusieurs choses finies. L'idée générale de l'être n'est peut-être qu'un amas confus des idées de tels & tels êtres. J'ai de la peine à

m'ôter cette pensée de l'esprit.

IX. THEODORE. Oüi, Ariste, nos idées sont finies, si par nos idées vous entendez nos perceptions ou les modifications de nôtre esprit. Mais si vous entendez par l'idée de l'infini ce que l'esprit voit quand il y pense, ou ce qui est alors l'objet immediat de l'esprit, assurément cela est infini ; car on le voit tel. Prenez-y garde, vous dis-je, on le voit tel. L'impression que l'infini fait sur l'esprit est finie. Il y a mêmes plus de perception dans l'esprit, plus d'impression d'idée, en un mot, plus de pensée, lors qu'on connoît clairement & distinctement un petit objet, que lors qu'on pense confusément à un grand, ou mêmes à l'infini. Mais quoique l'esprit soit presque toûjours plus touché, plus penetré, plus modifié par une idée finie que par une infinie, néanmoins il y a bien plus de réalité dans l'idée infinie que dans la finie, dans l'être sans restriction que dans tels & tels êtres.

Vous ne sçauriez vous ôter de l'esprit, que les idées générales ne sont qu'un assemblage confus de quelques idées particulieres, ou du moins que vous

avez le pouvoir de les former de cet assemblage. Voïons ce qu'il y a de vrai & de faux dans cette pensée dont vous êtes si fort prévenu. Vous pensez, Ariste, à un cercle d'un pied de diametre, ensuite à un de deux pieds, à un de trois, à un de quatre, &c. & enfin vous ne déterminez point la grandeur du diametre, & vous pensez à un cercle en général. L'idée de ce cercle en général, direz-vous, n'est donc que l'assemblage confus des cercles ausquels j'ai pensé. Certainement cette consequence est fausse : car l'idée du cercle en général représente des cercles infinis, & leur convient à tous ; & vous n'avez pensé qu'à un nombre fini de cercles.

C'est donc plûtôt que vous avez trouvé le secret de former l'idée de cercle en général, de cinq ou six que vous avez vûs. Et cela est vrai en un sens, & faux en un autre. Cela est faux en ce sens, qu'il y ait assez de réalité dans l'idée de cinq ou six cercles pour en former l'idée de cercle en général. Mais cela est vrai en ce sens ; qu'aprés avoir reconnu que la grandeur des cercles n'en change point les pro-

priétez, vous avez peut-être cessé de les considerer l'un aprés l'autre selon leur grandeur déterminée, pour les considerer en général selon une grandeur indéterminée. Ainsi vous avez, pour ainsi dire, formé l'idée de cercle en général, en répandant l'idée de la généralité sur les idées confuses des cercles que vous avez imaginez. Mais je vous soûtiens que vous ne sçauriez former des idées générales, que parce que vous trouvez dans l'idée de l'infini assez de réalité pour donner de la généralité à vos idées. Vous ne pouvez penser à un diametre indéterminé, que parce que vous voïez l'infini dans l'étenduë, & que vous pouvez l'augmenter ou la diminuer à l'infini. Je vous soûtiens que vous ne pourriez jamais penser à ces formes abstraites de genres & d'especes, si l'idée de l'infini, qui est inséparable de vôtre esprit, ne se joignoit tout naturellement aux idées particulieres que vous appercevez. Vous pourriez penser à tel cercle, mais jamais au cercle. Vous pourriez appercevoir telle égalité de rayons, mais jamais une égalité générale entre des rayons indéterminez. La raison est, que toute idée finie & déterminée ne

peut jamais repréſenter rien d'infini & d'indéterminé. Mais l'eſprit joint ſans réfléxion à ſes idées finies l'idée de la généralité qu'il trouve dans l'infini. Car de même que l'eſprit répand ſur l'idée de telle étenduë, quoique diviſible à l'infini, l'idée de l'unité indiviſible; il répand auſſi ſur quelques idées particulieres l'idée générale d'une parfaite égalité: Et c'eſt ce qui le jette dans une infinité d'erreurs. Car toute la fauſſeté de nos idées vient de ce que nous les confondons entr'elles, & que nous les mêlons encore avec nos propres modifications. Mais c'eſt de quoi nous parlerons une autre fois.

ARISTE. Tout cela eſt fort bien, Theodore. Mais n'eſt-ce point que vous regardez nos idées comme diſtinguées de nos perceptions? Il me ſemble que l'idée du cercle en général n'eſt qu'une perfection confuſe de pluſieurs cercles de diverſes grandeurs, c'eſt à dire un amas de diverſes modifications de mon eſprit preſque effacées, dont chacune eſt l'idée ou la perception de tel cercle.

X. THEODORE. Oüi ſans doute, * je mets bien de la difference entre nos idées & nos perceptions, entre nous

* Voyez la Réponſe au Li-

qui appercevons, & ce que nous appercevons. C'eſt que je ſçai que le fini ne peut trouver en lui de quoi ſe repréſenter l'infini. C'eſt que je ſçai, Ariſte, que je ne renferme en moi aucune réalité intelligible; & que bien loin de trouver en ma ſubſtance les idées de toutes choſes, je n'y trouve pas mêmes l'idée * de mon être propre. Car je ſuis entierement inintelligible à moi-même, & je ne verrai jamais ce que je ſuis, que lorſqu'il plaira à Dieu de me découvrir l'idée, ou l'archetype des eſprits que renferme la Raiſon univerſelle. Mais c'eſt de quoi nous nous entretiendrons une autre fois.

vre des vrayes & des fauſſes idées. Ou ma Réponſe à la 3. Lettre de M. A. n.

** Voyez la 2. Partie du 3. Livre de la Rech. de la Verité, c. 7. n. 4. & l'Eclairciſſement qui répond à ce Chapitre.*

Aſſurément, Ariſte, ſi vos idées n'étoient que des modifications de vôtre eſprit, l'aſſemblage confus de mille & mille idées ne feroit jamais qu'un compoſé confus, incapable d'aucune généralité. Prenez vingt couleurs differentes, mêlez-les enſemble pour exciter en vous une couleur en général; produiſez en vous dans un même tems pluſieurs ſentimens differens pour en former un ſentiment en général; vous verrez bientôt que cela n'eſt pas poſſible. Car en mêlant diverſes couleurs, vous ferez du

vert, du gris, du bleu, toûjours quelque couleur particuliere. L'étourdissement est produit par une infinité d'ébranlemens divers des fibres du cerveau & des esprits animaux : mais ce n'est néanmoins qu'un sentiment particulier. C'est que toute modification d'un être particulier, tel qu'est nôtre esprit, ne peut être que particuliere. Elle ne peut jamais s'élever à la généralité qui se trouve dans les idées. Il est vrai que vous pouvez penser à la douleur en général : mais vous ne sçauriez jamais être modifié que par une douleur particuliere. Et si vous pouvez penser à la douleur en général, c'est que vous pouvez joindre la généralité à toutes choses. Mais encore un coup vous ne sçauriez tirer de vôtre fonds cette idée de la généralité. Elle a trop de réalité : il faut que l'infini vous la fournisse de son abondance.

ARISTE. Je n'ai rien à vous répondre. Tout ce que vous me dites me paroît évident. Mais je suis surpris que ces idées générales, qui ont infiniment plus de réalité que les idées particulieres, me frappent moins qu'elles, & me paroissent avoir beaucoup moins de solidité.

XI. THEODORE. C'eſt qu'elles ſe font moins ſentir, ou plûtôt c'eſt qu'elles ne ſe font nullement ſentir. Ne jugez pas, Ariſte, de la réalité des idées, comme les enfans jugent de la réalité des côrps. Les enfans croïent que tous ces eſpaces qui ſont entre la terre & le ciel ne ſont rien de réel, parce qu'ils ne ſe font point ſentir. Et il y a mêmes peu de gens qui ſçachent qu'il y a autant de matiere dans un pied cube d'air que dans un pied cube de plomb, parce que le plomb eſt plus dur, plus peſant, plus ſenſible en un mot que l'air. Ne les imitez pas. Jugez de la réalité des idées, non par le ſentiment que vous en avez, qui vous marque confuſément leur action, mais par la lumiere intelligible qui vous découvre leur nature. Autrement vous croirez que les idées ſenſibles & qui vous frappent, telle qu'eſt celle que vous avez de ce plancher que vous preſſez du pied, ont plus de réalité que les idées purement intelligibles, quoique dans le fonds il n'y ait aucune difference.

ARISTE. *Aucune difference*, Theodore! Quoi l'idée de l'étenduë à laquelle je penſe n'eſt pas differente de

celle de cette étenduë que je voi, que je presse du pied, & qui me résiste.

XII. THEODORE. Non, Ariste, il n'y a point de deux sortes d'étenduës, ni de deux sortes d'idées qui les représentent. Et si cette étenduë à laquelle vous pensez vous touchoit, ou modifioit vôtre ame par quelque sentiment, d'intelligible qu'elle est, elle vous paroîtroit sensible. Elle vous paroîtroit dure, froide, colorée, & peut-être douloureuse : Car vous lui attribuëriez peut-être tous les sentimens que vous auriez. Encore un coup, il ne faut pas juger des choses par le sentiment que nous en avons. Il ne faut pas croire que la glace ait plus de réalité que l'eau, à cause qu'elle nous résiste davantage.

Si vous croyiez que le feu a plus de force ou d'efficace que la terre, vôtre erreur auroit quelque fondement. Car il y a quelque raison de juger de la grandeur des puissances par celle de leurs effets. Mais de croire que l'idée de l'étenduë, qui vous touche par quelque sentiment, est d'une autre nature, ou a plus de réalité que celle à laquelle vous pensez, sans en recevoir aucune impression sensible, c'est prendre l'absolu pour

le relatif, c'est juger de ce que les choses sont en elles-mêmes par le rapport qu'elles ont avec vous. C'est le moïen de donner à la pointe d'une épine plus de réalité qu'à tout le reste de l'Univers, & mêmes qu'à l'être infini. Mais quand vous serez accoûtumé à distinguer vos sentimens de vos idées, vous reconnoîtrez que la même idée de l'étenduë peut se faire connoître, * se faire imaginer, & se faire sentir, selon que la substance divine qui la renferme l'applique diversement à nôtre esprit. Ainsi ne croïez pas que l'infini, ou l'être en général ait moins de réalité que l'idée de tel objet qui vous touche actuellement d'une maniere fort vive & fort sensible. Jugez des choses par les idées qui les representent, & ne leur attribuez rien de semblable aux sentimens dont vous êtes frappé. Vous comprendrez plus distinctement dans la suite du tems ce que je vous insinuë presentement.

* *Voyez le II. Entretien sur la Mort.*

ARISTE. Tout ce que vous venez de me dire, Theodore, est furieusement abstrait, & j'ai bien de la peine à le fixer devant moi. Mon esprit travaille étrangement: un peu de repos, s'il vous plaît. Il faut que je pense à loisir sur

toutes ces grandes & ſublimes veritez. Je tâcherai de me les rendre familieres par les efforts penibles d'une attention toute pure. Mais preſentement je n'en ſuis pas capable. Il faut que je me délaſſe pour reprendre de nouvelles forces.

THEODORE. Je le ſçavois bien, Ariſte, que vous ne ſeriez pas longtems eſprit pur. Allez : menez paître vous-même vôtre corps. Délaſſez vôtre imagination par la varieté des objets qui peuvent la raſſurer & la réjoüir. Mais tâchez néanmoins de conſerver quelque goût pour la verité ; & dés que vous vous ſentirez capable de vous en nourrir & de la mediter, quittez tout pour elle. Oubliez même ce que vous êtes autant que vous le pourrez. C'eſt une néceſſité que vous penſiez aux beſoins du corps : mais c'eſt un grand déreglement que de vous occuper de ſes plaiſirs.



III.

III. ENTRETIEN.

De la différence qu'il y a entre nos sentimens & nos idées. Qu'il ne faut juger des choses que par les idées qui les représentent, & nullement par les sentimens dont on est touché en leur presence ou à leur occasion.

THEODORE. Hola oh, Ariste, que vous voilà réveur ! A quoi pensez-vous si profondement ?

ARISTE. Qui est là ? Ah, Theodore vous m'avez surpris. Je reviens de cet autre monde où vous m'avez transporté ces jours-ci. J'y vas maintenant tout seul, & sans craindre les phantômes qui en empêchent l'entrée. Mais lorsque j'y suis, j'y trouve tant de lieux obscurs, que je crains de m'égarer & de me perdre.

I. THEODORE. C'est beaucoup, Ariste, que de sçavoir quitter son corps quand on le veut, & s'élever en esprit dans le païs des intelligences. Mais cela ne suffit pas. Il faut sçavoir un peu la

carte de ce païs ; quels ſont les lieux inacceſſibles aux pauvres mortels ; & qui ſont ceux où ils peuvent aller librement ſans craindre les illuſions. C'eſt, ce me ſemble, pour n'avoir pas bien pris garde à ce que je m'en vas vous faire remarquer, que la plûpart des voïageurs de ces dangereuſes contrées ont été ſeduits par certains ſpectres engageans, qui nous attirent dans des précipices dont le retour eſt moralement impoſſible. Ecoutez-moi bien ſérieuſement : je vas vous dire aujourd'hui ce que vous ne devez jamais oublier.

Ne prenez jamais, Ariſte, vos propres ſentimens pour nos idées, les modifications qui touchent vôtre ame pour les idées qui éclairent tous les eſprits. Voilà le plus grand de tous les préceptes pour éviter l'égarement. Jamais vous ne contemplerez les idées, ſans découvrir quelque verité : mais quelque attention que vous aïez à vos propres modifications, vous n'en ſerez jamais éclairé. Vous ne pouvez pas bien comprendre ce que je vous dis : il faut que je m'explique davantage.

II. Vous ſçavez, Ariſte, que le Verbe divin, entant que Raiſon univerſelle,

renferme dans sa substance les idées primordiales de tous les êtres & créez & possibles. Vous sçavez que toutes les intelligences, qui sont unies à cette souveraine Raison, découvrent en elle quelques-unes de ces idées, selon qu'il plaît à Dieu de les leur manifester. Cela se fait en consequence des loix générales qu'il a établies pour nous rendre raisonnables, & former entre nous & avec lui, une espece de société. Je vous developperai quelque jour tout ce mistere. Vous ne doutez pas que l'étenduë intelligible, par exemple, qui est l'idée primordiale, ou l'archetype des corps, est contenuë dans la Raison universelle, qui éclaire tous les esprits, & celui-là même à qui cette raison est consubstantielle. Mais vous n'avez peut-être pas fait assez de réfléxion sur la difference qu'il y a entre les idées intelligibles qu'elle renferme, & nos propres sentimens, ou les modifications de nôtre ame ; & vous croïez peut-être qu'il est inutile de la remarquer exactement.

III. Qu'il y a de difference, mon cher Ariste, entre la lumiere de nos idées, & l'obscurité de nos sentimens, entre connoître & sentir ; & qu'il est nécessaire

de s'accoûtumer à la diſtinguer ſans peine ! Celui qui n'a point fait aſſez de réfléxion ſur cette difference, croïant ſans ceſſe connoître fort clairement ce qu'il ſent le plus vivement, ne peut qu'il ne s'égare dans les tenebres de ſes propres modifications. Car enfin, comprenez bien cette importante vérité. L'homme n'eſt point à lui-même ſa propre lumiere. Sa ſubſtance, bien loin de l'éclairer, lui eſt inintelligible elle-même. Il ne connoît rien que par la lumiere de la Raiſon univerſelle qui éclaire tous les eſprits, que par les idées intelligibles qu'elle leur découvre dans ſa ſubſtance toute lumineuſe.

IV. La raiſon creée, nôtre ame, l'eſprit humain, les intelligences les plus pures & les plus ſublimes peuvent bien voir la lumiere : mais ils ne peuvent la produire, ou la tirer de leur propre fonds ; ils ne peuvent l'engendrer de leur ſubſtance. Ils peuvent découvrir les véritez éternelles, immuables, néceſſaires dans le Verbe divin, dans la *Sageſſe* éternelle, immuable, néceſſaire : mais il ne peuvent trouver en eux que des ſentimens ſouvent fort vifs, mais toûjours obſcurs & confus, que des

modalitez pleines de tenebres. En un mot ils ne peuvent en se contemplant découvrir la verité. Ils ne peuvent se nourrir de leur propre substance. Ils ne peuvent trouver la vie des intelligences que dans la Raison universelle qui anime tout les esprits, qui éclaire & qui conduit tous les hommes. Car c'est elle qui console interieurement ceux qui la suivent; c'est elle qui rappelle ceux qui la quittent; c'est elle enfin qui par des reproches & des menaces terribles remplit de confusion, d'inquietude & de desespoir ceux qui sont resolus de l'abandonner.

ARISTE. Je suis bien persuadé, Theodore, par les réflexions que j'ai faites sur ce que vous m'avez dit ces jours-ci, que c'est uniquement le Verbe divin qui nous éclaire par les idées intelligibles qu'il renferme. Car il n'y a point deux ou plusieurs Sagesses, deux ou plusieurs Raisons universelles. La vérité est immuable, nécessaire, éternelle, la même dans le tems & dans l'éternité, la même parmi nous & les étrangers, la même dans le ciel & dans les enfers. Le Verbe éternel parle à toutes les nations le même langage,

aux Chinois & aux Tartares comme aux François & aux Espagnols ; & s'ils ne sont pas également éclairez, c'est qu'ils sont inégalement attentifs ; c'est qu'ils mêlent les uns plus, les autres moins, leurs modalitez avec les idées ; les inspirations particulieres de leur amour propre, avec les réponses générales de la verité interieure. Deux fois deux sont quatre chez tous les peuples. Tous entendent la voix de la verité, qui nous ordonne de ne point faire aux autres ce que nous ne voulons pas qu'on nous fasse. Et ceux qui n'obeïssent point à cette voix, sentent des reproches interieurs qui les menacent & qui les punissent de leur desobeïssance, pourvû qu'ils rentrent en eux-mêmes, & qu'ils écoutent la Raison. Je suis maintenant bien convaincu de ces principes. Mais je ne comprens pas encore trop bien cette difference entre connoître & sentir, que vous jugez si nécessaire pour éviter l'erreur. Je vous prie de me la faire remarquer.

V. THEODORE. Si vous aviez bien medité sur les principes dont vous dites que vous êtes convaincu, vous verriez clairement ce que vous me de-

mandez. Mais ſans vous engager dans un chemin trop penible,repondez-moi. Penſez-vous que Dieu ſente la douleur que nous ſouffrons ?

ARISTE. Non ſans doute : car le ſentiment de la douleur rend malheureux.

THEODORE. Fort bien. Mais croïez-vous qu'il la connoiſſe ?

ARISTE. Oüi, je le croi. Car il connoît tout ce qui arrive à ſes créatures. La connoiſſance de Dieu n'a point de bornes, & connoître ma douleur ne le rend ni malheureux ni imparfait. Au contraire...

THEODORE. Oh, oh, Ariſte ! Dieu connoît la douleur, le plaiſir, la chaleur & le reſte, & il ne ſent point ces choſes ! Il connoît la douleur, puiſqu'il ſçait quelle eſt cette modification de l'ame en quoi la douleur conſiſte. Il la connoît, puiſque c'eſt lui ſeul qui la cauſe en nous, ainſi que je vous prouverai dans la ſuite, & qu'il ſçait bien ce qu'il fait. En un mot, il la connoît, puiſque ſa connoiſſance n'a point de bornes. Mais il ne la ſent pas : car il ſeroit malheureux. Connoître la douleur ce n'eſt donc pas la ſentir.

ARISTE. Il est vrai. Mais sentir la douleur n'est-ce pas la connoître ?

VI. THEODORE. Non sans doute, puisque Dieu ne la sent nullement, & qu'il la connoît parfaitement. Mais pour ne point nous arrêter à l'équivoque des termes, si vous voulez que sentir la douleur, ce soit la connoître, du moins demeurez d'accord que ce n'est point la connoître clairement, que ce n'est point la connoître par lumiere & par évidence ; en un mot que ce n'est point en connoître la nature, & qu'ainsi, à parler exactement, ce n'est point la connoître. Sentir la douleur, par exemple, c'est se sentir malheureux, sans sçavoir bien ni ce qu'on est, ni quelle est cette modalité de nôtre être qui nous rend malheureux. Mais connoître, c'est avoir une idée claire de la nature de son objet, & en découvrir tels & tels rapports par lumiere & par évidence.

Je connois clairement les parties de l'étenduë, parce que j'en puis voir évidemment les rapports. Je vois clairement que les triangles semblables ont leurs côtez proportionnels, qu'il n'y a point de triangle plan dont les trois angles ne soient égaux à deux droits. Je

voi

voi clairement ces véritez ou ces rapports dans l'idée ou l'archetype de l'étenduë. Car cette idée est si lumineuse, que c'est en la contemplant que les Geometres & les bons Physiciens se forment; & elle est si feconde en véritez, que tous les esprits ensemble ne l'épuiseront jamais.

VII. Il n'en est pas de même de mon être. Je n'en ai point d'idée: je n'en voi point l'archetype. Je ne puis découvrir les rapports des modifications qui affectent mon esprit. Je ne puis en me tournant vers moi-même reconnoître aucune de mes facultez ou de mes capacitez. Le sentiment interieur que j'ai de moi-même m'apprend que je suis, que je pense, que je veux, que je sens, que je souffre, &c. mais il ne me fait point connoître ce que je suis, la nature de ma pensée, de ma volonté, de mes sentimens, de mes passions, de ma douleur, ni les rapports que toutes ces choses ont entr'elles: parce qu'encore un coup n'aïant point d'idée de mon ame, n'en voïant point l'archetype dans le Verbe divin, je ne puis découvrir en la contemplant ni ce qu'elle est, ni les modalitez dont elle est capable, ni enfin les

rapports qui sont entre ses modalitez ; rapports que je sens vivement sans les connoître: mais rapports que Dieu connoît clairement sans les sentir. Tout cela, mon cher Ariste, parce que comme je vous ai déja dit, je ne suis point ma lumiere à moi-même, que ma substance & mes modalitez ne sont que ténébres, & que Dieu n'a pas trouvé à propos pour bien des raisons de me découvrir l'idée ou l'archetype qui représente la nature des êtres spirituels. Car si ma substance étoit intelligible par elle-même ou en elle-même, si elle étoit lumineuse, si elle pouvoit m'éclairer ; comme je ne suis pas separé de moi-même, certainement je pourrois voir en me contemplant que je suis capable d'être touché de tels & tels sentimens que je n'ai jamais éprouvez, & dont je n'aurai peut-être jamais aucune connoissance. Je n'aurois pas eu besoin d'un concert pour sçavoir quelle est la douceur de l'harmonie, & quoique je n'eusse jamais goûté d'un tel fruit, j'aurois pû, je ne dis pas sentir, mais connoître avec évidence la nature du sentiment qu'il excite en moi. Mais comme on ne peut connoître la nature des êtres que dans la

Raiſon qui les renferme d'une maniere intelligible; quoique je ne me puiſſe ſentir qu'en moi-même, ce n'eſt qu'en elle que je puis découvrir ce que je ſuis, & les modalitez dont ma nature eſt ſuſceptible, & à plus forte raiſon ce n'eſt qu'en elle que je puis découvrir les principes des ſciences, & toutes les véritez capables d'éclairer l'eſprit.

ARISTE. Avançons un peu, Theodore. Je croi qu'il y a des differences eſſentielles entre connoître & ſentir; entre les idées qui éclairent l'eſprit, & les ſentimens qui le touchent: & je demeure d'accord que bien que je ne me ſente qu'en moi-même, je ne puis connoître ce que je ſuis que dans la Raiſon qui renferme l'archetype de mon être, & les idées intelligibles de toutes choſes.

VIII. THEODORE. Bien donc, Ariſte. Vous voilà prêt à faire mille & mille découvertes dans le païs de la vérité. Diſtinguez les idées de vos ſentimens, mais diſtinguez-les bien. Encore un coup diſtinguez-les bien; & tous ces phantômes careſſans, dont je vous ai parlé, ne vous engageront point dans l'erreur. Elevez-vous toûjours au deſſus de vous-même. Vos modalitez ne ſont que ténébres:

ſouvenez-vous en. Montez plus haut jusqu'à la Raiſon, & vous verrez la lumiere. Faites taire vos ſens, vôtre imagination, & vos paſſions; & vous entendrez la voix pure de la vérité intérieure, les réponſes claires & évidentes de nôtre Maître commun. Ne confondez jamais l'évidence, qui réſulte de la comparaiſon des idées, avec la vivacité des ſentimens qui vous touchent & qui vous ébranlent. Plus nos ſentimens ſont vifs, plus répandent-ils de ténébres. Plus nos phantômes ſont terribles ou agréables, plus ils paroiſſent avoir de corps & de réalité, plus ſont-ils dangereux, & propres à nous ſéduire. Diſſipez-les, ou entrez en défiance. Fuïez en un mot tout ce qui vous touche, & courez & attachez-vous à tout ce qui vous éclaire. Il faut ſuivre la Raiſon malgré les careſſes, les menaces, les inſultes du corps auquel nous ſommes unis, malgré l'action des objets qui nous environnent. Concevez-vous bien diſtinctement tout ceci? En eſtes-vous bien convaincu par les raiſons que je vous ai données, & par vos propres réflexions?

ARISTE. Vôtre exhortation, Theodore, me paroît bien vive pour un en-

tretien de Metaphysique. Il me semble que vous excitez en moi des sentimens, au lieu d'y faire naître des idées claires. Je me sers de vôtre langage. De bonne foi, je ne comprens pas trop ce que vous me dites. Je le voi, & un moment aprés je ne le voi plus. C'est que je ne fais encore que l'entrevoir. Il me semble que vous avez raison : mais je ne vous entens pas trop bien.

IX. THEODORE. Ah, mon cher Ariste, vôtre réponse est encore une preuve de ce que nous venons de dire. Il n'y a point de mal que vous y fassiez réflexion. Je vous dis ce que je voi, & vous ne le voïez pas. C'est une preuve que l'homme n'instruit pas l'homme. C'est que je ne suis pas vôtre Maître, ou vôtre Docteur. C'est que je ne suis qu'un moniteur, vehement peut-être, mais peu exact & peu entendu. Je parle à vos oreilles. Apparemment je n'y fais que trop de bruit. Mais nôtre unique Maître ne parle point encore assez clairement à vôtre esprit : ou plûtôt la Raison lui parle sans cesse fort nettement ; mais faute d'attention, vous n'entendez point assez ce qu'elle vous répond. Je croïois pourtant par les choses que vous

venez de me dire, & par celles que je vous avois dites moi-même, que vous compreniez suffisamment mon principe & les consequences qu'il en faut tirer. Mais je voi bien qu'il ne suffit pas que je vous donne des avis généraux appuïez sur des idées abstraites & métaphysiques. Il faut encore que je vous apporte quelques preuves particulieres de la nécessité de ces avis.

Je vous ai exhorté à vous accoûtumer à reconnoître sans peine la difference qu'il y a entre connoître & sentir, entre nos idées claires & nos sentimens toûjours obscurs & confus. Et je vous soûtiens que cela seul suffit pour découvrir une infinité de veritez. Je vous le soûtiens, dis-je, sur ce fondement, qu'il n'y a que la Raison qui nous éclaire, que nous ne sommes point nôtre lumiere à nous-mêmes, ni nulle intelligence à aucune autre. Vous verrez clairement si ce fondement est solide, lorsque vous cesserez de m'entendre moi, & que dans vôtre cabinet vous consulterez attentivement la Vérité intérieure. Mais pour vous faciliter l'intelligence de mon principe, & vous en faire mieux connoître la nécessité & les consequences,

répondez-moi, je vous prie. Vous ſçavez bien la muſique, car je vous voi ſouvent toucher les inſtrumens d'une maniere fort ſçavante & fort hardie.

ARISTE. J'en ſçai aſſez pour charmer mon chagrin, & chaſſer ma mélancolie.

X. THEODORE. Bien donc. Expliquez-moi un peu la nature de ces divers ſons que vous alliez d'une maniere ſi juſte & ſi agréable. Qu'eſt-ce qu'une octave, une quinte, une quarte? D'où vient que deux cordes étant dans l'union, on ne peut en toucher l'une ſans ébranler l'autre? Vous avez l'oreille tres-fine & tres-délicate: conſultez-la, afin qu'elle vous réponde ſur ce que je ſouhaite d'apprendre de vous.

ARISTE. Je penſe que vous vous moquez de moi. C'eſt la Raiſon, & non les ſens, qu'il faut conſulter.

THEODORE. Cela eſt vrai Il ne faut conſulter les ſens que ſur des faits. Leur pouvoir eſt fort borné, mais la Raiſon s'étend à tout. Conſultez-la donc. Et prenez garde de confondre ſes réponſes avec le témoignage de vos ſens. Hé bien que vous répond-elle?

ARISTE. Vous me preſſez trop.

Néanmoins il me semble que le son est une qualité répanduë dans l'air, laquelle ne peut affecter que le sens de l'oüie, car chaque sens a son objet propre.

THEODORE. Appellez-vous cela consulter la Raison?

ARISTE. Que voulez-vous que je vous dise? Tenez, voici une octave, *La-la*. Voici une quinte, *Ut-sol*. Voici une quarte, *Ut-fa*.

THEODORE. Vous chantez bien. Mais que vous raisonnez mal! Je comprens que c'est que vous voulez vous réjoüir.

ARISTE. Assurément, Theodore. Mais pour vôtre autre question, je vous réponds que c'est par sympathie que les cordes de même son s'ébranlent les unes les autres. N'ai-je pas bien rencontré?

THEODORE. Parlons sérieusement, Ariste. Si vous voulez maintenant me réjoüir, tâchez de m'instruire.

ARISTE. Je n'en ferai rien, s'il vous plaît. Faites vôtre personnage,& laissez-moi faire le mien. C'est à moi à écouter.

THEODORE. Que vos manieres sont honêtes & agréables! C'à donc prêtez-moi ce monocorde, & prenez garde à ce que je vas faire,& à ce que je vas vous

dire. En pinçant, ou en tirant à moi cette corde, je la mets hors de l'état où le bandement l'oblige d'être : & lorſque je la quitte, vous voïez bien, ſans qu'il ſoit néceſſaire de vous le prouver, qu'elle ſe remuë quelque temps deçà & delà ; & qu'ainſi elle fait un grand nombre de vibrations, & par conſequent beaucoup d'autres petites ſecouſſes imperceptibles à nos ſens. Car la ligne droite étant plus courte que la courbe, une corde ne peut pas faire ſes vibrations, ou devenir alternativement droite & courbe, ſans que les parties qui la compoſent s'allongent & ſe racourciſſent fort promptement. Or, je vous prie, un corps mû n'eſt-il pas capable de mouvoir celui qu'il rencontre ? Cette corde peut donc ébranler l'air qui l'environne, & même le ſubtil qui en pénetre les pores, & celui-ci un autre, juſqu'à vôtre oreille & à la mienne.

ARISTE. Il eſt vrai. Mais c'eſt un ſon que j'entens, un ſon répandu dans l'air, une qualité qui eſt bien differente des vibrations d'une corde, ou des ſecouſſes d'un air ébranlé.

THEODORE. Doucement, Ariſte. Ne conſultez point vos ſens, & ne jugez

point sur leur témoignage. Il est vrai que le son est tout autre chose qu'un air ébranlé. Mais c'est justement pour cela que vous dites sans fondement que le son se répand dans l'air. Car, prenez-y garde, en touchant cette corde je ne fais que l'ébranler, & une corde ébranlée ne fait qu'agiter l'air qui l'environne.

ARISTE. *Une corde èbranlée ne fait qu'agiter l'air qui l'environne !* Quoi, n'entendez-vous pas qu'elle produit un son dans l'air ?

THEODORE. Apparemment j'entens ce que vous entendez. Mais lorsque je veux m'instruire de quelque vérité, je ne consulte pas mes oreilles, & vous consultez les vôtres, nonobstant toutes les bonnes résolutions que vous aviez prises. Rentrez donc en vous-même, & consultez les idées claires que renferme la Raison. Concevez-vous bien que de l'air, que des petits corps de telle figure qu'il vous plaira, & agitez de telle & telle maniere, soient capables de contenir ce son que vous entendez, & qu'une corde le puisse produire ? Encore un coup, ne consultez point vos oreilles ; & pour plus de sureté, imaginez-vous que vous êtes sourd. Considerez avec atten-

tion l'idée claire de l'étenduë : c'eſt l'archetype des corps : elle en repréſente la nature & les proprietez. N'eſt-il pas évident que toutes les proprietez poſſibles de l'étenduë ne peuvent être que des rapports de diſtance ? Penſez-y ſérieuſement.

ARISTE. Cela eſt évident. Toutes les proprietez de l'étenduë ne peuvent conſiſter que dans ſes diverſes manieres d'être. Ce ne ſont que des rapports de diſtance.

THEODORE. Donc toutes les proprietez ou modalitez poſſibles de l'étenduë ne ſont que des figures, ou des rapports de diſtance ſtables & permanens ; & des mouvemens, ou des rapports de diſtance ſucceſſifs & toûjours changeans. Donc, Ariſte, le ſon que vous convenez être autre choſe que du mouvement, n'eſt point répandu dans l'air, & une corde ne l'y peut produire. Ce ne ſera donc qu'un ſentiment ou une modalité de l'ame.

ARISTE. Je voi bien qu'il faut ſe rendre, ou nier ce principe, que l'idée de l'étenduë repréſente la nature des corps. Peut-être ne repréſente-t'elle qu'une de ſes proprietez. En effet, qui

vous a dit que les corps ne ſont que de l'étenduë ? L'eſſence de la matiere conſiſte peut-être dans quelque autre choſe : & cette autre choſe ſera capable de contenir les ſons, & mêmes de les produire. Prouvez-moi le contraire.

THEODORE. Mais prouvez-moi vous-même que cette autre choſe, en quoi vous faites conſiſter l'eſſence de la matiere, ne ſera pas capable de penſer, de vouloir, de raiſonner. Je vous ſoûtiens que les cordes de vôtre Luth penſent auſſi juſte que vous, ou du moins qu'elles ſe plaignent de ce que vous troublez leur repos. Prouvez-moi le contraire, & je vous convaincrai qu'elles ne répandent aucun ſon.

ARISTE. Il eſt vrai que ſi la nature du corps conſiſte dans quelque autre choſe que de l'étenduë, n'aïant nulle idée de cette choſe, je ne puis pas vous prouver qu'elle ne penſe point. Mais je vous prie, prouvez-moi que la matiere n'eſt rien autre choſe que de l'étenduë, & qu'ainſi elle eſt incapable de penſer. Car cela me paroît neceſſaire pour faire taire les libertins, qui confondent l'ame avec le corps, & qui ſoûtiennent qu'elle eſt mortelle auſſi-bien que lui, à cauſe

que ſelon eux toutes nos penſées ne ſont que des modalitez de cette choſe inconnuë qu'on appelle corps, & que toutes les modalitez peuvent ceſſer d'être.

XI. THEODORE. J'ai deja répondu à la queſtion que vous me faites: mais elle eſt ſi importante, que bien qu'elle ſoit hors de propos, je ſuis bien-aiſe de vous faire remarquer que ſa réſolution dépend auſſi-bien que toutes les autres veritez de ce grand principe, que la Raiſon univerſelle renferme les idées qui nous éclairent; & que les ouvrages de Dieu aïant été formez ſur ces idées, on ne peut mieux faire que de les contempler pour découvrir la nature & les proprietez des êtres créez. Prenez donc garde. Nous pouvons penſer à de l'étenduë ſans penſer à autre choſe. C'eſt donc un être ou une ſubſtance, & non une maniere d'être. Car on ne peut penſer à une maniere d'être, ſans penſer à l'être qu'elle modifie, puiſque les manieres d'être ne ſont que l'être même de telle & telle façon. On ne peut penſer à des figures & à des mouvemens ſans penſer à l'étenduë, parce que les figures & les mouvemens ne ſont que des manieres d'être de l'étenduë. Cela eſt clair,

I. Entr. n. 2.

ſi je ne me trompe. Et ſi cela ne vous paroît pas tel, je vous ſoûtiens que vous n'avez plus aucun moïen de diſtinguer les modalitez des ſubſtances d'avec les ſubſtances mêmes. Si cela ne vous paroît pas évident, ne philoſophons pas davantage. Car.....

ARISTE. Philoſophons, je vous prie.

THEODORE. Philoſophons. L'idée ou l'archetype de l'étenduë eſt éternelle & néceſſaire. Nous voïons cette idée, comme je vous l'ai déja prouvé ; & Dieu la voit auſſi, puiſqu'il n'y a rien en lui qu'il ne découvre. Nous la voïons, dis-je, clairement & diſtinctement ſans penſer à autre choſe. Nous pouvons l'appercevoir ſeule, ou plûtôt nous ne pouvons pas l'appercevoir comme la maniere d'être de quelqu'autre choſe, car elle ne renferme aucun rapport néceſſaire aux autres idées. Or Dieu peut faire ce qu'il voit, & ce qu'il nous fait voir dans ſa lumiere clairement & diſtinctement. Il peut faire tout ce qui ne renferme point de contradiction, car il eſt tout-puiſſant, Donc il peut faire de l'étenduë toute ſeule. Cette étenduë ſera donc un être ou une ſubſtance: & l'idée que nous en avons nous repréſentera ſa

nature. Supposé donc que Dieu ait créé de cette étenduë, assurément il y aura de la matiere. Car quel genre d'être seroit-ce que cette étenduë ? Or je croi que vous voïez bien que cette matiere est incapable de penser, de sentir, de raisonner.

ARISTE. Je vous avoüe que nos idées étant nécessaires & éternelles, & les mêmes que Dieu consulte; s'il agit il fera ce que ces idées représentent; & que nous ne nous tromperons point, si nous n'attribuons à la matiere que ce que nous voïons dans son archetype. Mais nous ne voïons peut-être pas cet archetype tout entier. Les modalitez de l'étenduë ne pouvant être que des rapports de distance, l'étenduë est incapable de penser. J'en conviens. Mais le sujet de l'étenduë, cette autre chose qui est peut-être renfermée dans l'archetype de la matiere, & qui nous est inconnuë, cela pourra bien penser.

XII. THEODORE. Cela pourra bien davantage. Car cela pourra tout ce que vous voudrez, sans que personne vous le puisse contester. Cela pourra avoir mille & mille facultez, vertus, proprietez admirables. Cela pourra agir

dans vôtre ame, l'éclairer, la rendre heureuse & malheureuse. En un mot il y aura autant de puissances, &, si vous poussez la chose, autant de Divinitez qu'il y a de differens corps. Car en effet, que sçai-je si cette autre chose, que vous prenez pour l'essence de la matiere, n'a point toutes les qualitez qu'il vous plaira de lui attribuer, puisque je n'en ai nulle connoissance. Vous voïez peut-être par là, que pour connoître les ouvrages de Dieu, il faut consulter les idées qu'il nous en donne, celles qui sont claires, celles sur lesquelles il les a formez; & qu'on court de tres-grands dangers, si on suit une autre voïe. Car si nous consultons nos sens, si nous nous rendons aveuglément à leur témoignage, ils nous persuaderont qu'il y a du moins certains corps dont la puissance & l'intelligence sont merveilleuses.

Nos sens nous disent que le feu répand la chaleur & la lumiere. Ils nous persuadent que les animaux & les plantes travaillent à la conservation de leur être & de leur espece avec beaucoup d'adresse, & avec une espece d'intelligence. Or nous voïons bien que ces facultez sont autre chose que des figures & des mouvemens.

vemens. Nous jugeons donc ſur ces témoignages obſcurs & confus de nos ſens, qu'il faut qu'il y ait dans les corps quelqu'autre choſe que de l'étenduë, puiſque toutes les modalitez de l'étenduë ne peuvent être que des mouvemens & des figures. Mais conſultons attentivement la Raiſon. Arrêtons-nous à l'idée claire que nous avons des corps. Ne les confondons pas avec nôtre être propre, & nous découvrirons peut-être que nous leur attribuons des qualitez & des propriétez qu'ils n'ont pas, & qui nous appartiennent uniquement.

Il ſe peut faire, dites-vous, que nous ne voyions pas tout entier l'archetype ou l'idée de la matiere. Quand cela ſeroit ainſi, nous ne devrions lui attribuer que ce que cette idée nous en repréſente; car il ne faut point juger de ce qu'on ne connoît pas. Aſſurément ſi les libertins croïent qu'il leur eſt permis de raiſonner ſur des chimeres dont ils n'ont aucune idée, ils doivent ſouffrir qu'on raiſonne des choſes par les idées qu'on en a. Mais pour leur ôter tout ſujet de chûte & de confiance dans leurs étranges erreurs, encore un coup prenez garde que nous pouvons penſer à l'étenduë

ſans penſer à autre choſe. Car c'eſt là le principe. Donc Dieu peut faire de l'étenduë ſans faire autre choſe. Donc cette étenduë ſubſiſtera ſans cette choſe inconnuë qu'ils attribuënt à la matiere. Cette étenduë ſera donc une ſubſtance, & non une modalité de ſubſtance. Et voilà ce que je croi devoir appeller corps ou matiere pour bien des raiſons : non ſeulement parce qu'on ne peut penſer aux modalitez des êtres, ſans penſer aux êtres mêmes dont elles ſont des modalitez, & qu'il n'y a point d'autre voïe pour diſtinguer les êtres de leurs modalitez, que de voir ſi on peut penſer à ceux-là ſans penſer à celles-ci ; mais encore parce que par l'étenduë toute ſeule, & par les proprietez que tout le monde lui attribuë, on peut expliquer ſuffiſamment tous les effets naturels, je veux dire qu'on ne remarque aucun effet de la matiere dont on ne puiſſe découvrir la cauſe naturelle dans l'idée de l'étenduë, pourvû que cet effet ſoit clairement connu.

ARISTE. Ce que vous dites là me paroît convaincant. Je comprens plus clairement que jamais, que pour connoître les ouvrages de Dieu, il faut conſulter

attentivement les idées qu'il renferme dans sa sagesse, & faire taire nos sens, & sur tout nôtre imagination. Mais cette voïe de découvrir la vérité est si rude & si pénible, qu'il n'y a presque personne qui la suive. Pour voir que le soleil est tout éclatant de lumiere, il ne faut qu'ouvrir les yeux. Pour juger si le son est dans l'air, il suffit de faire du bruit. Rien n'est plus commode. Mais l'esprit travaille furieusement dans l'attention qu'il donne aux idées qui ne frappent point les sens. On se lasse bien tôt: je le sçai par experience. Que vous êtes heureux de pouvoir méditer sur les matieres métaphysiques!

THEODORE. Je suis fait comme les autres, mon cher Ariste. Jugez de moi par vous-même, & vous me ferez honneur, vous ne vous tromperez qu'à mon avantage. Que voulez-vous? Cette difficulté que nous trouvons tous à nous unir à la Raison, est une peine & une preuve du peché, & la rebellion du corps en est le principe. Nous sommes condamnez à gagner nôtre vie à la sueur de nôtre front. Il faut maintenant que l'esprit travaille pour se nourrir de la vérité. Cela est commun à tous les hommes. Mais

croïez moi, cette viande des esprits est si delicieuse, & donne à l'ame tant d'ardeur lorsqu'on en a goûté, que quoiqu'on se lasse de la rechercher, on ne se lasse jamais de la desirer & de recommencer ses recherches : car c'est pour elle que nous sommes faits. Mais si je vous ai trop fatigué, donnez-moi cet instrument, afin que je soulage vôtre attention, & que je rende sensibles, autant que cela se peut, les véritez que je veux vous faire comprendre.

ARISTE. Que voulez-vous faire? je comprens clairement que le son n'est point répandu dans l'air, & qu'une corde ne peut le produire. Les raisons que vous venez de me dire me paroissent convaincantes. Car enfin, le son ni le pouvoir de le produire n'est point renfermé dans l'idée de la matiere, puisque toutes les modalitez des corps ne consistent que dans des rapports de distance. Cela me suffit. Néanmoins voici encore une preuve qui me frappe & qui me convainc. C'est que dans une fiévre que j'eus il y a quelque temps, j'entendois sans cesse le hurlement d'un animal qui sans doute ne hurloit plus, car il étoit mort. Je pense aussi que dans le som-

meil il vous arrive comme à moi d'entendre un concert, ou du moins le ſon de la trompette ou du tambour, quoiqu'alors tout ſoit dans un grand ſilence. J'entendois donc étant malade des cris & des hurlemens. Car je me ſouviens encore aujourd'hui qu'ils me faiſoient beaucoup de peine. Or ces ſons deſagréables n'étoient point dans l'air, quoique je les y entendiſſe auſſi-bien que celui que fait cet inſtrument. Donc, quoiqu'on entende les ſons comme répandus dans l'air, il ne s'enſuit pas qu'ils y ſoient. Ils ne ſe trouvent effectivement que dans l'ame, car ce ne ſont que des ſentimens qui la touchent, que des modalitez qui lui appartiennent. Je pouſſe même les choſes plus loin. Car tout ce que vous m'avez dit juſqu'ici me porte à croire qu'il n'y a rien dans les objets de nos ſens qui ſoit ſemblable aux ſentimens que nous en avons. Ces objets ont rapport avec leurs idées; mais il me ſemble qu'ils n'ont nul rapport avec nos ſentimens. Les corps ne ſont que de l'étenduë capable de mouvement & de diverſes figures. Cela eſt évident lorſque l'on conſulte l'idée qui les repréſente.

THEODORE. Les corps, dites-vous,

n'ont rien de ſemblable aux ſentimens que nous avons ; & pour en connoître les proprietez, il ne faut pas conſulter les ſens, mais l'idée claire de l'étenduë qui repréſente leur nature. Retenez bien cette importante vérité.

ARISTE. Cela eſt évident, & je ne l'oublierai jamais.

XIII. THEODORE. Jamais ! Bien donc dites-moi, je vous prie, ce que c'eſt qu'une octave & une quinte, ou plûtôt enſeignez-moi ce qu'il faut faire pour entendre ces conſonances.

ARISTE. Cela eſt bien facile. Touchez cette corde entiere, & enſuite mettez là vôtre doigt, & touchez l'une ou l'autre partie de la corde, & vous entendrez l'octave.

THEODORE. Pourquoi là mon doigt, & non pas ici ?

ARISTE. C'eſt qu'ici vous feriez une quinte, & non une octave. Regardez, regardez. Voilà tous les tons marquez ..... Vous riez.

THEODORE. Me voilà bien ſçavant, Ariſte. Je puis vous faire entendre tous les tons que je voudrai. Mais ſi nous avions briſé nôtre inſtrument, toute nôtre ſcience ſeroit en morceaux.

Ariste. Point du tout, j'en referois bien un autre. Ce n'eſt qu'une corde ſur un ais. Tout le monde en peut faire autant.

Theodore. Oüi. Mais cela ne ſuffit pas. Il faut marquer éxactement les conſonances ſur cet ais. Comment le diviſeriez-vous donc pour marquer où il faut mettre le doigt, afin d'entendre l'octave, la quinte, & les autres conſonances ?

Ariste. Je toucherois la corde entiere,& en gliſſant le doigt je prendrois le ton que je voudrois marquer. Car je ſçai même aſſez la muſique pour accorder les inſtrumens.

Theodore. Vôtre méthode n'eſt gueres éxacte, puiſque ce n'eſt qu'en tâtonnant que vous trouvez ce que vous cherchez. Mais ſi vous deveniez ſourd, ou plûtôt ſi le petit nerf qui bande le tambour de vôtre oreille,& qui l'accorde avec vôtre inſtrument,venoit à ſe relâcher, que deviendroit vôtre ſcience? Ne pourriez-vous plus marquer éxactement les differens tons? Eſt-ce qu'on ne peut devenir ſourd ſans oublier la muſique? Si cela eſt, vôtre ſcience n'eſt point fondée ſur des idées claires. La Raiſon

n'y a point de part, car la Raiſon eſt immuable & néceſſaire.

ARISTE. Ah, Theodore! j'avois déja oublié ce que je viens de vous dire que je n'oublierois jamais. A quoi eſt-ce que je penſe? Je vous ai fait là de plaiſantes réponſes, vous aviez ſujet d'en rire. C'eſt que naturellement j'écoute plus mes ſens que ma Raiſon. Je ſuis ſi accoûtumé à conſulter mes oreilles, que je ne penſois pas bien à ce que vous me demandiez. Voici une autre réponſe dont vous ſerez plus content. Pour marquer l'octave ſur cet inſtrument, il faut diviſer en deux parties égales l'eſpace qui répond à la corde. Car ſi l'aïant touchée entiere, on touche enſuite l'une ou l'autre de ſes parties, on aura l'octave. Si on la touche entiere, & enſuite les deux tiers, on aura la quinte. Et enfin ſi on la touche entiere, & enſuite les trois quarts, on aura la quarte, & ces deux dernieres conſonances monteront à l'octave.

XIV. THEODORE, Cette réponſe m'inſtruit. Je la comprens diſtinctement. Je voi bien par là que l'octave, ou plûtôt la cauſe naturelle qui la produit, eſt comme 2. à 1. la quinte comme

3. à 2. la quarte comme 4. à 3. Ces rapports des nombres sont clairs. Et puisque vous me dites qu'une corde divisée & touchée selon la grandeur qu'expriment ces nombres, rend ces consonances, quand je deviendrois sourd, je pourrois les marquer sur le monocorde. Voilà ce que c'est que de raisonner sur des idées claires, on instruit solidement les gens. Mais pourquoi une quinte & une quarte valent-elles une octave ?

ARISTE. C'est que le son est au son comme la corde à la corde. Ainsi, puisque l'octave se fait entendre lorsqu'on touche une corde, & ensuite sa moitié, l'octave est comme 2. à 1. ou ce qui est la même chose, comme 4. à 2. Or le rapport de 4. à 2. est composé du rapport de 4. à 3. qui est la quarte, & de 3. à 2. qui est la quinte. Car vous sçavez bien que le rapport d'un nombre à un autre est composé de tous les rapports qui sont entre tous les nombres que ces deux nombres renferment. Le rapport de 3. à 6. par exemple, qui est celui de 1. à 2. est composé des rapports de 3. à 4. de 4. à 5. & de 5. à 6. Par là vous voïez que le diton & la tierce mineure valent une quinte. Car la raison ou le rapport de 4.

à 6. qui eſt égal à celui de 2. à 3. eſt composé de ceux de 4. à 5. qui fait le diton, & de 5. à 6. qui eſt la tierce mineure.

THEODORE. Je conçois clairement tout ceci, en ſuppoſant que le ſon ſoit au ſon comme la corde à la corde. Mais je ne comprens pas bien ce principe. Penſez-vous qu'il ſoit appuïé ſur des idées claires ?

ARISTE. Oüi je le croi. Car la corde ou les divers tremblemens, ſont la cauſe de divers ſons. Or la cauſe entiere eſt à ſa moitié comme 2. à 1. & les effets répondent éxactement à leurs cauſes. Donc l'effet de la cauſe entiere eſt double de l'effet de ſa moitié. Donc le ſon de la corde entiere eſt au ſon de ſa moitié comme 2. à 1.

THEODORE. Concevez-vous diſtinctement ce que vous me dites ? Pour moi j'y trouve de l'obſcurité, & autant que je le puis je ne me rends qu'à l'évidence qui accompagne les idées claires.

ARISTE. Que trouvez-vous à redire dans mon raiſonnement ?

XV. THEODORE. Il y a beaucoup d'eſprit. Car vous ne manquez pas de ce côté-là. Mais le principe en eſt obſcur. Il n'eſt point appuïé ſur des idées

claires. Prenez-y garde. Vous croïez connoître ce que vous ne faites que sentir; & vous prenez pour principe un préjugé dont vous aviez reconnu la fausseté auparavant. Mais pour faire sentir la fausseté de vôtre preuve, souffrez que je fasse sur vous une petite experience. Donnez moi vôtre main : je ne vous ferai pas grand mal. Presentement que je vous frotte le creux de la main avec le bout de ma manche, ne sentez-vous rien ?

ARISTE. Je sens un peu de chaleur, ou une espece de chatoüillement assez agréable.

THEODORE. Et maintenant.

ARISTE. Ah Theodore ! vous me faites mal. Vous me frottez trop rudement. Je sens une douleur qui m'incommode.

THEODORE. Vous vous trompez, Ariste. Laissez-moi faire. Vous sentez un plaisir deux ou trois fois plus grand que celui que vous sentiez tout-à-l'heure. Je m'en vas vous le prouver par vôtre même raisonnement. Prenez garde. *Le frottement que je fais dans vôtre main est la cause de ce que vous y sentez. Or la cause entiere est à sa moitié comme 2. à 1. & les*

effets répondent éxactement à l'action de leurs causes. Donc l'effet de la cause entiere ou de l'action entiere de la cause est double de l'effet de sa moitié. Donc en frottant une fois plus fort ou plus vîte, ce mouvement redoublé doit produire une fois plus de plaisir. Donc je ne vous ai point fait de douleur, si ce n'est que vous pretendiez que la douleur soit au plaisir comme 2. à 1.

ARISTE. Me voilà bien puni d'avoir raisonné sur un principe obscur. Vous m'avez fait du mal; & pour toute excuse vous me prouvez que vous m'avez fait un double plaisir. Cela n'est point agréable.

THEODORE. Vous en êtes quitte à bon marché, car si nous eussions été auprés du feu, j'eusse peut-être fait bien pis.

ARISTE. Que m'eussiez-vous fait?

THEODORE. Apparemment j'eusse pris un charbon ardent, & je l'eusse d'abord approché un peu de vôtre main, & si vous m'eussiez dit que cela vous faisoit plaisir, je l'y aurois appliqué, afin de vous en donner davantage, & puis je vous aurois prouvé par vôtre raisonnement que vous auriez tort de vous plaindre.

ARISTE. Vraiment je l'ai échapé belle ! Eſt-ce ainſi que vous inſtruiſez les gens ?

THEODORE. Comment voulez-vous que je faſſe ? Quand je vous donne des preuves métaphyſiques vous les oubliez incontinent. Il faut bien que je les rende ſenſibles, afin que vous les compreniez ſans peine, & que vous vous en ſouveniez toûjours. Pourquoi avez-vous oublié ſi-tôt qu'il ne faut raiſonner que ſur des idées claires ; qu'une corde ébranlée ne peut au plus qu'agiter l'air qui l'environne, & qu'elle ne peut produire les divers ſons que vous entendez ?

ARISTE. C'eſt que dés que je touche la corde j'entens le ſon.

THEODORE. Je le voi bien. Mais vous ne concevez pas clairement que les vibrations d'une corde puiſſent répandre ou produire le ſon. Vous en êtes demeuré d'accord. Car le ſon n'eſt point renfermé dans l'idée de la matiere, encore moins le pouvoir d'agir dans l'ame & de le lui faire entendre. De ce que les tremblemens d'une corde ou de l'air ſont ſuivis d'un ſon & de tel ſon, jugez en que les choſes étant comme elles ſont, cela eſt néceſſaire afin qu'on l'entende.

Mais ne vous imaginez pas qu'il y ait un rapport néceſſaire entre ces choſes. Apparemment je n'entens pas les mêmes ſons que vous, quoique j'entende peut-être les mêmes tons ou les mêmes conſonances. Car ſi le tambour de mon oreille eſt plus petit ou moins épais que le vôtre d'une certaine quantité, qui faſſe qu'il s'accorde plus facilement en prenant un autre ton qu'en prenant le même, ce qui eſt fort vrai-ſemblable, aſſeurément, tout le reſte étant égal, j'entens un ſon plus haut que vous, lorſqu'on touche cette corde. Enfin je ne voi nul rapport de grandeur entre les conſonances. Il n'eſt point clair que la difference des ſons qui les compoſent ſoit du plus au moins, comme les cordes qui les rendent. Cela me paroît évident.

ARISTE. Cela me paroît tel. Mais puiſque les tremblemens d'une corde ne ſont point la cauſe du ſon, d'où vient que j'entens le ſon lorſqu'on touche la corde ?

THEODORE. Il n'eſt pas tems, Ariſte, de réſoudre cette queſtion. Lorſque nous aurons traité de l'efficace des cauſes, ou des loix de l'union de l'ame & du corps, elle ſe réſoudra ſans peine.

Je ne pense présentement qu'à vous faire remarquer la difference qu'il y a entre connoître clairement & sentir confusément. Je ne pense qu'à vous bien convaincre de cette importante vérité, que pour connoître les ouvrages de Dieu il ne faut pas s'arrêter aux sentimens qu'on en a, mais aux idées qui les représentent. Car je ne puis trop vous le repeter: il ne faut pas consulter ses sens, ses propres modalitez, qui ne sont que ténébres, mais la Raison qui nous éclaire par ses divines idées, par des idées immuables, nécessaires, éternelles.

Ariste. J'en demeure d'accord. J'en suis pleinement convaincu. Passons outre, car je me lasse de vous entendre incessamment redire les mêmes choses.

XVI. Theodore. Nous passerons à ce quil vous plaira. Mais, croïez-moi, il ne suffit pas de voir un principe, il faut le bien voir. Car entre voir & voir il y a des differences infinies; & le prinoipe que je vous inculque est si nécessaire & d'un si grand usage, qu'il faut l'avoir toûjours present à l'esprit, & ne pas l'oublier comme vous faites. Mais voïons si vous en êtes bien convaincu, & si vous sçavez bien vous en servir.

Dites-moi pourquoi deux cordes étant en unisson on ne peut en toucher une sans ébranler l'autre.

ARISTE. Cette question me paroît bien difficile : car j'en ai lû dans certains Auteurs beaucoup d'explications qui ne me satisfont gueres. J'appréhende que ma réponse ne m'attire encore quelque petite raillerie, ou que vous ne fassiez quelque expérience à mes dépens.

THEODORE. Non, non, Ariste, ne craignez rien. Mais n'oubliez pas le principe des *idées claires*. Je ne devrois pas vous en avertir si souvent. Mais j'ai peur que la *sympathie*, ou quelqu'autre chimere ne vous empêche de le suivre.

ARISTE. Voïons un peu. Lorsque je touche cette corde, elle ébranle l'air par ses vibrations. Or cet air agité peut communiquer quelque mouvement aux autres cordes qu'il rencontre.

THEODORE. Fort bien. Mais les dissonantes, aussi-bien que celles qui rendent le même son, seront ébranlées.

ARISTE. C'est à quoi je pensois. Un peu de sympathie viendroit assez bien ici, mais vous n'en voulez point.

THEODORE. Je reçois volontiers ce mot pour ce qu'il vaut. Il y a sym-

pathie entre les cordes de même son. Cela est certain, puisqu'elles agissent les unes sur les autres, car c'est ce que ce mot signifie. Mais d'où vient cette sympathie? C'est ce qui fait la difficulté.

ARISTE. Ce n'est point à cause de leur longueur ou de leur grosseur. Car il y a sympathie entre des cordes inégales, & il n'y a point de sympathie entre des cordes égales, si elles ne rendent le même son. Il faut donc que tout dépende du son. Mais à propos, le son n'est point une modalité de la corde, & elle ne peut le produire. D'où viendra donc cette sympathie? Me voici bien embarrassé.

THEODORE. Vous vous embarrassez de peu de chose. Il y a sympathie entre les cordes de même son. Voilà le fait que vous voulez expliquer. Voïez donc ce qui fait que deux cordes rendent un même son, & vous aurez tout ce qui est nécessaire pour découvrir ce que vous cherchez.

ARISTE. Si deux cordes sont égales en longueur & en grosseur, ce sera l'égalité de leur tension qui fera qu'elles rendront le même son: & si elles sont inégales seulement en longueur, si l'une

eſt, par exemple, double de l'autre, il faudra qu'elle ſoit tenduë par une force quadruple.

THEODORE. Que fait donc dans des cordes égales une tenſion plus ou moins grande ?

ARISTE. Elle les rend capables d'un ſon plus ou moins aigu.

THEODORE. Oüi, mais ce n'eſt pas là ce qu'il nous faut. Nous n'avons que faire de la difference des ſons : nul ſon ne peut ébranler cette corde. Car le ſon eſt plûtôt l'effet que la cauſe du mouvement. Dites-moi donc comment la tenſion fait-elle que le ſon devient plus aigu ?

ARISTE. C'eſt apparemment parce qu'elle fait que la corde a des tremblemens plus prompts.

THEODORE. Bon, voilà tout ce qu'il nous faut. Car le tremblement, & non le ſon de ma corde, pourra faire trembler la vôtre. Deux cordes égales en longueur & en groſſeur, & également tenduës rendent un même ſon, par cette raiſon qu'ils ont des tremblemens également prompts : & ſi l'une monte plus haut que l'autre, c'eſt une marque qu'elle eſt plus tenduë, & qu'el-

le fait plus promptement chacune de ses vibrations. Or une corde n'en ébranle une autre que par le moïen de ses vibrations. Car un corps n'en meut un autre que par le moïen de son mouvement. Cela étant, dites-moi maintenant pourquoi les cordes de même son se communiquent leur tremblement: & pourquoi les dissonantes ne le font point, du moins d'une maniere qui soit sensible.

XVII. ARISTE. J'en voi clairement la raison. Voici deux cordes de même son. Voilà la vôtre, voici la mienne. Quand je lâche ma corde, elle pousse l'air vers vous, & cet air poussé ébranle quelque peu vôtre corde. La mienne fait encore en fort peu de tems quantité de semblables vibrations, dont chacune ébranle l'air, & pousse vôtre corde comme a fait la premiere secousse. Voilà ce qui la fait trembler. Car plusieurs petites secousses données à propos peuvent produire un ébranlement sensible. Mais lorsque ces petites secousses viennent à contre-tems, elles se nuisent les unes aux autres. Ainsi, lorsque deux cordes sont dissonantes, ou ne peuvent faire leurs vibrations en tems égal ou multi-

de nôtre ame qui ne peuvent nous éclairer. Mais les idées que la Raison nous découvre sont lumineuses : l'évidence les accompagne. Il suffit de les considerer avec attention pour en découvrir les rapports, & s'instruire solidement de la verité. N'est-ce pas là, Theodore, ce que vous voulez que je me mette bien dans l'esprit ?

THEODORE. Oüi, Ariste : & si vous le faites, vous voïagerez sans crainte dans le païs des intelligences. Vous en éviterez prudemment les lieux inaccessibles ou trop dangereux, & vous n'apréhenderez plus ces phantômes caressans qui engagent insensiblement dans l'erreur les nouveaux voïageurs de ces contrées. Mais ne vous imaginez pas de bien sçavoir ce que je viens de vous dire, & ce que vous avez repeté vous-même. Vous ne le sçaurez éxactement que lorsque vous y aurez medité souvent. Car on n'apprend jamais bien ce qu'on entend dire aux hommes, si la vérité intérieure ne nous le repete dans le silence de toutes les créatures. Adieu donc, Ariste. Je vous laisse seul avec la Raison. Consultez-là sérieusement, & oubliez tout le reste.

IV. ENTRETIEN.

En général de la nature & des proprietez des sens. De la sagesse des loix de l'union de l'ame & du corps. Cette union changée en dépendance par le peché du premier homme.

ARISTE. D'où venez-vous, Theodore? J'étois dans l'impatience de ne point vous rencontrer.

I. THEODORE. Quoi donc! Est-ce que la Raison ne vous suffit pas; & que vous ne pouvez passer agréablement le tems avec elle, si Theodore n'est de la partie? La raison suffit pour une éternité aux bienheureuses intelligences; & quoique je ne vous aïe laissé avec elle que quelques heures, l'impatience vous prend de ne me point voir. A quoi pensez-vous? Prétendez-vous que je souffre que vous aïez pour moi un attachement aveugle & dereglé? Aimez la Raison, consultez-la, suivez-la. Car je vous declare que je renonce à l'amitié de ceux qui la négligent, & qui refusent de se soûmettre à ses loix.

ARISTE. Doucement, Theodore. Ecoutez un peu.

II. THEODORE. Il ne peut y avoir d'amitié durable & sincere, si elle n'est appuïée sur la Raison, sur un bien immuable ; sur un bien que tous puissent posseder sans le diviser. Car les amitiez fondées sur les biens qui se partagent, & qui se dissipent par l'usage, ont toûjours de fâcheuses suites, & ne durent que peu de tems : fausses & dangereuses amitiez ?

ARISTE. D'accord. Tout cela est vrai, rien n'est plus certain. Ah, Theodore !

THEODORE. Que voulez-vous dire ?

III. ARISTE. Qu'il y a de difference entre voir & voir ; entre sçavoir ce que nous disent les hommes, dans le tems qu'ils nous le disent, & sçavoir ce que nous dit la Raison, dans le tems qu'elle nous répond ! Qu'il y a de difference entre connoître & sentir ; entre les idées qui nous éclairent, & les sentimens confus qui nous agitent & qui nous troublent ! Que ce principe est fecond, qu'il répand de lumieres ! Que d'erreurs, que de préjugez il dissipe ! J'ai medité, Theodore, sur ce principe. J'en ai suivi les consequences,

&

& j'étois dans l'impatience de vous voir, pour vous remercier de me l'avoir appris. Souffrez que je vous dise ce que les Fidéles de Samarie disoient à la Samaritaine, aprés qu'ils eurent aussi-bien qu'elle écouté nôtre Maistre commun : *Jam non propter tuam loquelam credimus*, disoient-ils à cette femme : *Ipsi enim audivimus & scimus.* Oüi, maintenant je suis convaincu, non par la force de vos discours, mais par les réponses évidentes de la vérité intérieure. Je comprens ce que vous m'avez dit : mais que j'ai compris bien d'autres choses, dont vous ne m'aviez point parlé ! Je les ai clairement comprises ; & ce qui m'en reste de plus profondément gravé dans la memoire, c'est que j'ai vêcu toute ma vie dans l'illusion ; toûjours seduit par le témoignage de mes sens, toûjours corrompu par leurs attraits. Que les biens sensibles sont méprisables ! Que les corps me paroissent impuissans ! Non, ce soleil, quelque éclatant qu'il paroisse à mes yeux, il ne possede ni ne répand point cette lumiere qui m'éclaire. Toutes ces couleurs qui me réjoüissent par leur varieté & par leur vivacité, toutes

ces beautez qui me charment, lorſque je tourne les yeux ſur tout ce qui m'environne, m'appartiennent à moi. Tout cela ne vient point des corps, n'eſt point dans les corps. Car rien de cela n'eſt renfermé dans l'idée de la matiere. Et je ſuis perſuadé qu'il ne faut point juger des ouvrages de Dieu par les divers ſentimens qu'on en a, mais par les idées immuables, néceſſaires, éternelles qui les repréſentent, par l'archetype ſur lequel ils ont tous été formez.

THEODORE. Que je ſens de plaiſir à vous entendre ! Je voi bien que vous avez conſulté la Raiſon dans le ſilence des créatures ; car vous en êtes encore tout éclairé, tout animé, tout penetré. Ah que nous ſerons bons amis, ſi la Raiſon eſt toûjours nôtre bien commun, & le lien de nôtre ſocieté ! Nous joüirons l'un & l'autre des mêmes plaiſirs, nous poſſederons les mêmes richeſſes. Car la vérité ſe donne toute entiere à tous, & toute entiere à chacun de nous. Tous les eſprits s'en nourriſſent, ſans rien diminuer de ſon abondance. Que j'ai de joie encore un coup de vous voir tout pénetré des véritez que vous me dites !

IV. ARISTE Je ſuis auſſi tout pénetré de reconnoiſſance de l'obligation que je vous ai. C'étoit là le ſujet de mon impatience. Oüi, vous m'avez enſeigné cet arbre du Paradis terreſtre, qui donne aux eſprits la vie & l'immortalité. Vous m'avez montré la manne celeſte, dont je dois me nourrir dans le deſert de la vie preſente. Vous m'avez conduit inſenſiblement au Maître interieur qui ſeul éclaire toutes les intelligences. Un quart d'heure d'attention ſérieuſe aux idées claires & lumineuſes qu'il préſente à l'eſprit, m'a plus appris de véritez, m'a délivré de plus de préjugez, que tout ce que j'avois lû dans les Livres des Philoſophes, que tout ce que j'avois oüi dire à mes Maîtres, & à vous-même, Theodore. Car quelque juſtes que ſoient vos expreſſions, quand vous me parlez & que je conſulte la Raiſon, il ſe fait en même tems un bruit confus de deux réponſes differentes, l'une ſenſible, & l'autre intelligible. Et le moindre inconvenient qui en arrive, c'eſt que la réponſe qui me frappe l'oreille partage la capacité de mon eſprit, & en diminuë la vivacité & la pénetration. Car

il vous faut du tems pour prononcer vos paroles ; mais toutes les réponses de la Raison sont éternelles & immuables. Elles ont toûjours été dites, ou plûtôt elles se disent toûjours sans aucune succession de tems ; & quoiqu'il nous faille quelques momens pour les entendre, il ne lui en faut point pour les faire, parce qu'effectivement elles ne sont point faites. Elles sont éternelles, immuables, nécessaires. Souffrez que j'aïe le plaisir de vous declarer une partie de ce que je croi avoir appris de nôtre Maître commun, chez qui vous avez eu la charité de m'introduire.

V. Dés que vous m'eûtes quitté, Theodore, je rentrai en moi-même pour consulter la Raison, & je reconnus tout d'une autre maniere que lorsque vous me parliez, & que je me rendois à vos preuves, que les idées des créatures sont éternelles, que Dieu a formé les corps sur celle de l'étenduë, que cette idée doit donc représenter leur nature, & qu'ainsi je devois la considerer attentivement pour découvrir leurs proprietez. Je compris clairement, que de consulter mes sens, & chercher la vérité dans mes propres modalitez,

c'étoit préferer les ténébres à la lumiere, & renoncer à la Raison. D'abord mes sens s'opposerent à mes conclusions, comme s'ils eussent été jaloux contre les idées, de se voir exclus par elles d'une prérogative qu'ils possedent depuis long-tems dans mon esprit. Mais je trouvai tant de faussetez & de contradictions dans l'opposition qu'ils avoient formée, que je les condamnai comme des trompeurs & des faux témoins. En effet, je ne voïois nulle évidence dans leur témoignage, & je remarquois au contraire une clarté merveilleuse dans les idées qu'ils tâchoient d'obscurcir. Ainsi, quoiqu'ils me parlassent encore avec confiance, avec hauteur, avec la derniere importunité, je les obligeai au silence, & je rappellai les idées qui me quittoient, à cause qu'elles ne peuvent souffrir ce bruit confus & ce tumulte des sens révoltez.

Il faut, Theodore, que je vous avoüe que les preuves sensibles que vous veniez de me donner contre l'autorité des sens, m'ont été d'un merveilleux usage. Car c'est par elles que je faisois taire ces importuns. Je les convainquois de fausseté par leur propre témoignage. Ils se

coupoient à tous momens. Car outre qu'ils ne disoient rien qui ne fût incompréhensible, & tout-à-fait incroïable, ils me faisoient les mêmes rapports, de choses toutes differentes, & des rapports tout opposez des mêmes choses selon l'interêt qu'ils y prenoient. Je les fis donc taire, bien résolu de ne plus juger des ouvrages de Dieu sur leur témoignage, mais sur les idées qui représentent ces ouvrages, & sur lesquelles ils ont été formez.

C'est en suivant ce principe que j'ai compris que la lumiere n'étoit ni dans le soleil, ni dans l'air où nous la voïons, ni les couleurs sur la surface des corps : que le soleil pouvoit peut-être remuer les parties subtiles de l'air, & celles-ci faire la même impression de mouvement sur le nerf optique, & de là jusqu'à la partie du cerveau où l'ame réside ; & que ces petits corps agitez en rencontrant de solides, pouvoient réfléchir differemment selon la diversité des surfaces qui les faisoient rejaillir. Voilà leur lumiere, & la varieté de leurs couleurs prétenduës.

VI. J'ai compris de même, que la chaleur que je sens n'étoit nullement

dans le feu, ni le froid dans la glace, que dis-je ! ni la douleur même dans mon propre corps, où j'en ai senti souvent de si vives & de si cruelles ; ni la douceur dans le sucre, ni l'amertume dans l'aloës, ni l'acidité dans le verjus, ni l'aigreur dans le vinaigre, ni dans le vin, cette douceur & cette force qui trompe & qui abrutit tant d'ivrognes. Tout cela par la même raison que le son n'est point dans l'air, & qu'il y a une difference infinie entre les tremblemens des cordes, & le bruit qu'elles rendent ; entre les proportions de ces tremblemens, & la varieté des consonances.

Je serois trop * long, Theodore, si j'entrois dans le détail des preuves qui m'ont convaincu que les corps n'ont point d'autres qualitez que celles qui résultent de leurs figures, ni d'autre action que leurs mouvemens divers. Mais je ne puis vous celer une difficulté que je n'ai pû vaincre, quelque effort d'esprit que j'aïe fait pour m'en délivrer. Je suis sans peine l'action du soleil ; par exemple, par tous les espaces qu'il y a entre lui & moi. Car supposé que tout soit plein, je conçois

Voyez le 1. Liv. de la Recherche de la Verité, c. 6. & ceux qui le suivent.

bien qu'il ne peut faire d'impreſſion où il eſt, qu'elle ne ſe communique juſqu'au lieu où je ſuis, juſques ſur mes yeux, & par mes yeux juſqu'à mon cerveau. Mais en ſuivant l'idée claire du mouvement, je n'ai pû comprendre d'où me venoit le ſentiment de lumiere. Je voïois bien que le ſeul mouvement du nerf optique me la faiſoit ſentir. Car en me preſſant avec le doigt le coin de l'œil ſur l'endroit où je ſçai que s'étend ce nerf, je voïois une grande lumiere dans un lieu obſcur, du côté opposé à celui où mon œil étoit preſſé. Mais ce changement de mouvement en lumiere me paroiſſoit, & me paroît encore tout-à-fait incompréhenſible. Quelle étrange metamorphoſe, d'un ébranlement, ou d'une preſſion de mon œil en un éclat de lumiere ! Eclat de plus que je ne voi point dans mon ame dont il eſt la modalité, ni dans mon cerveau où l'ébranlement ſe termine, ni dans mon œil où ſe fait la preſſion, ni du côté où je preſſe mon œil, mais dans l'air ; dans l'air, dis-je, qui eſt incapable d'une telle modalité, & vers le côté opposé à celui de l'œil que je comprime. Quelle merveille !

VII.

VII. Je croïois d'abord que mon ame étant avertie de l'ébranlement qui se faisoit dans mon corps, étoit la cause du sentiment qu'elle avoit de ceux qui l'environnent. Mais un peu de réflexion m'a détrompé de cette pensée. Car il n'est pas vrai, ce me semble, que l'ame soit avertie que le soleil ébranle les fibres du cerveau. Je voïois la lumiere avant que je sçûsse rien de cet ébranlement. Car les enfans, qui ne sçavent pas mêmes s'ils ont un cerveau, sont frappez de l'éclat de la lumiere, aussi-bien que les Philosophes. De plus quel rapport entre les ébranlemens d'un corps, & les divers sentimens qui les suivent ? Comment puis-je voir la lumiere dans les corps, puisqu'elle est une modalité de mon esprit ; & la voir dans des corps qui m'environnent, puisque l'ébranlement n'est que dans le mien ? Je me presse le coin de l'œil du côté droit, pourquoi vois-je la lumiere du côté gauche, nonobstant la connoissance certaine que j'ai, que ce n'est pas de ce côté-là qu'il est pressé ?

J'ai reconnu de tout cela, & de quantité d'autres choses que je serois trop long à vous dire, que les sentimens

étoient en moi malgré moi; que je n'en étois donc nullement la cause ; & que si les corps étoient capables d'agir en moi, & de se faire sentir de la maniere que je les sens, il falloit qu'ils fussent d'une nature plus excellente que la mienne, doüez d'une puissance terrible, & mêmes quelques-uns d'une sagesse merveilleuse ; toûjours uniformes dans leur conduite, toûjours efficaces dans leur action, toûjours incompréhensibles dans les effets surprenans de leur puissance. Ce qui me paroissoit monstrueux & horrible à penser, quoique mes sens appuïassent cette folie, & qu'ils s'en accommodassent tout-à-fait. Mais, je vous prie, Theodore, de m'éclaircir cette matiere.

THEODORE. Il n'est pas tems, Ariste, de résoudre vos difficultez, si vous ne voulez que nous quittions les véritez générales de la Métaphysique, pour entrer dans l'explication des principes de la Physique, & des loix de l'union de l'ame & du corps.

ARISTE. Deux mots, je vous prie, là-dessus. Je me plais beaucoup à méditer sur cette matiere. Mon esprit maintenant y est tout préparé.

VIII. Theodore. Ecoutez-donc : mais ſouvenez-vous de méditer ce que je m'en vas vous dire. Lorſqu'on cherche la raiſon de quelques effets, & qu'en remontant des effets aux cauſes, on vient enfin à une cauſe générale, ou à une cauſe qu'on voit bien qu'il n'y a nul rapport entr'elle & l'effet qu'elle produit, ou plûtôt qu'elle paroît produire ; alors, au lieu de ſe former des chimeres, il faut avoir recours à l'auteur des loix de la nature. Par exemple, ſi vous me demandiez la cauſe de la douleur qu'on ſent lorſqu'on eſt piqué, j'aurois tort de vous répondre d'abord, que c'eſt une des loix de l'auteur de la nature, que la piqûre ſoit ſuivie de la douleur. Je dois vous dire que la piqûre ne peut ſéparer les fibres de ma chair ſans ébranler les nerfs qui répondent au cerveau, & ſans l'ébranler lui-même. Mais ſi vous vouliez ſçavoir d'où vient que certaine partie de mon cerveau étant ébranlée de telle maniere, je ſens la douleur de la piqûre ; comme cette queſtion regarde un effet général, & qu'on ne peut plus en remontant trouver quelque cauſe naturelle ou particuliere, il faut avoir recours à la cauſe

générale. Car c'eſt comme ſi vous demandiez, qui eſt l'auteur des loix générales de l'union de l'ame & du corps. Puiſque vous voïez clairement qu'il ne peut y avoir de rapport ou de liaiſon néceſſaire entre les ébranlemens du cerveau & tels & tels ſentimens de l'ame ; il eſt évident qu'il faut avoir recours à une puiſſance qui ne ſe rencontre point dans ces deux êtres. Il ne ſuffit pas de dire, que c'eſt que la piqûre bleſſant le corps, il faut que l'ame en ſoit avertie par la douleur, afin qu'elle s'applique à le conſerver. Ce ſeroit apporter la cauſe finale pour la cauſe efficiente : & la difficulté ſubſiſteroit toûjours, car elle conſiſte à ſçavoir la cauſe qui fait que le corps étant bleſſé, l'ame en ſouffre, & ſouffre telle & telle douleur de telle & telle bleſſûre.

IX. De dire auſſi, comme quelques Philoſophes, que l'ame eſt la cauſe de ſa douleur, parce que, diſent-ils, la douleur n'eſt que la triſteſſe que l'ame conçoit de ce qu'il arrive dans le corps qu'elle aime, quelque déréglement, dont elle eſt avertie par la difficulté qu'elle trouve dans l'exercice de ſes fonctions ; c'eſt aſſurément ne pas faire

attention au ſentiment intérieur qu'on a de ce qui ſe paſſe en ſoi-même. Car chacun ſent bien quand on le ſaigne, par exemple, ou quand il ſe brûle, qu'il n'eſt point la cauſe de ſa douleur. Il la ſent malgré qu'il en ait, & il ne peut douter qu'elle ne lui vienne d'une cauſe étrangere. De plus l'ame n'attend point à ſentir la douleur & telle douleur, qu'elle ait appris qu'il y a dans le cerveau quelque ébranlement & tel ébranlement. Rien n'eſt plus certain. Enfin la douleur & la triſteſſe ſont bien differentes. La douleur précede la connoiſſance du mal, & la triſteſſe la ſuit. La douleur n'a rien d'agréable, & la triſteſſe nous plaît ſi fort, que ceux qui veulent la chaſſer de nôtre eſprit, ſans nous délivrer en même tems du mal qui la cauſe, ſe rendent auſſi fâcheux & auſſi incommodes que s'ils troubloient nôtre joïe : parce qu'effectivement la triſteſſe eſt l'état de l'ame qui nous eſt le plus convenable, lorſque nous ſouffrons actuellement quelque mal, ou que nous ſommes privez du bien ; & le ſentiment qui accompagne cette paſſion eſt le plus doux que nous puiſſions goûter dans la diſpoſition où

& que ce n'eſt que par leurs idées qu'ils ſont viſibles. Souvent on en voit, quoiqu'il n'y en ait point : preuve certaine que ceux qu'on voit ſont intelligibles & bien differens de ceux qu'on regarde.

5. Vous voïez enfin la lumiere, non du côté que vous preſſez vôtre œil, mais du côté oppoſé : parce que le nerf étant conſtruit & préparé pour recevoir l'impreſſion des corps lumineux au travers de la prunelle, & non autrement ; la preſſion de vôtre doigt à gauche fait le même effet dans vôtre œil, qu'un corps lumineux qui ſeroit à droite, & dont les rayons paſſeroient par la prunelle & les parties tranſparentes de l'œil. Car en preſſant l'œil en dehors, vous preſſez en dedans le nerf optique contre une humeur qu'on appelle *vitrée*, qui fait quelque réſiſtance. Ainſi Dieu vous fait ſentir la lumiere du côté où vous la voïez, parce qu'il ſuit conſtamment les loix qu'il a établies pour conſerver dans ſa conduite une parfaite uniformité. Dieu ne fait jamais de miracles, il n'agit jamais par des volontez particulieres contre ſes propres loix, que l'Ordre ne le demande ou ne le permette. Sa conduite porte toûjours

le caractere de ses attributs. Elle demeure toûjours la même, si ce qu'il doit à son immutabilité n'est de moindre consideration que ce qu'il doit à quelqu'autre de ses perfections, ainsi que je vous le prouverai dans la suite. Voilà, je croi, le dénoüement de vos difficultez. J'ai recours à Dieu & à ses attributs pour les dissiper. Mais c'est, Ariste, que Dieu ne demeure pas les bras croisez, comme le veulent quelques Philosophes. Certainement si Dieu agit encore maintenant, quand pourra-t'on dire, qu'il est cause de quelques effets, s'il n'est pas permis de recourir à lui dans ceux qui sont généraux, dans ceux qu'on voit clairement n'avoir nul rapport essentiel & nécessaire avec leurs causes naturelles? Conservez donc cherement dans vôtre mémoire, mon cher Ariste; rangez-y avec ce que vous possedez de plus précieux, ce que je viens de vous dire. Et quoique vous le compreniez bien, souffrez que je vous repete en peu de mots ce qu'il y a d'essentiel, afin que vous le retrouviez sans peine lorsque vous serez en état de le méditer.

XI. Il n'y a point de rapport nécess-

faire entre les deux ſubſtances dont nous ſommes compoſez. Les modalitez de nôtre corps ne peuvent par leur efficace propre changer celles de nôtre eſprit. Néanmoins les modalitez d'une certaine partie du cerveau, que je ne vous déterminerai pas, ſont toûjours ſuivies des modalitez ou des ſentimens de nôtre ame : & cela uniquement en conſequence des loix toûjours efficaces de l'union de ces deux ſubſtances ; c'eſt-à-dire, pour parler plus clairement, en conſequence des volontez conſtantes & toûjours efficaces de l'auteur de nôtre être. Il n'y a nul rapport de cauſalité d'un corps à un eſprit. Que dis-je ? il n'y en a aucun d'un eſprit à un corps. Je dis plus, il n'y en a aucun d'un corps à un corps, ni d'un eſprit à un autre eſprit. Nulle créature en un mot ne peut agir ſur aucune autre par une efficace qui lui ſoit propre. C'eſt ce
VII. Entret. que je vous prouverai bien-tôt. Mais du moins eſt-il évident qu'un corps, que de l'étenduë, ſubſtance purement paſſive, ne peut agir par ſon efficace propre ſur un eſprit, ſur un être d'une autre nature & infiniment plus excellente que lui ? Ainſi il eſt clair que dans

l'union de l'ame & du corps il n'y a point d'autre lien que l'efficace des decrets divins : decrets immuables, efficace qui n'est jamais privée de son effet. Dieu a donc voulu, & il veut sans cesse, que les divers ébranlemens du cerveau soient toûjours suivis des diverses pensées de l'esprit qui lui est uni. Et c'est cette volonté constante & efficace du Créateur qui fait proprement l'union de ces deux substances. Car il n'y a point d'autre nature, je veux dire d'autres loix naturelles que les volontez efficaces du Tout-puissant.

XII. Ne demandez pas, Ariste, pourquoi Dieu veut unir des esprits à des corps. C'est un fait constant, mais dont les principales raisons ont été jusqu'ici inconnuës à la Philosophie. En voici une néanmoins qu'il est bon que je vous propose. C'est apparemment que Dieu a voulu nous donner, comme à son Fils, une victime que nous puissions lui offrir. C'est qu'il a voulu nous faire mériter, par une espece de sacrifice & d'anéantissement de nous-mêmes, la possession des biens éternels. Assurément cela paroît juste & conforme à l'Ordre. Maintenant nous sommes en

épreuve dans nôtre corps. C'est par lui, comme cause occasionnelle, que nous recevons de Dieu mille & mille sentimens divers qui sont la matiere de nos mérites par la grace de Jesus-Christ. Il falloit effectivement une cause occasionnelle à une cause générale, comme je vous le prouverai bien-tôt, afin que cette cause générale agissant toûjours d'une maniere uniforme & constante, elle pût produire dans son ouvrage par des moïens tres-simples, & des loix générales toûjours les mêmes, une infinité d'effets differens. Ce n'est pas néanmoins que Dieu ne pût trouver d'autres causes occasionnelles que les corps, pour donner à sa conduite la simplicité & l'uniformité qui y regne. Il y en a effectivement d'autres dans la nature angelique. Ces esprits bienheureux sont peut-être reciproquement les uns aux autres, & à eux-mêmes, par les divers mouvemens de leur volonté, la cause occasionnelle de l'action de Dieu qui les éclaire & qui les gouverne. Mais ne parlons point de ce qui nous passe. Voici ce que je ne crains point de vous assurer, ce qui est absolument nécessaire pour éclaircir le sujet de nôtre en-

tretien, & que je vous prie de bien retenir pour le méditer à loisir.

XIII. Dieu aime l'Ordre inviolablement & par la nécessité de son être. Il aime, il estime toutes choses à proportion qu'elles sont estimables & aimables. Il haït nécessairement le desordre. Cela est peut-être plus clair & plus incontestable que la preuve que je vous en donnerai quelque jour, & que je passe maintenant. Or c'est visiblement un desordre, qu'un esprit capable de connoître & d'aimer Dieu, & par consequent fait pour cela, soit obligé de s'occuper des besoins du corps. Donc l'ame étant unie au corps, & devant s'interesser dans sa conservation, il a fallu qu'elle fût avertie par des preuves d'instinct, je veux dire par des preuves courtes, mais convaincantes, du rapport que les corps qui nous environnent ont avec celui que nous animons.

Dans le VIII. Entret.

XIV. Dieu seul est nôtre lumiere, & la cause de nôtre félicité. Il possede les perfections de tous les êtres. Il en a toutes les idées. Il renferme donc dans sa sagesse toutes les véritez speculatives & pratiques : car toutes ces véritez ne sont que des rapports de grandeur & de

perfection qui sont entre les idées, ainsi que je vous le prouverai * bientôt. Lui seul doit donc être l'objet de l'attention de nôtre esprit, comme étant lui seul capable de l'éclairer, & d'en regler tous les mouvemens, comme étant lui seul au dessus de nous. Assurément un esprit occupé des créatures, tourné vers les créatures, quelque excellentes qu'elles puissent être, n'est pas dans l'Ordre où Dieu le demande, ni dans l'état où Dieu l'a mis. Or s'il falloit examiner tous les rapports qu'ont les corps qui nous environnent avec les dispositions actuelles du nôtre, pour juger si nous devons, comment nous devons, combien nous devons avoir de commerce avec eux; cela partageroit, que dis-je! cela rempliroit entierement la capacité de nôtre esprit. Et assurément nôtre corps n'en seroit pas mieux. Il seroit bien-tôt détruit par quelque distraction involontaire. Car nos besoins changent si souvent, & quelquefois si promptement, que pour n'être pas surpris de quelque accident fâcheux, il faudroit une vigilance dont nous ne sommes pas capables. Quand s'aviseroit-on de manger, par exemple; dequoi mangeroit-

* Entret. VIII.

on ; quand cesseroit-on de le faire ? La belle occupation à un esprit qui promene & qui exerce son corps, de connoître à chaque pas qu'il lui fait faire, qu'il est dans un air fluide qui ne peut le blesser ni l'incommoder par le froid ou le chaud, par le vent ou la pluye, ou par quelque vapeur maligne & corrompuë : qu'il n'y a point sur chaque endroit où il va poser le pied quelque corps dur & piquant capable de le blesser : qu'il faut promptement baisser la tête pour éviter une pierre, & bien garder l'équilibre de peur de se laisser choir ! Un homme toûjours occupé de ce qui se passe dans tous les ressorts dont son corps est composé, & dans une infinité d'objets qui l'environnent, ne peut donc penser aux vrais biens, ou du moins il n'y peut penser autant que les vrais biens le demandent, & par consequent autant qu'il le doit, puisque nôtre esprit n'est fait & ne peut être fait que pour s'occuper de ces biens qui peuvent l'éclairer & le rendre heureux.

XV. Ainsi il est évident que Dieu voulant unir des esprits à des corps, a dû établir pour cause occasionnelle de

la connoiſſance confuſe que nous avons de la préſence des objets &de leurs proprietez par rapport à nous, non nôtre attention, qui en mérite une claire & diſtincte, mais les divers ébranlemens de ces mêmes corps. Il a dû nous donner des preuves d'inſtinct, non de la nature & des proprietez de ceux qui nous environnent, mais du rapport qu'ils ont avec le nôtre, afin que nous puiſſions travailler avec ſuccés à la conſervation de la vie, ſans être inceſſamment attentifs à nos beſoins. Il a dû, pour ainſi dire, ſe charger de nous avertir en tems & lieu par des ſentimens prévenans, de ce qui regarde le bien du corps, pour nous laiſſer tout entiers occupez à la recherche des vrais biens. Il a dû nous donner des preuves courtes de ce qui a rapport au corps pour nous convaincre promptement, des preuves vives pour nous déterminer efficacement, des preuves certaines, & qu'on ne s'avisât pas de contredire, pour nous conſerver plus ſûrement : mais preuves confuſes, prenez-y garde ; preuves certaines, non du rapport que les objets ont entr'eux, en quoi conſiſte l'évidence de la vérité, mais du rapport qu'ils

ont à nôtre corps ſelon les diſpoſitions où il eſt actuellement. Je dis, ſelon les diſpoſitions où il eſt. Car, par exemple, nous trouvons, & nous devons trouver chaude l'eau tiede, ſi nous la touchons d'une main froide; & froide, ſi nous la touchons d'une main qui ſoit chaude. Nous la trouvons, & nous la devons trouver agréable, lorſque la ſoif nous preſſe : mais dés que nous ſommes deſalterez, nous la trouvons fade & dégoûtante. Admirons donc, Ariſte, la ſageſſe des loix de l'union de l'ame & du corps; & quoique tous nos ſens nous diſent que les qualitez ſenſibles ſont répanduës ſur les objets, n'attribuons aux corps que ce que nous voïons clairement leur appartenir; aprés avoir conſulté ſérieuſement l'idée qui les repréſente. Car puiſque les ſens nous parlent differemment des mêmes choſes ſelon l'interêt qu'ils y trouvent; puiſqu'ils ſe coupent immanquablement, lorſque le bien du corps le demande : regardons les comme des faux témoins par rapport à la vérité, mais comme des moniteurs fidéles par rapport à la conſervation & à la commodité de la vie.

XVI. ARISTE. Ah Theodore! que je ſuis pénetré de ce que vous me dites, & que je ſuis confus d'avoir été toute ma vie la dupe de ces faux témoins! Mais c'eſt qu'ils parlent avec tant de confiance & de force, qu'ils répandent, pour ainſi dire, dans les eſprits la conviction & la certitude. Ils commandent avec tant de hauteur & d'empreſſement, qu'on ſe rend ſans examiner. Quel moïen de rentrer en ſoi-même, quand ils nous appellent & nous tirent au dehors : & peut-on entendre les réponſes de la vérité intérieure durant le bruit & le tumulte qu'ils excitent? Vous m'avez fait comprendre que la lumiere ne peut être une modalité des corps. Mais dés que j'ouvre les yeux, je commence à en douter. Le ſoleil qui me frappe m'éblouït, & trouble toutes mes idées. Je conçois maintenant que ſi j'appuïois ſur ma main la pointe de cette épingle, qu'elle n'y pourroit faire qu'un fort petit trou. Mais ſi je l'appuïois effectivement, il me ſemble qu'elle y verſeroit une tres-grande douleur. Je n'en douterois pas aſſurément dans le moment de la piqûre. Que nos ſens ont de puiſſance &

de force pour nous jetter dans l'erreur ! Quel desordre, Theodore ! Et cependant dans ce desordre même la sagesse du Créateur éclate admirablement. Il falloit que la lumiere & les couleurs fussent comme répanduës sur les objets, afin qu'on les distinguât sans peine. Il falloit que les fruits fussent comme pénetrez des saveurs, afin qu'on les mangeât avec plaisir. Il falloit que la douleur se rapportât au doigt piqué, afin que la vivacité du sentiment nous appliquât à nous retirer. Il y a dans cet Ordre établi de Dieu une sagesse infinie. J'y consens, je n'en puis douter. Mais j'y trouve en même tems un tres-grand desordre, & qui me paroît indigne de la sagesse & de la bonté de nôtre Dieu. Car enfin cet Ordre est pour nous, malheureuses créatures, une source feconde d'erreurs, & la cause inévitable des plus grands maux qui accompagnent la vie. On me pique le bout du doigt, & je souffre : je suis malheureux ; je suis incapable de penser aux vrais biens, mon ame ne peut s'appliquer qu'à mon doigt offensé, & elle est toute pénetrée de douleur. Quelle étrange misere ! Un esprit dépendre

d'un corps, & à cause de lui perdre de vûë la vérité. Estre partagé, que dis je? être plus occupé de son doigt que de son vrai bien. Quel desordre, Theodore! Il y a là assurément quelque mystere. Je vous prie de me le développer.

XVII. THEODORE. Oüi, sans doute, il y a là du mystere. Que les Philosophes, mon cher Ariste, sont obligez à la Religion, car il n'y a qu'elle qui les puisse tirer de l'embarras où ils se trouvent! Tout paroît se contredire dans la conduite de Dieu, & rien n'est plus uniforme. Le bien & le mal, je parle du mal physique, n'ont point deux principes differens. C'est le même Dieu qui fait tout par les mêmes loix. Mais le peché fait que Dieu, sans rien changer de ses loix, devient pour les pecheurs le juste vengeur de leurs crimes. Je ne puis vous dire présentement tout ce qui seroit nécessaire pour éclaircir à fonds cette matiere. Mais voici en peu de mots le dénoüement de vôtre difficulté.

Dieu est sage. Il juge bien de toutes choses. Il les estime à proportion qu'elles sont estimables. Il les aime à proportion qu'elles sont aimableé. En un

mot Dieu aime l'Ordre invinciblement. Il le ſuit inviolablement. Il ne peut ſe démentir. Il ne peut pecher. Or les eſprits ſont plus eſtimables que les corps. Donc (prenez garde à ceci) quoique Dieu puiſſe unir les eſprits aux corps, il ne peut les y aſſujettir. Que la piqûre me prévienne & m'avertiſſe : cela eſt juſte & conforme à l'Ordre. Mais qu'elle m'afflige & me rende malheureux, qu'elle m'occupe malgré moi, qu'elle trouble mes idées, qu'elle m'empêche de penſer aux vrais biens : certainement c'eſt un déſordre. Cela eſt indigne de la ſageſſe & de la bonté du Créateur. C'eſt ce que la Raiſon me fait voir évidemment. Cependant l'expérience me convainc que mon eſprit dépend de mon corps. Je ſouffre, je ſuis malheureux, je ſuis incapable de penſer quand on me pique. Il m'eſt impoſſible d'en douter. Voilà donc une contradiction manifeſte entre la certitude de l'expérience & l'évidence de la Raiſon. Mais en voici le dénoüement. C'eſt que l'eſprit de l'homme a perdu devant Dieu ſa dignité & ſon excellence. C'eſt que nous ne ſommes plus tels que Dieu nous a faits, & que l'union de nôtre ame avec nôtre

corps s'eſt changée en dépendance : car l'homme aïant déſobeï à Dieu, il a été juſte que ſon corps ceſſât de lui être ſoûmis. C'eſt que nous naiſſons pecheurs & corrompus, dignes de la colere divine, & tout-à-fait indignes de penſer à Dieu, de l'aimer, de l'adorer, de joüir de lui. Il ne veut plus être nôtre bien, ou la cauſe de nôtre félicité, & s'il eſt encore la cauſe de nôtre être, s'il ne nous anéantit pas, c'eſt que ſa clemence nous prépare un reparateur par qui nous aurons accés auprés de lui, ſocieté avec lui, communion des vrais biens avec lui, ſelon le decret éternel par lequel il a réſolu de réünir toutes choſes dans nôtre divin Chef l'Homme-Dieu, prédeſtiné avant tous les tems pour être le fondement, l'architecte, la victime, & le ſouverain Prêtre du Temple ſpirituel que la Majeſté divine habitera éternellement. Ainſi la Raiſon diſſipe cette contradiction terrible, & qui vous a ſi fort émû. Elle nous fait clairement comprendre les véritez les plus ſublimes. Mais c'eſt parce que la foi nous conduit à l'intelligence, & que par ſon autorité elle change nos doutes & nos ſoupçons incertains &

embarraſſans en conviction & en certitude.

XVIII. Demeurez donc ferme, Ariſte, dans cette penſée que la Raiſon fait naître en vous, que l'Etre infiniment parfait ſuit toûjours l'Ordre immuable comme ſa loi, & qu'ainſi il peut bien unir le plus noble au moins noble, l'eſprit au corps, mais qu'il ne peut l'y aſſujettir; qu'il ne peut le priver de la liberté & de l'exercice de ſes plus exellentes fonctions, pour l'occuper malgré lui, & par la plus cruelle des peines, à perdre de vûë ſon ſouverain bien pour la plus vile des créatures. Et concluez de tout cela, qu'avant le peché il y avoit en faveur de l'homme des exceptions dans les loix de l'union de l'ame & du corps. Ou plûtôt concluez-en, qu'il y avoit une loi qui a été abolie, par laquelle la volonté de l'homme étoit la cauſe occaſionnelle de cette diſpoſition du cerveau, dans laquelle l'ame eſt à couvert de l'action des objets, quoique le corps en ſoit frappé, & qu'ainſi elle n'étoit jamais interrompuë malgré elle dans ſes méditations & dans ſes extaſes. Ne ſentez-vous pas en vous-même quelques reſtes de cette

puiſſance, lorſque vous êtes fortement appliqué, & que la lumiere de la vérité vous pénetre & vous réjoüit ? Apparemment le bruit, les couleurs, les odeurs, & les autres ſentimens moins preſſans & moins vifs ne vous interrompent preſque plus. Mais vous n'êtes pas ſupérieur à la douleur : vous la trouvez incommode malgré tous les efforts de vôtre eſprit. Je juge de vous, Ariſte, par moi-même. Mais pour parler juſte de l'homme innocent & fait à l'image de Dieu, il faut conſulter les idées divines de l'Ordre immuable. C'eſt-là que ſe trouve le modele d'un homme parfait, tel qu'étoit nôtre Pere avant ſon peché. Nos ſens troublent nos idées, & fatiguent nôtre attention. Mais en Adam ils l'avertiſſoient avec reſpect. Ils ſe taiſoient au moindre ſigne. Ils ceſſoient mêmes de l'avertir à l'approche de certains objets, lorſqu'il le ſouhaitoit ainſi. Il pouvoit manger ſans plaiſir, regarder ſans voir, dormir ſans rêver à tous ces vains phantômes qui nous inquietent l'eſprit, & qui troublent nôtre repos. Ne regardez point cela comme des paradoxes. Conſultez la Raiſon, & ne jugez point, ſur ce que vous ſentez

tez dans un corps dereglé, de l'état du premier homme, en qui tout étoit conforme à l'Ordre immuable que Dieu suit inviolablement. Nous sommes pecheurs, & je parle de l'homme innocent. L'Ordre ne permet pas que l'esprit soit privé de la liberté de ses pensées, lorsque le corps repare ses forces dans le sommeil. L'homme juste pensoit donc en ce tems, & en tout autre, à ce qu'il vouloit. Mais l'homme devenu pecheur n'est plus digne qu'il y ait à cause de lui des exceptions dans les loix de la nature. Il mérite d'être dépoüillé de sa puissance sur une nature inférieure, s'étant rendu par sa rebellion la plus méprisable des créatures ; non seulement digne d'être égalé au néant, mais d'être réduit dans un état qui soit pour lui pire que le néant même.

XIX. Ne cessez donc point d'admirer la sagesse, & l'ordre merveilleux des loix de l'union de l'ame & du corps, par lesquelles nous avons tant de divers sentimens des objets qui nous environnent. Elles sont tres-sages. Elles nous étoient mêmes avantageuses en tout sens, en les considerant dans leur institution ; & il est tres-juste qu'elles subsi-

stent aprés le peché, quoiqu'elles aïent des suites fâcheuses : car l'uniformité de la conduite de Dieu ne doit pas dépendre de l'irregularité de la nôtre. Mais il n'est pas juste aprés la rebellion de l'homme, que son corps lui soit parfaitement soûmis. Il ne le doit être qu'autant que cela est nécessaire au pecheur pour conserver quelque tems sa miserable vie, & pour perpetuer le genre humain jusqu'à la consommation de l'ouvrage, dans lequel sa posterité doit entrer par les merites & la puissance du Reparateur à-venir. Car toutes ces générations qui s'entresuivent, toutes ces terres qui se peuplent d'idolâtres, tout l'ordre naturel de l'Univers qui se conserve, n'est que pour fournir abondamment à Jesus-Christ les materiaux nécessaires à la construction du Temple éternel. Un jour viendra que les descendans des peuples les plus barbares seront éclairez de la lumiere de l'Evangile, & qu'ils entreront en foule dans l'Eglise des prédestinez. Nos Peres sont morts dans l'idolâtrie, & nous reconnoissons le vrai Dieu & nôtre adorable Sauveur. Le bras du Seigneur n'est point racourci. Sa puissance s'é-

tendra ſur les nations les plus éloignées : & peut-être que nos neveux retomberont dans les ténébres, lorſque la lumiere éclairera le nouveau monde. Mais recüeillons, Ariſte, en peu de mots les principales choſes que je viens de vous dire, afin que vous les reteniez ſans peine, & que vous en faſſiez le ſujet de vos méditations.

XX. L'homme eſt composé de deux ſubſtances, eſprit & corps. Ainſi il a deux ſortes de biens tout differens à diſtinguer & à rechercher, ceux de l'eſprit & ceux du corps. Dieu lui a auſſi donné deux moïens tres-ſeurs pour diſcerner ces differens biens ; la raiſon pour le bien de l'eſprit, les ſens pour le bien du corps ; l'évidence & la lumiere pour les vrais biens, l'inſtinct confus pour les faux biens. J'appelle les biens du corps de faux biens, ou des biens trompeurs, parce qu'ils ne ſont point tels qu'ils paroiſſent à nos ſens ; & que quoiqu'ils ſoient bons par rapport à la conſervation de la vie, ils n'ont point en propre l'efficace de leur bonté : ils ne l'ont qu'en conſequence des volontez divines ou des loix naturelles, dont ils ſont les cauſes occaſionnelles. Je ne

puis maintenant m'explquer plus claſ-rement. Or il étoit à propos que l'eſprit ſentît comme dans les corps, les qualitez qu'ils n'ont pas, afin qu'il voulût bien, non les aimer ou les craindre, mais s'y unir ou s'en ſeparer ſelon les beſoins preſſans de la machine, dont les reſſorts délicats demandent un gardien vigilant & prompt. Il falloit que l'eſprit reçût une eſpece de récompenſe du ſervice qu'il rend à un corps que Dieu lui ordonne de conſerver, afin de l'intereſſer dans ſa conſervation. Cela eſt cauſe maintenant de nos erreurs & de nos préjugez. Cela eſt cauſe que non contens de nous unir à certains corps, & de nous ſeparer des autres, nous ſommes aſſez ſtupides pour les aimer ou les craindre. En un mot cela eſt cauſe de la corruption de nôtre cœur, dont tous les mouvemens doivent tendre vers Dieu, & de l'aveuglément de nôtre eſprit, dont tous les jugemens ne ſe doivent arrêter qu'à la lumiere. Mais prenons-y garde, & nous verrons que c'eſt parce que nous ne faiſons pas de ces deux moïens, dont je viens de parler, l'uſage pour lequel Dieu nous les a donnez; & qu'au lieu de conſulter

la Raiſon pour découvrir la vérité, au lieu de ne nous rendre qu'à l'évidence qui accompagne les idées claires, nous nous rendons à un inſtinct confus & trompeur, qui ne parle juſte que pour le bien du corps. Or c'eſt ce que le premier homme ne faiſoit pas avant ſon peché. Car ſans doute il ne confondoit pas les modalitez dont l'eſprit eſt capable, avec celles de l'étenduë. Ses idées alors n'étoient point confuſes, & ſes ſens parfaitement ſoûmis ne l'empêchoient point de conſulter la Raiſon.

XXI. L'eſprit maintenant eſt auſſi-bien puni que récompenſé par rapport au corps. Si on nous pique, nous en ſouffrons, quelque effort que nous faſſions pour n'y point penſer. Cela eſt vrai. Mais comme je vous ai dit, c'eſt qu'il n'eſt pas juſte qu'il y ait en faveur d'un rebelle des exceptions dans les loix de la nature, ou plûtôt que nous aïons ſur nôtre corps un pouvoir que nous ne meritons pas. Qu'il nous ſuffiſe que par la grace de Jeſus-Chriſt les miſeres auſquelles nous ſommes aſſujettis aujourd'hui, ſeront demain le ſujet de nôtre triomphe & de nôtre gloire. Nous ne ſentons point les vrais biens. La médi-

tation nous rebute. Nous ne sommes point naturellement touchez de quelque plaisir prévenant dans ce qui perfectionne nôtre esprit. C'est que le vrai bien merite d'être aimé uniquement par raison. Il doit être aimé d'un amour de choix, d'un amour éclairé, & non de cet amour aveugle qu'inspire l'instinct. Il merite bien nôtre application & nos soins. Il n'a pas besoin, comme les corps, de qualitez empruntées pour se rendre aimable à ceux qui le connoissent parfaitement ; & s'il faut maintenant pour l'aimer, que nous soïons prévenus de la délectation spirituelle, c'est que nous sommes foiblés & corrompus: c'est que la concupiscence nous déregle, & que pour la vaincre il faut que Dieu nous inspire une autre concupiscence toute sainte : c'est que pour acquerir l'équilibre d'une liberté parfaite, puisque nous avons un poids qui nous porte vers la terre, il nous faut un poids contraire qui nous releve vers le ciel.

XXII. Rentrons donc incessamment en nous-mêmes, mon cher Ariste, & tâchons de faire taire non seulement nos sens, mais encore nôtre imagination & nos passions. Je ne vous ai parlé que des

is, parce que c'eſt d'eux que l'ima-
ıation & les paſſions tirent tout ce
'ils ont de malignité & de force. Gé-
:alement tout ce qui vient à l'eſprit
r le corps uniquement en conſequen-
des loix naturelles, n'eſt que pour le
:ps. N'y aïons donc point d'égard.
ıis ſuivons la lumiere de la Raiſon,
i doit conduire les jugemens de nôtre
rit, & regler les mouvemens de nô-
cœur. Diſtinguons l'ame & le corps,
ıes modalitez toutes differentes dont
; deux ſubſtances ſont-capables, &
ſons ſouvent quelque réfléxion ſur
rdre & la ſageſſe admirable des loix
ıérales de leur union. C'eſt par de tel-
réfléxions qu'on acquiert la connoiſ-
ıce de ſoi-même, & qu'on ſe délivre
ıne infinité de préjugez. C'eſt par là
'on apprend à connoître l'homme;
ıous avons à vivre parmi les hommes
avec nous-mêmes. C'eſt par là que
ıt l'Univers paroît à nôtre eſprit tel
il eſt, qu'il paroît, dis-je, dépoüillé
mille beautez qui nous appartien-
ıt uniquement, mais avec des reſ-
ts & des mouvemens qui nous font
nirer la ſageſſe de ſon auteur. Enfin
ſt par là, ainſi que vous venez de

voir, qu'on reconnoît sensiblement, non seulement la corruption de la nature & la nécessité d'un Mediateur, deux grands principes de nôtre foi, mais encore une infinité d'autres véritez essentielles à la Religion & à la Morale. Continuez donc, Ariste, de méditer comme vous avez déja commencé, & vous verrez la vérité de ce que je vous dis. Vous verrez que le métier des Meditatifs devroit être celui de toutes les personnes raisonnables.

ARISTE. Que ce mot de *Meditatifs* me donne maintenant de confusion, maintenant que je comprens en partie ce que vous venez de me dire, & que j'en suis tout pénetré! Je vous ai crû, Theodore, dans une espece d'illusion, par le mépris aveugle que j'avois pour la Raison. Il faut que je vous l'avouë. Je vous ai traité de *Meditatif*, & quelques-uns de vos amis. Je trouvois de l'esprit & de la finesse dans cette sotte raillerie; & je pense que vous sentez bien ce qu'on prétend dire par là. Je vous proteste néanmoins que je ne voulois pas qu'on le crût de vous, & que j'ai bien empêché le mauvais effet de ce terme de raillerie par des éloges sé-

rieux, & que j'ai toûjours crû tres-veritables.

THEODORE. J'en suis persuadé, Ariste. Vous vous êtes un peu diverti à mes dépens. Je m'en réjoüis. Mais je pense qu'aujourd'hui vous ne serez pas fort fâché d'apprendre qu'il vous en a plus coûté qu'à moi. Sçavez-vous bien qu'il y avoit dans la compagnie un de ces *Meditatifs*, qui dés que vous fûtes sorti se crût obligé, non de me défendre moi, mais l'honneur de la Raison universelle que vous aviez offensée, en détournant les esprits de la consulter. D'abord que parla le Meditatif, tout le monde se soûleva en vôtre faveur. Mais aprés qu'il eût essüié quelques railleries, & les airs méprisans qu'inspire l'imagination revoltée contre la Raison, il plaida si bien sa cause, que l'imagination succomba. On ne vous railla point, Ariste. Le Meditatif parut affligé de vôtre aveuglément. Pour les autres, ils furent émûs de quelque indignation. De sorte que si vous étiez encore dans le même esprit, vous en êtes fort éloigné, je ne vous conseillerois pas d'aller chez Philandre debiter des plaisanteries & des lieux communs contre la

Raiſon, pour rendre mépriſables les taciturnes Meditatifs.

ARISTE. Le croiriez-vous, Theodore? Je ſens une ſecrette joïe de ce que vous m'apprenez-là. On a remedié bien-tôt au mal que je craignois d'avoir fait. Mais à qui eſt-ce que j'en ai l'obligation? N'eſt-ce pas à Theotime?

THEODORE. Vous le ſçaürez, lorſque je ſerai bien convaincu que vôtre amour pour la vérité ſera aſſez grand pour s'étendre juſqu'à ceux à qui vous avez une obligation un peu ambiguë.

ARISTE. Cette obligation n'eſt point ambiguë. Je vous proteſte que ſi c'eſt Theotime, je l'en aimerai & je l'en eſtimerai davantage. Car à meſure que je médite, je ſens augmenter l'inclination que j'ai pour ceux qui recherchent la vérité, pour ceux que j'appellois *Meditatifs*, lorſque j'eſtois aſſez inſenſé pour traiter de viſionnaires ceux qui rendent à la Raiſon les aſſiduitez qui lui ſont dûës. Obligez-moi donc de me dire qui eſt cet honnête homme qui voulut bien m'épargner la confuſion que je meritois, & qui ſoûtint ſi bien l'honneur de la Raiſon ſans me tourner en ridicule. Je le veux avoir pour ami.

Je veux meriter ses bonnes graces ; & si je n'en puis venir à bout, je veux du moins qu'il sçache que je ne suis plus ce que j'étois.

Theodore. Bien donc, Ariste, il le sçaura. Et si vous voulez être du nombre des Meditatifs, je vous promets qu'il sera aussi du nombre de vos bons amis. Meditez, & tout ira bien. Vous le gagnerez bien-tôt, lorsqu'il vous verra de l'ardeur pour la vérité, de la soûmission pour la foi, & un profond respect pour nôtre Maître commun.



V. ENTRETIEN.

De l'usage des sens dans les sciences. Il y a dans nos sentimens idée claire, & sentimens confus. L'idée n'appartient point au sentiment. C'est l'idée qui éclaire l'esprit, & le sentiment qui l'applique & le rend attentif : car c'est par le sentiment que l'idée intelligible devient sensible.

ARISTE. J'ai bien fait du chemin, Theodore, depuis que vous m'avez quitté. J'ai bien découvert du païs. J'ai parcouru en général tous les objets de mes sens, conduit, ce me semble, uniquement par la Raison. Je ne fus jamais plus surpris, quoique déja un peu accoûtumé à ces nouvelles découvertes. Bon Dieu ! que j'ai reconnu de pauvretez dans ce qui me paroissoit il y a deux jours d'une magnificence achevée : mais que de sagesse, que de grandeur, que de merveilles dans tout ce que le monde méprise ! L'homme

qui ne voit que par les yeux, est assûrément un étranger au milieu de son païs. Il admire tout, & ne connoît rien : trop heureux si ce qui le frappe ne lui donne point la mort. Perpetuelles illusions de la part des objets sensibles. Tout nous trompe, tout nous empoisonne, tout ne parle à l'ame que pour le corps. La Raison seule ne déguise rien. Que je suis content d'elle, & que je le suis de vous, de m'avoir appris à la consulter, de m'avoir élevé au dessus de mes sens & de moi-même pour contempler sa lumiere ! J'ai reconnu tres-clairement, ce me semble, la vérité de tout ce que vous m'avez dit. Oüi, Theodore, que j'aïe le plaisir de vous le dire : l'esprit de l'homme n'est que ténébres ; ses propres modalitez ne l'éclairent point ; sa substance, toute spirituelle qu'elle est, n'a rien d'intelligible ; ses sens, son imagination, ses passions le séduisent à tous momens. C'est aujourd'hui que je croi pouvoir vous assûrer que j'en suis pleinement convaincu. Je vous parle avec la confiance que me donne la vûë de la vérité. Eprouvez moi, & voïez s'il n'y a point dans mon fait un peu trop de témerité.

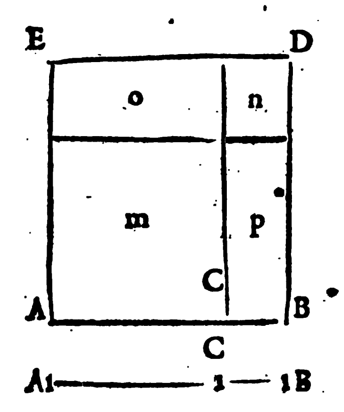
I. THEODORE. Je croi, Ariste, ce que vous me dites. Car je suis persuadé qu'une heure de méditation sérieuse peut mener bien loin un esprit tel que le vôtre. Néanmoins, pour m'assurer davantage du progrez que vous avez fait, répondez-moi. Vous voïez cette ligne A. B. Qu'elle soit divisée en deux parties au point C, ou ailleurs. Je vous prouve que le quarré de la toute est égal aux quarrez de chaque partie, & à deux parallelogrammes faits sur ces deux parties.

ARISTE. Que pretendez-vous par là? Qui ne sçait que c'est la même chose de multiplier par lui-même un tout, ou toutes les parties qui font ce tout?

THEODORE. Vous le sçavez. Mais supposons que vous ne le sçachiez pas. Je prétens le démontrer à vos yeux, & vous prouver par là que vos sens vous découvrent clairement la vérité.

ARISTE. Voïons.

THEODORE. Voïez fixement: c'est tout ce que je vous demande. Sans que vous rentriez en vous-même pour consulter la Raison, vous allez décou-



voir une vérité évidente. ABDE est le quarré de AB. Or ce quarré est égal à tout ce qu'il renferme. Il est égal à lui-même. Donc il est égal aux deux quarrez de chaque partie *m* & *n*, & aux deux parallelogrammes *o* & *p* faits sur ces parties A C, & CB.

ARISTE. Cela saute aux yeux.

THEODORE. Fort bien. Mais de plus cela est évident. Donc il y a des véritez évidentes qui sautent aux yeux. Ainsi nos sens nous apprennent évidemment des veritez.

ARISTE. Voilà une belle vérité & bien difficile à découvrir ! N'avez-vous que cela à dire pour défendre l'honneur des sens ?

THEODORE. Vous ne répondez pas, Ariste. Ce n'est pas la Raison qui vous inspire cette défaite. Car je vous prie, n'est-ce pas une vérité évidente que vos sens viennent de vous apprendre ?

ARISTE. Rien n'est plus facile.

THEODORE. C'est que nos sens sont d'excellens maîtres. Il ont des manieres aisées de nous apprendre la vérité. Mais la Raison avec ses idées claires nous laisse dans les ténébres. Voilà, Ariste, ce qu'on vous répondra. Prouvez à un ignorant, vous dira-t'on, que le quarré, par exemple, de 10. est égal aux deux quarrez de 4. & de 6. & à deux fois le produit de 4. par 6. Ces idées-là de nombres sont claires ; & cette vérité à prouver est la même en nombres intelligibles, que s'il étoit question d'une ligne exposée à vos yeux, qui auroit dix pouces, par exemple, & divisée entre 4. & 6. Et cependant vous verrez qu'il y aura quelque difficulté à la faire comprendre : parce que ce principe, que c'est la même chose de

multiplier

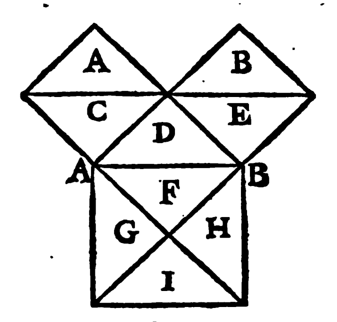
multiplier un nombre par lui-même, ou d'en multiplier toutes les parties ſeparément par elles-mêmes, n'eſt pas ſi évident, qu'un quarré eſt égal à toutes les figures qu'il contient. Et c'eſt ce que vos yeux vous apprennent, comme vous venez de le voir.

II. Mais ſi vous trouvez que le Theorême que vos yeux vous ont appris eſt trop facile, en voici un autre plus difficile. Je vous prouve que le quarré de la diagonale d'un quarré eſt double de celui des côtez. Ouvrez les yeux : c'eſt tout ce je vous demande.

Regardez la figure que je trace ſur ce papier. Vos yeux, Ariſte, ne vous diſent-ils pas, que tous ces triangles *a. b. c. d. e. f. g. h. i.* que je ſuppoſe, & que vous voïez avoir chacun un angle droit & deux lignes égales, ſont égaux entr'eux ? Or vous voïez que le quarré fait ſur la diagonale A B, a quatre de ces angles, & que chacun des quarrez faits ſur les côtez en ont deux. Donc le grand quarré eſt double des autres.

ARISTE. Oüi, Theodore. Mais vous raiſonnez.

THEODORE. Je raiſonne ! Je re-



garde : & je voi ce que je vous dis. Je raisonne, si vous voulez, mais c'est sur le témoignage fidele de mes sens. Ouvrez seulement les yeux, & regardez ce que je vous montre. Ce triangle *d* est égal à *e*, & *e* égal à *b*; & de l'autre part *d* est égal à *f*, & *f* égal à *g*. Donc le petit quarré est égal à la moitié du grand. C'est la même chose de l'autre côté. Cela saute aux yeux comme vous dites. Il suffit pour découvrir cette vérité, de regarder fixement cette figure, en comparant par le mouvement des yeux les parties qui la composent. Donc nos sens peuvent nous apprendre la vérité.

ARISTE. Je vous nie cette conséquence, Theodore. Ce ne sont point

nos sens, mais la Raison jointe à nos sens qui nous éclaire, & qui nous découvre la vérité. N'appercevez-vous pas que dans la vûë sensible que nous avons de cette figure, il se trouve en même tems que l'idée claire de l'étenduë est jointe au sentiment confus de couleur qui nous touche. Or c'est de l'idée claire de l'étenduë, & non du blanc & du noir qui la rendent sensible, que nous découvrons les rapports, en quoi consiste la vérité : de l'idée claire, dis-je, de l'étenduë que renferme la Raison, & non du blanc & du noir, qui ne sont que des sentimens ou des modalitez confuses de nos sens, dont il n'est pas possible de découvrir les rapports. Il y a toûjours idée claire & sentiment confus dans la vûë que nous avons des objets sensibles : l'idée qui représente leur essence, & le sentiment qui nous avertit de leur éxistence : l'idée qui nous fait connoître leur nature, leurs proprietez ; les rapports qu'ils ont ou qu'ils peuvent avoir entr'eux, en un mot la vérité & le sentiment qui nous fait sentir leur difference, & le rapport qu'ils ont à la commodité & à la conservation de la vie.

III. THEODORE. Je reconnois à cette réponse, que vous avez bien couru du païs depuis hier. Je suis content de vous, Ariste. Mais, je vous prie, cette couleur que voici sur ce papier, n'est-elle pas étenduë elle-même ? Certainement je la voi telle. Or si cela est, je pourrai clairement découvrir les rapports de ces parties, sans penser à cette étenduë que renferme la Raison. L'étenduë de la couleur me suffira pour apprendre la Physique & la Geometrie.

ARISTE. Je vous nie, Theodore, que la couleur soit étenduë. Nous la voïons étenduë, mais nos yeux nous trompent. Car l'esprit ne comprendra jamais que l'étenduë appartienne à la couleur. Nous voïons comme étenduë cette blancheur, mais c'est que nous la rapportons à de l'étenduë, à cause que c'est par ce sentiment de l'ame que nous voïons ce papier, ou plûtôt c'est que l'étenduë intelligible touche l'ame, & la modifie de telle façon, & par là cette étenduë intelligible lui devient sensible. Quoi, Theodore ! direz-vous que la douleur est étenduë, à cause que lorsqu'on a la goûte ou quelque rheumatisme, on la sent comme étenduë ? Di-

rez-vous que le ſon eſt étendu, à cauſe qu'on l'entend remplir tout l'air ? Direz-vous que la lumiere eſt répanduë dans ces grands eſpaces, à cauſe que nous les voïons tout lumineux ? Puiſque ce ne ſont là que des modalitez ou des ſentimens de l'ame, & que l'ame ne tire point de ſon fonds l'idée qu'elle a de l'étenduë, toutes ces qualitez ſe rapportent à l'étenduë, & la font ſentir à l'ame, mais elles ne ſont nullement étenduës.

IV. THEODORE. Je vous avoüë, Ariſte, que la couleur, aſſi-bien que la douleur, n'eſt point étenduë localement. Car puiſque l'experience apprend qu'on ſent la douleur dans un bras qu'on n'a plus, & que la nuit en dormant nous voïons des couleurs comme répanduës ſur des objets imaginaires, il eſt évident que ce ne ſont là que des ſentimens ou des modalitez de l'ame, qui certainement ne remplit pas tous les lieux qu'elle voit, puiſqu'elle n'en remplit aucun, & que les modalitez d'une ſubſtance ne peuvent être où cette ſubſtance n'eſt pas. Cela eſt inconteſtable. La douleur ne peut être localement étenduë dans mon bras, ni

les couleurs ſur les ſurfaces des corps. Mais pourquoi ne voulez-vous pas qu'elles ſoient, pour ainſi dire, ſenſiblement étenduës, de mêmes que l'idée des corps, l'étenduë intelligible l'eſt intelligiblement ? Pourquoi ne voulez-vous pas que la lumiere que je voi en me preſſant le coin de l'œil ou autrement, porte avec elle l'eſpace ſenſible qu'elle occupe ? Pourquoi voulez-vous qu'elle ſe rapporte à l'étenduë intelligible ? En un mot, pourquoi voulez-vous que ce ſoit l'idée ou l'archetype des corps qui touche l'ame, lorſqu'elle voit ou qu'elle ſent les qualitez ſenſibles comme répanduës dans les corps.

ARISTE. C'eſt qu'il n'y a que l'archetype des corps qui puiſſe me repréſenter leur nature, que la Raiſon univerſelle qui puiſſe m'éclairer par la manifeſtation de ſes idées. La ſubſtance de l'ame n'a rien de commun avec la matiere. L'eſprit ne renferme point les perfections de tous les êtres qu'il peut connoître. Mais il n'y a rien qui ne participe à l'Etre divin. Ainſi Dieu voit en lui-même toutes choſes. Mais l'ame ne peut les voir en elle. Elle ne peut les découvrir que dans la Raiſon divine &

universelle. Donc l'étenduë que je voi ou que je sens, ne m'appartient pas. Autrement je pourrois en me contemplant connoître les ouvrages de Dieu. Je pourrois, en considerant attentivement mes propres modalitez, apprendre la Physique & plusieurs autres sciences qui ne consistent que dans la connoissance des rapports de l'étenduë, comme vous le sçavez bien. En un mot je serois ma lumiere à moi-même : ce que je ne puis penser sans quelque espece d'horreur. Mais je vous prie, Theodore, d'éclaircir la difficulté que vous me faites.

V. THEODORE. Il est impossible de l'éclaircir directement. Il faudroit pour cela que l'idée ou l'archetype de l'ame nous fût découvert. Nous verrions alors clairement, que la couleur, la douleur, la saveur, & les autres sentimens de l'ame, n'ont rien de commun avec l'étenduë que nous sentons jointe avec eux. Nous verrions intuitivement, qu'il y a autant de difference entre l'étenduë que nous voïons, & la couleur qui nous la rend visible, qu'entre les nombres, par exemple l'infini, ou telle autre idée intelligible qu'il vous

plaira, & la perception que nous en avons; & nous verrions en même tems, que nos idées sont bien differentes de nos perceptions ou de nos sentimens : vérité que nous ne pouvons découvrir que par de sérieuses réfléxions, que par de longs & de difficiles raisonnemens.

Mais pour vous prouver indirectement que nos sentimens ou nos modalitez ne renferment point l'idée de l'étenduë, à laquelle ils se rapportent nécessairement, à cause que c'est cette idée qui les produit dans nôtre ame, & que la nature de l'ame est d'appercevoir ce qui la touche : supposons que vous regardiez la couleur de vôtre main, & que vous y sentiez en même tems quelque douleur, vous verriez comme étenduë la couleur de cette main, & vous en sentiriez en même tems la douleur comme étenduë. N'en demeurez-vous pas d'accord ?

ARISTE. Oüi, Theodore. Et mêmes si je la touchois, je la sentirois encore comme étenduë : & si je la trempois dans de l'eau chaude ou froide, je sentirois la chaleur & la froideur comme étenduës.

THEODORE. Prenez donc garde.

La

La douleur n'eſt pas la couleur, la couleur n'eſt pas la chaleur, ni la chaleur la froideur. Or l'étenduë de la couleur ou jointe à la couleur, que vous voïez en regardant vôtre main, eſt la même que celle de la douleur, que celle de la chaleur, que celle de la froideur, que vous pouvez y ſentir. Donc cette étenduë n'eſt ni à la couleur, ni à la douleur, ni à aucun autre de vos ſentimens. Car vous ſentiriez autant de mains differentes que vous avez de divers ſentimens, ſi nos ſentimens étoient étendus par eux-mêmes, comme ils nous paroiſſent; ou ſi l'étenduë colorée que nous voïons n'étoit qu'un ſentiment de l'ame, tel qu'eſt la couleur, ou la douleur, ou la ſaveur, ainſi que ſe l'imaginent ceux d'entre les Carteſiens qui ſçavent bien qu'on ne voit pas les objets en eux-mêmes. C'eſt donc, Ariſte, une ſeule & unique idée de main qui nous affecte diverſement, qui agit dans nôtre ame, & qui la modifie par la couleur, la chaleur, la douleur, &c. car ce ne ſont point les corps que nous regardons qui nous affectent de nos divers ſentimens, puiſque nous voïons ſouvent des corps qui ne ſont

point. Et il eſt mêmes évident que les corps ne peuvent agir ſur l'eſprit, le modifier, l'éclairer, le rendre heureux & malheureux par des ſentimens agréables & deſagréables. Ce n'eſt point l'ame non plus qui agit ſur elle-même, & qui ſe modifie par la douleur, la couleur, &c. Cela n'a pas beſoin de preuves aprés tout ce que nous avons dit. C'eſt donc l'idée ou l'archetype des corps qui nous affecte diverſement. Je veux dire, que c'eſt la ſubſtance intelligible de la Raiſon qui agit dans nôtre eſprit par ſon efficace toute-puiſſante, & qui le touche & le modifie de couleur, de ſaveur, de douleur, par ce qu'il y a en elle qui repréſente les corps.

Il ne faut donc pas être ſurpris, mon cher Ariſte, que vous puiſſiez apprendre quelques véritez évidentes par le témoignage de vos ſens. Car quoique la ſubſtance de l'ame ne ſoit pas intelligible à l'ame même, & que ſes modalitez ne puiſſent l'éclairer; ces mêmes modalitez étant jointes à l'étenduë intelligible qui eſt l'archetype des corps, & rendant ſenſible cette étenduë, elles peuvent nous en montrer

les rapports, en quoi consistent les véritez de la Geometrie & de la Physique. Mais il est toûjours vrai de dire que l'ame n'est point à elle-même sa propre lumiere ; que ses modalitez ne sont que ténébres, & qu'elle ne découvre les véritez éxactes que dans les idées que renferme la Raison.

VI. ARISTE. Je comprens, ce me semble, ce que vous me dites. Mais comme cela est abstrait, je le méditerai à loisir. Ce n'est point la douleur ou la couleur par elle-même qui m'apprend les rapports que les corps ont entr'eux. Je ne puis découvrir ces rapports que dans l'idée de l'étenduë qui les représente ; & cette idée quoique jointe à la couleur ou à la douleur,* sentimens qui la rendent sensible, n'en est point une modalité. Cette idée ne devient sensible ou ne se fait sentir, que parce que la substance intelligible de la Raison agit dans l'ame, & lui imprime une telle modalité ou un tel sentiment, & par là elle lui révele, pour ainsi dire, mais d'une maniere confuse, que tel corps éxiste. Car lorsque les idées des corps deviennent sensibles, elles nous font juger qu'il y a des corps qui agissent en

*Je nomme dans cet ouvrage sentimens, ce que je me souviens d'avoir nommé sensations dans les autres.

nous : au lieu que lorsque ces idées ne sont qu'intelligibles, nous croïons naturellement qu'il n'y a rien hors de nous qui agisse sur nous. Dont la raison est, ce me semble, qu'il dépend de nous de penser à l'étenduë, & qu'il ne dépend pas de nous de la sentir. Car sentant l'étenduë malgré nous, il faut bien qu'il y ait quelqu'autre chose que nous qui nous en imprime le sentiment. Or nous croïons que cette autre chose n'est que ce que nous sentons actuellement. D'où nous jugeons que ce sont les corps qui nous environnent qui causent en nous le sentiment que nous en avons ; en quoi nous nous trompons toûjours : & nous ne doutons point que ces corps n'éxistent ; en quoi nous nous trompons souvent. Mais comme nous pensons aux corps, & que nous les imaginons lorsque nous le voulons, nous jugeons que ce sont nos volontez qui sont la cause véritable des idées que nous en avons alors, ou des images que nous nous en formons : Et le sentiment intérieur que nous avons de l'effort actuel de nôtre attention, nous confirme dans cette fausse pensée. Quoi que Dieu seul puisse agir en nous &

nous éclairer, comme son operation n'est point sensible, nous attribuons aux objets ce qu'il fait en nous sans nous, & nous attribuons à nôtre puissance ce qu'il fait en nous dépendemment de nos volontez. Que pensez-vous, Theodore, de cette réfléxion ?

VII. THEODORE. Elle est fort judicieuse, Ariste, & part d'un Meditatif. Vous pourriez encore y ajoûter, que lorsque l'idée du corps touche l'ame d'un sentiment fort interessant, tel qu'est la douleur, cette idée nous fait juger, non seulement que ce corps éxiste, mais de plus qu'il nous appartient; comme il arrive à ceux mêmes à qui on a coupé le bras. Mais revenons à la démonstration sensible que je vous ai donnée de l'égalité qu'il y a entre le quarré de la diagonale d'un quarré, & les deux quarrez des côtez. Et prenons garde que cette démonstration ne tire son évidence & sa généralité que de l'idée claire & générale de l'étenduë, de la droiture & de l'égalité des lignes, des angles, des triangles, & nullement du blanc & du noir qui rendent sensibles & particulieres toutes ces choses, sans les rendre par elles-mêmes plus in-

yeux approche souvent de la vérité. Ce sens peut aider l'esprit à la découvrir. Il ne déguise pas entierement son objet. En me rendant attentif, il me conduit à l'intelligence. Mais les autres sens sont si faux, qu'on est toûjours dans l'illusion, lorsqu'on s'y laisse conduire. Ce n'est pas néanmoins que nos yeux nous soient donnez pour découvrir les veritez exactes de la Geometrie & de la Physique. Ils ne nous sont donnez que pour éclairer tous les mouvemens de nôtre corps par rapport à ceux qui nous environnent; que pour la commodité de la conservation de la vie: & il est nécessaire pour la conserver que nous aïons des objets sensibles quelque espece de connoissance qui approche un peu de la vérité. C'est pour cela que nous avons, par exemple, tel sentiment de grandeur de tel corps à telle distance. Car si tel corps étoit trop loin de nous pour nous pouvoir nuire, ou si étant proche il étoit trop petit, nous ne manquerions pas de le perdre de vûë. Il seroit anéanti à nos yeux, quoiqu'il subsistât toûjours devant nôtre esprit, & qu'à son égard la division ne puisse jamais l'anéantir: parce qu'effectivement

le rapport d'un grand corps, mais fort éloigné, ou d'un fort proche, mais trop petit pour nous nuire; le rapport, dis-je, de ces corps au nôtre est nul, ou ne doit pas être apperçû par des sens qui ne parlent & ne doivent parler que pour la conservation de la vie. Tout cela me paroît évident, & conforme à ce qui m'est passé par l'esprit dans le tems de la méditation.

THEODORE. Je voi bien, Ariste, que vous avez été fort loin dans le païs de la vérité; & que par le commerce que vous avez eu avec la Raison, vous avez acquis des richesses bien plus précieuses & bien plus rares que celles qu'on nous apporte du nouveau monde. Vous avez rencontré la source. Vous y avez puisé. Et vous voilà riche pour jamais, pourvû que vous ne la quittiez point. Vous n'avez plus besoin ni de moi, ni de personne, aïant trouvé le Maître fidele qui éclaire & qui enrichit tous ceux qui s'attachent à lui.

ARISTE. Quoi, Theodore! est-ce que vous voulez déja rompre nos entretiens? Je sçai bien que c'est avec la Raison qu'il faut philosopher. Mais je ne sçai point la maniere dont il le faut

faire. La Raiſon me l'apprendra elle-même. Cela n'eſt pas impoſſible. Mais je n'ai pas lieu de l'eſperer, ſi je n'ai un moniteur fidele & vigilant qui me conduiſe & qui m'anime. Adieu à la Philoſophie, ſi vous me quittez ; car ſeul je craindrois de m'égarer. Je prendrois bien-tôt les réponſes que je me ferois à moi-même pour celles de nôtre Maître commun.

IX. THEODORE. Que je n'ai garde, mon cher Ariſte, de vous quitter. Car maintenant que vous méditez tout ce qu'on vous dit, j'eſpere que vous empêcherez en moi le malheur que vous craignez qui ne vous arrive. Nous avons tous beſoin les uns des autres, quoique nous ne recevions rien de perſonne. Vous avez pris à la lettre un mot lâché en l'honneur de la Raiſon. Oüi, c'eſt d'elle ſeule que nous recevons la lumiere. Mais elle ſe ſert de ceux à qui elle ſe communique, pour rappeller à elle ſes enfans égarez, & les conduire par leurs ſens à l'intelligence. Ne ſçavez-vous pas, Ariſte, que la Raiſon elle-même s'eſt incarnée pour être à la portée de tous les hommes, pour frapper les yeux & les oreilles

de ceux qui ne peuvent ni voir ni entendre que par leurs ſens ? Les hommes ont vû de leurs yeux la Sageſſe éternelle, le Dieu inviſible qui habite en eux. Ils ont touché de leurs mains, comme dit * le bien-aimé Diſciple, le Verbe qui donne la vie. La vérité intérieure a paru hors de nous, groſſiers & ſtupides que nous ſommes, afin de nous apprendre d'une maniere ſenſible & palpable les commandemens éternels de la Loi divine : commandemens qu'elle nous fait ſans ceſſe intérieurement, & que nous n'entendons point, répandus au dehors comme nous le ſommes. Ne ſçavez-vous pas que les grandes véritez que la Foi nous enſeigne, ſont en dépôt dans l'Egliſe, & que nous ne pouvons les apprendre que par une autorité viſible émanée de la Sageſſe incarnée ? C'eſt toûjours la Vérité intérieure qui nous inſtruit, il eſt vrai : Mais elle ſe ſert de tous les moïens poſſibles pour nous rappeller à elle, & nous remplir d'intelligence. Ainſi ne craignez point que je vous quitte : Car j'eſpere qu'elle ſe ſervira de vous pour empêcher que je ne l'abandonne, & que je ne prenne mes imaginations &

mes réveries pour ses oracles divins.

ARISTE. Vous me faites bien de l'honneur. Mais je voi bien qu'il faut l'accepter, puisqu'il réjaillit sur la Raison nôtre commun Maître.

THEODORE. Je vous fais l'honneur de vous croire raisonnable. Cet honneur est grand. Car tout homme par la Raison, lorsqu'il la consulte & qu'il la suit, devient superieur à toutes les créatures. Il juge par elle, & condamne souverainement; ou plûtôt c'est elle qui décide & qui condamne par lui. Mais ne croïez pas que je me soûmette à vous. Ne croïez pas non plus que je m'éleve au dessus de vous. Je ne me soûmets qu'à la Raison, qui peut me parler par vous, comme elle peut vous parler par mon entremise; & je ne m'éleve qu'au dessus des brutes, qu'au dessus de ceux qui renoncent à la plus essentielle de leurs qualitez. Cependant, mon cher Ariste, quoique nous soïons raisonnables l'un & l'autre, n'oublions pas que nous sommes extrêmement sujets à l'erreur; parce que nous pouvons l'un & l'autre décider sans attendre le jugement infaillible du juste Juge, sans attendre que l'évidence nous arrache,

pour ainsi dire, nôtre consentement. Car si nous faisions toûjours cet honneur à la Raison, de la laisser prononcer en nous ses arrêts, elle nous rendroit infaillibles. Mais au lieu d'attendre ses réponses, & de suivre pás à pas sa lumiere, nous la devançons & nous nous égarons. L'impatience nous prend d'être obligez à demeurer attentifs & immobiles, aïant autant de mouvement que nous en avons. Nôtre indigence nous presse, & l'ardeur que nous avons pour les vrais biens nous précipite souvent dans les derniers malheurs. C'est qu'il nous est libre de suivre la lumiere de la Raison, ou de marcher dans les ténébres à la lueur fausse & trompeuse de nos modalitez. Rien n'est plus agréable que de suivre áveuglément les impressions de l'instinct. Mais rien n'est plus difficile que de se tenir ferme à ces idées sublimes & délicates de la vérité, malgré le poids du corps qui nous appesantit l'esprit. Cependant tâchons de nous soûtenir l'un l'autre, mon cher Ariste, sans nous fier trop l'un à l'autre. Peut-être que le pied ne nous manquera pas à tous deux en même tems, pourvû que nous marchions

fort doucement, & que nous ſoïons attentifs autant que cela ſe peut à ne point nous appuïer ſur un méchant fonds.

ARISTE. Avançons un peu, Theodore. Que craignez-vous? La Raiſon eſt un fonds excellent. Il n'y a rien de mouvant dans les idées claires. Elles ne cedent point au tems. Elles ne s'accommodent point à des interêts particuliers. Elles ne changent point de langage comme nos modalitez, qui diſent le pour & le contre, ſelon que le corps les y ſollicite. Je ſuis pleinement convaincu qu'il ne faut ſuivre que les idées qui répandent la lumiere, & que tous nos ſentimens & nos autres modalitez ne peuvent jamais nous conduire à la vérité. Paſſons, je vous prie, à quelqu'autre matiere, puiſque je ſuis d'accord avec vous ſur tout ceci.

X. THEODORE. N'allons point ſi vîte, mon cher. Je crains que vous ne m'accordiez plus que je ne vous demande, ou que vous ne compreniez pas encore aſſez diſtinctement ce que je vous dis. Nos ſens nous trompent, il eſt vrai; mais c'eſt principalement à cauſe que nous rapportons aux ob-

jets ſenſibles les ſentimens que nous en avons. Or il y a en nous pluſieurs ſentimens que nous n'y rapportons point. Tel eſt le ſentiment de la joïe, de la triſteſſe, de la haine, en un mot tous les ſentimens qui accompagnent les mouvemens de l'ame. La couleur n'eſt point dans l'objet, la douleur n'eſt point dans mon corps, la chaleur n'eſt ni dans le feu, ni dans mon corps où ces ſentimens ſe rapportent. Nos ſens exterieurs ſont de faux témoins. D'accord. Mais les ſentimens qui accompagnent l'amour & la haine, la joïe & la triſteſſe, ne ſe rapportent point aux objets de ces paſſions. On les ſent dans l'ame, & ils y ſont. Voilà donc de bons témoins, car ils diſent vrai.

ARISTE. Oüi, Theodore, ils diſent vrai, & les autres ſentimens auſſi. Car quand je ſens de la douleur, il eſt vrai que je la ſens; il eſt vrai mêmes en un ſens que je la ſouffre par l'action de l'objet même qui me touche. Voilà de grandes véritez! Quoi donc, eſt-ce que les ſentimens de l'amour, de la haine & des autres paſſions ne ſe rapportent point aux objets qui en ſont l'occaſion? Eſt-ce qu'elles ne répandent

pas leur malignité sur eux, & ne nous les représentent pas tout autres qu'ils ne sont en effet? Pour moi, quand j'ai de l'aversion contre quelqu'un, je me sens disposé à interpreter malignement tout ce qu'il fait. Ses actions innocentes me paroissent criminelles. Je veux avoir de bonnes raisons de le haïr & de le mépriser. Car toutes mes passions se veulent justifier aux dépens de qui il appartiendra. Si mes yeux répandent les couleurs sur la surface des corps, mon cœur répand aussi, autant que cela se peut, ses dispositions intérieures, ou certaines fausses couleurs sur les objets de ses passions. Je ne sçai point, Theodore, si les passions font en vous l'effet qu'elles font en moi; mais je puis vous assurer que je crains encore plus de les écouter & de les suivre, que de me rendre aux illusions souvent innocentes & officieuses de mes sens.

XI. THEODORE. Je ne vous dis pas, Ariste, qu'il faille se rendre aux inspirations secrettes de ses passions: & je suis bien-aise de voir que vous vous appercevez de leur pouvoir & de leur malignité. Mais demeurez d'accord qu'elles nous apprennent certai-

nes véritez. Car enfin c'est une vérité, que j'aï maintenant beaucoup de joïe de vous entendre. Il est tres-vrai que le plaisir que je sens actuellement est plus grand que celui que j'avois dans nos entretiens précedens. Je connois donc la difference de ces deux plaisirs. Et je ne la connois point ailleurs que par le sentiment que j'en ai, que dans les modalitez dont mon ame est touchée : modalitez qui ne sont donc point si ténébreuses, qu'elles ne m'apprennent une vérité constante.

ARISTE. Dites, Theodore, que vous sentez cette difference de vos modalitez & de vos plaisirs. Mais ne dites pas, s'il vous plaît, que vous la connoissez. Dieu la connoît, & ne la sent pas. Mais pour vous, vous la sentez sans la connoître. Si vous aviez une idée claire de vôtre ame, si vous en voyiez l'archetype, alors vous connoîtriez ce que vous ne faites que sentir : alors vous pourriez connoître éxactement la difference des divers sentimens de joïe que vôtre bonté pour moi excite dans vôtre cœur. Mais assurément vous ne la connoissez pas. Comparez, Theodore, le sentiment de joïe dont

vous êtes touché maintenant, avec celui de l'autre jour; & dites-m'en préciſément le rapport : & alors je croirai que vos modalitez vous ſont connuës. Car on ne connoit les choſes que lorſqu'on ſçait le rapport qu'elles ont entr'elles. Vous ſçavez qu'un plaiſir eſt plus grand qu'un autre. Mais de combien l'eſt-il ? On ſçait que le quarré inſcrit dans le cercle eſt plus petit que le cercle. Mais on ne ſçait point pour cela la quadrature du cercle, parce qu'on ne connoît pas le rapport du cercle au quarré. On peut en approcher à l'infini, & voir évidemment que la difference du cercle à telle autre figure ſera plus petite que telle grandeur donnée. Mais remarquez que c'eſt parce qu'on a une idée claire de l'étenduë. Car la difficulté qu'il y a de découvrir le rapport du cercle au quarré, ne vient que de la petiteſſe de nôtre eſprit; au lieu que c'eſt l'obſcurité de nos ſentimens, & les ténébres de nos modalitez, qui rendent impoſſible la découverte de leurs rapports. Fuſſions-nous d'auſſi grands genies que les intelligences les plus ſublimes, il me paroît évident que nous ne pourrons jamais découvrir les rapports

de nos modalitez, si Dieu ne nous en manifeste l'archetype sur lequel il nous a formez. Car vous m'avez convaincu qu'on ne peut connoître les êtres & leurs proprietez, que par les idées éternelles, immuables & nécessaires qui les représentent.

XII. THEODORE. Cela est fort bien, Ariste. Nos sens & nos passions ne peuvent nous éclairer. Mais que direz vous de nôtre imagination ? Elle forme des images si claires & si distinctes des figures de la Geometrie, que vous ne pouvez nier que c'est par leur moïen que nous apprenons cette science.

ARISTE. Croïez-vous, Theodore, que j'aïe déja oublié ce que vous venez de me dire, ou que je ne l'aïe pas compris ? L'évidence qui accompagne les raisonnemens des Geometres, la clarté des lignes & des figures que forme l'imagination, vient uniquement de nos idées, & nullement de nos modalitez, nullement des traces confuses que laisse aprés lui le cours des esprits animaux. Quand j'imagine une figure, quand je bâtis dans mon esprit un édifice, je travaille sur un fonds qui ne m'appartient

point. Car c'est de l'idée claire de l'étenduë, c'est de l'archetype des corps que je tire tous les materiaux intelligibles qui me représentent mon dessein, tout l'espace que me donne mon terrain. C'est de cette idée, que me fournit la Raison, que je forme dans mon esprit le corps de mon ouvrage : & c'est sur les idées de l'égalité & des proportions que je le travaille & que je le régle ; rapportant tout à l'unité arbitraire, qui doit être la commune mesure de toutes les parties qui le composent, ou du moins de toutes les parties qui peuvent être envisagées du même point, & dans le même tems. C'est assurément sur des idées intelligibles que nous réglons ce cours des esprits qui trace ces images ou ces figures de nôtre imagination. Et tout ce qu'elles ont de lumiere & d'évidence ces figures, cela ne procede nullement du sentiment confus qui nous appartient, mais de la réalité intelligible qui appartient à la Raison. Cela ne vient point de la modalité qui nous est propre & particuliere ; c'est un éclat de la substance lumineuse de nôtre Maître commun.

Je ne puis, Theodore, imaginer un

quarré, par exemple, que je ne le conçoive en même tems. Et il me paroît évident que l'image de ce quarré que je me forme n'est exacte & réguliere, qu'autant qu'elle répond juste à l'idée intelligible que j'ai du quarré, c'est-à-dire, d'un espace terminé par quatre lignes éxactement droites, entierement égales, & qui étant jointes par toutes leurs extrémitez, fassent leurs angles parfaitement droits. Or c'est d'un tel quarré dont je suis seur que le quarré fait sur la diagonale est double de celui qui est fait sur un de ses côtez. C'est d'un tel quarré dont je suis seur qu'il n'y a point de commune mesure entre la diagonale & les côtez. En un mot, c'est d'un tel quarré dont on peut découvrir les proprietez, & les démontrer aux autres. Mais on ne peut rien connoître dans cette image confuse & irréguliere que trace dans le cerveau le cours des esprits. Il faut dire la même chose de toutes les autres figures. Ainsi les Geometres ne tirent point leurs connoissances des images confuses de leur imagination, mais uniquement des idées claires de la Raison. Ces images grossieres peuvent bien soûtenir leur

attention, en donnant, pour ainsi dire, du corps à leurs idées : mais ce sont ces idées, où ils trouvent prise, qui les éclairent, & qui les convainquent de la vérité de leur science.

XIII. Voulez-vous, Theodore, que je m'arrête encore à vous représenter les illusions & les phantômes d'une imagination révoltée contre la Raison, soûtenuë & animée par les passions : ces phantômes caressans qui nous séduisent, ces phantômes terribles qui nous font peur, ces monstres de toutes manieres qui naissent de nôtre trouble, qui croissent & se multiplient en un moment ? Pures chimeres dans le fonds : mais chimeres dont nôtre esprit se repaît & s'occupe avec le dernier empressement. Car nôtre imagination trouve bien plus de réalité dans les spectres à qui elle donne la naissance, que dans les idées nécessaires & immuables de la Vérité éternelle. C'est qu'ils la frappent ces spectres dangereux, & que ces idées ne la touchent pas. De quel usage peut être une faculté si dereglée, une folle qui se plaît à faire la folle, une volage qu'on a tant de peine à fixer, une insolente qui ne craint point de nous inter-

rompre dans nos plus ſérieux commerces avec la Raiſon ? Je vous avouë néanmoins que nôtre imagination peut nous rendre l'eſprit attentif. Car elle a tant de charmes & d'empire ſur lui, qu'elle le fait penſer volontiers à ce qui la touche. Mais outre qu'elle ne peut avoir de rapport qu'aux idées qui repréſentent les corps, elle eſt ſi ſujette à l'illuſion & ſi emportée, que ſi on ne la gourmande ſans ceſſe, ſi on ne régle ſes mouvemens & ſes ſaillies, elle vous tranſporte en un inſtant dans le païs des chimeres.

THEODORE. N'en voilà que trop, Ariſte. Par tout ce que vous venez de me dire, & qui me remplit d'étonnement & de joïe, je voi bien que vous avez ſaiſi le principe, & pénetré fort avant dans les conſequences qu'il renferme. Je voi bien que vous comprenez ſuffiſamment qu'il n'y a que la Raiſon qui nous éclaire par les idées intelligibles qu'elle renferme dans ſa ſubſtance toute lumineuſe, & que vous ſçavez parfaitement diſtinguer ſes idées claires, de nos ténébreuſes & obſcures modalitez. Mais prenez-y garde, les principes abſtraits, les idées pures s'é-

chapent de l'esprit, dés qu'on néglige de les contempler, & qu'on s'arrête aux sensibles. Ainsi je vous conseille de méditer souvent sur cette matiere, afin de la posseder si parfaitement, & de vous en rendre si familiers les principes & les consequences, que vous ne preniez jamais par mégarde la vivacité de vos sentimens pour l'évidence de la vérité. Car il ne suffit pas d'avoir bien compris que le principe général de nos préjugez, c'est que nous ne distinguons pas entre *connoître* & *sentir*, & qu'au lieu de juger des choses par les *idées* qui les réprésentent, nous en jugeons par les *sentimens* que nous en avons. Il faut nous affermir dans cette vérité fondamentale en l'appliquant à ses consequences. Tous les principes de pratique ne se comprennent parfaitement que par l'usage qu'on en fait. Tâchez donc par de continuelles & sérieuses réfléxions, d'acquerir une forte & heureuse habitude de vous mettre en garde contre les surprises & les inspirations secrettes de vos fausses & trompeuses modalitez. Il n'y a point de travail plus digne d'un Philosophe. Car si nous distinguons bien les réponses de la Vérité intérieure,

de

de ce que nous nous disons à nous-mêmes ; ce qui part immediatement de la Raison, de ce qui vient jusqu'à nous par le corps, ou à l'occasion du corps ; ce qui est immuable, éternel, nécessaire ; de ce qui change à tous momens ; en un mot l'évidence de la lumiere d'avec la vivacité de l'instinct, il n'est presque pas possible que nous tombions dans l'erreur.

ARISTE. Je comprens bien tout ce que vous me dites. Et j'ai trouvé tant de satisfaction dans les réfléxions que j'ai déja faites sur cette matiere, que vous ne devez pas appréhender que je n'y pense plus. Passons à autre chose, si vous le jugez à propos.

THEODORE. Il est bien tard, Ariste, pour nous engager présentement dans une course un peu longue. Mais demain de quel côté voulez-vous que nous tournions ? Je vous prie d'y penser & de me le dire.

ARISTE. C'est à vous à me conduire.

THEODORE. Nullement : c'est à vous à choisir. Il ne vous doit point être indifferent de quel côté je vous mene. Est-ce que je ne puis pas vous tromper ?

Ne puis-je pas vous conduire où vous ne devez pas tendre ? La plûpart des hommes, mon cher Ariste, s'engagent imprudemment dans des études inutiles. Il suffit à tel d'avoir entendu faire l'éloge de la Chymie, de l'Astronomie, ou de quelque autre science vaine ou peu nécessaire, pour s'y jetter à corps perdu. Celui-ci ne sçaura pas si l'ame est immortelle; il seroit peut-être bien empêché à vous prouver qu'il y a un Dieu; & il vous reduira les égalitez de l'Algebre avec une facilité surprenante. Et celui-là sçaura toutes les délicatesses de la langue, toutes les regles des Grammairiens, qui n'aura jamais médité sur l'ordre de ses devoirs. Quel renversement d'esprit! Qu'une imagination dominante loüe d'un air passionné la connoissance des médailles, la Poësie des Italiens, la langue des Arabes & des Perses devant un jeune homme plein d'ardeur pour les sciences: cela suffira pour l'engager aveuglément dans ces sortes d'études; il négligera la connoissance de l'homme, les regles de la Morale, & peut-être oubliera-t'il ce qu'on apprend aux enfans dans leur Catechisme. C'est que l'hom-

me est une machine qui va comme on la pousse. C'est beaucoup plus le hazard que la Raison qui le conduit. Tous vivent d'opinion. Tous agissent par imitation. Ils se font mêmes un merite de suivre ceux qui vont devant, sans sçavoir où. Faites réfléxion sur les diverses applications de vos amis ; ou plûtôt repassez dans vôtre esprit la conduite que vous avez tenuë dans vos études : & jugez si vous avez eu raison de faire comme les autres. Jugez-en, dis-je, non sur les applaudissemens que vous avez recûs, mais sur les réponses décisives de la Vérité intérieure. Jugez-en sur la loi éternelle, l'Ordre immuable, sans égard aux folles pensées des hommes. Quoi, Ariste ! à cause que tout le monde se jette dans la bagatelle, chacun à sa maniere & selon son goût, faudra-t'il le suivre, de peur de passer pour Philosophe dans l'esprit des fous ? Faudra-t'il mêmes suivre par tout les Philosophes, jusques dans leurs abstractions & dans leurs chimeres, de crainte qu'ils ne nous regardent comme des ignorans ou des novateurs ? Il faut mettre chaque chose dans son rang. Il faut donner a préference aux connoissances qui la

meritent. Nous devons apprendre ce que nous devons sçavoir, & ne pas nous laisser remplir la tête d'un meuble inutile, quelque éclatant qu'il paroisse, lorsque le nécessaire nous manque. Pensez à cela, Ariste ; & vous me direz demain, quel doit être le sujet de nos entretiens. En voilà assez pour aujourd'hui.

ARISTE. Il vaut bien mieux, Theodore, que vous me le disiez vous-même.

THEODORE. Il vaut infiniment mieux que ce soit la Raison qui nous le dise à tous deux. Consultez-la sérieusement, & j'y penserai de mon côté.



VI. ENTRETIEN.

Preuves de l'éxistence des corps tirées de la révelation. Deux sortes de révelations. D'où vient que les révelations naturelles des sentimens nous sont une occasion d'erreur.

ARISTE. Que la question, Theodore, que vous m'avez donnée à résoudre est difficile ! J'avois bien raison de vous dire, que c'étoit à vous, qui sçavez le fort & le foible des sciences, l'utilité & la fécondité de leurs principes, de régler toutes mes démarches dans ce monde intelligible où vous m'avez transporté. Car je vous avoüe que je ne sçai de quel côté je dois tourner. Ce que vous m'avez appris peut bien me servir pour m'empêcher de m'égarer dans cette terre inconnuë. Je n'ai pour cela qu'à suivre pas à pas la lumiere, & ne me rendre qu'à l'évidence qui accompagne les idées claires. Mais il ne suffit pas d'avancer, il faut encore sçavoir où l'on va. Il ne suffit pas de découvrir sans cesse de nouvelles

véritez : il faut sçavoir où se trouvent ces véritez fécondes, qui donnent à l'esprit toute la perfection dont il est maintenant capable : ces véritez qui doivent régler les jugemens qu'il faut porter de Dieu & de ses ouvrages admirables ; qui doivent regler les mouvemens du cœur, & nous donner le goût, ou du moins l'avant-goût du souverain bien que nous desirons.

Si dans le choix des sciences il ne falloit s'arrêter qu'à l'évidence, sans peser leur utilité, l'Arithmetique seroit préferable à toutes les autres. Les véritez des nombres sont les plus claires de toutes ; puisque tous les autres rapports ne sont clairement connus, qu'autant qu'on peut les exprimer par ces mesures communes de tous les rapports éxacts qui se mesurent par l'unité. Et cette science est si féconde & si profonde, que quand j'emploïerois dix mille siecles pour en percer les profondeurs, j'y trouverois encore un fonds inépuisable de véritez claires & lumineuses. Cependant je ne croi pas que vous trouviez fort à propos que nous nous tournions de ce côté-là, charmez par l'évidence qui y éclatte de toutes parts. Car enfin

que nous serviroit-il de pénetrer dans les mysteres les plus cachez de l'Arithmetique & de l'Algebre ? Il ne suffit pas de courir bien du païs, de pénetrer bien avant dans des terres steriles, de découvrir des lieux où personne ne fut jamais : il faut aller droit à ces heureuses contrées où l'on trouve des fruits en abondance, des viandes solides capables de nous nourrir.

Quand j'ai donc comparé les sciences entr'elles selon mes lumieres, les divers avantages ou de leur évidence, ou de leur utilité, je me suis trouvé dans un embarras étrange. Tantôt la crainte de tomber dans l'erreur donnoit la préference aux sciences éxactes, telles que sont l'Arithmetique & la Geométrie, dont les démonstrations contentent admirablement nôtre vaine curiosité. Et tantôt le desir de connoître, non les rapports des idées entr'elles, mais les rapports qu'ont entr'eux & avec nous les ouvrages de Dieu parmi lesquels nous vivons, m'engageoit dans la Physique, la Morale, & les autres sciences qui dépendent souvent d'experiences & de phénomenes assez incertains. Chose étrange, Theodore,

que les sciences les plus utiles soient remplies d'obscuritez impénetrables; & que l'on trouve un chemin seur, & assez facile & uni, dans celles qui ne sont point si nécessaires ! Or, je vous prie, quel moïen de faire une juste estime du rapport de la facilité des unes & de l'utilité des autres, pour donner la préference à celle qui le merite ? Et comment pouvoir s'assurer si celles-là mêmes qui paroissent les plus utiles, le sont effectivement; & si celles qui ne paroissent qu'évidentes, n'ont point de grandes utilitez dont on ne s'avise pas ? Je vous avouë, Theodore, qu'aprés y avoir bien pensé, je ne sçai point encore à quoi me déterminer.

I. THEODORE. Vous n'avez pas perdu vôtre tems, mon cher Ariste, dans les réfléxions que vous avez faites. Car quoique vous ne sçachiez pas précisément à quoi vous devez vous appliquer, je suis déja bien assuré que vous ne donnerez pas dans quantité de fausses études, ausquelles plus de la moitié du monde est furieusement engagé. Je suis bien certain que si je me trompois moi-même dans le choix que je ferai de la suite de nos entretiens, vous êtes

en état de me désabuser. Quand les hommes levent la tête & regardent de tous côtez, ils ne suivent pas toûjours ceux qui vont devant. Ils ne les suivent que lorsqu'ils vont où il faut aller, & où ils veulent aller eux-mêmes. Et lorsque le premier de la bande s'engage imprudemment dans des routes dangereuses, & qui n'aboutissent à rien, les autres le font revenir. Ainsi continuez vos réfléxions sur vos démarches & sur les miennes. Ne vous fiez point trop à moi. Observez avec soin si je vous mene où nous devons aller tous deux.

Prenez donc garde, Ariste. Il y a des sciences de deux sortes. Les unes considerent les rapports des idées: les autres les rapports des choses par le moïen de leurs idées. Les premieres sont évidentes en toutes manieres: les autres ne le peuvent être, qu'en supposant que les choses sont semblables aux idées que nous en avons, & sur lesquelles nous en raisonnons. Ces dernieres sont fort utiles, mais elles sont environnées de grandes obscuritez, parce qu'elles supposent des faits dont il est fort difficile de connoître éxactement la vérité. Mais si nous pouvions

trouver quelque moïen de nous assurer de la justesse de nos suppositions, nous pourrions éviter l'erreur, & en même tems découvrir des véritez qui nous regardent de fort prés. Car encore un coup, les véritez ou les rapports des idées entr'elles ne nous regardent, que lorsqu'elles représentent les rapports qui sont entre les choses qui ont quelque liaison avec nous.

Ainsi il est évident, ce me semble, que le meilleur usage que nous puissions faire de nôtre esprit, c'est d'examiner quelles sont les choses qui ont avec nous quelque liaison : quelles sont les diverses manieres de ces liaisons : quelle en est la cause, quels en sont les effets : tout cela conformément aux idées claires, & aux experiences incontestables, qui nous assurent, celles-là, de la nature & des proprietez des choses, & celles-ci, du rapport & de la liaison qu'elles ont avec nous. Mais pour ne point tomber dans la bagatelle & dans l'inutilité, tout nôtre examen ne doit tendre qu'à ce qui peut nous rendre heureux & parfaits. Ainsi pour réduire en deux mots tout ceci, il me paroît évident que le meilleur usage que nous puissions

faire de nôtre esprit, c'est de tâcher d'acquerir l'intelligence des véritez que nous croïons par la foi, & de tout ce qui va à les confirmer. Car il n'y a nulle comparaison à faire de l'utilité de ces véritez avec l'avantage qu'on peut tirer de la connoissance des autres. Nous les croïons ces grandes véritez : il est vrai. Mais la foi ne dispense pas ceux qui le peuvent, de s'en remplir l'esprit, & de s'en convaincre de toutes les manieres possibles. Car au contraire la foi nous est donnée pour régler sur elle toutes les démarches de nôtre esprit, aussi-bien que tous les mouvemens de nôtre cœur. Elle nous est donnée pour nous conduire à l'intelligence des véritez mêmes qu'elle nous enseigne, Il se trouve tant de gens qui scandalisent les Fidéles par une Metaphysique outrée, & qui nous demandent avec insulte des preuves de ce qu'ils devroient croire sur l'autorité infaillible de l'Eglise, que quoique la fermeté de vôtre foi vous rende inébranlable à leurs attaques, vôtre charité doit vous porter à remedier au désordre & à la confusion qu'ils mettent par tout. Approuvez-vous donc, Ariste, le dessein que je vous propose

pour la ſuite de nos entretiens ?

ARISTE. Oüi certainement je l'approuve. Mais je ne penſois pas que vous vouluſſiez quitter la Metaphyſique. Si je l'avois crû, j'aurois, ce me ſemble, bien réſolu la queſtion de la préference des ſciences. Car il eſt clair que nulle découverte n'eſt comparable à l'intelligence des véritez de la Foi. Je croïois que vous ne penſiez qu'à me rendre un peu Philoſophe, & bon Metaphyſicien.

II. THEODORE. Je ne penſe auſſi qu'à cela ; & je ne pretens point quitter la Metaphyſique, quoique je me donnerai peut-être dans la ſuite la liberté de faire quelque courſe au delà de ſes limites ordinaires. Cette ſcience générale a droit ſur toutes les autres. Elle en peut tirer des exemples, & un petit détail néceſſaire pour rendre ſenſibles ſes principes généraux. Car par la Metaphyſique je n'entens pas ces conſiderations abſtraites de quelques proprietez imaginaires, dont le principal uſage eſt de fournir à ceux qui veulent diſputer de quoi diſputer ſans fin, j'entens par cette ſcience, les véritez générales qui peuvent ſervir de principes aux ſciences particulieres.

Je suis persuadé, Ariste, qu'il faut être bon Philosophe pour entrer dans l'intelligence des veritez de la Foi ; & que plus on est fort dans les vrais principes de la Metaphysique, plus est-on ferme dans les veritez de la Religion. Je suppose, comme vous le pouvez bien penser, ce qui est nécessaire pour rendre cette proposition recevable. Mais non, je ne croirai jamais que la vraïe Philosophie soit opposée à la Foi, & que les bons Philosophes puissent avoir des sentimens differens des vrais Chrêtiens. Car soit que Jesus-Christ selon sa Divinité, parle aux Philosophes dans le plus secret d'eux-mêmes, soit qu'il instruise les Chrêtiens par l'autorité visible de l'Eglise, il n'est pas possible qu'il se contredise, quoiqu'il soit fort possible d'imaginer des contradictions dans ses réponses, ou de prendre pour ses réponses nos propres décisions. La vérité nous parle en diverses manieres : mais certainement elle dit toûjours la même chose. Il ne faut donc point opposer la Philosophie à la Religion, si ce n'est la fausse Philosophie des Païens, la Philosophie fondée sur l'autorité humaine, en un mot toutes ces opinions

non révelées qui ne portent point le caractere de la vérité, cette évidence invincible qui force les esprits attentifs à se soûmettre. Vous pouvez juger par les véritez Metaphysiques que nous avons découvertes dans nos entretiens précedens, si la véritable Philosophie contredit la Religion. Pour moi je suis convaincu que cela n'est point. Car si je vous ai avancé quelques propositions contraires aux véritez que Jesus-Christ nous enseigne par l'autorité visible de son Eglise, ces propositions étant uniquement de mon fonds, & n'aïant point l'évidence invincible pour leur caractere, elles n'appartiennent nullement à la vraïe & solide Philosophie. Mais je ne sçai comment je m'arrête à vous dire des véritez, dont il est impossible de douter, pour peu d'attention qu'on y donne.

ARISTE. Permettez-moi, Theodore, que je vous declare, que j'ai été charmé de voir un rapport admirable entre ce que vous m'avez appris, ou plûtôt entre ce que la raison m'a appris par vôtre moïen, & ces grandes & nécessaires véritez que l'autorité de l'Eglise fait croire aux simples & aux igno-

rans, que Dieu veut ſauver auſſi-bien que les Philoſophes. Vous m'avez, par exemple, convaincu de la corruption de ma nature, & de la néceſſité d'un Liberateur. Je ſçai que toutes les intelligences n'ont qu'un ſeul & unique Maître le Verbe divin, & qu'il n'y a que la Raiſon incarnée & renduë ſenſible qui puiſſe délivrer des hommes charnels de l'aveuglément dans lequel nous naiſſons tous. Je vous avouë avec une ſatisfaction extrême, que ces véritez fondamentales de nôtre foi, & pluſieurs autres que je ſerois trop long de vous dire, ſont des ſuites néceſſaires des principes que vous m'avez démontrez. Continuez, je vous prie. Je tâcherai de vous ſuivre par tout où vous me conduirez.

THEODORE. Ah! mon cher Ariſte, prenez garde encore un coup que je ne m'égare. J'appréhende que vous ne ſoïez trop facile, & que vôtre approbation ne m'inſpire quelque négligence, & ne me faſſe tomber dans l'erreur. Craignez pour moi, & défiez-vous de tout ce que vous peut dire un homme ſujet à l'illuſion. Auſſi-bien n'apprendrez-vous rien, ſi vos réfléxions ne vous mettent en poſſeſſion des

véritez que je vas tâcher de vous démontrer.

III. Il n'y a que trois ſortes d'Etres dont nous aïons quelque connoiſſance, & avec qui nous puiſſions avoir quelque liaiſon : Dieu, ou l'Etre infiniment parfait, qui eſt le principe ou la cauſe de toutes choſes : des eſprits, que nous ne connoiſſons que par le ſentiment intérieur que nous avons de nôtre nature; des corps, dont nous ſommes aſſurez de l'éxiſtence par la révelation que nous en avons. Or ce qu'on appelle un homme, n'eſt qu'un composé....

ARISTE. Doucement, Theodore. Je ſçai qu'il y a un Dieu ou un Etre infiniment parfait. Car ſi j'y penſe, & certainement j'y penſe, il faut qu'il ſoit, puiſque rien de fini ne peut repréſenter l'infini. Je ſçai auſſi qu'il y a des eſprits, ſuppoſé qu'il y ait des êtres qui me reſſemblent. Car je ne puis douter que je ne penſe ; & je ſçai que ce qui penſe eſt autre choſe que de l'étenduë ou de la matiere. Vous m'avez prouvé ces véritez. Mais que voulez-vous dire, que nous ſommes aſſurez de l'éxiſtence des corps *par la révelation que nous en avons?* Quoi donc! eſt-ce que nous ne les

II. Entretien.
I. Entretien.

les voïons, & que nous ne les ſentons pas ? Nous n'avons pas beſoin de *révelation* pour nous apprendre que nous avons un corps, lorſqu'on nous pique : nous le ſentons bien vraïment.

THEODORE. Oüi, ſans doute, nous le ſentons. Mais ce ſentiment de douleur que nous avons eſt une eſpece de *révelation*. Cette expreſſion vous frappe. Mais c'eſt exprés pour cela que je m'en ſers. Car vous oubliez toûjours que c'eſt Dieu lui-même qui produit dans vôtre ame tous les divers ſentimens dont elle eſt touchée à l'occaſion des changemens qui arrivent à vôtre corps, en conſequence des loix générales de l'union des deux ſubſtances qui composent l'homme : loix qui ne ſont que les volontez efficaces & conſtantes du Créateur, ainſi que je vous l'expliquerai dans la ſuite. La pointe qui nous pique la main, ne verſe point la douleur par le trou qu'elle fait au corps. Ce n'eſt point l'ame non plus qui produit en elle ce ſentiment incommode, puiſqu'elle ſouffre la douleur malgré qu'elle en ait. C'eſt aſſurément une puiſſance ſuperieure. C'eſt donc Dieu lui-même, qui par les ſentimens dont il nous frappe

nous révele à nous ce qui se fait hors de nous, je veux dire dans nôtre corps, & dans ceux qui nous environnent. Souvenez-vous, je vous prie, de ce que je vous ai déja dit tant de fois.

IV. ARISTE. J'ai tort, Theodore. Mais ce que vous me dites me fait naître dans l'esprit une pensée fort étrange. Je n'oserois presque vous la proposer, car j'appréhende que vous ne me traitiez de visionnaire. C'est que je commence à douter qu'il y ait des corps. La raison est, que la révelation que Dieu nous donne de leur éxistence n'est pas seure. Car enfin il est certain que nous en voïons quelquefois qui ne sont point, comme lorsque nous dormons, ou que la fiévre nous cause quelque transport au cerveau. Si Dieu en consequence de ses loix générales, comme vous dites, peut nous donner quelquefois des sentimens trompeurs, s'il peut par nos sens nous réveler des choses fausses; pourquoi ne le pourra-t'il pas toûjours, & comment pourrons nous discerner la vérité de la fausseté dans le témoignage obscur & confus de nos sens? Il me semble que la prudence m'oblige à suspendre mon jugement sur l'é-

xistence des corps. Je vous prie de m'en donner une démonstration éxacte.

THEODORE. *Une démonstration éxacte !* C'est un peu trop, Ariste. Je vous avoüe que je n'en ai point. Il me semble au contraire que j'ai une *démonstration éxacte* de l'impossibilité d'une telle démonstration. Mais rassurez-vous. Je ne manque pas de preuves certaines, & capables de dissiper vôtre doute. Et je suis bien-aise qu'un tel doute vous soit venu dans l'esprit. Car enfin, douter qu'il y a des corps par des raisons qui font qu'on ne peut douter qu'il y a un Dieu, & que l'ame n'est point corporelle, c'est une marque certaine qu'on se met au dessus de ses préjugez, & qu'au lieu d'assujettir la raison aux sens, comme font la plûpart des hommes, on reconnoît le droit qu'elle a de prononcer en nous souverainement. Qu'il soit impossible de donner une démonstration éxacte de l'éxistence des corps, en voici, si je ne me trompe, une preuve démonstrative.

V. La notion de l'Etre infiniment parfait ne renferme point de rapport nécessaire à aucune créature. Dieu se suffit pleinement à lui-même. La ma-

tiere n'eſt donc point une émanation néceſſaire de la Divinité. Du moins, ce qui me ſuffit préſentement, il n'eſt pas évident qu'elle en ſoit une émanation néceſſaire. Or on ne peut donner une *démonſtration éxacte* d'une vérité, qu'on ne faſſe voir qu'elle a une liaiſon néceſſaire avec ſon principe; qu'on ne faſſe voir que c'eſt un rapport néceſſairement renfermé dans les idées que l'on compare. Donc il n'eſt pas poſſible de démontrer en rigueur qu'il y a des corps.

En effet l'éxiſtence des corps eſt arbitraire. S'il y en a, c'eſt que Dieu a bien voulu en créer. Or il n'en eſt pas de même de cette volonté de créer des corps, comme de celles de punir les crimes, & de récompenſer de bonnes œuvres, d'éxiger de nous de l'amour & de la crainte, & le reſte. Ces volontez de Dieu & mille autres ſemblables, ſont néceſſairement renfermées dans la Raiſon divine, dans cette Loi ſubſtantielle, qui eſt la regle inviolable des volontez de l'Etre infiniment parfait, & généralement de toutes les intelligences. Mais la volonté de créer des corps n'eſt point néceſſairement renfermée

dans la notion de l'Etre infiniment parfait, de l'Etre qui se suffit pleinement à lui-même. Bien loin de cela, cette notion semble exclure de Dieu une telle volonté. Il n'y a donc point d'autre voïe que la révelation qui puisse nous assurer, que Dieu a bien voulu créer des corps: supposé néanmoins ce dont vous ne doutez plus, sçavoir qu'ils ne sont point visibles par eux-mêmes, qu'ils ne peuvent agir dans nostre esprit, ni se représenter à lui; & que nôtre esprit lui-même ne peut les connoître que dans les idées qui les représentent, ni les sentir que par des modalitez ou des sentimens, dont ils ne peuvent être la cause, qu'en consequence des loix arbitraires de l'union de l'ame & du corps.

VI. ARISTE. Je comprens bien, Theodore, qu'on ne peut déduire démonstrativement l'éxistence des corps de la notion de l'Etre infiniment parfait & qui se suffit à lui-même. Car les volontez de Dieu qui ont rapport au monde, ne sont point renfermées dans la notion que nous avons de lui. Or n'y aïant que ces volontez qui puissent donner l'être aux créatures, il est clair

qu'on ne peut démontrer qu'il y a des corps. Car on ne peut démontrer que les véritez qui ont une liaiſon néceſſaire avec leur principe. Ainſi, puiſqu'on ne peut s'aſſurer de l'éxiſtence des corps par l'évidence d'une démonſtration, il n'y a plus d'autre voïe que l'autorité de la révelation. Mais cette voïe ne me paroît pas ſeure. Car encore que je découvre clairement dans la notion de l'Etre infiniment parfait, qu'il ne peut vouloir me tromper; l'experience m'apprend que ſes révelations ſont trompeuſes : deux véritez que je ne puis accorder. Car enfin nous avons ſouvent des ſentimens qui nous révelent des fauſſetez. Tel ſent de la douleur dans un bras qu'il n'a plus. Tous ceux que nous appellons fous, voïent devant eux des objets qui ne ſont point. Et il n'y a peut-être perſonne qui en dormant n'ait été ſouvent tout ébranlé & tout épouvanté par de purs phantômes. Dieu n'eſt point trompeur. Il ne peut vouloir tromper perſonne, ni les fous, ni les ſages. Mais néanmoins nous ſommes tous ſéduits par les ſentimens dont il nous touche, & par leſquels il nous révele l'éxiſtence des corps. Il eſt donc

tres-certain que nous sommés trompez souvent. Mais il me paroît peu certain que nous ne le soïons pas toûjours. Voïons donc sur quel fondement vous appuïez la certitude que vous prétendez avoir qu'il y a des corps.

VII. THEODORE. Il y a en général des révelations de deux sortes. Les unes sont naturelles, les autres surnaturelles. Je veux dire que les unes se font en consequence de quelques loix générales qui nous sont connuës, selon lesquelles l'auteur de la nature agit dans nôtre esprit à l'occasion de ce qui arrive à nôtre corps ; & les autres, par des loix générales qui nous sont inconnuëes, ou par des volontez particulieres ajoûtées aux loix générales, pour remedier aux suites fâcheuses qu'elles ont à cause du peché qui a tout dereglé. Or les unes & les autres révelations, les naturelles & les surnaturelles, sont véritables en elles-mêmes. Mais les premieres nous sont maintenant une occasion d'erreur: non qu'elles soient fausses par elles-mêmes, mais parce que nous n'en faisons pas l'usage pour lequel elles nous sont données ; & que le peché a corrompu la nature, & mis une espece

de contradiction dans le rapport que les loix générales ont avec nous. Certainement les loix générales de l'union de l'ame & du corps, en conſequence deſquelles Dieu nous révele que nous avons un corps, & que nous ſommes au milieu de beaucoup d'autres, ſont tres-ſagement établies. Souvenez-vous de nos entretiens précedens. Elles ne ſont point trompeuſes par elles-mêmes, dans leur inſtitution, conſiderées avant le peché & dans le deſſein de leur auteur. Car il faut ſçavoir que l'homme avant ſon peché, avant l'aveuglément & le trouble que la rebellion de ſon corps a produit dans ſon eſprit, connoiſſoit clairement par la lumiere de la Raiſon.

1. Que Dieu ſeul pouvoit agir en lui, le rendre heureux ou malheureux par le plaiſir ou la douleur, en un mot le modifier ou le toucher.

2. Il ſçavoit par experience que Dieu le touchoit toûjours de la même maniere dans les mêmes circonſtances.

3. Il reconnoiſſoit donc par l'experience, auſſi-bien que par la Raiſon, que la conduite de Dieu étoit & devoit être uniforme.

4.

4. Ainsi il étoit déterminé à croire qu'il y avoit des êtres qui étoient les causes occasionnelles des loix générales, selon lesquelles il sentoit bien que Dieu agissoit en lui. Car encore un coup, il sçavoit bien que Dieu seul agissoit en lui.

5. Lorsqu'il le vouloit, il pouvoit s'empêcher de sentir l'action des objets sensibles.

6. Le sentiment intérieur qu'il avoit de ses propres volontez, & de l'action respectueuse & soûmise de ces objets, lui apprenoit donc qu'ils lui étoient inferieurs, puisqu'ils lui étoient subordonnez, car alors tout étoit parfaitement dans l'Ordre.

7. Ainsi consultant l'idée claire jointe au sentiment dont il étoit touché à l'occasion de ces objets, il voïoit clairement que ce n'étoit que des corps, puisque cette idée ne représente que des corps.

8. Il concluoit donc, que les divers sentimens dont Dieu le touchoit, n'étoient que des révelations par lesquelles il lui apprenoit qu'il avoit un corps, & qu'il étoit environné de plusieurs autres.

9. Mais sçachant par la Raison, que

la conduite de Dieu devoit être uniforme ; & par l'experience, que les loix de l'union de l'ame & du corps étoient toûjours les mêmes : voïant bien que ces loix n'étoient établies que pour l'avertir de ce qu'il devoit faire pour conserver sa vie, il découvroit aisément qu'il ne devoit pas juger de la nature des corps par les sentimens qu'il en avoit ; ni se laisser persuader de leur éxistence par ces mêmes sentimens, si ce n'est lorsque son cerveau étoit ébranlé par une cause étrangere, & non point par un mouvement d'esprits excité par une cause intérieure. Or il pouvoit reconnoître quelle étoit la cause de l'ébranlement ou des traces actuelles de son cerveau, parce que le cours des esprits animaux étoit parfaitement soûmis à ses volontez. Ainsi il n'étoit point comme les fous ou les febricitans, ni comme nous dans le sommeil, sujet à prendre des phantômes pour des réalitez, à cause qu'il pouvoit discerner si les traces de son cerveau étoient produites par le cours intérieur & involontaire des esprits, ou par l'action des objets ; ce cours étant volontaire en lui & dépendant de ses desirs pratiques. Tout cela

me paroît évident, & une suite nécessaire de deux véritez incontestables : la premiere, que l'homme avant le peché avoit des idées fort claires, & que son esprit étoit exemt de préjugez : la seconde, que son corps, ou du moins la principale partie de son cerveau lui étoit parfaitement soûmise.

Cela supposé, Ariste, vous voïez bien que les loix générales, en consequence desquelles Dieu nous donne ces sentimens ou ces révelations naturelles, qui nous assurent de l'éxistence des corps, & du rapport qu'ils ont avec nous, sont tres-sagement établies : vous voïez que ces révelations ne sont nullement trompeuses par elles-mêmes. On ne pouvoit rien faire de mieux, par les raisons que je vous ai déja dites. D'où vient donc qu'elles nous jettent maintenant dans une infinité d'erreurs ? C'est assurément que nôtre esprit est obscurci : c'est que nous sommes remplis des préjugez de l'enfance : c'est que nous ne sçavons pas faire de nos sens l'usage pour lequel ils nous sont donnez. Et tout cela précisément : prenez-y garde, parce que l'homme a perdu par sa faute le pouvoir qu'il devroit avoir sur la partie princi-

pale du cerveau, ſur celle dont tous les changemens ſont toûjours ſuivis de quelque nouvelle penſée. Car nôtre union avec la Raiſon univerſelle eſt extrêmement affoiblie par la dépendance où nous ſommes de nôtre corps. Car enfin nôtre eſprit eſt tellement ſitué entre Dieu qui nous éclaire, & le corps qui nous aveugle, que plus il eſt uni à l'un, c'eſt une néceſſité qu'il le ſoit d'autant moins à l'autre

Comme Dieu ſuit & doit ſuivre éxactement les loix qu'il a établies de l'union des deux ſubſtances dont nous ſommes compoſez, & que nous avons perdu le pouvoir d'empêcher les traces que les eſprits rebelles font dans le cerveau, nous prenons des phantômes pour des réalitez. Mais la cauſe de nôtre erreur ne vient point préciſément de la fauſſeté de nos révelations naturelles, mais de l'imprudence & de la témerité de nos jugemens, de l'ignorance où nous ſommes de la conduite que Dieu doit tenir, du deſordre en un mot que le peché a cauſé dans toutes nos facultez, & du trouble qu'il a jetté dans nos idées; non en changeant les loix de l'union de l'ame & du corps, mais en

soûlevant nôtre corps, & en nous privant par sa rebellion de la facilité de pouvoir faire de ces loix l'usage pour lequel elles ont été établies. Vous comprendrez plus clairement tout ceci dans la suite de nos entretiens, ou quand vous y aurez medité. Cependant, Ariste, nonobstant tout ce que je viens de vous dire, je ne voi pas qu'il puisse y avoir de bonne raison de douter qu'il y ait des corps en général. Car si je me puis tromper à l'égard de l'éxistence de tel corps, je voi bien que c'est à cause que Dieu suit éxactement les loix de l'union de l'ame & du corps: je voi bien que c'est que l'uniformité de la conduite de Dieu ne doit pas être troublée par l'irregularité de la nôtre; & que la perte, que nous avons faite par nôtre faute du pouvoir que nous avions sur nôtre corps, n'a dû rien changer dans les loix de son union avec nôtre ame. Cette raison me suffit pour m'empêcher de me tromper sur l'éxistence de tel corps. Je ne suis pas porté invinciblement à croire qu'il est. Mais cette raison me manque, & je ne voi pas qu'il soit possible d'en trouver quelqu'autre, pour m'empêcher de croire en général qu'il y a des

corps, contre tous les divers ſentimens que j'en ai : ſentimens tellement ſuivis, tellement enchaînez, ſi bien ordonnez, qu'il me paroît comme certain que Dieu voudroit nous tromper, s'il n'y avoit rien de tout ce que nous voïons.

VIII. Mais pour vous délivrer entierement de vôtre doute ſpeculatif, la foi nous fourni une démonſtration à laquelle il eſt impoſſible de réſiſter. Car qu'il y ait, ou qu'il n'y ait point de corps, il eſt certain que nous en voïons, & qu'il n'y a que Dieu qui nous en puiſſe donner les ſentimens. C'eſt donc Dieu qui préſente à mon eſprit les apparences des hommes avec leſquels je vis, des Livres que j'étudie, des Prédicateurs que j'entens. Or je lis dans l'apparence du Nouveau Teſtament les Miracles d'un Homme-Dieu, ſa Reſurrection, ſon Aſcenſion au Ciel, la Prédication des Apôtres, ſon heureux ſuccez, l'établiſſement de l'Egliſe. Je compare tout cela avec ce que je ſçai de l'Hiſtoire, avec la Loi des Juifs, avec les Propheties de l'Ancien Teſtament. Ce ne ſont encore là que des apparences. Mais encore un coup, je ſuis certain que c'eſt Dieu ſeul qui me les don-

ne, & qu'il n'eſt point trompeur. Je compare donc de nouveau toutes les apparences que je viens de dire, avec l'idée de Dieu, la beauté de la Religion, la ſainteté de la Morale, la néceſſité d'un culte; & enfin je me trouve porté à croire ce que la Foi nous enſeigne. Je le croi en un mot ſans avoir beſoin de preuve démonſtrative en toute rigueur. Car rien ne me paroît plus déraiſonnable que l'infidelité, rien de plus imprudent que de ne ſe pas rendre à la plus grande autorité qu'on puiſſe avoir dans des choſes que nous ne pouvons éxaminer avec l'éxactitude Geometrique, ou parce que le tems nous manque, ou pour mille autres raiſons. Les hommes ont beſoin d'une autorité qui leur apprenne les véritez néceſſaires, celles qui doivent les conduire à leur fin: & c'eſt renverſer la Providence, que de rejetter l'autorité de l'Egliſe. Cela me paroît évident, & je vous le prouverai * dans la ſuite. Or la Foi m'apprend que Dieu a créé le Ciel & la Terre. Elle m'apprend que l'Ecriture eſt un Livre divin. Et ce Livre ou ſon apparence me dit nettement & poſitivement, qu'il y a mille & mille créa-

* Entret. XIII.

tures. Donc voilà toutes mes apparences changées en réalitez. Il y a des corps : cela eſt démontré en toute rigueur, la Foi ſuppoſée. Ainſi je ſuis aſſuré qu'il y a des corps, non ſeulement par la révelation naturelle des ſentimens que Dieu m'en donne, mais encore beaucoup plus par la révelation ſurnaturelle de la Foi. Voilà, mon cher Ariſte, de grands raiſonnemens contre un doute qui ne vient gueres naturellement dans l'eſprit. Il y a peu ds gens aſſez Philoſophes pour le propoſer. Et quoiqu'on puiſſe former contre l'éxiſtence des corps des difficultez qui paroiſſent inſurmontables, principalement à ceux qui ne ſçavent pas que Dieu doit agir en nous par des loix générales ; cependant je ne croi pas que jamais perſonne en puiſſe douter ſérieuſement. Ainſi il n'étoit pas fort néceſſaire de nous arrêter à diſſiper un doute ſi peu dangereux. Car je ſuis bien certain que vous-même n'aviez pas beſoin de tout ce que je viens de vous dire, pour vous aſſurer que vous êtes avec Theodore.

ARISTE. Je ne ſçai pas trop bien cela. Je ſuis certain que vous êtes ici.

Mais c'eſt que vous me dites des choſes qu'un autre ne me diroit pas, & que je ne me dirois jamais à moi-même. Car du reſte l'amitié que j'ai pour Theodore eſt telle, que je le rencontre par tout. Que ſçais-je ſi cette amitié venant encore à s'augmenter, quoique cela ne me paroiſſe gueres poſſible, je pourrai toûjours bien diſtinguer entre le vrai & le faux Theodore?

THEODORE. Vous n'êtes pas ſage, mon cher Ariſte. Ne vous déferez-vous jamais de ces manieres flateuſes? Cela eſt indigne d'un Philoſophe.

ARISTE. Que vous êtes ſevere! Je ne m'attendois pas à cette réponſe.

THEODORE. Ni moi à la vôtre. Je croïois que vous ſuiviez mon raiſonnement. Mais vôtre réponſe me donne quelque ſujet de craindre que vous ne m'aïez fait parler aſſez inutilement ſur vôtre doute. La plûpart des hommes propoſent ſans réfléxion des difficultez; & au lieu d'être ſérieuſement attentifs aux réponſes qu'on leur donne, ils ne penſent qu'à quelque répartie qui faſſe admirer la délicateſſe de leur imagination. Bien loin de s'inſtruire mutuellement, ils ne penſent qu'à ſe flatter les

uns les autres. Ils se corrompent ensemble par les inspirations secrettes de la plus criminelle des passions : & au lieu d'étouffer tous ces sentimens, qu'excite en eux la concupiscence de l'orgueil ; au lieu de se communiquer les vrais biens dont la Raison leur fait part, ils se donnent de l'encens qui les enteste & qui les trouble.

ARISTE. Ah ! Theodore, que je sens vivement ce que vous me dites ! Mais quoi ! est-ce que vous lisez dans mon cœur ?

THEODORE. Non, Ariste. C'est dans le mien que je lis ce que je vous dis. C'est dans le mien que je trouve ce fonds de concupiscence & de vanité qui me fait médire du genre humain. Je ne sçai rien de ce qui se passe dans vôtre cœur, que par rapport à ce que je sens dans le mien. Je crains pour vous ce que j'appréhende pour moi. Mais je ne suis point assez témeraire pour juger de vos dispositions actuelles. Mes manieres vous surprennent. Elles sont dures & incommodes, rustiques, si vous le voulez. Mais quoi ! pensez-vous que l'amitié sincere, fondée sur la Raison, cherche des détours & des déguisemens?

Vous ne connoiſſez pas les privileges des *Meditatifs*. Ils ont droit de dire ſans façon à leurs amis ce qu'ils trouvent à redire dans leur conduite. Je voudrois bien, mon cher Ariſte, remarquer dans vos réponſes un peu plus de ſimplicité, & beaucoup plus d'attention. Je voudrois que chez vous la Raiſon fût toûjours la ſuperieure, & que l'imagination ſe tût. Mais ſi elle eſt maintenant trop fatiguée de ſon ſilence, quittons la Metaphyſique. Nous la reprendrons une autre fois. Sçavez-vous bien que ce Meditatif dont je vous parlai il y a deux jours veut venir ici ?

ARISTE. Qui ? Theotime ?

THEODORE. Hé bien, oüi, Theotime lui-même.

ARISTE. Ah l'honnête homme ! Quelle joïe ! Que d'honneur !

THEODORE. Il a appris je ne ſçai comment que j'étois ici, & que nous philoſophions enſemble. Car quand Ariſte eſt quelque part, on le ſçait bientôt. C'eſt que tout le monde veut l'avoir. Voilà ce que c'eſt que d'être bel eſprit, & d'avoir tant de qualitez brillantes. Il faut ſe trouver par tout pour ne chagriner perſonne. On n'eſt plus à ſoi.

ARISTE. Quelle ſervitude !

THEODORE. En voulez vous être délivré ? Devenez meditatif, & tout le monde vous laiſſera bien-tôt là. Le grand ſecret de ſe délivrer de l'importunité de bien des gens, c'eſt de leur parler raiſon. Ce langage qu'ils n'entendent pas, les congedie pour toûjours, ſans qu'ils aïent ſujet de s'en plaindre.

ARISTE. Cela eſt vrai. Mais Theotime, quand l'aurons-nous ?

IX. THEODORE. Quand il vous plaira.

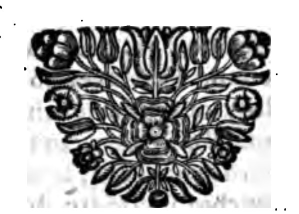
ARISTE. Hé ! je vous prie de l'avertir inceſſamment que nous l'attendons, & de l'aſſurer ſur tout que je ne ſuis plus ce que j'étois autrefois. Mais que cela ne rompe point, s'il vous plaît, la ſuite de nos entretiens. Je renonce à mon doute, Theodore. Mais je ne ſuis pas fâché de vous l'avoir propoſé. Car par les choſes que vous m'avez dites, j'entrevois le dénoüement de quantité de contradictions apparentes, que je ne pouvois accorder avec la notion que nous avons de la Divinité. Lorſque nous dormons, Dieu nous fait voir mille objets qui ne ſont point. C'eſt qu'il ſuit & doit ſuivre les loix générales

de l'union de l'ame & du corps. Ce n'eſt point qu'il veüille nous tromper. S'il agiſſoit en nous par des volontez particulieres, nous ne verrions point dans le ſommeil tous ces phantômes. Je ne m'étonne plus de voir des monſtres, & tous les déreglemens de la nature. J'en vois la cauſe dans la ſimplicité des voïes de Dieu. L'innocence opprimée ne me ſurprend plus : ſi les plus forts l'emportent ordinairement, c'eſt que Dieu gouverne le monde par des loix générales, & qu'il remet à un autre tems la vengeance des crimes. Il eſt juſte, nonobſtant les heureux ſuccés des impies, nonobſtant la proſperité des armes des Conquerans les plus injuſtes. Il eſt ſage, quoique l'Univers ſoit rempli d'ouvrages où il ſe rencontre mille défauts. Il eſt immuable, quoiqu'il ſemble ſe contredire à tous momens, quoiqu'il ravage par la greſle les terres qu'il avoit couvertes de fruits par l'abondance des pluyes. Tous ces effets qui ſe contrediſent ne marquent point de contradiction ni de changement dans la cauſe qui les produit. C'eſt au contraire que Dieu ſuit inviolablement les mêmes loix, & que ſa conduite n'a nul rapport

à la nôtre. Si tel souffre de la douleur dans un bras qu'il n'a plus, ce n'est point que Dieu ait dessein de le tromper : c'est uniquement que Dieu ne change point de dessein, & qu'il obeït éxactement à ses propres loix : c'est qu'il les approuve, & qu'il ne les condamnera jamais : c'est que rien ne peut troubler l'uniformité de sa conduite, rien ne peut l'obliger à déroger à ce qu'il a fait. Il me semble, Theodore, que j'entrevois que ce principe des loix générales a une infinité de consequences d'une tres-grande utilité.

THEODORE. Bon cela, mon cher Ariste. Vous me donnez bien de la joïe. Je ne pensois pas que vous eussiez été assez attentif pour bien prendre les principes dont dépendent les réponses que je vous ai faites. Cela va fort bien. Mais il faudra examiner à fonds ces principes, afin que vous en connoissiez plus clairement la solidité, & leur merveilleuse fécondité. Car ne vous imaginez pas qu'il vous suffise de les entrevoir ; & mêmes de les avoir compris, pour être en état de les appliquer à toutes les difficultez qui en dépendent. Il faut par l'usage s'en rendre comme le

Maître, & acquerir la facilité d'y rapporter tout ce qu'ils peuvent éclaircir. Mais je ſuis d'avis que nous remettions l'examen de ces grands principes juſqu'à ce que Theotime ſoit arrivé. Tâchez cependant de découvrir par vous-même quelles ſont les choſes qui ont avec nous quelque liaiſon, quelles ſont les cauſes de ces liaiſons, & quels en ſont les effets. Car il eſt bon que vôtre eſprit ſoit préparé ſur ce qui doit être le ſujet de nos entretiens, afin que vous puiſſiez plus facilement ou me reprendre, ſi je m'égare ; ou me ſuivre, ſi je vous conduis directement où nous devons tendre de toutes nos forces.



VII. ENTRETIEN.

De l'inefficace des causes naturelles, ou de l'impuissance des créatures. Que nous ne sommes unis immediatement & directement qu'à Dieu seul.

APrès bien des complimens de part & d'autre entre Ariste & Theotime, Ariste aïant remarqué que Theodore n'étoit pas tout à fait content de ce que cela ne finissoit point, & voulant ceder au nouveau venu la gloire de ce petit combat d'esprit, il se tût. Et Theodore prenant la parole, crut devoir dire à Theotime en faveur d'Ariste.

THEODORE. En verité, Theotime, je ne pensois pas que vous fussiez si galant homme. Vous avez obligé Ariste à se rendre, lui qui ne se rendit jamais à personne. Voilà une victoire qui vous feroit bien de l'honneur, si vous l'aviez remportée chez Philandre. Mais apparemment elle vous auroit coûté plus cher. Car ne vous y trompez pas, c'est qu'Ariste veut faire chez lui les honneurs. Il vous cede ici par complaisance,

sance, & par une espece de devoir.

THEOTIME. Je n'en doute pas, Theodore. Je voi fort bien qu'il veut m'épargner.

ARISTE. Ah! cessez l'un & l'autre de me pousser : ou du moins, Theodore, laissez-moi la liberté de me défendre.

THEODORE. Non, Ariste. Ne voilà que trop de discours inutiles. Nous nous taisons, Theotime & moi. Parlons de quelque chose de meilleur. Dites-nous je vous prie, ce qui vous est venu dans l'esprit sur le sujet que je vous proposai dans nôtre dernier entretien. Quelles sont les choses avec qui nous avons quelque liaison ? Quelles sont les causes de ces liaisons, & quels en sont les effets ? Car nous aimons mieux vous entendre philosopher, que de nous voir accablez d'une profusion de douceurs & d'honnêtetez.

ARISTE. Vous supposez, je croi, Theodore, que j'aïe veillé toute la nuit pour regaler, Theotime de quelque discours étudié.

THEODORE. Laissons tout cela, Ariste, & parlons naturellement.

I. ARISTE. Il me semble, Theo-

dore, qu'il n'y a rien à quoi je ſois plus étroitement uni qu'à mon propre corps. Car on ne peut le toucher, ſans m'ébranler moi-même. Dés qu'on le bleſſe, je ſens qu'on m'offenſe, & qu'on me trouble. Rien n'eſt plus petit que la trompe de ces couſins importuns qui nous inſultent le ſoir à la promenade; & cependant, pour peu qu'ils enfoncent ſur ma peau la pointe imperceptible de leur trompe venimeuſe, je me ſens percé dans l'ame. Le ſeul bruit qu'ils font à mes oreilles me donne l'allarme : marque certaine que je ſuis uni à mon corps plus étroitement qu'à toute autre choſe. Oüi, Theodore, celà eſt ſi vrai, que ce n'eſt mêmes que par nôtre corps que nous ſommes unis à tous ces objets qui nous environnent. Si le ſoleil n'ébranloit point mes yeux, il ſeroit inviſible à mon égard : & ſi malheureuſement pour moi je devenois ſourd, je ne trouverois plus tant de douceur dans le commerce que j'ai avec mes amis. C'eſt mêmes par mon corps que je tiens à ma Religion. Car c'eſt par mes oreilles & par mes yeux que la foi m'eſt entrée dans l'eſprit & dans le cœur. Enfin c'eſt par mon corps que je

tiens à tout. Je suis donc uni à mon corps plus étroitement qu'à toute autre chose.

THEODORE. Avez-vous médité long-tems, mon cher Ariste, pour faire cette grande découverte?

THEOTIME. Tout cela se peut fort bien dire, Theodore.

THEODORE. Oüi, Theotime, par des gens qui ne consultent que leurs sens. Pour qui prenez-vous Ariste, d'approuver dans sa bouche ce qu'il n'y a point de païsan qui ne puisse dire? Je ne reconnois plus Ariste dans cette réponse.

ARISTE. Je voi bien que j'ai fort mal debuté.

THEODORE. Fort mal assurément. Je ne m'attendois pas à ce debut. Car je ne croiois pas qu'aujourd'hui vous eussiez oublié ce que vous sçaviez hier. Mais les préjugez reviennent toujours à la charge, & nous chassent de nos conquêtes, si par nôtre vigilance & de bons retranchemens nous ne sçavons nous y maintenir. Oh bien, je vous soûtiens que nous ne sommes nullement unis à nôtre corps, bien loin de l'être à lui plus étroitement qu'à toute

autre chose. J'outre un peu mes expressions, afin qu'elles vous frappent vivement, & que vous n'oubliiez plus ce que je vous dis. Non, Ariste, à parler éxactement & en rigueur, vôtre esprit n'est & ne peut être uni à vôtre corps. Car il ne peut être uni qu'à ce qui peut agir en lui. Or pensez-vous que vôtre corps puisse agir dans vôtre esprit? Pensez-vous que ce soit par lui que vous êtes raisonnable, heureux ou malheureux, & le reste? Est-ce vôtre corps qui vous unit à Dieu, à la Raison qui nous éclaire: ou si c'est Dieu qui vous unit à vôtre corps, & par vôtre corps à tout ce qui vous environne?

ARISTE. Assurément, Theodore, c'est Dieu qui a uni mon esprit à mon corps. Mais ne pourroit-on pas dire....

THEODORE. Quoi! Que c'est vôtre esprit qui agit maintenant sur vôtre corps, & vôtre corps sur vôtre esprit? Je vous entens. Dieu a fait cette union de l'esprit & du corps. Mais ensuite voilà vôtre corps, & par lui tous les objets capables d'agir dans vôtre esprit. Cette union faite, voilà aussi vôtre esprit capable d'agir dans vôtre corps, & par lui sur ceux qui vous environ-

nent. N'est-ce pas là ce qu'on pourroit peut-être dire ?

ARISTE. Il y a là quelque chose que je n'entens pas trop bien. Comment tout cela se fait-il ? Je vous parle comme aïant oublié la meilleure partie de ce que vous m'avez dit, faute d'y avoir pensé.

THEODORE. Je m'en doute bien. Vous voulez que je vous prouve plus éxactement & plus en détail les principes sur lesquels je vous ai parlé jusques ici. Il faut tâcher de vous satisfaire. Mais je vous prie de vous rendre attentif, & de me répondre, & vous Theotime, de nous observer tous deux.

II. Pensez-vous, Ariste, que la matiere, que vous ne jugez peut-être pas capable de se remuer d'elle-même, ni de se donner aucune modalité, puisse jamais modifier un esprit, le rendre heureux ou malheureux, lui représenter des idées, lui donner divers sentimens ? Pensez-y, & répondez-moi.

ARISTE. Cela ne me paroît pas possible.

THEODORE. Encore un coup, pensez-y. Consultez l'idée de l'étendue: & jugez par cette idée qui représente

les corps, ou rien ne les répréſente, s'ils peuvent avoir d'autre proprieté que la faculté paſſive de recevoir diverſes figures & divers mouvemens. N'eſt-il pas évident de la derniere évidence, que toutes les proprietez de l'étenduë ne peuvent conſiſter que dans des rapports de diſtance ?

ARISTE. Cela eſt clair, & j'en ſuis déja demeuré d'accord.

THEODORE. Donc il n'eſt pas poſſible que les corps agiſſent ſur les eſprits.

ARISTE. Non par eux-mêmes, par leur propre force, vous dira-t'on. Mais pourquoi ne le pourront-ils point par une puiſſance qui reſulte de leur union avec les eſprits ?

THEODORE. Que dites-vous, *par une puiſſance qui reſulte de leur union?* Je n'entens rien dans ces termes généraux. Souvenez-vous, Ariſte, du principe des idées claires. Si vous le quittez, vous voilà dans les ténébres. Au premier pas vous tomberez dans le précipice. Je conçois bien que les corps, en conſequence de certaines loix naturelles, peuvent agir ſur nôtre eſprit en ce ſens, que leurs modalitez détermi-

nent l'efficace des volontez divines, ou des loix générales de l'union de l'ame & du corps ; ce que je vous expliquerai bien-tôt. Mais que les corps puissent recevoir en eux-mêmes une certaine puissance, par l'efficace de laquelle ils puissent agir dans l'esprit, c'est ce que je ne comprens pas. Car que seroit-ce que cette puissance ? Seroit-ce une substance, ou une modalité ? Si une substance : les corps n'agiront point, mais cette substance dans les corps. Si cette puissance est une modalité : voilà donc une modalité dans les corps qui ne sera ni mouvement ni figure. L'étenduë pourra avoir d'autres modalitez que des rapports de distance. Mais à quoi est-ce que je m'arrête ? C'est à vous, Ariste, à me donner quelque idée de cette puissance que vous concevez comme l'effet de l'union de l'ame & du corps.

ARISTE. Nous ne sçavons pas, vous dira-t'on, ce que c'est que cette puissance. Mais que pouvez-vous conclure de l'aveu que nous faisons de nôtre ignorance ?

THEODORE. Qu'il vaut mieux se taire, que de ne sçavoir ce qu'on dit.

ARISTE. D'accord. Mais on ne dit

que ce qu'on ſçait, lorſqu'on avance que les corps agiſſent ſur les eſprits. Car rien n'eſt plus certain. L'experience ne permet pas qu'on en doute.

THEODORE. J'en doute fort néanmoins, ou plûtôt je n'en croi rien. L'experience m'apprend que je ſens de la douleur, par exemple, lorſqu'une épine me pique. Cela eſt certain. Mais demeurons-en là. Car l'experience ne nous apprend nullement que l'épine agiſſe ſur nôtre eſprit, ni qu'elle ait aucune puiſſance. N'en croïons rien, je vous le conſeille.

III. ARISTE. Je ne croi pas, Theodore, qu'une épine puiſſe agir ſur mon eſprit. Mais on vous dira peut-être, qu'elle peut agir ſur mon corps, & par mon corps ſur mon eſprit en conſequence de leur union. Car j'avoüe que de la matiere ne peut agir immediatement ſur un eſprit. Prenez garde à ce mot, *immediatement*.

THEODORE. Mais vôtre corps n'eſt-ce pas de la matiere?

ARISTE. Oüi ſans doute.

THEODORE. Vôtre corps ne peut donc pas agir *immediatement* ſur vôtre eſprit. Ainſi, quoique vôtre doigt fût percé

percé de quelque épine ; quoique vôtre cerveau fût ébranlé par son action, ni l'un ni l'autre ne pourroit agir dans vôtre ame, & lui faire sentir la douleur. Car ni l'un ni l'autre ne peut agir immediatement sur l'esprit, puisque vôtre cerveau & vôtre doigt ne sont que de la matiere.

ARISTE. Ce n'est point non plus mon ame qui produit en elle ce sentiment de douleur qui l'afflige ; car elle en souffre malgré elle. Je sens bien que la douleur me vient de quelque cause étrangere. Ainsi vôtre raisonnement prouve trop. Je voi bien que vous m'allez dire, que c'est Dieu qui cause en moi ma douleur ; & j'en demeure d'accord. Mais il ne la cause qu'en consequence des loix générales de l'union de l'ame & du corps.

THEODORE. Que voulez-vous dire, Ariste ? Tout cela est vrai. Expliquez plus distinctement vôtre pensée.

ARISTE. Je croi, Theodore, que Dieu a uni mon esprit à mon corps, & que par cette union mon esprit & mon corps agissent mutuellement l'un sur l'autre, en consequence des loix naturelles que Dieu suit toûjours fort exa-

ctement. Voilà tout ce que j'ai à vous dire.

THEODORE. Vous ne vous expliquez pas, Ariste. C'est une assez bonne marque que vous ne vous entendez pas. Union, loix générales ; quelle espece de réalité entendez-vous par ces termes ?

THEOTIME. Apparemment Ariste croit que ces termes sont clairs & sans équivoque, parce que l'usage les a rendu fort communs. Car quand on dit souvent une chose obscure ou fausse, sans l'avoir mêmes examinée, on a peine à croire qu'elle ne soit pas véritable. Ce mot *union*, est un des plus équivoques qu'il y ait. Mais il est si commun & si agréable, qu'il passe par tout sans que personne l'arrête, sans que personne examine s'il réveille dans l'esprit quelque idée distincte. Car tout ce qui est familier n'excite point cette attention, sans laquelle il est impossible de rien comprendre : & tout ce qui touche agréablement l'imagination paroît fort clair à l'esprit, qui ne se défie de rien lorsqu'on le paie content.

ARISTE. Quoi, Theotime ! seriez-vous tout-à-fait du sentiment de Theo-

dore ? Eſt-ce que l'on peut douter que l'ame & le corps ne ſoient unis de la maniere du monde la plus étroite ? Je croirois volontiers que vous vous entendez tous deux pour me renverſer l'eſprit, & vous divertir à mes dépens, ſi je n'étois perſuadé que vous êtes de trop honnêtes gens pour avoir un deſſein ſi peu charitable.

THEOTIME. Vous êtes, Ariſte, un peu trop prévenu. Theodore ſoûtient le parti de la vérité ; & s'il outre un peu les choſes, c'eſt afin de nous redreſſer. Il voit que le poids de nos préjugez nous entraîne ; & la violence qu'il nous fait n'eſt que pour nous retenir. Ecoutons-le, je vous prie.

IV. THEODORE. Vous le voulez, Ariſte, que vôtre ame ſoit unie à vôtre corps plus étroitement qu'à toute autre choſe. Hé bien j'y conſens pour quelque tems : mais c'eſt à la charge que vous m'accorderez auſſi pour un jour ou deux, de ne point rendre raiſon de certains effets par un principe que ni vous ni moi ne connoiſſons point. Cela n'eſt-il pas bien raiſonnable ?

ARISTE. Que trop raiſonnable. Mais que voulez-vous dire ?

THEODORE. Le voici. Il y a entre vôtre eſprit & vôtre corps l'union du monde la plus étroite. Eh le moïen d'en douter ! Mais vous ne ſçauriez dire ce que c'eſt préciſément que cette union. Ne la prenons donc point pour principe de l'explication des effets dont nous recherchons la cauſe.

ARISTE. Mais ſi ces effets en dépendent néceſſairement ?

THEODORE. S'ils en dépendent, nous ſerons bien obligez d'y revenir. Mais ne le ſuppoſons pas. Si je vous demandois, Ariſte, d'où vient qu'en tirant ſeulement le bras de cette chaiſe, tout le reſte ſuit : croiriez-vous m'avoir ſuffiſamment expliqué cet effet, en me répondant que cela vient de ce que le bras de ce fauteüil eſt uni avec les autres parties qui le compoſent ? Aſſurément Theotime ne ſeroit pas content d'une telle réponſe. Il eſt permis aux enfans d'en rendre de pareilles, mais non aux Philoſophes, ſi ce n'eſt lorſqu'ils ne prétendent pas philoſopher. Pour contenter l'eſprit de Theotime ſur cette queſtion, il faudroit remonter juſqu'à la cauſe phyſique de cette union des parties qui compoſent les corps durs,

Voyez la Recherche de la Verité, L. 6. ch. dern.

& lui démontrer que la dureté des corps ne peut venir que de la compreſſion d'une matiere inviſible qui les environne. Ce mot *union* n'explique donc rien. Il a beſoin lui-même d'explication. Ainſi, Ariſte, à vous permis de prendre pour des raiſons, des mots vagues & généraux. Mais ne pretendez pas nous païer de cette monnoïe. Car quoique bien des gens la reçoivent & s'en contentent, nous ſommes un peu difficiles, dans l'appréhenſion que nous avons qu'on ne nous trompe.

ARISTE. Comment voulez-vous que je faſſe? Je vous païe d'une monnoïe que j'ai reçû bonnement. Je n'en ai point de meilleure. Et puiſqu'elle a cours dans le monde, vous pourriez vous en contenter. Mais voïons un peu comment vous païez vous-même les gens. Prouvez-moi par de bonnes raiſons, que le corps & l'eſprit agiſſent mutuellement l'un ſur l'autre, ſans avoir recours à leur union.

THEODORE. Ne ſuppoſez point, Ariſte, qu'ils agiſſent mutuellement l'un ſur l'autre, mais ſeulement que leurs modalitez ſont reciproques. Ne ſuppoſez précisément que ce que l'ex-

perience vous apprend, & tâchez de vous rendre attentif à ce que je vas vous dire. Penſez-vous qu'un corps puiſſe agir ſur un autre, & le remuer?

ARISTE. Qui le peut nier?

V. THEODORE. Theotime & moi, & peut-être bien-tôt Ariſte. Car il y a contradiction, je dis contradiction, que les corps puiſſent agir ſur les corps. Je vous prouve ce paradoxe qui paroît ſi contraire à l'experience, ſi oppoſé à la tradition des Philoſophes, ſi incroïable aux ſçavans & aux ignorans. Répondez-moi: un corps peut-il de lui-même ſe remuer? Conſultez, je vous prie, l'idée que vous avez du corps: car ſouvenez-vous toûjours qu'il faut juger des
Entret. 3. 4. 5. choſes par les idées qui les repréſentent, & nullement par les ſentimens que nous en avons.

ARISTE. Non, je ne voi pas que les corps puiſſent ſe mouvoir par eux-mêmes. Mais je ne voi pas bien non plus qu'ils ne le puiſſent pas. J'en doute.

THEODORE. Vous faites bien de douter, & de demeurer tout court, quand vous ne voïez pas clair. Mais tâchez de voir clair, & de diſſiper vôtre doute. Courage, avançons.

ARISTE. J'appréhende de faire une fausse démarche faute de lumiere. Eclairez un peu.

THEODORE. Consultez avec attention les idées claires, mon cher Ariste. Ce sont elles qui répandent dans les esprits attentifs la lumiere qui vous manque. Contemplez l'archetype des corps, l'étenduë intelligible. C'est elle qui les représente, puisque c'est sur elle qu'ils ont tous été formez. Cette idée est toute lumineuse; consultez-la donc. Ne voïez-vous pas clairement que les corps peuvent être remuez, mais qu'ils ne peuvent d'eux-mêmes se remuer? Vous hesitez. Hé bien supposons donc que cette chaise puisse d'elle-même se remuer: de quel côté ira-t'elle, selon quel degré de vîtesse, quand s'avisera-t'elle de se remuer? Donnez-lui donc encore de l'intelligence, & une volonté capable de se déterminer. Faites en un mot un homme de vôtre fauteüil. Autrement ce pouvoir de se remuer lui sera assez inutile.

ARISTE. Un homme de mon fauteüil! quelle étrange pensée!

THEOTIME. Que trop commune & trop véritable, comme l'entend Theo-

dore. Car tous ceux qui jugent des choſes par eux-mêmes, ou par les ſentimens qu'ils en ont, & non point par les idées qui les repréſentent, font de tous les objets quelque choſe qui leur reſſemble à eux-mêmes. Ils font agir Dieu comme un homme. Ils attribuënt aux bêtes ce qu'ils ſentent en eux. Ils donnent au feu & aux autres élemens des inclinations, dont ils n'ont point d'autre idée que le ſentiment qu'ils en ont. Ainſi ils humaniſent toutes choſes. Mais ne vous arrêtez point à cela. Suivez Theodore, & répondez-lui.

ARISTE. Je croi bien que cette chaiſe ne ſe peut remuer d'elle-même. Mais que ſçai-je s'il n'y a point quelque autre corps à qui Dieu ait donné la puiſſance de ſe remuer ? Souvenez-vous, Theodore, que vous avez à prouver qu'il y a contradiction que les corps agiſſent les uns ſur les autres.

VI. THEODORE. Hé bien, Ariſte, je vous le prouve. Il y a contradiction qu'un corps ne ſoit ni en repos ni en mouvement. Car Dieu même, quoique tout-puiſſant ne peut créer quelque corps qui ne ſoit nulle part, ou qui n'ait avec les autres certains rapports.

de distance. Tout corps est en repos, quand il a le même rapport de distance avec les autres : & il est en mouvement, quand ce rapport change sans cesse. Or il est évident que tout corps change ou ne change pas de rapport de distance. Il n'y a point de milieu. Car ces deux propositions : change ou ne change pas, sont contradictoires. Donc il y a contradiction qu'un corps ne soit ni en repos, ni en mouvement.

ARISTE. Cela n'avoit pas besoin de preuve.

THEODORE. Or c'est la volonté de Dieu qui donne l'éxistence aux corps & à toutes les créatures, dont certainement l'éxistence n'est point nécessaire. Cette même volonté qui les a créez subsistant toûjours, ils sont toûjours : & cette volonté venant à cesser, (je vous parle de Dieu selon nôtre maniere de concevoir,) c'est une nécessité que les corps cessent d'être. C'est donc cette même volonté qui met les corps en repos ou en mouvement, puisque c'est elle qui leur donne l'être, & qu'ils ne peuvent éxister qu'ils ne soient en repos ou en mouvement. Car prenez-y garde, Dieu ne peut faire l'impossible,

ou ce qui renferme une contradiction manifeste. Il ne peut vouloir ce qui ne se peut concevoir. Il ne peut donc vouloir que cette chaise soit, qu'il ne veüille en même tems qu'elle soit là ou là, & que sa volonté ne l'y mette, puisque vous ne sçauriez concevoir que cette chaise soit, qu'elle ne soit quelque part, là ou ailleurs.

ARISTE. Il me semble pourtant que je puis penser à un corps, sans le concevoir ni en repos, ni en mouvement.

THEODORE. Ce n'est pas là ce que je vous dis. Vous pouvez penser à un corps en général, & faire comme il vous plaît des abstractions. J'en conviens. C'est cela qui vous trompe souvent. Mais encore un coup je vous dis que vous ne sçauriez concevoir qu'un tel corps éxiste, qu'il ne soit en même tems quelque part, & que le rapport qu'il a avec les autres change ou ne change pas, & par consequent qu'il ne soit en repos ou en mouvement. Donc il y a contradiction que Dieu fasse un corps, qu'il ne le fasse en repos ou en mouvement.

ARISTE. Hé bien, Theodore, je vous

l'avoüe. Quand Dieu crée un corps, il faut d'abord qu'il le mette en repos, ou en mouvement. Mais l'instant de la création passé, ce n'est plus cela: les corps s'arrangent au hazard, ou selon la loi du plus fort.

VII. THEODORE. *L'instant de la création passé !* Mais si cet instant ne passe point, vous voilà poussé à bout; il faudra vous rendre. Prenez donc garde. Dieu veut qu'il y ait un tel monde. Sa volonté est toute-puissante : voilà donc ce monde fait. Que Dieu ne veüille plus qu'il y ait de monde : le voilà donc anéanti. Car assurément le monde dépend des volontez du Créateur. Si le monde subsiste, c'est donc que Dieu continuë de vouloir que le monde soit. La conservation des créatures n'est donc de la part de Dieu que leur création continuée. Je dis de la part de Dieu qui agit. Car de la part des créatures, il y paroît de la difference, puisqu'elles passent du néant à l'être par la création, & que par la conservation elles continuënt d'être. Mais dans le fonds la création ne passe point, puisqu'en Dieu la conservation & la création ne sont qu'une même volonté, & qui par con-

sequent est nécessairement suivie des mêmes effets.

ARISTE. Je comprens vos raisons, Theodore, mais je n'en suis pas convaincu. Car cette proposition : *Que Dieu ne veüille plus qu'il y ait de monde, le voilà anéanti*, me paroît fausse. Il me semble qu'il ne suffit pas pour anéantir le monde, que Dieu ne veüille plus qu'il soit : il faut qu'il veüille positivement qu'il ne soit plus. Il ne faut point de volonté pour ne rien faire. Ainsi maintenant que le monde est fait, que Dieu le laisse là, il sera toûjours.

VIII. THEODORE. Vous n'y pensez pas, Ariste. Vous rendez les créatures indépendantes. Vous jugez de Dieu & de ses ouvrages par les ouvrages des hommes, qui supposent la nature, & ne la font pas. Vôtre maison subsiste, quoique vôtre Architecte soit mort. C'est que les fondemens en sont solides, & qu'elle n'a nulle liaison avec la vie de celui qui l'a bâtie. Elle n'en dépend nullement. Mais le fonds de nôtre être dépend essentiellement du Créateur. Et quoique l'arrangement de quelques pierres dépende en un sens de la volonté des hommes, en consequence

de l'action des causes naturelles, leur ouvrage n'en dépend point. Mais l'Univers étant tiré du néant, il dépend si fort de la Cause universelle, qu'il y retomberoit nécessairement, si Dieu cessoit de le conserver. Car Dieu ne veut, & mêmes il ne peut faire une créature indépendante de ses volontez.

ARISTE. J'avoüe, Theodore, qu'il y a entre les créatures & le Créateur un rapport, une liaison, une dépendance essentielle. Mais ne pourroit-on point dire, que pour conserver aux êtres créez leur dépendance, il suffit que Dieu puisse les anéantir quand il lui plaira?

THEODORE. Non sans doute, mon cher Ariste. Quelle plus grande marque d'indépendance, que de subsister par soi-même & sans appui? A parler éxactement, vôtre maison ne dépend point de vous. Pourquoi cela? C'est qu'elle subsiste sans vous. Vous pouvez y mettre le feu quand il vous plaira; mais vous ne la soûtenez pas. Voilà pourquoi il n'y a point entre elle & vous de dépendance essentielle. Ainsi, que Dieu puisse détruire les créatures quand il lui plaira, si elles peuvent subsister sans l'influence continuelle du Créateur,

elles n'en sont point essentiellement dépendantes.

Pour vous convaincre entierement de ce que je vous dis, concevez pour un moment que Dieu ne soit point. L'Univers, selon vous, ne laissera pas de subsister. Car une cause qui n'influë point n'est pas plus nécessaire à la production d'un effet, qu'une cause qui n'est point. Cela est évident. Or selon cette supposition, vous ne pouvez pas concevoir que le monde soit essentiellement dépendant du Créateur, puisque le Créateur est conçû comme n'étant plus. Cette supposition est impossible, il est vrai. Mais l'esprit peut joindre ou separer les choses comme il lui plaît, pour en découvrir les rapports. Donc si les corps sont essentiellement dépendans du Créateur, ils ont besoin pour subsister d'être soûtenus par son influence continuelle, par l'efficace de la même volonté qui les a créez. Si Dieu cesse seulement de vouloir qu'ils soient, il s'ensuivra nécessairement & précisément de cela seul qu'ils ne seront plus. Car s'ils continuoient d'être, quoique Dieu ne continuât plus de vouloir qu'ils fussent, ils seroient indépen-

dans; & mêmes, prenez garde à ceci, tellement indépendans, que Dieu ne pourroit plus les détruire. C'est ce que je vas vous prouver.

IX. Un Dieu infiniment sage ne peut rien vouloir qui ne soit digne, pour ainsi dire, d'être voulu: il ne peut rien aimer qui ne soit aimable. Or le néant n'a rien d'aimable. Donc il ne peut être le terme des volontez divines. Assurément le néant n'a point assez de réalité, lui qui n'en a point du tout, pour avoir quelque rapport avec l'action d'un Dieu, avec une action d'un prix infini. Donc Dieu ne peut vouloir positivement l'anéantissement de l'Univers. Il n'y a que les créatures, qui faute de puissance, ou par erreur, puissent prendre le néant pour le terme de leurs volontez. C'est que tel objet peut faire obstacle à l'accomplissement de leurs desirs, ou qu'ils se l'imaginent ainsi. Mais quand vous y aurez pensé, vous le verrez bien: rien n'est plus évident, qu'un Dieu infiniment sage & tout-puissant ne peut, sans se démentir, déploïer sa puissance pour ne rien faire: que dis-je, pour ne rien faire! pour détruire son propre ouvrage, non pour y

corriger des desordres qu'il n'y a pas mis, mais pour anéantir les natures qu'il a faites. Ainsi, Ariste, supposé que pour anéantir le monde, il ne suffise pas que Dieu cesse de vouloir qu'il soit ; supposé qu'il faille encore que Dieu veüille positivement qu'il ne soit plus, je tiens le monde nécessaire & indépendant, puisque Dieu ne peut le détruire sans renoncer à ses attributs, & qu'il y a contradiction qu'il y puisse renoncer.

Ne diminuez donc point la dépendance des créatures, de peur de tomber dans cette impieté de la ruiner entierement. Dieu peut les anéantir quand il lui plaira, comme vous dites. Mais c'est qu'il peut cesser de vouloir ce qui lui a été libre de vouloir. Comme il se suffit pleinement à lui-même, il n'aime invinciblement que sa propre substance. La volonté de créer le monde, quoiqu'éternelle & immuable, aussi-bien que les operations immanentes, ne renferme rien de nécessaire. Comme Dieu a pû former le decret de créer le monde dans le tems, il a pû, & il peut toûjours cesser de vouloir que le monde soit; non que l'acte de son decret puisse

puisse être ou n'être pas, mais parce que cet acte immuable & éternel est parfaitement libre, & qu'il n'enferme la durée éternelle des êtres créez, que par supposition. Dieu de toute éternité a voulu, il continuëra éternellement de vouloir, ou pour parler plus juste, Dieu veut sans cesse, mais sans varieté, sans succession, sans nécessité, tout ce qu'il fera dans la suite des tems. L'acte de son decret éternel, quoique simple & immuable, n'est nécessaire, que parce qu'il est. Il ne peut n'être pas, que parce qu'il est. Mais il n'est, que parce que Dieu le veut bien. Car de mêmes qu'un homme, dans le tems même qu'il remuë le bras, est libre pour ne le point remuer, quoique dans la supposition qu'il se remuë, il y ait contradiction qu'il ne se remuë pas. Ainsi, comme Dieu veut toûjours, & sans succession, ce qu'il veut; quoique ses decrets soient immuables, ils ne laissent pas d'être parfaitement libres, parce qu'ils ne sont nécessaires que par la force de la supposition, prenez-y garde, que parce que Dieu est immuable dans ses desseins. Mais je crains de m'écarter: revenons à nôtre sujet. Etes-vous bien convaincu

maintenant, que les créatures ſont eſſentiellement dépendantes du Créateur; ſi fort dépendantes, qu'elles ne peuvent ſubſiſter ſans ſon influence, qu'elles ne peuvent continuer d'être, que Dieu ne continuë de vouloir qu'elles ſoient?

ARISTE. J'ai fait tout ce que j'ai pû, pour combattre vos raiſons. Mais je me rends. Je n'ai rien à vous repliquer. La dépendance des créatures eſt tout autre que je ne penſois.

X. THEODORE. Reprenons donc ce que nous venons de dire, & tirons-en des conſequences. Mais prenez garde que je n'en tire qui ne ſoient pas clairement renfermées dans le principe.

La création ne paſſe point, la conſervation des créatures n'étant de la part de Dieu qu'une création continuée, qu'une même volonté qui ſubſiſte, & qui opere ſans ceſſe. Or Dieu ne peut concevoir, ni par conſequent vouloir qu'un corps ne ſoit nulle part, ou qu'il n'ait avec les autres certains rapports de diſtance. Dieu ne peut donc vouloir que ce fauteüil éxiſte, & par cette volonté le créer ou le conſerver, qu'il ne le place là ou là, ou ailleurs. Donc il y a contradiction qu'un corps

en puisse remuer un autre. Je dis plus: il y a contradiction que vous puissiez remuer vôtre fauteüil. Ce n'est pas assez, il y a contradiction que tous les Anges & les Démons joints ensemble puissent ébranler un festu. La démonstration en est claire. Car nulle puissance, quelque grande qu'on l'imagine, ne peut surmonter, ni même égaler celle de Dieu. Or il y a contradiction que Dieu veüille que ce fauteüil soit, qu'il ne veüille qu'il soit quelque part, & que par l'efficace de sa volonté il ne l'y mette, il ne l'y conserve, il ne l'y crée. Donc nulle puissance ne peut le transporter où Dieu ne le transporte pas, ni le fixer ou l'arrêter où Dieu ne l'arrête pas, si ce n'est que Dieu accommode l'efficace de son action à l'action inefficace de ses créatures. C'est ce qu'il faut vous expliquer, pour accorder la raison avec l'experience, & pour vous donner l'intelligence du plus grand, du plus fécond, & du plus nécessaire de tous les principes, qui est: Que Dieu ne communique sa puissance aux créatures, & ne les unit entr'elles, que parce qu'il établit leurs modalitez, causes occasionnelles des effets qu'il produit lui-

même ; causes occasionnelles, dis-je, qui déterminent l'efficace de ses volontez, en conséquence des loix générales qu'il s'est prescrit, pour faire porter à sa conduite le caractere de ses attributs, & répandre dans son ouvrage l'uniformité d'action nécessaire, pour en lier ensemble toutes les parties qui le composent, & pour le tirer de la confusion & de l'irregularité d'une espece de cahos, où les esprits ne pourroient jamais rien comprendre. Je vous dis ceci, mon cher Ariste, pour vous donner de l'ardeur & réveiller vôtre attention. Car comme ce que je viens de vous dire du mouvement & du repos de la matiere pourroit bien vous paroître peu de chose, vous croiriez peut-être que des principes si petits & si simples ne pourroient pas vous conduire à ces grandes & importantes véritez que vous avez déja entrevûës, & sur lesquelles est appuïé presque tout ce que je vous ai dit jusques ici.

Ariste. Ne craignez point, Theodore, que je vous perde de vûë. Je vous suis, ce me semble, d'assez prés; & vous me charmez de maniere, qu'il me semble qu'on me transporte. Courage donc.

Je sçaurai bien vous arrêter si vous passez trop legerement pardessus quelques endroits trop difficiles & trop perilleux pour moi.

XI. THEODORE. Supposons donc, Ariste, que Dieu veüille qu'il y ait sur ce plancher un tel corps, une boule par exemple. Aussi-tôt la voilà faite. Rien n'est plus mobile qu'une sphere sur un plan : mais toutes les puissances imaginables ne pourront l'ébranler, si Dieu ne s'en mesle. Car encore un coup, tant que Dieu voudra créer, ou conserver cette boule au point A, ou à tel autre qu'il vous plaira ; & c'est une nécessité qu'il la mette quelque part : nulle force ne pourra l'en faire sortir.. Ne l'oubliez pas, c'est là le principe.

ARISTE. Je le tiens ce principe. Il n'y a que le Créateur qui puisse être le moteur ; que celui qui donne l'être aux corps, qui puisse les placer dans les endroits qu'ils occupent.

THEODORE. Fort bien. La force mouvante d'un corps n'est donc que l'efficace de la volonté de Dieu, qui le conserve successivement en differens lieux. Cela supposé, concevons que cet-

te boule soit mûë, & que dans la ligne de son mouvement elle en rencontre une autre en repos : l'experience nous apprend que cette autre sera remuée immanquablement, & selon certaines proportions toûjours éxactement observées. Or ce n'est point la premiere qui meut la seconde. Cela est clair par le principe. Car un corps n'en peut mouvoir un autre sans lui communiquer de sa force mouvante. Or la force mouvante d'un corps mû n'est que la volonté du Créateur qui le conserve successivement en differens lieux. Ce n'est point une qualité qui appartienne à ce corps. Rien ne lui appartient que ses modalitez ; & les modalitez sont inséparables des substances. Donc les corps ne peuvent se mouvoir les uns les autres, & leur rencontre, ou leur choc, est seulement une cause occasionnelle de la distribution de leur mouvement. Car étant impénétrables, c'est une espece de néceſſité que Dieu, que je suppose agir toûjours avec la même efficace, ou la même quantité de force mouvante, répande pour ainsi dire dans le corps choqué la force mouvante de celui qui le choque, & cela à proportion

de la grandeur du choc : mais ſelon cette loi, lorſqu'ils ſe choquent tous deux, que le plus fort, ou celui qui eſt tranſporté avec une plus grande force mouvante doit vaincre le plus foible & le faire rejaillir ſans rien recevoir de lui. Je dis ſans rien recevoir du plus foible. Car un corps parfaitement dur, tel que je le ſuppoſe, ne peut pas recevoir en même tems deux impreſſions ou deux mouvemens contraires dans les parties dont il eſt compoſé. Cela ne peut arriver que dans les corps ou mous ou qui font reſſort. Mais il eſt inutile * d'entrer préſentement dans le détail des loix du mouvement. Il ſuffit que vous ſçachiez que les corps ne peuvent ſe mouvoir eux-mêmes, ni ceux qu'ils rencontrent, ce que la Raiſon vient de nous découvrir ; & qu'il y a certaines loix ſelon leſquelles Dieu les meut immanquablement, ce que nous apprenons de l'experience.

* *Voyez les loix des communications des mouvemens, à la fin du 3. vol. de la Rech. de la Verité, de l'édition de 1700.*

ARISTE. Cela me paroît inconteſtable. Mais qu'en penſez-vous, Theotime ? Vous ne contredites jamais Theodore.

XII. THEOTIME. Il y a longtems que je ſuis convaincu de ces vé-

ritez. Mais puiſque vous voulez que je combatte les ſentimens de Theodore, je vous prie de me reſoudre une petite difficulté. La voici. Je conçois bien qu'un corps ne peut de lui-même ſe mouvoir. Mais ſuppoſé qu'il ſoit mû, je prétens qu'il en peut mouvoir un autre comme cauſe véritable, comme cauſe entre laquelle & ſon effet il y a une liaiſon néceſſaire. Car ſuppoſons que Dieu n'ait point encore établi de loix des communications de mouvemens, certainement il n'y aura point encore de cauſes occaſionnelles. Cela étant, que le corps A ſoit mû, & qu'en ſuivant la ligne de ſon mouvement il enfile le corps B, que je ſuppoſe concave, & comme le moule du corps A : qu'arrivera-t'il ? Choiſiſſez.

ARISTE. Ce qui arrivera ? Rien. Car où il n'y a point de cauſe, il ne peut y avoir d'effet.

THEOTIME. Comment, rien ? Il faut bien qu'il arrive quelque choſe de nouveau. Car le corps B ſera mû enſuite du choc, ou il ne le ſera pas.

ARISTE. Il ne le ſera pas.

THEOTIME. Juſques ici cela va bien. Mais, Ariſte, que deviendra le

corps

corps A à la rencontre de B? Ou il rejaillira, ou il ne rejaillira pas. S'il rejaillit, voilà un effet nouveau, dont B sera la cause. S'il ne rejaillit pas, ce sera bien pis : car voilà une force détruite, ou du moins sans action. Donc le choc des corps n'est point une cause occasionnelle, mais tres-réelle & tres-véritable, puisqu'il y a une liaison nécessaire entre le choc & tel effet que vous voudrez. Ainsi.....

ARISTE. Attendez un peu, Theotime. Que me prouvez-vous là? Que les corps étant impénétrables, c'est une nécessité que dans l'instant du choc Dieu se détermine à faire choix sur ce que vous venez de me proposer. Voilà tout : je n'y prenois pas garde. Vous ne prouvez nullement qu'un corps mû puisse, par quelque chose qui lui appartienne, mouvoir celui qu'il rencontre. Si Dieu n'a point encore établi de loix des communications des mouvemens, la nature des corps, leur impénétrabilité l'obligera à en faire de telles qu'il jugera à propos; & il se déterminera à celles qui sont les plus simples, si elles suffisent à l'execution des ouvrages qu'il veut former de la matiere. Mais il

est clair que l'impénétrabilité n'a point d'efficace propre, & qu'elle ne fait que donner à Dieu, qui traite les choses selon leur nature, une occasion de diversifier son action, sans rien changer dans sa conduite.

Je veux bien néanmoins qu'un corps mû soit la cause véritable du mouvement de ceux qu'il rencontre ; car il ne faut point disputer sur un mot. Mais qu'est-ce qu'un corps mû ? C'est un corps transporté par une action divine. Cette action qui le transporte peut aussi transporter celui qu'il rencontre, si elle y est appliquée. Qui en doute ? Mais cette action, cette force mouvante n'appartient nullement au corps. C'est l'efficace de la volonté de celui qui les crée, ou qui les conserve successivement en differens lieux. La matiere est mobile essentiellement. Elle a de sa nature une capacité passive de mouvement. Mais elle n'a de capacité active, elle n'est mûë actuellement que par l'action continuelle du Créateur. Ainsi un corps n'en peut ebranler un autre par une efficace qui appartienne à sa nature. Si les corps avoient en eux la force de se mouvoir, les plus forts renverseroient ceux qu'ils

rencontrent comme causes efficientes. Mais n'étant mûs que par un autre, leur rencontre n'est qu'une cause occasionnelle, qui oblige, à cause de leur impénétrabilité, le Moteur ou le Créateur à partager son action. Et parce que Dieu doit agir d'une maniere simple & uniforme, il a dû se faire des loix générales, & les plus simples qui puissent être ; afin que dans la nécessité de changement il changeât le moins qu'il étoit possible, & que par une même conduite il produisît une infinité d'effets differens. Voilà, Theotime, comme je comprens les choses.

THEOTIME. Vous les comprenez fort bien.

XIII. THEODORE. Parfaitement bien. Nous voilà tous d'accord sur le principe. Suivons-le un peu. Donc, Ariste, vous ne pouvez de vous-même remuer le bras, changer de place, de situation, de posture, faire aux autres hommes ni bien ni mal, mettre dans l'Univers le moindre changement. Vous voilà dans le monde sans aucune puissance, immobile comme un roc, stupide, pour ainsi dire, comme une souche. Que vôtre ame soit unie à vôtre corps

si étroitement qu'il vous plaira, que par lui elle tienne à tous ceux qui vous environnent, quel avantage tirerez-vous de cette union imaginaire ? Comment ferez-vous pour remuer seulement le bout du doigt, pour prononcer seulement un monosyllabe ? Helas ! si Dieu ne vient au secours, vous ne ferez que de vains efforts, vous ne formerez que des desirs impuissans. Car, un peu de réfléxion, sçavez-vous bien seulement ce qu'il faut faire pour prononcer le nom de vôtre meilleur ami, pour courber ou redresser celui de vos doigts dont vous faites le plus d'usage ? Mais supposons que vous sçachiez ce que tout le monde ne sçait pas, ce dont quelques Sçavans mêmes ne conviennent pas, sçavoir, qu'on ne peut remuer le bras que par le moïen des esprits animaux, qui coulant par les nerfs dans les muscles, les racourcissent, & tirent à eux les os ausquels ils sont attachez. Supposons que vous sçachiez l'anatomie & le jeu de vôtre machine, aussi éxactement qu'un horlogeur son propre ouvrage. Mais du moins souvenez-vous du principe, qu'il n'y a que le Créateur des corps qui puisse en être le mo-

leur. Ce principe suffit pour lier, que dis-je, pour lier ! pour anéantir toutes vos facultez pretenduës. Car enfin les esprits animaux sont des corps, quelque petits qu'ils puissent être : ce n'est que le plus subtil du sang & des humeurs. Dieu seul peut donc les remuer ces petits corps. Lui seul peut & sçait les faire couler du cerveau dans les nerfs, des nerfs dans les muscles, d'un muscle dans son antagoniste : toutes choses néceßaires au mouvement de nos membres. Donc nonobstant l'union de l'ame & du corps, telle qu'il vous plaira de l'imaginer, vous voilà mort & sans mouvement ; si ce n'est que Dieu veüille bien accorder ses volontez avec les vôtres ; ses volontez toûjours efficaces, avec vos desirs toûjours impuissans. Voilà, mon cher Ariste, le dénoüement du mystere. C'est que toutes les créatures ne sont unies qu'à Dieu d'une union immediate. Elles ne dépendent essentiellement & directement que de lui. Comme elles sont toutes également impuissantes, elles ne dépendent point mutuellement les unes des autres. On peut dire qu'elles sont unies entr'elles, & qu'elles dépendent mêmes les

unes des autres. Je l'avoüe, pourvû qu'on ne l'entende pas selon les idées vulgaires; pourvû qu'on demeure d'accord que ce n'est qu'en consequence des volontez immuables & toûjours efficaces du Créateur, qu'en consequence des loix générales que Dieu a établies, & par lesquelles il regle le cours ordinaire de sa Providence. Dieu a voulu que mon bras fût remué dans l'instant que je le voudrois moi-même. (Je suppose les conditions nécessaires.) Sa volonté est efficace, elle est immuable. Voilà d'où je tire ma puissance & mes facultez. Il a voulu que j'eusse certains sentimens, certaines émotions, quand il y auroit dans mon cerveau certaines traces, certains ébranlemens d'esprits. Il a voulu en un mot, & il veut sans cesse que les modalitez de l'esprit & du corps fussent reciproques. Voilà l'union & la dépendance naturelle des deux parties, dont nous sommes composez. Ce n'est que la réciprocation mutuelle de nos modalitez appuïée sur le fondement inébranlable des decrets divins: decrets qui par leur efficace me communiquent la puissance que j'ai sur mon corps, & par lui sur quelques au-

tres : decrets qui par leur immutabilité m'unissent à mon corps ; & par lui à mes amis, à mes biens, à tout ce qui m'environne. Je ne tiens rien de ma nature, rien de la nature imaginaire des Philosophes ; tout de Dieu & de ses decrets. Dieu a lié ensemble tous ses ouvrages, non qu'il ait produit en eux des entitez liantes. Il les a subordonnez les uns aux autres, sans les revêtir de qualitez efficaces. Vaines pretentions de l'orgüeil humain, productions chimeriques de l'ignorance des Philosophes ! C'est que frappez sensiblement à la presence des corps, touchez interieurement par le sentiment de leurs propres efforts, ils n'ont point reconnu l'operation invisible du Créateur, l'uniformité de sa conduite, la fecondité de ses loix, l'efficace toûjours actuelle de ses volontez, la sagesse infinie de sa Providence ordinaire. Ne dites donc plus, je vous prie, mon cher Ariste, que vôtre ame est unie à vôtre corps plus étroitement qu'à toute autre chose ; puisqu'elle n'est unie immediatement qu'à Dieu seul ; puisque les decrets divins sont les liens indissolubles de toutes les parties de l'Univers, & l'enchaînement

merveilleux de la ſubordination de toutes les cauſes.

XIV. ARISTE. Ah, Theodore! que vos principes ſont clairs, qu'ils ſont ſolides, qu'ils ſont Chrétiens! Mais qu'ils ſont aimables & touchans! J'en ſuis tout pénétré. Quoi! c'eſt donc Dieu lui même qui eſt préſentement au milieu de nous, non comme ſimple ſpectateur & obſervateur de nos actions bonnes ou mauvaiſes, mais comme le principe de nôtre ſocieté, le lien de nôtre amitié, l'ame, pour ainſi dire, du commerce & des entretiens que nous avons enſemble. Je ne puis vous parler que par l'efficace de ſa puiſſance, ni vous toucher & vous ébranler que par le mouvement qu'il me communique. Je ne ſçai pas même quelles doivent être les diſpoſitions des organes qui ſervent à la voix pour prononcer ce que je vous dis ſans héſiter. Le jeu de ces organes me paſſe. La varieté des paroles, des tons, des meſures, en rend le détail comme infini. Dieu le ſçait ce détail: lui ſeul en regle le mouvement dans l'inſtant même de mes deſirs. Oüi, c'eſt lui qui repouſſe l'air qu'il m'a fait reſpirer lui-même. C'eſt lui qui par mes

organes en produit les vibrations ou les ſecouſſes. C'eſt lui qui le répand au dehors, & qui en forme ces paroles, par leſquelles je pénétre juſques dans vôtre eſprit, & je verſe dans vôtre cœur ce que le mien ne peut contenir. En effet, ce n'eſt pas moi qui reſpire : je reſpire malgré moi. Ce n'eſt pas moi qui vous parle : je veux ſeulement vous parler. Mais qu'il dépende de moi de reſpirer, que je ſçache éxactement ce qu'il faut faire pour m'expliquer, que je forme des paroles, & que je les pouſſe au dehors ; comment iroient-elles juſqu'à vous, comment frapperoient-elles vos oreilles, comment ébranleroient-elles vôtre cerveau, comment toucheroient-elles vôtre cœur ; ſans l'efficace de cette puiſſance divine qui unit enſemble toutes les parties de l'Univers ? Oüi, Theodore, tout cela eſt une ſuite néceſſaire des loix de l'union de l'ame & du corps, & des communications des mouvemens. Tout cela dépend de ces deux principes dont je ſuis convaincu : qu'il n'y à que le Créateur des corps qui en puiſſe être le moteur : & que Dieu ne nous communique ſa puiſſance que par l'établiſſement de quelques loix géné-

rales, dont nous déterminons l'efficace par nos diverſes modalitez. Ah, Theodore! Ah, Theotime! Dieu ſeul eſt le lien de nôtre ſocieté. Qu'il en ſoit la fin, puiſqu'il en eſt le principe. N'abuſons point de ſa puiſſance. Malheur à ceux qui la font ſervir à des paſſions criminelles. Rien n'eſt plus ſacré que la puiſſance. Rien n'eſt plus divin. C'eſt une eſpece de ſacrilege que d'en faire des uſages prophanes. Je le comprens aujourd'hui, c'eſt faire ſervir à l'iniquité le juſte vengeur des crimes. De nous-mêmes nous ne pouvons rien faire. Donc de nous-mêmes nous ne devons rien vouloir. Nous ne pouvons agir que par l'efficace de la puiſſance divine. Donc nous ne devons rien vouloir que ſelon la Loi divine. Rien n'eſt plus évident que ces véritez.

THEODORE. Voilà d'excellentes conſequences.

XV. THEOTIME. Ce ſont de merveilleux principes pour la Morale. Mais revenons à la Metaphyſique. Nôtre ame n'eſt point unie à nôtre corps ſelon les idées vulgaires. Elle n'eſt unie immediatement & directement qu'à Dieu ſeul. Ce n'eſt que par l'efficace de ſon

action que nous voilà tous trois en presence. Que dis-je en presence ! Que nous voilà tous trois unis de sentimens, pénétrez de la même vérité, animez, ce me semble, d'un même esprit, enflammez, pour ainsi dire, d'une même ardeur. Dieu nous unit ensemble par le corps en consequence des loix des communications des mouvemens. Il nous touche des mêmes sentimens en consequence des loix de l'union de l'ame & du corps. Mais, Ariste, comment sommes-nous si fort unis par l'esprit? Theodore prononce quelques paroles à vos oreilles. Ce n'est que de l'air battu par les organes de la voix. Dieu transforme, pour ainsi dire, cet air en paroles, en divers sons. Il vous les fait entendre ces divers sons, par les modalitez dont il vous touche. Mais le sens de ces paroles, où le prenez-vous? Qui vous découvre & à moi les mêmes veritez que contemple Theodore? Si l'air qu'il pousse en parlant, ne renferme point les sons que vous entendez, assurément il ne contiendra pas les veritez que vous comprenez.

ARISTE. Je vous entends, Theotime. C'est que nous sommes unis l'un &

l'autre à la Raiſon univerſelle qui éclaire toutes les intelligences. Je ſuis plus ſçavant que vous ne penſez. Theodore m'a d'abord tranſporté où vous voulez me conduire. Il m'a perſuadé qu'il n'y a rien de viſible, rien qui puiſſe agir dans l'eſprit & ſe découvrir à lui, que la ſubſtance non ſeulement efficace, mais intelligible de la Raiſon. Oüi, rien de créé ne peut être l'objet immediat de nos connoiſſances. Nous ne voïons rien dans ce monde materiel où nos corps habitent, que parce que nôtre eſprit par ſon attention ſe promene dans un autre, que parce qu'il contemple les beautez du monde archetype & intelligible que renferme la Raiſon. Comme nos corps vivent ſur la terre, & ſe repaiſſent des fruits divers qu'elle produit: nos eſprits ſe nourriſſent des mêmes véritez que renferme la ſubſtance intelligible & immuable du Verbe divin. Les paroles que Theodore prononce à mes oreilles m'avertiſſent donc en conſequence des loix de l'union de l'ame & du corps, d'être attentif aux véritez qu'il découvre dans la ſouveraine Raiſon. Cela me tourne l'eſprit du même côté que lui. Je voi ce qu'il voit, par-

ce que je regarde où il regarde. Et par les paroles que je rends aux siennes, quoique les unes & les autres soient vuides de sens, je m'entretiens avec lui, & je joüis avec lui d'un bien qui nous est commun à tous. Car nous sommes tous essentiellement unis avec la Raison: tellement unis, que sans elle nous ne pouvons lier de societé avec personne.

THEOTIME Vôtre réponse, Ariste, me surprend extrémement. Comment donc, sçachant tout ce que vous me dis tes là, avez-vous pû répondre à Theodore, que nous sommes unis à nôtre corps plus étroitement qu'à toute autre chose ?

ARISTE. C'est qu'on ne dit que ce qui se présente à la memoire, & que les veritez abstraites ne s'offrent pas à l'esprit si naturellement que ce qu'on a oüi dire toute sa vie. Quand j'aurai medité autant que Theotime, je ne parlerai plus par jeu de machine ; mais je reglerai mes paroles sur les réponses de la vérité intérieure. Je comprens donc aujourd'hui, & je ne l'oublierai de ma vie, que nous ne sommes unis immediatement & directement qu'à Dieu. C'est dans la lumiere de sa sagesse qu'il nous

fait voir la magnificence de ses ouvrages, le modele sur lequel il les forme, l'art immuable qui en regle les ressorts & les mouvemens : & c'est par l'efficace de ses volontez qu'il nous unit à nôtre corps ; & par nôtre corps à tous ceux qui nous environnent.

XVI. THEODORE. Vous pourriez ajoûter, que c'est par l'amour qu'il se porte à lui-même qu'il nous communique cette ardeur invincible que nous avons pour le bien. Mais c'est de quoi nous parlerons une autre fois. Il suffit maintenant que vous soïez bien convaincu ; mais bien : que l'esprit ne peut être uni immediatement & directement qu'à Dieu seul : que nous ne pouvons avoir de commerce avec les créatures que par la puissance du Créateur, qui ne nous est communiquée qu'en consequence de ses loix ; & que nous ne pouvons lier de societé entre nous & avec lui, que par la Raison qui lui est consubstantielle. Cela une fois supposé, vous voïez bien qu'il nous est de la derniere consequence de tâcher d'acquerir quelque connoissance des attributs de cet Etre Souverain, puisque nous en dépendons si fort. Car enfin il agit en

nous nécessairement selon ce qu'il est. Sa maniere d'agir doit porter le caractere de ses attributs. Non seulement nos devoirs doivent se rapporter à ses perfections, mais nôtre conduite doit encore être reglée sur la sienne, afin que nous prenions de justes mesures pour l'éxecution de nos desseins, & que nous trouvions une combinaison de causes qui les favorisent. La foi & l'experience nous apprennent sur cela bien des véritez par la voie abregée de l'autorité, & par des preuves de sentiment fort agréables & fort commodes. Mais tout cela ne nous en donne pas maintenant l'intelligence : ce doit être le fruit & la récompense de nôtre travail & de nôtre application. Au reste étant faits pour connoître & aimer Dieu, il est clair qu'il n'y a point d'occupation qui soit préferable à la méditation des perfections divines, qui doit nous animer de la charité, & regler tous les devoirs d'une créature raisonnable.

ARISTE. Je comprens bien, Theodore, que le culte que Dieu demande des esprits est un culte spirituel. C'est d'en être connu, c'est d'en être aimé: c'est que nous formions de lui des juge-

mens dignes de ses attributs, & que nous reglions sur ses volontez tous les mouvemens de nôtre cœur. Car Dieu est esprit, & il veut être adoré en esprit & en vérité. Mais il faut que je vous avoüe que je crains extrêmement de former sur les perfections divines des jugemens qui les deshonorent. Ne vaut-il pas mieux les honorer par le silence & par l'admiration, & nous occuper uniquement à la recherche des véritez moins sublimes, & plus proportionnées à la capacité de nôtre esprit?

THEODORE. Comment, Ariste, l'entendez-vous? Vous n'y pensez pas. Nous sommes faits, pour connoître & aimer Dieu: & quoi! vous ne voulez pas que nous y pensions, que nous en parlions, je pourrois donc ajoûter, que nous l'adorions? Il faut, dites-vous, l'honorer par le silence & par l'admiration. Oüi par un silence respectueux, que la contemplation de sa grandeur nous impose, par un silence religieux, où l'éclat de sa Majesté nous réduise, par un silence forcé, pour ainsi dire, qui vienne de nôtre impuissance, & qui n'ait point pour principe une négligence criminelle, une curiosité dereglée de

connoître

connoître au lieu de lui des objets bien moins dignes de nôtre application. Qu'admirerez-vous dans la Divinité, si vous n'en connoissez rien? Comment l'aimerez-vous, si vous ne la contemplez? Comment nous édifierons-nous les uns les autres dans la charité, si nous bannissons de nos entretiens celui que vous venez de reconnoître pour l'âme du commerce que nous avons ensemble & pour le lien de nôtre petite societé? Assurément, Ariste, plus vous connoîtrez l'Etre Souverain, plus vous en admirerez les perfections infinies. Ne craignez donc point d'y trop penser, & d'en parler indignement, pourvû que la foi vous conduise. Ne craignez point d'en porter de faux jugemens, pourvû qu'ils soient toûjours conformes à la notion de l'Etre infiniment parfait. Vous ne dés-honorerez point les perfections divines par des jugemens indignes d'elles, pourvû que vous n'en jugiez jamais par vous-même, pourvû que vous ne donniez point au Créateur les imperfections & les limitations des créatures. Pensez-y donc, Ariste. J'y penserai de mon côté, & j'espere que Theotime en fera de mêmes. Cela est necessaire pour

la suite des principes, dont je croi devoir vous entretenir. A demain donc à l'heure ordinaire; car il est tems que je me retire.

ARISTE. Adieu, Theodore, Je vous prie, Theotime, que nous nous retrouvions tous trois à l'heure marquée.

THEOTIME. Je suis Theodore. Mais je reviendrai avec lui, puisque vous le voulez bien.... Ah, Theodore! Qu'Ariste est changé? Il est attentif: il ne raille plus: il ne s'arrête plus si fort aux manieres: en un mot il entend raison, & s'y rend de bonne foi.

THEODORE. Il est vrai. Mais ses préjugez reviennent encore à la traverse, & confondent un peu ses idées. La raison & les préjugez parlent tour à tour par sa bouche. Tantôt la vérité le fait parler, & tantôt la memoire jouë son jeu. Mais son imagination n'ose plus se revolter. C'est ce qui marque un bon fonds, & me fait tout esperer.

THEOTIME. Que voulez vous, Theodore, les préjugez ne se quittent pas comme un vieil habit auquel on ne pense plus. Il me semble que nous avons été comme Ariste. Car nous ne

naissons pas Philosophes, nous le devenons. Il faudra lui rebattre incessamment les grands principes, afin qu'il y pense si souvent que son esprit s'en mette en possession, & que dans le besoin ils se présentent à lui tout naturellement.

THEODORE. C'est ce que j'ai tâché de faire jusques ici. Mais cela lui fait de la peine, car il aime le détail & la varieté des pensées. Je vous prie d'appuïer toûjours sur la nécessité qu'il y a de bien comprendre les principes, afin d'arrêter la vivacité de son esprit: & n'oubliez pas, s'il vous plaît, de méditer le sujet de nôtre entretien.



VIII. ENTRETIEN.

De Dieu & de ses attributs.

THEODORE. Hé bien, Ariste; dans quelle disposition êtes-vous? Il faut que nous sçachions l'état où vous vous trouvez, afin que nous puissions y accommoder ce que nous avons à vous dire.

ARISTE. J'ai repassé dans mon esprit ce que vous m'avez dit jusques ici, & je vous avoüe que je n'ai pû résister à l'évidence des preuves sur lesquelles vos principes sont appuïez. Mais aïant voulu méditer le sujet des attributs divins que vous nous avez proposé, j'y ai trouvé tant de difficultez, que je me suis rebuté. Je vous disois bien que cette matiere étoit trop sublime, ou trop abstraite pour moi: Je ne sçaurois y atteindre, & je n'y trouve point de prise.

THEODORE. Quoi! vous ne voulez rien nous dire?

ARISTE. C'est que je n'ai rien de

bon, rien qui me satisfasse. Je vous écouterai tous-deux, s'il vous plaît.

THEODORE. Cela ne nous plaît nullement. Mais puisque vous ne voulez pas nous dire ce que vous avez pensé, du moins suivez-moi pour me dire vôtre sentiment sur ce qui m'est venu dans l'esprit.

ARISTE. Volontiers: mais Theotime ?

THEODORE. Theotime sera le juge des petits differens, qui pourront bien naître de la diversité de nos idées.

THEOTIME. Le juge ! comment l'entendez-vous ? C'est à la Raison à présider parmi nous, & à decider souverainement.

THEODORE. J'entens, Theotime, que vous serez juge subalterne par dépendance de la Raison, & que vous ne pourrez prononcer que selon les loix qu'elle vous prescrit comme à nous. Ne perdons point de tems, je vous prie. Confrontez seulement ce que nous dirons l'un & l'autre avec les réponses de la Vérité intérieure, pour avertir & rédresser celui qui s'égarera. Allons, Ariste. Suivez-moi, & ne m'arrêtez que lorsque je passerai trop lege-

rement sur des endroits difficiles.

I. Par la Divinité nous entendons tous l'Infini, l'Etre sans restriction, l'Etre infiniment parfait. Or rien de fini ne peut représenter l'infini. Donc il suffit de penser à Dieu pour sçavoir qu'il est. Ne soïez pas surpris, Theotime, si Ariste me passe cela. C'est qu'il en est déja demeuré d'accord * avant que vous fussiez ici.

* II. Entretien.

ARISTE. Oüi, Theotime, je suis convaincu que rien de fini ne peut avoir assez de réalité pour représenter l'infini, qu'en voïant le fini, on puisse y découvrir l'infini qu'il ne contient pas. Or je suis certain que je voi l'infini. Donc l'infini éxiste, puisque je le voi, & que je ne puis le voir qu'en lui-même. Comme mon esprit est fini, la connoissance que j'ai de l'infini est finie. Je ne le comprens pas, je ne le musure pas : je suis mêmes bien certain que je ne pourrai jamais le mesurer. Non seulement je n'y trouve point de fin, je voi de plus qu'il n'en a point. En un mot la perception que j'ai de l'infini est bornée : mais la réalité objective dans laquelle mon esprit se perd, pour ainsi dire, elle n'a point de bornes. C'est de quoi main-

tenant il m'eſt impoſſible de douter.

THEOTIME. Je n'en doute pas non plus.

THEODORE. Cela ſuppoſé, il eſt clair que ce mot, DIEU, n'étant que l'expreſſion abregée de l'Etre infiniment parfait, il y a contradiction qu'on ſe puiſſe tromper, lorſqu'on n'attribuë à Dieu que ce que l'on voit clairement convenir à l'Etre infiniment parfait. Car enfin ſi on ne ſe trompe jamais lorſqu'on ne juge des ouvrages de Dieu, que ſelon ce qu'on voit clairement & diſtinctement dans leurs idées, à cauſe que Dieu les aïant formez ſur ces idées qui ſont leur archetype, il ne ſe peut faire qu'elles ne repréſentent pas naïvement leur nature : à plus forte raiſon on ne ſe trompera jamais, pourvû qu'on n'attribuë à Dieu que ce qu'on voit clairement & diſtinctement appartenir à l'Etre infiniment parfait ; que ce qu'on découvre, non dans une idée diſtinguée de Dieu, mais dans ſa ſubſtance même. Attribuons donc à Dieu, ou à l'Etre infiniment parfait toutes les perfections, quelque incompréhenſibles qu'elles nous paroiſſent, pourvû que nous ſoions certains que ce ſont des

réalitez, ou de véritables perfections; des réalitez, dis-je, & des perfections qui ne tiennent point du néant, qui ne soient point bornées par des imperfections ou des limitations semblables à celles des créatures. Prenez donc garde.

II. DIEU, c'est l'Etre infiniment parfait. Donc Dieu est indépendant. Pensez-y, Ariste, & arrêtez moi seulement, lorsque je dirai quelque chose que vous ne verrez pas clairement être une perfection, & appartenir à l'Etre infiniment parfait. Dieu est indépendant. Donc il est immuable.

ARISTE. *Dieu est indépendant. Donc il est immuable!* Pourquoi immuable?

THEODORE. C'est qu'il ne peut y avoir d'effet ou de changement sans cause. Or Dieu est indépendant de l'efficace des causes. Donc s'il arrivoit en Dieu quelque changement, il en seroit lui même la cause. Or quoique Dieu soit la cause ou le principe de ses volontez ou de ses decrets, il n'a jamais produit en lui aucun changement. Car ses decrets, quoique parfaitement libres, sont eux-mêmes éternels & immuables, comme je vous ai déja dit. Dieu les a faits

Entretien precedent.

faits ces decrets, ou plûtôt il les forme sans cesse sur la Sagesse éternelle, qui est la regle inviolable de ses volontez. Et quoique les effets de ces decrets soient infinis, & produisent mille & mille changemens dans l'Univers, ces decrets sont toûjours les mêmes. C'est que l'efficace de ces decrets immuables n'est déterminée à l'action que par les circonstances des causes qu'on appelle naturelles, & que je croi devoir appeller *occasionnelles*, de peur de favoriser le préjugé dangereux d'une *nature* & d'une efficace distinguées de la volonté de Dieu & de sa toute-puissance.

ARISTE. Je ne comprens pas trop bien tout cela. Dieu est libre & indifferent à l'égard, par exemple, du mouvement de tel corps, ou de tel effet qu'il vous plaira. S'il est indifferent, il peut le produire cet effet, ou ne le produire pas. Cet effet est une suite de ces decrets : je le veux. Mais il est certain que Dieu peut ne le pas produire. Donc il peut ne le vouloir pas produire. Donc Dieu n'est pas immuable, puisqu'il peut changer de volonté, & ne pas vouloir demain ce qu'il veut aujourd'hui.

THEODORE. Vous ne vous sou-

venez pas, Ariſte, de ce que je vous dis dans nôtre dernier entretien. * Dieu eſt libre & mêmes indifferent à l'égard de mille & mille effets. Il peut changer de volonté, en ce ſens qu'il eſt indifferent pour vouloir ou ne pas vouloir tel effet. Mais prenez garde, à preſent que vous êtes aſſis, pouvez-vous être debout? Vous le pouvez abſolument: mais, ſelon la ſuppoſition, vous ne le pouvez pas. Car vous ne pouvez pas être debout & aſſis en même tems. Comprenez donc qu'en Dieu il n'y a point de ſucceſſion de penſées & de volontez; que par un acte éternel & immuable il connoit tout, & veut tout ce qu'il veut. Dieu veut avec une liberté parfaite, & une entiere indifference, créer le monde. Il veut former des decrets, & établir des loix ſimples & générales pour le gouverner d'une maniere qui porte le caractere de ſes attributs. Mais ces decrets poſez, ils ne peuvent être changez, non qu'ils ſoient néceſſaires abſolument, mais par la force de la ſuppoſition. Prenez-y garde, c'eſt uniquement qu'ils ſont poſez, & que Dieu en les formant a ſi bien ſçû ce qu'il faiſoit, qu'ils ne peuvent être revoquez.

* Nomb. 1 x.

Car quoiqu'il en ait fait quelques-uns pour un tems, ce n'eſt pas qu'il ait changé de ſentiment & de volonté, quand ce tems arrive : mais c'eſt qu'un même acte de ſa volonté ſe rapporte aux differences des tems que renferme ſon éternité. Dieu ne change donc point, & ne peut changer ſes penſées, ſes deſſeins, ſes volontez. Il eſt immuable; c'eſt une des perfections de ſa nature: & néanmoins il eſt parfaitement libre dans tout ce qu'il fait au dehors. Il ne peut changer, parce que ce qu'il veut, il le veut ſans ſucceſſion par un acte ſimple & invariable. Mais il peut ne le pas vouloir, parce qu'il veut librement ce qu'il veut actuellement.

ARISTE. Je penſerai, Theodore, à ce que vous me dites. Paſſons outre. Je croi que Dieu eſt immuable. Il me paroît évident que c'eſt une perfection que de n'être point ſujet au changement. Cela me ſuffit. Quand mêmes je ne pourrois pas accorder l'immutabilité de Dieu avec ſa liberté, je croi qu'il poſſede ces deux attributs, puiſqu'il eſt infiniment parfait.

III. THEOTIME. Permettez-moi, Theodore, de vous propoſer une petite

difficulté. Vous venez de dire que l'efficace des decrets immuables de Dieu n'eſt déterminée à l'action que par les circonſtances des cauſes, qu'on appelle naturelles, & que nous appellons occaſionnelles. Ce ſont vos termes. Mais, je vous prie, que deviendront les miracles? Le choc des corps, par exemple, eſt la cauſe occaſionnelle de la communication du mouvement du choquant au choqué. Quoi! Dieu ne pourra-t'il pas ſuſpendre en tel cas l'effet de la loi générale des communications des mouvemens, & ne l'a-t'il pas ſouvent ſuſpendu?

THEODORE. Une fois pour toutes, mon cher Ariſte; car je voi bien que c'eſt à cauſe de vous que Theotime veut que je m'explique davantage? il appréhende que vous ne preniez pas bien ma penſée. Une fois pour toutes, Ariſte, quand je dis que Dieu ſuit toûjours les loix générales qu'il s'eſt preſcrit, je ne parle que de ſa providence générale & ordinaire. Je n'exclus point les miracles, ou les effets qui ne ſuivent point de ſes loix générales. Mais de plus, Theotime, c'eſt à vous maintenant que je parle, lorſque Dieu fait un miracle,

& qu'il n'agit point en consequence des loix générales qui nous sont connües, je pretens, ou que Dieu agit en consequence d'autres loix générales qui nous sont inconnües, ou que ce qu'il fait alors, il y est déterminé par de certaines circonstances qu'il a eu en vûë de toute éternité, en formant cet acte simple, éternel, invariable, qui renferme & les loix générales de sa providence ordinaire, & encore les exceptions de ces mêmes loix. Mais ces circonstances ne doivent pas être appellées causes occasionnelles dans le même sens que le choc des corps, par exemple, l'est des communications des mouvemens, parce que Dieu n'a point fait de loix générales, pour regler uniformement l'efficace de ses volontez par la rencontre de ces circonstances. Car dans les exceptions des loix générales Dieu agit tantôt d'une maniere, & tantôt d'une autre, quoique toûjours selon que l'éxige celui de ses attributs, qui lui est, pour ainsi dire, le plus precieux dans ce moment. Je veux dire, que si ce qu'il doit alors à sa justice est de plus grande consideration que ce qu'il doit à sa sagesse, ou à tous ses autres attributs, il suivra

dans cette exception le mouvement de sa justice. Car Dieu n'agit jamais que selon ce qu'il est, que pour honorer ses attributs divins, que pour satisfaire à ce qu'il se doit à lui-même. Car il est à lui-même le principe & la fin de toutes ses volontez, soit qu'il nous punisse, soit qu'il nous fasse misericorde, soit qu'il récompense en nous ses propres dons, les merites que nous avons acquis par sa grace. Mais je crains, Theotime, qu'Ariste ne soit pas content de nôtre écart. Revenons. Aussi-bien serons-nous obligez dans la suite de nos entretiens d'exposer les principes, dont dépend l'explication des difficultez, que vous pourriez proposer.

Dieu, ou l'Etre infiniment parfait, est donc indépendant & immuable. Il est aussi tout-puissant, éternel, nécessaire, immense....

ARISTE. Doucement. Il est tout-puissant, éternel, nécessaire. Oüi, ces attributs conviennent à l'Etre infiniment parfait. Mais pourquoi immense? que voulez-vous dire?

IV. THEODORE. Je veux dire que la substance divine est par tout, non seulement dans l'Univers, mais infini-

ment au delà. Car Dieu n'eſt pas renfermé dans ſon ouvrage : mais ſon ouvrage eſt en lui, & ſubſiſte dans ſa ſubſtance, qui le conſerve par ſon efficace toute-puiſſante. C'eſt en lui que nous ſommes. C'eſt en lui que nous avons le mouvement & la vie, comme dit l'Apôtre : *In ipſo enim vivimus, movemur, & ſumus.* *Act. XVII. 28.*

ARISTE. Mais Dieu n'eſt pas corporel. Donc il ne peut être répandu par tout.

THEODORE. C'eſt parce qu'il n'eſt pas corporel, qu'il peut être par tout. S'il étoit corporel; il ne pourroit pas pénétrer les corps de la maniere dont il les pénétre. Car il y a contradiction que deux pieds d'étendüe n'en faſſent qu'un. Comme la ſubſtance divine n'eſt pas corporelle, elle n'eſt pas étendüe localement comme les corps, grande dans un élephant, petite dans un moucheron. Elle eſt toute entiere, pour ainſi dire, par tout où elle eſt, & elle ſe trouve par tout : ou plûtôt c'eſt en elle que tout ſe trouve. Car la ſubſtance du Créateur eſt le lieu intime de la créature.

L'étenduë créée eſt à l'immenſité di-

vine, ce que le tems eſt à l'éternité. Tous les corps ſont étendus dans l'immenſité de Dieu, comme tous les tems ſe ſuccedent dans ſon éternité. Dieu eſt toûjours tout ce qu'il eſt ſans ſucceſſion de tems. Il remplit tout de ſa ſubſtance, ſans extenſion locale. Il n'y a dans ſon éxiſtence ni paſſé ni futur; tout eſt preſent, immuable, éternel : il n'y a dans ſa ſubſtance ni grand ni petit, tout eſt ſimple, égal, infini. Dieu a créé le monde : mais la volonté de le créer n'eſt point paſſée. Dieu le changera : mais la volonté de le changer n'eſt point future. La volonté de Dieu qui a fait & qui fera, eſt un acte éternel & immuable, dont les effets changent, ſans qu'il y ait en Dieu aucun changement. En un mot, Dieu n'a point été, il ne ſera point, mais il eſt. On peut dire que Dieu étoit dans le tems paſſé : mais il étoit alors tout ce qu'il ſera dans le tems futur. C'eſt que ſon éxiſtence & ſa durée, s'il eſt permis de ſe ſervir de ce terme, eſt toute-entiere dans l'éternité, & toute entiere dans tous les momens qui paſſent dans ſon éternité. De même Dieu n'eſt point en partie dans le Ciel, & en partie dans la Terre. Il eſt

tout entier dans son immensité, & tout entier dans tous les corps qui sont étendus localement dans son immensité ; tout entier dans toutes les parties de la matiere, quoique divisible à l'infini. Ou pour parler plus éxactement, Dieu n'est pas tant dans le monde, que le monde est en lui, ou dans son immensité : de même que l'éternité n'est pas tant dans le tems, que le tems dans l'éternité.

ARISTE. Il me semble, Theodore, que vous expliquez une chose obscure par une autre qui n'est pas trop claire. Je ne me sens point frappé de la même évidence que ces jours passez.

V. THEODORE. Je ne pretens pas Ariste, vous faire clairement comprendre l'immensité de Dieu, & la maniere dont il est par tout. Cela me paroît incompréhensible, aussi-bien qu'à vous. Mais je pretens vous donner quelque connoissance de l'immensité de Dieu, en la comparant avec son éternité. Comme vous m'avez accordé que Dieu étoit éternel, j'ai crû pouvoir vous convaincre qu'il étoit immense, en comparant l'éternité que vous rece-

vez, avec l'immensité que vous refusez de reconnoître.

THEOTIME. Comment voulez-vous que fasse Theodore ? Il compare les choses divines avec les divines. C'est le moïen de les expliquer autant que cela se peut. Mais vous les comparez avec des choses finies. C'est justement le moïen de vous tromper. L'esprit de l'homme ne remplit aucun espace. Donc la substance divine n'est point immense. Fausse consequence. L'étendüe créée est plus grande dans un grand espace que dans un petit. Donc si Dieu étoit par tout, il seroit plus grand dans un Géant que dans un Pygmée. Autre consequence tirée de la comparaison de l'infini avec le fini. Si vous voulez juger des attributs divins, consultez l'infini, la notion de l'Etre infiniment parfait, & ne vous arrêtez point aux idées des êtres particuliers & finis. C'est ainsi qu'en use Theodore. Il ne juge point de l'immensité divine sur l'idée des créatures ni corporelles, ni spirituelles. Il sçait bien que la substance divine n'est point sujette aux imperfections & aux limitations inséparables des êtres créez. Voilà pourquoi il juge que Dieu est par

tout, & n'eſt nulle part à la maniere des corps.

ARISTE. Quoi ! Dieu eſt là tout entier, pour ainſi dire, & là auſſi, là, là, là, par tout ailleurs, & dans les eſpaces que l'on conçoit au delà du monde : cela ne ſe comprend pas.

THEODORE. Oüi, Dieu eſt par tout, ou plûtôt tout eſt en Dieu : & le monde, quelque grand qu'on l'imagine, ne peut ni l'égaler, ni le meſurer. Cela ne ſe comprend pas, je le veux: mais c'eſt que l'infini nous paſſe. Quoi donc Ariſte ! eſt-ce que Dieu n'eſt pas ici, dans vôtre jardin, dans le Ciel, & tout entier par tout où il eſt ? Oſeriez-vous nier que Dieu ſoit par tout ?

ARISTE. Il y eſt preſent par ſon operation. Mais...

THEODORE. Comment, par ſon operation ? Quelle eſpece de réalité eſt-ce que l'operation de Dieu diſtinguée & ſéparée de ſa ſubſtance? Par l'operation de Dieu vous n'entendez pas l'effet qu'il produit ; car l'effet n'eſt pas l'action, mais le terme de l'action. Vous entendez apparemment par l'operation de Dieu l'acte par lequel il opere. Or ſi l'acte par lequel Dieu produit, ou con-

ſerve ce fauteüil, eſt ici, aſſurément Dieu y eſt lui-même : & s'il y eſt, il faut bien qu'il y ſoit tout entier, & ainſi de tous les autres endroits où il opere.

ARISTE. Je croi, Theodore, que Dieu eſt dans le monde de la maniere que vous croïez que vôtre ame eſt dans vôtre corps. Car je ſçai bien que vous ne penſez pas que l'ame ſoit répandüe dans toutes les parties du corps. Elle eſt dans la tête, parce qu'elle y raiſonne. Elle eſt dans les bras & dans les pieds, parce qu'elle les remuë. De même Dieu eſt dans le monde, parce qu'il le conſerve, & qu'il le gouverne.

VI. THEODORE. Que de préjugez, que d'obſcuritez dans vôtre comparaiſon ! L'ame n'eſt point dans le corps, ni le corps dans l'ame, quoique leurs modalitez ſoient reciproques en conſequence des loix générales de leur union. Mais l'un & l'autre ſont en Dieu, qui eſt la cauſe véritable de la reciprocation de leurs modalitez. Les eſprits, Ariſte, ſont dans la Raiſon divine, & les corps dans ſon immenſité : mais ils ne peuvent étre les uns dans les autres. Car l'eſprit & le corps n'ont entr'eux aucun rapport eſſentiel. Ce n'eſt qu'a-

vec Dieu qu'ils ont un rapport nécessaire. L'esprit peut penser sans le corps: mais il ne peut rien connoître que dans la Raison divine. Le corps peut être étendu sans l'esprit: mais il ne le peut être que dans l'immensité de Dieu. C'est que les qualitez du corps n'ont rien de commun avec celles de l'esprit. Car le corps ne peut penser, ni l'esprit être étendu. Mais l'un & l'autre participe à l'Etre divin. Dieu qui leur donne leur réalité, la possede; car il possede toutes les perfections des créatures sans leurs limitations. Il connoît comme les esprits, il est étendu comme les corps: mais tout cela tout d'une autre maniere que ses créatures. Ainsi Dieu est par tout dans le monde, & au delà. Mais l'ame n'est nulle part dans les corps. Elle ne connoît point dans le cerveau, comme vous vous l'imaginez. Elle ne connoît que dans la substance intelligible du Verbe divin, quoiqu'elle ne connoisse en Dieu qu'à cause de ce qui se passe dans une certaine portion de matiere, qu'on appelle cerveau. Elle ne remuë point non plus les membres de son corps par l'application d'une force, qui appartienne à sa nature. Elle ne

les remuë, que parce que celui qui est par tout par son immensité, execute par sa puissance les desirs impuissans de ses créatures. Ne dites donc pas, Ariste, que Dieu est dans le monde, qu'il gouverne, comme l'ame dans le corps qu'elle anime. Car il n'y a rien de vrai dans vôtre comparaison: non seulement parce que l'ame ne peut être dans le corps, ni le corps en elle: mais encore parce que les esprits ne pouvant operer dans les corps, qu'ils animent, ils ne peuvent par consequent se répandre en eux par leur operation, comme vous le prétendez de l'operation divine, par laquelle seule, selon vous, Dieu se trouve par tout.

ARISTE. Ce que vous me dites-là me paroît bien difficile. J'y penserai. Mais cependant dites-moi, je vous prie: avant que le monde fût, & que Dieu y operât, où étoit-il?

VII. THEODORE. Je vous le demande, Ariste, vous qui voulez que Dieu ne soit dans le monde que par son operation.... Vous ne répondez point. Hé bien je vous dis qu'avant la création du monde Dieu étoit où il est présentement, & où il seroit, quand le

monde rentreroit dans le néant. Il étoit en lui-même. Quand je vous dis que Dieu eſt dans le monde,& infiniment au-delà, vous n'entrez point dans ma penſée; ſi vous croïez que le monde, & les eſpaces imaginaires ſoient, pour ainſi dire, le lieu qu'occupe la ſubſtance infinie de la Divinité. Dieu n'eſt dans le monde que parce que le monde eſt en Dieu. Car Dieu n'eſt qu'en lui-même, que dans ſon immenſité. S'il crée de nouveaux eſpaces,il n'acquiert pas pour cela une nouvelle préſence, a cauſe de ces eſpaces : il n'augmente pas ſon immenſité : il ne ſe fait pas un lieu nouveau Il eſt éternellement & néceſſairement où ces eſpaces ſont créez : mais il n'y eſt pas localement comme ces eſpaces.

L'étendüe, Ariſte, eſt une réalité, & dans l'infini toutes les réalitez s'y trouvent. Dieu eſt donc étendu, auſſi-bien que les corps,puiſque Dieu poſſede toutes les réalitez abſolües, ou toutes les perfections. Mais Dieu n'eſt pas étendu comme les corps. Car, comme je viens de vous dire, il n'a pas les limitations & les imperfections de ſes créatures. Dieu connoît auſſi-bien que les eſprits; mais

il ne pense pas comme eux. Il est à lui-même l'objet immediat de ses connoissances. Il n'y a point en lui de succession ni de varieté de pensées. Une de ses pensées n'enferme point, comme en nous, le néant de toutes les autres. Elles ne s'excluënt point mutuellement. De même Dieu est étendu aussi-bien que les corps: mais il n'y a point de parties dans sa substance. Une partie n'enferme point, comme dans les corps, le néant d'aucune autre: & le lieu de sa substance n'est que sa substance même. Il est toûjours un, & toûjours infini, parfaitement simple, & composé, pour ainsi dire, de toutes les réalitez, ou de toutes les perfections. C'est que le vrai Dieu c'est l'Etre, & non tel être, ainsi qu'il l'a dit lui-même à Moïse son serviteur par la bouche de l'Ange revêtu de ses pouvoirs. C'est l'Etre sans restriction, & non l'être fini, l'être composé, pour ainsi dire, de l'être & du néant. N'attribuez donc au Dieu, que nous adorons, que ce que vous concevez dans l'Etre infiniment parfait. N'en retranchez que le fini, que ce qui tient du néant. Et quoique vous ne compreniez pas clairement tout ce que je vous dis,

comme

comme je ne le comprens pas moi-même, vous comprendrez du moins que Dieu est tel que je vous le représente. Car vous devez sçavoir que, pour juger dignement de Dieu, il ne faut lui attribuer que des attributs incompréhensibles. Cela est évident, puisque Dieu c'est l'infini en tout sens; que rien de fini ne lui convient; & que tout ce qui est infini en tout sens, est en toutes manieres incompréhensible à l'esprit humain.

ARISTE. Ah, Theodore! je commence à reconnoître que je portois de Dieu des jugemens bien indignes, parce que j'en jugeois confusément par moi-même, ou sur des idées, qui ne peuvent représenter que les créatures. Il me paroît évident que tout jugement, qui n'est point formé sur la notion de l'Etre infiniment parfait, de l'Etre incompréhensible, n'est pas digne de la Divinité. Assurément si les Païens n'avoient abandonné cette notion, ils n'auroient pas fait de leurs chimeres de fausses Divinitez: & si les Chrétiens suivoient toûjours cette notion de l'Etre, ou de l'infini, qui est naturellement gravée dans nôtre esprit, ils ne parleroient pas

de Dieu comme quelques-uns en parlent.

VIII. THEOTIME. Vous paroissez, Ariste, bien content de ce que Theodore vient de vous dire, que les attributs de Dieu sont incompréhensibles en toutes manieres. Mais je crains qu'il n'y ait là de l'équivoque. Car il me semble que l'on conçoit clairement une étenduë immense, & qui n'a point de bornes. L'esprit ne la comprend pas, ou ne la mesure pas cette étenduë, je le veux. Mais il en connoît clairement la nature & les proprietez. Or qu'est-ce que l'immensité de Dieu, sinon une étenduë intelligible infinie, par laquelle non seulement Dieu est par tout, mais dans laquelle nous voïons des espaces qui n'ont point de bornes. Il n'est donc pas vrai que l'immensité de Dieu soit en tout sens incompréhensible à l'esprit humain, puisque nous connoissons fort clairement l'étenduë intelligible, & si clairement, que c'est en elle & par elle que les Geometres découvrent toutes leurs démonstrations.

ARISTE. Il me semble, Theotime, que vous ne prenez pas bien la pensée

de Theodore. Mais je n'ai pas assez medité cètte matiere : je ne puis bien vous expliquer ce que je ne sais qu'entrevoir. Je vous prie, Theodore, de répondre pour moi.

THEODORE. Quoi, Theotime! est-ce que vous confondez l'immensité divine avec l'étenduë intelligible ? Ne voïez-vous pas qu'il y a entre ces deux choses une difference infinie ? L'immensité de Dieu, c'est sa substance même répanduë par tout, & par tout toute entiere, remplissant tous les lieux sans extension locale. Voilà ce que je pretens être tout-à-fait incompréhensible. Mais l'étenduë intelligible n'est que la substance de Dieu, entant que représentative des corps, & participable par eux avec les limitations ou les imperfections qui leur conviennent, & que représente cette même étenduë intelligible, qui est leur idée ou leur archetype. Nul esprit fini ne peut comprendre l'immensité de Dieu, ni tous ces autres attributs, ou manieres d'être de la Divinité, s'il m'est permis de parler ainsi. Ces manieres sont toûjours infinies en tout sens, toûjours divines, & par consequent toûjours incompréhen-

ſibles. Mais rien n'eſt plus clair que l'étenduë intelligible. Rien n'eſt plus intelligible que les idées des corps, puiſque c'eſt par elles que nous connoiſſons fort diſtinctement, non la nature de Dieu, mais la nature de la matiere. Aſſurément, Theotime, ſi vous jugez de l'immenſité de Dieu ſur l'idée de l'étenduë, vous donnerez à Dieu une étenduë corporelle. Vous la ferez infinie cette étenduë, immenſe tant qu'il vous plaira : mais vous n'en exclurez pas les imperfections que cette idée repréſente. La ſubſtance de Dieu ne ſera pas toute entiere par tout où elle eſt. Jugeant de Dieu ſur l'idée des créatures, & de la plus vile des créatures, vous corromprez la notion de l'Etre infiniment parfait, de l'Etre incompréhenſible en toutes manieres. Prenez donc garde l'un & l'autre aux jugemens que vous portez ſur ce que je vous dis de la Divinité. Car je vous avertis une fois pour toutes, que lorſque je parle de Dieu & de ſes attributs, ſi vous comprenez ce que je vous dis, ſi vous en avez une idée claire & proportionnée à la capacité finie de vôtre eſprit, ou c'eſt que je me trompe alors, ou c'eſt que

vous n'entendez pas ce que je veux dire. Car tous les attributs absolus de la Divinité sont incompréhensibles à l'esprit humain, quoiqu'il puisse clairement comprendre ce qu'il y a en Dieu de relatif à des créatures, je veux dire, les idées intelligibles de tous les ouvrages possibles.

THEOTIME. Je voi bien, Theodore, que je me trompois, en confondant l'étenduë intelligible infinie avec l'immensité de Dieu. Cette étenduë n'est pas la substance divine répanduë par tout : mais c'est elle entant que représentative des corps, & participable par eux, à la maniere dont la créature corporelle peut participer imparfaitement à l'être. Je sçavois bien néanmoins, qu'une étenduë corporelle infinie, ainsi que quelques-uns conçoivent l'Univers, qu'ils composent d'un nombre infini de tourbillons, n'auroit encore rien de divin. Car Dieu n'est pas l'infini en étenduë, c'est l'infini tout court, c'est l'Etre sans restriction. Or c'est une proprieté de l'infini qui est incompréhensible à l'esprit humain, ainsi que je vous l'ai oüi dire souvent, d'être en même tems un & toutes choses ; composé,

pour ainſi dire, d'une infinité de perfections, & tellement ſimple, que chaque perfection qu'il poſſede, renferme toutes les autres ſans aucune diſtinction réelle. Certainement cette proprieté convient moins à l'Univers materiel, & aux parties dont il eſt compoſé, qu'à la ſubſtance de l'ame, qui, ſans aucune compoſition de parties, peut recevoir en même tems diverſes modalitez : leger craïon néanmoins de la ſimplicité & de l'univerſalité divine.

THEODORE. Vous avez raiſon, Theotime. Il n'y a point de ſubſtance plus imparfaite, plus éloignée de la Divinité, que la matiere, fût-elle infinie. Elle répond parfaitement à l'étenduë intelligible qui eſt ſon archetype ; mais elle ne répond à l'immenſité divine que fort imparfaitement ; & elle ne répond nullement aux autres attributs de l'Etre infiniment parfait.

IX. ARISTE. Ce que vous dites-là me fait bien comprendre, que cet impie de nos jours, qui faiſoit ſon Dieu de l'Univers, n'en avoit point. C'étoit un véritable Athée. Mais je ne ſçai que penſer de quantité de bonnes gens, qui faute de philoſopher un peu, ont de la

Divinité des sentimens bien indignes. Leur Dieu n'est point l'Univers, c'est le Créateur de l'Univers. Voilà presque tout ce qu'ils en sçavent. Ce seroit beaucoup s'ils s'en tenoient-là, sans corrompre la notion de l'infini. Mais en vérité je les plains, quand je pense à l'idée qu'ils se forment de l'Etre incompréhensible. Theotime avoit bien raison de me dire, que naturellement les hommes *humanisent* toutes choses. Encore s'ils ne faisoient qu'incarner, pour ainsi dire, la Divinité, en la revêtant des qualitez qui leur appartiennent, cela seroit pardonnable. Mais il y en a qui la dépoüillent de tous les attributs incompréhensibles, & de tous les caracteres essentiels à l'Etre infiniment parfait, si on en excepte la puissance : encore la partagent-ils de telle maniere avec ce qu'ils appellent la Nature, que quoiqu'ils en laissent à Dieu la meilleure part, ils lui en ôtent tout l'exercice.

THEOTIME. C'est, Ariste, de peur de fatiguer, ou du moins d'abaisser la Majesté Divine par de petits soins, par des actions indignes de son application & de sa grandeur. Car nous croïons

naturellement que Dieu doit être content des jugemens que nous portons de lui, lorsque nous le faisons tel que nous voudrions être nous-mêmes. L'homme est toûjours pénétré du sentiment intérieur qu'il a de ce qui se passe dans son esprit & dans son cœur. Il ne se peut faire qu'il ne sente confusément ce qu'il est, & ce qu'il souhaite d'être. Ainsi il se répand tout naturellement sur les objets de ses connoissances, & mesure sur l'humanité, non seulement tout ce qui l'environne, mais mêmes la substance infinie de la Divinité. Il est vrai que la notion de l'Etre infiniment parfait est profondément gravée dans nôtre esprit. Nous ne sommes jamais sans penser à l'Etre. Mais bien loin de prendre cette notion vaste & immense de l'Etre sans restriction, pour mesurer par elle la Divinité qui se présente à nous sans cesse, nous la regardons cette notion immense comme une pure fiction de nôtre esprit. C'est, Ariste, que l'Etre en général ne frappe point nos sens, & que nous jugeons de la réalité & de la solidité des objets par la force dont ils nous ébranlent.

ARISTE. Je comprens bien tout cela,

cela, Theotime. C'eſt juſtement ce que me diſoit Theodore il y a ſept ou huit jours. Mon eſprit ne trouve point de priſe aux idées abſtraites que vous me propoſez. Je n'en ſuis point ſenſiblement frappé. Mais je ne juge pas delà que ce ne ſont que de purs phantômes. Je croi que ce ſont des véritez ſublimes, auſquelles on ne peut atteindre qu'en faiſant taire ſon imagination & ſes ſens, qu'en s'élevant au deſſus de ſoi. Et je ſuis bien réſolu dans la ſuite de ne plus juger de Dieu par moi-même, ni ſur les idées qui repréſentent les créatures; mais uniquement par la notion de l'Etre infiniment parfait. Continuez, je vous prie, Theodore, de m'interroger & de m'inſtruire.

X. THEODORE. Hé bien, continuons. Vous croïez que Dieu eſt bon, ſage, juſte, miſericordieux, patient, ſevére.

ARISTE. Doucement. Ces termes ſont bien communs, je m'en défie. Je croi que Dieu eſt ſage, bon, juſte, clement, & qu'il a toutes les autres qualitez que l'Ecriture lui attribuë. Mais je ne ſçai ſi tous ceux qui prononcent ces mots conçoivent les mêmes choſes.

L'Etre infiniment parfait eſt bon, juſte, miſericordieux ! Cela me paroît obſcur. Définiſſez-moi ces termes.

THEODORE. Oh oh, Ariſte ! vous appréhendez la ſurpriſe. Vous faites bien. Quand on philoſophe ſur des matieres délicates & ſublimes, les équivoques ſont à craindre, & les termes les plus communs n'en ſont pas les plus exempts. Il faudroit donc définir ces mots. Mais cela n'eſt pas ſi facile. Répondez-moi auparavant à ce qui peut ſervir à les éclaircir. Penſez-vous que Dieu connoiſſe & qu'il veüille ?

ARISTE. Pour cela, oüi. Je ne doute nullement que Dieu ne connoiſſe & qu'il ne veüille.

THEODORE. D'où vient que vous n'en doutez pas ? Eſt-ce à cauſe que vous connoiſſez & que vous voulez vous-même ?

ARISTE. Non, Theodore. C'eſt que je ſçai que connoître & vouloir ſont des perfections. Car quoique je ſente, que je ſouffre, que je doute, je ſuis certain que Dieu ne ſent & ne doute pas. Et quand je dis que Dieu connoît & qu'il veut, je ne pretens pas que ce ſoit comme les hommes. Je pretens

ſeulement en général, que Dieu veut & connoit, & je vous laiſſe à vous & à Theotime à en expliquer la maniere.

THEODORE. Comment la maniere! toutes les manieres divines ſont incompréhenſibles. Nous ne ſçavons pas, comment nous connoiſſons nous-mêmes, ni comment nous voulons : car n'aïant point d'idée claire de nôtre ame, nous ne pouvons rien comprendre clairement dans nos propres modalitez. A plus forte raiſon nous ne vous expliquerons pas éxactement la maniere dont Dieu connoît, & dont il veut. Néanmoins conſultez la notion de l'Etre infiniment parfait. Voïez ſi je la ſuis. Car je vous dis hardiment que Dieu eſt à lui-même ſa propre lumiere : qu'il découvre dans ſa ſubſtance les eſſences de tous les êtres, & toutes leurs modalitez poſſibles ; & dans ſes decrets leur éxiſtence & toutes leurs modalitez actuelles.

ARISTE. Il me ſemble que vous ne vous hazardez pas beaucoup.

XI. THEODORE. Je ne le pretens pas auſſi. Mais puiſque vous recevez ce principe, tirons-en des conſequences. Dieu connoît en lui tout ce qu'il con-

noît. Donc toutes les véritez ſont en Dieu, puiſqu'étant infiniment parfait, il n'y en a aucune qui échape à ſes connoiſſances. Donc ſa ſubſtance renferme tous les rapports intelligibles : car les véritez ne ſont que des rapport réels, & les fauſſetez des rapports imaginaires. Donc Dieu n'eſt pas ſeulement ſage, mais la ſageſſe ; non ſeulement ſçavant, mais la ſcience ; non ſeulement éclairé, mais la lumiere qui l'éclaire lui, & mêmes toutes les intelligences. Car c'eſt dans ſa propre lumiere que vous voïez ce que je voi, & qu'il voit lui-même ce que nous voïons tous deux. Je voi que tous les diametres d'un cercle ſont égaux. Je ſuis certain que Dieu lui-même le voit, & que tous les eſprits, ou le voïent actuellement, ou le peuvent voir. Oüi, je ſuis certain que Dieu voit préciſément la même choſe que je voi, la même vérité, le même rapport que j'apperçois maintenant entre 2 & 2, & 4. Or Dieu ne voit rien que dans ſa ſubſtance. Donc cette même vérité que je voi, c'eſt en lui que je la voi. Vous ſçavez tout cela, Ariſte, & vous en êtes déja demeuré d'accord. Mais ces principes s'échapent ſi facile-

ment, & ils sont d'ailleurs de si grande importance, que ce n'est pas perdre son tems que de les rappeller dans son esprit, & se les rendre familiers.

ARISTE. Voilà donc une des grandes differences qu'il y a entre la maniere dont Dieu connoît, & celle dont nous connoissons. Dieu connoît en lui-même toutes choses : & nous ne connoissons rien en nous : nous ne connoissons rien que dans une substance qui n'est point à nous. Dieu est sage par sa propre sagesse : mais nous ne devenons sages que par l'union que nous avons avec la Sagesse éternelle, immuable, nécessaire, commune à toutes les intelligences. Car il est bien clair qu'un esprit aussi limité que le nôtre ne peut pas trouver dans sa propre substance, les idées, ou les archetypes de tous les êtres possibles, & de leurs rapports infinis. Mais de plus je suis si certain que les hommes, les Anges & Dieu même voïent les mêmes véritez que je voi, qu'il ne m'est pas possible de douter que c'est la même lumiere qui éclaire tous les esprits.

XII. THEOTIME. Assurément, Ariste, si Dieu voit précisément ce que

nous voïons, quand nous pensons que deux fois deux sont quatre, c'est en Dieu seul que nous voïons cette vérité, car Dieu ne la voit que dans sa sagesse. Il ne voit mêmes que nous y pensons actuellement que dans ses decrets & dans son éternité: car il ne tire point ses connoissances de ce qui se passe actuellement dans ses créatures. Mais ne pourroit-on point dire que les esprits ne voïent point les mêmes veritez, mais des veritez semblales? Dieu voit que 2 fois 2 sont 4. Vous le voïez, je le voi. Voila trois veritez semblables, & non point une seule & unique vérité.

ARISTE. Voilà trois perceptions semblables d'une seule & même vérité: mais comment trois veritez semblables? Et qui vous a dit qu'elles sont semblables? Avez-vous comparé vos idées avec les miennes, & avec celles de Dieu, pour en reconnoître clairement la ressemblance? Qui vous a dit que demain, que dans tous les siecles, vous verrez comme aujourd'hui que 2 fois 2 sont 4? Qui vous a dit que Dieu même ne peut faire d'esprits capables de voir clairement que 2 fois 2 ne soient pas 4? Assurément c'est que vous voïez

la même vérité que je voi, mais par une perception qui n'eſt pas la mienne, quoique peut-être ſemblable à la mienne. Vous voïez une vérité commune à tous les eſprits ; mais par une perception qui vous appartient à vous ſeul : car nos perceptions, nos ſentimens, toutes nos modalitez ſont particulieres. Vous voïez une vérité immuable, néceſſaire, éternelle. Car vous êtes ſi certain de l'immutabilité de vos idées, que vous ne craignez point de les voir demain toutes changées. Comme vous ſçavez qu'elles ſont avant vous, auſſi êtes-vous bien aſſuré qu'elles ne ſe diſſiperont jamais. Or ſi vos idées ſont éternelles & immuables, il eſt évident qu'elles ne peuvent ſe trouver que dans la ſubſtance éternelle & immuable de la Divinité. Cela ne ſe peut conteſter. C'eſt en Dieu ſeul que nous voïons la vérité. C'eſt en lui ſeul que ſe trouve la lumiere qui l'éclaire lui, & toutes les intelligences. Il eſt ſage par ſa propre ſageſſe : & nous ne le pouvons être que par l'union que nous avons avec lui. Ne diſputons point de ces principes. Ils ſont évidens, ce me ſemble, & le fondement de la certitude que nous

trouvons dans les ſciences.

THEOTIME. J'ai bien de la joïe, Ariſte, de voir que vous êtes convaincu, non ſeulement que la puiſſance de Dieu eſt la cauſe efficace de nos connoiſſances, car je penſe que vous n'en doutez pas ; mais encore, que ſa ſageſſe en eſt la cauſe formelle, qui nous éclaire immediatement, & ſans l'entremiſe d'aucune créature. Je voi bien que Theodore vous a entretenu ſur cette matiere. Je lui dois auſſi ce que vous tenez de lui, & qu'il dit tenir * de S. Auguſtin.

* *Voïez la Réponſe aux vrayes & fauſſes idées, ch. 7. & 21.*

THEODORE. Nous convenons donc tous, que Dieu eſt infiniment ſage, & cela eſſentiellement & par lui-même, par la néceſſité de ſon être : Que les hommes ne peuvent être ſages que par la lumiere de la Sageſſe divine : Que cette lumiere leur eſt communiquée en conſequence de leur attention, qui eſt la cauſe occaſionnelle qui détermine l'efficace des loix générales de l'union de leur eſprit avec la Raiſon univerſelle, ainſi que nous expliquerons dans la ſuite, prouvons maintenant que Dieu eſt juſte.

XIII. Dieu renferme dans la ſimplicité de ſon être les idées de toutes

choſes & leurs rapports infinis, généralement toutes les véritez. Or on peut diſtinguer en Dieu deux ſortes de véritez ou de rapports, des rapports de grandeur & des rapports de perfection, des véritez ſpeculatives & des véritez pratiques ; des rapports qui n'exigent par leur évidence que des jugemens, & d'autres rapports qui excitent encore des mouvemens. Ce n'eſt pas néanmoins que les rapports de perfection puiſſent être clairement connus, s'ils ne s'expriment par des rapports de grandeur. Mais il ne faut pas nous arrêter à cela. Deux fois deux ſont quatre : c'eſt un rapport d'égalité en grandeur ; c'eſt une vérité ſpeculative qui n'excite point de mouvement dans l'ame, ni amour ni haine, ni eſtime ni mépris, &c. L'homme vaut mieux que la bête : c'eſt un rapport d'inégalité en perfection, qui éxige non ſeulement que l'eſprit s'y rende, mais que l'amour & l'eſtime ſe reglent par la connoiſſance de ce rapport ou de cette vérité. Prenez donc garde.

Dieu renferme en lui tous les rapports de perfection. Or il connoît & il aime tout ce qu'il renferme dans la ſim-

plicité de son être. Donc il estime & il aime toutes choses à proportion qu'elles sont aimables & estimables. Il aime invinciblement l'Ordre immuable, qui ne consiste & ne peut consister que dans les rapports de perfection qui sont entre ses attributs, & entre les idées qu'il renferme dans sa substance. Il est donc juste essentiellement & par lui-même. Il ne peut pecher, puisque s'aimant invinciblement, il ne peut qu'il ne rende justice à ses divines perfections, à tout ce qu'il est, à tout ce qu'il renferme. Il ne peut mêmes vouloir positivement & directement produire quelque déreglement dans son ouvrage, parce qu'il estime toutes les créatures selon la proportion de la perfection de leurs archetypes. Par exemple, il ne peut sans raison vouloir que l'esprit soit soûmis au corps : & si cela se trouve, c'est que maintenant l'homme n'est point tel que Dieu l'a fait. Il ne peut favoriser l'injustice : & si cela est, c'est que l'uniformité de sa conduite ne doit pas dépendre de l'irregularité de la nôtre. Le tems de sa vengeance viendra. Il ne peut vouloir ce qui corrompt son ouvrage : & s'il s'y trouve des monstres qui le

défigurent, c'eſt qu'il rend plus d'honneur à ſes attributs par la ſimplicité & la généralité de ſes voïes, que par l'exemption des défauts qu'il permet dans l'Univers, ou qu'il y produit en conſequence des loix générales qu'il a établies pour de meilleurs effets que la generation des monſtres, comme nous l'expliquerons dans la ſuite. Ainſi Dieu eſt juſte en lui-même, juſte dans ſes voïes, juſte eſſentiellement; parce que toutes ſes volontez ſont néceſſairement conformes à l'Ordre immuable de la juſtice qu'il ſe doit à lui-même & à ſes divines perfections.

Mais l'homme n'eſt point juſte par lui-même. Car l'Ordre immuable de la juſtice, qui comprend tous les rapports de perfection de tous les êtres poſſibles & de toutes leurs qualitez, ne ſe trouvant qu'en Dieu, & nullement dans nos propres modalitez; quand l'homme s'aimeroit par un mouvement dont il ſeroit lui-même la cauſe, bien loin que ſon amour propre pût le rendre juſte, qu'il le corromproit infiniment plus que l'amour propre du plus ſcelerat des hommes. Car il n'y eut jamais d'ame aſſez noire, & poſſedée d'un

amour propre si dereglé, que la beauté de l'Ordre immuable ne l'ait pû frapper en certaines occasions. Nous ne sommes donc parfaitement justes, que lorsque voïant en Dieu ce que Dieu y voit lui-même, nous en jugeons comme lui, nous estimons & nous aimons ce qu'il aime & ce qu'il estime. Ainsi bien loin que nous soïons justes par nous-mêmes, nous ne serons parfaitement tels, que lorsque délivrez de ce corps qui trouble toutes nos idées, nous verrons sans obscurité la Loi éternelle, sur laquelle nous reglerons éxactement tous les jugemens & tous les mouvemens de nôtre cœur. Ce n'est pas qu'on ne puisse dire que ceux qui ont la charité sont justes véritablement, quoiqu'ils forment souvent des jugemens fort injustes. Ils sont justes dans la disposition de leur cœur. Mais ils ne sont pas justes en toute rigueur, parce qu'ils ne connoissent pas éxactement tous les rapports de perfection qui doivent regler leur estime & leur amour.

XIV. ARISTE. Je comprens, Theodore, parce que vous me dites-là, que la justice aussi-bien que la vérité habitent, pour ainsi dire, éternelle-

ment dans une nature immuable. Le juste & l'injuste, aussi-bien que le vrai & le faux, ne sont point des inventions de l'esprit humain, ainsi que pretendent certains esprits corrompus. Les hommes, disent-ils, se sont fait des loix pour leur mutuelle conservation. C'est sur l'amour propre qu'ils les ont fondées. Ils sont convenus entr'eux : & par là ils se sont obligez. Car celui qui manque à la convention se trouvant plus foible que le reste des contractans, il se trouve parmi des ennemis qui satisfont à leur amour propre en le punissant. Ainsi, par amour propre, il doit observer les loix du païs où il vit : non parce qu'elles sont justes en elles-mêmes, car delà l'eau, disent-ils, on en observe de toutes contraires ; mais parce qu'en s'y soûmettant on n'a rien à craindre de ceux qui sont les plus forts. Selon eux, tout est naturellement permis à tous les hommes. Chaque particulier a droit à tout ; & si je cede de mon droit, c'est que la force des concurrens m'y oblige. Ainsi l'amour propre est la regle de mes actions. Ma loi c'est une puissance étrangere : & si j'étois le plus fort, je rentrerois naturellement dans tous

mes droits. Peut-on rien dire de plus brutal & de plus insensé ? La force a déferé au lion l'empire sur les autres brutes ; & j'avoüe que c'est souvent par elle que les hommes l'usurpent les uns sur les autres. Mais de croire que cela soit permis, & que le plus fort ait droit à tout, sans qu'il puisse jamais commettre aucune injustice, c'est assurément se ranger parmi les animaux, & faire de la societé humaine une assemblée de bêtes brutes. Oüi, Theodore, je conviens que l'Ordre immuable de la justice est une loi dont Dieu même ne se dispense jamais, & sur laquelle tous les esprits doivent regler leur conduite. Dieu est juste essentiellement & par la nécessité de son être. Mais voïons un peu s'il est bon, misericordieux, patient : car il me semble que tout cela ne peut gueres s'accorder avec la severité de sa justice.

XV. THEODORE. Vous avez raison, Ariste. Dieu n'est ni bon, ni misericordieux, ni patient, selon les idées vulgaires. Ces attributs tels qu'on les conçoit ordinairement sont indignes de l'Etre infiniment parfait. Mais Dieu possede ces qualitez dans le sens que la

Raiſon nous l'apprend,& que l'Ecriture, qui ne peut ſe contredire, nous le fait croire. Pour expliquer tout cela plus diſtinctement, voïons d'abord ſi Dieu eſt eſſentiellement juſte en ce ſens, qu'il récompenſe néceſſairement les bonnes œuvres, & qu'il puniſſe indiſpenſablement tout ce qui l'offenſe, ou qui bleſſe, pour ainſi dire, ſes attributs.

ARISTE. Je conçois bien, Theodore, que ſi les créatures ſont capables d'offenſer Dieu, il ne manquera pas de s'en venger, lui qui s'aime par la néceſſité de ſon être. Mais que Dieu puiſſe en être offenſé, c'eſt ce qui ne me paroît pas concevable. Et ſi cela étoit poſſible; comme il s'aime néceſſairement, il n'auroit jamais donné l'être, ou du moins cette liberté ou cette puiſſance à des créatures capables de lui réſiſter. Eſt-ce que cela n'eſt pas évident?

THEODORE. Vous me propoſez, Ariſte, une difficulté qui s'éclaircira bien-tôt. Suivez-moi, je vous prie, ſans me prévenir. N'eſt-il pas clair par ce que je viens de vous dire, que l'Ordre immuable eſt la loi de Dieu, la regle inviolable de ſes volontez, & qu'il ne peut s'empêcher d'aimer les choſes

à proportion qu'elles ſont aimables ?

ARISTE. C'eſt ce que vous venez de démontrer.

THEODORE. Donc Dieu ne peut pas vouloir que ſes créatures n'aiment pas ſelon ce même Ordre immuable. Il ne peut les diſpenſer de ſuivre cette loi. Il ne peut pas vouloir que nous aimions davantage ce qui merite le moins d'être aimé. Quoi, vous héſitez ! Eſt-ce que cela ne vous paroît pas certain ?

ARISTE. J'y trouve de la difficulté. Je ſuis convaincu par une eſpece de ſentiment intérieur, que Dieu ne peut pas vouloir qu'on aime & qu'on eſtime davantage ce qui merite le moins d'être aimé & d'être eſtimé : mais je ne le voi pas bien clairement. Car que fait à Dieu nôtre amour & nôtre eſtime ? Rien du tout. Nous voulons peut-être qu'on nous eſtime nous, & qu'on nous aime, parce que nous avons tous beſoin les uns des autres. Mais Dieu eſt ſi au deſſus de ſes créatures, qu'apparemment il ne prend aucun interêt dans les jugemens que nous portons de lui & de ſes ouvrages. Cela a du moins quelque vrai-ſemblance.

THEODORE. Cela n'en a que trop

trop pour des esprits corrompus. Il est vrai, Ariste, que Dieu ne craint & n'espere rien de nos jugemens. Il est indépendant : il se suffit abondamment à lui-même. Cependant il prend nécessairement interêt dans nos jugemens, & dans les mouvemens de nôtre cœur. En voici la preuve. C'est que les esprits n'ont une volonté, ou ne sont capables de vouloir, ou d'aimer, qu'à cause du mouvement naturel & invincible, que Dieu leur imprime sans cesse pour le bien. Or Dieu n'agit en nous que parce qu'il veut agir : & il ne peut vouloir agir que par sa volonté, que par l'amour qu'il se porte à lui-même & à ses divines perfections : Et c'est l'ordre de ces divines perfections, qui est proprement sa loi, puisqu'il est juste essentiellement & par la nécessité de son être, ainsi que je viens de vous le prouver. Il ne peut donc pas vouloir que nôtre amour, qui n'est que l'effet du sien, soit contraire au sien, tende où le sien ne tend pas. Il ne peut pas vouloir que nous aimions davantage ce qui est le moins aimable. Il veut nécessairement que l'Ordre immuable, qui est sa loi naturelle, soit aussi la nôtre. Il ne peut ni s'en dispenser,

ni nous en dispenser. Et puisqu'il nous a faits tels que nous pouvons suivre, ou ne suivre pas cette loi naturelle & indispensable, il faut que nous soïons tels, que nous puissions être ou punis, ou récompensez. Oüi, Ariste, si nous sommes libres, c'est une consequence que nous pouvons être heureux, ou malheureux : & si nous sommes capables de bonheur, ou de malheur, c'est une preuve certaine que nous sommes libres. Un homme, dont le cœur est déreglé par le mauvais usage de sa liberté, rentre dans l'ordre de la justice, que Dieu doit à ses divines perfections, si ce pecheur est malheureux à proportion de ses désordres. Or Dieu aime l'ordre invinciblement. Donc il punit indispensablement ce qui le blesse. Ce n'est pas que le pecheur offense Dieu, dans le sens qu'un homme en offense un autre, ni que Dieu le punisse par le plaisir qu'il trouve dans la vengeance. Mais c'est que Dieu ne peut qu'il n'agisse selon ce qu'il est, selon que l'éxige l'Ordre immuable des rapports néceſsaires de tout ce qu'il renferme, dont la disposition des parties de l'Univers doit porter le caractere. Ainsi Dieu n'est point indifferent à

l'égard de la punition de nos désordres. Il n'est ni clement, ni misericordieux, ni bon, selon les idées vulgaires, puisqu'il est juste essentiellement, & par l'amour naturel & nécessaire qu'il porte à ses divines perfections. Il peut differer la récompense & la peine, selon que l'exige, ou le permet l'ordre de sa providence, qui l'oblige à suivre ordinairement les loix générales qu'il a établies, pour gouverner le monde d'une maniere, qui porte le caractere de ses attributs. Mais il ne peut se dispenser de rendre tôt ou tard aux hommes selon leurs œuvres. Dieu est bon aux bons, méchant, pour ainsi dire, aux méchans, comme le dit l'Ecriture : *Cum electo electus eris, & cum perverso perverteris.* Il est clement & misericordieux, mais c'est en son Fils & par son Fils : *Sic enim Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret, ut omnis, qui credit in eum, non pereat, sed habeat vitam æternam.* Il est bon aux pecheurs en ce sens, qu'il leur donne par Jesus-Christ les graces nécessaires, pour changer la méchante disposition de leur cœur, afin qu'ils cessent d'être pecheurs, qu'ils fassent de bonnes œuvres, & qu'étant devenus

Ps. XVII. 27.

Jean III. 16.

bons & justes, il puisse être bon à leur égard, leur pardonner leurs pechez en vûë des satisfactions de Jesus-Christ, & couronner ses propres dons, ou les merites qu'ils auront acquis par le bon usage de sa grace. Mais Dieu est toûjours severe, toûjours observateur éxact des loix éternelles, toûjours agissant selon ce qu'il est, selon ce qu'éxigent ses propres attributs, ou cet ordre immuable des rapports nécessaires des perfections divines, que renferme la substance, qu'il aime invinciblement & par la nécessité de son être. Tout cela, Ariste, est conforme à l'Ecriture, aussi-bien qu'à la notion, qu'ont tous les hommes de l'Etre infiniment parfait: quoique cela ne s'accorde nullement avec les idées grossieres de ces pecheurs stupides & endurcis, qui veulent un Dieu humainement debonnaire & indulgent, ou un Dieu, qui ne se mêle point de nos affaires, & qui soit indifferent sur la vie, que nous menons.

ARISTE. Je ne croi pas qu'on puisse douter de ces véritez.

THEODORE. Pensez-y bien, Ariste, afin d'en demeurer convaincu, non seulement par une espece de senti-

ment intérieur, par lequel Dieu en persuade intérieurement tous ceux, dont le cœur n'eſt point endurci & entierement corrompu, mais encore par une évidence telle que vous puiſſiez le démontrer à ces rares genies, qui croïent avoir trouvé dans l'amour propre les vrais principes de la Morale naturelle.



IX. ENTRETIEN.

Que Dieu agit toûjours selon ce qu'il est. Qu'il a tout fait pour sa gloire en Jesus-Christ, & qu'il n'a point formé ses desseins sans avoir égard aux voïes de les executer.

I. THEODORE. Que pensez-vous aujourd'hui, Ariste, de ce que nous dîmes hier? Avez-vous bien contemplé la notion de l'infini, de l'Etre sans restriction, de l'Etre infiniment parfait? Et pouvez-vous maintenant l'envisager toute pure, sans la revêtir des idées des créatures, sans l'incarner, pour ainsi dire, sans la limiter, sans la corrompre, pour l'accommoder à la foiblesse de l'esprit humain?

ARISTE. Ah, Theodore, qu'il est difficile de séparer de la notion de l'Etre les idées de tels & tels êtres! qu'il est difficile de ne rien attribuer à Dieu de ce qu'on sent en soi-même! Nous humanisons à tous momens la Divinité: nous limitons naturellement l'infini.

C'eſt que l'eſprit veut comprendre ce qui eſt incompréhenſible : il veut voir le Dieu inviſible. Il le cherche dans les idées des créatures : il s'arrête à ſes propres ſentimens, qui le touchent, & qui le pénétrent. Mais que tout cela eſt éloigné de repréſenter la Divinité ! & que ceux qui jugent des perfections divines par le ſentiment intérieur de ce qui paſſe en eux, portent des jugemens étranges des attributs de Dieu, & de ſa providence adorable ! J'entrevoi ce que je vous dis : mais je ne le voi pas encore aſſez bien, pour m'en expliquer.

THEODORE. Vous avez médité, Ariſte. Je le ſens bien par vôtre réponſe. Vous comprenez que, pour juger ſolidement des attributs divins & des regles de la providence, il faut écarter ſans ceſſe de la notion de l'Etre les idées de tels & tels êtres, & ne conſulter jamais ſes propres ſentimens intérieurs. Cela ſuffit. Continuons nôtre route, & prenons garde tous trois que nous ne donnions dans ce dangereux écüeil de juger de l'infini par quelque choſe de fini.

ARISTE. Nous y donnerons aſſurément, Theodore ; car tous les cou-

rans nous y portent. Je l'ai bien éprouvé depuis hier.

THEODORE. Je le croi, Ariſte. Mais peut être n'y ferons-nous pas naufrage. Du moins n'y donnons pas inconſiderément comme le commun des hommes. J'eſpere que nous éviterons par nôtre vigilance mutuelle un bon nombre d'erreurs dangereuſes, dans leſquelles on ſe précipite aveuglément. Ne flattons point, Ariſte, nôtre pareſſe naturelle. Courage, nôtre Maître commun, qui eſt l'auteur de nôtre foi, nous en donnera quelque intelligence, ſi nous ſçavons l'interroger avec une attention ſérieuſe, & avec le reſpect & la ſoûmiſſion, qui eſt dûë à ſa parole, & à l'autorité infaillible de ſon Egliſe. Commençons donc.

II. Hier, Ariſte, vous demeurâtes d'accord que Dieu connoiſſoit & qu'il vouloit, non parce que nous connoiſſons & que nous voulons, mais parce que connoître & vouloir ſont de véritables perfections. Qu'en penſez-vous maintenant? Je pretens aujourd'hui conſiderer la Divinité dans ſes voïes, & comme ſortant, pour ainſi dire, hors d'elle-même, comme prenant le deſſein
de

de se répandre au dehors dans la production de ses créatures. Ainsi il faut bien s'assurer que Dieu connoît & qu'il veut, puisque sans cela il est impossible de comprendre qu'il puisse rien produire au dehors. Car comment agiroit-il sagement sans connoissance ? Comment formeroit-il l'Univers sans le vouloir? Croiez-vous donc, Ariste, que celui qui se suffit à lui-même, soit capable de former quelque desir ?

ARISTE. Vous m'interrogez de maniere que vous faites toûjours naître en moi de nouveaux doutes. Je voi bien que c'est que vous ne voulez pas me surprendre, ni laisser derriere nous quelque retraite aux préjugez. Hé bien donc, Theodore, je ne doute nullement que Dieu ne connoisse : mais je doute qu'il puisse jamais rien vouloir. Car que pourroit-il vouloir, lui qui se suffit pleinement à lui-même ? Nous voulons nous autres : mais c'est une marque de nôtre indigence. N'aïant pas ce qu'il nous faut, nous le desirons. Mais l'Etre infiniment parfait ne peut rien vouloir, rien desirer puisqu'il voit bien que rien ne lui manque.

THEODORE. Oh, oh, Ariste ! vous

me surprenez. *Dieu ne peut rien vouloir.* Mais quoi ! l'Etre infiniment parfait peut-il nous avoir créez malgré lui, ou sans l'avoir bien voulu ? Nous sommes, Ariste : ce fait est constant.

ARISTE. Oüi, nous sommes : mais nous ne sommes point faits. Nôtre nature est éternelle. Nous sommes une émanation nécessaire de la Divinité. Nous en faisons partie. L'Etre infiniment parfait c'est l'Univers, c'est l'assemblage de tout ce qui est.

THEODORE. Encore !

ARISTE. Ne pensez pas, Theodore, que je sois assez impie & assez insensé, pour donner dans ces réveries. Mais je suis bien-aise que vous m'appreniez à les refuter. Car j'ai oüi dire qu'il y a des esprits assez corrompus, pour s'en être laissé charmer.

THEODORE. Je ne sçai, Ariste, si tout ce qu'on dit maintenant de certaines gens est bien seur, & si même ces anciens Philosophes, qui ont imaginé l'opinion que vous proposez, l'ont jamais cruë véritable. Car quoiqu'il y ait peu d'extravagances, dont les hommes ne soient capables, je croirois volontiers que ceux qui produisent de sem-

blables chimeres, n'en sont gueres persuadez. Car enfin l'Auteur qui a renouvellé cette impieté, convient que Dieu est l'Etre infiniment parfait. Et cela étant, comment auroit-il pû croire que tous les êtres créez ne sont que des parties, ou des modifications de la Divinité ? Est-ce une perfection que d'être injuste dans ses parties, malheureux dans ses modifications, ignorant, insensé, impie ? Il y a plus de pecheurs que de gens de bien, plus d'Idolâtres que de Fidéles : quel désordre, quel combat entre la Divinité & ses parties ! Quel monstre, Ariste, quelle épouventable & ridicule chimere ! Un Dieu nécessairement haï, blasphemé, méprisé, ou du moins ignoré par la meilleure partie de ce qu'il est ; car combien peu de gens s'avisent de reconnoître une telle Divinité ? Un Dieu nécessairement ou malheureux, ou insensible dans le plus grand nombre de ses parties, ou de ses modifications, un Dieu se punissant, ou se vengeant de soi-même. En un mot un être infiniment parfait composé néanmoins de tous les désordres de l'Univers. Quelle notion plus remplie de contradictions visibles ! Assuré-

ment s'il y a des gens capables de ſe forger un Dieu ſur une idée ſi monſtreuſe,ou c'eſt qu'ils n'en veulent point avoir, ou bien ce ſont des eſprits nez, pour chercher dans l'idée du cercle toutes les proprietez des triangles. Croiez-moi, Ariſte, jamais homme de bon ſens n'a été bien perſuadé de cette folie, quoi que pluſieurs perſonnes l'aïent ſoûtenuë, comme en étant bien perſuadez. Car l'amour propre eſt ſi bizarre, qu'il peut bien nous donner des motifs d'en faire confidence à nos compagnons de débauche, & de vouloir en paroître bien convaincus. Mais il eſt impoſſible de la croire véritable, pour peu qu'on ſoit capable de raiſonner, & de craindre de ſe tromper. Ceux qui la ſoûtiennent n'en peuvent être intérieurement perſuadez, ſi la corruption de leur cœur ne les a tellement aveuglez, que ce ſeroit perdre le tems que de pretendre les éclairer. Revenons donc, Ariſte.

III. Nous ſommes : ce fait eſt conſtant. Dieu eſt infiniment parfait. Donc nous dépendons de lui. Nous ne ſommes point malgré lui. Nous ne ſommes que parce qu'il veut que nous ſoïons. Mais, comment Dieu peut-il vouloir

que nous soïons, lui qui n'a nul besoin de nous. Comment un Etre, à qui rien ne manque, qui se suffit pleinement à lui-même; peut-il vouloir quelque chose? Voilà ce qui fait la difficulté.

ARISTE. Il me semble qu'il est facile de la lever. Car il n'y a qu'à dire que Dieu n'a pas créé le monde pour lui, mais pour nous.

THEODORE. Mais nous, pour qui nous a-t'il créez?

ARISTE. Pour lui-même.

THEODORE. La difficulté revient. Car Dieu n'a nul besoin de nous.

ARISTE. Disons donc, Theodore, que Dieu ne nous a faits que par pure bonté, par pure charité pour nous-mêmes.

THEODORE. Ne disons pas cela, Ariste, du moins sans l'expliquer. Car il me paroît évident que l'Etre infiniment parfait s'aime infiniment, s'aime nécessairement: que sa volonté n'est que l'amour qu'il se porte à lui-même, & à ses divines perfections: que le mouvement de son amour ne peut, comme en nous, lui venir d'ailleurs, ni par conséquent le porter ailleurs: qu'étant uniquement le principe de son action, il

faut qu'il en soit la fin : qu'en Dieu en un mot tout autre amour que l'amour propre seroit dereglé, ou contraire à l'ordre immuable qu'il renferme, & qui est la loi inviolable des volontez divines. Nous pouvons dire que Dieu nous a faits par pure bonté en ce sens, qu'il nous a faits sans avoir besoin de nous. Mais il nous a faits pour lui. Car Dieu ne peut vouloir que par sa volonté : & sa volonté n'est que l'amour qu'il se porte à lui-même. La raison, le motif, la fin de ses decrets ne peut se trouver qu'en lui

ARISTE. Je sens de la peine à me rendre à vos raisons, quoiqu'elles me paroissent évidentes.

THEOTIME. Ne voïez-vous pas, Ariste, que c'est humaniser la Divinité, que de chercher hors d'elle le motif & la fin de son action ? Mais si cette pensée, de faire agir Dieu uniquement par pure bonté pour les hommes, vous charme si fort, d'où vient qu'il y aura vingt fois, cent fois plus de réprouvez que d'élûs ?

ARISTE. C'est le peché du premier homme.

THEOTIME. Oüi. Mais que Dieu

n'empêchoit-il ce peché si funeste à des créatures, qu'il fait, * & qu'il a faites par pure bonté?

* Voyez les Conversations Chrétiennes de l'Edition de 1702. page 64. & les suivantes.

ARISTE. Il a eu ses raisons.

THEOTIME. Dieu a donc en lui-même de bonnes raisons de tout ce qu'il fait, lesquelles ne s'accordent pas toûjours avec une certaine idée de bonté & de charité fort agréable à nôtre amour propre, mais qui est contraire à la Loi divine, à cet ordre immuable, qui renferme toutes les bonnes raisons, que Dieu peut avoir.

ARISTE. Mais, Theotime, puisque Dieu se suffit à lui-même, pourquoi prendre le dessein de créer ce monde?

THEOTIME. Dieu a ses raisons, sa fin, son motif, tout cela en lui-même. Car avant ses decrets que pouvoit-il y avoir, qui le determinât à les former? Comme Dieu se suffit à lui-même, c'est avec une liberté entiere qu'il s'est déterminé à créer le monde. Car si Dieu avoit besoin de ses créatures, comme il s'aime invinciblement, il les produiroit nécessairement. Oüi, Ariste, tout ce qu'on peut legitimement conclure de ce que Dieu se suffit à lui-même, c'est que le monde n'est pas une émanation

néceſſaire de la Divinité : ce que la foi nous enſeigne. Mais de s'imaginer que l'abondance divine puiſſe rendre Dieu impuiſſant, c'eſt aller contre un fait conſtant, & priver le Créateur de la gloire, qu'il tirera éternellement de ſes créatures.

IV. ARISTE. Comment cela, Theotime ? Eſt-ce que Dieu a créé le monde, à cauſe de la gloire, qu'il en devoit retirer ? Si cette gloire a été le motif, qui a déterminé le Créateur, voilà donc quelque choſe d'étranger à Dieu, qui le détermine à agir. D'où vient que Dieu s'eſt privé de cette gloire pendant une éternité ? Mais gloire! Que voulez-vous dire par ce mot ? Aſſurément, Theotime, vous vous engagez-là dans un pas, dont vous aurez de la peine à vous tirer.

THEOTIME. Ce pas eſt difficile. Mais Theodore, qui le franchit heureuſement, ne m'y laiſſera pas engagé.

ARISTE. Quoi, Theodore! Dieu a fait l'Univers pour ſa gloire. Vous approuvez cette penſée ſi humaine, & ſi indigne de l'Etre infiniment parfait! Prenez, je vous prie, la parole au lieu

de Theotime : expliquez-vous.

THEODORE. C'eſt ici, Ariſte, qu'il faut bien de l'attention & de la vigilance, pour ne pas donner dans l'écüeil que vous ſçavez. Prenez garde que je n'y échoüe.

Lors qu'un Architecte a fait un édifice commode & d'une excellente architecture, il en a une ſecrette complaiſance, parce que ſon ouvrage lui rend témoignage de ſon habileté dans ſon art. Ainſi on peut dire que la beauté de ſon ouvrage lui fait honneur, parce qu'elle porte le caractere des qualitez, dont il ſe glorifie, des qualitez, qu'il eſtime & qu'il aime, & qu'il eſt bien-aiſe de poſſeder. Que s'il arrive de plus, que quelqu'un s'arrête, pour contempler ſon édifice, & pour en admirer la conduite & les proportions, l'Architecte en tire une ſeconde gloire, qui eſt encore principalement fondée ſur l'amour & l'eſtime qu'il a des qualitez qu'il poſſede, & qu'il ſeroit bien-aiſe de poſſeder dans un degré plus éminent. Car s'il croïoit que la qualité d'Architecte fût indigne de lui, s'il mépriſoit cet art, ou cette ſcience, ſon ouvrage ceſſeroit de lui faire honneur : & ceux

qui le loüeroient de l'avoir construit, lui donneroient de la confusion.

ARISTE. Prenez garde, Theodore : vous allez droit donner dans l'écüeil.

THEODORE. Tout ceci, Ariste, n'est qu'une comparaison : suivez-moi. Il est certain que Dieu s'aime nécessairement & toutes ses qualitez. Or il est évident qu'il ne peut agir que selon ce qu'il est. Donc son ouvrage portant le caractere des attributs, dont il se glorifie, il lui fait honneur. Dieu s'estimant & s'aimant invinciblement, il trouve sa gloire, il a de la complaisance dans un ouvrage, qui exprime en quelque maniere ses excellentes qualitez. Voilà donc un des sens, selon lequel Dieu agit pour sa gloire. Et, comme vous voiez, cette gloire ne lui est point étrangere; car elle n'est fondée que sur l'estime & l'amour qu'il a pour ses propres qualitez. Qu'il n'y ait point d'intelligences, qui admirent son ouvrage : qu'il n'y ait que des hommes insensez, ou stupides, qui n'en découvrent point les merveilles : qu'ils le méprisent au contraire cet ouvrage admirable, qu'ils le blasphêment, qu'ils le regardent, à cause des

monstres qui s'y trouvent, comme l'effet nécessaire d'une nature aveugle : qu'ils se scandalisent de voir l'innocence opprimée, & l'injustice sur le thrône : Dieu n'en tire pas moins de cette gloire, pour laquelle il agit, de cette gloire, qui a pour principe l'amour & l'estime qu'il a de ses qualitez, de cette gloire, qui le détermine toûjours à agir selon ce qu'il est, ou d'une maniere, qui porte le caractere de ses attributs. Ainsi, supposé que Dieu veüille agir, il ne peut qu'il n'agisse pour sa gloire selon ce premier sens, puisqu'il ne peut qu'il n'agisse selon ce qu'il est, & par l'amour qu'il se porte à lui-même & à ses divines perfections. Mais comme il se suffit à lui-même, cette gloire ne peut le déterminer invinciblement à vouloir agir : & je croi même que cette seule gloire ne peut être un motif suffisant de le faire agir, s'il ne trouve le secret de rendre divin son ouvrage, & de le proportionner à son action, qui est divine. Car enfin l'Univers, quelque grand, quelque parfait qu'il puisse être, tant qu'il sera fini, il sera indigne de l'action d'un Dieu, dont le prix est infini. Dieu ne prendra donc pas le dessein de le pro-

duire. C'est à mon sens ce qui fait la plus grande difficulté.

V. ARISTE. Pourquoi cela, Theodore ? Il est facile de la lever cette difficulté. Faisons le monde infini. Composons-le d'un nombre infini de tourbillons. Car pourquoi s'imaginer un grand Ciel, qui environne tous les autres, & au delà duquel il n'y ait plus rien ?

THEODORE. Non Ariste : laissons à la créature le caractere, qui lui convient : ne lui donnons rien, qui approche des attributs divins. Mais tâchons néanmoins de tirer l'Univers de son état profane, & de le rendre par quelque chose de divin digne de la complaisance divine, digne de l'action d'un Dieu, dont le prix est infini.

ARISTE. Comment cela ?

THEODORE. Par l'union d'une personne divine.

ARISTE. Ah, Theodore ! vous avez toûjours recours aux véritez de la foi, pour vous tirer d'affaire. Ce n'est pas là philosopher.

THEODORE. Que voulez-vous, Ariste ? c'est que j'y trouve mon compte, & que sans cela je ne puis trouver le dénoüement de mille & mille diffi-

cultez. Quoi donc est-ce que l'Univers, sanctifié par Jesus-Christ, & subsistant en lui, pour ainsi dire, n'est pas plus divin, plus digne de l'action de Dieu, que tous vos tourbillons infinis ?

ARISTE. Oüi sans doute. Mais si l'homme n'eût point peché, le Verbe ne se seroit point incarné.

THEODORE. Je ne sçai, Ariste. Mais quoique l'homme n'eût point peché, une personne divine n'auroit pas laissé de s'unir à l'Univers, pour le sanctifier, pour le tirer de son état profane, pour le rendre divin, pour lui donner une dignité infinie, afin que Dieu, qui ne peut agir que pour sa gloire, en reçût une, qui répondît parfaitement à son action. Est-ce que le Verbe ne peut s'unir à l'ouvrage de Dieu, sans s'incarner ? Il s'est fait homme : mais ne pouvoit-il pas se faire Ange ? Il est vrai qu'en se faisant homme, il s'unit en même tems aux deux substances, esprit & corps, dont l'Univers est composé, & que par cette union il sanctifie toute la nature. C'est pour cela que je ne croi point que le peché ait été la seule cause de l'Incarnation du Fils de Dieu. Mais Dieu a pû faire à l'Ange la grace, qu'il

a faite à l'homme. Au reste, Dieu a prévû & permis le peché. Cela suffit. Car c'est une preuve certaine que l'Univers reparé par Jesus-Christ vaut mieux que le même Univers dans sa premiere construction : autrement Dieu n'auroit jamais laissé corrompre son ouvrage. C'est une marque assurée que le principal des desseins de Dieu c'est l'Incarnation de son Fils. Voïons donc, Ariste, comment Dieu agit pour sa gloire. Justifions cette proposition, qui vous a paru si commune, & peut-être si vuide de sens & si insoûtenable.

VI. Premierement Dieu pense à un ouvrage, qui par son excellence & par sa beauté exprime des qualitez, qu'il aime invinciblement, & qu'il est bien-aise de posseder. Mais cela néanmoins ne lui suffit pas, pour prendre le dessein de le produire, parce qu'un monde fini, un monde profane n'aïant encore rien de divin, il ne peut avoir de rapport réel avec la Divinité : il ne peut exprimer l'attribut essentiel de Dieu, son infinité. Ainsi Dieu ne peut y mettre sa complaisance, ni par consequent le créer sans se démentir. Que fait-il cependant ? La Religion nous

l'apprend. Il rend divin ſon ouvrage par l'union d'une perſonne divine aux deux ſubſtances, eſprit & corps, dont il le compoſe. Et par là il le releve infiniment, & reçoit de lui, à cauſe principalement de la Divinité qu'il lui communique, cette premiere gloire, qui ſe rapporte avec celle de cet Architecte, qui a conſtruit une maiſon, qui lui fait honneur, parce qu'elle exprime des qualitez, qu'il ſe glorifie de poſſeder : Dieu reçoit, dis-je, cette premiere gloire rehauſſée, pour ainſi dire, d'un éclat infini. Néanmoins Dieu ne tire que de lui-même la gloire, qu'il reçoit de la ſanctification de ſon Egliſe, ou de cette maiſon ſpirituelle, dont nous ſommes les pierres vivantes, ſanctifiées par Jeſus-Chriſt, puiſque le ſujet de ſa gloire n'eſt que le rapport de ſon ouvrage avec les perfections, dont il ſe glorifie.

Cet Architecte reçoit encore une ſeconde gloire des ſpectateurs & des admirateurs de ſon édifice : & c'eſt auſſi dans la vûë de cette eſpece de gloire qu'il s'efforce de le faire le plus magnifique & le plus ſuperbe qu'il peut. C'eſt auſſi principalement dans la vûë du culte, que nôtre Souverain Prêtre devoit

établir en l'honneur de la Divinité, que Dieu s'est resolu de se faire un Temple, dans lequel il fut éternellement glorifié. Oüi, Ariste, viles & méprisables créatures que nous sommes, nous rendons par nôtre divin Chef, & nous rendrons éternellement à Dieu des honneurs divins, des honneurs dignes de la Majesté divine, des honneurs, que Dieu reçoit, & qu'il recevra toûjours avec plaisir. Nos adorations & nos loüanges sont en Jesus-Christ des sacrifices de bonne odeur. Dieu se plaît dans ces sacrifices spirituels & divins : & s'il s'est repenti
Hebr. 7. 20. 20. 21. 6. 17. d'avoir établi un culte charnel, & même d'avoir fait l'homme : il en a juré par lui-même, jamais il ne se repentira de l'avoir reparé, de l'avoir sanctifié, de nous avoir faits ses Prêtres sous nôtre Souverain Pontife le vrai Melchisedech.
1. *Pet.* 2. 9. 1. *Joan.* 3. 1. 22. *Rom.* 8. 16. 17. Dieu nous regarde en Jesus-Christ comme des Dieux, comme ses enfans, comme ses héritiers, & comme les cohéritiers de son Fils bien-aimé. Il nous a adoptez en ce cher Fils. C'est par lui qu'il nous donne accés auprés de sa Majesté Suprême. C'est par lui qu'il se complaît dans son ouvrage. C'est par ce secret qu'il a trouvé dans sa sagesse qu'il

qu'il sort hors de lui-même, s'il est permis de parler ainsi, hors de sa sainteté, qui le sépare infiniment de toutes les créatures : qu'il sort, dis-je, avec une magnificence, dont il tire une gloire capable de le contenter. L'Homme-Dieu le précede par tout dans ses voïes, il justifie tous ses desseins, il lui fait rendre par ses créatures des honneurs, dont il doit être content. Jesus Christ ne paroît que dans la plenitude des tems : mais il est avânt tous les siecles dans les desseins du Créateur : & lors qu'il naît en Bethléem, c'est alors que voilà Dieu glorifié ; c'est alors que le voilà satisfait de son ouvrage. Tous les esprits bienheureux reconnoissent cette vérité, lorsque l'Ange annonce aux Pasteurs la naissance du Sauveur. *Gloire à Dieu*, disent-ils tous d'un commun accord, *paix en terre, Dieu se complaît dans les hommes.* *Luc. II.* Oüi assurément l'Incarnation du Verbe est le premier & le principal * des desseins de Dieu. C'est ce qui justifie sa conduite. C'est, si je ne me trompe, le seul dénoüement de mille & mille difficultez, de mille & mille contradictions apparentes.

* *Traité de la Nature & de la Grace. I. Discours, & II. & III. Eclaircissement.*

L'homme, Ariste, est pecheur : il

n'eſt point tel que Dieu l'a fait. Dieu a donc laiſſé corrompre ſon ouvrage. Accordez cela avec ſa ſageſſe & avec ſa puiſſance. Tirez-vous ſeulement de ce méchant pas ſans le ſecours de l'Homme-Dieu, ſans admettre de Mediateur, ſans concevoir que Dieu a eu principalement en vûë l'Incarnation de ſon Fils. Je vous en défie avec tous les principes de la meilleure Philoſophie. Pour moi je vous l'avoüe, je me trouve court à tous momens, lorſque je pretens philoſopher ſans le ſecours de la foi. C'eſt elle qui me conduit & qui me ſoûtient dans mes recherches ſur les véritez qui ont quelque rapport à Dieu, comme ſont celles de la Métaphyſique. Car pour les véritez Mathematiques, celles qui meſurent les grandeurs, les nombres, les tems, les mouvemens, tout ce qui ne differe que par le plus & par le moins; je demeure d'accord que la foi ne ſert de rien pour les découvrir, & que l'expérience ſuffit avec la raiſon pour ſe rendre ſçavant dans toutes les parties de la Phyſique.

VII. ARISTE. Je comprens bien, Theodore, ce que vous me dites-là, & je le trouve aſſez conforme à la raiſon.

Je ſens mêmes une ſecrette joïe de voir qu'en ſuivant la foi on s'éleve a l'intelligence des véritez que ſaint Paûl nous apprend en pluſieurs endroits de ſes admirables Epîtres. Mais il ſe preſente à mon eſprit deux petites difficultez. La premiere, c'eſt qu'il ſemble que Dieu n'a pas été parfaitement libre dans la production de ſon ouvrage, puiſqu'il en tire une gloire infinie & qui le contente ſi fort. La ſeconde, c'eſt que du moins il ne devoit pas ſe priver une éternité de la ſatisfaction qu'il a de ſe voir ſi divinement honoré par ſes créatures.

THEODORE. Je vous répons, Ariſte, que l'Etre infiniment parfait ſe ſuffit pleinement à lui-même, & qu'ainſi il n'aime invinciblement & néceſſairement que ſa propre ſubſtance, que ſes divines perfections. Cela eſt évident, & ſuffit pour vôtre premiere difficulté. Mais pour la ſeconde, prenez garde que Dieu ne doit jamais rien faire qui démente ſes qualitez, & qu'il doit laiſſer aux créatures eſſentiellement dépendantes toutes les marques de leur dépendances. Or le caractere eſſentiel de la dépendance, c'eſt de n'avoir point

été. Un monde éternel paroît être une émanation nécessaire de la Divinité. Il faut que Dieu marque qu'il se suffit tellement à lui-même, qu'il a pû se passer durant une éternité de son ouvrage. Il en tire par Jesus-Christ une gloire qui le contente. Mais il ne la recevroit pas cette gloire, si l'Incarnation étoit éternelle, parce que cette Incarnation blesseroit ses attributs, qu'elle doit honorer autant que cela est possible.

ARISTE. Je vous l'avoüe, Theodore. Il n'y a que l'Etre nécessaire & indépendant qui doive être éternel. Tout ce qui n'est pas Dieu doit porter la marque essentielle de sa dépendance. Cela me paroît évident. Mais Dieu sans faire le monde éternel, pouvoit le créer plûtôt qu'il n'a fait de mille millions de siécles. Pourquoi tant retarder un ouvrage dont il tire tant de gloire?

THEODORE. Il ne l'a point retardé, Ariste. Le tôt & le tard sont des proprietez du tems qui n'ont nul rapport à l'éternité. Si le monde avoit été créé mille millions de siécles plûtôt qu'il ne l'a été, on pourroit vous faire la même instance, & la recommencer sans cesse à l'infini. Ainsi Dieu n'a point créé trop

tard ſon ouvrage, puiſqu'il a fallu qu'une éternité le précedât, & que le tôt & le tard de mille millions de ſiécles n'avancent & ne reculent point par rapport à l'éternité.

ARISTE. Je ne ſçai que vous répondre, Theodore. Je penſerai à ce que vous venez de me dire, que Dieu n'agit que pour ſa gloire, que pour l'amour qu'il ſe porte à lui-même : car je conçois que ce principe renferme bien des conſequences. Mais, Theotime, qu'en penſez-vous ?

VIII. THEOTIME. Ce principe me paroît inconteſtable. Car il eſt évident que l'Etre infiniment parfait ne peut trouver qu'en lui-même le motif de ſes volontez, & les raiſons de ſa conduite. Mais, je ne ſçai, je voudrois bien, ce me ſemble, que Dieu nous aimât un peu davantage, ou qu'il fît quelque choſe uniquement pour l'amour de nous. Car enfin l'Ecriture nous apprend que Dieu nous a tant aimez, qu'il nous a donné ſon Fils unique. Voilà un grand don, Ariſte, & qui ſemble marquer un amour un peu plus deſintereſſé que celui que Theodore lui attribuë.

ARISTE. Hé bien, Theodore,

que dites-vous à cela ?

THEODORE. Que Theotime donne dans l'écüeil, ou plûtôt qu'il se sent dans le courant qui l'y porte ; si ce n'est peut-être qu'il veut voir dans quelles dispositions vous êtes.

ARISTE. Vous ne répondez pas.

THEODORE. C'est que je voudrois bien que vous le fissiez-vous-même. Mais puisque vous voulez vous taire, donnez-vous du moins la peine de bien prendre ma pensée. Je croi, Ariste, que Dieu nous a tant aimez, qu'il nous a donné son Fils, ainsi que
Joan. III. 16. le dit l'Ecriture. Mais je croi aussi ce
Ps. 2. 8. *Matth.* XXVIII. 18. *Eph.* 1. que m'apprend la même Ecriture, qu'il a tant aimé son Fils, qu'il nous a donnez à lui, & toutes les nations de la terre. Enfin, je croi encore, à cause de l'Ecriture, que s'il nous a predestinez en son Fils, & s'il a choisi son Fils pour le premier des prédestinez, c'est parce qu'il en vouloit faire son Pontife, pour recevoir de lui, & de nous par lui, les adorations qui lui sont dûës. Car voici en deux mots l'ordre des choses. Tout est à nous : nous sommes à Jesus-Christ : & Jesus-Christ est à Dieu. *Omnia vestra*
1. *Cor.* III. 22. *sunt*, dit saint Paul, *sive præsentia*, *sive*

futura : vos autem Christi : Christus autem Dei. C'est que Dieu est nécessairement la fin de toutes ses œuvres.

Concevez distinctement, Ariste, que Dieu aime toutes choses à proportion qu'elles sont aimables ; que la loi qu'il suit inviolablement n'est que l'Ordre immuable, que je vous ai dit plusieurs fois ne pouvoir consister que dans les rapports nécessaires des perfections divines. En un mot, concevez que Dieu agit selon ce qu'il est : & vous comprendrez sans peine qu'il nous aime si fort, qu'il fait pour nous tout ce qu'il peut faire, agissant comme il doit agir. Vous comprendrez que Dieu aime les natures qu'il a faites, tant qu'elles sont telles qu'il les a faites : qu'il les aime, dis-je, selon le degré de perfection que renferment leurs archetypes : & qu'il les rendra d'autant plus heureuses, qu'elles l'auront merité, en se conformant à sa Loi. Vous comprendrez que Dieu d'abord a creé l'homme juste & sans aucun défaut ; & que s'il l'a fait libre, c'est qu'il a voulu le rendre heureux, sans manquer à ce qu'il se doit à lui-même. Vous croirez aisément que l'homme devenu pecheur, quoique digne de la colere di-

me, Dieu peut encore l'aimer avec tant de charité & de bonté, que d'envoïer son Fils, pour le délivrer de ses pechez. Vous ne douterez pas que Dieu cherit tellement l'homme sanctifié par Jesus-Christ, qu'il lui fait part de son héritage & d'une éternelle félicité. Mais vous ne comprendrez jamais que Dieu agisse uniquement pour ses créatures, ou par un mouvement de pure bonté, dont le motif ne trouve point sa raison dans les attributs divins. Encore un coup, Ariste, Dieu peut ne point agir: mais s'il agit, il ne le peut, qu'il ne se regle sur lui-même, sur la Loi, qu'il trouve dans sa substance. Il peut aimer les hommes: mais il ne le peut qu'à cause du rapport qu'ils ont avec lui. Il trouve dans la beauté, que renferme l'archetype de son ouvrage, un motif de l'éxecuter: mais c'est que cette beauté lui fait honneur, parce qu'elle exprime des qualitez, dont il se glorifie, & qu'il est bien-aise de posseder. Ainsi l'amour que Dieu nous porte n'est point interessé en ce sens, qu'il ait quelque besoin de nous: mais il l'est en ce sens, qu'il ne nous aime que par l'amour qu'il se porte à lui-même & à ses divines perfections, que
nous

nous exprimons par nôtre nature (c'est la premiere gloire, que tous les êtres rendent nécessairement à leur auteur,) & que nous adorons par des jugemens & des mouvemens, qui lui sont dûs. C'est la seconde gloire, que nous donnons à Dieu par nôtre Souverain Prêtre nôtre Seigneur Jesus-Christ.

THEOTIME. Tout cela, Theodore, me paroît suffisamment expliqué. L'Etre infiniment parfait se suffit pleinement à lui-même : c'est un des noms, que Dieu se donne dans l'Ecriture. Et cependant il a tout fait pour lui : *Omnia propter semetipsum operatus est Dominus.* Il a tout fait en Jesus-Christ, & par Jesus-Christ : *Omnia per ipsum & in ipso creata sunt.* : tout pour la gloire, qu'il retire de son Eglise en Jesus-Christ : *Ipsi gloria in Ecclesiâ & in Christo Jesu in omnes generationes sæculi sæculorum.* Les Epîtres de saint Paul sont toutes remplies de ces véritez. C'est là le fondement de nôtre Religion : & vous nous avez fait voir qu'il n'y a rien de plus conforme à la Raison, & à la notion la plus éxacte de l'Etre infiniment parfait. Passons à quelqu'autre chose. Quand Aristo aura bien pensé à tout ceci, j'es-

Prov. 16: 4.

Coll. 1: 15.

Eph. 3: 21.

pere qu'il en demeurera convaincu.

ARISTE. J'en suis déja bien persuadé, Theotime : & il ne tient pas à moi que Theodore ne descende un peu plus dans le détail qu'il ne fait.

IX. THEODORE. Tâchons, Ariste, de bien comprendre les principes les plus généraux. Car ensuite tout le reste va tout seul, tout se développe à l'esprit avec ordre, & avec une merveilleuse clarté. Voïons donc encore dans la notion de l'Etre infiniment parfait, quels peuvent être les desseins de Dieu. Je ne pretens pas que nous en puissions découvrir le détail : mais peut-être en reconnoîtrons-nous ce qu'il y a de plus général ; & vous verrez dans la suite, que le peu que nous en aurons découvert, nous sera d'un grand usage. Pensez-vous donc que Dieu veüille faire l'ouvrage le plus beau, le plus parfait qui se puisse ?

ARISTE. Oüi, sans doute : car plus son ouvrage sera parfait, plus il exprimera les qualitez & les perfections dont Dieu se glorifie. Cela est évident par tout ce que vous venez de nous dire.

THEODORE. L'Univers est donc le plus parfait que Dieu puisse faire ?

Mais quoi ! Tant de monſtres, tant de déſordres, ce grand nombre d'impies, tout cela contribuë-t'il à la perfection de l'Univers ?

ARISTE. Vous m'embarraſſez, Theodore. Dieu veut faire un ouvrage le plus parfait qui ſe puiſſe. Car plus il ſera parfait, plus il l'honorera. Cela me paroît évident. Mais je conçois bien qu'il ſeroit plus accompli, s'il étoit exempt de mille & mille défauts qui le défigurent. Voilà une contradiction qui m'arrête tout court. Il ſemble que Dieu n'ait pas executé ſon deſſein, ou qu'il n'ait pas pris le deſſein le plus digne de ſes attributs.

THEODORE. C'eſt que vous n'avez pas encore bien compris les principes. Vous n'avez pas aſſez médité la notion de l'Etre infiniment parfait qui les renferme. Vous ne ſçavez pas encore faire agir Dieu ſelon ce qu'il eſt.

THEOTIME. Mais, Ariſte, ne ſeroit-ce point que les dereglemens de la nature, les monſtres, & les impies mêmes ſont comme les ombres d'un tableau qui donnent de la force à l'ouvrage & du relief aux figures ?

ARISTE. Cette penſée a je ne ſçai

quoi qui plaît à l'imagination, mais l'esprit n'en est point content. Car je comprens fort bien que l'Univers seroit plus parfait, s'il n'y avoit rien de déreglé dans aucune des parties qui le composent; & il n'y en a presque point au contraire où il n'y ait quelque défaut.

THEOTIME. C'est donc que Dieu ne veut pas que son ouvrage soit parfait.

ARISTE. Ce n'est point cela non plus. Car Dieu ne peut pas vouloir positivement & directement des irregularitez qui défigurent son ouvrage, & qui n'expriment aucune des perfections qu'il possede, & dont il se glorifie. Cela me paroît évident. Dieu permet le désordre: mais il ne le fait pas, il ne le veut pas.

THEOTIME. *Dieu permet*, je n'entens pas bien ce terme. A qui est-ce que Dieu permet de geler les vignes, & de renverser les moissons qu'il a fait croître? Pourquoi permet-il qu'on mette dans son ouvrage des monstres qu'il ne fait & ne veut point? Quoi donc! est-ce que l'Univers n'est point tel que Dieu l'a voulu?

ARISTE. Non: car l'Univers n'est point tel que Dieu l'a fait.

THEOTIME. Cela peut être véritable à l'égard des désordres qui s'y sont glissez par le mauvais usage de la liberté. Car Dieu n'a pas fait les impies: il a permis que les hommes le devinssent. Je comprens bien cela, quoique je n'en sçache pas les raisons. Mais certainement il n'y a que Dieu qui fasse les monstres.

ARISTE. Voilà d'étranges créatures que les monstres : s'ils ne font point d'honneur à celui qui leur donne l'être. Sçavez-vous bien, Theótime, pourquoi Dieu, qui couvre aujourd'hui de fleurs & de fruits toute la campagne, la ravagera demain par la gelée ou par la grêle.

THEOTIME. C'est que la campagne sera plus belle dans sa sterilité que dans sa fécondité, quoique cela ne nous accommode pas. Nous jugeons souvent de la beauté des ouvrages de Dieu par l'utilité que nous en recevons, & nous nous trompons.

ARISTE. Encore vaut-il mieux en juger par leur utilité que par leur inutilité. La belle chose qu'un païs désolé par la tempête!

THEOTIME. Fort belle. Un païs

habité par des pecheurs doit être dans la désolation.

ARISTE. Si la tempête épargnoit les terres des gens de bien, vous auriez peut-être raison. Encore seroit-il plus à propos de refuser la pluïe au champ d'un brutal, que de faire germer & croître son bled pour le moissonner par la grêle. Ce seroit assurément le plus court. Mais de plus, c'est souvent le moins coupable qui est le plus maltraité. Que de contradictions apparentes dans la conduite de Dieu ! Theodore m'a déja donné des principes qui dissipent ces contradictions. Mais je les ai si mal compris, que je ne m'en souviens plus. Si vous ne voulez pas, Theotime, me mettre dans le bon chemin, car je voi bien que vous vous divertissez de l'embarras où je me trouve, laissez parler Theodore.

THEOTIME. Cela est juste.

X. THEODORE. Vous voïez bien, Ariste, qu'il ne suffit pas d'avoir entrevû des principes : il faut les avoir bien compris, afin qu'ils se présentent à l'esprit dans le besoin. Ecoutez donc, puisque Theotime ne veut pas vous dire ce qu'il sçait parfaitement bien.

Vous ne vous trompez point de croire que plus un ouvrage est parfait, plus il exprime les perfections de l'ouvrier ; & qu'il lui fait d'autant plus d'honneur, que les perfections qu'il exprime plaisent davantage à celui qui les possede, & qu'ainsi Dieu veut faire son ouvrage le plus parfait qui se puisse. Mais vous ne tenez que la moitié du principe : & c'est ce qui vous laisse dans l'embarras. Dieu veut que son ouvrage l'honore: vous le comprenez bien. Mais prenez garde : Dieu ne veut pas que ses voïes le deshonorent. C'est l'autre moitié du principe. Dieu veut que sa conduite, aussi-bien que son ouvrage, porte le caractere de ses attributs. Non content que l'Univers l'honore par son excellence & sa beauté, il veut que ses voïes le glorifient par leur simplicité, leur fécondité, leur universalité, leur uniformité, par tous les caracteres, qui expriment des qualitez, qu'il se glorifie de posseder.

Ainsi ne vous imaginez pas que Dieu ait voulu absolument faire l'ouvrage le plus parfait qui se puisse, mais seulement le plus parfait par rapport aux voïes les plus dignes de lui. Car ce que

Dieu veut uniquement, directement absolument dans ses desseins, c'est d'agir toûjours le plus divinement qui se puisse : c'est de faire porter à sa conduite, aussi-bien qu'à son ouvrage, le caractere de ses attributs : c'est d'agir éxactement selon ce qu'il est, & selon tout ce qu'il est. Dieu a vû de toute éternité tous les ouvrages possibles, & toutes les voïes possibles de produire chacun d'eux : & comme il n'agit que pour sa gloire, que selon ce qu'il est, il s'est déterminé à vouloir l'ouvrage, qui pouvoit être produit & conservé par des voïes, qui jointes à cet ouvrage, devoient l'honorer davantage que tout autre ouvrage produit par toute autre voïe. Il a formé le dessein, qui portoit davantage le caractere de ses attributs, qui exprimoit plus éxactement les qualitez qu'il possede, & qu'il se glorifie de posseder. Embrassez bien ce principe, mon cher Ariste, de peur qu'il ne vous échape ; car de tous les principes c'est peut-être le plus fécond.

Encore un coup, ne vous imaginez pas que Dieu forme jamais aveuglément de dessein, je veux dire, sans l'avoir comparé avec les voïes nécessaires

pour ſon éxecution, C'eſt ainſi qu'agiſ-ſent les hommes, qui ſe repentent ſouvent de leurs reſolutions, à cauſe des difficultez qu'ils y trouvent. Rien n'eſt difficile à Dieu. Mais prenez garde, tout n'eſt pas également digne de lui. Ses voïes doivent porter le caractere de ſes attributs, auſſi-bien que ſon ouvrage. Il faut donc que Dieu ait égard aux voïes auſſi-bien qu'à l'ouvrage. Il ne ſuffit pas que ſon ouvrage l'honore par ſon excellence : il faut de plus que ſes voïes le glorifient par leur Divinité. Et ſi un monde plus parfait que le nôtre ne pouvoit être créé & conſervé que par des voïes reciproquement moins parfaites, de maniere que l'expreſſion, pour ainſi dire, que ce nouveau monde & ces voïes nouvelles donneroient des qualitez divines, ſeroit moindre que celle du nôtre: je ne crains point de le dire. Dieu eſt trop ſage, il aime trop ſa gloire, il agit trop éxactement ſelon ce qu'il eſt, pour pouvoir le préferer à l'Univers, qu'il a créé. Car Dieu n'eſt indifferent dans ſes deſſeins, que lorſqu'ils ſont également ſages, également divins, également glorieux pour lui, également dignes de ſes attributs, que lorſque le rap-

port, composé de la beauté de l'ouvrage & de la simplicité des voïes, est éxactement égal. Lorsque ce rapport est inégal, quoique Dieu puisse ne rien faire, à cause qu'Il se suffit à lui-même, il ne peut choisir & prendre le pire. Il peut ne point agir ; mais il ne peut agir inutilement, ni multiplier ses voïes, sans augmenter à proportion la beauté de son ouvrage. Sa sagesse lui défend de prendre de tous les desseins possibles celui qui n'est pas le plus sage. L'amour qu'il se porte à lui-même, ne lui permet pas de choisir celui qui ne l'honore pas le plus.

XI. ARISTE. Je tiens bien, Theodore, vôtre principe. Dieu n'agit que selon ce qu'il est, que d'une maniere qui porte le caractere de ses attributs, que pour la gloire qu'il trouve uniquement dans le rapport, que son ouvrage & ses voïes jointes ensemble ont avec les perfections qu'il possede, & qu'il se glorifie de posseder. C'est la grandeur de ce rapport, que Dieu considere dans la formation de ses desseins. Car voilà le principe. Dieu ne peut agir que selon ce qu'il est, ni vouloir absolument & directement que sa gloire. Si les défauts de

l'Univers, que nous habitons, diminuënt ce rapport, la simplicité, la fécondité, la sagesse des voïes ou des loix que Dieu suit, l'augmentent avec avantage. Un monde plus parfait, mais produit par des voïes moins fécondes & moins simples, ne porteroit pas tant que le nôtre le caractere des attributs divins. Voilà pourquoi le monde est rempli d'impies, de monstres, de désordres de toutes façons. Dieu pourroit convertir tous les hommes, empêcher tous les désordres. Mais il ne doit pas pour cela troubler la simplicité & l'uniformité de sa conduite. Car il doit s'honorer par la sagesse de ses voïes, aussi-bien que par la perfection de ses créatures. Il ne permet point les monstres : c'est lui qui les fait. Mais il ne les fait, que pour ne rien changer dans sa conduite, que par respect pour la généralité de ses voïes, que pour suivre éxactement les loix naturelles, qu'il a établies, & qu'il n'a pas néanmoins établies, à cause des effets monstrueux, qu'elles devoient produire, mais pour des effets plus dignes de sa sagesse & de sa bonté. Voilà pourquoi on peut dire qu'il les permet, quoiqu'il n'y ait que lui qui les fasse. C'est

qu'il ne les veut qu'indirectement, qu'à cause qu'ils sont une suite naturelle de ses loix.

THEODORE. Que vous tirez promptement vos consequences !

ARISTE. C'est que le principe est clair : c'est qu'il est fécond.

THEODORE. D'abord, Ariste, il semble que ce principe, à cause de sa généralité, n'ait aucune solidité. Mais quand on le suit de prés, il frappe tellement & si promptement par un détail de véritez étonnantes qu'il découvre, qu'on en est charmé. Apprenez delà que les principes les plus généraux sont les plus féconds. Ils paroissent d'abord comme de pures chimeres. C'est leur généralité qui en est cause ; car l'esprit compte pour rien ce qui ne le touche point. Mais tenez-les bien ces principes, si vous pouvez, & suivez-les : ils vous feront bien voir du païs en peu de tems.

ARISTE. Je l'éprouve bien, Theodore, lorsque je médite un peu ce que vous me dites : & maintenant mêmes, sans aucun effort d'esprit, je voi, ce me semble, tout d'une vûë dans vôtre principe l'éclaircissement de quantité de

difficultez, que j'ai toûjours eües ſur la conduite de Dieu. Je conçois que tous ces effets qui ſe contrediſent, ces ouvrages qui ſe combattent & qui ſe détruiſent, ces déſordres qui défigurent l'Univers, que tout cela ne marque nulle contradiction dans la cauſe qui le gouverne, nul défaut d'intelligence, nulle impuiſſance, mais une prodigieuſe fécondité, & une parfaite uniformité dans les loix de la nature.

THEODORE. Doucement, Ariſte; car nous expliquerons tout cela plus éxactement dans la ſuite.

XII. ARISTE. Je comprens mêmes que la raiſon de la prédeſtination des hommes ſe doit néceſſairement trouver dans vôtre principe. Je croïois que Dieu avoit choiſi de toute éternité tels & tels, préciſément parce qu'il le vouloit ainſi, ſans raiſon de ſon choix, ni de ſa part, ni de la nôtre, & qu'enſuite il avoit conſulté ſa ſageſſe ſur les moïens de les ſanctifier & de les conduire ſeurement au Ciel. Mais je comprens bien que je me trompois. Dieu ne forme point aveuglément ſes deſſeins, ſans les comparer avec les moïens. Il eſt ſage dans la formation de ſes de-

crets, aussi bien que dans leur éxecution. Il y a en lui des raisons de la prédestination des élûs. C'est que l'Eglise future, formée par les voïes que Dieu y emploïe, lui fait plus d'honneur que toute autre Eglise, formée par toute autre voie. Car Dieu ne peut agir que pour sa gloire, que de la maniere, qui porte le plus le caractere de ses attributs. Dieu ne nous a point prédestinez ni nous, ni mêmes nôtre divin Chef, à cause de nos mérites naturels, mais à cause des raisons, que sa Loi inviolable, l'Ordre immuable, le rapport nécessaire des perfections, qu'il renferme dans sa substance, lui fournit. Il a voulu unir son Verbe à telle nature, & prédestiner en son Fils tels & tels, parce que sa sagesse lui a marqué d'en user ainsi envers eux pour sa propre gloire. Suis-je bien, Theodore, vôtre grand principe ?

THEODORE. Fort bien. Mais n'appréhendez-vous point d'entrer trop avant dans la Theologie ? Vous voilà au milieu des plus grands mysteres.

ARISTE. Revenons ; car il ne m'appartient pas de les pénétrer.

Theotime. Vous faites bien, Ariste, de revenir promptement. Car saint Augustin le grand Docteur de la grace ne veut pas qu'on cherche des raisons du choix, que Dieu fait des hommes. La prédestination est purement gratuite, & la raison pourquoi Dieu prend tel, & laisse tel, c'est qu'il fait misericorde à qui il lui plaît de la faire.

Ariste. Quoi, Theodore! est-ce que saint Augustin pretend que Dieu ne consulte point sa sagesse dans la formation de ses desseins, mais seulement pour leur éxecution?

Theodore. Non, Ariste. Mais apparemment Theotime explique saint Augustin selon la pensée de certaines gens. Ce saint Docteur écrivant contre les héretiques de son tems, rejette la méchante raison, qu'ils donnoient du choix de Dieu, & de la distribution de sa grace. Mais il a toûjours été prêt de recevoir celles, qui sont dans l'Analogie de la Foi, & qui ne détruisent pas la gratuité de la grace. Voici en deux mots le raisonnement de ces héretiques: il est bon que vous le sçachiez, & que vous puissiez y répondre. Dieu veut que tous les hommes soient sauvez, & arrivent à

la connoissance de la vérité. Donc ils peuvent tous être sauvez par leurs forces naturelles. Mais si cela n'est pas possible sans le secours de la grace intérieure, disoient les plus-moderez, voïons un peu à qui Dieu le donnera. Dieu fait choix des uns plûtôt que des autres. Hé bien d'accord : mais du moins que son choix soit raisonnable. Or c'est une notion commune, que qui prend le pire choisit mal. Donc si Dieu ne donne pas sa grace également à tous, s'il choisit, il faut bien qu'il préfere les meilleurs, ou les moins méchans aux plus méchans. Car on ne peut pas douter que le choix, qu'il fait des uns plûtôt que des autres, ne soit sage & raisonnable. Il n'y a point en lui acception de personnes. Il faut donc nécessairement que la raison de son choix dans la distribution de sa grace se trouve dans le bon usage, que nous pouvons encore faire de nos forces naturelles. C'est à nous à voüloir, à desirer nôtre guérison, à croire au Médiateur, à implorer sa misericorde, en un mot à commencer, & Dieu viendra au secours: nous mériterons par le bon usage de nôtre libre arbitre que Dieu nous donne sa grace.

ARISTE.

ARISTE. Ces gens-là raisonnoient juste.

THEODORE. Parfaitement bien, mais sur de fausses idées. Ils ne consultoient pas la notion de l'Etre infiniment parfait. Ils faisoient agir Dieu comme agissent les hommes. Car, prenez garde, pourquoi pensez-vous que Dieu répande les pluïes ?

ARISTE. C'est pour rendre fécondes les terres que nous cultivons.

THEODORE. Il n'y a donc qu'à semer, ou qu'à planter dans un champ, afin qu'il y pleuve. Car puisque Dieu ne fait pas pleuvoir également sur les terres, puisqu'il fait choix, il doit choisir raisonnablement, & faire pleuvoir sur les terres ensemencées plûtôt que sur les autres, plûtôt que sur les sablons & dans la mer. Trouvez par cette comparaison le défaut du raisonnement des ennemis de la grace : mais ne chicanez point, je voùs prie.

ARISTE. Je vous entens, Theodore. Qu'on cultive les terres, ou qu'on les laisse en friche, il n'y pleut ni plus, ni moins. C'est qu'il ne pleut ordinairement qu'en consequence des loix générales de la nature, selon lesquelles Dieu

conserve l'Univers. De même la raison de la distribution de la grace ne se tire point de nos mérites naturels: Dieu ne donne les premieres graces, qu'en consequence de certaines * loix générales. Car Dieu n'agit pas comme les hommes, comme les causes particulieres & les intelligences bornées. La raison de son choix vient de la sagesse de ses loix, & la sagesse de ses loix du rapport qu'elles ont avec ses attributs, de leur simplicité, de leur fécondité, en un mot de leur Divinité. Le choix que Dieu fait des hommes dans la distribution de ses graces, est donc raisonnable, & parfaitement digne de la sagesse de Dieu, quoiqu'il ne soit fondé ni sur la difference des natures, ni sur l'inégalité des mérites.

* *Voyez le XII. Entret. Nomb. 16. & suivans. II. Discours du Traité de la Nature & de la Grace. Réponse à la Dissert. de M. Arn. ch. 7. 8. 9. 10. 11 &c.*

THEODORE. Vous y voilà, Ariste. Vous avez renversé en deux mots l'appui le plus ferme du Pelagianisme. Un homme, qui arroseroit des sablons, ou qui porteroit à la mer les eaux nécessaires à son champ, ne seroit pas sage. C'est néanmoins ce que Dieu fait en consequence de ses loix: & en cela il agit tres-sagement, divinement. Cela suffit, pour faire taire ces orgüeilleux

hérétiques, qui veulent apprendre à Dieu à faire parmi les hommes un choix sage & raisonnable.

Hé bien, Theotime, appréhenderez-vous encore qu'Ariste ne tombe dans le précipice, dont saint Augustin fait peur, & avec raison, à ceux qui cherchent dans leurs mérites naturels la cause de leur élection ? Ariste veut que la distribution de la grace soit purement gratuite. Soions en repos pour lui. Plaignons plûtôt certaines gens, que vous connoissez, qui pretendent que Dieu choisit ses élûs par pure bonté pour eux, sans sagesse & sans raison de sa part. Car c'est une horrible impieté que de croire que Dieu n'est pas sage dans la formation de ses desseins, aussi bien que dans leur execution. La prédestination à la grace est gratuite de nôtre part. La grace n'est point distribuée selon nos mérites, ainsi que le soûtient saint Augustin aprés saint Paul, & avec toute l'Eglise: mais elle est reglée sur une loi, dont Dieu ne se dispense jamais. Car Dieu a formé le dessein, qui renferme la prédestination de tels & tels, plûtôt que quantité d'autres, parce qu'il n'y a point de dessein plus sage que celui-là, plus

digne de ses attributs. Voilà ce que vos amis ne sçauroient comprendre.

XIII. THEOTIME. Que voulez-vous, Theodore ! c'est qu'on donne naturellement dans cet écueil, de juger de Dieu par soi-même. Nous aimons tous l'indépendance : ce nous est à nous une espece de servitude, que de nous soûmettre à la Raison, une espece d'impuissance de ne pouvoir faire ce qu'elle défend. Ainsi nous craignons de rendre Dieu impuissant à force de le faire sage. Mais Dieu est à lui-même sa sagesse. La Raison souveraine lui est coéternelle & consubstantielle. Il l'aime nécessairement ; & quoiqu'il soit obligé de la suivre, il demeure indépendant. Tout ce que Dieu veut est sage & raisonnable : non que Dieu soit au dessus de la Raison, non que ce qu'il veut soit juste précisément & uniquement parce qu'il le veut ; mais parce qu'il ne peut se démentir soi-même, rien vouloir qui ne soit conforme à sa Loi, à l'Ordre immuable & nécessaire des perfections divines.

THEODORE. Assurément, Theotime, c'est tout renverser que de pretendre que Dieu soit au dessus de la

Raiſon, & qu'il n'ait point d'autre regle dans ſes deſſeins que ſa pure volonté. Ce faux principe répand des ténébres ſi épaiſſes, qu'il confond le bien avec le mal, le vrai avec le faux, & fait de toutes choſes un cahos où l'eſprit ne connoît plus rien. Saint Auguſtin a prouvé invinciblement le peché originel par les déſordres que nous éprouvons en nous. L'homme ſouffre : donc il n'eſt point innocent. L'eſprit dépend du corps : donc l'homme eſt corrompu, il n'eſt point tel que Dieu l'a fait. Dieu ne peut ſoûmettre le plus noble au moins noble, car l'Ordre ne le permet pas. Quelles conſequences pour ceux qui ne craignent point de dire, que la volonté de Dieu eſt la ſeule regle de ſes actions ! Ils n'ont qu'à répondre que Dieu l'a ainſi voulu : que c'eſt nôtre amour propre qui nous fait trouver injuſte la douleur que nous ſouffrons : que c'eſt nôtre orgüeil, qui s'offenſe que l'eſprit ſoit ſoûmis au corps : que Dieu aïant voulu ces déſordres pretendus, c'eſt une impieté que d'en appeller à la Raiſon, puiſque la volonté de Dieu ne la reconnoît point pour la regle de ſa conduite. Selon ce

principe, l'Univers est parfait, parce que Dieu l'a voulu. Les monstres sont des ouvrages aussi achevez que les autres selon les desseins de Dieu. Il est bon d'avoir les yeux au haut de la tête: mais ils eussent été aussi sagement placez par tout ailleurs, si Dieu les y avoit mis. Qu'on renverse donc le monde, qu'on en fasse un cahos, il sera toûjours également admirable, puisque toute sa beauté consiste dans sa conformité avec la volonté divine, qui n'est point obligée de se conformer à l'Ordre. Mais quoi! cette volonté nous est inconnuë. Il faut donc que toute la beauté de l'Univers disparoisse à la vûë de ce grand principe, que Dieu est superieur à la Raison, qui éclaire tous les esprits, & que sa volonté toute pure est l'unique regle de ses actions.

ARISTE. Ah, Theodore, que tous vos principes sont bien liez! Je comprens encore par ce que vous me dites-là, que c'est en Dieu & dans une nature immuable que nous voïons la beauté, la vérité, la justice, puisque nous ne craignons point de critiquer son ouvrage, d'y remarquer des défauts, & de conclure même de-là qu'il est corrompu. Il

faut bien que l'Ordre immuable, que nous voïons en partie, soit la Loi de Dieu même, écrite dans sa substance en caracteres éternels & divins, puisque nous ne craignons point de juger de sa conduite par la connoissance, que nous avons de cette Loi. Nous assurons hardiment que l'homme n'est point tel que Dieu l'a fait que sa nature est corrompuë, que Dieu n'a pû en le créant assujettir l'esprit au corps. Sommes-nous des impies, ou des téméraires, de juger ainsi de ce que Dieu doit faire, ou ne faire pas? Nullement. Nous serions plûtôt ou des impies, ou des aveugles, si nous suspendions sur cela nôtre jugement. C'est, Theodore, que nous ne jugeons point de Dieu par nôtre autorité, mais par l'autorité souveraine de la Loi divine.

THEODORE. Voilà; mon cher Ariste, une réfléxion digne de vous. N'oubliez donc pas d'étudier cette Loi, puisque c'est dans ce Code sacré de l'Ordre immuable qu'on trouve de si importantes décisions.

FIN.

ENTRETIENS
SUR LA
METAPHYSIQUE,
SUR
LA RELIGION,
ET SUR LA MORT.

Nouvelle Edition, revuë, corrigée, & augmentée.

Par le R. P. MALEBRANCHE,
Prêtre de l'Oratoire.

TOME II.



A PARIS,
Chez MICHEL DAVID, ſur le Quay des Auguſtins, à la Providence.

M. DCCXI.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.

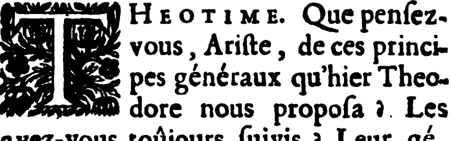
TABLE.

ENTRETIENS

ENTRETIENS SUR LA METAPHYSIQUE.

X. ENTRETIEN.

De la magnificence de Dieu dans la grandeur & le nombre indéfini de ses differens ouvrages. De la simplicité & de la fécondité des voïes par lesquelles il les conserve & les dévelope. De la Providence de Dieu dans la premiere impression du mouvement qu'il communique à la matiere. Que ce premier pas de sa conduite, qui n'est point déterminé par des loix générales, est reglé par une sagesse infinie.



THEOTIME. Que pensez-vous, Ariste, de ces principes généraux qu'hier Theodore nous proposa ? Les avez-vous toûjours suivis ? Leur gé-

néralité, leur ſublimité ne vous a-t'elle ni rebuté ni fatigué? Pour moi, je vous l'avoüe à ma confuſion, j'ai voulu les ſuivre: mais ils m'échapoient comme des phantômes, de ſorte que je me ſuis donné bien de la peine aſſez inutilement.

ARISTE. Quand un principe n'a rien qui touche les ſens, il eſt bien difficile de le ſuivre, & de le ſaiſir: ce qu'on embraſſe n'a point de corps, quel moïen de le retenir?

THEOTIME. On prend cela tout naturellement pour un phantôme. Car l'eſprit venant à ſe diſtraire, le principe s'éclypſe, & on eſt tout ſurpris qu'on ne tient rien. On le reprénd ce principe: mais il s'échape de nouveau. Et quoiqu'il ne s'échape que lorſqu'on ferme les yeux, comme on les ferme ſouvent ſans s'en appercevoir, on croit que c'eſt le principe qui s'évanoüit. Voilà pourquoi on le regarde comme un phantôme, qui nous fait illuſion.

ARISTE. Il eſt vrai, Theotime: c'eſt je croi pour cela que les principes généraux ont quelque reſſemblance avec les chimeres, & que le commun des hommes, qui n'eſt pas fait au tra-

vail de l'attention, les traite de chimeriques.

THEOTIME. Il y a néanmoins une extrême difference entre ces deux choses. Car les principes géneraux plaisent à l'esprit, qu'ils éclairent par leur évidence ; & les phantômes à l'imagination, qui leur donne l'être. Et quoiqu'il semble que c'est l'esprit qui forme ces principes, & généralement toutes les veritez, à cause qu'elles se présentent à lui en consequence de son attention, je pense que vous sçavez bien qu'elles sont avant nous, & qu'elles ne tirent point leur réalité de l'efficace de nôtre action : car toutes ces veritez immuables ne sont que les rapports qui se trouvent entre les idées, dont l'éxistence est nécessaire & éternelle. Mais les phantômes que produit l'imagination, ou qui se produisent dans l'imagination par une suite naturelle des loix générales de l'union de l'ame & du corps, ils n'éxistent que pour un tems.

ARISTE. Je conviens, Theotime, que rien n'est plus solide que la vérité, & que plus les veritez sont générales, plus ont-elles de réalité & de lumiere. Theodore m'en a convaincu. Mais je

ſuis ſi ſenſible & ſi groſſier, que ſouvent je n'y trouve point de goût, & que je ſuis quelquefois tenté de laiſſer tout là.

THEOTIME. Voilà Theodore.

THEODORE. Vous n'en ferez rien, Ariſte. La vérité vaut mieux que les oignons & les choux : c'eſt une excellente manne.

ARISTE. Fort excellente, je l'avouë. Mais elle paroît quelquefois bien vuide & bien peu ſolide. Je n'y trouve pas grand goût : & vous voulez chaque jour qu'on en cueille de nouvelle. Cela n'eſt pas trop plaiſant.

THEODORE. Hé bien, Ariſte, paſſons cette journée, comme les Juifs leur Sabbat. Peut-être qu'hier vous travaillâtes pour deux jours.

ARISTE. Aſſurément, Theodore, je travaillai beaucoup, mais je ne ramaſſai rien.

THEODORE. Je vous laiſſai pourtant bien en train de tirer des conſequences. Comme vous vous y preniez, vous devriez en avoir vos deux meſures bien pleines.

ARISTE. Quelles meſures, deux gomor? Donnez donc, Theodore, plus

de corps à vos principes, si vous voulez que j'emplisse ces mesures. Rendez-les plus sensibles & plus palpables. Ils me glissent entre les doigts : la moindre chaleur les fond : & aprés que j'ai bien travaillé, je trouve que je n'ai rien.

THEODORE. Vous vous nourrissez, Ariste, sans y prendre garde. Ces principes qui vous passent par l'esprit, & qui s'en échapent, y laissent toûjours quelque lumiere.

ARISTE. Il est vrai : je le sens bien. Mais recommencer tous les jours, & laisser là ma nourriture ordinaire ! Ne pourriez-vous point nous rendre plus sensibles les principes de vôtre Philosophie ?

THEODORE. Je crains, Ariste, qu'ils en deviennent moins intelligibles. Croïez-moi, je les rends toûjours les plus sensibles que je puis. Mais je crains de les corrompre. Il est permis d'incarner la vérité pour l'accommoder à nôtre foiblesse naturelle, & pour soûtenir l'attention de l'esprit, qui ne trouve point de prise à ce qui n'a point de corps. Mais il faut toûjours que le sensible nous mene à l'intelligible, que la chair nous conduise à la Raison, &

que la vérité paroiſſe telle qu'elle eſt ſans aucun déguiſement. Le ſenſible n'eſt pas le ſolide. Il n'y a que l'intelligible qui par ſon évidence & ſa lumiere puiſſe nourrir des intelligences. Vous le ſçavez. Tâchez de vous en bien ſouvenir, & de me ſuivre.

ARISTE. De quoi voulez-vous parler ?

I. THEODORE. De la Providence générale, ou de la conduite ordinaire que Dieu tient dans le gouvernement du monde.

Vous avez compris, Ariſte, & peut-être mêmes oublié, que l'Etre infiniment parfait, quoique ſuffiſant à lui-même, a pû prendre le deſſein de former cet Univers : qu'il l'a créé pour lui, pour ſa propre gloire : qu'il a mis Jeſus-Chriſt à la tête de ſon ouvrage ; à l'entrée de ſes deſſeins ou de ſes voïes, afin que tout fût divin : qu'il n'a pas dû entreprendre l'ouvrage le plus parfait qui fût poſſible, mais ſeulement le plus parfait qui pût être produit par les voïes les plus ſages ou les plus divines : de ſorte que tout autre ouvrage produit par toute autre voïe, ne puiſſe exprimer plus exactement les perfections

que Dieu possede, & qu'il se glorifie de posseder. Voilà donc, pour ainsi dire, le Créateur prêt à sortir hors de lui-même, hors de son Sanctuaire éternel : prêt à se mettre en marche pour la production des créatures. Voïons quelque chose de sa magnificence dans son ouvrage : mais suivons-le de prés dans les démarches majestueuses de sa conduite ordinaire.

Pour la magnificence dans son ouvrage, elle y éclate de toutes parts. De quelque côté qu'on jette les yeux dans l'Univers, on y voit une profusion de prodiges. Et si nous cessons de les admirer, c'est assurément que nous cessons de les considerer avec l'attention qu'ils méritent. Car les Astronomes qui mesurent la grandeur des Astres, & qui voudroient bien sçavoir le nombre des étoiles, sont d'autant plus surpris d'admiration, qu'ils deviennent plus sçavans. Autrefois le Soleil leur paroissoit grand comme le Peloponese: *Aujourd'hui la Morée.* mais aujourd'hui les plus habiles le trouvent un million de fois plus grand que la terre. Les Anciens ne comptoient que mille vingt-deux étoiles : mais personne aujourd'hui n'ose les

compter. Dieu même nous avoit dit autrefois que nul homme n'en ſçauroit jamais le nombre : mais l'invention des Teleſcopes nous force bien maintenant à reconnoître que les Catalogues que nous en avons ſont fort imparfaits. Ils ne contiennent que celles qu'on découvre ſans lunettes ; & c'eſt aſſurément le plus petit nombre. Je croi mêmes qu'il y en a beaucoup plus qu'on ne découvrira jamais , qu'il n'y en a de viſibles par les meilleurs Teleſcopes: & cependant il y a bien de l'apparence qu'une fort grande partie de ces étoiles ne le cedent point ni en grandeur , ni en majeſté à ce vaſte corps qui nous paroît ici-bas le plus lumineux & le plus beau. Que Dieu eſt donc grand dans les Cieux ! qu'il eſt élevé dans leur profondeur ! qu'il eſt magnifique dans leur éclat ! qu'il eſt ſage , qu'il eſt puiſſant dans leurs mouvemens reglez !

II. Mais , Ariſte , quittons le grand. Nôtre imagination ſe perd dans ces eſpaces immenſes , que nous n'oſerions limiter , & que nous craignons de laiſſer ſans bornes. Combien d'ouvrages admirables ſur la terre que nous habitons, ſur ce point imperceptible à ceux qui

ne meſurent que les corps celeſtes ! Mais cette terre que Meſſieurs les Aſtronomes comptent pour rien, eſt encore trop vaſte pour moi. Je me renferme dans vôtre Parc. Que d'animaux, que d'oiſeaux, que d'inſectes, que de plantes, que de fleurs & que de fruits !

L'autre jour que j'étois couché à l'ombre, je m'aviſai de remarquer la varieté des herbes & des petits animaux que je trouvai ſous mes yeux. Je comptai, ſans changer de place, plus de vingt ſortes d'inſectes dans un fort petit eſpace, & pour le moins autant de diverſes plantes. Je pris un de ces inſectes, dont je ne ſçai point le nom, & peut-être n'en a-t'il point : car les hommes, qui donnent divers noms, & ſouvent de trop magnifiques, à tout ce qui ſort de leurs mains, ne croïent pas ſeulement devoir nommer les ouvrages du Créateur qu'ils ne ſçavent point admirer. Je pris, dis-je, un de ces inſectes. Je le conſiderai attentivement ; & je ne crains point de vous dire de lui ce que Jeſus-Chriſt aſſure des lys champêtres, que Salomon dans toute ſa gloire n'avoit point de ſi magnifiques ornemens. Aprés que j'eus admiré quelque tems

cette petite créature si injustement méprisée, & mêmes si indignement & si cruellement traitée par les autres animaux, à qui apparemment elle sert de pâture, je me mis à lire un livre, que j'avois sur moi, & j'y trouvai une chose fort étonnante : c'est qu'il y a dans le monde un nombre infini d'insectes pour le moins un million de fois plus petits que celui que je venois de considerer, dix mille fois plus petits qu'un grain de sable.

Lettre de Mr Leuvvenhoecb. à Mr VVren.

Sçavez-vous bien, Ariste, quelle est la toise, ou la mesure, dont se servent ceux qui veulent exprimer la petitesse de ces atomes vivans, ou, si vous voulez, leur grandeur; car quoiqu'ils soient petits par rapport à nous, ils ne laissent pas d'être fort grands par rapport à d'autres? Cette mesure est le diametre de l'œil de ces petits animaux domestiques, qui ont tant mordu les hommes, qu'ils les ont forcez de les honorer d'un nom. C'est par cette toise, mais reduite en pieds & en pouces, car entiere elle est trop grande : c'est, dis-je, par les parties de cette nouvelle toise que ces observateurs des curiositez de la nature mesurent les insectes, qui se trouvent

dans les liqueurs, & qu'ils prouvent par les principes de la Geométrie, que l'on en découvre une infinité, qui sont mille fois pour le moins plus petits que l'œil d'un poux ordinaire. Que cette mesure ne vous choque point : c'est une des plus éxactes & des plus communes. Ce petit animal s'est assez fait connoître, & l'on en peut trouver en toute saison. Ces Philosophes sont bien-aises qu'on puisse verifier en tout tems les faits qu'ils avancent, & qu'on juge seurement de la multitude & de la délicatesse des ouvrages admirables de l'Auteur de l'Univers.

ARISTE. Cela me surprend un peu. Mais, je vous prie, Theodore, ces animaux imperceptibles à nos yeux, & qui paroissent à peu prés comme des atomes avec de bons microscopes, sont-ce-là les plus petits ? N'y en auroit-il point encore beaucoup d'autres, qui échaperont éternellement à l'industrie des hommes ? Peut-être que les plus petits, qu'on ait encore jamais vûs, sont aux autres, qu'on ne verra jamais, ce que l'élephant est au moucheron. Qu'en pensez-vous ?

THEODORE. Nous nous perdons

Ariste, dans le petit aussi-bien que dans le grand. Il n'y a personne, qui puisse dire qu'il a découvert enfin le plus petit des animaux. Autrefois c'étoit le ciron: mais aujourd'hui ce petit ciron est devenu monstrueux pour sa grandeur. Plus on perfectionne les microscopes, plus on se persuade que la petitesse de la matiere ne borne point la sagesse du Créateur, & qu'il forme du néant même, pour ainsi dire, d'un atome, qui ne tombe point sous nos sens, des ouvrages, qui passent l'imagination, & mêmes qui vont bien au delà des plus vastes intelligences. Je vas vous le faire comprendre.

III. Quand on est bien convaincu, Ariste, que cette varieté & cette succession de beautez, qui ornent l'Univers, n'est qu'une suite des loix générales des communications des mouvemens, qui dépendent toutes de cette loi si simple & si naturelle, que les corps mûs ou pressez se meuvent toûjours du côté, & à proportion qu'ils sont moins pressez. Quand, dis-je, on est bien persuadé que toutes les figures ou modalitez de la matiere n'ont point d'autre cause que le mouvement, & que le mouvement

ſe communique ſelon quelques loix ſi naturelles & ſi ſimples, qu'il ſemble que la nature n'agiſſe que par une aveugle impétuoſité, on comprend clairement que ce n'eſt point la terre qui produit les plantes, & qu'il n'eſt pas poſſible que l'union des deux ſexes forme un ouvrage auſſi admirable qu'eſt le corps d'un animal. On peut bien croire que les loix générales des communications des mouvemens ſuffiſent, pour déveloper; & pour faire croître les parties des corps organiſez. Mais on ne peut ſe perſuader qu'elles puiſſent jamais former une machine ſi compoſée. On voit bien, ſi on ne veut avoir recours à une Providence extraordinaire, que c'eſt une néceſſite de croire que le germe d'une plante contient en petit celle qu'elle engendre, & que l'animal renferme dans ſes entrailles celui qui en doit ſortir. On comprend mêmes qu'il eſt néceſſaire que chaque ſemence contienne toute l'eſpece qu'elle peut conſerver: que chaque grain de bled, par exemple, contient en petit l'épi qu'il pouſſe dehors, dont chaque grain renferme de nouveau ſon épi, dont tous les grains peuvent toûjours être féconds

aussi-bien que ceux du premier épi. Assurement il n'est pas possible que les seules loix des mouvemens puissent ajuster ensemble, & par rapport à certaines fins, un nombre presque infini de parties organisées, qui font ce qu'on appelle un animal, ou une plante. C'est beaucoup que ces loix simples & générales soient suffisantes, pour faire croître insensiblement, & faire paroître dans leur tems tous ces ouvrages admirables, que Dieu a tous formez dans les premiers jours de la création du monde. Ce n'est pas néanmoins que le petit animal, ou le germe de la plante ait entre toutes ses parties précisément la même proportion de grandeur, de solidité, de figure, que les animaux & les plantes. Mais c'est que toutes les parties essentielles à la machine des animaux & des plantes sont si sagement disposées dans leurs germes, qu'elles doivent avec le tems, & en consequence des loix générales du mouvement, prendre la figure & la forme que nous y remarquons. Cela supposé.

VI. Concevez, Ariste, qu'une mouche a autant, & peut-être plus de parties organisées, qu'un cheval ou qu'un

bœuf. Un cheval n'a que quatre pieds, & une mouche en a six : mais de plus elle a des aisles dont la structure est admirable. Vous sçavez comment est faite la tête d'un bœuf. Regardez donc quelque jour celle d'une mouche dans le microscope, & comparez l'une avec l'autre : vous verrez bien que je ne vous impose point. On ne trouve dans l'œil d'un bœuf qu'un seul cristalin : mais on en découvre aujourd'hui plusieurs milliers dans celui des mouches. Concevez de plus qu'une vache ne fait qu'un ou deux veaux tous les ans, & qu'une mouche fait une essain qui contient plus de mille mouches : car plus les animaux sont petits, plus ils sont féconds. Et vous sçavez peut-être qu'aujourd'hui les abeilles n'ont plus de Roi qu'ils honorent, mais seulement une Reine qu'ils caressent, & qui seule produit tout un peuple. Tâchez donc maintenant de vous imaginer la petitesse effroïable, la délicatesse admirable de toutes les abeilles, de mille corps organisez que la mere abeille porte dans ses entrailles. Et quoique vôtre imagination s'en effraïe, ne pensez pas que la mouche se forme du ver, sans y être

Se'on M. Swammerdam une abeille en produit environ 4000.

contenuë, ni le ver de l'œuf, car cela ne se conçoit pas.

ARISTE. Comme la matiere est divisible à l'infini, je comprens fort bien que Dieu a pû faire en petit tout ce que nous voïons en grand. J'ai oüi dire qu'un sçavant Hollandois avoit trouvé le secret de faire voir dans les coques des chenilles les papillons qui en sortent. J'ai vû souvent au milieu même de l'hiver, dans les oignons des tulipes, les tulipes entieres avec toutes les parties qu'elles ont au printemps. Ainsi je veux bien supposer que toutes les graines contiennent une plante, & tous les œufs un animal semblable à celui dont ils sont sortis.

Suvammerdam Histoire des Insectes.

V. THEODORE. Vous n'y êtes pas encore. Il y a environ six mille ans que le monde est monde, & que les abeilles jettent des essains. Supposons donc que ces essains soient de mille mouches : la premiere abeille devoit être du moins mille fois plus grande que la seconde, & la seconde mille fois plus grande que la troisiéme, & la troisiéme que la quatriéme, toûjours en diminuant jusqu'à la six milliéme, selon la progression de mille à un. Cela

est

est clair ſelon la ſuppoſition, par cette raiſon que ce qui contient eſt plus grand que ce qui eſt contenu. Comprenez donc, ſi vous le pouvez, la délicateſſe admirable qu'avoient dans la premiere mouche toutes celles de l'année 1696.

ARISTE. Cela eſt bien facile. Il n'y a qu'à chercher la juſte valeur du dernier terme d'une progreſſion ſous millecuple qui auroit ſix mille & un termes, & dont le premier exprimeroit la grandeur naturelle de la mouche à miel.... Les abeilles de cette année étoient au commencement du monde plus petites qu'elles ne ſont aujourd'hui, mille fois, mille fois, mille fois, dites encore, Theodore, cinq mille neuf cens quatre-vingt-dix-ſept fois mille fois. Voilà leur juſte grandeur ſelon vos ſuppoſitions.

THEODORE. Je vous entens, Ariſte. Pour exprimer le rapport de la grandeur naturelle de l'abeille à celle qu'avoient au commencement du monde les abeilles de cette année 1696. ſuppoſé qu'il y ait ſix mille ans qu'elles ſoient créées, ou plûtôt ſix mille generations de mouches, il n'y a qu'à écrire

une fraction qui ait pour numera
l'unité, & pour dénomi[illegible]
l'unité, mais accompagnée seulen
de dix-huit mille zero. Voilà une j
fraction ! Mais ne craignez-vous p
qu'une unité si brisée & si rompue
se dissipe, & que vôtre abeille &
ne soient une même chose ?

ARISTE. Non assurément, Th
dore. Car je sçai que la matiere
divisible à l'infini, & que le petit
tel que par rapport au plus grand
conçois sans peine, quoique mon i
gination y résiste, que ce que n
appellons un atome, se pouvant div
sans cesse, toute partie de l'éten
est en un sens infiniment grande
que Dieu en peut faire en petit
ce que nous voïons en grand dan
monde que nous admirons. Oui la
titesse des corps ne peut jamais a
ter la puissance divine, je le con
clairement. Car la Geométrie dém
tre qu'il n'y a point d'unité dans l'ét
duë, & que la matiere se peut éter
lement diviser.

THEODORE. Cela est fort bi
Ariste. Vous concevez donc que qu
le monde dureroit plusieurs milliers

ſiécles. Dieu a pû former dans une ſeule mouche toutes celles qui en ſortiroient, & ajuſter ſi ſagement les loix ſimples des communications des mouvemens au deſſein qu'il auroit de les faire croître inſenſiblement, & de les faire paroître chaque année, que leur eſpece ne finiroit point. Que voilà d'ouvrages d'une délicateſſe merveilleuſe renfermez dans un auſſi petit eſpace qu'eſt le corps d'une ſeule mouche! Car ſans prophétiſer ſur la durée incertaine de l'Univers, il y a environ ſix mille ans que les mouches jettent des eſſains. Combien penſez-vous donc que la premiere mouche que Dieu a faite, ſuppoſé qu'il n'en ait fait qu'une, en portoit d'autres dans ſes entrailles pour en fournir juſqu'à ce temsci?

ARISTE. Cela ſe peut aiſément compter en faiſant certaines ſuppoſitions. Combien voulez-vous que chaque mere abeille faſſe de femelles dans chaque eſſain? Il n'y a que cela & le nombre des années à déterminer.

THEODORE. Ne vous arrêtez point à cette ſupputation. Elle ſeroit ennuïeuſe. Mais ce que vous venez

de concevoir des abeilles, pensez-le à proportion d'un nombre infini d'autres animaux. Jugez par là du nombre & de la délicatesse des plantes qui étoient en petit dans les premieres; & qui se dévelopent tous les ans pour se faire voir aux hommes.

VI. THEOTIME. Quittons, Theodore, toutes ces speculations. Dieu nous fournit assez d'ouvrages à nôtre portée, sans que nous nous arrêtions à ceux que nous ne pouvons point voir. Il n'y a point d'animal ni de plante qui ne marque suffisamment par sa construction admirable que la sagesse du Créateur nous passe infiniment. Et il en fait tous les ans avec tant de profusion, que sa magnificence & sa grandeur doit étonner & frapper les hommes les plus stupides. Sans sortir hors de nous-mêmes, nous trouvons dans nôtre corps une machine composée de mille ressorts, & tous si sagement ajustez à leur fin, si bien liez entr'eux, & subordonnez les uns aux autres, que cela suffit pour nous abbatre & nous prosterner devant l'Auteur de nôtre être. J'ai lû depuis peu un Livre du mouvement des animaux,

Borelli de motu animal.

qui merite qu'on l'examine. L'Auteur considere avec soin le jeu de la machine nécessaire pour changer de place. Il explique éxactement la force des muscles, & les raisons de leur situation, tout cela par les principes de la Geométrie & des Mécaniques. Mais quoiqu'il ne s'arrête guéres qu'à ce qui est le plus facile à découvrir dans la machine de l'animal, il fait connoître tant d'art & de sagesse dans celui qui l'a formé, qu'il remplit l'esprit du Lecteur d'admiration & de surprise.

ARISTE. Il est vrai, Theotime, que l'anatomie seule du corps humain ou du plus méprisé des animaux, répand tant de lumiére dans l'esprit, & le frappe si vivement, qu'il faut être insensible pour n'en pas reconnoître l'Auteur.

VII. THEODORE. Vous avez raison l'un & l'autre. Mais pour moi, ce que je trouve de plus admirable, c'est que Dieu forme tous ces ouvrages excellens, ou du moins les fait croître & les dévelope à nos yeux, en suivant éxactement certaines loix générales tres-simples & tres-fécon-

des qu'il s'eſt preſcrit. Je n'admire pas tant les arbres couverts de fruits & de fleurs, que leur accroiſſement merveilleux en conſequence des loix naturelles. Un Jardinier prend une veille corde : il la graiſſe avec une figue, & l'enterre dans un ſillon, & je vois quelque tems aprés, que tous ces petits grains qu'on ſent ſous la dent lorſqu'on mange des figues, ont percé la terre, & pouſſé d'un côté des racines, & de l'autre une pepiniere de figuiers. Voilà ce que j'admire ! Arroſer les champs en conſequence des loix naturelles, & avec un élement auſſi ſimple qu'eſt l'eau, faire ſortir de la terre une infinité de plantes & d'arbres de differente nature. Un animal ſe joindre brutalement & machinalement avec un autre, & perpetuer par là ſon eſpece. Un poiſſon ſuivre la femelle & répandre la fécondité ſur les œufs qu'elle perd dans l'eau. Un païs ravagé par la greſle ſe trouver quelque tems aprés tout renouvellé, tout couvert de plantes & de ſes richeſſes ordinaires. Ravir par le moïen du vent les graines des païs épargnez, & les répandre avec la pluïe ſur ceux

qui ont été désolez. Tout cela & une infinité d'effets produits par cette loi si simple & si naturelle, que tout corps doit se mouvoir du côté qu'il est moins pressé, c'est assurément ce qu'on ne sçauroit assez admirer. Rien n'est plus beau, plus magnifique dans l'Univers, que cette profusion d'animaux & de plantes telle que nous venons de la reconnoître. Mais croïez-moi, rien n'est plus divin que la maniere dont Dieu en remplit le monde, que l'usage que Dieu sçait faire d'une loi si simple qu'il semble qu'elle n'est bonne à rien.

ARISTE. Je suis de vôtre avis, Theodore. Laissons aux Astronomes à mesurer la grandeur & le mouvement des astres pour en prédire les éclipses. Laissons aux Anatomistes à décomposer les corps des animaux & des plantes pour en reconnoître les ressorts & la liaison des parties. Laissons en un mot, aux Physiciens à étudier le détail de la nature pour en admirer toutes les merveilles. Arrêtons-nous principalement aux véritez générales de vôtre Metaphysique. Nous avons ce me semble, suffisamment décou-

vert la magnificence du Créateur dans la multitude infinie de ſes ouvrages admirables : ſuivons-le un peu dans les démarches de ſa conduite.

VIII. THEODORE. Vous admirerez, Ariſte, beaucoup plus que vous ne faites, toutes les parties de l'Univers, ou plûtôt la ſageſſe infinie de ſon Auteur, lorſque vous aurez conſideré les regles générales de la Providence. Car quand on examine l'ouvrage de Dieu ſans rapport aux voïes qui le conſtruiſent & qui le conſervent, combien y voit-on de défauts qui ſautent aux yeux, & qui troublent quelque fois ſi fort l'eſprit même des Philoſophes, qu'ils le regardent cet ouvrage admirable, ou comme l'effet néceſſaire d'une nature aveugle, ou comme un mêlange monſtrueux de créatures bonnes & mauvaiſes qui tire leur être d'un bon & d'un méchant Dieu. Mais quand on le compare avec les voïes par leſquelles Dieu doit le gouverner, pour faire porter à ſa conduite le caractere de ſes attributs, tous ces défauts qui defigurent les créatures ne retombent point ſur le Créateur. Car s'il y a des défauts

défauts dans son ouvrage, s'il y a des monstres & mille & mille désordres, rien n'est plus certain qu'il ne s'en trouve point dans sa conduite. Vous l'avez déja compris, mais il faut tâcher de vous le faire mieux comprendre.

IX. Vous souvenez-vous bien encore, que je vous ai démontré qu'il y a contradiction qu'aucune créature puisse remuër un fêtu par son efficace propre ? *VII. Entretien.*

ARISTE. Oüi, Theodore, je m'en souviens, & j'en suis convaincu. Il n'y a que le Créateur de la matiere qui en puisse être le moteur.

THEODORE. Il n'y a donc que le Créateur qui puisse produire quelque changement dans le monde materiel, puisque toutes les modalitez possibles de la matiere ne consistent que dans les figures sensibles ou insensibles de ses parties, & que toutes ces figures n'ont point d'autre cause que le mouvement.

ARISTE. Je ne comprens pas trop bien ce que vous me dites. Je crains la surprise.

THEODORE. Je vous ai prouvé, Ariste, que la matiere & l'étenduë n'é-

I. Entretien, n. 2. III. Entretien, nomb. 11. & 12.

toient qu'une même chose : souvenez-vous en. C'est sur cette supposition, ou plûtôt sur cette vérité, que je raisonne. Car il ne faut que de l'étenduë pour faire un monde materiel, ou du moins tout-à-fait semblable à celui que nous habitons. Si vous n'avez pas maintenant les mêmes idées que moi, ce seroit en vain que nous parlerions ensemble.

ARISTE. Je me souviens bien que vous m'avez prouvé que l'étenduë étoit un être ou une substance, & non une modalité de substance, par cette raison qu'on pouvoit y penser sans penser à autre chose. Car en effet il est évident, que tout ce qu'on peut appercevoir seul, n'est point une maniere d'être, mais un être ou une substance. Ce n'est que par cette voïe qu'on peut distinguer les substances de leurs modalitez. J'en suis convaincu. Mais la matiere ne seroit-elle point une autre substance que de l'étenduë ? Cela me revient toûjours dans l'esprit.

THEODORE. C'est un autre mot, mais ce n'est point une autre chose, pourvû que par la matiere vous entendiez ce dont le monde que nous habitons est composé. Car assurément il est

composé d'étenduë ; & je ne croi pas que vous pretendiez que le monde materiel soit composé de deux substances. Il y en auroit une d'inutile, & je pense que ce seroit la vôtre ; car je ne voi pas qu'on en puisse rien faire de fort solide. Comment feroit-on, Ariste, un bureau, des chaises, un ameublement de vôtre matiere ? Un tel meuble seroit bien rare & bien precieux. Mais donnez-moi de l'étenduë, & il n'y a rien que je n'en fasse par le moïen du mouvement.

ARISTE. C'est là, Theodore, ce que je ne comprens pas trop bien.

X. THEODORE. Cela est pourtant bien facile, pourvû qu'on juge des choses par les idées qui les représentent, & qu'on ne s'arrête point aux préjugez des sens. Concevez, Ariste, une étenduë indéfinie. Si toutes les parties de cette étenduë conservent entr'elles le même rapport de distance, ce ne sera là qu'une grande masse de matiere. Mais si le mouvement s'y met, & que ses parties changent sans cesse de situation les unes à l'égard des autres ; voilà une infinité de formes introduites, je veux dire une infinité de figures & de confi-

gurations. J'appelle *figure*, la forme d'un corps assez grand pour se faire sentir ; & *configuration*, la figure des parties insensibles dont les grands corps sont composez.

ARISTE. Oüi voilà toutes sortes de figures & de configurations. Mais ce ne sont peut-être pas là tous ces differens corps que nous voïons. Les corps que vous faites avec vôtre étenduë toute seule ne different qu'accidentellement : mais la plûpart de ceux que nous voïons different peut-être essentiellement. De la terre n'est pas de l'eau: une pierre n'est pas du pain. Mais il me semble que vous ne sçauriez faire avec vôtre étenduë toute seule que des corps d'une même espece.

THEODORE. Voilà, Ariste, les préjugez des sens qui reviennent. Une pierre n'est pas du pain, cela est vrai. Mais je vous prie, de la farine est-ce du bled ? du pain est-ce de la farine ? du sang, de la chair, des os, est-ce du pain, est-ce de l'herbe ? Sont-ce là des corps de même ou de differente espece ?

ARISTE. Pourquoi me demandez-vous cela ? Qui ne voit que du pain, de

la chair, des os, ſont des corps eſſentiellement differens ?

THEODORE. C'eſt qu'avec du bled on fait de la farine, avec de la farine, du pain, & avec du pain, de la chair & des os. C'eſt par tout la même matiere. Si donc nonobſtant cela vous convenez que tous ces corps ſont de differente eſpece, pourquoi ne voulez-vous pas qu'avec une même étenduë on puiſſe faire des corps eſſentiellement differens ?

ARISTE. C'eſt que vos figures & vos configurations ſont accidentelles à la matiere, & n'en changent point la nature.

THEODORE. Il eſt vrai, la matiere demeure toûjours matiere, quelque figure qu'on lui donne : mais on peut dire qu'un corps rond n'eſt pas de même eſpece qu'un corps quarré.

ARISTE. Quoi ! ſi je prens de la cire, & que j'en change la figure, ce ne ſera pas la même cire ?

THEODORE. Ce ſera la même cire, la même matiere : mais on peut dire que ce ne ſera pas le même corps, car aſſurément ce qui eſt rond n'eſt pas quarré. Otons les équivoques. Il eſt

essentiel au corps rond que toutes les parties de sa surface soient également éloignées de celle qui fait le centre : mais il ne lui est point essentiel que ses parties intérieures ou insensibles aïent une telle ou telle configuration. De même il est essentiel à la cire que les petites parties dont elle est composée aïent une telle configuration : mais on ne la change point, quelque figure qu'on donne à sa masse. Enfin il est essentiel à la matiere d'être étenduë : mais il ne lui est point essentiel d'avoir ni telle figure dans sa masse, ni telle configuration dans les parties insensibles qui la composent. Prenez donc garde, qu'arrive-t'il au bled, lorsqu'il passe sous la meule ? Qu'arrive-t'il à la farine, lorsqu'on la paîtrit & qu'on la cuit ? Il est clair qu'on change la situation & la configuration de leurs parties insensibles, aussi-bien que la figure de leur masse : & je ne comprens pas qu'il puisse leur arriver de changement plus essentiel.

XI. ARISTE. On pretend, Theodore, qu'il leur survient outre cela une forme substantielle.

THEODORE. Je le sçai bien qu'on

le pretend. Mais je ne voi rien de plus accidentel à la matiere que cette chimere. Quel changement cela peut-il faire au bled que l'on broïe ?

ARISTE. C'eſt cela ſeul qui fait que c'eſt de la farine.

THEODORE. Quoi ! ſans cela du bled bien broïé ne ſeroit point réduit en farine ?

ARISTE. Mais peut-être que la farine & le bled ne ſont pas eſſentiellement differens. Ce ſont peut-être deux corps de même eſpece.

THEODORE. Et la farine & la pâte n'eſt-ce qu'une même eſpece ? Prenez garde, de la pâte n'eſt que de la farine & de l'eau bien mêlées enſemble. Penſez-vous qu'à force de bien paîtrir on ne puiſſe pas faire de la pâte ſans le ſecours d'une forme ſubſtantielle ?

ARISTE. Oüi : mais ſans elle on ne peut faire du pain.

THEODORE. C'eſt donc une forme ſubſtantielle qui change la pâte en pain. Nous y voilà. Mais quand eſt-ce qu'elle ſurvient à la pâte ?

ARISTE. Quand le pain eſt cuit, bien cuit.

THEODORE. Il eſt vrai : car du pain

pâteux, ce n'est pas proprement du pain. Cela n'a point encore d'autre forme substantielle que celle du bled, ou de la farine, ou de la pâte, car ces trois corps sont de même espece. Mais si la forme substantielle manquoit à venir, de la pâte bien cuite ne seroit-ce pas du pain? Or elle ne vient cette forme, que lorsque la pâte est cuite. Tâchons donc de nous en passer. Car enfin il est bien difficile de la tirer à propos de la puissance de la matiere ; on ne sçait comment s'y prendre.

ARISTE. Je voi bien, Theodore, que vous voulez vous divertir ; mais que ce ne soit point à mes dépens : car je vous declare que j'ai toûjours regardé ces formes pretenduës comme des fictions de l'esprit humain. Dites-moi plûtôt d'où vient que tant de gens ont donné dans cette opinion.

THEODORE. C'est que les sens y conduisent tout naturellement. Comme nous avons des sentimens essentiellement differens à l'occasion des objets sensibles, nous sommes portez à croire que ces objets different essentiellement. Et cela est vrai en un sens : car les configurations des parties insensibles de la

cire ſont eſſentiellement differentes de celles de l'eau. Mais comme nous ne voïons pas ces petites parties, leur configuration, leur difference; nous jugeons que les maſſes qu'elles compoſent ſont des ſubſtances de differente eſpece. Or l'experience nous apprend que dans tous les corps il y a un ſujet commun, puiſqu'ils ſe font les uns des autres. Nous concluons donc qu'il faut qu'il y ait quelque choſe qui en faſſe la difference ſpecifique; & c'eſt ce que nous attribuons à la forme ſubſtantielle.

XII. ARISTE. Je comprens bien, Theodore, que ce grand principe que vous avez prouvé ſi au long dans nos entretiens * precedens eſt bien néceſſaire, ſçavoir qu'il ne faut point juger de la nature des corps par les ſentimens qu'ils excitent en nous, mais ſeulement par l'idée qui les repréſente, & ſur laquelle ils ont tous été formez. Nos ſens ſont des faux témoins, qu'il ne faut écouter que ſur les faits. Ils nous marquent confuſément le rapport que les corps qui nous environnent ont avec le nôtre, & cela ſuffiſamment bien pour la conſervation de la vie; mais il n'y a rien d'éxact dans leurs dé-

* Entret. III. IV. V.

positions. Suivons toûjours ce principe.

THEODORE. Suivons-le, Ariste, & comprenons bien que toutes les modalitez de l'étenduë ne sont & ne peuvent être que des figures, configurations, mouvemens sensibles ou insensibles, en un mot que des rapports de distance. Une étenduë indéfinie sans mouvement, sans changement de rapport de distance entre ses parties, ce n'est donc qu'une grande masse de matiere informe. Que le mouvement se mette à cette masse, & en meuve les parties en une infinité de façons, voilà donc une infinité de differens corps. Car, prenez-y garde, il est impossible que toutes les parties de cette étenduë changent également de rapport de distance à l'égard de toutes les autres : car c'est à cause de cela qu'on ne peut concevoir que les parties de l'étenduë se meuvent, qu'on y découvre une infinité de figures, ou de corps differens. Vôtre tête, par exemple, conservant avec vôtre cou & les autres parties de vôtre corps le même rapport de distance, tout cela ne fait qu'un corps. Mais comme les parties de l'air qui vous environnent, se remuënt

diverſement ſur vôtre viſage, & ſur le reſte de vôtre machine, cet air ne fait point corps avec vous. Conſiderez chaque partie des fibres de vôtre corps, & concevez que le rapport de diſtance qu'a telle ou telle partie déterminée à telle ou telle de ſes voiſines, ne change point, ou tres-peu; & que le rapport de diſtance qu'elle a avec quantité d'autres de ſes voiſines change ſans ceſſe: vous conſtruirez par là une infinité de petits canaux dans leſquels les humeurs circuleront. Telle ou telle partie d'une fibre de vôtre main ne s'éloigne point d'une autre partie voiſine de la même fibre, mais elle change ſans ceſſe de ſituation par rapport aux eſprits, au ſang, aux humeurs & à un nombre infini de petits corps qui la viennent toucher en paſſant, & qui s'échapent continuellement par les portes que laiſſe dans nôtre chair l'entrelaſſement de nos fibres. Voilà ce qui fait que telle partie ou telle fibre eſt préciſément ce qu'elle eſt. Conſiderez donc par l'eſprit toutes les parties dont vos fibres ſont compoſées. Comparez-les les unes avec les autres, & avec les humeurs fluides de vôtre corps, & vous verrez ſans peine

ce que je veux vous faire comprendre.

ARISTE. Je vous ſuis, Theodore. Aſſurément rien n'eſt plus clair, que toutes les modalitez poſſibles de l'étenduë ne ſont que des rapports de diſtance, & que ce n'eſt que par la varieté du mouvement & du repos des parties de la matiere, que ſe produit cette varieté de figures ou de corps differens que nous admirons dans le monde. Quand on juge des objets par les ſentimens qu'on en a, on ſe trouve à tous momens dans un étrange embarras: car on a ſouvent des ſentimens eſſentiellement differens des mêmes objets, & des ſentimens ſemblables de ſubſtances bien differentes. Le rapport des ſens eſt toûjours obſcur & confus. Il faut juger de toutes choſes par les idées qui repréſentent leur nature. Si je conſulte mes ſens, la neige, la greſle, la pluïe, les vapeurs, ſont des corps de differente eſpece. Mais en conſultant l'idée claire & lumineuſe de l'étenduë, je conçois bien, ce me ſemble, qu'un peu de mouvement peut reduire la glace en eau, & mêmes en vapeur, ſans changer la configuration des petites parties dont ces corps ſont composez. Je conçois mêmes qu'en chan-

geant leur configuration, il n'y a rien qu'on n'en puisse faire. Car puisque tous les corps ne different essentiellement que par la grosseur, la configuration, le mouvement, & le repos des parties insensibles dont leurs masses sont composées, il est évident que pour faire de l'or, par exemple, avec du plomb, ou avec tout ce qu'il vous plaira, il n'y a qu'à diviser, ou plûtôt qu'à joindre les petites parties du plomb, & leur donner la grosseur & la configuration essentielle aux petites parties de l'or, & qui font que telle matiere est de l'or. Cela se conçoit sans peine. Mais je croi néanmoins que ceux qui cherchent la pierre philosophale, reduiront plûtôt leur or en cendres & en fumée, qu'ils n'en feront de nouveau.

THEODORE. Il est vrai, Ariste. Car qui sçait quelle est la grosseur & la configuration des petites parties de ce métail si recherché? Mais que cela soit connu: qui sçait comment sont configurées les petites parties du plomb ou du vif argent? Mais donnons encore à ces operateurs qui travaillent aveuglément au hazard, que trois parties de vif argent jointes ensemble de telle manie-

re, fassent au juste une de ces petites parties dont l'or est composé ; je les défie de les joindre si éxactement ces trois parties, qu'elles n'en fassent plus qu'une semblable à celles de l'or. Assurément la matiere subtile, qui se fait place par tout, les empêchera bien de les joindre éxactement. Peut-être fixeront-ils le mercure, mais si mal, si imparfaitement, qu'il ne pourra sentir le feu sans s'élever en vapeur. Qu'ils le fixent néanmoins d'une maniere qu'il souffre bien les épreuves : que sera-ce ? Un metail nouveau : plus beau que l'or, je le veux ; mais peut-être fort méprisé. Les parties du vif argent seront jointes 4. à 4. 5 à 5. 6 à 6. Mais par malheur il falloit qu'elles ne le fussent que trois à trois. Elles seront jointes d'un sens, au lieu de l'être d'un autre. Elles laisseront entr'elles certains vuides, qui lui ôteront de son poids, & qui lui donneront une couleur dont on sera mécontent. Les corps, Ariste, se changent facilement en d'autres, quand il n'est pas nécessaire que leurs parties insensibles changent de configuration. Les vapeurs se changent facilement en pluïe : c'est qu'il suffit pour cela qu'elles diminuënt

leur mouvement,& qu'elles se joignent imparfaitement plusieurs ensemble. Et par une raison semblable, il ne faut qu'un vent froid pour durcir la pluïe en gresle. Mais pour changer l'eau, par exemple, en tout ce qui s'en fait dans les plantes, outre le mouvement, sans lequel rien ne se fait, il faut des moules faits exprés pour figer ensemble de telle & telle maniere cette matiere si coulante.

Theotime. Hé bien, Theodore, à quoi vous arrêtez-vous ? Vous vouliez parler de la Providence,& vous vous engagez dans des questions de Physique.

Theodore. Je vous remercie, Theotime: peut-être m'allois-je égarer. Néanmoins il me semble que tout ce que nous venons de dire n'est pas fort éloigné de nôtre sujet. Il falloit qu'Ariste comprît bien, que c'est par le mouvement que les corps changent de figure dans leurs masses, & de configuration dans leurs parties insensibles. Il falloit, pour ainsi dire, lui faire sentir cette vérité ; & je pense que ce que nous venons de dire y peut servir. Venons donc à la Providence.

XIII. C'est assurément par le soleil

que Dieu anime le monde que nous habitons. C'eſt par lui qu'il éleve les vapeurs. C'eſt par le mouvement des vapeurs qu'il produit les vents. C'eſt par la contrarieté des vents qu'il amaſſe les vapeurs, & qu'il les reſout en pluïes ; & c'eſt par les pluïes qu'il rend fécondes nos terres. Que cela ſoit, ou ne ſoit pas, Ariſte, tout-à-fait, comme je vous le dis, il n'importe. Vous croïez du moins, par exemple, que la pluïe fait croître l'herbe : car s'il ne pleut tout ſe ſeche. Vous croïez que telle herbe a la force de purger, celle-ci de nourrir, celle-là d'empoiſonner: que le feu amollit la cire, qu'il durcit la boüe, qu'il brûle le bois, qu'il en reduit une partie en cendre, & enfin en verre. En un mot vous ne doutez pas que tous les corps ont certaines qualitez ou vertus, & que la Providence ordinaire de Dieu conſiſte dans l'application de ces vertus, par leſquelles il produit cette varieté que nous admirons dans ſon ouvrage. Or ces vertus, auſſi-bien que leur application, ne conſiſtent que dans l'efficace du mouvement, puiſque c'eſt par le mouvement que tout ſe fait. Car il eſt évident que le feu ne brûle que par le mou-

vement

vement de ses parties : qu'il n'a la vertu de durcir la bouë, que parce que les parties qu'il répand de tous côtez venant à rencontrer l'eau qui est dans la terre, elles la chassent par le mouvement qu'elles lui communiquent, & ainsi des autres effets. Le feu n'a donc ni force ni vertu que par le mouvement de ses parties; & l'application de cette force sur tel sujet ne vient que du mouvement qui a transporté ce sujet auprés du feu. De même....

ARISTE. Ce que vous dites du feu, je l'étens à toutes les causes & à tous les effets naturels. Continuez.

XIV. THEODORE. Vous comprenez donc bien, que la Providence ordinaire se réduit principalement à deux choses : aux loix des communications des mouvemens, puisque tout se fait dans les corps par le mouvement; & à la sage combinaison que Dieu a mise dans l'ordre de ses créatures au tems de leur création, afin que son ouvrage pût se conserver par les loix naturelles qu'il avoit resolu de suivre.

A l'égard des loix naturelles du mouvement, Dieu a choisi les plus simples. Il a voulu, & veut encore maintenant

que tout corps mû se meuve, ou tende à se mouvoir en ligne droite ; & qu'à la rencontre des autres corps, il ne s'éloigne de la ligne droite que le moins qu'il est possible. Que tout corps se transporte du côté vers lequel il est poussé : & s'il est poussé en même tems par deux mouvemens contraires, que le plus grand mouvement l'emporte sur le plus foible : mais si ces deux mouvemens ne sont pas directement contraires, qu'il se meuve selon une ligne qui soit la diagonale d'un parallelogramme, dont les côtez aïent réciproquement même proportion que ces mouvemens. En un mot Dieu a choisi les loix les plus simples dépendemment de cet unique principe, que le plus fort doit vaincre le plus foible ; & avec cette condition, qu'il y auroit toûjours dans le monde une égale quantité de mouvement de même part, je veux dire que le centre de gravité des corps avant & aprés leur choc demeure toûjours le même, soit que ce centre soit en repos ou en mouvement. J'ajoûte cette condition, parce que l'experience nous l'apprend : outre que Dieu étant immuable dans sa nature, plus on donne

d'uniformité à son action, plus on fait porter à sa conduite le caractere de ses attributs.

Il n'est pas nécessaire, Ariste, d'entrer davantage dans le détail de ces * loix naturelles que Dieu suit dans le cours ordinaire de sa Providence. Qu'elles soient telles qu'il vous plaira, cela importe fort peu maintenant. Vous sçavez certainement que Dieu seul meut les corps; qu'il fait tout en eux par le mouvement; qu'il ne leur communique le mouvement de l'un à l'autre que selon certaines loix telles qu'elles puissent être: que l'application de ses loix vient de la rencontre des corps. Vous sçavez que le choc des corps est, à cause de leur impénétrabilité, la cause occasionnelle ou naturelle qui détermine l'efficace des loix générales. Vous sçavez que Dieu agit toûjours d'une maniere simple & uniforme: qu'un corps mû va toûjours tout droit, mais que l'impénétrabilité oblige le moteur au changement: que cependant il ne change que le moins qu'il est possible, soit parce qu'il suit toûjours les mêmes loix soit parce que les loix qu'il suit sont les

* *Elles sont expliquées dans le 3e vol. de la Rech. de la Ver. de l'édition de Paris en 1700. VII. Entretien.*

plus simples qu'il y ait. Cela suffit pour ce qui regarde les loix générales des communications des mouvemens. Venons à la formation de l'Univers, & à la sage combinaison que Dieu a mise entre toutes ses parties au tems de la création pour tous les siécles, & par rapport à ces loix générales, car c'est en cela que consiste le merveilleux de la Providence divine. Suivez-moi, je vous prie.

XV. Je pense, Ariste, à une masse de matiere sans mouvement. Ne voilà qu'un bloc. J'en veux faire une statuë. Un peu de mouvement me la formera bien-tôt. Car qu'on remuë le superflu qui par le repos faisoit corps avec elle, la voilà faite. Je veux que cette statuë n'ait pas seulement la figure d'un homme, mais qu'elle en ait aussi les organes, & toutes les parties que nous ne voïons pas. Encore un peu de mouvement me les formera. Car que la matiere qui environne celle dont je veux, par exemple, faire le cœur, se meuve, le reste demeurant comme immobile, elle ne fera plus corps avec le cœur. Voilà donc le cœur formé. Je puis de même achever en idée les autres organes, tels que je les conçois. Cela est évident. Enfin

je veux que ma ſtatuë n'ait pas ſeulement les organes du corps humain, mais de plus que la maſſe dont elle eſt faite ſe change en chair & en os, en eſprit & en ſang, en cerveau & le reſte. Encore un peu de mouvement me donnera ſatisfaction. Car ſuppoſé que la chair ſoit composée de fibres de telle ou telle configuration, & entrelaſſées entr'elles de telle ou telle maniere, ſi la matiere qui remplit les entrelaſſemens des fibres que je conçois, vient à ſe mouvoir, ou à n'avoir plus le même rapport de diſtance à celle dont ces fibres doivent être composées, voilà de la chair: & je conçois de même qu'avec un peu de mouvement, le ſang, les eſprits, les vaiſſeaux & tout le reſte du corps humain ſe peut former. Mais ce qui paſſe infiniment la capacité de nôtre eſprit, c'eſt de ſçavoir quelles ſont les parties qu'il faut remuër, quelles ſont celles qu'il faut ôter, & celles qu'il faut laiſſer.

Suppoſons maintenant que je veüille prendre dans cette machine ſemblable à la nôtre, une fort petite portion de matiere, & lui donner telle figure, tels organes, telle configuration dans ſes parties qu'il me plaira; tout cela s'exe-

cutera toûjours par le moïen du mouvement, & ne pourra jamais s'executer que par lui. Car il est évident qu'une partie de matiere qui fait corps avec une autre, n'en peut être separée que par le mouvement. Ainsi je conçois sans peine, que dans un corps humain Dieu en peut former un autre de même espece mille ou dix mille fois plus petit, & dans celui-ci un autre, & ainsi de suite dans la même proportion de mille, ou dix mille à un; & cela tout d'un coup en donnant une infinité de divers mouvemens, que lui seul connoît, aux parties infinies d'une certaine masse de matiere.

ARISTE. Ce que vous me dites-là du corps humain, il est facile de l'appliquer à tous les corps organisez des animaux & des plantes.

XVI. THEODORE. Bien donc, Ariste. Concevez maintenant une masse indéfinie de matiere aussi grande que l'Univers, & que Dieu en veut faire un bel ouvrage, mais un ouvrage qui subsiste, & dont toutes les beautez se conservent ou se perpetuent dans leurs especes. Comment s'y prendra-t'il? Remuëra-t'il d'abord les parties de la ma-

tiere au hazard, pour en former le monde peu à peu en suivant certaines loix ; ou bien s'il le formera tout d'un coup ? Prenez garde, l'Etre infiniment parfait connoît toutes les suites de tous les mouvemens qu'il peut communiquer à la matiere, quelques loix des communications des mouvemens que vous supposiez.

ARISTE. Il me paroît clair que Dieu ne remuëra point inutilement la matiere : & puisque la premiere impression qu'il peut communiquer à toutes ses parties, suffit pour produire toutes sortes d'ouvrages, assurément il ne s'avisera pas de les former peu à peu par quantité de mouvemens inutiles.

THEOTIME. Mais que deviendront les loix générales des communications des mouvemens, si Dieu ne s'en sert point ?

ARISTE, Cela m'embarrasse un peu.

THEODORE. De quoi vous embarrassez-vous ? Ces loix n'obligent encore à rien, ou plûtôt elles ne sont point. Car c'est le choc des corps qui est la cause occasionnelle des loix des communications des mouvemens. Or sans cause occasionnelle il ne peut y avoir de loi générale. Donc avant que Dieu eût

mû la matiere, & par consequent avant que les corps pûssent se choquer, Dieu ne devoit & ne pouvoit point suivre les loix générales des communications des mouvemens. De plus Dieu ne suit des loix générales que pour rendre sa conduite uniforme, & lui faire porter le caractere de son immutabilité. Ainsi le premier pas de cette conduite, les premiers mouvemens ne peuvent & ne doivent pas être déterminez par ces loix. Enfin il faudroit une infinité de loix générales, ce qui feroit qu'elles ne seroient gueres générales, afin de pouvoir en les suivant éxactement, former les corps organisez des animaux & des plantes. Ainsi la premiere impression de mouvement, que Dieu a mise d'abord dans la matiere, ne devant, & ne pouvant pas mêmes être actuellement reglée selon certaines loix générales, elle devoit l'être uniquement par rapport à la beauté de l'ouvrage que Dieu vouloit former, & qu'il devoit conserver dans la suite du tems en consequence des loix générales. Or cette premiere impression de mouvement sagement distribuée suffisoit pour former tout d'un coup les animaux & les plantes,
qui

qui sont les ouvrages les plus excellens que Dieu ait fait de la matiere, & tout le reste de l'Univers. Cela est évident ; puisque tous les corps ne different entr'eux que par la figure de leurs masses, & par la configuration de leurs parties ; & que le mouvement seul peut faire tout cela, comme vous en êtes demeuré d'accord. Donc, Ariste, vous avez eu raison de dire que Dieu a fait tout d'un coup de chaque masse de matiere ce qu'il en a voulu former. Car quoique Dieu ait formé les parties de l'Univers les unes aprés les autres, ainsi que l'Ecriture semble nous l'apprendre, il ne s'ensuit pas qu'il ait emploïé quelque tems, & suivi quelques loix générales pour les conduire peu à peu à leur perfection. *Dixit, & facta sunt.* C'est que la premiere impression de mouvement a suffi pour les produire en un instant.

XVII. THEOTIME. Cela étant ainsi, je comprens bien que c'est perdre son tems, que de vouloir expliquer par les principes Cartesiens, ou par d'autres semblables, l'Histoire que l'Ecriture nous fait de la Création.

THEODORE. Assurément on se

trompe, si on pretend prouver que Dieu a formé le monde en suivant certaines loix générales des communications des mouvemens. Mais on ne perd pas son tems de rechercher ce qui doit arriver à la matiere en consequence des loix des mouvemens. Et voici pourquoi. C'est qu'encore que Dieu ait formé tout d'un coup chaque partie de l'Univers, il a dû avoir égard aux loix de la nature, qu'il vouloit suivre constamment, pour faire porter à sa conduite le caractere de ses attributs. Car certainement son ouvrage n'auroit pas pû se conserver dans sa beauté, s'il ne l'avoit proportionné aux loix du mouvement. Un soleil quarré n'auroit pas pû durer longtems : un soleil sans lumiere seroit bientôt devenu tout brillant. Vous avez lû, Theotime, la Physique de Mr Descartes ; & vous, Ariste, vous la lirez quelque jour, car elle le merite bien. Ainsi il n'est pas nécessaire que je m'explique davantage.

Il faudroit maintenant examiner quelle a dû être cette premiere impression de mouvement par laquelle Dieu a formé tout d'un coup l'Univers pour un certain nombre de siécles ; car c'est là,

ur ainsi dire, le point de vûë dont je
ux vous faire regarder & admirer la
esse infinie de la Providence sur l'ar-
ngement de la matiere. Mais j'ap-
hende que vôtre imagination, peut-
e déja fatiguée par les choses trop
nérales dont nous venons de parler,
vous laissât point assez d'attention
ur contempler un si vaste sujet. Car,
iste, que ce premier pas de la con-
ite de Dieu, que cette premiere im-
ession de mouvement que Dieu va
re, renferme de sagesse! que de rap-
rts, que de combinaisons de rap-
rts! Certainement Dieu avant cette
miere impression en a connu claire-
nt toutes les suites, & toutes les
mbinaisons de ces suites; non seule-
nt toutes les combinaisons physi-
es, mais toutes les combinaisons du
ysic avec le moral, & toutes les com-
naisons du naturel avec le surnaturel,
a comparé ensemble toutes ces suites
ec toutes les suites de toutes les com-
naisons possibles dans toutes sortes de
ppositions. Il a, dis-je, tout comparé
ns le dessein de faire l'ouvrage le plus
cellent par les voïes les plus sages &
s plus divines. Il n'a rien négligé de

ce qui pouvoit faire porter à son action le caractere de ses attributs ; & le voilà qui sans hésiter se détermine à faire ce premier pas. Tâchez, Ariste, de voir où ce premier pas conduit. Prenez garde qu'un grain de matiere poussé d'abord à droit, au lieu de l'être à gauche, poussé avec un degré de force plus ou moins grand, pouvoit tout changer dans le physic, delà dans le moral, que dis-je! dans même le surnaturel. Pensez donc à la sagesse infinie de celui qui a si bien comparé & reglé toutes choses, que dés le premier pas qu'il fait, il ordonne tout à sa fin, & va majestueusement, invariablement, toûjours divinement, sans jamais se démentir, sans jamais se repentir, jusqu'à ce qu'il prenne possession de ce Temple spirituel qu'il construit par Jesus-Christ, & auquel il rapporte toutes les démarches de sa conduite.

ARISTE. Vraiment, Theodore, vous avez raison de finir nôtre entretien : car nous nous perdrions bien-tôt dans un si vaste sujet.

THEODORE. Pensez-y, Ariste ; car dés demain il faut nous y engager.

ARISTE. Si nous nous embar-

quons ſur cet Ocean, nous y periróns.

THEODORE. Non : nous n'y perirons point, pourvû que nous ne ſortions pas du vaiſſeau qui nous doit porter. Demeurans dans l'Egliſe, toûjours ſoûmis à ſon autorité, ſi nous heurtons legerement contre les écüeils, nous n'y ferons pas naufrage. L'homme eſt fait pour adorer Dieu dans la ſageſſe de ſa conduite : tâchons de nous perdre heureuſement dans ſes profondeurs. Jamais l'eſprit humain n'eſt mieux diſpoſé, que lorſqu'il adore par un ſilence forcé les perfections divines. Mais ce ſilence de l'ame ne peut ſucceder qu'à la contemplation de ce qui nous paſſe. Courage donc, Ariſte, contemplez, admirez la Providence générale du Créateur. Je vous ai placé au point de vûë d'où vous devez découvrir une ſageſſe incompréhenſible.



XI. ENTRETIEN.

Continuation du même sujet. De la Providence générale dans l'arrangement des corps, & dans les combinaisons infiniment infinies du Physic avec le Moral, du naturel avec le surnaturel.

THEODORE. Avez-vous, Ariste, fait quelques efforts d'esprit pour comparer la premiere impression du mouvement que Dieu a communiqué à la matiere, la premiere de ses démarches dans l'Univers, avec les loix générales de sa Providence ordinaire, & avec les divers ouvrages qui devoient se conserver & se déveloper par l'efficace de ces loix ? Car c'est de cette premiere impression de mouvement d'où il faut jetter les yeux sur la conduite de Dieu. C'est le point de vûë de la Providence générale : car Dieu ne se repent & ne se dément jamais. Avez-vous donc regardé delà le bel ordre des créatures, & la conduite simple & uniforme du Créateur ?

ARISTE. Oüi, Theodore : mais j'ai la vûë trop courte. J'ai découvert bien du païs ; mais cela si confusément, que je ne sçai que vous dire. Vous m'avez placé trop haut. On découvre de fort loin, mais on ne sçait ce qu'on voit. Vous m'avez, pour ainsi dire, guindé au dessus des nuës, & la tête me tourne quand je regarde sous moi.

THEODORE. Hé bien ; Ariste, descendons un peu.

THEOTIME. Mais plus bas nous ne verrons rien.

ARISTE. Ah! je vous prie, Theodore, un peu plus de détail.

THEODORE. Descendons, Theotime, puisqu'Ariste le souhaite. Mais n'oublions pas tous trois nôtre point de vûë, car il y faudra monter bien-tôt, dés que nôtre imagination sera un peu rassurée, & fortifiée par un détail plus sensible & plus à nôtre portée.

I. Souvenez-vous, Ariste, de nos abeilles d'hier. C'est un ouvrage admirable que ce petit animal. Combien d'organes differens, que d'ordre, que de liaisons, que de rapports dans toutes ses parties ! ne vous imaginez pas qu'il en ait moins que les élephans : appa-

remment il en a davantage. Compre-nez donc, si vous le pouvez, le nombre & le jeu merveilleux de tous les ressorts de cette petite machine. C'est l'action foible de la lumiere qui les débande tous ces ressorts. C'est la presence seule des objets qui en détermine & qui en régle tous les mouvemens. Jugez donc par l'ouvrage si éxactement formé, si diligemment achevé de ces petits animaux, non de leur sagesse & de leur prévoïance, car ils n'en ont point; mais de la sagesse & de la prévoïance de celui qui a assemblé tant de ressorts, & qui les a ordonnez si sagement par rapport à tant de divers objets & de fins differentes. Assurément, Ariste, vous seriez plus sçavant que tout ce qu'il y a jamais eu de Philosophes, si vous sçaviez éxactement les raisons de la construction des parties de ce petit animal.

ARISTE. Je le croi, Theodore. Cela nous passe déja. Mais s'il faut une si grande adresse & une si profonde intelligence pour former une simple mouche, comment en produire une infinité toutes renfermées les unes dans les autres, & par consequent toutes plus pe-

tites toûjours dans la proportion ſous-millecuple, puiſqu'une ſeule en produit mille, & que ce qui contient eſt plus grand que ce qui eſt contenu ? Cela effraïe l'imagination : mais que l'eſprit reconnoît de ſageſſe dans l'Auteur de tant de merveilles !

THEODORE. Pourquoi cela, Ariſte? Si les petites abeilles ſont organiſées comme les plus grandes, qui en conçoit une grande, en peut concevoir une infinité de petites renfermées les unes dans les autres. Ce n'êſt donc point la multitude & la petiteſſe de ces animaux tous ſemblables qui doit augmenter vôtre admiration pour la ſageſſe du Créateur. Mais vôtre imagination effraïée admire en petit ce qu'on a coûtume de ne voir qu'en grand.

ARISTE. Je croïois, Theodore, que je ne pouvois trop admirer.

THEODORE. Oüi : mais il ne faut admirer que par raiſon. Ne craignez point : ſi l'admiration vous plaît, vous trouverez bien dequoi vous ſatisfaire dans la multitude & la petiteſſe de ces abeilles renfermées les unes dans les autres.

ARISTE. Comment cela donc ?

THEODORE. C'eſt qu'elles ne ſont pas toutes ſemblables.

ARISTE. Je me l'imaginois bien ainſi. Car quelle apparence que les vers de ces mouches, & les œufs de ces vers, aïent autant d'organes que les mouches mêmes, comme vous le pretendiez hier ?

II. THEODORE. Que vous imaginiez mal, Ariſte ! Car tout au contraire les vers ont toutes les parties organiques des mouches ; mais ils ont de plus celles qui ſont eſſentielles aux vers, c'eſt-à-dire, celles qui ſont abſolument néceſſaires, afin que les vers puiſſent chercher, devorer & preparer le ſuc nourricier de la mouche qu'ils portent en eux & qu'ils conſervent par le moïen des organes & ſous la forme de ver.

ARISTE. Oh oh ! a ce compte-là les vers ſont plus admirables que les mouches : ils ont bien plus de parties organiques.

THEODORE. Oüi, Ariſte. Et les œufs des vers ſont encore plus admirables que les vers mêmes ; & ainſi en remontant. De ſorte que les mouches de cette année avoient beaucoup plus d'organes il y a mille ans, qu'elles n'en

ſortie. Car on a remarqué ſouvent que la tête, par exemple, du poulet, lorſqu'il eſt dans l'œuf, & qu'il paroît comme ſous la forme d'un ver, eſt beaucoup plus groſſe que tout le reſte du corps, & que les os ne prennent leur conſiſtance qu'aprés les autres parties. Je pretens ſeulement, que toutes les parties organiques des abeilles ſont formées dans leurs vers, & ſi bien proportionnées aux loix des mouvemens, que par leur propre conſtruction, & l'efficace de ſes loix, elles peuvent croître & prendre la figure convènable à leur état, ſans que Dieu, pour ainſi dire, y touche de nouveau par une Providence extraordinaire. Car c'eſt en cela que conſiſte la ſageſſe incompréhenſible de la Providence divine. C'eſt ce qui la peut juſtifier, quoiqu'il s'engendre ſouvent des animaux monſtrueux; car Dieu ne doit pas faire un miracle pour les empêcher de ſe former. Au tems de la Création, il a conſtruit pour les ſiécles futurs les animaux & les plantes. Il a établi les loix des mouvemens néceſſaires pour les faire croître. Maintenant il ſe repoſe, parce qu'il ne fait plus que ſuivre ces loix.

ARISTE. Que de ſageſſe dans la Providence générale du Créateur !

THEODORE. Voulez-vous que nous remontions un peu à nôtre point de vûë, d'où nous venons jetter les yeux ſur les merveilles de la Providence ?

ARISTE. J'y ſuis, ce me ſemble, Theodore. J'admire & j'adore avec tout le reſpect dont je ſuis capable la ſageſſe infinie du Créateur dans la varieté & la juſteſſe incompréhenſible des mouvemens divers qu'il a imprimez d'abord à cette petite portion de matiere dans laquelle il a formé tout d'un coup des abeilles pour tous les ſiécles. Que dis-je, des abeilles! une infinité de vers encorequ'on peut regarder comme des animaux de differente eſpece : & il leur a fourni dans un ſi petit eſpace une nourriture inſenſible par mille moïens qui nous paſſent. Tout cela par rapport aux loix du mouvement : loix ſi ſimples & ſi naturelles, que quoique Dieu faſſe tout par elles dans le cours ordinaire de ſa Providence, il ſemble qu'il ne touche à rien, qu'il ne ſe mêle de rien, en un mot qu'il ſe repoſe.

THEODORE. Vous trouvez donc,

Ariste, que cettre conduite est divine; & plus excellente que celle d'un Dieu qui agiroit à tous momens par des volontez particulieres, au lieu de suivre ces loix générales; ou qui pour se décharger du soin du gouvernement de son ouvrage, auroit donné des ames à toutes les mouches, ou plûtôt des intelligences assez éclairées pour former leur corps, ou du moins pour les conduire selon leurs besoins, & regler tous leurs travaux.

ARISTE. Quelle comparaison!

III. THEODORE. Courage donc, Ariste, jettez les yeux plus loin. Dans l'instant que Dieu a donné cette premiere impression de mouvement aux parties de cette petite portion de matiere dont il a fait des abeilles, ou tel autre insecte qu'il vous plaira pour tous les siécles, pensez vous qu'il ait prévû que tel de ces petits animaux qui devoit éclore en telle année, devoit aussi à tel jour, telle heure, telles circonstances, faire tourner les yeux à quelqu'un vers l'objet d'une passion criminelle: ou bien se venir imprudemment placer dans les narines d'un cheval, & lui faire faire un mouvement fatal pour le meilleur

Prince du monde, qui par là se renverse & se tuë : mort funeste & qui a une infinité de suites fâcheuses. Ou pour ne point combiner le Physic avec le Moral, car cela renferme des difficultez dont la resolution dépend de certains principes que je ne vous ai point expliquez ; pensez-vous que Dieu ait prévû que cet insecte, par tel de ses mouvemens, a dû produire quelque chose de monstrueux ou de dereglé dans le monde purement materiel ?

Ariste. Qui en doute, que Dieu ait prévû toutes les suites de cette premiere impression de mouvement, qui a formé en un instant dans cette portion de matiere toute l'espèce de tel insecte. Il a mêmes prévû généralement toutes les suites des mouvemens infinis, & tous differens, qu'il pouvoit donner d'abord à cette même portion. Il a prévû de plus toutes les suites de toutes les combinaisons de cette portion de matiere avec toutes les autres, & leurs divers mouvemens selon toutes les suppositions possibles de telles ou telles loix générales.

Theodore. Admirez donc, Ariste, adorez la profondeur de la sa-

mort nous surprend maintenant en consequence des loix naturelles, & qu'il n'y ait rien de miraculeux qu'un homme se trouve écrasé lorsqu'une maison s'écroule sur lui. Car vous sçavez que c'est de l'heureux ou du malheureux moment de la mort dont dépend nôtre éternité.

ARISTE. Doucement, Theodore. C'est Dieu qui regle ce moment. Nôtre mort dépend de lui. Dieu seul peut nous donner le don de la perseverance.

V. THEODORE. Qui en doute? Nôtre mort dépend de Dieu en plusieurs manieres. Elle dépend de Dieu, parce qu'elle dépend de nous. Car il est en nôtre pouvoir de sortir d'une maison qui menace ruïne, & c'est Dieu qui nous a donné ce pouvoir. Elle dépend de Dieu, parce qu'elle dépend des Anges. Car Dieu a donné aux Anges le pouvoir & la commission de gouverner le monde, ou le dehors, pour ainsi dire, de son Eglise. Nôtre mort heureuse dépend de Dieu, parce qu'elle dépend de Jesus-Christ. Car Dieu nous a donné en Jesus-Christ un Chef qui veille sur nous, & qui ne souffrira pas que la mort nous surprenne malheureusement, si

nous lui demandons comme il faut le don de la perseverance. Mais pensez-vous que nôtre mort ne dépende pas aussi de Dieu, en ce sens qu'il a reglé & produit cette premiere impression de mouvement, dont une des suites est, que telle maison doit s'écrouler dans tel tems & dans telles circonstances? Tout dépend de Dieu, parce que c'est lui qui a établi toutes les causes, tant libres que nécessaires, & que sa prescience est si grande, qu'il se sert aussi heureusement des unes que des autres. Car Dieu n'a pas communiqué au hazard sa puissance aux esprits : il ne l'a fait qu'aprés avoir prévû toutes les suites de leurs mouvemens, aussi-bien que ceux de la matiere. De plus tout dépend de Dieu, parce que toutes les causes ne peuvent agir que par l'efficace de la puissance divine. Enfin tout dépend de Dieu, parce qu'il peut par des miracles interrompre le cours ordinaire de sa Providence, & qu'il ne manque même jamais de le faire, lorsque l'Ordre immuable de ses perfections l'éxige, je veux dire, lorsque ce qu'il doit à son immutabilité est de moindre consideration que ce qu'il doit à ses autres attributs.

Mais nous vous expliquerons tout cela plus éxactement dans la ſuite. Comprenez donc, Ariſte, que nôtre ſalut eſt déja aſſuré dans l'enchaînement des cauſes, tant libres que néceſſaires ; & que tous les effets de la Providence générale ſont tellement liez enſemble, que le moindre mouvement de la matiere peut concourir en conſequence des loix générales à une infinité d'évenemens conſiderables, & que chaque évenement dépend d'une infinité de cauſes ſubordonnées. Admirez encore un coup la profondeur de la ſageſſe de Dieu, qui certainement, avant que de faire ſon premier pas, a comparé les premiers mouvemens de la matiere, non ſeulement avec toutes ſes ſuites naturelles ou néceſſaires, mais encore à bien plus forte raiſon avec toutes les ſuites morales & ſurnaturelles dans toutes les ſuppoſitions poſſibles.

ARISTE. Aſſurément, Theodore, du point de vûë où vous m'avez placé, je découvre une ſageſſe qui n'a point de bornes. Je comprens clairement & diſtinctement, que la Providence générale porte le caractere d'une intelligence infinie, & qu'elle eſt tout autrement

incompréhensible que ne s'imaginent ceux qui ne l'ont jamais examinée. *O profondeur des trésors de la sagesse, & de la science de Dieu! Que ses jugemens sont impénétrables, & ses voïes incompréhensibles!* Une Providence fondée sur une volonté absoluë, est bien moins digne de l'Etre infiniment parfait; elle porte bien moins le caractere des attributs divins, que celle qui est reglée par des trésors inépuisables *de sagesse & de prescience.*

VI. THEODORE. C'est ce que je voulois vous faire voir. Descendons maintenant à quelque détail qui vous délasse l'esprit, & qui vous rende sensible une partie des choses que vous venez de concevoir. Ne vous êtes-vous jamais diverti à nourrir dans une boëte quelque chenille ou quelqu'autre insecte qu'on croit communément se transformer en papillon ou en mouche?

ARISTE. Oh oh, Theodore! vous allez tout d'un coup du grand au petit. Vous revenez toûjours aux insectes.

THEODORE. C'est que je suis bien-aise que nous admirions ce que tout le monde méprise.

ARISTE. Quand j'étois enfant,

je me ſouviens d'avoir nourri des vers à ſoïe. Je prenois plaiſir à leur voir faire leur coque, & s'y enterrer tous vivans pour reſſuſciter quelque tems aprés.

THEOTIME. Et moi, Theodore, j'ai actuellement dans une boëte avec du ſable un inſecte qui me divertit, & dont je ſçai un peu l'hiſtoire. On l'appelle en Latin *Formica-leo* Il ſe transforme en une de ces eſpeces de mouches qui ont le ventre fort long, & qu'on appelle, ce me ſemble, *Demoiſelles*.

THEODORE. Je ſçai ce que c'eſt, Theotime. Mais vous vous trompez de croire qu'il ſe transforme en Demoiſelle.

THEOTIME. Je l'ai vû, Theodore: ce fait eſt conſtant.

THEODORE. Et moi, Theotime, je vis l'autre jour une taupe qui ſe transforma en merle. Comment voulez-vous qu'un animal ſe transforme en un autre? Il eſt auſſi difficile que cela ſe faſſe, que d'un peu de chair pourrie il ſe forme des inſectes.

THEOTIME. Je vous entens, Theodore. Le *Formica-leo* ne ſe transforme point. Il ſe dépoüille ſeulement

de ses habits & de ses armes. Il quitte ses cornes avec lesquelles il fait son trou, & se saisit des fourmis qui y tombent. En effet je les ai remarquées ces cornes dans le tombeau qu'ils se fort dans le sable, & dont ils sortent, non plus en qualité de *Formica-leo*, mais en qualité de *Demoiselles*, sous une forme plus magnifique.

THEODORE. Vous y voilà. Le *Formica-leo* & la *Demoiselle* ne sont point proprement deux animaux de differente espece. Le premier contient le second, ou toutes les parties organiques dont il est composé : mais remarquez qu'il a de plus tout ce qu'il lui faut pour attraper sa proïe, pour se nourrir lui-même, & pour preparer à l'autre une nourriture convenable. Or tâchons maintenant de nous imaginer les ressorts nécessaires aux mouvemens que fait ce petit animal. Il ne va qu'à reculons en ligne spirale, & toûjours en s'enfonçant dans le sable : de sorte que jettant en dehors à chaque petit mouvement qu'il fait, le sable qu'il prend avec ses cornes, il fait un trou qui se termine en pointe, au fond duquel il se cache, toûjours les cornes entr'ouvertes, & prêtes à se

ſaiſir des fourmis, & autres animaux qui ne peuvent ſe retenir ſur le penchant de ſa foſſe. Lorſque la proïe lui échape, & fait aſſez d'efforts pour lui faire craindre de la perdre, il l'accable & l'étourdit à force de lui jetter du ſable, & rend encore par ce moïen le penchant du trou plus roide. Il ſe ſaiſit donc de ſa proïe, il la tire ſous le ſable, il lui ſuce le ſang, & la prenant entre ſes cornes, il la jette le plus loin qu'il peut de ſon trou. Enfin au milieu du ſable le plus menu & le plus mouvant, il ſe conſtruit un tombeau parfaitement rond : il le tapiſſe en dedans fort proprement pour y mourir, ou plûtôt pour y repoſer plus à l'aiſe : & enfin aprés quelques ſemaines, on le voit ſortir tout glorieux, & ſous la forme de Demoiſelle, aprés avoir laiſſé pluſieurs envelopes, & les dépoüilles de *Formica-leo*. Or combien faut il de parties organiſées pour tous ces mouvemens. Combien de canaux pour conduire ce ſang dont le *Formica-leo* ſe nourrit & ſa Demoiſelle? Il eſt donc clair que cet animal s'étant dépoüillé de toutes ces parties dans ſon tombeau, il a beaucoup moins d'organes, lorſqu'il paroît ſous

la

la forme de mouche, que lorſqu'on le voit ſous celle de *Formica-leo*; ſi ce n'eſt peut-être qu'on veüille ſoûtenir, que des organes peuvent ſe conſtruire & s'ajuſter enſemble en conſequence des loix du mouvement. Car que Dieu ait ordonné à quelque intelligence de pourvoir au beſoin de ces inſectes, d'en entretenir l'eſpece, & d'en former toûjours de nouvelles, c'eſt rendre humaine la Providence divine, & lui faire porter le caractere d'une intelligence bornée.

ARISTE. Aſſurément, Theodore, il y a une plus grande diverſité d'organes dans le *Formica-leo* que dans la mouche, & par la même raiſon dans le ver à ſoïe que dans le papillon. Car ces vers quittent auſſi de riches dépoüilles, puiſqu'ils laiſſent une eſpece de tête, un grand nombre de pieds, & tous les autres organes néceſſaires pour chercher, devorer, digerer, & diſtribuer la nourriture propre à la forme de ver & à celle du papillon. Je conçois de même qu'il y a plus d'art dans les œufs des vers, que dans les vers mêmes. Car ſuppoſé que les parties organiques des vers ſoient dans l'œuf comme vous dites,

il eſt clair que l'œuf entier contient plus d'art que le ver ſeul, & ainſi à l'infini.

THEODORE. Je voudrois bien que vous euſſiez lû le Livre de Mr Malpighi du ver à ſoïe, & ce qu'il a écrit ſur la formation du poulet dans l'œuf. Vous verriez peut être que tout ce que je vous dis n'eſt pas ſans fondement. Oüi, Ariſte, l'œuf eſt l'ouvrage d'une intelligence infinie. Les hommes ne trouvent rien dans un œuf de ver à ſoïe; & dans un œuf de poulet ils n'y voïent que du blanc & du jaune, & peut-être les cordons, encore les prennent-ils pour le germe du poulet. Mais....

De Bombyce.

ARISTE. Quoi le germe du poulet! N'eſt-ce pas ce qu'on y trouve d'abord qu'on l'ouvre, qui eſt blanc, qui a quelque dureté, & qu'on ne mange pas volontiers?

THEODORE. Non, Ariſte, c'eſt un des cordons qui ſert à tenir le jaune tellement ſuſpendu dans le blanc, que de quelque maniere qu'on tourne & retourne l'œuf, le côté du jaune le moins peſant, & où eſt le petit poulet, ſoit toûjours en haut vers le ventre chaud de la poule, car cela étoit néceſſaire

pour le faire éclore. Il y a deux de ces cordons qui ſont attachez d'un côté à la pointe de l'œuf, & de l'autre au jaune, un à chaque bout.

ARISTE. Voilà une mécanique admirable.

THEODORE. En cela il n'y a pas beaucoup d'intelligence. Mais vous comprenez toûjours par là, qu'il faut plus d'art & d'adreſſe pour former l'œuf & tout ce qu'il renferme, que le poulet ſeul ; puiſque l'œuf contient le poulet, & qu'il a de plus ſa conſtruction particuliere.

VII. Or, je vous prie, concevez maintenant, ſi vous le pouvez, quelle doit être actuellement la conſtruction des organes des œufs ou des vers qui ſeront papillons dans dix mille ans en conſequence des loix du mouvement. Admirez la varieté des organes de tous les vers ou de tous les œufs qui ſont renfermez les uns dans les autres pour tout ce tems-là. Tâchez de vous imaginer quelle pouvoit être la nourriture dont les vers ou les papillons d'aujourd'hui ſe nourriſſoient il y a ſix mille ans. Il y a une grande difference entre la forme de Demoiſelle & celle de For-

mica-leo : mais peut-être qu'il n'y en a pas moins entre le *Formica-leo*, & l'œuf qui le contient; ainsi de suite. Le ver à soïe se nourrit de feüilles de meurier: mais le petit ver enfermé dans l'œuf ne se nourrit pas de rien ; il a auprés de lui tout ce qui lui est nécessaire. Il est vrai qu'il ne mange pas toûjours. Mais il se conserve sans manger, & il y a six mille ans qu'il se conserve. On trouve étrange que certains animaux passent l'hyver sans nourriture. Quelle merveille donc que les vers à soïe ménagent si éxactement la leur, qu'elle ne leur manque précisément que lorsqu'ils sont assez forts pour rompre leur prison, & que les meuriers ont poussé des feüilles tendres pour leur en fournir de nouvelles.

Que la Providence est admirable, d'avoir enfermé, par exemple, dans les œufs dont éclosent les poulets tout ce qu'il leur faut pour les faire croître, & mêmes pour les nourrir les premiers jours qu'ils sont éclos! Car comme ils ne sçavent point encore manger, & qu'ils laissent retomber ce qu'ils becquettent, le jaune de l'œuf dont il n'y a pas la moitié de consumé, & qui

placent tous dans les lieux où rien ne leur manque ; non par une intelligence particuliere qui les conduise, mais par la disposition des ressorts dont leur machine est composée, & en consequence des loix générales des communications des mouvemens.

ARISTE. Cela est incompréhensible.

THEODORE. Il est vrai. Mais il est bon de comprendre clairement que la Providence de Dieu est absolument incompréhensible.

VIII. THEOTIME. Il faut, Theodore, que je vous dise une experience que j'ai faite. Un jour en été je pris gros comme une noix de viande que j'enfermai dans une bouteille, & je la couvris d'un morceau de crêpe. Je remarquai que diverses mouches venoient pondre leurs œufs ou leurs vers sur ce crêpe : & que dés qu'ils étoient éclos ils rongeoient le crêpe, & se laissoient tomber sur la viande, qu'ils devorerent en peu de tems. Mais comme cela sentoit trop mauvais, je jettai tout.

THEODORE. Voila comme les mouches viennent de pourriture. Elles font leurs œufs ou leurs vers sur la

viande, & s'envolent incontinent. Ces vers mangent, & cette chair se pourrit. Aprés que ces vers ont bien mangé, ils s'enferment dans leurs coques, & en sortent mouches : & le commun des hommes croit sur cela que les insectes viennent de pourriture.

THEOTIME. Ce que vous dites est seur. Car j'ai renfermé plusieurs fois de la chair où les mouches n'avoient point été, dans une bouteille fermée hermetiquement, & je n'y ai jamais trouvé de vers.

ARISTE. Mais comment donc se peut-il faire qu'on en trouve de fort gros dans toutes sortes de fruits?

THEODORE. On les trouve gros, mais ils sont entrez petits dans le fruit. Cherchez bien, vous découvrirez sur la peau, ou quelque petit trou, ou sa cicatrice. Mais ne nous arrêtons point, je vous prie, aux preuves qu'on donne qu'il y a des animaux qui viennent de pourriture. Car elles sont si foibles ces preuves, qu'elles ne meritent point de réponse. On trouve des souris dans un vaisseau nouvellement construit, ou dans un lieu où il n'y en avoit point. Donc il faut que cet animal se soit en-

gendré de quelque pourriture. Comme s'il étoit défendu à ces animaux de chercher la nuit leurs besoins, & de passer sur les planches & sur les cordes dans les barques; & delà dans les grands bastimens, ou qu'on pût construire les vaisseaux ailleurs que sur le rivage. Je ne puis pas comprendre comment un si grand nombre de personnes de bon sens ont pû donner dans une erreur si grossiere & si palpable sur de semblables raisons. Car qu'y a-t'il de plus incompréhensible, qu'un animal se forme naturellement d'un peu de viande pourrie? Il est infiniment plus facile de concevoir qu'un morceau de fer roüillé se change en une montre parfaitement bonne: car il y a infiniment plus de ressorts & plus delicats dans la souris que dans la pendule la plus composée.

ARISTE. Assurément on ne comprend pas qu'une machine composée d'une infinité d'organes differens, parfaitement bien accordez ensemble, & ordonnez à diverses fins, ne soit que l'effet de cette loi si simple & si naturelle, que tout corps doit se mouvoir du côté qu'il est le moins poussé: car

cette loi est bien plus propre à détruire cette machine, qu'à la former. Mais on ne comprend pas non plus que les animaux de même espece, qui se succedent les uns aux autres, aïent tous été renfermez dans le premier.

THEODORE. Si on ne comprend pas que cela soit, on comprend du moins que cela n'est pas impossible, puis que la matiere est divisible à l'infini: mais on ne comprendra jamais que les loix du mouvement puissent construire des corps composez d'une infinité d'organes. On a assez de peine à concevoir que ces loix puissent peu à peu les faire croître. Ce que l'on conçoit bien, c'est qu'elles peuvent les détruire en mille manieres. On ne comprend pas comment l'union des deux sexes peut être cause de la fécondité : mais on comprend bien que cela n'est pas impossible, dans la supposition que les corps soient déja formez. Mais que cette union soit la cause de l'organisation des parties de l'animal, & de tel animal, c'est assurément ce qu'on ne comprendra jamais.

ARISTE. J'ai pourtant oüi dire que Mr. Descartes avoit commencé un

Traité de la *Formation du Fœtus*, dans lequel il pretend expliquer comment un animal se peut former du mêlange de la semence des deux sexes.

THEODORE. L'ébauche de ce Philosophe peut nous aider à comprendre comment les loix du mouvement suffisent pour faire croître peu à peu les parties de l'animal. Mais que ces loix puissent les former, & les lier toutes ensemble, c'est ce que personne ne prouvera jamais. Apparemment Mr. Descartes l'a bien reconnu lui-même: car il n'a pas poussé fort avant ses conjectures ingenieuses.

ARISTE. Son entreprise étoit un peu témeraire.

THEODORE. Fort témeraire, s'il avoit dessein de rendre raison de la construction des animaux tels que Dieu les a faits: car ils ont une infinité de ressorts qu'il devoit connoître, avant que de chercher les causes de leur formation. Mais apparemment il ne pensoit pas à cela. Car on ne seroit pas sage, si on vouloit expliquer éxactement comment un Horlogeur fait une montre, sans sçavoir auparavant de quelles parties cet ouvrage est composé.

ARISTE. Ce Philosophe auroit peut-être mieux fait d'expliquer par les loix des mouvemens la génération des plantes, que celle des animaux.

IX. THEODORE. Nullement. L'entreprise eut été également impossible. Si les graines ne contenoient en petit ce que nous voïons en grand dans les plantes, les loix générales ne pourroient jamais les rendre fécondes.

ARISTE. Des plantes dans des graines, un pomier dans un pepin ! On a toujours quelque peine à croire que cela soit, quoiqu'on sçache bien que la matiere est divisible à l'infini.

THEOTIME. J'ai fait une experience qui a beaucoup contribué à me le persuader. Ce n'est pas néanmoins que je croïe que le pomier, par exemple, qui est dans le germe du pepin, ait à peu prés les mêmes proportions de grandeur & des autres qualitez entre ses branches, ses feüilles & ses fruits, que les grands arbres ; & assurément Theodore ne le pretend pas non plus. Je pretens seulement que toutes les parties organiques du pomier sont formées, & si bien proportionnées aux loix du mouvement, que par leur propre constru-

ction & l'efficace de ces loix elles peuvent croître sans le secours d'une Providence particuliere.

ARISTE. Je comprens bien vôtre sentiment : dites-nous vôtre experience.

THEOTIME. J'ai pris, Ariste, une vingtaine des plus grosses féves. J'en ai ouvert deux ou trois, & j'ai remarqué qu'elles étoient composées en dedans de deux parties qui se séparent aisément, & que j'ai appris qu'on appellè leurs *lobes* : que le germe étoit attaché à l'un & à l'autre de ces lobes : que d'un côté il se terminoit en pointe vers le dehors, & que de l'autre il se cachoit entre les lobes. Voilà ce que j'ai vû d'abord. J'ai semé les autres féves pour les faire germer, & voir comment elles croissent. Deux jours aprés j'ai commencé à les ouvrir. J'ai continué pendant environ quinze jours, & j'ai remarqué distinctement : que la racine étoit contenuë dans cette partie du germe qui est en dehors & se termine en pointe: que la plante étoit renfermée dans l'autre partie du germe qui passe entre les deux lobes : que la racine étoit elle-même une plante qui avoit

Voyez l'Anatomie des plantes de Mr. Grevv. & de Mr. Malpighi.

ſes racines dans la ſubſtance des deux lobes de la féve dont elle tiroit ſa nourriture : que lorſqu'elle avoit pouſſé en terre comme les plantes dans l'air, elle fourniſſoit abondamment à la plante le ſuc néceſſaire : que dans la plûpart des graines la plante en croiſſant paſſoit entre les lobes, qui aprés avoir ſervi à l'accroiſſement de la racine, ſe changeoient en feüilles, & mettoient la plante à couvert des injures de l'air. Ainſi je me ſuis perſuadé que le germe de la féve contenoit la racine de la plante, & la plante même, & que les lobes de la féve étoient le fond où cette petite plante étoit déja ſemée, & avoit déja ſes racines. Prenez, Ariſte, de ces groſſes féves vertes, dont on mange au commencement de l'été. Ouvrez-les délicatement. Conſiderez-les attentivement. Vous verrez ſans microſcope une partie de ce que je viens de vous dire. Vous découvrirez mêmes les premieres feüilles de la plante dans cette petite partie du germe qui ſe replie entre les deux lobes.

ARISTE. Je croi bien tout cela. Mais que cette graine contienne la plante que nous verrons dans vingt ans, c'eſt

ce qui eſt difficile à s'imaginer, & ce que vôtre experience ne prouve point.

THEOTIME. Il eſt vrai. Mais nous voïons déja que la plante eſt dans la graine. Nous voïons ſans le ſecours du microſcope, qu'en hyver mêmes la tulipe eſt dans ſon oignon. Nous ne pouvons pas voir actuellement dans la graine toutes les parties de la plante. Hé bien, Ariſte, il faut tâcher de les imaginer. Nous ne pouvons point imaginer, comment les plantes qui viendront dans cent ans ſont dans la graine. Il faut tâcher de le concevoir. Du moins cela ſe peut-il concevoir. Mais on ne voit point que les plantes ſe forment uniquement en conſequence des loix générales des communications du mouvement. On ne peut imaginer comment cela ſe peut faire. On peut encore moins le concevoir. Quelles raiſons peut-on donc avoir de le ſoutenir, & de nier ce que Theodore vient de nous dire?

ARISTE. Je ſerois fort porté à croire, que Dieu conſerve les animaux & les plantes par des volontez particulieres, ſi Theodore ne m'avoit point fait remarquer, que d'ôter à la Provi-

dence sa généralité & sa simplicité, c'étoit la rendre humaine, & lui faire porter le caractere d'une intelligence bornée, & d'une cause particuliere. Ainsi il en faut revenir là, & croire que Dieu par la premiere impression du mouvement qu'il a communiqué à la matiere, l'a si sagement divisée, qu'il a formé tout d'un coup des animaux & des plantes pour tous les siécles. Cela est possible, puisque la matiere est divisible à l'infini. Et cela s'est fait ainsi, puisque cette conduite est plus digne de l'Etre infiniment parfait, que toute autre.

THEOTIME. Ajoûtez à cela, Ariste, que l'Ecriture nous apprend que mantenant Dieu se repose, & que d'abord il n'a pas fait seulement les plantes de la premiere année de la création, mais encore la semence pour toutes les autres: *Germinet terra, herbam virentem & facientem semen, & lignum pomiferum faciens fructum, juxta genus suum*, CUJUS SEMEN IN SEMETIPSO *sit super terram*. Ces dernieres paroles, *cujus semen in semetipso sit*, jointes à celles-ci: *Et requievit die septimo ab omni opere quod patrarat*, marquent, ce me sem-

Gen. 1. 11.

Ch. 2. 2.

ble, que Dieu, pour conserver ses créatures, n'agit plus comme il a fait dans le tems qu'il les a formées. Or il n'agit qu'en deux manieres, ou par des volontez particulieres, ou par des volontez ou des loix générales. Donc il ne fait plus maintenant que suivre ses loix, si ce n'est qu'il y ait de grandes raisons qui l'obligent à interrompre le cours de sa Providence: raisons que je ne croi pas que vous puissiez trouver dans les besoins des animaux ou des plantes.

X. ARISTE. Non sans doute. Car quand il y en auroit la moitié moins, il n'y en auroit que trop. Car, je vous prie, Theodore, à quoi bon tant de plantes inutiles à nôtre usage, tant d'insectes qui nous incommodent? Ces petits animaux sont l'ouvrage d'une sagesse infinie : je le veux. Mais c'est cela même qui fait la difficulté. Car pourquoi former tant d'ouvrages excellens pour nourrir les hirondelles, & devorer nos bourgeons? Est-ce, Theodore, que le monde ne seroit pas aussi parfait qu'il est, si les chenilles & les hannetons ne venoient point dépoüiller les arbres de leurs fruits & de leurs feüilles.

THEODORE.

THEODORE. Si vous jugez, Ariste, des ouvrages de Dieu uniquement par rapport à voûs, vous blasphemerez bien-tôt contre la Providence ; vous porterez bien-tôt d'étranges jugemens de la sagesse du Créateur.

ARISTE. Mais quoi ! n'est-ce pas pour l'homme que Dieu a tout fait ?

THEODORE. Oüi, Ariste, pour cet homme sous les pieds duquel Dieu a tout assujetti, sans en rien excepter : pour cet homme dont parle saint Paul dans le second Chapitre de l'Epître aux Hebreux. Dieu a tout fait pour son Fils, tout pour son Eglise, & son Eglise pour lui. Mais s'il a fait les puces pour l'homme, c'est assurément pour le mordre & pour le punir. La plûpart des animaux ont leur vermine particuliere. Mais l'homme a sur eux cet avantage, qu'il en a pour lui seul de plusieurs especes : tant il est vrai que Dieu a tout fait pour lui. C'est pour dévorer ses bleds que Dieu a fait les sauterelles. C'est pour ensemencer ses terres qu'il a donné comme des aisles à la graine des chardons. C'est pour flétrir tous ses fruits qu'il a formé des insectes

d'une infinité d'especes. En ce sens, si Dieu n'a pas fait toutes choses pour l'homme, il ne s'en faut pas beaucoup.

Prenez garde, Ariste, la prescience de Dieu est infinie. Il doit regler sur elle tous ses desseins. Avant que de donner à la matiere cette premiere impression de mouvement qui forme l'Univers pour tous les siécles, il a connu clairement toutes les suites de toutes les combinaisons possibles du physic avec le moral dans toutes sortes de suppositions. Il a prevû que l'homme dans telles & telles circonstances pécheroit, & que son péché se communiqueroit à toute sa posterité en consequence * des loix de l'union de l'ame & du corps. Donc puisqu'il a voulu le permettre ce funeste péché, il a dû faire usage de sa prescience, & combiner si sagement le physic avec le moral, que tous ses ouvrages fissent entr'eux, & pour tous les siécles, le plus bel accord qui soit possible. Et cet accord merveilleux consiste en partie dans cet ordre de justice, que l'homme s'étant revolté contre le Créateur, ce que Dieu prévoïoit devoir arriver, les creatures se revoltent, pour

* *Recherche de la Verité, L. 2. ch 7. L'éclaircissement sur ce même Chapitre.*

ainsi dire, contre lui, & le punissent de sa désobeïssance. Voilà pourquoi il y a tant de differens animaux qui nous font la guerre. Eccli. 39. 35.

XI. ARISTE. Quoi! avant que l'homme eût péché, Dieu avoit déja preparé les instrumens de sa vengeance? Car vous sçavez que l'homme n'a été créé qu'aprés tout le reste. Cela me paroît bien dur.

THEODORE. L'homme avant son péché n'avoit point d'ennemis : son corps & tout ce qui l'environnoit lui étoit soûmis : il ne souffroit point de douleur malgré lui. Il étoit juste que Dieu le protegeât par une Providence particuliere, ou qu'il le commît à la garde de quelque Ange tutelaire pour empêcher les suites fâcheuses des loix générales des communications des mouvemens. S'il avoit conservé son innocence, Dieu auroit toûjours eu pour lui les mêmes égards, car il ne manque jamais de rendre justice à ses créatures. Mais quoi! ne voulez-vous pas que Dieu fasse usage de sa prescience, & qu'il choisisse la plus sage combinaison qui soit possible entre le physic & le moral? Voudriez-vous qu'un Etre infi-

niment sage n'eût point fait porter à sa conduite le caractere de sa sagesse, ou qu'il eût fait l'homme & l'eût éprouvé, avant que de faire ces créatures qui nous incommodent ; ou enfin qu'il eût changé de dessein & reformé son ouvrage aprés le péché d'Adam ? Dieu, Ariste, ne se repent & ne se dément jamais. Le premier pas qu'il fait est reglé par la prescience de tout ce qui le doit suivre. Que dis-je ! Dieu ne se détermine à faire ce premier pas, qu'aprés qu'il l'a comparé non seulement avec tout ce qui le doit suivre, mais encore avec une infinité d'autres premieres démarches dans une infinité d'autres suppositions, & d'autres combinaisons de toutes especes du physic avec le moral & du naturel avec le surnaturel.

Encore un coup, Ariste, Dieu a prevû que l'homme dans telles & telles circonstances se revolteroit. Aprés avoir tout comparé, il a crû devoir * permettre le péché. Je dis permettre. Car il n'a pas mis l'homme dans la néceßité de le commettre. Donc il a dû par une sage combinaison du physic avec le moral, faire porter à sa conduite des marques de sa prescience. Mais, dites-vous, il

* *Voyez les raison de la permission du péché dans les Conversations Chrétiennes, page 63. & suiv. de l'édition de Paris en 1702.*

a donc préparé avant le péché des inſtrumens de ſa vengeance. Pourquoi non, puiſqu'il l'a prévû ce péché, & qu'il a voulu le punir ? Si Dieu avoit rendu malheureux l'homme innocent, s'il s'étoit ſervi de ces inſtrumens avant le péché, on auroit ſujet de ſe plaindre. Mais eſt-il défendu à un pere de tenir des verges prêtes pour châtier ſon enfant, principalement s'il prévoit qu'il ne manquera pas de lui déſobeïr ? Ne doit-il pas mêmes lui montrer ces verges menaçantes, pour le retenir dans le devoir? Peut-on douter que les ours & les lions ne ſoient créez avant le péché ? Et ne ſuffit-il pas de croire que ces cruelles bêtes, dont Dieu ſe ſert maintenant pour nous punir, reſpectoient en Adam ſon innocence, & la Majeſté divine ? Mais ſi vous trouvez mauvais que Dieu avant le péché commis ait préparé des inſtrumens pour le punir, conſolez-vous. Car par ſa preſcience il a auſſi trouvé le remede au mal, avant qu'il fût arrivé. Certainement avant la chûte du premier homme, Dieu avoit déja deſſein de ſanctifier ſon Egliſe par Jeſus-Chriſt. Car S. Paul nous apprend qu'Adam & Eve étoient dans leur mariage

qui a précedé le péché, la figure de
Eph. 5. Jesus Christ & de son Eglise : *Sacramentum hoc magnum est : Ego autem dico in*
Rom. 5. *Christo & in Ecclesia* ; le premier Adam étant la figure du second, *forma futuri* jusques dans son péché. C'est, Ariste, que la prescience de Dieu étant infinie, elle a reglé toutes choses. Dieu a permis le péché. Pourquoi ? C'est qu'il a prévû que son ouvrage reparé de telle & telle maniere vaudroit mieux que le même ouvrage dans sa premiere construction. Il a établi des loix générales qui devoient faire geler & grêler les campagnes : il a creé des bêtes cruelles, & une infinité d'animaux fort incommodes. Pourquoi cela ? C'est qu'il a prévû le péché. Il a mis une infinité de rapports merveilleux entre tous ces ouvrages : il a figuré Jesus-Christ & son Eglise en mille manieres. C'est un effet & une marque certaine de sa prescience & de sa sagesse. Ne trouvez donc point mauvais que Dieu ait fait usage de sa prescience, & qu'il ait d'abord combiné sagement le physic avec le moral, non pour le peu de tems que le premier homme devoit conserver son innocence, mais par rapport à lui & à tous ses

enfans tels qu'ils devoient être jusques à la fin des siécles. Adam ne pouvoit pas se plaindre que les animaux se mangeassent les uns les autres, lui rendant à lui, comme à leur Souverain, le respect qui lui étoit dû. Il devoit plûtôt apprendre par là, que ce n'étoit que des brutes incapables de raison, & que Dieu l'avoit distingué entre toutes ses créatures.

XII. ARISTE. Je comprens bien ce que vous me dites. Dieu a eu de bonnes raisons de créer de grands animaux capables de nous punir. Mais pourquoi tant de petits insectes qui ne nous font ni bien ni mal, & dont la mécanique est peut-être plus merveilleuse que celle des grands animaux? Mécanique cachée à nos yeux, & qui ne nous fait point connoître la sagesse du Créateur.

THEODORE. Sans m'arrêter à vous prouver qu'il n'y a point d'animal, pour petit qu'il soit, qui ne puisse de l'un à l'autre avoir quelque rapport à nous; je vous répons que le principal dessein de Dieu dans la formation de ces petits insectes, n'a point été de nous faire par eux quelque bien ou quelque

mal, mais d'orner l'Univers par des ouvrages dignes de sa sagesse & de ses autres attributs. Le commun des hommes méprise les insectes : mais il se trouve des gens qui les considérent. Apparemment les Anges mêmes les admirent. Mais quand toutes les intelligences les négligeroient, il suffit que ces petits ouvrages expriment les perfections divines, & rendent l'Univers plus parfait en lui-même, quoique moins commode pour des pécheurs, afin que Dieu les créât, supposé qu'il pût les conserver sans multiplier ses voïes. Car Dieu a fait assûrément l'ouvrage le plus parfait par les voïes les plus générales & les plus simples. Il a prévû que les loix des mouvemens suffisoient pour conserver dans le monde l'espece de tel insecte qu'il vous plaira. Il a voulu tirer de ses loix tous les usages possibles pour rendre son ouvrage plus achevé. Il a donc formé d'abord toute l'espece de cet insecte par la division admirable d'une certaine portion de matiere. Car il faut toûjours avoir bien dans l'esprit, que c'est par le mouvement que tout se fait dans les corps, & que dans la premiere détermination des mouvemens il étoit indifferent

indifferent à Dieu de mouvoir les parties de la matiere en un sens ou en un autre, n'yaïant point de loix générales des communications de mouvement avant que les corps se fussent choquez. Entret. X. Nomb. 17.

ARISTE. Je conçois cela, Theodore. Un monde rempli d'une infinité d'animaux petits & grands, est plus beau & marque plus d'intelligence qu'un autre où il n'y auroit point d'insectes. Or un tel monde ne coûte pas plus à Dieu, pour parler ainsi, qu'un autre, ou ne demande pas une Providence plus composée & plus particuliere, & porte par consequent autant que tout autre le caractere de l'immutabilité divine. Il ne faut donc pas s'étonner que Dieu ait fait un si grand nombre d'insectes.

XIII. THEODORE. Ce que nous disons-là, Ariste, est général, & n'exclud pas une infinité de raisons que Dieu a euës de faire le monde tel qu'il est.

ARISTE. Il faut que je vous dise, Theodore, une pensée qui m'est venuë dans l'esprit, lorsque vous me parliez de la transformation apparente des insectes. Les vers rampent sur la terre. Ils y menent une vie triste & humilian-

te. Mais ils se font un tombeau d'où ils sortent glorieux. Je me suis imaginé que par là Dieu vouloit figurer la vie, la mort & la résurrection de son Fils, & mêmes de tous les Chrétiens.

THEODORE. Je suis bien-aise, Ariste, que cette pensée vous soit venuë dans l'esprit. Car quoiqu'elle me paroisse fort solide, je n'aurois pas osé vous la proposer.

ARISTE. Pourquoi cela?

THEODORE. C'est qu'elle a je ne sçai quoi de bas qui déplaît à l'imagination. Outre que ce mot seulement de ver ou d'insecte joint à la grande idée que nous devons avoir du Sauveur, peut exciter la raillerie. Car je pense que vous sçavez que le ridicule consiste dans la jonction du petit au grand.

ARISTE. Oüi: mais ce qui paroît ridicule à l'imagination est souvent fort raisonnable & fort juste. Car c'est souvent que nous méprisons ce que nous ne connoissons pas.

THEODORE. Il est vrai, Ariste. Le lys champêtre que nous négligeons est plus magnifiquement paré que Salomon dans toute sa gloire. Jesus-Christ n'a point craint la raillerie, lorsqu'il a

avancé ce paradoxe. L'imagination est contente aussi-bien que la raison, lorsque l'on compare la magnificence du Roi Salomon à la gloire de Jesus-Christ ressuscité. Mais elle n'est pas trop satisfaite, lorsqu'on cherche dans la beauté des lys une figure du Sauveur. Cependant la magnificence de Salomon n'étoit que l'ouvrage de la main des hommes : mais c'est Dieu qui a donné aux fleurs tous leurs ornemens.

ARISTE. Vous croïez donc, Theodore, que Dieu a figuré Jesus-Christ dans les plantes aussi-bien que dans les insectes ?

THEODORE. Je croi, Ariste, que Dieu a tout rapporté à Jesus-Christ en mille manieres differentes ; & que non seulement les créatures expriment les perfections divines, mais qu'elles sont aussi autant que cela se peut des emblêmes de son Fils bien-aimé. Le grain qu'on seme doit, pour ainsi dire, mourir pour ressusciter & donner son fruit. Je trouve que c'est une figure naturelle de Jesus-Christ, qui est mort pour ressusciter glorieux : *Nisi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit, ipsum manet ; si autem mortuum fue-* *Joan. 12. 24.*

rit, multum fructum affert.

THEOTIME. On peut se servir de tout ce qu'on veut pour faire des comparaisons. Mais il ne s'ensuit pas delà, que Dieu ait voulu figurer Jesus-Christ par toutes les choses qui ont avec lui certains rapports arbitraires.

Entret. IX. N. 6. THEODORE. Si je ne sçavois, Theotime, que le principal des desseins de Dieu c'est Jesus-Christ & son Eglise; que rien ne plaît à Dieu que par Jesus-Christ; que c'est en Jesus-Christ & par Jesus-Christ que l'Univers subsiste, parce qu'il n'y a que lui qui le sanctifie, qui le tire de son état prophane, qui le rende divin, je regarderois comme des comparaisons arbitraires & tout-à-fait basses, ce que je prens pour des figures naturelles. Oüi, Theotime, je croi que Dieu a eu tellement en vûë Jesus-Christ dans la formation de l'Univers, que ce qu'il y a peut-être de plus admirable dans la Providence, c'est le rapport qu'elle met sans cesse entre le naturel & le surnaturel, entre ce qui se passe dans le monde & ce qui arrive à l'Eglise de Jesus-Christ.

XIV. ARISTE. Assurément, Theotime, que Dieu ait voulu figurer Jesus-

Christ par les changemens des insectes, cela saute aux yeux. Un ver est méprisable & impuissant : voilà Jesus-Christ méprisé : *Ego autem sum vermis, & non homo, opprobrium hominum & abjectio plebis* : le voilà chargé de nos infirmitez & de nos langueurs : *Verè languores nostros ipse tulit*. Un ver s'enferme dans son tombeau & ressuscite quelque tems aprés sans se corrompre. Jesus-Christ meurt & ressuscite sans que son corps ait été sujet à la corruption. *Neque caro ejus vidit corruptionem*. Le ver ressuscité a un corps, pour ainsi dire, tout spirituel. Il ne rampe point : il vole. Il ne se nourrit plus de pourriture : il ne fait que succer des fleurs. Il n'a plus rien de méprisable : on ne peut pas être plus magnifiquement paré. De même Jesus-Christ ressuscité est comblé de gloire. Il s'éleve dans les Cieux. Il ne rampe point, pour ainsi dire, dans la Judée de bourgade en bourgade. Il n'est plus sujet à la lassitude & aux autres infirmitez de sa vie laborieuse. Il gouverne toutes les nations, & il les peut briser *comme un pot de terre*, dit l'Ecriture. La souveraine puissance lui a été donnée dans le Ciel & sur la Terre.

Ps. 21.
Isai. 53.
Act. 2. 21.
Ps. 2.

Peut-on dire que ce parallele soit arbitraire ? Assurément il est naturel.

THEODORE. Vous oubliez, Ariste, des rapports trop justes pour être négligez.

ARISTE. Qui sont-ils ?

THEODORE. Ces vers avant leur transformation croissent toûjours. Mais les mouches, les papillons, & généralement tout ce qui vole aprés avoir été ver, tout ce qui a été transformé demeure toûjours dans le même état.

ARISTE. C'est que sur la terre on peut meriter sans cesse, & que dans le Ciel on demeure tel qu'on est.

THEODORE. J'ai remarqué que les insectes n'engendrent point qu'ils ne soient ressuscitez, & pour ainsi dire, glorifiez.

ARISTE. Vous avez raison. C'est que Jesus-Christ n'a envoïé le Saint Esprit à son Eglise, il ne la renduë féconde, qu'aprés sa Resurrection, & qu'il est entré en possession de sa gloire. *Nondum erat Spiritus datus*, dit saint * Jean, *quia Jesus nondum erat glorificatus* : & Jesus-Christ lui-même : *Expedit vobis ut ego vadam. Si enim non abiero, Paraclitus non veniet ad vos. Si au-*

* Ch. 7. 39.

Joan 16: 7.

tem abiero, mittam eum ad vos. Je ne m'étonne plus que Dieu ait fait un si grand nombre d'insectes.

THEODORE. Si Dieu se plaît, Theotime dans son ouvrage, c'est qu'il y voit par tout son Fils bien-aimé. Car nous-mêmes nous ne sommes agréables à Dieu, qu'autant que nous sommes des expressions de Jesus-Christ. La matiere, par les modalitez dont elle est capable, ne peut pas exprimer éxactement les dispositions intérieures de l'ame sainte de Jesus, sa charité, son humilité, sa patience. Mais elle peut fort bien imiter les divers états où son corps adorable s'est trouvé. Et je pense que l'arrangement de la matiere, qui figure Jesus-Christ & son Eglise, honore davantage l'amour du Pere pour le Fils, que tout autre arrangement n'honore sa sagesse & ses autres attributs.

ARISTE. Peut-être mêmes que c'est dans les dispositions de la matiere propres à figurer Jesus-Christ, qu'il y a le plus d'art & d'intelligence. Car qu'un animal vivant se fasse un tombeau & s'y renferme pour en ressusciter glorieux, peut-on concevoir une mécanique plus admirable que celle par laquelle ces

mouvemens-là s'executent.

THEOTIME. J'entre tout-à-fait dans vos sentimens. Et je croi de plus, Theodore, que Dieu a figuré mêmes par les dispositions des corps celle de l'ame sainte de Jesus, & principalement l'excés de son amour pour son Eglise. Car saint Paul nous apprend que cette passion violente de l'amour qui fait qu'on quitte avec joïe son pere & sa mere pour sa femme, est une figure de l'excés de l'amour de Jesus-Christ pour son épouse. Or quoique les animaux, à parler en rigueur, soient incapables d'amour, ils expriment par leurs mouvemens cette grande passion, & conservent leur espece à peu prés comme les hommes. Ils figurent donc naturellement cet amour violent de Jesus-Christ, qui l'a porté à répandre son sang pour son Eglise. En effet, pour exprimer fortement & vivement la folie de la Croix, l'anéantissement du Fils de Dieu, l'excés de sa charité pour les hommes, il falloit, pour ainsi dire, une passion aveugle & folle, une passion qui ne garde nulle mesure.

Ephes. 5.

ARISTE. Admirons donc la sagesse incompréhensible du Créateur

dans les rapports merveilleux qu'il a mis entre ses ouvrages, & ne regardons point comme des créatures inutiles celles qui peut-être ne nous font ni bien ni mal. Elles rendent l'ouvrage de Dieu plus parfait. Elles expriment les perfections divines. Elles figurent Jesus-Christ. Voilà ce qui fait leur excellence & leur beauté.

THEODORE. Admirons, Ariste. Mais puisque Dieu n'aime ses créatures qu'à proportion du rapport qu'elles ont avec ses perfections, qu'autant qu'elles sont des expressions de son Fils, soïons parfaits comme nôtre Pere celeste est parfait, & formons-nous sur le modele qu'il nous a donné en son Fils. Ce n'est pas assez à des Chrêtiens de figurer Jesus-Christ comme les animaux & les êtres materiels, ni mêmes comme Salomon par les dehors d'une gloire éclatante. Il faut imiter ses vertus, celles qu'il a pratiquées dans sa vie humiliante & penible, celles qui nous conviennent tant que nous rampons sur la terre : sçachant bien qu'une nouvelle vie nous est reservée dans le Ciel, d'où nous attendons nôtre transformation glorieuse. *Nostra con-*

Philip. 3.20.21. *versatio in cœlis est*, dit saint Paul, *unde etiam Salvatorem expectamus Dominum nostrum Jesum-Christum*, QUI REFORMABIT CORPUS HUMILITATIS NOSTRÆ CONFIGURATUM CORPORI CLARITATIS SUÆ.



XII. ENTRETIEN.

De la Providence divine dans les loix de l'union de l'ame & du corps, & que Dieu nous unit par elles à tous ses ouvrages. Des loix de l'union de l'esprit avec la Raison. C'est par ces deux sortes de loix que se forment les societez. Comment Dieu par les Anges distribuë aux hommes les biens temporels, & par Jesus-Christ la grace interieure & toutes sortes de biens. De la generalité de la Providence.

ARISTE. Ah, Theodore! que Dieu est admirable dans ses œuvres! que de profondeurs dans ses desseins! que de rapports, que de combinaisons de rapports il a fallu comparer, pour donner à la matiere cette premiere impression qui a formé l'Univers avec toutes ses parties, non pour un moment, mais pour tous les siécles! Que de sagesse dans la subordination des causes, dans l'enchaînement des

effets, dans l'union de tous les corps dont le monde eſt composé, dans les combinaiſons infinies, non ſeulement du Phyſic avec le Phyſic, mais du Phyſic avec le Moral, & de l'un & de l'autre avec le ſurnaturel !

THEODORE. Si le ſeul arrangement de la matiere, ſi les effets néceſſaires de certaines loix du mouvement tres-ſimples & tres-générales nous paroiſſent quelque choſe de ſi merveilleux, que devons-nous penſer des diverſes ſocietez qui s'établiſſent & ſe conſervent en conſequence des loix de l'union de l'ame & du corps; que jugerons-nous du peuple Juif & de ſa Religion, & enfin de l'Egliſe de Jeſus-Chriſt? Que penſerions-nous, mon cher Ariſte, de la Celeſte Jeruſalem, ſi nous avions une idée claire de la nature des materiaux dont ſera conſtruite cette ſainte Cité, & que nous puſſions juger de l'ordre & du concert de toutes les parties qui la composeront? Car enfin, ſi avec la plus vile des créatures, avec la matiere, Dieu a fait un monde ſi magnifique, quel ouvrage ſera-ce que le Temple du vrai Salomon, qui ne ſera conſtruit qu'avec des intelligences? C'eſt le choc

des corps qui détermine l'efficace des loix naturelles, & cette cause occasionnelle, toute aveugle & simple qu'elle est, elle produit, par la sagesse de la Providence du Créateur, une infinité d'ouvrages admirables. Quelle sera donc, Ariste, la beauté de la Maison de Dieu, puisque c'est une nature intelligente éclairée de la sagesse éternelle, & subsistant dans cette même sagesse, puisque c'est Jesus-Christ, comme je vous dirai bien-tôt, qui détermine l'efficace des loix surnaturelles par lesquelles Dieu execute ce grand ouvrage? Que ce Temple du vrai *Salomon* sera magnifique! Ne seroit-il point d'autant plus parfait que cet Univers, que les esprits sont plus nobles que les corps, & que la cause occasionnelle de l'Ordre de la grace est plus excellente que celle qui détermine l'efficace des loix naturelles? Assurément Dieu est toûjours semblable à lui-même. Sa sagesse n'est point épuisée par les merveilles qu'il a faites. Il tirera sans doute de la nature spirituelle des beautez qui surpasseront infiniment tout ce qu'il a fait de la matiere. Qu'en pensez-vous, mon cher Ariste?

ARISTE. Je pense, Theodore, que vous vous plaisez à me précipiter d'abîmes en abîmes.

THEODORE. Oüi d'abîmes profonds en d'autres encore plus profonds. Est-ce que vous ne voulez considerer que les beautez de ce monde visible, que la Providence générale du Créateur dans la division de la matiere, dans la formation & l'arrangement des corps? Cette terre que nous habitons n'est faite que pour les societez qui s'y forment. Si les hommes sont capables de faire des societez ensemble, c'est pour servir Dieu dans une même Religion. Tout se rapporte naturellement à l'Eglise de Jesus-Christ, au Temple spirituel que Dieu doit habiter éternellement. Ainsi il ne faut pas nous arrêter dans ce premier abîme de la Providence de Dieu sur la division de la matiere & l'arrangement des corps: il en faut sortir pour entrer dans un second, & delà dans un troisiéme, jusqu'à ce que nous soïons arrivez où tout se termine, & où Dieu rapporte toutes choses. Car il ne suffit pas de croire & de dire que la Providence de Dieu est incompréhensible: il faut le sçavoir, il faut le comprêndre,

Et pour bien s'assurer qu'elle est incompréhensible en toutes manieres, il faut tâcher de la prendre en tout sens, & de la suivre par tout.

ARISTE. Mais nous ne finirons jamais la matiere de la Providence, si nous la suivons jusques dans le Ciel.

THEODORE. Oüi, si nous la suivons jusques-là. Mais nous la perdrons bien-tôt de vûë. Nous serons bien obligez, Ariste, de passer fort legerement sur ce qui devroit nous arrêter le plus, soit pour la magnificence de l'ouvrage, soit pour la sagesse de la conduite. Car la Providence de Dieu sur son Eglise est un abîme, où l'esprit éclairé mêmes par la foi ne découvre presque rien. Mais entrons en matiere.

I. Vous sçavez, Ariste, que l'homme est un composé de deux substances, esprit & corps, dont les modalitez sont reciproques en consequence des loix générales, qui sont causes de l'union de ces deux natures; & vous n'ignorez pas que ces loix ne sont que les volontez constantes & toûjours efficaces du Créateur. Jettons un peu la vûë sur la sagesse de ces loix.

Dans l'instant qu'on allume un flam-

beau, ou que le soleïl se leve, il répand la lumiere de tous côtez, ou plûtôt il presse de tous côtez la matiere qui l'environne. Les surfaces des corps étant diversement disposées, elles réfléchissent diversement la lumiere, ou plûtôt elles modifient diversement la pression que cause le soleil. (Imaginez cela comme il vous plaira, il n'importe maintenant. Il est vrai-semblable que ces modifications de pression ne consistent que dans des vibrations, ou des secousses que reçoit la matiere subtile par celle qui la frise en glissant incessamment sur la surface des corps entr'elle & ces mêmes corps.) Toutes ces vibrations ou modifications de pression alternativement plus & moins promtes, s'étendent, ou se communiquent en rond de tous côtez, & en un instant, à cause que tout est plein. Ainsi dés qu'on a les yeux ouverts, tous les raïons de lumiere réfléchis de la surface des corps, & qui entrent par la prunelle, se rompent dans les humeurs de l'œil pour se réünir sur le nerf optique. (C'est une chose admirable que la mécanique de l'œil considerée par rapport à l'action de la lumiere : mais ce n'est pas à cela que nous

devons

devons nous arrêter. Si vous voulez étudier cette matiere, vous pouvez consulter la Dioptrique de Mr Descartes.) Le nerf optique se trouve donc ébranlé en plusieurs differentes manieres par les diverses vibrations de pression de la matiere qui passe librement jusques à lui; & l'ébranlement de ce nerf se communique jusques à cette partie du cerveau à laquelle l'ame est étroitement unie. D'où il arrive en consequence des loix de l'union de l'ame & du corps.

II. 1. Que nous sommes avertis de la presence des objets. Car encore que les corps soient invisibles par eux-mêmes, le sentiment de couleur que nous avons en nous, & mêmes malgré nous à leur occasion, nous persuade que nous les voïons eux-mêmes, à cause que l'operation de Dieu en nous n'a rien de sensible. Et comme les couleurs nous touchent legerement, au lieu de les regarder comme des sentimens qui nous appartiennent, nous les attribuons aux objets. Ainsi nous jugeons que les objets éxistent, & qu'ils sont blancs & noirs, rouges & bleus, tels en un mot que nous les voïons.

2. Quoique les differences de la lu-

miere réfléchie des objets ne consistent que dans des vibrations de pression plus ou moins promtes ; cependant les sentimens de couleur qui répondent à ces vibrations ou modifications de la lumiere, ont des differences essentielles, afin que par ce moïen nous discernions plus facilement les objets les uns des autres.

3. Ainsi par les differences sensibles des couleurs, qui terminent éxactement les parties intelligibles que nous trouvons dans l'idée de l'espace ou de l'étenduë, nous découvrons d'un coup d'œil une infinité d'objets differens, leur grandeur, leur figure, leur situation, leur mouvement, ou leur repos : tout cela fort éxactement par rapport à la conservation de la vie ; mais d'ailleurs fort confusément & fort imparfaitement. Car il faut toûjours se souvenir, que les sens ne nous sont pas donnez pour nous découvrir la vérité, ou les rapports éxacts que les objets ont entr'eux, mais pour conserver nôtre corps, & tout ce qui peut lui être utile. Comme tout ce que nous voïons, par exemple, n'est pas toûjours ou bon ou mauvais pour la santé ; & que souvent deux objets

differens peuvent réfléchir la lumiere de la même façon (car combien y a-t'il de corps également blancs ou noirs) les sentimens de couleur ne nous touchent ou ne nous ébranlent gueres. Ils nous servent plûtôt à distinguer les objets, qu'à nous y unir, ou à nous en separer. C'est à ces objets qu'on les rapporte ces sentimens, & non aux yeux, qui reçoivent l'impression de la lumiere. Car on rapporte toûjours par une espece de jugement naturel & qui n'est point libre, les sentimens à ce qu'il est plus à propos pour le bien du corps de les rapporter. On rapporte la douleur de la piqûre, non à l'épine, mais au doigt piqué. On rapporte la chaleur, l'odeur, la saveur, & aux organes & aux objets. Pour la couleur, on ne la rapporte qu'aux objets. Il est clair que tout cela doit être ainsi pour le bien du corps, & il n'est pas nécessaire que je vous l'explique.

III. Voilà, Ariste, ce qui paroît de plus simple & de plus général dans les sentations des couleurs. Voïons un peu comment tout cela s'execute. Car il me semble qu'il faut une sagesse infinie pour regler ce détail des couleurs de telle maniere, que les objets proches

ou éloignez soient vûs à peu prés selon leur grandeur. Quand je dis éloignez, je ne pretens pas qu'ils le soient excessivement : car lorsque des corps sont si petits, ou si éloignez, qu'ils ne peuvent plus nous faire ni bien ni mal, ils nous échapent.

ARISTE. Assurément, Theodore, il faut une sagesse infinie pour faire à chaque clin d'œil cette distribution de couleurs sur l'idée que j'ai de l'espace, de maniere qu'il s'en forme, pour ainsi dire, dans mon ame un monde nouveau, & un monde qui se rapporte assez juste à celui dans lequel nous sommes. Mais je doute que Dieu soit si éxact dans les sentimens qu'il nous donne : car je sçai bien que le soleil ne diminuë pas à proportion qu'il s'éloigne de l'horison ; & cependant il me paroît plus petit.

THEODORE. Mais du moins vous êtes bien certain que Dieu est toûjours éxact à vous faire voir le soleil d'autant plus petit, qu'il s'éloigne davantage de l'horison. Cette éxactitude, Ariste, signifie quelque chose.

ARISTE. Je le croi : mais d'où vient cela ?

THEODORE. C'eſt que Dieu, en conſequence de ces loix, nous donne tout d'un coup les ſentimens de couleur que nous nous donnerions à nous-mêmes, ſi nous ſçavions divinement l'Optique, & que nous connuſſions éxactement tous les rapports qu'ont entr'elles les figures des corps qui ſe projettent au fond de nos yeux. Car Dieu ne ſe détermine à agir dans nôtre ame de telle ou telle maniere, que par les changemens qui arrivent dans nôtre corps. Il agit en elle, comme s'il ne ſçavoit rien de ce qui ſe fait au dehors que par la connoiſſance qu'il a de ce qui ſe paſſe dans nos organes. Voilà le principe, ſuivons-le.

Plus un corps eſt éloigné, plus l'image qui s'en trace au fond de l'œil eſt petite. Or quand le ſoleil ſe leve ou ſe couche, il paroît plus éloigné de nous qu'à midi : non ſeulement parce qu'on remarque bien des terres entre nous & l'horiſon où il eſt alors, mais encore parce que le Ciel paroît comme un ſpheroïde applati. Donc l'image du ſoleil qui ſe leve devroit être plus petite au fond de nos yeux, que celle du ſoleil levé. Or elle eſt égale, ou preſque égale.

Voyez ma Rép. à Mr. Regis.

Donc il faut que le soleil paroisse plus grand, lorsqu'il est proche de l'horison, que lorsqu'il est fort élevé.

THEOTIME. J'ai fait une expérience qui démontre ce que vous dites, que la raison pour laquelle le soleil paroît changer de grandeur, vient de ce qu'il paroît changer notablement de distance. J'ai pris un morceau de verre, que j'ai couvert de fumée, de telle maniere que regardant au travers, je ne voïois plus que le soleil. Et j'ai remarqué que cette grandeur apparente disparoissoit toutes les fois que je le regardois au travers de ce verre; parce que la fumée faisant éclipser tous les autres objets qui sont entre nous & l'horison, je ne voïois plus sensiblement de distance au delà de laquelle je pusse placer le soleil.

Cela se fait en passant le verre sur la flamme d'une chandelle.

ARISTE. Ne seroit-ce point que ce verre obscurci par la fumée ne laisse entrer dans l'œil que peu de raïons?

THEOTIME. Non Ariste. Car j'ai toujours vû le soleil d'une egale grandeur, lorsqu'il est fort élevé sur l'horison, soit que je l'aïe regardé avec ce verre, ou sans ce verre.

ARISTE. Cela est démonstratif.

IV. THEODORE. Prenez donc garde, Ariste, que quoique vous soïez persuadé que le soleil n'est pas plus petit à midi que le soir, vous le voïez néanmoins beaucoup plus petit. Et jugez par là que le sentiment de cercle lumineux qui vous représente cet astre, n'est déterminé justement à telle grandeur, que par rapport aux couleurs de tous les objets que nous voïons entre nous & lui, puisque c'est la vûë sensible de ces objets qui le fait croire éloigné. Jugez encore delà, que toutes les grandeurs apparentes non seulement du soleil, mais généralement de tout ce que nous voïons, doivent toutes être reglées par des raisonnemens semblables à celui que je viens de vous faire, pour vous rendre raison des diverses apparences de grandeur du soleil. Et comprenez, si vous le pouvez, la sagesse du Créateur, qui sans hésiter, dés que vos yeux sont ouverts, vous donne d'une infinité d'objets une infinité de divers sentimens de couleur, qui vous marquent leur difference & leur grandeur, non proportionnées à la difference & la grandeur des images qui s'en tracent au fond de l'œil, mais ce qui est à remarquer, dé-

terminés par des raisonnemens d'Optique les plus éxacts qu'il est possible.

ARISTE. Je n'admire pas tant en cela la sagesse, l'éxactitude, l'uniformité du Créateur, que la stupidité ou l'orgueil de ces Philosophes, qui s'imaginent que c'est l'ame elle-même qui se forme des idées de tous les objets qui nous environnent. J'avoüe néanmoins qu'il faut une sagesse infinie pour faire dans nôtre ame, dés que nos yeux sont ouverts, cette distribution de couleurs qui nous révele en partie comment le monde est fait. Mais je voudrois bien que nos sens ne nous trompassent jamais, du moins dans des choses de consequence, ni d'une maniere trop grossiere. L'autre jour que je descendois fort promtement la riviere, il me sembloit que les arbres du rivage se remüoient; & j'ai un de mes amis qui souvent voit tout tourner devant lui, de maniere qu'il ne peut se tenir debout. Voilà des illusions fort grossieres & fort incommodes.

V. THEODORE. Dieu ne pouvoit, Ariste, rien faire de mieux, voulant agir en nous en consequence de quelques loix générales. Car reprenez

le

le principe que je viens de vous dire. Les causes occasionnelles de ce qui doit arriver à l'ame ne peuvent se trouver que dans ce qui arrive au corps, puisque c'est l'ame & le corps que Dieu a voulu unir ensemble. Ainsi Dieu ne doit être déterminé à agir dans nôtre ame de telle ou telle maniere, que par les divers changemens qui arrivent dans nôtre corps. Il ne doit pas agir en elle, comme sçachant ce qui se passe au dehors, mais comme ne sçachant rien de ce qui nous environne que par la connoissance qu'il a de ce qui se passe dans nos organes. Encore un coup, Ariste, c'est le principe. Imaginez-vous que vôtre ame sçait éxactement tout ce qui arrive de nouveau dans son corps, & qu'elle se donne à elle-même tous les sentimens le plus à propos qui se puisse par rapport à la conservation de la vie. Ce sera justement ce que Dieu fait en elle.

Vous vous promenez donc, & vôtre ame a sentiment intérieur des mouvemens qui se passent actuellement dans vôtre corps. Donc, quoique les traces des objets changent de place dans vos yeux, vôtre ame doit voir ces objets

comme immobiles. Mais vous êtes dans un bateau. Vous n'avez aucun sentiment que vous êtes transporté, puisque le mouvement du bateau ne change rien dans vôtre corps qui puisse vous en avertir. Vous devez donc voir tout le rivage en mouvement, puisque les images des objets changent dans vos yeux continuellement de place.

De même vous panchez la tête: vous tournez les yeux: vous regardez, si vous voulez, un clocher par dessous vos jambes. Vous ne devez pas le voir renversé la pointe en bas. Car encore que l'image de ce clocher fût renversée dans vos yeux, ou plûtôt dans vôtre cerveau, car les objets se peignent toûjours à l'envers dans le fond de l'œil, vôtre ame sçachant la disposition de vôtre corps, par le changement que cette disposition fait dans vôtre cerveau, elle devroit juger que le clocher seroit droit. Or encore un coup, Dieu en consequence des loix de l'union de l'ame & du corps, nous donne tous les sentimens des objets, de la même maniere que nôtre ame se les donneroit, si elle raisonnoit fort éxactement sur la connoissance qu'elle auroit de tout ce qui se passe

dans le corps, ou dans la principale partie du cerveau. Mais remarquez que la connoissance que nous avons de la nature de la grandeur, ou de la situation des objets, ne nous sert de rien pour rectifier nos sentimens, si cette connoissance n'est sensible, & produite actuellement par quelque changement qui arrive actuellement dans le cerveau. Car quoique je sçache que le soleil n'est pas plus grand le soir & le matin qu'à midi, je ne laisse pas de le voir plus grand. Quoique je sçache que le rivage est immobile, il me paroît néanmoins se remuer. Quoique je sçache que telle medecine m'est fort bonne, je trouve néanmoins qu'elle est méchante; & ainsi des autres sentimens: parce que Dieu ne régle les sentimens qu'il nous donne, que sur l'action de la cause occasionnelle qu'il a établie pour cela, c'est à dire, sur les changemens de la principale partie de nôtre corps, à laquelle nôtre ame est immediatement unie. Or il arrive quelquefois que le cours des esprits est ou si impetueux, ou si irregulier, qu'il empêche que le changement actuel de la disposition des nerfs & des muscles se communique jusques

à cette principale partie du cerveau. Et alors tout tourne ; on voit deux objets pour un ; on ne peut plus garder l'équilibre pour demeurer debout : & c'est peut-être ce qui arrive à vôtre ami. Mais que voulez-vous ? les loix de l'union de l'ame & du corps sont infiniment sages, & toûjours éxactement suivies ; mais la cause occasionnelle qui détermine l'efficace de ces loix, manque souvent au besoin, à cause que les loix des communications des mouvemens ne sont plus soûmises à nos volontez.

ARISTE. Qu'il y a d'ordre & de sagesse dans les loix de l'union de l'ame & du corps ! Dés que nos yeux sont ouverts, nous voïons une infinité d'objets differens, & leurs differens rapports sans aucune application de nôtre part. Assurément rien n'est plus merveilleux, quoique personne n'y fasse réfléxion.

VI. THEODORE. Dieu ne nous découvre pas seulement ses ouvrages par ce moïen, mais il nous y unit en mille & mille manieres. Si je voi, par exemple, un enfant prêt à tomber, cette seule vûë, le seul ébranlement du nerf optique débandera dans mon cerveau certains ressorts qui me feront avancer

pour le secourir, & criet afin que d'autres le secourent : & mon ame en même tems sera touchée & émuë, comme elle le doit être, pour le bien du genre humain. Si je regarde un homme au visage, je comprens qu'il est triste ou joïeux, qu'il m'estime ou qu'il me méprise, qu'il me veut du bien ou du mal : tout cela par certains mouvemens des yeux & des lévres qui n'ont nul rapport avec ce qu'ils signifient. Car quand un chien me montre les dents, je juge qu'il est en colere. Mais quoiqu'un homme me les montre, je ne croi pas qu'il me veüille mordre. Le ris de l'homme m'inspire de la confiance, & celui du chien me fait peur. Les Peintres qui veulent exprimer les passions, se trouvent bien embarrassez. Ils prennent souvent un air ou une grimace pour une autre. Mais lorsqu'un homme est animé de quelque passion, tous ceux qui le regardent le remarquent bien, quoiqu'ils ne remarquent peut-être point si ses lévres se haussent ou se baissent, si son nez s'allonge ou se retire, si ses yeux s'ouvrent ou se ferment. C'est que Dieu nous unit ensemble par les loix de l'union de l'ame & du corps;

& non seulement les hommes avec les hommes, mais chaque créature avec toutes celles qui lui sont utiles, chacune à leur maniere. Car si je voi, par exemple, mon chien qui me flatte, c'est à dire, qui remuë la queuë, qui fléchit les reins, qui baisse la tête, cette vûë me lie à lui, & produit non seulement dans mon ame une espece d'amitié, mais encore certains mouvemens dans mon corps qui l'attachent aussi à moi par contre-coup. Voilà ce qui fait la passion d'un homme pour son chien, & la fidelité du chien pour son maître. C'est un peu de lumiere qui débande certains ressorts dans deux machines composées par la sagesse du Créateur, de telle maniere qu'elles puissent se conserver mutuellement. Cela est commun à l'une & à l'autre : mais l'homme, outre la machine de son corps, a une ame, & par consequent des sentimens & des mouvemens qui répondent aux changemens qui arrivent dans son corps : & le chien n'est que pure machine, dont les mouvemens reglez à leur fin doivent faire admirer l'intelligence infinie de celui qui l'a construite.

ARISTE. Je comprens, Theodore,

que les loix de l'union de l'ame & du corps ne servent pas seulement à unir nôtre esprit à une certaine portion de matiere, mais encore à tout le reste de l'Univers ; à certaines parties néanmoins beaucoup plus qu'à d'autres, selon qu'elles nous sont plus nécessaires. Mon ame se répand, pour ainsi dire, dans mon corps par le plaisir & la douleur. Elle en sort par les autres sentimens moins vifs. Mais par la lumiere & les couleurs, elle se répand par tout jusques dans les Cieux. Elle prend mêmes interêt dans ce qui s'y passe. Elle en examine les mouvemens. Elle s'afflige ou se réjoüit des phénomenes qu'elle y remarque, & les rapporte tous à soi, comme aïant droit à toutes les créatures. Que cet enchaînement est merveilleux !

VII. THEODORE. Considerez plûtôt les suites de ces loix dans l'établissement des societez, dans l'éducation des enfans, dans l'augmentation des sciences, dans la formation de l'Eglise. Comment est-ce que vous me connoissez ? Vous ne voïez que mon visage, qu'un certain arrangement de matiere qui n'est visible que par la cou-

leur. Je remuë l'air par mes paroles: Cet air vous frappe l'oreille : & vous sçavez ce que je pense. On ne dresse pas seulement les enfans, comme les chevaux & les chiens : on leur inspire mêmes des sentimens d'honneur & de probité. Vous avez dans vos Livres les opinions des Philosophes, & l'Histoire de tous les siécles. Mais sans les loix de l'union de l'ame & du corps, toute vôtre Biblioteque ne seroit au plus que du papier blanc & noir. Suivez ces loix dans la Religion. Comment êtes-vous Chrétien ? C'est que vous n'êtes pas sourd. C'est par les oreilles que la foi s'est répanduë dans nos cœurs. C'est par les miracles que l'on a vûs que nous sommes certains de ce que nous ne voïons point. C'est par la puissance que nous donnent ces loix, que le Ministre de Jesus-Christ peut remuer la langue pour annoncer l'Evangile, & pour nous absoudre de nos péchez. Il est évident que ces loix servent à tout dans la Religion, dans la Morale, dans les Sciences, dans les Societez, pour le bien public & pour le bien particulier. De sorte que c'est un des plus grands moïens dont Dieu se serve dans

le cours ordinaire de sa Providence, pour la conservation de l'Univers & l'execution de ses desseins.

VIII. Or, je vous prie, combien a-t'il fallu découvrir de rapports & de combinaison de rapports pour établir ces admirables loix, & pour les appliquer de telle maniere à leurs effets, que toutes les suites de ces loix fussent les meilleures ; les plus dignes de Dieu qui soient possibles. Ne considerez pas seulement ces loix par rapport à la conservation du genre humain. Cela nous passe déja infiniment. Mais courage, comparez-les avec toutes les choses ausquelles elles ont rapport, quelque méprisables qu'elles vous paroissent. Pourquoi, par exemple, le bled & l'orge n'ont-ils point, comme les chardons & les lacerons, de petites aîles, afin que le vent les transporte & les répande dans les champs ? N'est-ce point que Dieu a prévû que les hommes, qui échardonnent leurs terres, auroient assez de soin d'y semer du bled ? D'où vient que le chien a l'odorat si fin pour les odeurs que les animaux transpirent, & qu'il ne sent point les fleurs ? N'est-ce point que Dieu a prévû que l'homme &

cet animal iroient ensemble à la chasse ? Si Dieu en créant les plantes & les animaux a eu égard à l'usage que les hommes feroient de la puissance qu'ils ont en consequence des loix de l'union de l'ame & du corps ; assurément il n'aura rien négligé pour faire que ces loix aïent des suites avantageuses dans la Societé & dans la Religion. Jugez donc de la sagesse incompréhensible de la Providence de Dieu dans l'établissement de ces loix, comme vous en avez jugé dans la premiere impression de mouvement qu'il a communiqué à la matiere, lorsqu'il en a formé l'Univers.

ARISTE. L'esprit se perd dans ces sortes de réfléxions.

THEOTIME. Il est vrai : mais il ne laisse pas de comprendre que la sagesse de Dieu dans sa Providence générale est incompréhensible en toutes manieres.

IX. THEODORE. Continuons donc. L'esprit de l'homme est uni à son corps de telle maniere, que par son corps il tient à tout ce qui l'environne, non seulement aux objets sensibles, mais à des substances invisibles ;

puiſque les hommes ſont attachez & liez enſemble par l'eſprit auſſi-bien que par le corps, tout cela en conſequence des loix générales, dont Dieu ſe ſert pour gouverner le monde: & c'eſt le merveilleux de la Providence. L'eſprit de l'homme eſt auſſi uni à Dieu, à la Sageſſe éternelle, à la Raiſon univerſelle qui éclaire toutes les intelligences. Et il y eſt encore uni par des loix générales, dont nôtre attention eſt la cauſe occaſionnelle qui en détermine l'efficace. Les ébranlemens qui s'excitent dans mon cerveau ſont la cauſe occaſionnelle ou naturelle de mes ſentimens. Mais la cauſe occaſionnelle de la preſence des idées à mon eſprit, c'eſt mon attention. Je penſe à ce que je veux. Il dépend de moi d'examiner le ſujet dont nous parlons, ou tout autre. Mais il ne dépend pas de moi de ſentir du plaiſir, d'entendre la Muſique, de voir ſeulement telle & telle couleur. C'eſt que nous ne ſommes pas faits pour connoître les rapports qu'ont entr'eux & avec nôtre corps les objets ſenſibles. Car il ne ſeroit pas juſte, que l'ame pour conſerver la vie, fût obligé de s'appliquer à tout ce qui peut nous la faire perdre.

Il falloit qu'elle le discernât par la preuve courte & seure de l'instinct ou du sentiment, afin qu'elle pût s'occuper toute entiere à rendre à Dieu ses devoirs, & à rechercher les vrais biens, les biens de l'esprit. Il est vrai que maintenant nos sentimens jettent le trouble & la confusion dans nos idées, & qu'ainsi nous ne pensons pas toûjours à ce que nous voulons. Mais c'est une suite du péché : & si Dieu l'a permis ce péché, c'est qu'il sçavoit bien que cela donneroit occasion au sacrifice de Jesus-Christ, dont il tire plus de gloire que de la perseverance du premier homme. Outre qu'Adam aïant tous les secours nécessaires pour perseverer, Dieu ne devoit pas lui donner de ces graces prévenantes qui ne conviennent bien qu'à une nature foible & languissante. Mais ce n'est pas le tems d'examiner les raisons de la permission du péché.

X. C'est donc nôtre attention qui est la cause occasionnelle & naturelle de la presence des idées à nôtre esprit, en consequence des loix générales de son union avec la Raison universelle. Et Dieu l'a dû établir ainsi, dans le dessein qu'il avoit de nous faire parfaitement

libres, & capables de meriter le Ciel. Car il eſt clair que ſi le premier homme n'eût point été comme le maître de ſes idées par ſon attention, ſa diſtraction n'auroit point été volontaire : diſtraction qui a été la premiere cauſe de ſa déſobeïſſance. Comme nous ne pouvons aimer que par l'amour du bien, nous nous déterminons toûjours à ce qui nous paroît de meilleur, dans l'inſtant que nous nous déterminons. De ſorte que ſi nous n'étions nullement les maîtres de nôtre attention, ou ſi nôtre attention n'étoit point la cauſe naturelle de nos idées, nous ne ſerions point libres, ni en état de meriter. Car nous ne pourrions pas mêmes ſuſpendre nôtre conſentement, puiſque nous n'aurions pas le pouvoir de conſiderer les raiſons qui peuvent nous porter à le ſuſpendre. Or Dieu a voulu que nous fuſſions libres, non ſeulement parce que cette qualité nous eſt néceſſaire pour meriter le Ciel, pour lequel nous ſommes faits, mais encore parce qu'il vouloit faire éclater la ſageſſe de ſa Providence, & ſa qualité de Scrutateur des cœurs, en ſe ſervant auſſi heureuſement des cauſes libres que des cauſes

néceſſaires pour l'execution de ſes deſſeins.

Car vous devez ſçavoir que Dieu forme toutes les Societez, qu'il gouverne toutes les nations, le peuple Juif, l'Egliſe preſente, l'Egliſe future, par les loix générales de l'union des eſprits avec la Sageſſe éternelle. C'eſt par le ſecours de cette Sageſſe que les Souverains regnent heureuſement, & qu'ils établiſſent des loix excellentes : *Per me* Prov. 8: 15. *Reges regnant, & legum conditores juſta decernunt.* C'eſt mêmes en la conſultant que les méchans réuſſiſſent dans leurs pernicieux deſſeins. Car on peut faire ſervir à l'injuſtice les lumieres de la Raiſon en conſequence des loix générales. Si un bon Evêque veille ſur ſon troupeau, s'il le ſanctifie, ſi Dieu ſe ſert de lui pour mettre tels & tels au nombre des prédeſtinez, c'eſt en partie que ce Miniſtre de Jeſus-Chriſt conſulte la Raiſon par ſon attention à l'ordre de ſes devoirs. Et ſi au contraire un miſerable corrompt l'eſprit & le cœur de ceux qui ſont ſoûmis à ſa conduite, ſi Dieu permet qu'il ſoit la cauſe de leur perte, c'eſt en partie que ce Miniſtre du Demon abuſe des lumieres qu'il re-

çoit de Dieu en conſequence des loix naturelles. Les Anges, tous les eſprits bien-heureux, & mêmes l'humanité ſainte de Jeſus-Chriſt, mais d'une maniere bien differente, ſont tous unis à la Sageſſe éternelle. Leur attention eſt la cauſe occaſionnelle ou naturelle de leurs connoiſſances. Or Jeſus-Chriſt gouverne les ames, & les Anges ont pouvoir ſur les corps. Dieu ſe ſert de Jeſus-Chriſt pour ſanctifier ſon Egliſe, comme il s'eſt ſervi des Anges pour conduire le peuple Juif. Donc puiſque tous les eſprits bien-heureux, à plus forte raiſon que nous, conſultent toûjours la Sageſſe éternelle, pour ne rien faire qui ne ſoit conforme à l'Ordre, il eſt clair que Dieu ſe ſert des loix générales de l'union des eſprits avec la Raiſon, pour executer tous les deſſeins qu'il a commis à des natures intelligentes. Il ſe ſert mêmes de la malice des Demons, & de l'uſage qu'il prévoit certainement qu'ils feront des lumieres naturelles qui leur reſtent. Non que Dieu à tous momens agiſſe par des volontez particulieres, mais parce qu'il n'a établi telles loix dans telles circonſtances, que par la connoiſſance des effets mer-

veilleux qui en devoient ſuivre : car ſa preſcience n'a point de bornes, & ſa preſcience eſt la regle de ſa Providence.

XI. ARISTE. Il me ſemble, Theodore, que vous ne conſiderez la Sageſſe de la Providence que dans l'établiſſement des loix générales, & dans l'enchaînement des cauſes avec leurs effets, laiſſant agir toutes les créatures ſelon leur propre nature, les libres librement, & les néceſſaires ſelon la puiſſance qu'elles ont en conſequence des loix générales. Vous voulez que j'admire & que j'adore la profondeur impénétrable de la preſcience de Dieu dans les combinaiſons infiniment infinies qu'il a fallu faire pour choiſir entre une infinité de voïes de produire l'Univers, celle qu'il devoit ſuivre pour agir le plus divinement qui ſe puiſſe. Aſſurément, Theodore, c'eſt-là le plus bel endroit de la Providence, mais ce n'eſt pas le plus agréable. Cette preſcience infinie eſt le fondement de cette généralité & de cette uniformité de conduite qui porte le caractere de la Sageſſe & de l'immutabilité de Dieu : mais cela ne porte point, ce me ſemble, le caractere de ſa bonté pour les hommes, ni de la ſeverité

rité de sa justice contre les méchans. Il n'est pas possible que par une Providence générale Dieu nous venge de ceux qui nous font quelque injustice, ni qu'il pourvoïe à tous nos besoins. Et le moïen d'être content quand quelque chose nous manque ? Ainsi, Theodore, j'admire vôtre Providence, mais je n'en suis pas bien satisfait. Elle est excellente pour Dieu, mais pas trop bonne pour nous ; car je veux que Dieu pourvoïe à toutes ses créatures.

THEODORE. Il y pourvoit, Ariste, fort abondamment. Voulez-vous que je vous étale les bienfaits du Créateur ?

ARISTE. Je sçai que Dieu nous fait tous les jours mille biens. Il semble que tout l'Univers ne soit que pour nous.

THEODORE. Que voulez-vous davantage ?

ARISTE. Que rien ne nous manque. Dieu a fait pour nous toutes les créatures ; mais tel & tel n'a pas de pain. Une Providence qui fourniroit également à toutes les natures égales, ou qui distribuëroit le bien & le mal éxactement selon les merites; voilà une véritable Providence. A quoi bon ce

nombre infini d'étoiles ? Que nous importe que les mouvemens des Cieux soient si bien reglez ? Que Dieu laisse tout cela & qu'il pense un peu plus à nous. La terre est désolée par l'injustice & la malignité de ses habitans. Que Dieu ne se fait-il craindre ; il semble qu'il ne se mêle point du détail de nos affaires. La simplicité & la généralité de ses voïes me fait venir cette pensée dans l'esprit.

THEODORE. Je vous entens, Ariste: vous faites le personnage de ceux qui ne veulent point de Providence, & qui s'imaginent qu'ici-bas c'est le hazard qui fait & qui regle tout. Et je comprens que par là vous voulez combattre la généralité & l'uniformité de la conduite de Dieu dans le gouvernement du monde, parce que cette conduite ne s'accommode pas à nos besoins, ou à nos inclinations. Mais prenez garde, je vous prie, que je raisonne sur des faits constans, & sur l'idée de l'Etre infiniment parfait. Car enfin le soleil se leve indifferemment sur les bons & sur les méchans. Il brûle souvent les terres des gens de bien, lorsqu'il rend fécondes celles des impies. Les hommes en un

mot ne ſont point miſerables à proportion qu'ils ſont criminels. Voilà ce qu'il faut accorder avec une Providence digne de l'Etre infiniment parfait.

La grêle, Ariſte, ravage les moiſſons d'un homme de bien. Ou cet effet fâcheux eſt une ſuite naturelle des loix générales : ou Dieu le produit par une Providence particuliere. Si Dieu produit cet effet par une Providence particuliere, bien loin de pourvoir à tout, il veut poſitivement, & il fait mêmes que le plus honnête homme du païs manque de pain. Il vaut donc mieux ſoûtenir que ce funeſte effet eſt une ſuite naturelle des loix générales. Et c'eſt auſſi ce que l'on entend communément, lorſqu'on dit que Dieu a permis tel ou tel malheur. Mais de plus vous demeurez d'accord que de gouverner le monde par des loix générales, c'eſt une conduite belle, & grande, digne des attributs divins. Vous pretendez ſeulement qu'elle ne porte point aſſez le caractere de la bonté paternelle de Dieu envers les bons, & de la ſeverité de ſa juſtice envers les méchans. C'eſt que vous ne prenez point garde à la miſere des gens de bien, &

à la prosperité des impies. Car les choses étant comme nous voïons qu'elles sont, je vous soûtiens qu'une Providence particuliere de Dieu ne porteroit nullement le caractere de sa bonté & de sa justice, puisque tres-souvent les justes sont accablez de maux, & que les méchans sont comblez de biens. Mais supposé que la conduite de Dieu doive porter le caractere de sa sagesse, aussi-bien que de sa bonté & de sa justice, quoique maintenant les biens & les maux ne soient point proportionnez aux merites des hommes, je ne trouve aucune dureté dans sa Providence générale. Car premierement je vous soûtiens, que d'une infinité de combinaisons possibles des causes avec leurs effets, Dieu a choisi celle qui accordoit plus heureusement le physic avec le moral; & que telle grêle, prévûë devoir tomber sur la terre de tel homme de bien, n'a point été à l'égard de Dieu un des motifs de faire son choix, mais plûtôt telle grêle qu'il a prévû devoir tomber sur la terre d'un méchant homme. Je dis un des *motifs*. Prenez garde à la signification de ce terme. Car si Dieu afflige les justes, c'est qu'il veut les

éprouver, & leur faire meriter la récompense. C'est-là véritablement son motif. Je vous répons en second lieu, que tous les hommes étant pécheurs, aucun ne merite que Dieu quitte la simplicité & la généralité de ses voies, pour proportionner actuellement les biens & les maux à leurs merites & à leurs démerites : que tôt ou tard Dieu rendra à chacun selon ses œuvres, du moins au jour qu'il viendra juger les vivans & les morts, & qu'il établira pour les punir des loix générales qui dureront éternellement.

XII. Cependant, Ariste, ne vous imaginez pas que je pretende que Dieu n'agisse jamais par des volontez particulieres, & qu'il ne fasse maintenant que suivre les loix naturelles qu'il a établies d'abord. Je pretens seulement que Dieu ne quitte jamais sans de grandes raisons la simplicité de ses voïes ou l'uniformité de sa conduite. Car plus la Providence est générale, plus elle porte le caractere des attributs divins.

ARISTE. Mais quand les a-t-il ces grandes raisons ? Peut-être ne les a-t'il jamais.

THEODORE. Dieu a ces grandes

raiſons, lorſque la gloire qu'il peut tirer de la perfection de ſon ouvrage, contrebalance celle qu'il doit recevoir de l'uniformité de ſa conduite. Il a ces grandes raiſons, lorſque ce qu'il doit à ſon immutabilité eſt égal, ou de moindre conſideration que ce qu'il doit à tel autre de ſes attributs. En un mot il a ces raiſons, lorſqu'il agit autant ou plus ſelon ce qu'il eſt, en quittant qu'en ſuivant les loix générales qu'il s'eſt preſcrit. Car Dieu agit toûjours ſelon ce qu'il eſt. Il ſuit inviolablement l'Ordre immuable de ſes propres perfections, parce que c'eſt dans ſa propre ſubſtance qu'il trouve ſa loi, & qu'il ne peut s'empêcher de ſe rendre juſtice, ou d'agir pour ſa gloire, dans le ſens que je vous ai expliqué ces jours-ci.

IX. Entretien. Que ſi vous me demandez, quand il arrive que Dieu agit autant ou plus ſelon ce qu'il eſt, en quittant qu'en ſuivant ſes loix générales ; je vous répons que je n'en ſçai rien. Mais je ſçai bien que cela arrive quelquefois. Je le ſçai, dis-je, parce que la foi me l'apprend. Car la Raiſon, qui me fait connoître que cela eſt poſſible, ne m'aſſure point que cela ſe faſſe.

ARISTE. Je comprens, Theodore, vôtre pensée, & je ne voi rien de plus conforme à la Raison, & mêmes à l'experience. Car effectivement nous voïons bien, par tous les effets qui nous sont connus, qu'ils ont leurs causes naturelles; & qu'ainsi Dieu gouverne le monde selon les loix générales qu'il a établies pour ce dessein.

XIII. THEOTIME. Il est vrai: mais cependant l'Ecriture est remplie de miracles que Dieu a faits en faveur du peuple Juif: & je ne pense pas qu'il néglige si fort son Eglise, qu'il ne quitte en sa faveur la généralité de sa conduite.

THEODORE. Assurément, Theotime, Dieu fait infiniment plus de miracles pour son Eglise que pour la Synagogue. Le peuple Juif étoit accoûtumé à voir ce qu'on appelle des miracles. Il falloit qu'il s'en fit une prodigieuse quantité, puisque l'abondance de leurs terres & la prosperité de leurs armes étoient attachées à leur éxactitude à observer les commandemens de la Loi. Car il n'est pas vrai-semblable que le physic & le moral se pussent accorder si éxactement, que la Judée ait toûjours été

fertile à proportion que ses habitans étoient gens de bien. Voilà donc parmi les Juifs une infinité de * miracles. Mais je croi qu'il s'en fait encore beaucoup plus parmi nous : non pour proportionner les biens & les maux temporels à nos œuvres, mais pour nous distribuer gratuitement les vrais biens ou les secours nécessaires pour les acquerir ; tout cela néanmoins, sans que Dieu quitte à tous momens la généralité de sa conduite. C'est ce qu'il faut que je vous explique, car c'est assurément ce qu'il y a de plus admirable dans la Providence.

* *Par miracle, j'entens les effets qui dépendent des loix générales qui ne nous sont point naturellement connuës. Voyez la II. Lettre de ma Rép. au I. Volume des Réflexions Philosophiques & Theologiques de Mr Arnaud.*

XIV. L'homme étant un composé d'esprit & de corps, il a besoin de deux sortes de biens, de ceux de l'esprit & de ceux du corps. Dieu l'avoit aussi pourvû abondamment de ces biens, par l'établissement des loix générales dont je vous ai parlé jusques ici. Car non seulement le premier homme fut placé d'abord dans le Paradis terrestre, où il trouvoit des fruits en abondance, & un entr'autres capable de le rendre immortel : mais son corps étoit encore si bien formé, & si soûmis à son esprit, qu'en consequence des loix générales

Il pouvoit joüir de tous ces biens, sans se détourner du véritable. D'un autre côté il étoit uni à la Raison Souveraine, & son attention, dont il étoit absolument le maître, étoit la cause occasionnelle ou naturelle de ses connoissances. Jamais ses sentimens ne troubloient malgré lui ses idées. Car il étoit exempt de cette concupiscence, qui sollicite sans cesse l'esprit de renoncer à la Raison pour suivre les passions. Il étoit donc bien pourvû pour l'esprit & pour le corps. Car il connoissoit clairement le vrai bien, & pouvoit ne le point perdre. Il sentoit les biens du corps, & il pouvoit en joüir : tout cela en consequence des loix générales de l'union de l'esprit d'un côté avec le corps, & de l'autre avec la Raison universelle, sans que ces deux unions se nuisissent l'une à l'autre, parce que le corps étoit soûmis à l'esprit.

Mais l'homme aïant péché, il se trouve tout d'un coup fort mal pourvû de ces deux sortes de biens. Car l'Ordre, qui est la loi que Dieu suit inviolablement, ne permettant pas qu'en faveur d'un rebelle il y ait à tous momens des exceptions dans les loix générales des

communications des mouvemens; c'est une néceſſité que l'action des objets ſe communique juſqu'à la partie principale du cerveau, & que l'eſprit mêmes en ſoit frappé, en conſequence des loix de l'union de l'ame & du corps. Or l'eſprit inquieté malgré lui de la faim, de la ſoif, de la laſſitude, de la douleur, de mille paſſions differentes, ne peut ni aimer ni rechercher comme il faut les vrais biens : & au lieu de joüir paiſiblement de ceux du corps, la moindre indigence le rend malheureux. De ſorte que l'homme rebelle à Dieu aïant perdu l'autorité qu'il avoit ſur ſon corps, il ſe trouve uniquement par la perte de ce pouvoir, dépourvû des biens dont la Providence l'avoit pourvû. Voïons un peu comment Dieu le va tirer de ce malheureux état, ſans rien faire contre l'Ordre de la juſtice, & ſans changer les loix générales qu'il a établies.

XV. L'homme avant le péché n'étoit ſoûmis, & ne devoit être ſoûmis qu'à Dieu. Car naturellement les Anges n'ont point d'autorité ſur les eſprits, qui leur ſont égaux. Ils n'ont pouvoir que ſur les corps, ſubſtances inferieures. Or comme Adam étoit le maî-

tre de ce qui se passoit dans la partie principale de son cerveau, quand mêmes les Demons eussent pû troubler l'œconomie de son corps par l'action des objets ou autrement, ils n'auroient pû l'inquieter, ni le rendre malheureux. Mais l'homme aïant perdu presque tout le pouvoir qu'il avoit sur son corps, car il lui en reste encore autant que cela est nécessaire pour conserver le genre humain que Dieu n'a pas voulu détruire à cause du Réparateur; il se trouve nécessairement assujetti à la nature Angelique, qui peut maintenant l'inquieter & le tenter, en produisant dans son corps des traces propres à exciter dans son esprit des pensées fâcheuses. Dieu voïant donc l'homme pécheur à la discretion, pour ainsi dire, du Demon, & environné d'une infinité de créatures qui pouvoient lui donner la mort, dépourvû comme il étoit de tout secours; il le soûmet à la conduite des Anges, non seulement lui, mais encore toute sa posterité, & principalement la nation dont le Messie devoit naître. Ainsi vous voïez que Dieu distribuë aux hommes, quoique pécheurs, les biens temporels, non par une Pro-

vidence aveugle, mais par l'action d'une nature intelligente. Pour les biens de l'esprit, ou cette grace intérieure qui contrebalance les efforts de la concupiscence, & qui nous délivre de la captivité du péché, vous sçavez que Dieu nous les donne par le Souverain Prêtre des vrais biens Nôtre Seigneur Jesus-Christ.

Assurément, Ariste, cette conduite de Dieu est admirable. L'homme par son péché devient l'esclave du Demon, la plus méchante des créatures, & dépend du corps la plus vile des substances. Dieu le soûmet aux Anges & par justice, & par bonté. Il nous protege par ce moïen contre les Demons, & il proportionne les biens & les maux temporels à nos œuvres bonnes ou mauvaises. Mais prenez garde, il ne change rien dans les loix générales des mouvemens, ni mêmes dans celles de l'union de l'esprit avec le corps & avec la Raison universelle. Car enfin dans la puissance souveraine que Dieu a donnée à Jesus-Christ comme homme, généralement sur toutes choses, & dans celle qu'ont les Anges sur ce qui regarde les biens & les maux temporels, Dieu ne

quitte que le moins qu'il est possible la simplicité de ses voïes & la généralité de sa Providence, parce qu'il ne communique sa puissance aux créatures, que par l'établissement de quelques loix générales. Suivez-moi, je vous prie.

XVI. Le pouvoir qu'ont les Anges n'est que sur les corps. Car s'ils agissent sur nos esprits, c'est à cause de l'union de l'ame & du corps. Or rien ne se fait dans les corps que par le mouvement; & il y a contradiction que les Anges puissent le produire comme causes véritables. Donc la puissance des Anges sur les corps, & sur nous par consequent, ne vient que d'une loi générale que Dieu s'est faite à lui-même, de remuer les corps à la volonté des Anges. Donc Dieu ne quitte point la généralité de sa Providence, lorsqu'il se sert du ministere des Anges pour gouverner les nations, puisque les Anges n'agissent que par l'efficace & en consequence d'une loi générale. Entretien VII. N. 6. &c.

Il faut dire la même chose de Jesus-Christ comme homme, comme Chef de l'Eglise, comme Souverain Prêtre des vrais biens. Sa puissance est infiniment plus grande que celle des Anges.

Elle s'étend à tout, jusques sur les esprits & sur les cœurs. Mais c'est par son intercession que nôtre Mediateur exerce son pouvoir : *semper vivens ad interpellandum pro nobis* : c'est par des desirs toûjours efficaces, parce qu'ils sont toûjours exaucez : *Ego autem sciebam quia semper me audis.* Ce n'est point à la vérité par une intercession morale, semblable à celle d'un homme qui intercede pour un autre ; mais par une intercession puissante & toûjours immanquable, en vertu de la loi générale que Dieu s'est faite de ne rien refuser à son Fils, par une intercession semblable à celle des desirs pratiques que nous formons de remuer le bras, de marcher, de parler. Car tous les desirs des créatures sont impuissans en eux-mêmes : ils ne sont efficaces que par la puissance divine : ils n'agissent point indépendemment : ce ne sont au fonds que des prieres. Mais comme Dieu est immuable dans sa conduite, & qu'il suit éxactement les loix qu'il a établies, nous avons la puissance de remuer le bras, & le Chef de l'Eglise celle de la sanctifier, parce que Dieu a établi en nôtre faveur les loix de l'union de l'ame & du corps ;

Heb. ch. 7: 25.

Joan. ch. 11: 42.

&c. qu'il a promis à son Fils d'exaucer tous ses desirs, selon ces paroles de Jesus-Christ lui-même : *Ego autem sciebam quia semper me audis... Rogabo Patrem & alium Paraclitum dabit vobis... Data est mihi omnis potestas in cælo & in terra* ; & selon celle que lui dit son Pere aprés sa Resurrection, expliquée par S. Pierre & par S. Paul : *Dominus dixit ad me filius meus es tu, ego hodie genui te : Postula à me, & dabo tibi gentes hæreditatem tuam.*

Joan. 11. 42. *Joan. 14. 16.* *Matth. 28.* *Act. 13. 33.* *Heb. 5. 5.* *Ps. 2.*

XVII. ARISTE. Je suis persuadé, Theodore, que les créatures n'ont point d'efficace propre, & que Dieu ne leur communique sa puissance que par l'établissement de quelques loix générales. J'ai la puissance de remuer le bras ; mais c'est en consequence des loix générales de l'union de l'ame & du corps ; & que Dieu étant immuable, il est constant dans ses decrets. Dieu a donné à l'Ange conducteur du peuple Juif la puissanee de le punir & de le récompenser, parce qu'il a voulu que les volontez de cet Ange fussent suivies de leurs effets. J'en demeure d'accord. Mais c'est Dieu lui-même qui ordonnoit à ce Ministre tout ce qu'il devoit faire. Dieu a donné à Jesus-Christ une

ſouveraine puiſſance. Mais il lui preſcrit tout ce qu'il doit faire. Ce n'eſt pas Dieu qui obéït aux Anges : ce ſont les Anges qui obéiſſent à Dieu. Et Jeſus-Chriſt nous apprend qu'il ne nous a rien dit de lui-même, & que ſon Pere lui a marqué tout ce qu'il avoit à nous dire. Jeſus-Chriſt intercede, mais c'eſt pour ceux que ſon Pere a prédeſtinez. Il diſpoſe de tout dans la maiſon de ſon Pere, mais il ne diſpoſe de rien de ſon chef. Ainſi Dieu quitte la généralité de ſa Providence. Car quoiqu'il execute les volontez de Jeſus-Chriſt & des Anges en conſequence des loix générales, il forme en eux toutes leurs volontez, & cela par des inſpirations particulieres. Il n'y a point pour cela de loi générale.

THEODORE. En êtes-vous bien certain, Ariſte? Aſſurément, ſi * Dieu ordonne en particulier à l'ame ſainte du Sauveur, & aux Anges, de former tous les deſirs qu'ils ont par rapport à nous, Dieu quitte en cela la généralité de ſa Providence. Mais, je vous prie, penſez-vous que l'Ange conducteur du peuple Juif avoit beſoin de beaucoup de lumiere pour le gouverner, & que le vrai Salomon ait dû être uni d'une

* *Tout cela eſt expliqué fort au long dans mes Réponſes à M. A. principalement dans la Réponſe à ſa Diſſertation & dans ma premiere Lettre touchant ſon III. Vol. des Réflexions.*

maniere particuliere à la Sagesse éternelle pour réüssir dans la construction de son grand ouvrage?

ARISTE. Oüi certainement.

THEODORE. Pourquoi cela? L'esprit le plus stupide & le moins éclairé peut réüssir aussi-bien que le plus sage des hommes, lorsqu'on lui marque tout ce qu'il doit faire, & la maniere dont il le doit faire, principalement si tout ce qu'il y a à faire ne consiste qu'à former certains desirs dans telles & telles circonstances. Or, selon vous, ni l'Ange conducteur du peuple, ni Jesus-Christ mêmes n'a rien desiré que son Pere ne lui ait ordonné en détail. Je ne voi donc pas qu'il ait eu besoin pour son ouvrage d'une sagesse extraordinaire. Mais de plus, dites-moi, je vous prie, en quoi consiste cette souveraine puissance que Jesus-Christ a reçûë.

ARISTE. C'est que tous ses desirs sont exaucez.

THEODORE. Mais, Ariste, si Jesus-Christ ne peut rien desirer que par un ordre exprés de son Pere: si ses desirs ne sont point en son pouvoir, comment sera-t-il capable de recevoir

quelque véritable pouvoir. Vous avez le pouvoir de remuer vôtre bras ; mais c'est qu'il dépend de vous de vouloir ou ne vouloir pas le remuer. Cessez d'être le maître de vos volontez, par cela seul vous perdrez tous vos pouvoirs. Est-ce que cela n'est pas évident ? Prenez donc garde, je vous prie, de ne point offenser la sagesse du Sauveur, & de ne le point priver de sa puissance. Ne lui ôtez pas la gloire qu'il doit retirer de la part qu'il a dans la construction du Temple éternel. S'il n'y a point d'autre part que de former des desirs impuissans commandez par des ordres particuliers, son ouvrage ne doit pas, ce me semble, lui faire beaucoup d'honneur.

XVIII. ARISTE. Non, Theodore. Mais aussi Dieu en retire davantage.

THEODORE. Si cela est, vous avez raison. Car Dieu doit retirer bien plus de gloire de la magnificence du Temple éternel, que le sage Salomon qui le construit. Mais voïons un peu. Comparons ensemble les deux principales manieres de la Providence divine, pour reconnoître celle qui est la plus digne des attributs divins. Selon la premiere, Dieu forme d'abord un tel des-

ſein indéperdemment des voïes de l'executer. Il en choiſit l'Architecte. Il le remplit de ſageſſe & d'intelligence. Outre cela il lui marque en détail tous les deſirs qu'il doit former, & toutes les circonſtances de ces deſirs. Et enfin il execute lui-même fort éxactement tous les deſirs qu'il a ordonnez que l'on formât. Voilà l'idée que vous avez de la conduite de Dieu, puiſque vous voulez qu'il forme par des volontez particulieres tous les deſirs de l'ame ſainte de Jeſus-Chriſt. Et voici l'idée que j'en ai. Je croi que Dieu, par ſa preſcience infinie, aïant prévû toutes les ſuites de toutes les loix poſſibles qu'il pouvoit établir, a uni ſon Verbe à telle nature humaine, & dans telles circonſtances, que l'ouvrage qui ſuivra de cette union, lui doit faire plus d'honneur, que tout autre ouvrage qui ſeroit produit par toute autre voïe. Dieu encore un coup aïant prévû qu'agiſſant dans l'humanité ſainte de nôtre Mediateur par des voïes tres-ſimples & tres-générales, je veux dire, par les plus dignes des attributs divins, elle devoit faire un tel uſage de ſa puiſſance, ou former avec une liberté parfaite une telle ſuite de deſirs, car

Voyez le 9. Entr. Nomb. 10. 11. 12.

Dieu laiſſe agir librement les cauſes libres, que ces deſirs étant exaucez, & meritant de l'être à cauſe de ſon ſacrifice, l'Egliſe future qui en devoit être formée ſeroit plus ample & plus parfaite, que ſi Dieu avoit choiſi toute autre nature dans toute autre circonſtance.

Comparez donc, je vous prie, l'idée que vous avez de la Providence avec la mienne. Laquelle des deux marque plus de ſageſſe & de preſcience ? La mienne porte le caractere de la qualité la plus impénétrable de la Divinité, qui eſt de prévoir les actes libres de la créature dans toutes ſortes de circonſtances. Selon la mienne, Dieu ſe ſert auſſi heureuſement des cauſes libres que des cauſes néceſſaires pour l'execution de ſes deſſeins. Selon la mienne, Dieu ne forme point aveuglément ſes ſages deſſeins. Avant que de les former, je parle humainement, il compare tous les ouvrages poſſibles avec tous les moïens poſſibles de les executer. Selon la mienne, Dieu doit retirer une gloire infinie de la ſageſſe de ſa conduite : mais ſa gloire n'ôte rien à celle des cauſes libres, auſquelles il communique ſa puiſſance

ſans les priver de leur liberté. Dieu leur donne part à la gloire de ſon ouvrage & du leur, en les laiſſant agir librement ſelon leur nature ; & par ce moïen il augmente la ſienne. Car il eſt infiniment plus difficile d'executer ſurement ſes deſſeins par des cauſes libres, que par des cauſes néceſſaires, ou néceſſitées, ou invinciblement déterminées par des ordres exprés & des expreſſions invincibles.

ARISTE. Je conviens, Theodore, qu'il y a plus de ſageſſe, & que Dieu tire plus de gloire, & mêmes l'humanité ſainte de nôtre Mediateur, ſelon cette idée de la Providence, que ſelon aucune autre.

THEODORE. Vous pourriez ajoûter que ſelon cette idée, on comprend fort bien comment Jeſus-Chriſt n'a point reçû inutilement une puiſſance ſouveraine ſur toutes les nations, & pourquoi il falloit unir ſon humanité ſainte avec la ſageſſe éternelle, afin qu'il executât heureuſement ſon ouvrage. Mais il ſuffit que vous conveniez, qu'une de ces deux Providences eſt plus ſage que l'autre : car il faudroit être bien impie pour attribuer à Dieu celle

qui paroît la moins digne de ses attributs.

XIX. ARISTE. Je me rends, Theodore. Mais expliquez-moi, je vous prie, d'où vient que Jesus-Christ dit lui-même, qu'il execute fidélement les
Jean 8: 29. volontez de son Pere. *Quæ placita sunt ei facio semper*, dit-il : & dans un autre
Jean 12: 49. 50. endroit : *Ego ex me ipso non sum locutus, sed qui misit me Pater, ipse mihi mandatum dedit quid dicam & quid loquar. Et scio quia mandatum ejus vita æterna est. Quæ ergo ego loquor, sicut dixit mihi Pater, sic loquor.* Comment accorder ces passages, & quantité d'autres semblables, avec ce sentiment, que Dieu ne forme point par des volontez particulieres tous les desirs de la volonté humaine de Jesus-Christ ? Cela m'embarrasse un peu.

THEODORE. Je vous avoüe, Ariste, que je ne comprens pas seulement comment ces passages peuvent vous embarrasser. Quoi donc ! est-ce que vous ne sçavez pas que le Verbe divin, dans lequel subsiste l'humanité sainte du Sauveur, est la loi vivante du Pere Eternel, & qu'il y a mêmes contradiction que la volonté humaine de Jesus-Christ s'écarte jamais de cette

loi ? Dites-moi, je vous prie, lorſque vous donnez l'aumône, n'êtes-vous pas certain que vous faites la volonté de Dieu : & ſi vous êtiez bien aſſuré que vous n'avez jamais fait que de bonnes œuvres, ne pourriez-vous pas dire ſans crainte, *quæ placita ſunt ei, facio ſemper ?*

ARISTE. Il eſt vrai. Mais il y auroit toûjours bien de la difference.

THEODORE. Fort grande aſſurément. Car comment ſçavons-nous que nous faiſons la volonté de Dieu en donnant l'aumône ? C'eſt peut-être que nous avons lû dans la Loi écrite, que Dieu nous ordonne de ſecourir les miſerables ; ou que rentrant en nous-mêmes pour conſulter la Loi divine, nous avons trouvé dans ce Code éternel, ainſi que l'appelle ſaint Auguſtin, que telle eſt la volonté de l'Etre infiniment parfait. Sçachez donc, Ariſte, que le Verbe divin eſt la loi de Dieu même, & la regle inviolable de ſes volontez ; que c'eſt-là que ſe trouvent tous les Commandemens divins. *In Verbo unigenito Patris eſt omne mandatum*, dit ſaint Auguſtin.* Sçachez que tous les eſprits, les uns plus, les autres moins, ont la liberté de conſulter cette Loi. Sçachez

que leur attention est la cause occasionnelle qui leur en explique tous les Commandemens en consequence des loix générales de leur union avec la Raison. Sçachez qu'on ne peut rien faire qui ne soit agréable à Dieu, lorsqu'on observe éxactement ce que l'on y trouve écrit. Sçachez sur tout que l'humanité sainte du Sauveur est unie plus étroitement à cette Loi, que la plus éclairée des intelligences; & que c'est par elle que Dieu a voulu nous en expliquer les obscuritez. Mais prenez garde qu'il ne l'a pas privée de sa liberté, ou du pouvoir de disposer de cette attention, qui est la cause occasionnelle de nos connoissances. Car assurément l'ame sainte de Jesus, quoique sous la direction du Verbe, a le pouvoir de penser à ce qui lui plaît pour executer l'ouvrage pour lequel Dieu l'a choisie, puisque Dieu par sa qualité de Scrutateur des cœurs se sert aussi heureusement des causes libres, que des causes nécessaires pour l'execution de ses desseins.

Confess. l.13. c 15. *Mandatum Patris ipse est Filius. Quomodo enim non est mandatum Patris, quod est Verbum Patris?* August. Serm. 140. De Verbis Evang. N. 6. *Voyez I. Lettre touchant le 2. & le 3. Vol. des Réfl. de M. A. & la Réponse à sa Dissertation, & la I. Lettre que j'ai écrite touchant les siennes.*

XX. Ne pensez pas néanmoins, Ariste, que Dieu ne quitte jamais la généralité de sa conduite à l'égard de l'humanité de Jesus-Christ, & qu'il ne forme

forme les desirs de cette ame sainte qu'en consequence des loix générales de l'union qu'elle a avec le Verbe. Lorsque Dieu prévoit que nôtre Mediateur, entre une infinité de bonnes œuvres qu'il découvre dans le Verbe en consequence de son attention, doit faire le choix dont les suites sont les meilleures qui puissent être : alors Dieu qui ne quitte jamais sans raison la simplicité de ses voïes, ne le détermine point par des volontez particulieres à faire ce qu'il prévoit qu'il fera suffisamment par l'usage de sa liberté en consequence des loix générales. Mais lorsque l'ame sainte du Sauveur, à cause des comparaisons infinies & infiniment infinies des combinaisons de tous les effets, qui sont ou qui seront des suites de ses desirs, pourroit bien choisir entre plusieurs bonnes œuvres, car il n'en peut faire que de bonnes, celles qui paroissent les meilleures, & dont les suites néanmoins ne seroient pas si avantageuses à son ouvrage : alors si Dieu retire plus de gloire de la beauté de l'ouvrage que de la simplicité des voïes, il la quitte cette simplicité, & il agit d'une maniere particuliere & extraordi-

naire dans l'humanité du Sauveur, afin qu'elle veüille précisément ce qui l'honorera le plus. Mais quoiqu'il agisse en elle de cette maniere, je croi qu'il ne la détermine jamais par des impressions invincibles de sentiment, quoique toûjours infaillibles, afin qu'elle ait aussi le plus de part qu'il est possible à la gloire de son ouvrage. Car cette conduite qui fait honneur à la liberté & à la puissance de Jesus-Christ, est encore plus glorieuse à Dieu que toute autre, puisqu'elle exprime sa qualité de Scrutateur des cœurs, & témoigne hautement qu'il sçait se servir aussi heureusement des causes libres que des causes nécessaires pour l'execution de ses desseins.

ARISTE. Je comprens, Theodore, parfaitement vôtre pensée. Vous voulez que Dieu ne quitte jamais sans de grandes raisons la simplicité & la généralité de ses voïes, afin que sa Providence ne ressemble point à celle des intelligences bornées. Vous voulez que sa prescience soit le fondement de la prédestination mêmes de Jesus-Christ; & que s'il a uni son Verbe à telle nature & dans telles circonstances, c'est qu'il a prévû que l'ouvrage qui devoit

ſuivre de cette prédeſtination, laquelle eſt la cauſe & le fondement de celle de tous les Elûs, en conſequence des loix générales qui font l'Ordre de la Grace; que cet ouvrage, dis-je, ſeroit le plus beau qui ſe puiſſe produire par les voïes les plus divines. Vous voulez que l'ouvrage & les voïes jointes enſemble; tout cela ſoit plus digne de Dieu, que tout autre ouvrage produit par toute autre voïe.

XXI. THEODORE. Oüi, Ariſte, je le veux, par ce principe, que Dieu ne peut agir que pour lui, que par l'amour qu'il ſe porte à lui-même, que par ſa volonté, qui n'eſt point comme en nous une impreſſion qui lui vienne d'ailleurs, & qui le porte ailleurs; en un mot que pour ſa gloire, que pour exprimer les perfections divines qu'il aime invinciblement, qu'il ſe glorifie de poſſeder, & dans leſquelles il ſe complait par la néceſſité de ſon Etre. Il veut que ſon ouvrage porte par ſa beauté & par ſa magnificence le caractere de ſon excellence & de ſa grandeur, & que ſes voïes ne démentent point ſa ſageſſe infinie & ſon immutabilité. S'il y a des défauts dans ſon ouvrage, des monſtres

parmi les corps, & une infinité de pécheurs & de damnez : c'est qu'il ne peut y avoir de défauts dans sa conduite ; c'est qu'il ne doit pas former ses desseins indépendemment des voïes. Il a fait pour la beauté de l'Univers & pour le salut des hommes, tout ce qu'il peut faire, non absolument, mais agissant comme il doit agir, agissant pour sa gloire selon tout ce qu'il est. Il aime toutes choses à proportion qu'elles sont aimables. Il veut la beauté de son ouvrage, & que tous les hommes soient sauvez : il veut la conversion de tous les pécheurs : mais il aime davantage sa sagesse, il l'aime invinciblement, il la suit inviolablement. L'ordre immuable de ses divines perfections, voilà sa loi & la regle de sa conduite : loi qui ne lui défend pas de nous aimer, & de vouloir que toutes ses créatures soient justes, saintes, heureuses & parfaites : mais loi qui ne lui permet pas de quitter à tous momens pour des pécheurs la généralité de ses voïes. Sa Providence porte assez de marques de sa bonté pour les hommes. Souffrons, réjoüissons-nous qu'elle exprime aussi tous ses autres attributs.

THEOTIME. Hé bien, Ariſte, que penſez-vous de la Providence divine ?

ARISTE. Je l'adore & je m'y ſoûmets.

THEODORE. Il faudroit, Ariſte, des diſcours infinis pour vous faire conſiderer toutes les beautez de cette Providence adorable, & pour en faire remarquer les principaux traits dans ce que nous voïons arriver tous les jours. Mais je vous ai, ce me ſemble, ſuffiſamment expliqué le principe. Suivez-le de prés, & vous comprendrez aſſurément que toutes ces contradictions qui font pitoyablement triompher les ennemis de la Providence, ſont autant de preuves qui démontrent ce que je viens de vous dire.



XIII. ENTRETIEN.

Qu'il ne faut point critiquer la maniere ordinaire de parler de la Providence. Quelles sont les principales loix generales par lesquelles Dieu gouverne le monde. De la Providence de Dieu dans l'infaillibilité qu'il conserve à son Eglise.

I. ARISTE. Ah, Theodore ! que l'idée que vous m'avez donnée de la Providence me paroît belle & noble, mais de plus quelle est féconde & lumineuse, qu'elle est propre à faire taire les libertins & les impies ! Jamais principe n'eut plus de suites avantageuses à la Religion & à la Morale. Qu'il répand de lumieres, qu'il dissipe de difficultez cet admirable principe ! Tous ces effets qui se contredisent dans l'Ordre de la Nature & dans celui de la Grace, ne marquent nulle contradiction dans la cause qui les produit : ce sont au contraire autant de preuves évidentes de l'uniformité de sa conduite. Tous ces maux qui nous affligent, tous ces dé-

ſordres qui nous choquent, tout cela s'accorde aiſément avec la ſageſſe, la bonté, la juſtice de celui qui regle tout. Je voulois qu'on arrachât les méchans qui vivent parmi les bons : mais j'attens en patience la conſommation des ſiécles, le jour de la moiſſon, ce grand jour deſtiné à rendre à chacun ſelon ſes œuvres. Il faut que l'ouvrage de Dieu s'execute par des voïes qui portent le caractere de ſes attributs. J'admire preſentement le cours majeſtueux de la Providence générale.

THEODORE. Je voi bien, Ariſte, que vous avez ſuivi de prés & avec plaiſir le principe que je vous ai expoſé ces jours-ci, car vous en paroiſſez encore tout émû. Mais l'avez-vous bien ſaiſi, vous en êtes-vous bien rendu le maître ? C'eſt de quoi je doute encore, car il eſt bien difficile que depuis ſi peu de tems vous l'aïez aſſez medité pour vous en mettre en pleine poſſeſſion. Faites-nous part, je vous prie, de quelques-unes de vos réfléxions, afin de me délivrer de mon doute, & que je ſois en repos. Car plus les principes ſont utiles, plus ils ſont féconds, plus eſt-il dangereux de ne les prendre pas tout-à-fait bien.

II. ARISTE. Je le croi ainsi, Theodore. Mais ce que vous nous avez dit est si clair, vôtre maniere d'expliquer la Providence s'accorde si parfaitement avec l'idée de l'Etre infiniment parfait, & avec tout ce que nous voïons arriver, que je sçai bien qu'elle est véritable. Que je sens de joïe de me voir délivré du préjugé dans lequel je voi que donne le commun du monde, & mêmes bien des Philosophes! Dés qu'il arrive quelque malheur à un méchant homme, ou connu pour tel, chacun juge aussi-tôt des desseins de Dieu, & décide hardiment que Dieu l'a voulu punir. Mais s'il arrive, ce qui n'arrive que trop, qu'un fourbe, qu'un scelerat réussisse dans ses entreprises, ou qu'un homme de bien succombe à la calomnie de ses ennemis; est-ce que Dieu veut punir celui-ci, & récompenser celui-là? Nullement. C'est, disent les uns, que Dieu veut éprouver la vertu de cet homme de bien; & les autres, que c'est un malheur qu'il a seulement permis, & qu'il n'a pas eu dessein de causer. Je trouve que ces peuples qui font gloire de haïr & de mépriser les pauvres, sur ce principe, que Dieu lui-même

même haït & méprise les miserables, puisqu'il les laisse dans leurs miseres, raisonnent plus consequemment. De quoi s'avise-t'on de juger des desseins de Dieu ? Ne devroit-on pas comprendre qu'on n'y connoît rien, puisqu'on se contredit à tous momens ?

THEODORE. Est-ce là, Ariste, comment vous prenez mes principes ? Est-ce là l'usage que vous en faites ? Je trouve que ceux que vous condamnez ont plus de raison que vous.

ARISTE. Comment, Theodore ! Je pense que vous raillez, ou que vous voulez vous divertir à me contredire.

THEODORE. Nullement.

ARISTE. Quoi donc ! est-ce que vous approuvez l'impertinence de ces Historiens passionnez, qui aprés avoir raconté la mort d'un Prince, jugent des desseins de Dieu sur lui selon leur passion & les interêts de leur nation ? Il faut bien que les Ecrivains Espagnols, ou les François aïent tort; ou peut-être les uns & les autres, lorsqu'ils décrivent la mort de Philippes II. Ne faut-il pas que les Rois meurent aussi bien que nous ?

THEODORE. Ces Historiens ont

tort : mais vous n'avez pas raison. Il ne faut pas juger que Dieu a dessein de faire du mal à un Prince ennemi que nous haïssons. Cela est vrai. Mais on peut, & on doit croire qu'il a dessein de punir les méchans, & de récompenser les bons. Ceux qui jugent de Dieu sur l'idée qu'ils ont de la justice éxacte de l'Etre infiniment parfait, en jugent bien ; & ceux qui lui attribuënt des desseins qui favorisent leurs inclinations dereglées, en jugent tres-mal.

III. ARISTE. Il est vrai : mais c'est une des suites des loix naturelles, que tel soit accablé sous les ruïnes de sa maison ; & le plus homme de bien n'en auroit pas échapé.

THEODORE. Qui en doute ? Mais avez-vous déja oublié que c'est Dieu qui a établi ces loix naturelles. La fausse idée d'une nature imaginaire vous occupe encore quelque peu l'esprit, & vous empêche de bien prendre le principe que je vous ai expliqué. Prenez donc garde. Puisque c'est Dieu qui a établi les loix naturelles, il a dû combiner le Physic avec le Moral, de maniere que les suites de ces loix soient les meilleures qui puissent être, je veux

dire les plus dignes de sa justice & de sa bonté, aussi-bien que de ses autres attributs. Ainsi on a raison de dire, que la mort terrible d'un brutal & d'un impie est un effet de la vengeance divine. Car quoique cette mort ne soit communément qu'une suite des loix naturelles que Dieu a établies, il ne les a établies que pour de semblables effets. Mais s'il arrive quelque malheur à un homme de bien dans le tems qu'il va faire une bonne œuvre, on ne doit pas dire que Dieu l'a voulu punir, parce que Dieu n'a pas établi des loix générales en vûë de semblables effets. On doit dire, ou que Dieu l'a permis ce malheur, à cause que c'est une suite naturelle de ces loix qu'il a établies pour de meilleurs effets; ou qu'il a eu dessein par là d'éprouver cet homme de bien, & de lui faire meriter sa récompense. Car entre les motifs que Dieu a eus de combiner de telle & telle maniere le Physic avec le Moral, il faut assurément mettre en compte les grands biens que Dieu a prévû que par le secours de sa grace nous tirerions de nos miseres presentes.

Ainsi les hommes ont raison d'attri-

buer à la justice de Dieu les maux qui arrivent aux méchans. Mais je croi qu'ils se trompent en deux manieres. La premiere, c'est qu'ils ne font de ces jugemens que dans les punitions extraordinaires, & qui leur frappent l'esprit. Car si un scelerat meurt de la fiévre, ils ne jugent pas ordinairement que c'est une punition de Dieu. Il faut pour cela qu'il meure d'un coup de foudre, ou par la main du bourreau. La seconde, c'est qu'ils s'imaginent que les punitions remarquables sont des effets d'une volonté particuliere de Dieu. Autre faux jugement, qui ôtant à la Providence divine sa simplicité & sa généralité, en efface le caractere de la prescience infinie & de l'immutabilité. Car assurément il faut infiniment plus de sagesse pour combiner le Physic avec le Moral; de maniere que tel se trouve justement puni de ses violences en consequence de l'enchaînement des causes, que de le punir par une Providence particuliere & miraculeuse.

ARISTE. C'est ainsi, Theodore, que je le comprens. Mais ce que vous dites-là ne justifie pas la temerité de ceux qui jugent hardiment des desseins

de Dieu dans tout ce qu'ils voïent arriver.

IV. THEODORE. Je ne pretens pas aussi qu'ils aïent toûjours raison. Je dis seulement qu'ils ont raison, quand leurs jugemens sont exempts de passion & d'interêt, & qu'ils sont appuïez sur l'idée que nous avons tous de l'Etre infiniment parfait. Encore ne pretens-je pas qu'ils fassent bien de dire trop affirmativement, que Dieu a eu tel ou tel dessein. Par exemple, il me paroît certain qu'un des motifs de l'établissement des loix générales a été telle affliction de tel homme de bien, si Dieu a prévû que ce lui seroit un grand sujet de merite. Ainsi Dieu a voulu cette affliction, qui nous paroît à nous autres, qui n'en prévoïons pas les suites, ne pas s'accorder avec sa bonté. Ceux donc qui décident que Dieu a seulement permis que tel malheur arrivât à tel, font un faux jugement. Mais que voulez-vous, Ariste? Il vaut mieux laisser aux hommes, prévenus comme ils sont de leur nature imaginaire, la liberté de juger trop affirmativement des desseins de Dieu, que de les critiquer sur la contradiction de leurs jugemens touchant

des effets qui paroissent contredire les attributs divins. Qu'importe que les esprits se contredisent & s'embarrassent selon leurs fausses idées, pourvû qu'au fonds on ne se trompe point dans les choses essentielles ? Pourvû que les hommes ne donnent point à Dieu des desseins contraires à ses attributs, & qu'ils ne le fassent point agir pour favoriser leurs passions, je croi qu'il faut les écouter paisiblement. Au lieu de les embarrasser par des contradictions qui selon leurs principes sont inexpliquables, la charité veut qu'on reçoive ce qu'ils disent, pour les affermir dans l'idée qu'ils ont de la Providence, puisqu'ils ne sont point en état d'en avoir une meilleure. Car il vaut encore mieux attribuer à Dieu une Providence humaine, que de croire que tout se fait au hazard. Mais de plus ils ont raison dans le fonds. Tel impie est mort : on peut dire hardiment que Dieu a eu dessein de le punir. On auroit encore plus de raison de dire que Dieu a voulu empêcher qu'il ne corrompît les autres, parce qu'effectivement Dieu veut toûjours par les loix générales qu'il a établies faire tout le bien qui se peut. Tel

homme de bien eſt mort avant l'âge, lorſqu'il alloit ſecourir un miſerable : on ne doit point craindre de juger, quand mêmes il auroit été frappé de la foudre, que Dieu l'a voulu récompenſer. On peut dire de lui ce que l'Ecriture dit d'Hénoch : *Raptus eſt ne malitia muraret intellectum ejus, aut ne fictio deciperet animam illius.* La mort l'a enlevé, de peur que le ſiécle ne lui corrompît l'eſprit & le cœur. C'eſt que tous ces jugemens ſont conformes à l'idée que nous avons de la juſtice & de la bonté de Dieu, & qu'ils s'accordent aſſez bien avec les deſſeins qu'il a eus, lorſqu'il a établi les loix générales qui reglent le cours ordinaire de ſa Providence. Ce n'eſt pas qu'on ne ſe trompe ſouvent dans ces jugemens. Car apparemment tel ou tel homme de bien qui eſt mort jeune, auroit encore acquis de plus grands merites, & converti bien des pecheurs, s'il eût vécû plus longtems dans les circonſtances où il ſe ſeroit trouvé en conſequence des loix générales de la Nature & de la Grace. Mais ces ſortes de jugemens, quoiqu'un peu temeraires ou hardis, n'ont point de mauvais effets : & ceux qui les font

ne pretendent point tant qu'on les croïé véritables, qu'on adore la ſageſſe & la bonté de Dieu dans le gouvernement du monde.

ARISTE. Je vous entens, Theodore. Il vaut mieux que les hommes parlent mal de la Providence, que de n'en parler jamais.

THEODORE. Non, Ariſte. Mais il vaut mieux que les hommes parlent ſouvent de la Providence ſelon leurs foibles idées, que de n'en parler jamais. Il vaut mieux que les hommes parlent de Dieu humainement, que de n'en dire jamais rien. Il ne faut jamais mal parler ni de Dieu, ni de ſa Providence. Cela eſt vrai Mais il nous eſt permis de bégayer ſur ces matieres ſi relevées, pourvû que ce ſoit ſelon l'analogie de la foi. Car Dieu ſe plaiſt dans les efforts que nous faiſons pour raconter ſes merveilles. Croïez-moi, Ariſte; on ne peut gueres plus mal parler de la Providence, que de n'en dire jamais rien.

THEOTIME. Voudriez-vous, Ariſte, qu'il n'y eût que les Philoſophes qui parlaſſent de la Providence, & entre les Philoſophes que ceux qui en ont l'idée que vous en avez maintenant?

V. ARISTE. Je voudrois, Theotime, que les hommes ne parlassent jamais de la Providence d'une maniere propre à faire croire aux simples, que les méchans ne réüssissent jamais dans leurs entreprises. Car la prosperité des impies est un fait si constant, que cela peut jetter, & que cela jette souvent de la défiance dans les esprits. Si les biens & les maux temporels étoient à peu prés reglez suivant les mérites, & la confiance en Dieu, la maniere dont on parle ordinairement de la Providence n'auroit point de mauvaises suites. Mais prenez-garde : la plûpart des hommes, & ceux-là principalement qui ont le plus de pieté, tombent dans de tres-grands malheurs ; parce qu'au lieu de se servir dans leurs besoins des moïens sûrs que leur fournit la Providence générale, ils tentent Dieu dans l'esperance trompeuse d'une Providence particuliere. S'ils ont un procés, par exemple, ils négligent de faire les écritures nécessaires pour instruire les Juges de la justice de leur cause. S'ils ont des ennemis ou des envieux qui leur dressent des embusches ; au lieu de veiller sur eux pour découvrir leurs des-

ſeins, ils s'attendent que Dieu ne manquera pas de les proteger. Les femmes qui ont un mari fâcheux, au lieu de le gagner par la patience & l'humilité, vont en faire leurs plaintes à tous les gens de bien qu'elles connoiſſent, & le recommander à leurs prieres. On n'obtient pas toûjours par ce moïen ce qu'on deſire & ce qu'on eſpere : & alors on ne manque gueres de murmurer contre la Providence, & d'entrer dans des ſentimens qui offencent les perfections divines. Vous ſçavez, Theotime, les funeſtes effets que produit dans l'eſprit des ſimples une Providence mal entenduë, & que c'eſt principalement de là que la ſuperſtition tire ſon origine : ſuperſtition qui cauſe dans le monde une infinité de maux.

THEOTIME. Je vous avoüe, Ariſte, qu'il ſeroit à ſouhaiter que tous les hommes euſſent une juſte idée de la Providence divine. Mais je vous ſoûtiens avec Theodore, que cela n'étant pas poſſible, il vaut mieux qu'ils en parlent comme ils font, que de n'en rien dire du tout. L'idéé qu'ils en ont, toute fauſſe qu'elle eſt, & mêmes cette pente naturelle qui fait que les eſprits ſe por-

tent à la ſuperſtition, leur eſt fort avantageuſe dans l'état où ils ſont, car cela les empêche de tomber dans mille déſordres. Quand vous y aurez bien penſé, je croi que vous en demeurerez d'accord. Tel perd ſon procés pour avoir négligé les voïes naturelles de le gagner. Qu'importe, Ariſte? La perte de ſon bien ſera peut-être la cauſe de ſon ſalut. Aſſurément, ſi ce n'eſt point la pareſſe & la négligence qui l'ont porté à laiſſer tout là, mais un ſaint mouvement de confiance en Dieu, & la crainte d'entrer dans un eſprit de chicane & de perdre ſon tems aſſez inutilement; ſi cela eſt, il a gagné ſon procés devant Dieu, quoiqu'il l'ait peut-être perdu devant les hommes. Car il lui reviendra plus de profit d'un procés perdu de cette maniere, que gagné d'une autre avec dépens, dommages & interêts.

VI. Nous ſommes Chrêtiens, Ariſte, nous avons droit aux vrais biens : le Ciel eſt maintenant ouvert, & Jeſus-Chriſt nôtre Précurſeur & nôtre Chef y eſt déja entré pour nous. Ainſi Dieu ne récompenſe plus, comme autrefois, nôtre confiance en lui par l'abondance

des biens temporels. Il en a de meilleurs pour ses enfans adoptez en Jesus-Christ. Ce tems est passé avec la loi. L'Alliance ancienne & figurative de la nouvelle est maintenant abrogée. Si nous étions Juifs, j'entens des Juifs charnels, nous aurions ici-bas une récompense proportionnée à nos mérites : encore un coup, je dis des Juifs charnels. Car les Juifs Chrêtiens ont eu part à la Croix de Jesus-Christ, avant que d'avoir part à sa gloire. Mais nous avons de meilleures esperances qu'eux, *meliorem & manentem substantiam*, fondées sur une meilleure alliance & de meilleures victimes : *Melioris testamenti sponsor factus est Jesus* ... *Melioribus hostiis quàm istis.*

Heb. 10: 34. Ibid. 7: 22. 9: 23.

La prosperité des méchans ne doit plus étonner que les Chrêtiens Juifs, que les Mahometans, que ceux qui ne sçavent pas la difference qu'il y a entre les deux Alliances, entre la grace de l'Ancien Testament & celle du Nouveau, entre les biens temporels que Dieu distribuoit aux Juifs par le ministere des Anges, & les vrais biens que Dieu donne à ses enfans par nôtre Chef & nôtre Mediateur Jesus-Christ. On croit que les hommes doivent être miserables à

proportion qu'ils ſont criminels. Il eſt vrai : mais dans le fonds on a raiſon de le croire, car cela arrivera tôt ou tard. Il n'y a point de Chrêtien qui ne ſçache, que le jour viendra auquel Dieu rendra à chacun ſelon ſes œuvres. La proſperité des méchans ne peut donc ébranler que ceux qui manquent de foi, & qui ne reconnoiſſent point d'autres biens que ceux de la vie preſente. Ainſi, Ariſte, l'idée confuſe & imparfaite de la Providence qu'ont la plûpart des hommes, ne produit point tant de mauvais effets que vous le penſez dans les vrais Chrêtiens, quoiqu'elle trouble l'eſprit, & qu'elle inquiéte extrêmement le commun des hommes, qui remarquent ſouvent qu'elle ne s'accorde pas avec l'experience. Mais il vaut mieux qu'ils en aïent cette idée, que de n'en avoir point du tout ; ce qui arriveroit peu à peu, s'ils la laiſſoient effacer de leur eſprit par un ſilence pernicieux.

ARISTE. Je vous avouë, Theotime, que la foi empêche ſouvent qu'on ne tire des conſequences impies de la proſperité des méchans & des afflictions des gens de bien. Mais comme la foi n'eſt

pas si sênsible que l'experience continuelle de ces évenemens fâcheux, elle n'empêche pas toûjours que l'esprit ne s'ébranle & ne se défie de la Providence. De plus les Chrétiens ne suivent presque jamais les principes de leur Religion : ils parlent des biens & des maux comme les Juifs charnels. Quand un pere exhorte son fils à la vertu, il ne craint point de lui dire, que s'il est homme de bien, toutes ses entreprises réüssiront. Croïez-vous que son fils pense aux vrais biens ? Helas ! peut-être que le pere n'y pensa jamais lui-même. Cependant les libertins qui remarquent avec soin les contradictions de tous ces discours qu'on fait sans réfléxion sur la Providence, ne manquent pas d'en tirer des preuves de leur impieté ; & elles sont si sensibles ces preuves, & si palpables, qu'il suffit qu'ils les proposent pour ébranler les gens de bien, & pour renverser ceux que la foi ne
Luc. 13: 4. soûtient point. *Pensez-vous*, dit Jesus-Christ, *que ces dix-huit personnes qui furent écrasées sous les ruïnes de la tour de Siloë, fussent plus criminelles ou plus redevables à la justice de Dieu, que les autres habitans de Jerusalem? Non*, dit-il, *mais*

vous perirez tous si vous ne faites pénitence. Voilà comme il faut parler aux hommes pour leur apprendre qu'en cette vie les plus miserables ne sont pas pour cela les plus criminels ; & que ceux qui vivent dans l'abondance, au milieu des plaisirs & des honneurs, ne sont pas pour cela plus cheris de Dieu, ni protegez d'une Providence plus particuliere.

VII. THEOTIME. Oüi, Ariste. Mais tout le monde n'est pas toûjours en état de goûter cette vérité. *Durus est hic sermo.* Les charnels, ceux qui ont encore l'esprit Juif, n'y comprennent rien. Il faut parler aux hommes selon leur portée, & s'accommoder à leur foiblesse pour les gagner peu à peu. Il faut conserver soigneusement dans leur esprit l'idée de la Providence telle qu'ils sont capables de l'avoir. Il faut leur promettre le centuple : qu'ils l'entendent comme ils pourront selon les dispositions de leur cœur. Les charnels l'entendront mal, il est vrai : mais il vaut encore mieux qu'ils croïent que la vertu sera mal récompensée, que de ne l'être point du tout. Elle le sera mêmes parfaitement bien selon leurs fausses

idées. Quelque libertin leur fera remarquer qu'on leur fait de vaines promesses. Je le veux. Mais peut-être cela servira-t'il à leur faire comprendre qu'ils se trompent eux-mêmes, & que les biens qu'ils estiment si fort sont bien peu de chose, puisque Dieu les distribuë si mal à leur gré, & selon leurs préjugez. Assurément, Ariste, on ne peut gueres trop parler de la Providence, quand mêmes on n'y connoîtroit rien. Car cela réveille toûjours dans l'esprit cette pensée, qui est le fondement de toutes les Religions, qu'il y a un Dieu qui récompense & qui punit. L'idée confuse de la Providence est aussi utile que celle que vous en avez, pour porter à la vertu le commun des hommes. Elle ne peut éclaircir les difficultez des impies : on ne peut la défendre sans tomber dans un nombre infini de contradictions. Cela est vrai. Mais c'est de quoi les simples ne s'embarrassent gueres. La foi les soûtient ; & leur simplicité, leur humilité les met à couvert contre les attaques des libertins. Ainsi je croi que dans les discours faits pour tout le monde, il faut parler de la Providence selon l'idée la plus commune :

&

& ce que Theodore nous a appris, il faut le garder pour faire taire les prétendus esprits forts, & pour rassurer ceux qui se trouveroient ébranlez par la consideration des effets qui paroissent contredire les perfections divines. Encore doit-on supposer qu'ils soient capables de l'attention necessaire pour suivre vos principes: car autrement ce seroit bien le plus court, s'ils étoient Chrêtiens, de les arrêter uniquement par l'autorité de l'Ecriture.

ARISTE. Je me rends, Theotime. Il faut parler aux hommes selon leurs idées, lorsqu'ils ne sont point en état d'approfondir les matieres. Si on critiquoit le sentiment confus qu'ils ont de la Providence, on leur seroit peut-être un sujet de chûte. Il seroit facile de les embarrasser par les contradictions où ils tombent. Mais il seroit fort difficile de les délivrer de leur embarras. Car il faut trop d'application pour reconnoître & pour suivre les vrais principes de la Providence. Je le comprens, Theotime, & je pense que c'est principalement pour cela que Jesus-Christ & les Apôtres ne nous ont point enseigné formellement les principes de rai-

ſon dont les Theologiens ſe ſervent pour apppuïer les véritez de la foi. Ils ont ſuppoſé que les perſonnes éclairées ſçauroient ces principes, & que les ſimples, qui ſe rendent uniquement à l'autorité, n'en auroient pas beſoin, & qu'ils pourroient mêmes en être choquez & les prendre mal, faute d'application & d'intelligence. Je ſuis donc bien reſolu de laiſſer aux hommes la liberté de parler à leur maniere de la Providence, pourvû qu'ils ne diſent rien qui bleſſe ouvertement les attributs divins; pourvû qu'ils ne donnent pas à Dieu des deſſeins injuſtes & bizarres, & qu'ils ne le faſſent point agir pour ſatisfaire leurs inclinations déreglées. Mais pour les Philoſophes, & ſur tout certains pretendus eſprits forts, aſſurément je ne ſouffrirai pas leurs impertinentes railleries. J'eſpere que j'aurai mon tour, & que je les embarraſſerai fort. Ils m'ont quelquefois réduit au ſilence, mais je les obligerai bien à ſe taire. Car j'ai maintenant de quoi répondre à tout ce qu'ils m'ont objecté de plus ſpecieux & de plus fort.

VIII. THEODORE. Prenez-garde, Ariſte, que la vanité & l'amour

propre n'animent un peu vôtre zele. Ne cherchez point d'adversaires pour avoir la gloire & le plaisir de les vaincre. C'est la vérité qu'il faut faire triompher de ceux qui l'ont combatuë. Si vous prétendez les confondre, vous ne les gagnerez pas, & peut-être qu'ils vous confondront encore. Car, je le veux, vous avez de quoi les obliger au silence; mais c'est supposé qu'ils veulent entendre raison: ce qu'assurément ils ne feront pas, quand ils sentiront que vous voulez l'emporter. S'ils vous raillent, ils auront les rieurs de leur côté. S'ils s'effraïent, ils répandront la fraïeur dans les esprits. Vous serez seul avec vos principes, ausquels personne ne comprendra rien. Je vous conseille donc, Ariste, de prendre en particulier ces personnes que vous avez en vûë, & de leur proposer vôtre sentiment, comme pour apprendre d'eux ce que vous devez en croire. Il faudra pour vous répondre qu'ils s'appliquent à l'examiner, & peut-être que l'évidence les convaincra. Prenez-garde sur tout qu'ils ne s'imaginent pas que vous les joüez. Parlez en disciple de bonne foi, afin qu'ils ne reconnoissent point vôtre

charitable dissimulation. Mais lorsque vous aurez reconnu que la vérité les pénetre, alors combattez-la sans craindre qu'ils l'abandonnent. Ils la regarderont comme un bien qui leur appartient, & qu'ils auront acquis par leur application & par leur travail. Ils prendront interest dans sa défense ; non peut-être qu'ils l'aiment véritablement, mais parce que leur amour propre y trouvera son compte. Ainsi vous les engagerez dans le parti de la verité, & vous formerez entr'elle & eux des liaisons d'interêt qu'ils ne rompront pas facilement. La plûpart des hommes regardent la vérité comme un meuble fort inutile, ou plûtôt comme un meuble fort embarrassant & fort incommode. Mais lorsqu'elle est de leur invention, & qu'ils la regardent comme un bien qu'on veut leur enlever, ils s'y attachent si fort, & la considerent si attentivement, qu'ils ne peuvent plus l'oublier.

ARISTE. Vous avez raison, Theodore : pour gagner seurement les gens, il faut trouver le moïen de dédommager leur amour propre : c'est là le secret. Je tâcherai de suivre éxactement

vôtre conseil charitable. Mais pensez-vous que je possede assez bien vos principes pour en convaincre les autres, & pour répondre à toutes leurs difficultez.

THEODORE. Si vous êtes bien resolu de prendre avec vos gens l'air & les manieres de disciple, il n'est pas nécessaire que vous les sçachiez plus éxactement ces principes. Ils vous les apprendront aussi-bien que moi.

ARISTE. Comment, Theodore, aussi-bien que vous?

THEODORE. Mieux que moi, Ariste : vous le verrez par experience. Souvenez-vous seulement des principales véritez que je vous ai expliquées, & ausquelles vous devez rapporter toutes les interrogations que vous leur ferez.

Souvenez-vous que Dieu ne peut agir que selon ce qu'il est, que d'une maniere qui porte le caractere de ses attributs; qu'ainsi il ne forme point ses desseins indépendemment des voïes de les executer, mais qu'il choisit & l'ouvrage & les voïes, qui toutes ensemble expriment davantage les perfections qu'il se glorifie de posseder, que tout autre ouvrage par toute autre voïe.

Voilà, Ariste, le principe le plus général & le plus fécond.

Souvenez-vous que plus il y a de simplicité, d'uniformité, de généralité dans la Providence, y aïant égalité dans le reste, plus elle porte le caractere de la Divinité; qu'ainsi Dieu gouverne le monde par des loix générales, pour faire éclater sa sagesse dans l'enchaînement des causes.

Mais souvenez-vous que les créatures n'agissent point les unes sur les autres par leur efficace propre, & que Dieu ne leur a communiqué sa puissance que parce qu'il a établi leurs modalitez causes occasionnelles, qui déterminent l'efficace des loix générales qu'il s'est prescrit. Tout dépend de ce principe.

XI. Voici, Ariste les loix générales selon lesquelles Dieu regle le cours ordinaire de sa Providence.

1. Les loix générales des communications des mouvemens, desquelles loix le choc des corps est la cause occasionnelle ou naturelle. C'est par l'établissement de ces loix que Dieu a communiqué au soleil la puissance d'éclairer, au feu celle de brûler, & ainsi des autres

vertus qu'ont les corps pour agir les uns ſur les autres ; & c'eſt en obeïſſant à ſes propres loix que Dieu fait tout ce que font les cauſes ſecondes.

2. Les loix de l'union de l'ame & du corps, dont les modalitez ſont reciproquement cauſes occaſionnelles de leurs changemens. C'eſt par ces loix que j'ai la puiſſance de parler, de marcher, de ſentir, d'imaginer, & le reſte ; & que les objets ont par mes organes le pouvoir de me toucher & de m'ébranler. C'eſt par ces loix que Dieu m'unit à tous ſes ouvrages.

3. Les loix de l'union de l'ame avec Dieu, avec la ſubſtance intelligible de la Raiſon univerſelle, deſquelles loix nôtre attention eſt la cauſe occaſionnelle. C'eſt par l'établiſſement de ces loix que l'eſprit a le pouvoir de penſer à ce qu'il veut, & de découvrir la vérité. Il n'y a que ces trois loix générales que la Raiſon & l'experience nous apprennent ; mais l'autorité de l'Ecriture nous en fait connoître encore deux autres, ſçavoir :

4. Les loix générales qui donnent aux Anges bons & mauvais, pouvoir ſur les corps, ſubſtances inferieures à

Voyez le dernier Eclairciſſement du Traité de la Nature & de la Grace, & la Réponſe à la Diſſertation de M. Arn. contre cet Eclairciſſement.

leur nature. C'eſt par l'efficace de ces loix que les Anges ont gouverné le peuple Juif, qu'ils l'ont puni & récompenſé par des biens & des maux temporels, ſelon l'ordre qu'ils en avoient reçû de Dieu. C'eſt par l'efficace de ces loix que les Demons ont encore le pouvoir de nous tenter, & que nos Anges tùtelaires ont celui de nous défendre. Les cauſes occaſionnelles de ces loix ſont leurs deſirs pratiques: car il y a contradiction qu'un autre que le Créateur des corps en puiſſe être le moteur.

Voyez le II. Diſcours du Traité de la Nature & de la Grace.

5. Les loix enfin par leſquelles Jeſus-Chriſt a reçû la ſouveraine puiſſance dans le Ciel & ſur la terre, non ſeulement ſur les corps, mais ſur les eſprits; non ſeulement pour diſtribuer les biens temporels, comme les Anges à la *Synagogue*, mais pour répandre dans les cœurs la grace intérieure qui nous rend enfans de Dieu, & qui nous donne droit aux biens éternels. Les cauſes occaſionnelles de ces loix ſont les divers mouvemens de l'ame ſainte de Jeſus. Car nôtre Mediateur & Souverain Prêtre intercede ſans ceſſe, & ſon interceſſion eſt toûjours & tres-promtement exaucée.

Voilà

Voilà, Ariste, les loix les plus générales de la Nature & de la Grace, que Dieu suit dans le cours ordinaire de sa Providence. C'est par ces loix qu'il execute ses desseins d'une maniere qui porte admirablement le caractere de sa prescience infinie, de sa qualité de Scrutateur des cœurs, de son immutabilité & de ses autres attributs. C'est par ces loix qu'il communique sa puissance aux créatures, & qu'il leur donne part à la gloire de l'ouvrage qu'il execute par leur ministere. C'est mêmes par cette communication de sa puissance & de sa gloire qu'il rend le plus d'honneur à ses attributs. Car il faut une sagesse infinie pour se servir aussi heureusement des causes libres que des causes nécessaires dans l'execution de ses desseins.

Mais quoique Dieu se soit prescrit ces loix générales, & encore quelques autres, dont il n'est pas nécessaire de parler, comme sont celles par lesquelles le feu de l'enfer a le pouvoir de tourmenter les Demons, les eaux du Baptême celui de nous purifier, & autrefois les eaux tres-ameres de la jalousie celui de punir l'infidelité des femmes; & ainsi des autres; quoique Dieu se Nombre 6.

soit, dis-je, prescrit ces loix, & qu'il ne quitte point sans de grandes raisons la généralité de sa conduite, souvenez-vous bien que lorsqu'il reçoit plus de gloire en la quittant qu'en la suivant, alors il ne manque jamais de l'abandonner. Car pour accorder les contradictions qui paroissent dans les effets de la Providence, il suffit que vous soûteniez que Dieu agit & doit agir ordinairement par des loix générales. Retenez donc bien ces principes, & reglez vos interrogations de maniere, qu'elles ne tendent qu'à les faire envisager aux personnes que vous prétendez convertir.

ARISTE. Je le ferai, Theodore: & j'espere que je réüssirai dans mon dessein. Car tous ces principes me paroissent si évidens, si bien liez les uns avec les autres, & tellement d'accord avec ce que nous voïons arriver, que pourvû que les préjugez & les passions ne mettent point trop d'obstacle à l'impression qu'ils doivent faire sur leur esprit, il sera bien difficile qu'ils y résistent. Je vous remercie de l'avis que vous m'avez donné de dédommager leur amour propre: car je voi bien que je gâterois tout, si je m'y prenois com-

me j'en aurois bonne en vie. Mais, Theodôre, supposé que je réüssisse dans mon dessein, & que je les aïe bien convaincus de la vérité de nos principes, comment pourrois-je les obliger à reconnoître l'autorité de l'Eglise, car ils sont nez dans l'heresie, & je voudrois bien les en retirer.

THEODORE. Vraiment, Ariste, voilà bien une autre affaire Vous pensez peut-être qu'il suffit de donner de bonnes preuves de l'infaillibilité de l'Eglise, pour convertir les Heretiques. Il faut, Ariste, que le Ciel s'en mêle. Car l'esprit de parti forme tous les jours tant de liaisons secretes dans le cœur de ceux qui y sont malheureusement engagez, que cela les aveugle & les ferme à la vérité. Si quelqu'un vous exhortoit à vous faire Huguenot, assurément vous ne l'écouteriez pas volontiers. Sçachez donc qu'ils sont peut-être plus ardents que nous : parce que dans l'état où ils se trouvent, ils se sont, plus souvent que nous, exhortez les uns les autres à donner des marques de leur fermeté. Aïant donc une infinité d'engagemens, de liaisons, de préjugez, de raisons d'amour propre qui les arrête dans leur

Secte, quelle adresse ne faut-il point pour les obliger à considerer sans prévention les preuves qu'on peut leur donner qu'ils sont dans l'erreur ?

ARISTE. Je sçai, Theodore, que leur délicatesse est extrême sur le fait de la Religion, & que pour peu qu'on les frappe par cet endroit-là, toutes leurs passions se revoltent. Mais ne craignez point. Car outre que ceux dont je parle ne sont pas si sensibles que beaucoup d'autres ; je prendrai si bien les manieres d'un disciple bien soûmis, que je les obligerai pour me répondre à examiner les doutes que je leur proposerai. Donnez-moi seulement quelques preuves de l'infaillibilité de l'Eglise conformes à l'idée que vous m'avez donnée de la Providence.

X. THEODORE. Il est certain par l'Ecriture, que les Heretiques n'osent
1. Tim. 2: 4. rejetter, *que Dieu veut que tous les hommes soient sauvez, & qu'ils viennent à la connoissance de la vérité.* Il faut donc trouver dans l'Ordre de la Providence de bons moïens pour faire venir tous les hommes à la connoissance de la vérité.

ARISTE. Je nie cette consequence.

Dieu veut que tous les hommes soient sauvez : mais il ne veut pas faire tout ce qu'il faudroit pour les sauver tous. S'il le vouloit, tous seroient sauvez : les Chinois & tant d'autres peuples ne seroient pas privez de la connoissance du vrai Dieu & de son Fils Jesus-Christ, en quoi consiste la vie éternelle,

THEODORE. Je ne vous dis pas, Ariste, que Dieu veüille faire tout ce qu'il faudroit pour sauver tous les hommes. Il ne veut pas faire à tous momens les miracles. Il ne veut pas répandre dans tous les cœurs des graces victorieuses. Sa conduite doit porter le caractere de ses attributs, & il ne doit point quitter sans de grandes raisons la généralité de sa Providence. Sa sagesse ne lui permet pas de proportionner toûjours son secours au besoin actuel des méchans & à la négligence prévûë des justes. Tous les hommes seroient sauvez, s'il en usoit de la sorte envers nous. Je prétens seulement qu'il faut trouver dans la Providence des moïens généraux qui répondent à la volonté que Dieu a que tous les hommes viennent à la connoissance de la vérité. Or on ne peut y arriver à cette connoissance que

par deux voïes, par celle de l'examen, ou par celle de l'autorité.

ARISTE. Je vous entens, Theodore, la voïe de l'examen répond peut-être à la volonté que Dieu a de ſauver les Sçavans : mais Dieu veut ſauver les pauvres, les ſimples, les ignorans, ceux qui ne ſçavent pas lire, auſſi-bien que Meſſieurs les Critiques. Encore ne voi-je pas que les Grotius, les Cocceïus, les Saumaiſes, les Buxtorfs, ſoient arrivez à cette connoiſſance de la vérité où Dieu veut que nous arrivions tous. Peut-être que Grotius en étoit proche quand la mort l'a ſurpris. Mais quoi! la Providence ne pourvoit-elle qu'au ſalut de ceux qui ont aſſez de vie, auſſi-bien que d'eſprit & de ſcience, pour diſcerner la vérité de l'erreur? Aſſurément cela n'eſt pas vrai-ſemblable. La voïe de l'examen eſt tout-à-fait inſuffiſante. Maintenant que la raiſon de l'homme eſt affoiblie, il faut le conduire par la voïe de l'autorité. Cette voïe eſt ſenſible, elle eſt ſeure, elle eſt générale, elle répond parfaitement à la volonté que Dieu a, que tous les hommes viennent à la connoiſſance de la vérité. Mais où trouverons-nous cette

autorité infaillible, cette voïe ſeure que nous puiſſions ſuivre ſans craindre l'erreur ? Les Heretiques pretendent qu'elle ne ſe trouve que dans les Livres Sacrez.

XI. THEODORE. Elle ſe trouve dans les Livres Sacrez, mais c'eſt par l'autorité de l'Egliſe que nous le ſçavons. Saint Auguſtin a eu raiſon de dire, que ſans l'Egliſe il ne croiroit pas à l'Evangile. Comment eſt-ce que les ſimples peuvent être certains que les quatre Evangiles que nous avons ont une autorité infaillible ? Les ignorans n'ont aucune preuve qu'ils ſont des Auteurs qui portent leur nom, & qu'ils n'ont point été corrompus dans les choſes eſſentielles ; & je ne ſçai ſi les Sçavans en ont des preuves bien ſeures. Mais quand nous ſerions certains que l'Evangile de Saint Mathieu, par exemple, eſt de cet Apôtre, & qu'il eſt tel aujourd'hui, qu'il l'a compoſé : aſſurément ſi nous n'avons point d'autorité infaillible qui nous apprenne que cet Evangeliſte a été divinement inſpiré, nous ne pouvons point appuïer nôtre foi ſur ſes paroles comme ſur celle de Dieu même. Il y en a qui prétendent

que la divinité des Livres Sacrez est si sensible, qu'on ne peut les lire sans s'en appercevoir. Mais sur quoi cette prétention est-elle appuïée ? Il faut autre chose que des soupçons & des préjugez pour leur attribuer l'infaillibilité. Il faut ou que le Saint Esprit le revele à chaque particulier, ou qu'il le revele à l'Eglise pour tous les particuliers. Or l'un est bien plus simple, plus général, plus digne de la Providence, que l'autre.

Mais je veux que tous ceux qui lisent l'Ecriture, sçachent par une révelation particuliere que l'Evangile est un Livre Divin, & qui n'a point été corrompu par la malice & la négligence des Copistes : qui nous en donnera l'intelligence ? Car la raison ne suffit pas pour en prendre toûjours le vrai sens. Les Sociniens sont raisonnables aussi-bien que les autres hommes ; & ils y trouvent que le Fils n'est point consubstantiel au Pere. Les Calvinistes sont hommes comme les Lutheriens ; & ils pretendent que ces paroles, *Prenez, mangez, ceci est mon corps*, signifient, dans le lieu où elles sont, que ce que Jesus-Christ donne à ses Apôtres n'est que la figure de son corps. Qui detrompera

les uns ou les autres ? Qui les conduira à la connoissance de la vérité où Dieu veut que nous arrivions tous. Il faudra à tous momens à chaque particulier une assistance du Saint Esprit que les Heretiques refusent à toute l'Eglise, lorsqu'elle est assemblée pour former ces décisions. Quelle extravagance, quel aveuglement, que d'orgueil ! On s'imagine qu'on entend mieux l'Ecriture que l'Eglise universelle, qui conserve le sacré dépôt de la tradition, & qui merite un peu plus que chaque particulier, que Jesus-Christ, qui en est le Chef, s'applique à la défendre contre les puissances de l'enfer.

XII. La plûpart de hommes sont persuadez que Dieu les conduit par une providence particuliere, ou plûtôt qu'il conduit ainsi ceux pour lesquels ils sont prévenus d'une grande estime. Ils sont disposez à croire que tel est cheri de Dieu de maniere, qu'il ne permettra pas qu'il tombe dans l'erreur ni qu'ils l'y engagent. Ils lui attribuënt un espece d'infaillibilité, & ils s'appuïent volontiers sur cette autorité chimerique qu'ils se sont faite par quantité de réflexions sur les grandes & excellentes qua-

litez du perſonnage, pour ſe délivrer du travail incommode de l'examen. Ce ſont des aveugles qui en ſuivent d'autres, & qui tomberont avec eux dans le précipice. C'eſt que tout homme eſt ſujet à l'erreur : *Omnis homo mendax*. Il eſt vrai que nous avons beſoin d'une autorité viſible maintenant que nous ne pouvons pas facilement rentrer en nous-mêmes pour conſulter la Raiſon, & qu'il y a des véritez néceſſaires au ſalut que nous ne pouvons apprendre que par la révelation. Mais cette autorité ſur laquelle nous devons nous appuïer doit être générale, & l'effet d'une Providence générale. Dieu n'agit point ordinairement par des volontez particulieres dans les eſprits pour empêcher qu'ils ne ſe trompent. Cela ne s'accommode pas avec l'idée que nous devons avoir de la Providence, qui doit porter le caractere des attributs divins. Dieu a commis à nôtre Mediateur le ſoin de nôtre ſalut. Mais Jeſus-Chriſt lui-même imite autant que cela ſe peut, la conduite de ſon Pere, en faiſant ſervir la Nature à la Grace, & en choiſiſſant des moïens généraux pour l'execution de ſon ouvrage. Il a envoïé

ses Apôtres par tout le monde pour annoncer aux peuples les véritez de l'Evangile. Il a donné à son Eglise des Evêques, des Prêtres, des Docteurs, un Chef visible pour la gouverner. Il a établi des Sacremens pour répandre sa grace dans les cœurs : marques certaines qu'il construit son ouvrage par des voïes générales, & que les loix de la Nature lui fournissent. Jesus-Christ peut sans doute éclairer intérieurement les esprits sans le secours de la Prédication : mais apparemment il ne le fera pas. Il peut sans le Batême nous regenerer : mais il ne veut pas rendre inutiles ses Sacremens. Il n'agira jamais en tel & tel d'une maniere particuliere, sans quelque raison particuliere, sans quelque espece de nécessité. Mais où est la nécessité qu'il éclaire particulierement tel & tel Critique, afin qu'il prenne bien le sens d'un passage de l'Ecriture ? L'autorité de l'Eglise suffit pour empêcher qu'on ne s'égare : pourquoi ne veut-on pas s'y soûmettre ? Il suffit que Jesus-Christ conserve à l'Eglise son infaillibilité, pour conserver en même tems la foi dans tous les enfans humbles & obeïssans à leur mere. Malheur aux

témeraires & aux présomptueux qui s'attendent que Jesus-Christ les éclaire particulierement contre la Raison, contre l'ordre de sa conduite qu'il a reglé sur l'Ordre immuable. Jesus-Christ ne manque jamais d'assister les justes dans leurs besoins. Il ne leur refuse jamais la grace nécessaire pour vaincre les tentations. Il leur ouvre l'esprit dans la lecture des Livres Saints. Il récompense souvent leur foi par le don de l'intelligence. C'est que cela est conforme à l'Ordre, & nécessaire pour leur instruction, & l'édification des peuples. Mais pour conserver nôtre foi dans les matieres décidées, nous avons l'autorité de l'Eglise. Cela suffit : Il veut que nous y soïons soûmis. Il n'y a que lui de qui nous puissions recevoir les secours nécessaires pour vaincre les tentations. Voilà pourquoi il intercede sans cesse pour conserver en nous nôtre charité. Mais il n'intercede point sans cesse, afin que les présomptueux ne tombent point dans l'erreur en lisant les Ecritures ; nous aïant donné une autorité infaillible sur laquelle nous devons nous appuïer, celle de l'Eglise du Dieu vivant, qui est la colomne & le ferme appui de

la vérité, *columna & firmamentum veritatis.* 1. Tim. 3: 15.

ARISTE. Ce que vous me dites-là, Theodore, s'accorde parfaitement avec l'idée que vous m'avez donnée de la Providence. Dieu a ſes loix générales, & nôtre Mediateur & nôtre Chef ſes regles, qu'il ſuit inviolablement, comme Dieu ſes loix, ſi l'Ordre immuable qui eſt la loi primitive de toutes les intelligences, ne demande des exceptions. Il eſt infiniment plus ſimple & plus conforme à la Raiſon, que Jeſus-Chriſt aſſiſte ſon Egliſe pour l'empêcher de tomber dans l'erreur, que chaque particulier, & principalement que celui qui a la témerité de révoquer en doute des matieres décidées, & qui par là accuſe le Sauveur ou d'avoir abandonné ſon Epouſe, ou de n'avoir pû la défendre: car un Heretique ne peut refuſer de croire les déciſions de l'Egliſe, que ſur ce principe, qu'elle enſeigne l'erreur, & qu'ainſi Jeſus-Chriſt ne peut ou ne veut pas la conduire. Il croit donc que Jeſus-Chriſt, contre ſa promeſſe, abandonne ſa chere Epouſe, & par conſequent tous les Catholiques plûtôt que lui. Nous avons beſoin maintenant

d'une autorité infaillible. La Providence y a pourvû ; & cela d'une maniere qui me paroît digne des attributs divins, & des qualitez de nôtre Sauveur Jesus-Christ, d'une maniere qui répond parfaitement à cette volonté de Dieu, que tous les hommes soient sauvez, & qu'ils viennent à la connoissance de la vérité.

THEODORE. Il est vrai, Ariste. Car l'Eglise Apostolique & Romaine est visible & reconnoissable. Elle est perpetuelle pour tous les tems, & universelle pour tous les lieux ; du moins est-ce la Societé la plus exposée aux yeux de toute la terre, & la plus venerable pour son antiquité. Toutes les Sectes particulieres n'ont aucun caractere de vérité, aucune marque de divinité. Celles qui paroissent maintenant avoir quelque éclat, ont commencé long-tems aprés elle. C'est ce que tout le monde sçait, & ceux-là mêmes qui se laissent ébloüir de ce petit éclat qui ne passe gueres les bornes de leur païs. Ainsi Dieu a pourvû tous les hommes, autant que ses loix générales le lui ont permis, d'un moïen facile & seur pour arriver à la connoissance de la vérité.

THEOTIME. Je ne comprens pas, Ariste, sur quel fondement on peut douter de l'infaillibilité de l'Eglise de Jesus-Christ. Est-ce que les Heretiques ne croïent pas qu'elle a été divinement établie, qu'elle est divinement gouvernée, pour douter qu'elle soit divinement inspirée ? Il faut n'avoir nulle idée de l'Eglise de Jesus-Christ, il faut la regarder comme les autres societez, pour la croire sujette à l'erreur dans les décisions qu'elle fait pour l'instruction de ses enfans. Oüi, Ariste, il n'y a personne, s'il n'est étrangement prévenu, qui ne voïe d'abord, que puisque Jesus-Christ est le Chef de l'Eglise, qu'il en est l'Epoux, qu'il en est le Protecteur, il est impossible que les portes de l'enfer prévallent contr'elle, & qu'elle enseigne l'erreur. Pourvû qu'on ait de Jesus-Christ l'idée qu'il en faut avoir, on ne peut pas concevoir que son Eglise devienne la maîtresse de l'erreur. Il ne faut point pour cela entrer dans un grand examen : c'est une vérité qui saute aux yeux des plus simples & des plus grossiers. Dans toutes les societez il faut une autorité. Tout le monde en est convaincu. Les Heretiques mêmes veu-

lent que ceux de leur Secte se soûmettent aux décisions de leurs Synodes. En effet une societé sans autorité c'est un monstre à plusieurs têtes. Or l'Eglise est une societé établie divinement pour conduire les hommes à la connoissance de la vérité. Donc il est évident que son autorité doit être infaillible, afin qu'on puisse parvenir où Dieu veut que nous arrivions tous, sans être obligez de suivre la voïe perilleuse & insuffisante de l'examen.

THEODORE. Supposons mêmes, Ariste, que Jesus-Christ ne soit ni le Chef ni l'Epoux de l'Eglise, qu'il ne veille point sur elle, qu'il ne soit point au milieu d'elle jusqu'à la consommation des siecles, pour la défendre contre les puissances de l'enfer : elle n'auroit plus cette infaillibilité divine qui est le fondement inébranlable de nôtre foi. Neanmoins il me paroît évident qu'il faut avoir perdu l'esprit, ou être prévenu d'un entêtement prodigieux, pour préferer les opinions des Heretiques aux décisions de ses Conciles. Prenons un exemple. Nous sommes en peine de sçavoir, si c'est le Corps de Jesus-Christ, ou la figure de son Corps qui

qui eſt dans l'Euchariſtie. Nous convenons tous que les Apôtres ſçavoient bien ce qui en étoit. Nous convenons qu'ils ont enſeigné ce qu'il en falloit croire dans toutes les Egliſes qu'ils ont fondées. Que fait-on pour éclaircir ce dont on conteſte ? On convoque des aſſemblées les plus générales que l'on peut. On fait venir dans un même lieu les meilleurs témoins que l'on puiſſe avoir de ce que l'on croit dans divers païs. Les Evêques ſçavent bien, ſi dans l'Egliſe où ils préſident on croit, ou non, que le Corps de Jeſus-Chriſt ſoit dans l'Euchariſtie. On leur demande donc à eux ce qu'ils en penſent: Ils declarent que c'eſt un article de leur foi, que le pain eſt changé au Corps de Jeſus-Chriſt. Ils prononcent anathême contre ceux qui ſoûtiennent le contraire. Les Evêques des autres Egliſes, qui n'ont pû ſe trouver à l'aſſemblée, approuvent poſitivement la déciſion: ou s'ils n'ont point de commerce avec ceux du Concile, ils ſe taiſent, & témoignent aſſez par leur ſilence qu'ils ſont dans le même ſentiment, autrement ils ne manqueroient pas de le condamner, car les Grecs n'épargnent pas

trop les Latins. Cela étant, je soûtiens que mêmes dans la supposition que Jesus-Christ ait abandonné son Eglise, il faut avoir renoncé au sens commun, pour préferer l'opinion de Calvin, ou de Zuingle à celle de tous ces témoins, qui attestent un fait qu'il n'est pas possible qu'ils ignorent.

ARISTE. Cela est dans la derniere évidence. Mais on vous dira, que ces Evêques qui ne peuvent ignorer ce que l'on croit actuellement dans leurs Eglises sur le fait de l'Eucharistie, peuvent ne pas sçavoir ce que l'on en croïoit il y a mille ans; & qu'il se peut faire que toutes les Eglises particulieres soient insensiblement tombées dans l'erreur.

THEODORE. En supposant que Jesus-Christ ne gouverne point son Eglise, je conviens qu'il se peut faire que toutes les Eglises généralement tombent dans l'erreur. Mais qu'elles tombent toutes dans la même erreur, cela est moralement impossible. Qu'elles y tombent, sans que l'Histoire ait laissé des marques éclatantes de leurs contestations: autre impossibilité morale. Qu'elles tombent toutes enfin dans une erreur semblable à celle que les Calvinistes

nous attribuënt : impoſſibilité abſoluë. Car qu'eſt-ce que l'Egliſe a décidé ? Que le corps d'un homme ſe trouve en même tems en une infinité de lieux : que le corps d'un homme ſe trouve dans un auſſi petit eſpace qu'eſt l'Euchariſtie : qu'aprés que le Prêtre a prononcé quelques paroles, le pain ſe change au corps de Jeſus-Chriſt, & le vin en ſon ſang. Quoi ! cette folie, je parle en Heretique, cette extravagance ſera montée dans la tête des Chrêtiens de toutes les Egliſes ? Il faut, ce me ſemble être inſenſé pour le ſoûtenir. Jamais une même erreur n'eſt généralement approuvée, ſi elle n'eſt généralement conforme aux diſpoſitions de l'eſprit. Tous les peuples ont pû adorer le ſoleil. Pourquoi ? C'eſt que cet aſtre éblouït généralement tous les hommes. Mais ſi un peuple inſenſé a adoré les ſouris, un autre aura adoré les chats. Si Jeſus-Chriſt abandonnoit ſon Egliſe, tous les Chrêtiens pourroient bien donner peu à peu dans l'hereſie de Calvin ſur l'Euchariſtie, parce qu'effectivement cette erreur ne choque ni la raiſon ni les ſens. Mais que toutes les Egliſes Chrêtiennes ſoient entrées dans une opinion qui re-

volte l'imagination, qui choque les sens, qui étonne la raison, & cela si insensiblement qu'on ne s'en soit point apperçû ; encore un coup il faut avoir renoncé au sens commun ; il faut n'avoir nulle connoissance de l'homme, & n'avoir jamais fait de réflexion sur ses dispositions intérieures, pour le soûtenir.

Mais je le veux, Ariste, que Dieu aïant abandonné son Eglise, il soit possible que tous les Chrêtiens tombent dans une même erreur : erreur choquante, & tout à fait contraire aux dispositions de l'esprit humain, & cela sans mêmes qu'on s'en apperçoive. Je pretens encore, nonobstant cette supposition, qu'on ne peut refuser de se soûmettre aux décisions de l'Eglise sans une prévention ridicule. Selon la supposition, il est possible que l'Eglise se trompe. Il est vrai. Mais sans rien supposer, il peut arriver bien plus naturellement qu'un particulier tombe dans l'erreur. Il ne s'agit pas d'une vérité qui dépende de quelques principes de Métaphysique, mais d'un fait, de ce que, par exemple, Jesus-Christ a voulu dire par ces paroles, *Ceci est mon Corps*, ce

on ne peut mieux sçavoir que par le
ıoignage de ceux qui ont succedé
: Apôtres: Ce que le Concile a décidé
contraire a ce qu'on a crû autrefois.
't bien. C'est donc que tous les Evé-
:s ensemble ne sçavoient pas la tra-
on aussi-bien que Calvin. Mais où
t les Auteurs anciens qui disent aux
ples, comme ils y étoient obligez:
nez garde: ces paroles, *Ceci est mon*
ps, ne veulent pas dire que c'est le
rps de Jesus-Christ, mais seulement
igure de son Corps? Pourquoi les
firment-ils dans la pensée que ces
oles si claires font naître naturelle-
nt dans l'esprit; & si naturellement,
: quoique rien ne paroisse plus in-
iable que le sens qu'elles renfer-
nt, toutes les Eglises se sont crûës
igées de le recevoir. Comme une
me chose peut être à divers égards &
ıre & réalité, j'avouë qu'il y a des
es qui ont parlé de l'Eucharistie
ıme d'une figure. Car effectivement
acrifice de la Messe figure ou repré-
:e celui de la croix. Mais ils ne de-
:nt pas se contenter d'appuïer sur la
re, ils devoient rejetter avec soin
:alité. Cependant on remarque tout

le contraire. Ils ont peur que nôtre foi ne chancelle sur la difficulté qu'il y a à croire la réalité, & ils nous rassurent souvent par l'autorité de Jesus-Christ, & par la connoissance que nous avons de la puissance divine.

Que si on se retranche à dire, que la décision du Concile est contraire à la raison & au bon sens, je soûtiens encore que plus elle paroît choquer la raison & le bon sens, plus il est certain qu'elle est conforme à la vérité. Car enfin est-ce que les hommes des siécles passez n'étoient pas faits comme ceux d'aujourd'hui ? Nôtre imagination se revolte, lorsqu'on nous dit que le Corps de Jesus-Christ est en même tems dans le Ciel & sur nos Autels. Mais serieusement pense-t'on qu'il y ait eu un siécle où les hommes ne fussent point frappez d'une pensée si effraïante ? Cependant on a crû dans toutes les Eglises Chrêtiennes ce terrible mystere. Le fait est constant par le témoignage de ceux qui peuvent mieux le sçavoir, je veux dire, par les suffrages des Evêques. C'est donc que les hommes ont été instruits par une autorité superieure, par une autorité qu'ils ont crûë infail-

lible, & que l'on voit d'abord ſans aucun examen être infaillible, lorſqu'on a de Jeſus-Chriſt & de ſon Egliſe l'idée qu'il en faut avoir. Ainſi qu'on ſuppoſe tout ce qu'on voudra, il n'y a pas à balancer ſur ce qu'on doit croire, lorſqu'on voit d'un côté la déciſion d'un Concile, & de l'autre les dogmes d'un particulier, ou d'une aſſemblée particuliere que l'Egliſe n'approuve pas.

ARISTE. Je comprens, Theodore, par les raiſons que vous me dites-là, que ceux qui ôtent à l'Egliſe de Jeſus-Chriſt l'infaillibilité qui lui eſt eſſentielle, ne ſe délivrent pas pour cela de l'obligation de ſe ſoumettre à ſes déciſions. Pour en être francs & quittes de cette obligation, il faut qu'ils renoncent au ſens commun. Néanmoins on remarque ſi ſouvent, que les opinions les plus communes ne ſont pas les plus véritables, qu'on eſt aſſez porté à croire, que ce qu'avance un ſçavant homme eſt bien plus ſeur, que ce qu'on entend dire à tout le monde.

THEODORE. Vous touchez, Ariſte, une des principales cauſes de la prévention & de l'ôpiniâtreté des Heretiques. Ils ne diſtinguent point aſſez entre les

dogmes de la foi, & les véritez que l'on ne peut découvrir que par le travail de l'attention. Tout ce qui dépend d'un principe abstrait n'étant point à la portée de tout le monde, le bon sens veut qu'on se défie de ce qu'en pense la multitude. Il est infiniment plus vrai-semblable, qu'un seul homme qui s'applique serieusement à la recherche de la vérité, l'ait rencontrée, qu'un million d'autres qui n'y pensent seulement pas. Il est donc vrai, & on le remarque souvent, que les sentimens les plus communs ne sont pas les plus véritables. Mais en matiere de foi, c'est tout le le contraire. Plus il y a de témoins qui attestent un fait, plus ce fait a de certitude. Les dogmes de la Religion ne s'apprennent point par la speculation: c'est par l'autorité, par le témoignage de ceux qui conservent le dépôt sacré de la tradition. Ce que tout le monde croit, ce que l'on a toûjours crû, c'est ce qu'il faudra croire éternellement. Car en matiere de foi, de véritez révelées, de dogmes décidez, les sentimens communs sont les véritables. Mais le desir de se distinguer fait qu'on révoque en doute ce que tout le monde

croit,

troit, & qu'on assure pour indubitable ce qui passe ordinairement pour fort incertain. L'amour propre n'est pas satisfait, quand on n'excelle point au dessus des autres, & qu'on ne sçait que ce que personne n'ignore. Au lieu de bâtir solidement sur les fondemens de la foi, & de s'élever par l'humilité à l'intelligence des véritez sublimes où elle conduit: au lieu de meriter par là, & devant Dieu & devant les personnes équitables une véritable & solide gloire, on se fait un plaisir malin, & un sujet de vanité, d'ébranler ces fondemens sacrez, & on se va froisser imprudemment sur cette pierre terrible qui écrasera tous ceux qui auront l'insolence de la heurter.

ARISTE. En voilà, Theodore, plus qu'il ne m'en faut pour interroger mes gens, & pour les conduire où je le souhaitte depuis long-tems. Si l'Eglise est divinement gouvernée, il faut bien qu'elle soit divinement inspirée. Si Jesus-Christ en est le Chef, elle ne peut pas devenir la maîtresse de l'erreur. Dieu voulant que tous les hommes viennent à la connoissance de la vérité, il n'a pas dû laisser à la discussion de l'esprit humain la voie qui y conduit.

Il faut que sa Providence ait trouvé un moïen seur & facile pour les simples, aussi-bien que pour les sçavans. Les révelations particulieres faites à tous ceux qui lisent l'Ecriture, ne s'accommodent nullement avec l'idée que nous devons avoir de la Providence divine. L'experience nous apprend que chacun l'explique selon ses préjugez. Enfin dans la supposition mêmes que Jesus-Christ ne gouverne point son Eglise, on ne peut, sans une prévention contraire au bon sens, préferer à la décision d'un Concile les opinions particulieres à quelque Secte que ce soit. Tout cela, Theodore, me paroît évident. Je ne crains plus que l'entêtement dans mes amis, & je ne cherche plus que de bons moïens pour dédommager leur amour propre. Car j'appréhende fort de n'avoir pas les manieres propres à les dégager des engagemens de toutes sortes où je les trouverai peut-être.

THEODORE. Vous avez, Ariste, tout ce qu'il vous faut pour cela. Courage. Vous ne sçavez que trop comment l'homme se manie, ce qui le cabre, & ce qui le fait courir. Il faut esperer que la grace rompra ce qui pour-

roit les arrêter, j'entens ces liens secrets que vous ne pouvez défaire. Dans le tems que vous parlerez à leurs oreilles, peut-être que Dieu par sa bonté leur ouvrira l'esprit & leur touchera le cœur.



XIV. ENTRETIEN.

Continuation du même sujet. L'incompréhensibilité de nos mysteres est une preuve certaine de leur vérité. Maniere d'éclaircir les dogmes de la foi. De l'Incarnation de Jesus-Christ. Preuve de sa Divinité contre les Sociniens. Nulle créature, les Anges mêmes ne peuvent adorer Dieu que par lui. Comment la foi en Jesus-Christ nous rend agréables à Dieu.

I. ARISTE. Ah, Theodore! Comment pourrai-je vous ouvrir mon cœur? Comment vous exprimer ma joie? Comment vous faire sentir l'état heureux où vous m'avez mis? Je ressemble maintenant à un homme échapé du naufrage, ou qui trouve tout calme aprés la tempête. Je me suis senti souvent agité par des mouvemens dangereux à la vûë de nos incompréhensibles mysteres. Leur profondeur m'effraïoit, leur obscurité me troubloit: & quoique mon cœur se ren-

dit à la force de l'autorité, ce n'étoit pas sans peine de la part de l'esprit. Car comme vous sçavez, l'esprit appréhende naturellement dans les ténébres. Mais maintenant je trouve qu'en moi tout est d'accord : l'esprit suit le cœur. Que dis-je ! l'esprit conduit, l'esprit transporte le cœur. Car plus nos mysteres sont obscurs, quel paradoxe ! ils me paroissent aujourd'hui d'autant plus croïables. Oüi, Theodore, je trouve dans l'obscurité même de nos mysteres, reçûs comme ils sont aujourd'hui de tant de nations differentes, une preuve invincible de leur vérité.

Comment, par exemple, accorder l'unité avec la Trinité, une societé de trois personnes differentes dans la simplicité parfaite de la nature divine? Cela est incompréhensible assurément, mais cela n'est pas incroïable. Cela nous passe : il est vrai. Mais un peu de bon sens, & nous le croirons, du moins si nous voulons être de la Religion des Apôtres. Car enfin supposé qu'ils n'aïent point connu cet ineffable mystere, ou qu'ils ne l'aïent point enseigné à leurs successeurs ; je soûtiens qu'il n'est pas possible qu'un sentiment

si extraordinaire ait pû trouver dans les esprits cette créance universelle qu'on lui donne dans toute l'Eglise, & parmi tant de diverses nations. Plus cet adorable mystere paroît monstrueux, souffrez cette expression des ennemis de la foi, plus il choque la raison humaine, plus il souleve l'imagination, plus il est obscur, incompréhensible, impénetrable; moins est-il croïable qu'il se soit insinüé naturellement dans l'esprit & dans le cœur de tous les Catholiques de tant de païs si éloignez. Je le comprens, Theodore: jamais les mêmes erreurs ne se répandent universellement par tout; principalement ces sortes d'erreurs, qui revoltent étrangement l'imagination, qui n'ont rien de sensible, & qui semblent contredire les notions les plus simples & les plus communes.

Si Jesus-Christ ne veilloit point sur son Eglise, le nombre des Unitaires surpasseroit bien-tôt celui des vrais Catholiques. Je comprens cela. Car il n'y a rien dans les sentimens de ces Heretiques qui n'entre naturellement dans l'esprit. Je conçois bien que des opinions proportionnées à nôtre intelligence peuvent s'établir avec le tems,

Je conçois mêmes que les ſentimens les plus bizarres peuvent dominer parmi certains peuples d'un tour d'imagination tout ſingulier. Mais qu'une vérité auſſi ſublime, auſſi éloignée des ſens, auſſi oppoſée à la raiſon humaine, auſſi contraire en un mot à toute la nature qu'eſt ce grand myſtere de nôtre foi, qu'une vérité, dis-je, de ce caractere ſe puiſſe répandre univerſellement, & triompher dans toutes les nations où les Apôtres ont prêché l'Evangile, ſur tout dans la ſuppoſition que ces premiers Prédicateurs de nôtre foi n'euſſent rien ſçû & rien dit de ce myſtere, c'eſt aſſurément ce qui ne ſe peut concevoir, pour peu de connoiſſance qu'on ait de l'eſprit humain.

Qu'il y ait eu des Heretiques qui ſe ſoient oppoſez à un dogme ſi relevé, je n'en ſuis nullement ſurpris. Je le ſerois étrangement, ſi jamais perſonne ne l'eût combatu. Peu s'en eſt fallu que cette vérité n'ait été opprimée. Cela peut être. On ſe fera toûjours un merite d'attaquer ce qui ſemble bleſſer la Raiſon. Mais qu'enfin le myſtere de la Trinité ait prévalu, qu'il ſe ſoit établi par tout où la Religion de Jeſus-Chriſt eſt

reçuë, ſans qu'il ait été connu & enſeigné par les Apôtres, ſans une autorité & une force divine, il ne faut, ce me ſemble, qu'un peu de bon ſens pour reconnoître que rien n'eſt moins vraiſemblable. Car il n'eſt pas mêmes vraiſemblable, qu'un dogme ſi divin, ſi au deſſus de la raiſon, ſi éloigné de tout ce qui peut frapper l'imagination & les ſens, puiſſe venir naturellement dans l'eſprit de qui que ce ſoit.

II. THEODORE. Aſſurément, Ariſte, vous devez avoir l'eſprit fort en repos, puiſque vous ſçavez maintenant tirer la lumiere des ténébres mêmes, & tourner en preuve évidente de nos myſteres l'obſcurité impénetrable qui les environne. Que les Sociniens blaſphêment contre nôtre ſainte Religion; qu'ils la tournent en ridicule: leurs blaſphêmes & ce ridicule, dont ils pretendent la couvrir, vous en inſpirent du reſpect. Ce qui ébranle les autres ne peut que vous affermir: Comment ne joüiriez-vous pas d'une paix profonde? Car enfin ce qui peut faire naître en nous quelque fraïeur & quelque trouble, ce ne ſont pas ces véritez plauſibles que tout le monde croit ſans peine: c'eſt

profondeur & l'impénetrabilité de
s mysteres. Je comprens donc que
us voilà dans un grand calme. Joüis-
-en, mon cher Ariste. Mais, je vous
ie, ne jugeons pas de l'Eglise de Je-
-Christ comme des societez pure-
ent humaines. Elle a un Chef qui ne
rmettra jamais qu'elle devienne la
aîtresse de l'erreur. Son infaillibilité
appuïée sur la Divinité de celui qui
conduit. Il ne faut pas juger unique-
ent par les regles du bon sens, que
s & tels de nos mysteres ne peuvent
e des inventions de l'esprit humain.
ous avons une autorité décisive, une
ïe encore & plus courte & plus seure
e cette espece d'examen. Suivons
mblement cette voïe, pour honorer
r nôtre confiance & nôtre soûmission
puissance, la vigilance, la bonté, &
autres qualitez du souverain Pasteur
nos ames. Car c'est en quelque ma-
ere blasphemer contre la Divinité de
sus-Christ, ou du moins contre sa
arité pour son Epouse, que de vou-
r absolument d'autres preuves des
ritez nécessaires à nôtre salut, que
les qui se tirent de l'autorité de l'E-
ise.

Si vous croïez, Ariste, tel article de nôtre foi, parce que vous reconnoissez clairement par l'examen que vous en faites, qu'il est de tradition Apostolique, vous honorez par vôtre foi la Mission & l'Apostolat de Jesus-Christ. Car vôtre foi exprime ce jugement que vous faites, que Dieu a envoïé Jesus-Christ au monde pour l'instruire de la vérité. Mais si vous ne croïez que par cette raison, sans égard à l'autorité infaillible de l'Eglise, vous n'honorez pas la sagesse & la généralité de la Providence, qui fournit aux simples & aux ignorans un moïen fort seur & fort naturel de s'instruire des véritez nécessaires au salut. Vous n'honorez pas la puissance, ou du moins la vigilance de Jesus-Christ sur son Eglise. Il semble que vous le soupçonniez de vouloir l'abandonner à l'esprit d'erreur. De sorte que la foi de ceux qui se soûmettent humblement à l'autorité de l'Eglise, rend beaucoup plus d'honneur à Dieu & à Jesus-Christ que la vôtre, puisqu'elle exprime plus éxactement les attributs divins, & les qualitez de nôtre Mediateur. Ajoutez à cela, qu'elle se rapporte parfaitement avec le jugement

que nous devons former de la foiblesse & de la limitation de nôtre esprit ; & que si d'un côté elle exprime nôtre confiance en Dieu & en la charité de Jesus-Christ, elle marque clairement de l'autre, que nous avons de nous-mêmes une juste & salutaire défiance. Ainsi vous voïez bien que la foi de celui qui se soûmet à l'autorité de l'Eglise est fort agréable à Dieu : puisque de quelque côté qu'on la considere, elle exprime les jugemens que Dieu veut que nous portions de ses propres attributs, des qualitez de Jesus-Christ, & de la limitation de l'esprit humain.

III. Souvenez-vous néanmoins, Ariste, que la foi humble & soûmise de ceux qui se rendent à l'autorité n'est ni aveugle ni indiscrete : Elle est fondée en raison. Assurément l'infaillibilité est renfermée dans l'idée d'une Religion divine, d'une societé qui a pour Chef une nature subsistante dans la Sagesse éternelle, d'une societé établie pour le salut des simples & des ignorans. Le bon sens veut qu'on croïe l'Eglise infaillible. Il faut donc se rendre aveuglément à son autorité. Mais c'est que la Raison fait voir qu'il n'y a nul

danger de s'y soûmettre ; & que le Chrétien qui refuse de le faire, dément par son refus le jugement qu'il doit porter des qualitez de Jesus-Christ.

Nôtre foi est parfaitement raisonnable dans son principe. Elle ne doit point son établissement aux préjugez, mais à la droite raison. Car Jesus-Christ a prouvé d'une maniere invincible sa mission & ses qualitez. Sa resurréction glorieuse est tellement attestée, qu'il faut renoncer au sens commun pour la revoquer en doute. Maintenant la vérité ne se fait presque plus respecter par l'eclat & la majesté des miracles. C'est qu'elle est soûtenuë de l'autorité de Jesus-Christ, qu'on reconnoît pour infaillible, & qui a promis son assistance toute-puissante, & sa vigilance pleine de tendresse, à la divine societé dont il est le Chef. Que la foi de l'Eglise soit combatuë par les diverses heresies des Sectes particulieres, il faut que cela arrive pour manifester la fidelité des gens de bien. Le vaisseau où repose Jesus-Christ peut être battu de la tempeste, mais il ne court aucun danger. C'est manquer de foi que d'appréhender l'orage. Il faut que les vents grondent, &

que la mer enfle ſes flots, avant que de rendre le calme. On ne peut ſans cela faire ſentir le pouvoir qu'on a de leur commander. Mais ſi le Seigneur permet que les puiſſances de l'enfer...

THEOTIME. Souffrez, Theodore, que je vous interrompe. Vous ſçavez que nous n'avons plus à paſſer avec vous que le reſte de la journée. N'en voilà que trop ſur l'infaillibilité de l'Egliſe. Ariſte en eſt convaincu. Donnez-nous, je vous prie, quelques principes qui puiſſent nous conduire à l'intelligence des véritez que nous croïons, qui puiſſent augmenter en nous le profond reſpect que nous devons avoir pour la Religion & pour la Morale Chrétienne: ou bien donnez-nous quelque idée de la methode dont vous vous ſervez dans une matiere ſi ſublime.

IV. THEODORE. Je n'ai point pour cela de methode particuliere. Je ne juge des choſes que ſur les idées qui les repréſentent dépendamment des faits qui me ſont connus : Voila toute ma methode. Les principes de mes connoiſſances ſe trouvent tous dans mes idées, & les regles de ma conduite par rapport à la Religion, dans les véritez

de la foi. Toute ma methode se reduit à une attention serieuse à ce qui m'éclaire & à ce qui me conduit.

ARISTE. Je ne sçai si Theotime conçoit ce que vous nous dites. Mais pour moi je n'y comprens rien. Cela est trop général.

THEODORE. Je croi que Theotime m'entend bien. Mais il faut s'expliquer davantage. Je distingue toûjours avec soin les dogmes de la foi, des preuves & des explications qu'on en peut donner. Pour les dogmes, je les cherche dans la tradition, & dans le consentement de l'Eglise universelle; & je les trouve mieux marquez dans les définitions des Conciles que par tout ailleurs. Je pense que vous en demeurerez d'accord, puisque l'Eglise étant infaillible, il faut s'en tenir à ce qu'elle a décidé.

ARISTE. Mais ne les cherchez-vous pas aussi dans les Saintes Ecritures?

THEODORE. Je croi, Ariste, que le plus seur & le plus court est de les chercher dans les Saintes Ecritures, mais expliquées par la tradition, je veux dire, par les Conciles généraux, ou

reçûs généralement par tout, expliquées par le même esprit qui les a dictées. Je sçai bien que l'Ecriture est un Livre divin, & la regle de nôtre foi. Mais je ne la separe pas de la tradition, parce que je ne doute pas que les Conciles ne l'interpretent mieux que moi. Prenez équitablement ce que je vous dis. Les Conciles ne rejettent pas l'Ecriture. Ils la reçoivent avec respect ; & par cela mêmes ils l'autorisent par rapport aux Fidéles, qui pourroient bien la confondre avec des Livres apocryphes. Mais outre cela ils nous apprennent plusieurs véritez que les Apôtres ont confiées à l'Eglise, & que l'on a combatuës; lesquelles véritez ne se trouvent pas facilement dans les Ecritures Canoniques, car combien d'Herétiques y trouvent tout le contraire ? En un mot, Ariste, je tâche de bien m'assurer des dogmes, sur lesquels je veux méditer pour en avoir quelque intelligence. Et alors je fais de mon esprit le même usage que font ceux qui étudient la Physique. Je consulte, avec toute l'attention dont je suis capable, l'idée que j'ai de mon sujet, telle que la foi me la propose. Je remonte toûjours à ce qui me

paroît de plus ſimple & de plus général, afin de trouver quelque lumiere. Lorſque j'en trouve, je la contemple. Mais je ne la ſuis qu'autant qu'elle m'attire invinciblement par la force de ſon évidence. La moindre obſcurité fait que je me rabats ſur le dogme, qui dans la crainte que j'ai de l'erreur, eſt & ſera toûjours inviolablement ma regle, dans les queſtions qui regardent la foi.

Ceux qui étudient la Phyſique ne raiſonnent jamais contre l'experience. Mais auſſi ne concluent-ils jamais par l'experience contre la Raiſon. Ils heſitent, ne voïant pas le moïen de paſſer de l'une à l'autre. Ils heſitent, dis-je, non ſur la certitude de l'experience, ni ſur l'évidence de la Raiſon, mais ſur le moïen d'accorder l'une avec l'autre. Les faits de la Religion ou les dogmes décidez ſont mes experiences en matiere de Theologie. Jamais je ne les revoque en doute. C'eſt ce qui me regle & qui me conduit à l'intelligence. Mais lorſqu'en croïant les ſuivre je me ſens heurter contre la Raiſon, je m'arrête tout court; ſçachant bien que les dogmes de la foi & les principes de la Raiſon doivent être d'accord dans la vérité, quelque

oppoſition

opposition qu'ils aïent dans mon esprit. Je demeure donc soûmis à l'autorité, plein de respect pour la Raison, convaincu seulement de la foiblesse de mon esprit, & dans une perpetuelle défiance de moi-même. Enfin si l'ardeur pour la vérité se rallume, je recommence de nouveau mes recherches, & par une attention alternative aux idées qui m'éclairent, & aux dogmes qui me soûtiennent & qui me conduisent, je découvre sans autre methode particuliere le moïen de passer de la foi à l'intelligence. Mais pour l'ordinaire fatigué de mes efforts, je laisse aux personnes plus éclairées ou plus laborieuses que moi une recherche dont je ne me croi pas capable ; & toute la récompense que je tire de mon travail, c'est que je sens toujours de mieux en mieux la petitesse de mon esprit, la profondeur de nos mysteres, & le besoin extrême que nous avons tous d'une autorité qui nous conduise. Hé bien, Ariste, êtes-vous content ?

ARISTE. Pas trop. Tout ce que vous dites-la est encore si général, qu'il me semble que vous ne m'appreniez rien. Des exemples, s'il vous plaît. Décou-

vrez-moi quelque vérité. Que je voïe un peu comment vous vous y prenez.

THEODORE. Quelle vérité?

ARISTE. La vérité fondamentale de nôtre Religion.

THEODORE. Mais cette vérité vous est déja connuë, & je croi vous l'avoir bien démontrée.

ARISTE. Il n'importe. Voïons. On ne peut trop la prouver. C'est par là qu'il faut commencer.

THEOTIME. Il est vrai. Mais ce sera par là que nous finirons. Car bientôt il faudra nous separer.

ARISTE. J'espere aussi que nous ne serons pas long-tems sans nous rejoindre.

V. THEODORE. C'est ce que je ne sçai point. Car je le souhaite si fort, que je crains bien que cela n'arrive pas. Mais ne raisonnons point sur l'avenir. Profitons du present. Soïez attentifs à ce que je vas vous dire.

Pour découvrir par la raison entre toutes les Religions celle que Dieu a établie, il faut consulter attentivement la notion que nous avons de Dieu ou de l'Etre infiniment parfait. Car il est évident que tout ce que font les causes

doit nécessairement avoir avec elles quelque rapport. Consultons-la donc, Ariste, cette notion de l'Etre infiniment parfait, & repassons dans nôtre esprit tout ce que nous sçavons des attributs divins, puisque c'est de là que nous devons tirer la lumiere dont nous avons besoin pour découvrir ce que nous cherchons.

ARISTE. Hé bien. Cela supposé?

THEODORE. Doucement, doucement, je vous prie. Dieu connoît parfaitement ces attributs que je suppose que vous avez presens à l'esprit. Il se glorifie de les posseder. Il en a une complaisance infinie. Il ne peut donc agir que selon ce qu'il est, que d'une maniere qui porte le caractere de ces mêmes attributs. Prenez bien garde à cela. Car c'est le grand principe que nous devons suivre, lorsque nous pretendons connoître ce que Dieu fait ou ne fait pas. Les hommes n'agissent pas toûjours selon ce qu'ils sont. Mais c'est qu'ils ont honte d'eux-mêmes. Je connois un avaricieux que vous prendriez pour l'homme du monde le plus liberal. Ainsi ne vous y trompez pas. Les hommes ne prononcent pas toûjours par

leurs actions & encore moins par leurs paroles, le jugement qu'ils portent d'eux-mêmes, parce qu'ils ne sont point ce qu'ils devroient être. Mais il n'en est pas de même de Dieu. L'Etre infiniment parfait ne peut qu'il n'agisse selon ce qu'il est. Lorsqu'il agit, il prononce nécessairement au dehors le jugement éternel & immuable qu'il porte de ses attributs, parce qu'il se complaît en eux, & qu'il se glorifie de les posseder.

ARISTE. Cela est évident. Mais je ne voi pas où tendent toutes ces généralitez.

VI. THEODORE. A cela, Ariste, que Dieu ne prononce parfaitement le jugement qu'il porte de lui-même que par l'Incarnation de son Fils, que par la consecration de son Pontife, que par l'établissement de la Religion que nous professons, dans laquelle seule il peut trouver le culte & l'adoration qui exprime ses divines perfections, & qui s'accorde avec le jugement qu'il en porte. Quand Dieu tira du néant le cahos, il prononça, Je suis le Tout-puissant. Quand il en forma l'Univers, il se complut dans sa Sagesse. Quand il créa

l'homme libre & capable du bien & du mal, il exprima le jugement qu'il porte de sa justice & de sa bonté. Mais quand il unit son Verbe à son ouvrage, il prononce qu'il est infini dans tous ses attributs, que ce grand Univers n'est rien par rapport à lui, que tout est profane par rapport à sa sainteté, à son excellence, à sa souveraine Majesté. En un mot il parle en Dieu, il agit selon ce qu'il est, & selon tout ce qu'il est. Comparez, Ariste, nôtre Religion avec celle des Juifs, des Mahometans, & toutes les autres que vous connoissez : & jugez quelle est celle qui prononce plus distinctement le jugement que Dieu porte, & que nous devons porter de ses attributs.

Ariste. Ah, Theodore ! je vous entens.

VII. Theodore. Je le suppose. Mais prenez garde à ceci. Dieu est esprit & veut être adoré en esprit & en vérité. Le vrai culte ne consiste pas dans l'exterieur, dans telle ou telle situation de nos corps, mais dans telle & telle situation de nos esprits en presence de la Majesté divine, c'est-à-dire, dans les jugemens & les mouvemens de l'ame.

Or celui qui offre le Fils au Pere, qui adore Dieu par Jesus-Christ, prononce par son action un jugement pareil à celui que Dieu porte de lui-même. Il prononce, dis-je, de tous les jugemens celui qui exprime plus éxactement les perfections divines, & sur tout cette excellence ou sainteté infinie qui separe la Divinité de tout le reste, ou qui la releve infiniment au dessus de toutes les créatures. Donc la foi en Jesus-Christ est la véritable Religion, l'accés auprés de Dieu par Jesus-Christ le seul vrai culte, la seule voïe de mettre nos esprits dans une situation qui adore Dieu, la seule voïe par consequent qui puisse nous attirer les regards de complaisance & de bien-veillance de l'auteur de la felicité que nous esperons.

Celui qui fait part aux pauvres de son bien, ou qui expose sa vie pour le salut de sa patrie; celui-là même qui la perd genereusement pour ne pas commettre une injustice, sçachant bien que Dieu est assez puissant pour le récompenser du sacrifice qu'il en fait, celui-là prononce à la vérité par cette action un jugement qui honore la justice divine, & qui la lui rend favorable. Mais cette

action toute meritoire qu'elle est n'adore point Dieu parfaitement, si celui que je suppose ici capable de la faire, refuse de croire en Jesus-Christ, & pretend avoir accés auprés de Dieu sans son entremise. Le jugement que cet homme par son refus porte de lui-même, de valoir quelque chose par rapport à Dieu, étant directement opposé à celui que Dieu prononce par la mission & la consecration de son Pontife, ce jugement présomptueux rend inutile à son salut éternel une action d'ailleurs si meritoire. C'est que pour meriter à juste titre la possession d'un bien infini, il ne suffit pas d'exprimer par quelques bonnes œuvres d'une bonté morale la justice de Dieu : il faut prononcer divinement par la foi en Jesus-Christ un jugement qui honore Dieu selon tout ce qu'il est. Car ce n'est que par le merite de cette foi que nos bonnes œuvres reçoivent cette excellence surnaturelle qui nous donne droit à l'heritage des enfans de Dieu. Ce n'est mêmes que par le merite de cette foi que nous pouvons obtenir la force de vaincre nôtre passion dominante, & de sacrifier nôtre vie par un pur amour pour la justice.

Nos actions tirent bien leur moralité du rapport qu'elles ont avec l'Ordre immuable, & leur merite des jugemens que nous prononçons par elles de la puissance & de la justice divine. Mais elles ne tirent leur dignité surnaturelle, & pour ainsi dire, leur infinité & leur divinité, que par Jesus-Christ, dont l'Incarnation, le Sacrifice, le Sacerdoce prononçant clairement qu'il n'y a point de rapport entre le Créateur & la créature, y met par cela même un si grand rapport, que Dieu se complaît & se glorifie parfaitement dans son ouvrage. Comprenez-vous, Ariste, bien distinctement ce que je ne puis vous exprimer que fort imparfaitement?

VIII. ARISTE. Je le comprens, ce me semble. Il n'y a point de rapport entre le fini & l'infini. Cela peut passer pour une notion commune. L'Univers comparé à Dieu n'est rien, & doit être compté pour rien. Mais il n'y a que les Chrêtiens, que ceux qui croïent la Divinité de Jesus-Christ, qui comptent véritablement pour rien leur être propre, & ce vaste Univers que nous admirons. Peut-être que les Philosophes portent ce jugement-là. Mais ils ne le

prononcent

prononcent point. Ils démentent au contraire ce jugement ſpeculatif par leurs actions. Ils oſent s'approcher de Dieu, commè s'ils ne ſçavoient plus que la diſtance de lui à nous eſt infinie. Ils s'imaginent que Dieu ſe complaît dans le culte profane qu'ils lui rendent. Ils ont l'inſolence, ou ſi vous voulez, la préſomption de l'adorer. Qu'ils ſe taiſent. Leur ſilence reſpectueux prononcera mieux que leurs paroles le jugement ſpeculatif qu'ils forment de ce qu'ils ſont par rapport à Dieu. Il n'y a que les Chrêtiens à qui il ſoit permis d'ouvrir la bouche, & de loüer divinement le Seigneur. Il n'y a qu'eux qui aïent accés auprés de ſa Souveraine Majeſté. C'eſt qu'ils ſe comptent véritablement pour rien, eux & tout le reſte de l'Univers, par rapport à Dieu, lorſqu'ils proteſtent que ce n'eſt que par Jeſus-Chriſt qu'ils pretendent avoir avec lui quelque rapport. Cet anéantiſſement où leur foi les reduit, leur donne devant Dieu une véritable réalité. Ce jugement qu'ils prononcent d'accord avec Dieu même, donne à tout leur culte un prix infini. Tout eſt

profane par rapport à Dieu, & doit être consacré par la Divinité du Fils pour être digne de la sainteté du Pere, pour meriter sa complaisance & sa bienveillance. Voilà le fondement inébranlable de nôtre sainte Religion.

IX. THEODORE. Assurément, Ariste, vous comprenez bien ma pensée. Du fini à l'infini, & qui plus est du néant profond où le peché nous a reduits à la sainteté divine, à la droite du Tres-haut, la distance est infinie. Nous ne sommes par la nature que des
Eph. 2: 3 enfans de colere : *Naturâ filii iræ :* Nous étions en ce monde comme les
Ἄθεοι. *Athées*, sans Dieu, sans bienfaicteur;
Vers. 12. *Sine Deo in hoc mundo.* Mais par Jesus-Christ nous voilà déja ressuscitez, nous voilà élevez & assis dans le plus haut
Vers. 5. & 6. des cieux : *Convivificavit nos in Christo, & conresuscitavit, & consedere fecit in cœlestibus in Christo Jesu.* Maintenant nous ne sentons point nôtre adoption en Jesus-Christ, nôtre dignité, nôtre Divi-
2. Petr. 4: nité : *Divinæ consortes naturæ.* Mais c'est que nôtre vie est cachée en Dieu avec Jesus-Christ. Lorsque Jesus-Christ viendra à paroître, alors nous paroîtrons

aussi avec lui dans la gloire : *Scimus quoniam cùm apparuerit, similes ei erimus.* 1. Joann 3. 2.
VITA *vestra*, dit saint Paul, *est abscondita cum Christo in Deo. Cùm Christus apparuerit vita vestra, tunc & vos apparebitis cum ipso in gloria.* Il n'y a plus entre nous & la Divinité cette distance infinie qui nous separoit. *Nunc autem in Christo Jesu vos, qui aliquando eratis longè, facti estis prope in sanguine Christi : ipse enim est pax nostra.* C'est que par Jesus-Christ nous avons tous accés auprés du Pere. *Quoniam per ipsum habemus accessum ambo in uno spiritu ad Patrem.* ERGO, écoutez encore cette conclusion de l'Apôtre : *Jam non estis hospites & advenæ, sed estis cives sanctorum & domestici Dei, superædificati super fundamentum Apostolorum & Prophetarum, ipso summo angulari lapide Christo Jesu, in quo omnis ædificatio constructa crescit in templum sanctum Domino : in quo & vos coædificamini in habitaculum Dei in spiritu.* Pesez, Ariste, toutes ces paroles, & principalement celle-ci : *In quo omnis ædificatio constructa crescit in templum sanctum Domino.*

Coll. 3. 3.

Eph. 2. 13.

Vers. 18.

ARISTE. Il n'y a, Theodore, que

l'Homme-Dieu qui puisse joindre la créature au Créateur, sanctifier des profanes, construire un temple où Dieu habite avec honneur. Je comprens maintenant le sens de ces paroles : *Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi.* C'est une notion commune, qu'entre le fini & l'infini il n'y a point de rapport. Tout dépend de ce principe incontestable, Tout culte qui dément ce principe, choque la Raison, & deshonore la Divinité. La Sagesse éternelle n'en peut être l'auteur. Il n'y a que l'orgueil, que l'ignorance, ou du moins que la stupidité de l'esprit humain qui puisse maintenant l'approuver. Car il n'y a que la Religion de Jesus-Christ qui prononce le jugement que Dieu porte, & que nous devons former nous-mêmes, de la limitation de la créature, & de la souveraine Majesté du Créateur.

2. Cor. 5. 19.

THEODORE. Que dites-vous donc, Ariste, des Sociniens & des Ariens, de tous ces faux Chrêtiens qui nient la Divinité de Jesus-Christ, & qui néanmoins pretendent par lui avoir accés auprés de Dieu ?

ARISTE. Ce sont des gens qui trou-

vent entre l'infini & le fini quelque rapport, & qui comparez à Dieu se comptent pour quelque chose.

THEOTIME. Nullement, Ariste, puisqu'ils reconnoissent que ce n'est que par Jesus-Christ qu'ils ont accés auprés de Dieu.

ARISTE. Oüi, mais leur Jesus n'est qu'une pure créature. Ils trouvent donc quelque rapport entre le fini & l'infini, & ils prononcent ce faux jugement, ce jugement injurieux à la Divinité, lorsqu'ils adorent Dieu par Jesus-Christ. Comment le Jesus de ces Heretiques leur donnera-t'il accés auprés de la Divine Majesté, lui qui en est infiniment éloigné ? Comment établira-t'il un culte qui nous fasse prononcer le jugement que Dieu porte de lui-même, qui exprime la sainteté, la divinité, l'infinité de son essence ? Tout culte fondé sur un tel Jesus, suppose, Theotime, entre le fini & l'infini quelque rapport, & rabaisse infiniment la Divine Majesté. C'est un culte faux, injurieux à Dieu, incapable de le reconcilier avec les hommes. Il ne peut y avoir de Religion véritable que celle

qui est fondée sur le Fils unique du Pere, sur cet Homme-Dieu qui joint le ciel avec la terre, le fini avec l'infini, par l'accord incompréhensible des deux natures, qui le rendent en même-tems égal à son Pere, & semblable à nous. Cela me paroît évident:

X. THEOTIME. Cela est clair, je vous l'avouë. Mais que dirons-nous des Anges? Ont-ils attendu à glorifier Dieu, que Jesus-Christ fût à leur tête?

ARISTE. N'abandonnons point, Theotime, ce qui nous paroît évident, quelque difficulté que nous aïons à l'accorder avec certaines choses que nous ne connoissons gueres. Répondez pour moi, Theodore, je vous en prie.

THEODORE. Les Anges n'ont point attendu aprés Jesus-Christ, car Jesus-Christ est avant eux. C'est le premier
Col. 1. 15. né de toutes les créatures. *Primogenitus omnis creaturæ.* Il n'y a pas deux mille ans qu'il est né en Bethleem : mais il y
Apoc. 13. 8. en a six mille qu'il a été immolé : *Agnus occisus est ab origine mundi.* Comment cela? C'est que le premier des desseins de Dieu, c'est l'Incarnation de son Fils, parce que ce n'est qu'en lui que Dieu

reçoit l'adoration des Anges, qu'il a souffert les sacrifices des Juifs, & qu'il reçoit & recevra éternellement nos loüanges, *Jesus Christus heri, & hodie, ipse & in sacula.* Tout exprime & figure Jesus-Christ. Tout a rapport à lui à sa maniere depuis la plus noble des intelligences jusqu'aux insectes les plus méprisez. Quand Jesus-Christ naît en Bethleem, alors les Anges glorifient le Seigneur. Ils chantent tous d'un commun accord, *Gloria in altissimis Deo.* Ils declarent tous, que c'est par Jesus-Christ que le ciel est plein de gloire. Mais c'est à nous qu'ils le declarent, à nous à qui le futur n'est point present. Ils ont toûjours protesté devant celui qui est immuable dans ses desseins, & qui voit ses ouvrages avant qu'ils soient executez, qu'il leur falloit un Pontife pour l'adorer divinement. Ils ont reconnu pour leur Chef le Sauveur des hommes, avant mêmes sa naissance temporelle. Ils se sont toûjours comptez pour rien par rapport à Dieu : si ce n'est peut-être ces Anges superbes qui ont été précipitez dans les enfers à cause de leur orgüeil.

Heb. 13. 8.

Luc. 2. 13.

ARISTE. Vous me faites souvenir, Theodore, de ce que chante l'Eglise, lorsqu'on est prêt d'offrir à Dieu le sacrifice : *Per quem Majestatem tuam laudant Angeli, adorant Dominationes, tremunt Potestates*, & le reste. Le Prêtre hausse sa voix pour élever nos esprits vers le ciel, *Sursum corda* ; pour nous apprendre que c'est par Jesus-Christ que les Anges mêmes adorent la Divine Majesté, & pour nous porter à nous joindre à eux sous ce divin Chef, afin de ne faire qu'un même chœur de loüanges, & de pouvoir dire à Dieu, *Sanctus, Sanctus, Sanctus, Dominus Deus Sabaoth : Pleni sunt cæli & terra gloriâ tuâ.* Le ciel & la terre sont pleins de la gloire de Dieu : mais c'est par Jesus-Christ, le Pontife du Tres-haut. Ce n'est que par lui que les créatures, quelque excellentes qu'elles soient, peuvent adorer Dieu, le prier, lui rendre des actions de graces de ses bienfaits.

THEOTIME. Assurément, c'est en Jesus-Christ que tout subsiste, puisque sans lui le ciel même n'est pas digne de la Majesté du Créateur. Les Anges par eux-mêmes ne peuvent avoir de rap-

port, d'accés, de societé avec l'Etre infini. Il faut que Jesus-Christ s'en mêle, qu'il pacifie le ciel aussi-bien que la terre, en un mot qu'il reconcilie avec Dieu généralement toutes choses. Il est vrai qu'il n'est pas le Sauveur des Anges, dans le même sens qu'il l'est des hommes. Il ne les a pas délivrez de leurs pechez comme nous: mais il les a délivrez de l'incapacité naturelle à la créature d'avoir avec Dieu quelque rapport, de pouvoir l'honorer divinement. Ainsi il est leur Chef aussi-bien que le nôtre, leur Mediateur, leur Sauveur; puisque ce n'est que par lui qu'ils subsistent, & qu'ils s'approchent de la Majesté infinie de Dieu, qu'ils peuvent prononcer d'accord avec Dieu même le jugement qu'ils portent de sa sainteté. Il me semble que saint Paul avoit en vûë cette vérité, lorsqu'il écrivoit aux Colossiens ces paroles toutes divines: *Eripuit nos de potestate tenebrarum, & transtulit in regnum filii dilectionis suæ, in quo habemus redemptionem per sanguinem ejus, remissionem peccatorum: qui est imago Dei invisibilis*, PRIMOGENITUS OMNIS CRÆA-

TURÆ, *quoniam in ipso condita sunt universa in cœlis & in terra, visibilia & invisibilia, sive Throni, sive Dominationes, sive Principatus, sive Potestates : omnia per ipsum & in ipso creata sunt ;* ET IPSE EST ANTE OMNES, ET OMNIA IN IPSO CONSTANT : ET IPSE EST CAPUT CORPORIS ECCLESIÆ, *qui est principium, primogenitus ex mortuis,* UT SIT IN OMNIBUS IPSE PRIMATUM TENENS, *quia in ipso complacuit omnem plenitudinem inhabitare, & per eum reconciliare* OMNIA *in ipsum, pacificans per sanguinem crucis ejus sive quæ in terris, sive quæ in* COELIS SUNT. Que ces paroles sont excellentes, & qu'elles expriment noblement la grande idée que nous devons avoir de nôtre sainte Religion !

XI. ARISTE. Il est vrai, Theotime, que cet endroit de saint Paul, & peut-être quelques autres, s'accorde parfaitement bien avec ce que nous venons de dire. Mais il faut avoüer de bonne foi, que le grand motif que l'Ecriture donne à Dieu de l'incarnation de son Fils, c'est sa bonté pour les hommes. *Sic Deus dilexit mundum*, dit Saint

Jean, *ut filium suum unigenitum daret.* Il y a quantité d'autres passages que vous sçavez mieux que moi, qui nous apprennent cette vérité.

THEOTIME. Qui doute que le Fils de Dieu se soit fait homme par bonté pour les hommes, pour les délivrer de leurs pechez ? Mais qui peut aussi douter qu'il nous délivre de nos pechez pour nous consacrer un temple vivant à la gloire de son Pere : afin que nous, & les Anges mêmes honorions par lui divinement la Souveraine Majesté ? Ces deux motifs ne sont pas contraires : ils sont subordonnez l'un à l'autre. Et puisque Dieu aime toutes choses à proportion qu'elles sont aimables, puisqu'il s'aime infiniment plus que nous ; il est clair que le plus grand de ces deux motifs, celui à qui tous les autres se rapportent, c'est que ses attributs soient divinement glorifiez par toutes ses créatures en Jesus-Christ Nôtre-Seigneur.

Comme l'Ecriture n'est pas faite pour les Anges, il n'étoit pas nécessaire qu'elle nous rebatît souvent que Jesus-Christ étoit venu pour être leur Chef aussi-bien que le nôtre, & que nous ne

ferons avec eux qu'une ſeule Egliſe & qu'un ſeul concert de loüanges. L'Ecriture, faite pour des hommes, & pour des hommes pecheurs, devoit parler comme elle a fait ; & nous propoſer ſans ceſſe le motif le plus capable d'exciter en nous une ardente charité pour nôtre liberateur. Elle devoit nous repréſenter nôtre indignité, & la néceſſité abſoluë d'un Mediateur, pour avoir accés auprés de Dieu : néceſſité, encore bien mieux fondée ſur le néant & l'abomination du peché, que ſur l'incapacité naturelle à tous les êtres créez. Toutes les pures créatures ne peuvent par elles-mêmes honorer Dieu divinement : mais auſſi ne le deshonorent-elles pas comme le pecheur. Dieu ne met point en elles ſa complaiſance : mais auſſi ne les a-t'il pas en horreur comme le peché, & celui qui le commet. Il falloit donc que l'Ecriture parlât comme elle a fait de l'incarnation de Jeſus-Chriſt, pour faire ſentir aux hommes leurs miſeres, & la miſericorde de Dieu ; afin que le ſentiment de nos miſeres nous retînt dans l'humilité, & que la miſericorde de Dieu nous rem-

plît de confiance & de charité.

THEODORE. Vous avez raiſon, Theotime. L'Ecriture Sainte nous parle ſelon les deſſeins de Dieu, qui ſont d'humilier la créature, de la lier à Jeſus-Chriſt, & par Jeſus-Chriſt à lui. Si Dieu a laiſſé enveloper tous les hommes dans le peché pour leur faire miſericorde en Jeſus-Chriſt, c'eſt afin d'abbattre leur orgueil, & de relever la puiſſance & la dignité de ſon Pontife. Il a voulu que nous duſſions à nôtre divin Chef tout ce que nous ſommes, pour nous lier avec lui plus étroitement. Il a permis la corruption de ſon ouvrage, afin que le Pere du monde futur, l'Auteur de la celeſte Jeruſalem travaillât ſur le néant, non de l'être, mais de la ſainteté & de la juſtice, & que par une grace qui ne peut être meritée, nous devinſſions en lui & par lui une nouvelle créature; afin que remplis de la Divinité, dont la plenitude habite en lui ſubſtantiellement, nous puſſions uniquement par Jeſus-Chriſt rendre à Dieu des honneurs divins. Liſez avec réflexion les Epîtres de ſaint Paul, & vous y trouverez ce que je

vous dis. Que ne devons-nous point à celui qui nous éleve à la dignité d'enfans de Dieu, aprés nous avoir tirez d'un état pire que le néant même ; & qui pour nous en tirer s'anéantit jusqu'à se rendre semblable à nous, afin d'être la victime de nos pechez ? Pourquoi donc l'Ecriture, qui n'est pas faite pour les Anges, qui n'est pas tant faite pour les Philosophes que pour les simples, qui n'est faite que pour nous faire aimer Dieu, & nous lier avec Jesus-Christ, & par Jesus-Christ à lui : pourquoi, dis-je, l'Ecriture nous expliqueroit-elle les desseins de l'incarnation par rapport aux Anges ? pourquoi appuïeroit-elle sur l'indignité naturelle à toutes les créatures ; l'indignité du peché étant infiniment plus sensible, & la vûë de cette indignité beaucoup plus capable de nous humilier & de nous anéantir devant Dieu ?

Les Anges qui sont dans le Ciel n'ont jamais offensé Dieu. Cependant saint Paul nous apprend que Jesus-Christ pacifie ce qui est dans le ciel aussi-bien que ce qui est sur la terre : *Pacificans*
Col. 1. *per sanguinem crucis ejus sive quæ in terris*

ſunt, ſive quæ in cœlis: que Dieu rétablit, qu'il ſoûtient, ou ſelon le Grec, qu'il réünit toutes choſes ſous un même Chef, ce qui eſt dans le ciel & ce qui eſt ſur la terre: * *Inſtaurare omnia in Chriſto, quæ in cœlis & quæ in terra ſunt in ipſo*: que Jeſus-Chriſt en un mot, eſt le Chef de toute l'Egliſe: *Et ipſum dedit caput ſupra omnem Eccleſiam.* Cela ne ſuffit-il pas pour nous faire comprendre, que ce n'eſt que par Jeſus-Chriſt que les Anges mêmes adorent Dieu divinement; & qu'ils n'ont de ſocieté, d'accés, de rapport avec lui que par ce Fils bien-aimé, en qui le Pere ſe plaît uniquement, par qui il ſe complaît parfaitement en lui-même? *Dilectus meus in quo benè complacuit anima mea.*

* Ἀνακεφαλαιώσασθαι. Eph. 1. 10. Verſ. 22.

Matth. 12. 18.

ARISTE. Cela me paroît évident. Il n'y a point deux Egliſes differentes, deux ſaintes Sion. *Acceſſiſtis*, dit ſaint Paul, *ad Sion montem & civitatem Dei viventis, Jeruſalem cœleſtem, & multorum Angelorum frequentiam.* Et puiſque Dieu a établi Jeſus Chriſt ſur toute l'Egliſe, je croi que ce n'eſt que par lui que les Anges mêmes rendent à Dieu leurs de-

Hebr. 12. 22.

voirs, & qu'ils en sont & ont toûjours été reçûs favorablement. Mais j'ai une difficulté à vous proposer contre le principe que vous avez établi d'abord.

XII. Vous nous avez dit, Theodore, que Dieu veut être adoré en esprit & en vérité, c'est à dire, par des jugemens & des mouvemens de l'ame; & que nôtre culte, & mêmes nos bonnes œuvres tirent leur bonté morale des jugemens qu'elles prononcent, lesquels jugemens sont conformes aux attributs divins, ou à l'Ordre immuable des perfections divines. Vous m'entendez bien. Mais, je vous prie, pensez-vous que les simples y entendent tant de finesse? Pensez-vous qu'ils forment de ces jugemens qui adorent Dieu en esprit & en vérité? Cependant si le commun des hommes ne porte point des attributs ou des perfections divines le jugement qu'ils en doivent porter, ils ne prononceront point ces jugemens par leurs actions. Ainsi ils ne feront point de bonnes œuvres. Ils n'adoreront point aussi en esprit & en vérité par leur foi en Jesus-Christ, s'ils ne sçavent bien, qu'offrir le Fils au Pere, c'est declarer

que la créature & que les pecheurs ne peuvent avoir directement de rapport à Dieu. Et c'est à quoi il me semble que beaucoup de Chrétiens ne pensent point. Bons Chrétiens toutefois, & que je ne croi pas que vous osiez condamner.

THEODORE. Prenez bien garde, Ariste, Il n'est pas absolument nécessaire pour faire une bonne action, de sçavoir distinctement qu'on prononce par elle un jugement qui honore les attributs divins, ou qui soit conforme à l'Ordre immuable des perfections que renferme l'Essence divine. Mais afin que nos actions soient bonnes, il faut nécessairement qu'elles prononcent par elles-mêmes de tels jugemens ; & que celui qui agit ait du moins confusément l'idée de l'Ordre, & qu'il l'aime, quoiqu'il ne sçache pas trop ce que c'est. Je m'explique. Quand un homme fait l'aumône, il se peut faire qu'il ne pense point alors que Dieu est juste. Bien loin de porter ce jugement, qu'il rend honneur par son aumône à la justice divine, & qu'il se la rend favorable, il se peut faire qu'il ne pense point

à la récompense. Il se peut faire aussi qu'il ne sçache point que Dieu renferme en lui-méme cet Ordre immuable dont la beauté le frappe actuellement ; ni que c'est la conformité qu'a son action avec cet Ordre, qui la rend essentiellement bonne, & agréable à celui dont la loi inviolable n'est que ce même Ordre. Cependant il est vrai de dire, que celui qui fait quelque aumône, prononce par sa liberalité ce jugement, que Dieu est juste ; & qu'il le prononce d'autant plus distinctement, que le bien dont il se prive par sa charité lui seroit plus nécessaire pour satisfaire ses passions ; & que plus enfin il le prononce distinctement, il rend d'autant plus d'honneur à la justice divine, il l'engage d'autant plus à le récompenser, il acquiert devant Dieu de plus grands merites. De même quoiqu'il ne sçache point precisément ce que c'est que l'Ordre immuable, & que la bonté de son action consiste dans la conformité qu'elle a avec ce même Ordre, il est vrai néanmoins qu'elle n'est & qu'elle ne peut être juste que par cette conformité.

Depuis le peché nos idées sont si confuses, & la loi naturelle est tellement éteinte, que nous avons besoin d'une loi écrite pour nous apprendre sensiblement ce que nous devons faire ou ne faire pas. Comme la plûpart des hommes ne rentrent point en eux-mêmes, ils n'entendent point cette voix intérieure qui leur crie, *Non concupisces*. Il a fallu que cette voix se prononçât au dehors, & qu'elle entrât dans leur esprit par leurs sens. Néanmoins ils n'ont jamais pû effacer entierement l'idée de l'ordre, cette idée générale qui répond à ces mots : *Il faut, on doit, il est juste de*. Car le moindre signe réveille cette idée ineffaçable dans les enfans mêmes qui sont encore pendus à la mammelle. Sans cela les hommes seroient tout-à-fait incorrigibles, ou plûtôt absolument incapables de bien & de mal. Or pourvû que l'on agisse par dépendance de cette idée confuse & générale de l'Ordre, & que ce que l'on fait y soit d'ailleurs parfaitement conforme ; il est certain que le mouvement du cœur est reglé, quoique l'esprit ne soit point fort éclairé. Il est vrai que c'est l'obéïssance

à l'autorité divine qui fait les Fideles & les gens de bien. Mais comme Dieu ne peut commander que selon sa loi inviolable, l'Ordre immuable, que selon le jugement éternel & invariable qu'il porte de lui-même & des perfections qu'il renferme dans son essence : il est clair que toutes nos œuvres ne sont essentiellement bonnes, que parce qu'elles expriment, & qu'elles prononcent, pour ainsi dire, ce jugement. Venons maintenant à l'objection de ces bons Chrétiens qui adorent Dieu dans la simplicité de leur foi.

XIII. Il est évident que l'Incarnation de Jesus-Christ prononce, pour ainsi dire, au dehors ce jugement que Dieu porte de lui-même, que rien de fini ne peut avoir de rapport à lui. Celui qui reconnoît la nécessité d'un Mediateur, prononce sur sa propre indignité : & s'il croit en même tems que ce Mediateur ne peut être une pure créature, quelque excellente qu'on veüille la supposer, il releve infiniment la Divine Majesté. Sa foi en elle-même est donc conforme au jugement que Dieu porte de nous & de ses divines perfections. Ainsi elle adore

eu parfaitement : puiſque par ces jumens véritables, & conformes à ceux e Dieu porte de lui-même, elle met ſprit dans la ſituation la plus reſpeteuſe où il puiſſe être en preſence de ı infinie Majeſté. Mais dites-vous, plûpart des Chrétiens n'y entendent int tant de fineſſe. Ils vont à Dieu ıt ſimplement. Ils ne s'apperçoivent ılement pas qu'ils ſont dans cette ſiıtion ſi reſpectueuſe. Je vous l'avoüe. ne le ſçavent pas tous de la maniere nt vous le ſçavez. Mais ils ne laiſſent ; d'y être. Et Dieu voit fort bien ils y ſont, du moins dans la diſpoon de leur cœur. Ils abandonnent à ùs-Chriſt qui eſt à leur tête, & qui, ır ainſi dire, porte la parole de les ſenter à Dieu dans l'état qui leur ıvient. Et Jeſus-Chriſt qui les rede comme ſon peuple, comme les mbres de ſon propre corps, comme s à lui par leur charité & par leur ne manque pas de parler pour eux, de prononcer hautement ce qu'ils ſçauroient exprimer. Ainſi tous les rétiens dans la ſimplicité de leur foi, a préparation de leur cœur, adorent

incessamment par Jesus-Christ, d'une adoration tres-parfaite & tres-agréable à Dieu, tous ses attributs divins. Il n'est pas nécessaire, Ariste, que nous sçachions éxactement les raisons de nôtre foi, j'entens les raisons que la Metaphysique peut nous fournir. Mais il est absolument nécessaire que nous la professions : de même qu'il n'est pas nécessaire que nous concevions distinctement ce qui fait la moralité de nos œuvres, quoiqu'il soit absolument nécessaire que nous en fassions de bonnes. Je ne croi pas cependant que ceux qui se mêlent de philosopher, puissent emploïer leur tems plus utilement, que de tâcher d'obtenir quelque intelligence des véritez que la foi nous enseigne.

ARISTE. Assurément, Théodore, il n'y a point de plaisir plus sensible, ou du moins de joïe plus solide, que celle que produit en nous l'intelligence des véritez de la foi.

THEOTIME. Oüi dans ceux qui ont beaucoup d'amour pour la Religion, & dont le cœur n'est point corrompu. Car il y a des gens à qui la lumiere fait de la peine. Ils se fâchent de

voir ce qu'ils voudroient peut-être qui ne fût point.

THEODORE. Il y a peu de ces gens-là, Theotime. Mais il y en a beaucoup qui appréhendent, & avec raison, qu'on ne tombe dans quelque erreur, & qu'on n'y entraîne les autres. Ils seroient bien-aises qu'on éclaircît les matieres, & qu'on défendît la Religion. Mais comme on se défie naturellement de ceux qu'on ne connoît point, on craint, on s'effraïe, on s'anime, & on prononce ensuite des jugemens de passion, toûjours injustes & contraires à la charité. Cela fait taire bien des gens, qui devroient peut-être parler, & de qui j'aurois appris de meilleurs principes que ceux que je vous ai proposez. Mais souvent cela n'oblige point au silence ces auteurs étourdis & témeraires, qui publient hardiment tout ce qui leur vient dans l'esprit. Pour moi, quand un homme a pour principe, de ne se rendre qu'à l'évidence & à l'autorité; quand je m'apperçois qu'il ne travaille qu'à chercher de bonnes preuves des dogmes reçûs, je ne crains point qu'il puisse s'égarer dangereusement.

Peut-être tombera-t'il dans quelque erreur. Mais que voulez-vous ? Cela eſt attaché à nôtre miſerable condition. C'eſt bannir la Raiſon de ce monde, s'il faut être infaillible pour avoir droit de raiſonner.

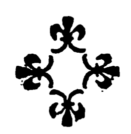
ARISTE. Il faut, Theodore, que je vous avoüe de bonne foi ma prévention. Avant nôtre entrevûë j'étois dans ce ſentiment, qu'il falloit abſolument bannir la Raiſon de la Religion, comme n'étant capable que de la troubler. Mais je reconnois preſentement, que ſi nous l'abandonnions aux ennemis de la foi, nous ſerions bien-tôt pouſſez à bout, & décriez comme des brutes. Celui qui a la Raiſon de ſon côté, a des armes bien puiſſantes pour ſe rendre maître des eſprits. Car enfin nous ſommes tous raiſonnables, & eſſentiellement raiſonnables. Et de pretendre ſe dépoüiller de ſa raiſon, comme on ſe décharge d'un habit de ceremonie, c'eſt ſe rendre ridicule, & tenter inutilement l'impoſſible. Auſſi dans le tems que je décidois qu'il ne falloit jamais raiſonner en Theologie, je ſentois bien que j'exigeois des Theologiens ce qu'ils ne m'accorderoient

deroient jamais. Je comprens maintenant, Theodore, que je donnois dans un excés bien dangereux, & qui ne faisoit pas beaucoup d'honneur à nôtre sainte Religion, fondée par la Souveraine Raison, qui s'est accommodée à nous, afin de nous rendre plus raisonnables. Il vaut mieux s'en tenir au temperament que vous avez pris, d'appuïer les dogmes sur l'autorité de l'Eglise, & de chercher des preuves de ces dogmes dans les principes les plus simples & les plus clairs que la Raison nous fournisse. Il faut ainsi faire servir la Metaphysique à la Religion, (car de toutes les parties de la Philosophie il n'y a gueres que celle-là qui puisse lui être utile) & répandre sur les véritez de la foi cette lumiere qui sert à rassûrer l'esprit, & à le mettre bien d'accord avec le cœur. Nous conserverons par ce moïen la qualité de raisonnables, nonobstant nôtre obeïssance & nôtre soûmission à l'autorité de l'Eglise.

THEODORE. Demeurez ferme, Ariste, dans cette pensée, toûjours soûmis à l'autorité de l'Eglise, toûjours prêt de vous rendre à la Raison. Mais ne prenez pas les opinions de quelques

Docteurs, de quelques Communautez, & mêmes d'une nation entiere, pour des véritez certaines. Ne les condamnez pas non plus trop legerement. A l'égard des sentimens des Philosophes ne vous y rendez jamais entierement, que lorsque l'évidence vous y oblige & vous y force. Je vous donne cet avis, afin de guerir le mal que je pourrois avoir fait ; & que si j'ai eu le malheur de vous proposer comme véritables des sentimens peu certains, vous puissiez en reconnoître la fausseté en suivant ce bon avis, cet avis si nécessaire, & que je crains fort d'avoir souvent négligé.

Fin des Entretiens sur la Metaphysique.





ENTRETIENS SUR LA MORT.

I. ENTRETIEN.

ARISTE & Theotime avoient lié entr'eux une étroite amitié depuis les entretiens precedens. Ariſte par ſon honnêteté & ſes manieres enjoüées avoit gagné le cœur du Philoſophe Theotime : & Theotime s'étoit attiré l'eſtime d'Ariſte par la netteté de ſes idées & par la juſteſſe de ſes raiſonnemens. Le Philoſophe & le bel eſprit ſont naturellement incompatibles, lorſqu'ils veulent toûjours conſerver leur caractere. Mais Theotime s'humaniſoit ſouvent par le plaiſir qu'il trouvoit dans les agréables penſées d'Ariſte, ou peut-être par un

ſentiment plus Chrétien & plus relevé; ſemblable à celui de la ſouveraine Raiſon, qui a bien voulu prendre une nature & des manieres ſenſibles, pour s'accommoder à la foibleſſe des hommes qui n'écoutent que leurs ſens. Et Ariſte de ſon côté faiſoit effort de tems en tems pour rentrer en lui-même, & conſulter de concert avec Theotime la Vérité intérieure. Et parce qu'ils recevoient l'un & l'autre les mêmes réponſes de la même Raiſon qui préſide à tous les eſprits, ils étoient preſque toûjours parfaitement d'accord. C'eſt-là ce qui a pû lier ſi étroitement deux perſonnes d'un ſi different caractere: car lorſqu'on eſt uni par l'eſprit, on l'eſt bien-tôt par le cœur, quand on a le cœur bien fait, & qu'il n'eſt point eſclave de quelque bas interêt.

Cependant ces deux Meſſieurs ne pûrent un jour s'accorder ſur le ſujet de la Mort. Ariſte trouvoit la vie trop courte: Theotime la trouvoit trop longue. La ſeule penſée de la mort faiſoit horreur à Ariſte: rien de plus terrible pour lui. Theotime au contraire parloit de la mort avec des tranſports de joïe. C'eſt la fin de tous nos maux, diſoit-il,

C'eſt le tems de la récompenſe & du ſouverain bonheur. C'eſt le commencement d'une vie heureuſe & qui ne finira jamais. Penſez-vous, Ariſte, pouvoir être heureux dans une terre étrangere, ſujet à mille miſeres & tout environné de miſerables ? Nôtre patrie c'eſt le Ciel ; c'eſt là qu'habitent la vérité & la juſtice : c'eſt auſſi là que nous trouverons la félicité & la joïe. Ariſte ſecoüoit la tête à ce diſcours, & à quantité d'autres ſemblables : & quoique dans le fond il en approuvât la plûpart, il ne pouvoit ſouffrir cet air de confiance avec lequel Theotime lui parloit. Voilà de grands ſentimens, diſoit-il, & dignes de Theotime. Mais je craindrois fort pour ſon intrepidité, ſi ce monſtre horrible de la mort étoit prêt à le devorer. Dans ce moment Theodore arriva : l'un & l'autre crûrent avoir en lui un bon ſecond, auſſi-bien qu'un ami ſincere. Ariſte lui expoſa le ſujet de leur diſpute, & lui demanda ſon ſentiment. Vous avez peut-être tous deux raiſon, répondit Theodore : vous, Ariſte, de craindre la mort, & vous, Theotime, de la deſirer. Mais remettons à demain cette importante ma-

tiere : Elle demande toute nôtre attention. Il faut que nous la meditions sérieusement tous trois, avant que de nous en entretenir. On en tomba d'accord, & le lendemain Theodore commença de cette sorte.

THEODORE. J'ai bien de la joïe, mes chers amis, de ce que vous voulez que la mort soit aujourd'hui le sujet de nôtre entretien. Car quoique la plûpart des hommes n'osent la considerer, & que les plus hardis ne s'en approchent qu'en tremblant : c'est sur ses avis salutaires que le Sage * regle toute sa conduite. En effet, la pensée de la mort change toutes nos idées & condamne tous nos desseins. Car le tems comparé à l'éternité approche si fort du néant, que les biens & les maux d'une si courte durée ne passent que pour des phantômes dans un esprit bien convaincu de son immortalité.

* *In omnibus operibus tuis memorare novissima tua & in aeternum non peccabis.* Eccli. 7. 40.

Si vous regardiez, Ariste, comme de vrais biens les corps qui vous environnent, certainement vous auriez sujet de craindre la mort : car sûrement elle vous les enlevera : & ce qui est bien plus terrible, elle nous livrera tous entre les mains du vrai bien, qui

jaloux de l'amour qui lui est dû, se vangera éternellement de l'infidelité de ses créatures. Mais vous êtes trop éclairé pour regarder comme de vrais biens ces viles substances qui vous sont assujetties, ces êtres impuissans ; qui bien loin de pouvoir nous rendre heureux, ne peuvent pas mêmes nous avertir de leur presence. Car vous sçavez, que les corps ne peuvent agir sur les esprits, & que l'idée sensible que nous en avons est bien differente de l'ébranlement que je veux bien suppose qu'ils produisent dans le cerveau. La crainte que vous avez de la mort ne vient donc pas de ce que vous connoissez clairement ; mais plûtôt de ce que vous sentez confusément que les corps sont véritablement des biens. Et si cela est, cette crainte est purement naturelle, & la raison n'y a point de part. Comment donc pourriez-vous la justifier ? Il est permis de fuïr la mort, si la Raison ne nous y condamne pas, la fuite & tous les autres mouvemens du corps peuvent être determinez par l'instinct & le sentiment. Mais les mouvemens de l'ame, tel qu'est celui de la crainte, assurément ils ne doivent être reglez que par

la Raiſon. Quoi ! ne ſçavez-vous plus que toutes les impreſſions ſenſibles ne nous ſont données que pour la conſervation de nôtre être ſenſible ; & que toutes les démarches de l'eſprit vers le vrai bien doivent être reglées par la lumiere de la Raiſon. Aimer, haïr, deſirer ou craindre par inſtinct ou ſentiment confus, n'eſt pas agir en créature raiſonnable : & s'il n'eſt pas permis d'aimer le vin & de le regarder comme un vrai bien, nonobſtant le ſentiment agréable qu'il ſemble produire en nous, un eſprit éclairé ne croira jamais devoir craindre la mort, uniquement à cauſe de cette horreur ſenſible qu'elle excite en lui. Car cette horreur n'eſt qu'un ſentiment confus, qui n'ébranle l'ame que pour la conſervation d'un corps tellement oppoſé à nôtre bonheur, que tant qu'il ſubſiſtera tel qu'il eſt, nous ne joüirons point du ſouverain bien.

ARISTE. J'ai appris de vous & de Theotime, ou plûtôt pour parler comme vous le ſouhaittez, j'ai appris des réponſes intérieures de nôtre Maître commun, qu'il ne falloit jamais que l'eſprit ſe laiſſât conduire par l'inſtinct & le ſentiment : car ils n'avertiſſent

l'ame que pour le bien du corps. Oüi je ſuis convaincu que la Raiſon doit regler toutes nos démarches. C'eſt un guide fidéle, un guide éclairé ; mais c'eſt le plus fâcheux & le plus incommode de tous les guides. Elle n'a nul égard à nôtre foibleſſe & à nôtre laſſitude. Les chemins où elle nous engage ſont impraticables : malgré tous mes efforts, je n'avance point. Je me ſens au contraire agréablement tranſporté dans ces routes enchantées, où mes ſens & mon imagination me conduiſent. Et ſans cette voix intérieure qui me crie ſans ceſſe que je m'égare, je ſerois l'homme du monde le plus content.

THEOTIME. Vous ſeriez, Ariſte, l'homme du monde le plus malheureux.

THEODORE. Ariſte ſeroit heureux ſans doute, comme ces victimes qu'on engraiſſe pour le ſacrifice le ſont actuellement ; car elles ne ſont point inquiétées du futur, & elles joüiſſent du preſent. Mais cette voix intérieure ne ſe taira pas. Vous en entendrez ſans ceſſe, mon cher Ariſte, des reproches & des menaces terribles, juſqu'à ce que vous vous ſoûmettiez à ſes ordres. L'appré-

hension de la mort & de l'éternité qui la suit troublera tous vos plaisirs. Elle vous chagrinera, elle vous désolera dans le fond de l'ame, fussiez-vous tout raïonnant de gloire & comblé de mille biens. Pour devenir solidement heureux, il ne faut point quitter ce chemin étroit qui conduit à la vie. Il est vrai qu'il est impraticable ce chemin, & que ce seroit en vain que la Raison nous y rappelleroit intérieurement, si elle ne marchoit devant nous, si elle ne nous soûtenoit, si elle ne nous donnoit la force de la suivre. Mais voilà que cette lumiere intérieure, * *qui éclaire tous les hommes qui viennent au monde*, paroît devant nous, faite comme nous. Elle nous prend par la main, elle nous exhorte à la suivre, & choisissant pour elle les pas les plus fâcheux, elle nous transporte, pour ainsi dire, par le mouvement qu'elle nous donne. Souvenez-vous, Ariste, de ce que je vous ai dit tant de fois, que la Sagesse éternelle qui nous parle sans cesse dans le plus secret de nous-mêmes, nous voïant répandus au dehors, s'est enfin presentée devant nous, pour instruire d'une maniere sensible, grossiére & *char-*

* *Jean. ch. 1.*

nelle (c'est l'expression d'un grand Saint) S. Bernard.
des hommes charnels, & qui ne s'attachent qu'au sensible. Souvenez-vous de l'exemple que Jesus-Christ nous a montré durant sa vie, & que sacrifiant enfin cette nature sensible en l'honneur du vrai bien, non seulement il nous a appris par là le peu d'estime qu'il faut faire de la vie presente & de tous les objets de nos sens ; mais de plus, qu'il nous a merité la force nécessaire pour mépriser ces vains objets, & marcher à grands pas dans le chemin qui conduit à la vie. Si ce corps de peché nous appesantit & nous rend immobiles dans ce chemin difficile ; si l'imagination & les sens nous sollicitent à le quitter, que le sentiment intérieur que nous avons de nôtre foiblesse ne nous desespere pas. Mais humilions-nous profondément, & invoquons sans cesse le Sauveur des pecheurs: * *Quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé.* * *Nôtre souverain Prêtre est maintenant dans le Saint des Saints, toûjours vivant pour interceder pour nous*: & c'est de là que descend cette force toute celeste qui nous fera mépriser la terre & suivre jusques dans le Ciel nôtre divin * *Précurseur.*

* Act. 2: 21.
* Heb. 4: 14. 7: 26.
* Heb. 6: 20.

Que les Païens, Ariste, craignent la mort, ces pecheurs qui ne sçavent pas que le Fils de Marie a été nommé
* Matth. 1: 21. JESUS, * *parce qu'il devoit délivrer son peuple de leurs pechez.* Il n'y a point pour eux de monstre plus terrible. Les Peripateticiens l'ont crû avec raison, & le Sage des Stoïciens qui la bravoit est le plus insensé des hommes. Caton, l'infortuné Caton le sçait bien maintenant.
† Heb. 2: 14. Mais ne croïez-vous pas † *que le Seigneur* JESUS *a détruit par sa mort l'empire de la mort, & qu'il a mis en liberté ceux qui toute leur vie étoient dans une cruelle servitude, par l'apprehension qu'ils en avoient?* Nôtre Chef est ressuscité, & nous le sommes avec lui. Nous sommes enlevez avec lui dans le Ciel, & là nous regnerons éternellement avec lui. C'est
* Eph. 2: 5. 6. saint Paul qui vous le dit: * *Convivificavit nos in Christo, & conressuscitavit, & consedere fecit in cœlestibus in Christo Jesu.* Cette expression paroît bien hardie. Mais quoi! Dieu ne manque jamais à
† Heb. 6: 17. ses promesses. Il a mêmes † confirmé par serment celle qu'il nous a faite en Jesus-Christ. Pourquoi donc ne pourrions-nous pas dire que nous possedons déja ce qu'il nous a promis? On le peut

perdre, il eſt vrai : mais on ne le peut que par ſa faute. Et perdre par ſa faute des biens infinis, paroît à ſaint Paul une folie ſi inſigne, qu'il ne veut pas croire que les Epheſiens à qui il écrit en ſoient capables. Ne craignons donc point la mort qui nous met pour jamais en pleine poſſeſſion des promeſſes. Mais qu'une ſainte horreur nous ſaiſiſſe & nous épouvante, lorſque la volupté nous ſollicite, & que l'orgüeil nous révolte contre la loi d'un Dieu vangeur.

ARISTE. Je vous avouë que ceux qui ont une foi vive, & une ferme eſperance aux magnifiques promeſſes des biens à venir, n'ont pas grand ſujet de craindre la mort. Cependant ce paſſage eſt ſi oppoſé à la nature, que je ne croi pas qu'il ſoit poſſible d'en approcher ſans horreur & ſans crainte. Car enfin Jeſus-Chriſt lui-même a craint la mort, ſon approche l'a fait fremir. Il en a ſué le ſang, & elle a arraché trois fois de lui cette priere : *Pater mi, ſi poſſibile eſt,* *Matth.*
tranſeat à me calix iſte : priere qui con- 26: 39.
fond l'orgüeil des Stoïciens, & qui devroit un peu diminuer la confiance de Theotime.

THEOTIME. C'eſt au contraire ce

qui augmente ma confiance : car Jesus-Christ nous a délivrez de la crainte de la mort lorsqu'il a bien voulu en sentir les fraïeurs. Ce sont ses foiblesses volontaires qui font nôtre force, & qui nous délivrent de nos foiblesses involontaires. Au reste, je ne prétens pas être insensible à cette horreur naturelle qu'on a de la mort ; mais je ne croi pas pour cela la devoir craindre.

THEODORE. Comment, Ariste, venez-vous de parler de l'Homme-Dieu ? Non, Jesus-Christ n'a point
Joan. 10: 18. *ch.* 18:4. *Isaye* 53: 7. craint la mort. Il l'a desirée ; * il l'a affrontée : il s'est livré lui-même fort tranquillement entre les mains de ceux qui devoient la lui faire souffrir de la maniere du monde la plus cruelle. Il est vrai qu'il a senti les horreurs de la mort, selon ces paroles : *Transeat à me calix iste.* Mais il n'y a pas consenti : *Verum tamen non sicut ego volo, sed sicut tu.* Et s'il les a senties, ces horreurs ; c'est qu'il a voulu être frappé de la juste terreur que la mort doit faire aux pecheurs. C'est qu'il s'est volontairement regardé comme la victime du peché : c'est qu'il a voulu augmenter le merite & la perfection de son sacrifice par tous les sen-

timens les plus pénibles : c'eſt enfin qu'il a voulu témoigner ſon zele pour la gloire de ſon Pere, & l'excés de ſa charité pour ſes freres. Mais cette triſteſſe, * dont il a voulu que ſon ame fût comme accablée dans le tems de ſa paſſion, fait la joïe des Chrêtiens au moment de leur mort. Ainſi la confiance de Theotime n'eſt point vaine & mal fondée. L'eſperance en JESUS ne trompe point; * *Spes non confundit*. L'homme *de douleurs*, pour parler comme le Prophete, a véritablement pris pour lui nos foibleſſes & nos langueurs. Il s'eſt chargé de nos iniquitez, & par là il nous a délivrez de la crainte de la mort. Car la mort n'eſt terrible que pour les pecheurs. Elle eſt à deſirer pour les juſtes, parce que c'eſt le moment auquel Dieu rendra à chacun la récompenſe ou la peine dûë à leurs œuvres.

* *Matth.* 26: 37.

* *Rom.* 5: 5. *Iſaye* 53.

ARISTE. J'ai donc un ſujet legitime de craindre la mort ; non à cauſe de cette horreur ſenſible qui me ſaiſit quand j'y penſe ; mais à cauſe que rien n'eſt plus terrible que de tomber entre les mains d'un Dieu jaloux, d'un Dieu vangeur, d'un Dieu qui connoît tous les déſordres de ma vie paſſée, & qui

ne peut laiſſer le peché impuni. Vous pouvez peut-être l'un & l'autre mourir avec joïe dans l'eſperance de ce qui eſt dû à vos bonnes œuvres. Mais que dois-je attendre de la Juſtice divine, moi dont toute la vie....

THEODORE. Tremblez, Ariſte, devant Dieu, dans la penſée de vos déſordres. Vôtre crainte eſt raiſonnable, & elle vous ſera ſalutaire, ſi elle vous fait recourir au Sauveur des pecheurs. Theotime n'eſt pas exemt de cette eſpece de fraïeur ; mais ſa foi le raſſure, & bannit de ſon eſprit le trouble & l'inquiétude. Ne penſez pas, je vous prie, que nôtre eſperance & nôtre joïe ſoient appuïées ſur nos œuvres. Elles ſeroient tres-mal fondées. C'eſt ſur nôtre foi en Jeſus-Chriſt, & ſur la charité qu'il répand en nous. C'eſt ſur nôtre adoption divine * qui nous donne droit de parler à Dieu comme à nôtre Pere. Nous ſommes † tous pecheurs ; mais JESUS eſt le Sauveur des pecheurs ; & ſi nous avions l'orgüeil de nous croire exemts de peché, nous n'aurions plus de Sauveur. Nous ſommes * perſuadez que Dieu ne trouve plus aucun ſujet de condamnation dans ceux qui ont la foi en Jeſus-Chriſt

* Rom. 8: 25.

† 1. Joan. 1: 8. 9.

* Rom. 8: 1.

Christ & qui sont animez de la charité. Et comme Theotime a sentiment intérieur de sa foi & de son amour pour Dieu, il appréhende avec raison la vie, beaucoup plus que la mort : cette vie inséparable du peché qui lui fait horreur, que la mort qui l'en délivrera, & qui le mettra en possession de celui qu'il aime.

THEOTIME. Helas ! peut-on haïr le peché & aimer la vie qui ne peut être sans peché ? Mais, Ariste, ne contons point sur l'esperance d'une éternité bienheureuse : ne regardons que le present. Quoi ! le néant même ne vaut-il pas mieux que l'assemblage des biens & des maux de cette miserable vie ? Une ame non seulement unie à un corps la plus vile des substances ; mais dépendante de ce corps : unie par ce corps à tous ceux qui nous environnent, dépendante de tous leurs mouvemens, & par là esclave de l'opinion, de la coûtume, des passions brutales de ceux qui nous veulent nuire. Une intelligence sans lumiere, effraïée par de vains phantômes, & toûjours seduite par des sens trompeurs. Un cœur sans droiture, gourmandé sans cesse par des passions

honteuses : une soif ardente pour la félicité, une vaste capacité de tout bien, remplie successivement de mille maux ; irritée plûtôt qu'étanchée par des plaisirs brutaux qui ne durent qu'un moment, toûjours accompagnez de fâcheuses inquiétudes, & suivis de remords & de repentir. Quoi ! Peut-on bien connoître la dignité de sa nature, la noblesse de son origine, la fin de sa création ; & craindre, je ne dis pas la mort, la dissolution de ce corps de peché, qui nous empêche de joüir de nos droits revendiquez par Jesus-Christ ; mais le néant même, qui nous délivreroit du moins de la honte de nôtre dégradation & de tous les maux qui l'accompagnent. Pesez éxactement tous les biens dont nous joüissons, & tous les maux que nous souffrons ici-bas : mais pesez-les en presence de la Raison, & sans que l'imagination s'en mêle, & je suis certain que les maux l'emporteront infiniment sur les biens. Or si les maux faisoient seulement équilibre avec les biens, l'amour propre éclairé estimeroit autant le néant que la vie. Donc en regardant la mort comme l'anéantissement de nôtre être, elle

n'est nullement à craindre, s'il est vrai que les maux de la vie l'emportent de beaucoup sur les biens dont on y joüit.

ARISTE. Apparemment, Theotime, mes balances sont trompeuses. Je suis la duppe de l'imagination, qui prend le mal pour le bien, ou qui augmente de beaucoup le poids de biens fort legers : car je ne suis point du tout de vôtre sentiment ; & je doute mêmes que Theodore l'approuve, lui qui décide toûjours en vôtre faveur.

THEODORE. L'immortalité de l'ame rend inutile cette discussion. Car quelque heureux que vous soïez maintenant, vous ne devez point craindre la mort, s'il est vrai que c'est le passage à une éternité bienheureuse.

ARISTE. Oüi ; mais si la mort me plongeoit dans le néant, ou qui pis est, si elle me précipitoit dans les enfers.

THEODORE. Vous n'avez pas grand sujet de craindre ni l'un ni l'autre : le premier, si vous êtes bon Philosophe : le second, si vous êtes un vrai Chrêtien. Car pour commencer par l'anéantissement de nôtre être, quelle raison, je vous prie, avez-vous de l'apprehender? Le passage de l'être au néant

n'eſt-il pas naturellement impoſſible ; auſſi-bien que celui du néant à l'être ?

ARISTE. Cela me paroît ainſi. Cependant je m'imagine toûjours qu'aprés la mort je ne ſerai plus.

THEODORE. Vous vous l'imaginez; mais le concevez-vous bien ? Vous êtes perſuadé que vôtre ame eſt une ſubſtance diſtinguée de vôtre corps, & dont les proprietez ſont bien differentes des modifications de l'étenduë. Or réduire à rien une ſubſtance n'eſt pas plus concevable que d'en faire une de rien : l'une & l'autre eſt également impoſſible aux forces ordinaires de la nature. Vous ne devez donc pas croire que lorſque vôtre corps ſera détruit vous ne ſerez plus vous-même. Si vôtre imagination vous le dit, c'eſt qu'alors elle ne ſera plus, & qu'elle ne parle à l'eſprit & ne l'effraïe que pour ſa propre conſervation. Mais la Raiſon dit le contraire. Vôtre imagination vous dit auſſi qu'aprés la mort nôtre corps ſera anéanti. Mais ſi vous conſultez la Raiſon, elle vous répondra que les ſubſtances ſont immortelles & incorruptibles en qualité de ſubſtance, & qu'il n'y a que leurs modifications qui ſe détruiſent & s'anéantiſſent.

Aprés la mort nôtre corps cessera d'être organisé. Il sera changé en terre, en vapeurs, en poussiere. En un mot, il aura des modifications toutes differentes de celles qu'il doit avoir pour être corps vivant & animé. Mais il n'y aura pas le moindre atome de sa substance qui rentre dans le néant. Il en est de même de nôtre ame. Sa substance est naturellement immortelle. Aprés la mort elle n'aura plus à la vérité tous ces sentimens confus qui se rapportent à la conservation du corps. Mais elle aura sans doute des connoissances plus claires, des sentimens plus doux, des modifications en un mot d'autant plus parfaites, que le bien qu'elle possedera alors est au dessus de ceux de la vie presente. L'experience apprend en partie ce que deviennent nos corps lorsqu'ils se corrompent. Mais nous n'avons nulle idée de l'état de l'ame aprés sa consommation : car *l'œil n'a point vû, l'oreille n'a point entendu, & l'esprit même n'a jamais conçû ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment*. Mais puisque l'experience vous apprend que le corps appesantit l'esprit & trouble toutes ses idées ; n'avez-vous pas sujet d'esperer, que dé-

gagé du corps, il ſera dans une liberté parfaite. Faiſant abſtraction des biens que la foi nous promet, ne vous paroît-il pas qu'une intelligence eſt bien malheureuſe de ſe voir tellement eſclave d'une portion de la matiere, qu'elle ne peut agir ſelon ce qu'elle eſt, ni mêmes ſe ſouvenir de ſa dignité, ſans ſe ſentir maltraitée, ſans qu'on la rappelle auſſi-tôt, & qu'on l'oblige à quelque ſervice honteux.

THEOTIME. L'heureuſe condition ! Peut-on ſans oublier ce qu'on eſt, n'aimer pas mieux le néant qu'une telle ſervitude ?

ARISTE. Je ſuis fait à cette ſervitude, & je la trouve aſſez douce. Je n'ai pas comme Theotime le cœur noble & élevé : je ſuis content de mon ſort. Et ſi je crains de mourir, c'eſt que je ſçai bien ce que je quitte, & que je ne ſçai pas ce que j'aurai.

THEOTIME. Et moi je ſouhaite l'heureux moment de la mort, parce que je ſçai bien ce que je quitte, & ce que je m'attends de poſſeder. Que quittons-nous, Ariſte ? je voudrois bien vous en voir faire le détail.

ARISTE. Nous le ferons un jour,

ce détail. Laiſſons maintenant parler Theodore.

THEODORE. N'êtes-vous pas convaincu, Ariſte, que la crainte du néant n'eſt qu'une vaine fraïeur qui ſe diſſipe dés que paroît la lumiere, dés que l'on conſulte la Raiſon ?

ARISTE. Je ſuis convaincu que naturellement il n'eſt pas poſſible que les ſubſtances rentrent dans le néant. Mais celui qui les en a tirées peut encore aujourd'hui les y replonger. Or quelle aſſûrance avez-vous qu'il ne le fera pas à l'heure de nôtre mort ? Car enfin les deſſeins de Dieu nous ſont inconnus. Mais de plus, quoique nôtre corps ne s'anéantiſſe pas quant à ſa ſubſtance : en quel état eſt-il reduit ? Un cadavre qui ſe pourrit fait horreur ; & ſi les modifications qui arrivent à l'ame ont quelque rapport à celles qui surviennent à un corps mort, j'aimerois encore mieux n'être point du tout, que d'être auſſi deſagréablement modifié.

THEODORE. Vous ſçavez, Ariſte, que l'ame n'eſt pas diviſible ni ſujette par conſequent à une corruption ſemblable à celle des corps. Les modifications deſagréables dont elle eſt capable,

ce sont les divers sentimens qui l'affligent, & qui la corrompent. Or la cause naturelle de ces sentimens fâcheux ne subsistant plus aprés la mort, il semble qu'elle n'aura plus rien craindre. Lorsque la matiere devient corps humain, elle est élevée à la plus haute perfection dont elle soit capable ; mais une ame dépendante d'un tel corps est dégradée de sa dignité. Il est donc juste qu'à la mort les corps perdent leur beauté. Mais on doit esperer qu'alors les ames recouvrant leur liberté, elles joüiront d'une paix profonde.

Je vous avoüe qu'à la mort Dieu peut anéantir nos ames ; mais leur immortalité est suffisamment démontrée, quand on a bien prouvé que ce sont des substances distinguées du corps : car l'anéantissement des substances est naturellement impossible. Il n'y a que Dieu qui soit immortel, si vous prenez immortel pour indépendant. Dieu peut sans doute, s'il le veut, anéantir nos ames, lorsqu'elles quittent le corps ; mais je suis bien certain que c'est ce qu'il ne voudra jamais:

ARISTE. Quoi! Theodore, est-ce que Dieu vous a découvert ses desseins?

THEODORE. Oüi sans doute, il nous les a révelez à cet égard. Il a promis aux justes une vie éternelle; il a menacé les méchans d'un feu éternel. Dieu nous a donc révelé nôtre immortalité.

ARISTE. Je sçai bien que la foi nous l'enseigne, & je le croi aussi-bien que vous. Mais vous venez de dire qu'en qualité de Philosophe je ne dois point craindre le néant.

THEODORE. Hé bien! Un Philosophe doit-il craindre ce qui est naturellement impossible, & mêmes ce qui est inconcevable, tel qu'est l'anéantissement des substances? Un bon Philosophe doit-il craindre sans raison? quelles sont donc les vôtres, je vous prie?

ARISTE. Dieu peut m'anéantir, je me tiens à cette raison.

THEODORE. Vous auriez de la peine à en trouver d'autres, puisque l'anéantissement des substances non plus que leur création passe nôtre intelligence, & ne peut être l'effet que d'une puissance infinie. Mais quoiqu'il en soit, les Philosophes sont bien malheureux, s'ils doivent craindre tous les maux que Dieu leur peut faire. Avez-vous

ne vous les propoſe que pour avoir le plaiſir de vous entendre. J'eſtime davantage mon palefrenier que mes chevaux. Cependant je ne l'ai que pour les panſer. Si mes chevaux étoient morts, je ne voudrois plus de lui. Par conſequent il ſeroit anéanti, ſuppoſé que ce fût ma volonté qui lui donnât l'être. Pourquoi donc ne voulez-vous pas que Dieu anéantiſſe les ames dont les corps ſont détruits, quelque eſtime qu'il ait de la nobleſſe de leur nature.

THEODORE. Je n'avois pas beſoin de la précaution que vous prenez. Je reconnois aſſez par l'embarras où je me trouve, quand vous me propoſez vos propres difficultez, que l'inſtance que vous me faites ſort plûtôt de vôtre memoire ou de vôtre imagination, que du fonds de vôtre raiſon. Car vous ſçavez bien, quoique peut-être vous n'y penſiez pas aſſez, que c'eſt dégrader l'Etre infiniment parfait, que d'en juger par ſoi-même.

L'homme, Ariſte, humaniſe toutes les cauſes, mêmes la Divinité. Il lui attribuë des deſſeins humains, une conduite humaine, & quelquefois juſqu'à ſes propres paſſions : témoin l'adultere

de Jupiter, la colere de Junon, les larcins de Mercure. C'est qu'il n'y a nulle peine à juger par ce qu'on sent, & qu'il faut de l'attention & du travail pour juger des causes, par une meditation sérieuse sur les idées qu'on en peut avoir. Voilà pourquoi on fait cet honneur à son chien de lui attribuer de la connoissance & de la reconnoissance mêmes, & quantité d'inclinations & de desseins semblables à ce qu'on sent en soi-même. On juge que les insectes mêmes, comme les fourmis, ont de la prévoïance & de la sagesse, & que les abeilles ont une politique merveilleuse. En un mot, on attribuë à toutes les causes, de quelque nature qu'elles soient, des proprietez qui approchent fort des nôtres. C'est un principe d'erreur des plus dangereux. Il ne faut pas mêmes juger des autres hommes, par ce qu'on sent en soi-même. Tel qui condamne la conduite de son Prince, & qui est fort surpris de celle de son ami élevé en dignité, ne se trompe que parce qu'il juge de leurs actions par des motifs qu'il sent en lui, & dont les autres sont peu touchez. Pour juger des effets que peuvent produire les causes

materielles, il suffit d'en bien examiner les proprietez naturelles : car ces sortes de causes agissent toûjours selon leur nature. Mais quoique l'homme agisse aussi selon sa nature, souvent il la dément pour agir selon sa qualité. Car il se glorifie beaucoup plus de sa qualité particuliere, que de l'excellence d'une nature commune à tant d'autres qu'il range sous lui. L'homme a tant de differens motifs de ses actions, & il consulte si négligemment sa loi, l'Ordre immuable, que bien loin de pouvoir juger des autres par soi-même, on ne peut pas mêmes s'assûrer que demain on tiendra la même conduite qu'on tient aujourd'hui. Mais il n'en est pas de même de Dieu. Il ne se dément jamais. Sa conduite porte toûjours le caractere de ses attributs. Comme il se complaît en eux, il ne veut rien que par l'amour qu'il leur porte. Car l'amour en Dieu n'est point comme en nous, un mouvement qui lui vienne d'ailleurs, & qui le porte ailleurs. Dieu en est le principe: Dieu en est la fin : Dieu trouve sa Loi écrite dans sa substance. En un mot, il suit toûjours la Raison, parce qu'elle lui est consubstantielle. Or cette même

Raiſon nous apprend que le plus noble ne doit pas être ſubordonné au moins noble. Il eſt donc clair que Dieu n'a pas fait l'ame uniquement pour être la *forme* du corps, ou pour lui donner le mouvement & la vie ; quand mêmes nous ſuppoſerions que la vie du corps dépendît néceſſairement de l'action de l'ame qui lui eſt unie. Cependant, ſi nous examinions ce que c'eſt que la vie du corps, peut-être verrions-nous bien que l'ame n'en eſt point le principe.

Ariste. Mais Theodore, que dites-vous de l'ame des bêtes ? On ne peut pas douter qu'elles ne ſoient plus nobles que leur corps, que de la matiere la plus vile des ſubſtances. Cependant elles ne ſont faites que pour *informer* leur corps, & elles s'anéantiſſent à la mort.

Theodore. Quand on juge des bêtes parce qu'on ſent en ſoi-même, on a raiſon de croire que leurs ames ſont plus nobles que leur corps. Quand on ſuppoſe qu'un chien connoît & aime ſon maître ; qu'il eſt capable de plaiſir & de douleur, & de tous ces mouvemens de l'ame qui accompagnent nos paſſions : aſſurément on en peut con-

clure que son ame est plus noble que son corps. Mais, Ariste, c'est l'humaniser. C'est faire de vôtre chien un petit homme à grandes oreilles & à quatre pattes, & qui ne differe de nous que par la figure exterieure, & la conformation de ses membres. Il ne parle pas, mais il n'en pense pas moins peut-être; ou plûtôt il parle avec tant d'esprit, que sans le secours de la voix, il exprime toutes ses pensées aux animaux de son espece. Il en est comme des muets, qui s'entendent bien entr'eux, quoique les autres ne comprennent rien dans leur langage.

ARISTE. Hé bien Theodore, soit. Que les animaux ne different de nous que par la figure exterieure, & que quant à l'ame ils nous soient égaux. J'y consens. Or leur ame s'anéantit. Donc.

THEODORE. Je dis plus, Ariste, s'ils sont tels que vous le pensez, leur ame est plus noble que la nôtre.

ARISTE. Pour cela, c'est trop. C'est bien assez qu'ils nous soient égaux. Ne voïez-vous pas qu'ils nous sont soûmis?

THEODORE. Il est vrai; mais c'est peut-être par raison & par prudence. C'est parce qu'ils le veulent bien. C'est

au contraire malgré nous que nous dépendons de nôtre corps. Les animaux qui se peuvent passer de nous, comme presque tous les oiseaux; ou qui sont plus forts que nous, comme les lions & les ours, ils ne sont pas trop obéïssans. Mais je veux qu'ils nous soient assujettis malgré eux; certainement cet esclavage n'est pas si honteux que le nôtre; que celui de dépendre d'un corps qui nous maltraite & qui nous inquiéte sans cesse.

ARISTE. Mais l'ame des bêtes est encore plus que la nôtre esclave de leur corps. Ne voïez-vous pas qu'elles suivent sans honte & sans pudeur tous les mouvemens de la concupiscence.

THEODORE. Je vois bien qu'elles n'ont point de honte, & j'en conclus qu'il n'y a point en elles de concupiscence, point de révolte de la part du corps, point de mouvemens involontaires. L'homme se couvre, parce qu'il a de la honte de la rebellion d'un corps, qui ne devroit se mouvoir que dépendamment de ses volontez. Il n'a point de honte, par exemple, de remuer le bras ou de courir lorsque ces mouvemens sont volontaires. Mais si la peur

l'a fait fuïr devant l'ennemi, il en paroît tout confus. La honte de l'homme est une marque certaine qu'il n'est point tel qu'il devroit être, & la liberté avec laquelle tous les animaux s'accouplent, est une marque bien seure qu'en eux le plus noble n'obéït point au moins noble, ou que l'ame que vous leur donnez n'est point comme la nôtre dépoüillée de sa dignité & de ses droits. L'usage du mariage est legitime. On ne doit point avoir de honte d'une action que la Raison ne condamne point. Cependant, quel est le mari qui voulût devant le monde faire ce que moi-même j'aurois honte de vous dire ? C'est que dans ces rencontres la révolte du corps est si sensible qu'on en devient tout honteux. Les Philosophes Cyniques qui se glorifioient de leur impudence, n'étoient pas seulement en horreur aux personnes sages, ils étoient encore un sujet de raillerie aux plus débauchez : parce que la honte naturelle que ces extravagans Philosophes regardoient comme une foiblesse, & qu'ils vouloient vaincre, plus forte que la plus forte des passions, les rendoit alors impuissans. On ne voit rien dans les bêtes de pareil.

ARISTE. Je comprens, Theodore, ce que vous me voulez dire. Voilà ce me semble une bonne preuve du peché originel, & que l'ame des bêtes n'est point une substance distinguée du corps & plus noble que lui.

THEODORE. Oüi, Ariste, la honte de l'homme est une preuve naturelle de la noblesse de sa nature & de sa dégradation. Dieu par ce sentiment qu'il excita dans les premiers hommes d'abord aprés leur peché, & qu'il produit encore en nous malgré nous, marque aux esprits attentifs à sa conduite, la vérité fondamentale de nôtre Religion, la nécessité d'un reparateur. Non seulement la Circoncision & les sacrifices de la Loi se rapportent là ; mais la nature même. Tout y est monstrueux, tout y est rempli de contradictions sans ce dénoüement. Mais revenons à nôtre sujet.

Si vous donnez aux bêtes une ame plus noble que leur corps, donnez leur aussi une fin plus noble que celle de joüir des corps. Si vous les supposez capables de connoître & d'aimer ; qu'elles soient donc capables de connoître la vérité & d'aimer l'ordre. Si vous voulez qu'elles

ſoient ſenſibles au plaiſir & à la douleur, ou qu'elles puiſſent être heureuſes & malheureuſes ; ſoûtenez auſſi qu'elles ſont capables de merite & de démerite. Mais ſi vous croïez qu'à la mort tout meurt en elles ; croïez auſſi que leur vie ne conſiſte que dans le jeu de leurs organes, & dans le mouvement des eſprits & du ſang. Raiſonnez conſequemment, je vous prie : & raiſonnez ſur des idées claires ; & ne jugez point des bêtes par le ſentiment que vous avez de ce qui ſe paſſe en vous.

ARISTE. Mais le moïen de s'en empêcher. Si je pique ce chien à la patte, il la retire auſſi-tôt, & n'y manque jamais.

THEOTIME. Hé bien, qu'en concluez-vous ?

ARISTE. J'en conclus qu'il a une ame, & qu'il ſent de la douleur.

THEOTIME. Et moi j'en conclus qu'il n'a point d'ame, & par conſequent qu'il ne ſent point de douleur. Car je vous prie, d'où vient que quand on vous ſaigne vous ne retirez pas le bras ?

ARISTE. C'eſt que je veux tenir ferme, & que je croi que la ſaignée me ſera utile.

THEOTIME. Fort bien ; mais si l'on vous piquoit sans vous en avertir, vous retireriez promtement le bras. C'est donc machinalement, pour ainsi dire, que le bras piqué se retire, & par ordre de la volonté qu'il demeure ferme. Ainsi de ce que vôtre chien ne manque jamais à retirer sa patte lorsqu'on le pique ; il en faudroit conclure que cela se fait par la construction admirable de ses organes, & sans le secours d'une ame qui ne sçait pas mêmes ce qu'il faut faire pour retirer le bras. Qu'il y ait une ame ou non dans le corps du chien ; c'est une nécessité que sa patte se retire : si celui qui a fait ce corps y a mis les ressorts nécessaires à sa conservation. Et une ame sans ces ressorts, ou lorsque ces ressorts sont gâtez, ne peut retirer son bras, quand mêmes on le couperoit.

ARISTE. Mais ce chien sent de la douleur.

THEOTIME. Non sans doute, s'il n'a point d'ame. Car la douleur ne peut être une modification de la matiere.

ARISTE. Il crie pourtant, il se plaint : preuve certaine qu'il souffre.

THEOTIME. Preuve certaine qu'il

a des poumons, & que l'air en sort avec violence par le mouvement du diaphragme.. Voïons un peu ce que c'est que ce cri, & ce qui le cause.

THEODORE. Cela iroit loin. Ne quittons point nôtre sujet.

ARISTE. Non, Theotime, vous ne me persuaderez jamais ce paradoxe, que les bêtes n'ont point d'ame, & qu'elles ne sentent point de douleur, lorsqu'on les maltraite.

THEOTIME. Je vous persuaderai donc que la chasse vous est défenduë; car le gibier est une nation paisible & innocente, qu'il ne vous est pas permis de guerroïer & de massacrer.

ARISTE. Raisons Metaphysiques!

THEOTIME. Il est vrai, mais démonstratives pour ceux qui les examinent avec une attention sérieuse.

THEODORE. Il y a, Theotime, de certains préjugez contre lesquels la raison d'abord ne fait que blanchir. Tel est celui de l'ame des bêtes; mais, Ariste, la Metaphysique a plus de coup & de solidité que vous ne pensez: & si elle ne renverse pas nos préjugez, c'est que faute d'attention nous ne sommes pas frappez de ses raisons.

ARISTE. Je ne croi pas, Theodore, que les animaux aïent comme nous une ame raisonnable. Mais j'ai toûjours crû qu'ils avoient une ame sensitive, propre à conserver leur corps, & faite pour lui, & qui par consequent s'anéantissoit à la mort, étant inutile qu'elle subsistât plus long-tems.

THEODORE. Mais cette ame sensitive est une substance distinguée du corps: car tout sentiment, plaisir, douleur, & le reste, ne peut être une modification de la matiere. Or naturellement les substances ne peuvent s'anéantir. Donc.

ARISTE. Oüi, mais Dieu les anéantit à la mort, comme n'étant plus bonnes à rien; s'il n'anéantit pas la substance materielle, par exemple, d'un cheval mort, c'est qu'elle est bonne à quelque chose, comme peut-être à rendre la vie à un arbre languissant, ou du moins à nourrir les chiens & les loups, & tant d'autres animaux.

THEODORE. Mais l'ame sensitive d'un cheval ne pourroit-elle pas encore être bonne à animer un poulain ou peut-être quelque asnon?

ARISTE. Je n'en sçai rien. Mais

qu'en penſez-vous ?

THEODORE. Je ne croi pas non plus que Theotime, qu'il y ait d'ame ſenſitive dans les animaux. Je penſe qu'ils ne ſentent ni plaiſir ni douleur : car ſous un Dieu juſte, ce qui eſt abſolument incapable de merite & de démerite, le doit être également de bonheur & de malheur. Je ne juge pas des bêtes par le ſentiment de ce qui ſe paſſe en moi, mais par des idées plus claires. Je croi donc que leur ame n'eſt point une ſubſtance diſtinguée de leur corps, & plus noble que lui ; mais qu'elle ne conſiſte que dans le mouvement des eſprits & du ſang, & dans la diſpoſition de leurs organes. Leur ame n'eſt que leur vie. Ainſi leur ame perit à leur mort. Voilà mon ſentiment & celui de Theotime, & ſi je croïois que l'ame des bêtes fût une ſubſtance diſtinguée du corps & plus noble que lui, je n'aurois garde de tomber d'accord qu'elle s'anéantit à leur mort : car l'anéantiſſement des ſubſtances eſt naturellement impoſſible. Mais quoiqu'il en ſoit de nôtre ſentiment, ne jugez pas, je vous prie, de l'anéantiſſement de vôtre ame par celui de l'ame des bêtes. Car ſi le cheval

vai mort, Dieu anéantit son ame, comme n'étant plus bonne à rien, il conservera la vôtre assurément comme bonne à bien des choses. Nôtre ame, Ariste, est en épreuve dans nôtre corps. Comme Dieu est juste essentiellement & par sa nature, & qu'ici-bas les plus gens de bien sont les plus miserables, si on les prive de l'avangoût des biens futurs que leur donne la fermeté de leur esperance, il faut qu'il y ait une autre vie où Dieu satisfasse à ce que sa justice demande de lui. Ce n'est pas seulement la foi qui nous revéle cette vérité, la Metaphysique nous le démontre. Car encore un coup la conduite de Dieu porte nécessairement le caractere de ses attributs, & sa Loi inviolable est l'Ordre immuable qui est entr'eux. Consultez-les donc ces divins attributs, pour juger par eux autant que cela se peut de la providence Divine. Voïez si l'anéantissement des plus nobles de ses créatures s'accorde avec l'idée que vous avez de sa sagesse & de son immutabilité, aussi-bien que de sa justice & de sa bonté. Pensez-y sérieusement. Et si vous vous élevez au dessus de vous-même pour comparer les démarches

de l'Etre infiniment parfait avec les perfections qu'il renferme : vous comprendrez peut-être qu'il soûtient parfaitement le caractere de la divinité dans tout ce que la Religion nous apprend de sa conduite. Ce n'est que par cette voïe qu'on peut acquerir quelque intelligence des véritez de la foi.

ARISTE. J'avouë que pour découvrir ce que les causes sont capables de faire, il en faut consulter les idées : mais apparemment je ne m'y prens pas bien. Car de l'idée que j'ai de Dieu & de sa bonté, j'en conclurois qu'aprés la mort Dieu anéantit les ames des méchans, ou du moins qu'il ne punit des actions passageres que par des peines temporelles. Cela me paroît bien plus conforme à l'idée que j'ai de sa justice. Cependant ces consequences sont fausses & contraires à cette parole terrible de Jesus-Christ même : *Allez maudits au feu éternel.*

THEODORE. Ces consequences sont fausses ; mais vous les tirez bien plus du sentiment intérieur que vous avez de vôtre bonté, que de la vûë claire de la bonté divine, & d'une meditation sérieuse des attributs de la Divini-

té. Car, je vous prie, trouvez-vous mauvais que Dieu soit la fin de l'homme, & que nous joüissions éternellement du souverain bien ? Cependant, est-il juste que Dieu pour des actions passageres nous donne une récompense éternelle ?

ARISTE. Il y a bien de la difference.

THEODORE. Marquez-la moi, je vous prie ; mais ne la tirez point de vôtre fonds. Tirez-la de l'idée de la Divinité, de l'idée de la cause dont vous examinez la conduite.

ARISTE. Comme l'infinité est l'attribut essentiel de la Divinité, afin que Dieu agisse en Dieu, il ne doit point, ce me semble, y avoir de bornes dans ses bienfaits. Il est de sa grandeur de donner une récompense éternelle à des actions passageres.

THEODORE. Afin que Dieu agisse en Dieu, il ne doit point aussi y avoir de bornes dans sa vengeance. Il doit punir éternellement les damnez.

ARISTE. Mais Dieu est bon.

THEODORE. Oüi ; mais Dieu est juste. Il est bon aux bons, & infiniment bon : car la récompense qu'il leur donne est infiniment au dessus de leurs me-

rites & de leurs esperances. Elle est digne d'un Dieu infiniment bon. Dieu est mêmes bon aux méchans qui peuvent encore devenir bons. La misericorde qu'il leur a fait en leur envoïant son Fils afin de les rendre bons, est au dessus de tous ses ouvrages. Mais il est juste, & s'il est permis de le dire, infiniment méchant aux méchans. Dieu, Ariste, ne se dément point : s'il récompense en Dieu, il punit en Dieu.

ARISTE. Une peine éternelle pour des plaisirs d'un moment ! où est la bonté ?

THEODORE. Une récompense éternelle pour des travaux passagers ! Voilà où paroît la bonté. Elle s'exerce dans le Ciel & sur la terre, & sa justice dans les enfers. Dieu agit toûjours selon ce qu'il est. Mais non pas toûjours selon tout ce qu'il est. Chacune de ses démarches porte le caractere de l'attribut qui lui convient, & que sa sagesse lui prescrit. Et c'est à cette même sagesse à nous en instruire. Elle le fait d'abord par la foi, autant que cela est nécessaire, & elle le fait encore plus clairement par l'intelligence ; mais uniquement à ceux qui par leur soûmission à la foi &

par le travail de leur attention meritent d'en être éclaircis.

ARISTE. Je veux bien que Dieu n'ait point de bonté pour les damnez; mais je ne comprens pas qu'il leur rende justice. Car il n'y a nul rapport entre le tems & l'éternité; & par consequent entre les pechez qu'ils auront commis, & la peine qu'ils en souffriront.

THEODORE. Dieu rend cette justice aux damnez qu'il punit les plus coupables de plus dures peines. Et il se rend cette justice à lui-même d'agir en Dieu, lorsqu'il punit éternellement ceux qui sont indignes de le posseder éternellement. Vous trouvez bon que la récompense éternelle porte le caractere de la Divinité: approuvez donc en Dieu ses rigueurs éternelles. L'offense croît à proportion de la majesté offensée. Il est juste de condamner aux galeres perpetuelles un sujet insolent qui auroit outragé son Prince. Comparez & jugez si Dieu sans démentir ce qu'il est, doit se contenter d'une vengeance passagere. Quoiqu'il en soit, il est le maître; il n'a pas fait, ni dû faire ses créatures pour les anéantir: leur sort doit être éternel. Il les a faites pour

lui, & il faut une durée infinie à un esprit fini, pour posseder l'infini & pour en joüir. Où est donc l'injustice de menacer les hommes d'une peine éternelle, puisqu'on leur promet en même tems un bonheur non seulement éternel quant à la durée, mais infini quant à son objet. Dieu donne à ses Saints la qualité de ses enfans, il leur fait part de sa gloire & de ses plaisirs, il en fait des Dieux. De quelle peine ne sont point dignes ceux qui méprisent ces promesses pour courir aprés de faux biens : promesses signées par le sang du Fils unique, & confirmées par un serment solemnel. * *Car Dieu n'aïant point de plus grand que lui, il en a juré par lui-même. Il a ajoûté le serment à sa parole, afin que nôtre esperance appuïée sur deux choses si fermes & si inébranlables, ne chancelât point.* Quand on ne fait pas cet honneur à des hommes trompeurs & impuissans de les croire à leur parole : quand on ne se fie pas à leurs promesses, & qu'on doute de la vérité de leur serment, ils en sont extrémement choquez. Jugez donc de la haine que Dieu porte aux Infideles. Considerez sa puissance, prenez garde qu'il doit agir se-

* Heb. 6.

ſon ce qu'il eſt, & vous verrez aſſez clairement que l'éternité des peines eſt un arrêt qui doit émaner de la Loi inviolable du Souverain Juge, de l'ordre immuable de ſes attributs : en un mot, de la Raiſon qui lui eſt conſubſtantielle.

ARISTE. Que les hommes ſont ſtupides & inſenſez ! Ah ! Theodore, cette alternative inévitable de deux éternitez ſi differentes qui m'attendent à la mort me fait trembler. Il faut que je vous l'avoüe franchement ; j'ai ſouvent tâché de calmer mon inquiétude ſur l'avenir, en mettant tout d'un côté & rien de l'autre. Conſolation imaginaire. L'équilibre des biens & des maux futurs eſt parfait, du moins quant à leur durée. J'en ſuis aſſez convaincu depuis que je philoſophe avec vous autres, & que je travaille ſérieuſement à m'inſtruire de la vérité. Et c'eſt pour cela principalement que je crains la mort, & que j'ai tant diſputé avec Theotime, pour juſtifier ma crainte & condamner ſa confiance. Mais je vous prie, Theodore, de me prouver cette propoſition que vous avez avancée, que le vrai Chrêtien ne doit point en cette qualité appréhender la mort. Comme Dieu

m'a fait la grace d'être Chrêtien, ce que vous me direz pourra peut-être me consoler & me rassûrer.

THEODORE. Cela est évident par l'Ecriture. *Il n'y a plus aucun sujet de condamnation dans ceux qui sont à Jesus-Christ.* C'est saint Paul qui vous le dit : Dieu les traitera comme ses amis, comme ses enfans.

Rom. ch. 8.

ARISTE. Je sçai bien que les vrais Chrêtiens n'ont rien à craindre, si vous entendez les justes. Mais je suis bien éloigné de croire que j'en sois du nombre.

THEOODRE. Mais, Ariste, vous croïez en Jesus-Christ. Vous adorez Dieu par Jesus-Christ. Vous croïez fermement que nous ne pouvons avoir d'accés auprés de Dieu, de rapport & de societé avec lui que par Jesus-Christ.

ARISTE. Oüi sans doute : car du fini à l'infini la distance est infinie, le rapport est nul. Tout culte sans Jesus-Christ est profane. Dieu ne peut y mettre sa complaisance sans démentir son infinité, son attribut essentiel. J'en suis convaincu.

THEODORE. Par vôtre culte & vôtre

vôtre foi vous prononcez donc le même jugement que Dieu porte de la Divinité & de vous-même. Vous jugez que Dieu est infini; & que vous n'êtes rien par rapport à lui. Ainsi vous voilà déja d'accord avec Dieu par l'esprit, voïons si vous l'êtes par le cœur. N'aimez-vous pas Dieu plus que toutes choses?

ARISTE. Oüi, ce me semble; mais je ne l'aime pas autant que je voudrois bien, autant que je sçai qu'il merite d'être aimé. Je le prie souvent par Jesus-Christ qu'il me remplisse de son amour, & qu'il me fasse marcher dans ses voïes. *Doce me facere voluntatem tuam,* Ps. 142. 10.
quia Deus meus es tu: Per Dominum nostrum Jesum Christum Filium tuum! Je lui fais souvent cette priere par son Fils bien-aimé: Mais j'ai l'imagination salie & le cœur partagé. *Qu'heureux est celui qui a porté dès sa jeunesse le joug du* Thr. 3. 27.
Seigneur! Doce me facere voluntatem, quia Deus meus es tu; Per Dominum nostrum Jesum Christum Filium tuum!

THEODORE. Courage, Ariste, puisque par vôtre foi en Jesus-Christ vous jugez de la Divinité comme Dieu en juge, & que vous aimez Dieu com-

me Dieu s'aime, en le préferant à tout par la charité ; vous adorez Dieu en esprit & en vérité : car l'esprit n'adore que par ses jugemens & ses mouvemens. Or *Dieu est esprit*, dit le Seigneur JESUS, *& il cherche des adorateurs qui l'adorent en esprit & en vérité*. Ne craignez donc point qu'il vous condamne dans de si bonnes dispositions. Car encore un coup, celui qui pense & qui aime, comme Dieu pense & comme il aime, ce que font les vrais Chrêtiens par leur foi & par leur charité : car leur ignorance & leur concupiscence ne sont point volontaires ; Celui, dis-je, qui a l'esprit & le cœur ainsi tourné, ne peut être condamné sans que Dieu manque, non seulement à ses promesses ; mais encore à ce qu'il se doit à lui-même.

Jean. ch. 4. 24.

ARISTE. Je le croi ainsi, Theodore, je suis convaincu qu'il n'y a que la Religion Chrêtienne qui porte le caractere des attributs divins, & qui convienne à l'homme ; qui puisse le délivrer de ses miseres & le conduire à sa fin. Je suis certain que Dieu traitera les vrais Chrêtiens comme ses amis ; ceux qui sont animez de la charité de l'esprit de Jésus-Christ. Mais vous supposez

que je possede ce don précieux de la charité.

THEODORE. J'ai raison de le supposer. J'en juge ainsi par le mouvement que je vois qu'elle vous inspire. J'en juge par les frequentes prieres que vous avez faites au Pere, pour l'obtenir au nom de son Fils bien-aimé, & qu'il est écrit, *Que quiconque invoquera le Seigneur sera sauvé.* J'en juge encore par certains commerces dangereux que vous avez genereusement rompus. Mais je vous prie, d'où viennent ces changemens?

ARISTE. C'est que Dieu m'a fait la grace de m'approcher des Sacremens, & que je n'ai pas crû devoir m'y présenter sans renoncer entierement à ces occasions de peché.

THEODORE. Je juge donc encore plus sûrement de vôtre justification, par les Sacremens que vous avez reçûs, & que Jesus-Christ a établis pour répandre dans nos cœurs la grace sanctifiante : car vous n'êtes pas homme à vous en approcher sans un desir actuel & sincere de vous convertir à Dieu, sans un amour actuel de Dieu sur toutes choses. Il est vrai que cet amour actuel n'est pas la charité ; il ne justifie pas.

Car Dieu ne juge pas d'une ame * sur un acte qui passe & qui ne forme pas une habitude; c'est sur sa disposition permanente, sur ses habitudes qu'il en juge. Mais cet amour actuel devient habituel & nous justifie par l'efficace du Sacrement. Ainsi j'ai raison de supposer que vous possedez actuellement ce que ni vous ni moi ne pouvons nous assurer positivement par quelque autre voïe que nous le possedons. Car quoique nous aïons sentiment intérieur de tout ce qui se passe actuellement en nous, nous ne sentons nos habitudes que lorsqu'elles sont actuellement excitées; & nous ne pouvons jamais juger par ce sentiment actuel, si nôtre charité est ou n'est pas dominante. Mais lorsque nous joignons le Sacrement avec l'amour actuel, duquel amour nous avons sentiment intérieur; nous pouvons sans crainte croire que nous recevons la charité habituelle, quoique dans le tems de l'absolution nous ne soïons point avertis de nôtre renouvellement intérieur, & que les impressions que les objets sensibles ont laissées dans nôtre imagination demeurent les mêmes qu'auparavant. Car les Sacremens ne

* V. Traité de Morale, ch. 8.

guériſſent & ne fortifient directement que l'intérieur de l'ame. Ils nous laiſſent nôtre corruption, nôtre concupiſcence, & toutes nos mauvaiſes habitudes, entant qu'elles conſiſtent dans les traces du cerveau. Mais ils nous donnent la force de combattre & de vaincre par la grace de Jeſus-Chriſt, à laquelle nous avons droit par la charité. Car Jeſus-Chriſt n'abandonne point les juſtes, lui qui prévient les plus grands pecheurs.

ARISTE. Eſt-il poſſible que la charité, l'Eſprit Saint habite dans un cœur auſſi corrompu que le mien, non ſeulement par la concupiſcence de la nature, mais par une ſeconde concupiſcence bien plus criminelle que la premiere? Cependant il me ſemble que j'ai éprouvé quelque choſe de ce que vous venez de dire de l'efficace du Sacrement. Dés que j'eus reçû du Prêtre l'abſolution de mes pechez, je ſentis en moi une joïe que je ne puis vous exprimer; plus douce infiniment & plus ſolide que celle d'un malade qui recouvre ſa ſanté, ou d'un marchand qui arrive au port aprés la tempête. Il me ſembla qu'on m'avoit déchargé d'un poids qui m'accabloit.

Je joüis quelque tems d'une paix profonde dans le fonds de mon cœur, dont toutes les puiſſances étoient, ce me ſemble, d'accord de ne plus aimer que le vrai bien. Mais j'éprouvai bien-tôt ce que vous ajoûtez de la concupiſcence & des mauvaiſes habitudes. Et je vois bien que du moins par cet endroit j'étois tout à fait le même qu'auparavant.

THEODORE. Cela eſt & doit être ainſi pour bien des raiſons qui entrent dans les deſſeins de Dieu, & que vous découvrirez ſans peine lorſque vous y penſerez : car il eſt tems de finir nôtre entretien. Mais, Ariſte, ne craignez donc plus tant la mort, puiſqu'elle vous délivrera de ce corps de peché qui vous inſulte & qui vous inquiéte ſans ceſſe. Je ne dis pas que vous viviez dans une ſecurité qui vous jette dans la négligence. Craignez les jugemens de Dieu : Veillez, priez ſans ceſſe. Mais conſolez-vous. Réjoüiſſez-vous : Confiez-vous ſur la qualité que porte le Seigneur
Matth. 1. 21. JESUS de Sauveur des pecheurs. *Vocabis nomen ejus* JESUM, dit l'Ange à Saint Joſeph, *Ipſe enim ſalvum faciet populum ſuum à peccatis eorum.*

II. ENTRETIEN.

THEOTIME. Hé-bien, Ariste, êtes-vous maintenant guéri de la peur que vous aviez de la mort? Estes-vous au dessus de cette horreur sensible qu'elle fait à la nature, & vous paroît-elle encore comme un monstre qu'on ne peut regarder sans terreur?

ARISTE. Ce n'étoit pas, Theotime, cette horreur dont vous parlez qui m'effraïoit le plus, c'étoit la crainte des jugemens de Dieu: Et cette crainte ne venoit pas tant du souvenir des désordres de ma vie passée, que des méchantes dispositions que j'éprouvois actuellement en moi, & qui sont des suites funestes de mes passions. Je ne pouvois croire que la grace habitât dans un cœur aussi corrompu, aussi tyrannisé que le mien: Et cela me jettoit dans une espece de desespoir. Mais, Theodore, vous m'avez bien rassûré, lorsque vous mavez fait comprendre que les Sacremens de la nouvelle alliance lais-

ſent dans le corps toutes les mauvaiſes habitudes qu'on a contractées, & ne renouvellent que l'homme intérieur dont les diſpoſitions ne nous ſont pas connuës. En effet, il me paroît évident que cela doit être ainſi : car il n'eſt pas juſte que Dieu faſſe un miracle ; qu'il change l'ordre de la nature ſans néceſſité. Celui qui a obéï aux ſollicitations de ſes ſens, & qui a joüi des plaiſirs ſenſibles, en doit avoir l'imagination ſalie, juſqu'à ce que les traces, ou plûtôt les plaïes que le cerveau en a reçûës, ſoient parfaitement guéries : cure aſſurément bien difficile : car le cours des eſprits renouvelle à tous momens ces
*Jean 8: 34. ſortes de bleſſures. *Voilà pourquoi *celui qui commet le peché en devient naturellement eſclave*, ſi le Sauveur des pecheurs ne l'en affranchît par le ſecours continuel de ſa grace. Dieu laiſſe en nous la concupiſcence, qui eſt la ſuite naturelle du peché, afin que le pecheur s'humilie par le ſentiment intérieur qu'il a de ſa foibleſſe & de ſa pente au mal : afin qu'il combatte ſans ceſſe & qu'il en merite davantage pour le Ciel. Car c'eſt par nos divers combats que Jeſus-Chriſt nous fait meriter ces divers de-

grez de gloire qui feront la beauté de la celeste Jerusalem. Dieu ne permet le mal que pour un plus grand bien. Il a ses vûës ; & c'est à cet édifice spirituel, dont nous serons les pierres vivantes, que se rapporte la conduite de Dieu sur les hommes. Que pensez-vous, Theodore, de ces raisons ?

THEODORE. Elles sont tres solides ; mais voici, ce me semble, la raison fondamentale de cette conduite de Dieu déduite de son attribut essentiel. Car, comme je vous ai dit plusieurs fois, c'est de la connoissance des attributs divins, clairement connus, & incontestablement reçûs, tel qu'est son infinité, qu'on doit tirer les raisons de la Providence divine ; parce que Dieu n'a point d'autre Loi, d'autre regle de ses actions que ses propres attributs, ni d'autre motif que l'amour qu'il leur porte, que la complaisance qu'il y prend. Pour sçavoir les choses à fond, il faut toûjours remonter aux principes dont elles dépendent. Suivons donc ce principe.

La foi ou la raison nous apprend les veritez qui suivent. 1. Que Dieu a fait l'homme & la femme justes, mais libres,

capables de bien & de mal, de merite & de démerite. 2. Que pour conduire son ouvrage par une providence générale, qui portât le caractere d'une sagesse infinie, il a établi certaines Loix de l'union de l'ame & du corps, & d'autres Loix selon lesquelles les enfans devoient naître de leurs parens entierement semblables à eux. Il seroit présentement inutile que je vous fisse * le détail de tout ceci. 3. Que Dieu a prévû le peché des premiers hommes, & que par une suite naturelle de ces Loix, dont je viens de parler; quoique d'ailleurs conformes à l'ordre, & tres-sagement établies, tous les hommes deviendroient pecheurs comme leurs premiers parens. Dieu a prévû qu'aprés le peché, l'union de l'ame avec le corps se changeroit en dépendance, n'étant pas juste qu'il y ait des exceptions dans les Loix naturelles en faveur d'un homme rebelle à son Créateur; & qu'ainsi la concupiscence, qui n'est autre chose que cette dépendance, répandroit une corruption générale dans le genre humain. Dieu, en un mot, a prévû le peché d'Adam & ses suites funestes; il l'a pû empêcher, & il ne l'a pas fait, quel-

* *Recherche de la vérité, l. 2. ch. 7. Eclaircissemens sur ce même chap.*

que amour qu'il portât à l'homme. Voilà une conduite qui paroît bien étrange à tous ceux qui jugent de Dieu par eux-mêmes. Mais si l'on conçoit que Dieu doit agir selon ce qu'il est ; si on consulte attentivement la Loi Divine, l'ordre immuable des attributs Divins ; tout cela se justifie pleinement.

Dieu voit que son ouvrage va périr, & il demeure immobile ; que declare-t'il donc par là ? Le voici. L'attribut essentiel de la Divinité, c'est l'infinité. Dieu declare donc par là que l'homme, cette excellente créature, qu'il avoit formée de ses mains & animée de son souffle, n'étoit rien par rapport à lui : car du fini à l'infini, la distance, l'inégalité est infinie, le rapport est nul. Dieu soûtient donc majestueusement le caractere de la Divinité, lorsqu'il voit périr son ouvrage sans faire la moindre démarche pour le secourir. Il prononce par cette conduite le Jugement éternel qu'il porte de son infinité, & du néant de la créature. En un mot, il parle en Dieu : car il declare par là que son véritable dessein, l'objet de son amour & de sa complaisance, l'ouvrage digne des attributs divins, n'est pas l'homme

avec sa sainteté & son excellence naturelle; mais l'homme divinisé en Jesus-Christ, & que tout culte est profane, indigne de la Divinité, qui n'est point sanctifié par la Divinité même. Dieu avoit créé l'homme juste, & lui avoit donné tout ce qui lui étoit nécessaire pour conserver sa justice. Mais faire quelque démarche particuliere & extraordinaire pour l'empêcher de périr, c'eût été à Dieu démentir son infinité, & marquer trop de complaisance pour un ouvrage qui ne la meritoit pas. Car ce n'est qu'en Jesus-Christ que Dieu se plaît dans ses créatures, qu'il se complaît en lui-même de tout ce qu'il a fait. Parce qu'il n'y a que l'Homme-Dieu qui divinise son ouvrage, & qui mette quelque rapport entre la créature & le Créateur.

ARISTE. Je me souviens que vous m'avez déja * prouvé cette vérité.

* Entr. 14.

THEODORE. Il est vrai. Mais c'est une de ces véritez qu'on peut bien dire deux fois, sur tout lorsqu'on en veut tirer de nouvelles consequences. Comme nous ne pouvons donc avoir d'accés auprés de Dieu, ni de societé avec lui que par Jesus-Christ; que nous ne pou-

vons adorer Dieu divinement que par ſon Pontife ; Dieu, pour nous lier le plus étroitement qu'il étoit poſſible à nôtre Chef, a voulu qu'il fût auſſi nôtre Sauveur. C'eſt pour cela qu'il a permis le peché & la corruption de la nature. Il a voulu que Jeſus-Chriſt eût la gloire de tirer du néant de la Sainteté & de la Juſtice un monde nouveau ; & que, la grace ne ſuppoſant en nous aucun merite, nous duſſions à nôtre Chef tout ce que nous avons devant Dieu de réalité & de vie. C'eſt auſſi dans le même deſſein qu'il laiſſe dans les juſtes mêmes la concupiſcence, ſoit naturelle, ſoit acquiſe ; afin que le ſentiment de leur foibleſſe & de leurs beſoins les humilie profondément, & les lie étroitement à leur Sauveur, à celui par qui ſeul ils peuvent rendre à la Divinité des honneurs divins. Voilà, Ariſte, le deſſein de Dieu reglé ſur ſa loi, ſur l'ordre immuable de ſes attributs qu'il ne peut jamais démentir. C'eſt encore un coup de nous lier fortement & par des obligations infinies à Jeſus-Chriſt, qu'il a établi Chef de ſon Egliſe, pour conſacrer par lui nôtre culte ; & pour nous combler par lui de ſes bien-faits.

Ne vous étonnez donc pas si les Sacremens n'effacent point de nôtre cerveau ces traces importunes qui excitent en nous des mouvemens dereglez. Car c'est dans nôtre foiblesse que paroît la puissance de Jesus-Christ. Nôtre esclavage nous lie à nôtre Liberateur ; & cet éguillon de la chair qui nous pique & qui nous maltraite sans cesse, nous doit faire soûpirer sans cesse aprés celui sans lequel nous ne pouvons rien. Saint Paul n'avoit pas l'imagination salie par les suites naturelles de quelques désordres volontaires. Mais, * afin que la grandeur des révélations divines ne l'élevât point, Dieu permit au Démon d'exciter sa concupiscence. L'Apôtre pria souvent le Seigneur de le délivrer de cet Ange de Satan. Mais Jesus-Christ lui répondit : *Ma grace vous suffit, car c'est dans vôtre foiblesse que ma puissance paroît davantage. Je prendrai donc plaisir,* dit ce grand Saint, *à me glorifier dans mes foiblesses, afin que la puissance de Jesus-Christ habite en moi.* Dieu a donc permis le péché & la concupiscence qui en est une suite, afin de faire servir le plus grand des maux au plus grand des biens, & de nous unir à celui qui nous tire

* 2. Cor. ch. 12.

d'un état pire que le néant même, pour nous élever à la dignité d'enfans de Dieu.

ARISTE. Cela me paroît entierement conforme à la Raison, & clairement déduit de l'idée que nous avons de la Divinité.

THEODORE. Cela s'accorde aussi parfaitement avec la conduite que Dieu a tenuë dans l'ancien Testament. Lorsque Dieu donna la loi aux Juifs, il prévoïoit bien qu'ils en deviendroient plus criminels. Car comme dit saint Paul; *le peché aïant pris occasion de s'irriter par le commandement de la loi, a produit dans l'homme toute sorte de mauvais desirs. Car sans la loi le peché étoit comme mort : mais le commandement étant survenu, le peché est ressuscité ; & il est arrivé que ce qui tendoit à donner la vie, car la loi est sainte, juste, bonne en elle-même, que cela, dis-je, a donné la mort. Non que la loi par elle-même soit cause du peché : mais c'est que la concupiscence est devenuë par le commandement même une source de peché plus abondante.* Dieu a donc prévû que par la loi les hommes sans la grace deviendroient plus criminels. Mais parce que la loi fait connoître le peché & sentir à l'homme la cor-

* Rom. ch. 7.

† Gal. 3: ruption de son cœur, Dieu l'a donnée
23. pour conduire † à la grace, pour faire
connoître la nécessité d'un Mediateur,
& conserver la foi au Messie promis dés
le commencement du monde. L'Ecri-
* Gal. 3: ture, dit saint Paul, * *a enfermé tous les*
22. *hommes sous le peché, afin que les biens pro-*
mis fussent donnez à ceux qui auroient la
† 1. Cor. 1: *foi en Jesus-Christ.* Car † *Jesus-Christ nous*
30. *a été donné de Dieu, pour être nôtre sagesse,*
nôtre justice, nôtre sanctification, & nôtre
redemption, afin que celui qui se glorifie ne
* 1. Cor. *le fasse que dans le Seigneur.* * *Anathême*
16: 22. *donc à quiconque n'aime pas le Seigneur*
Jesus. Mais qu'heureux est le pecheur,
qui sentant sa misere intérieure s'atta-
† Coll. 2: che au Sauveur des pecheurs, † à celui
19. *qui est le Chef duquel tout le corps de l'E-*
glise reçoit l'influence qui l'anime & qui le
2. Tim. *sanctifie, à celui enfin qui a détruit la mort,*
1: 10. *& qui donne à ceux qui le suivent une vie*
qui ne finira jamais.

ARISTE. Assurément, Theodore, rien n'est plus consolant pour moi que ce que vous venez de me dire. La qualité de Sauveur des pecheurs que porte
* Matth. dés sa naissance * le Seigneur JESUS, me
1: 21. délivre de cet excés de crainte qu'excite
en moi le sentiment que j'ai de ma cor-

ruption

ruption & de mes désordres. Il n'y a que la Religion qui puisse apprendre à l'homme, non seulement à mépriser la mort; ce que la Philosophie Stoïcienne se vantoit de pouvoir faire, mais mêmes à la desirer. Je sens maintenant mon esprit dans un grand calme. Cependant je voudrois bien encore que vous dissipassiez ces vaines fraïeurs que l'imagination m'inspire, lorsqu'elle me représente qu'il faut un jour quitter les douceurs de la vie, rompre tout le commerce que nous avons avec la nature, & rentrer pour ainsi dire dans le néant. Car je m'imagine toûjours qu'à la mort on est enseveli dans les ténébres; que l'ame n'a plus aucun sentiment; qu'elle perd en un mot avec le corps toutes ses facultez & toutes ses idées. Le sommeil & la mort ont entr'eux un grand rapport: Mais encore a-t'on dans le sommeil quelques sentimens de ce qu'on est, une suite de pensées bizarres qui souvent nous remplit de joïe. Il est vrai qu'on perd en cet état le pouvoir de penser à ce qu'on veut. Mais ce n'est peut-être pas un grand mal: car souvent l'homme s'accable de chagrin & d'inquiétude par une attention volon-

taire à de fâcheuſes idées. Quoiqu'il en ſoit le ſommeil me paroît bien doux, & rien de plus affreux à mon imagination que la mort.

THEODORE. Le ſommeil nous doit paroître agréable & la mort terrible, en conſequence des loix naturelles de l'union de l'ame & du corps : car ces loix ne tendent qu'à la conſervation de la vie. Mais vous ſçavez bien, Ariſte, que les loix naturelles n'excitent en nous que des ſentimens confus. Or dans la recherche du vrai bien l'eſprit ne ſe doit jamais conduire par inſtinct ou ſentiment confus, mais par raiſon & par lumiere. L'ame dans le ſommeil eſt réduite à la plus baſſe des ſervitudes, & privée de tous ſes droits. La mort au contraire la délivre de cet eſclavage, & la rétablit dans ſa dignité. Le ſommeil n'a de rapport avec la mort que par l'immobilité du corps. C'eſt un rapport que découvrent les ſens. Mais ſi vous conſultez la Raiſon, elle vous apprendra que ces deux états de l'ame ſont les plus oppoſez.

Il n'eſt pas poſſible, mon cher Ariſte, d'empêcher en nous l'effet des loix naturelles. La Raiſon & la Religion mê-

mes ne changent rien dans l'union de l'ame avec le corps. Mais elles s'opposent à sa dépendance, & elles la diminuënt peu à peu. Il est impossible de n'être pas frappé de cette horreur sensible qu'excite d'abord en nous l'image de la mort : mais il est possible de n'en être pas ébranlé, ou de n'en être pas troublé. La mort n'est tout-à-fait terrible qu'à ceux qui ne la connoissent point, & qui n'ont point l'esperance que nous avons. Regardez-la de prés. Considerez attentivement ce qu'elle nous enleve & ce qu'elle nous rend. Familiarisez-vous avec elle. Vous verrez peu à peu qu'elle s'apprivoisera avec vous. Et vous n'aurez jamais de consolation plus douce que celle que vous tirerez de ce commerce ; pourvû néanmoins que la Religion y entre. Car sans la Religion on ne sçait pas trop, si la mort est ou n'est pas avantageuse à l'homme dans l'état où il est réduit. Vous vous imaginez, & je me l'imagine aussi moi-même, qu'à la mort on est enseveli dans les ténébres ; que l'ame n'a plus aucun sentiment ; que l'on perd avec son corps toutes ses facultez, & généralement toutes ses idées. Mais

ce ne sont là que des illusions de l'imagination, & la raison n'y a nulle part. Philosophons, je vous prie, plus sérieusement.

ARISTE. J'y consens. Certainement la mort sépare l'ame du corps. Or c'est par nôtre corps que nous sommes unis à tous ceux qui nous environnent. Car le Soleil, par exemple, n'est visible qu'à cause qu'il ébranle le nerf optique, & par lui le cerveau. Donc la mort anéantit à nôtre égard toute la nature.

THEODORE. Hé bien, qu'en concluez-vous ? L'esprit la plus noble des créatures, est séparé du corps la plus vile des substances. La mort anéantit à son égard toute la matiere. Quel malheur pour lui ! Est-ce que vous regardez les corps comme le lieu des esprits, comme leur lumiere, leur bien, la cause de leur perfection & de leur bonheur ?

ARISTE. Je sçai bien que les esprits ne sont unis immediatement qu'à Dieu, & que c'est uniquement de lui qu'ils reçoivent cette suite de pensées & de sentimens qui se rapportent aux objets sensibles. * Vous m'en avez convaincu. Mais le corps est la cause occa-

* 7. Ent.

ſionnelle ou naturelle de toutes ces penſées & de tous ces ſentimens qui font la douceur de la vie, & qui donnent à l'ame cette variété de mouvemens qui nous occupent agréablement. Le corps détruit, l'ame deviendra donc comme inſenſible, & par conſéquent ſans vie & ſans mouvement. Car Dieu n'agira plus en elle pour l'unir à ſon corps, & par ſon corps à tant de créatures qui font la beauté de l'Univers.

THEODORE. Oüi, certainement une ame dans laquelle Dieu n'agit point eſt inſenſible, ſans vie & ſans mouvement. La voilà morte : on ne ſçait plus ce que c'eſt. Mais pouvez-vous concevoir que Dieu conſerve éternellement des ſubſtances pour n'en rien faire ? Que penſeriez-vous de l'Univers & de ſon Auteur, ſi Dieu aprés avoir créé l'étenduë la laiſſoit informe, ſans cette varieté de figures & de mouvemens qui font la beauté du monde viſible ? Dieu n'emploïe ſa puiſſance que pour honorer ſa ſageſſe. Qu'il laiſſe donc l'ame tomber dans le néant, ſi à la mort il eſt reſolu de n'en plus rien faire.

Dieu n'agira plus dans l'ame, dites-

vous, pour l'unir à son corps, & par lui à tant de créatures qui font la beauté de l'Univers. Je le veux. Mais sans nous arrêter à ce que la foi nous enseigne: qu'un jour nôtre ame sera réünie à nôtre corps, mais glorieux & réformé sur le modéle de celui de Jesus-Christ; que par ce corps nous aurons rapport à un monde nouveau bien different de celui-ci, & que nous formerons une societé infiniment plus parfaite & plus heureuse. Sans, dis-je, conter là-dessus, quel malheur est-ce pour nous que Dieu n'agisse plus dans nôtre ame pour l'unir à nôtre corps, à la plus méprisable des substances; principalement depuis que le peché a changé l'union de l'ame & du corps en une fâcheuse servitude? N'est-ce pas plûtôt un grand bien, que de n'être plus sujet à la goute, à la pierre, à la migraine, & à tant de differens maux, qu'il n'y a pas assez de termes pour les marquer tous? Presentement je ne souffre point de mal: mais j'en attens. Et peut-être que demain je serai attaqué d'une douleur qui ne me quittera qu'avec la vie. Car il n'en est pas de la douleur comme des plaisirs sensibles. Le plaisir le plus doux devient

bien-tôt fade, & ensuite il se change en amertume. Mais les grandes douleurs subsistent souvent jusqu'à la mort. Lorsque l'ame est accablée de douleurs; lorsqu'elle est mal, pour ainsi dire, avec son corps, elle est mal avec tout le reste de la nature. Elle ne trouve plus rien de bien ni rien de beau : tout la fatigue & la chagrine. Elle a dans cet état autant de persecuteurs qu'il y a d'objets sensibles, qui font sur son corps une forte impression. Cependant cet état d'accablement & de douleur ne se peut ni prévoir ni éviter par nôtre prudence ni par nos précautions. Il n'y a que la mort qui nous en délivre. Il n'y a donc qu'elle qui nous puisse mettre l'esprit en repos.

Mais supposons que Dieu, agissant dans l'âme pour l'unir à son corps, & par son corps à tout l'Univers, ne nous donne que les sentimens agréables que nous éprouvons, & qu'il arrête selon nos desirs toutes les impressions fâcheuses que nous recevons des objets sensibles : supposons que l'homme soit encore en l'état heureux, où se trouvoit Adam avant son peché, lorsque l'union de l'ame avec le corps n'étoit point

changée en dépendance; je soûtiens que mêmes dans cette supposition, la mort nous est infiniment plus avantageuse que la vie; puisque maintenant la mort doit préceder la joüissance du souverain bien, l'union parfaite de l'ame avec Dieu.

Il est certain, Ariste, que Dieu a fait les esprits pour le connoître & pour l'aimer: car il n'agit que pour lui. Les esprits maintenant ne s'occupent que des corps: mais c'est que l'homme n'est plus tel que Dieu l'a fait. Il est devenu esclave du corps, parce qu'il n'a pas esté soûmis à Dieu: & s'il se soûmet à Dieu, la mort qui le délivrera de sa servitude, le réünira à son principe & à sa fin. Mais puisque Dieu pour entretenir l'union de l'ame avec le corps, nous donne un si grand nombre de sentimens agréables, que l'homme, qui ne connoît pas sa dignité & son excellence, regarde cette union comme un grand bien; quel sera nôtre bonheur lorsque nous serons réunis à nôtre principe, lorsque Dieu agira en nous pour nous unir étroitement avec lui? Jugeons-en, Ariste, par la difference qu'il y a entre le Créateur & les créatures. Car enfin il

il est raisonnable de penser que Dieu proportionne les plaisirs aux biens dont il nous fait joüir. Il n'y a nul rapport entre les créatures & le Créateur. Il n'y a donc nul rapport entre les plaisirs de la vie presente, qui sont une suite de l'union de l'ame & du corps, & ceux de la vie future, de la societé que nous aurons avec Dieu par Jesus Christ. *L'œil n'a point vû, l'oreille n'a point entendu, l'esprit mêmes n'a jamais conçû ce que Dieu a préparé à ceux qu'il aime.* Ne craignez donc point la séparation de l'ame & du corps, puisqu'elle est nécessaire presentement pour vous réünir à Dieu : mais craignez souverainement le peché qui vous en sépareroit éternellement. 1. Cor. 2: 9.

ARISTE. Mais lorsque l'ame sera séparée du corps, il n'y aura plus de cause occasionnelle de l'action de Dieu en nous. Aprés la mort la substance de nôtre corps reçoit diverses modifications : mais la cause naturelle de tous ces changemens est visible. Un cadavre est environné & pénétré d'autres corps, qui par leur choc le corrompent, en consequence des loix naturelles des communications des mouvemens. Mais puisque les traces du cerveau sont les

causes occasionnelles de nos sentimens, ce cerveau détruit, l'ame ne sentira plus rien.

THEODORE. L'ame ne sentira plus rien par rapport à la conservation de son corps. Mais elle aura sans doute des sentimens bien plus vifs par rapport à Dieu, qui sera le souverain bien des bons, & qui alors deviendra le souverain mal des méchans ; car Dieu rendra à chacun selon ses œuvres. On peut dire que nos œuvres seront à l'égard de la Justice divine, la cause occasionnelle des récompenses & des peines futures, en consequence des loix éternelles : loix nécessaires & immuables, bien differentes des loix arbitraires de l'union de l'ame & du corps, ou de celles des communications des mouvemens.

Vous imaginez-vous, Ariste, qu'il ne peut y avoir d'autre cause occasionnelle de nos sentimens que les traces du cerveau ? Faites attention sur ce qui se passe en vous-même, & vous en trouverez d'autres. Lorsqu'un homme a fait quelqu'action de justice, & qu'au lieu de suivre les mouvemens agréables de ses passions, il y a résisté généreusement, ne se sent-il pas émû d'une

joïe intérieure ? Les méchans au contraire ne sont-ils pas intérieurement désolez à la vûë de leurs désordres ? Or quelle peut-être la cause occasionnelle de ces sentimens, si ce n'est la connoissance actuelle que l'ame a de son état ; connoissance qui sera bien plus vive aprés la mort qu'elle n'est maintenant, puisque la mort nous sépare d'un corps, qui nous répand sans cesse au dehors. Les traces du cerveau ne parlent à l'ame que pour le bien du corps. Elles ne peuvent donc pas occasionner dans l'ame des sentimens agréables, lorsqu'on résiste à ses passions, ou qu'on fait le contraire de ce que le corps demande ; ni des sentimens fâcheux, lorsqu'on lui accorde tout ce qu'il desire. Ces traces ne sont donc point les seules causes occasionnelles de nos sentimens. L'ame aprés la mort ne sera donc pas privée de sa sensibilité par le défaut d'une cause occasionnelle. Car enfin l'ame est inséparable d'elle-même. Elle est soûmise à la puissance des idées : & la conscience de ce qu'on est suffit, afin que Dieu par l'idée de l'ordre immuable comble de joïe ceux qui auront obéi à cette loi inviolable, & remplisse de

triſteſſe ceux qui l'auront mépriſée. Car c'eſt immediatement par les idées que Dieu agit dans les intelligences. Et ſi Dieu par l'idée du corps, répand dans l'ame la douleur de la goute, lorſque le corps en eſt attaqué ; que ne fera-t'il point par l'idée de l'ordre, lorſque l'ame ſera dereglée.

Ariste. Je croirois bien que l'ame ſéparée du corps eſt capable des ſentimens de joïe & de triſteſſe : mais je ne puis m'imaginer qu'elle ait encore des ſentimens prévenans, tels que ſont le plaiſir & la douleur. Les Démons & les Impies ſeront condamnez au feu éternel. On n'en peut pas douter aprés cette parole terrible de Jeſus-Chriſt ; *Retirez-vous de moi maudits : allez au feu éternel préparé pour le Diable & pour ſes Miniſtres.* Mais qu'eſt-ce que cela ſignifie ? Eſt-ce que les damnez, les Démons qui n'ont point de corps, peuvent ſouffrir le ſentiment de la brûlure ? Je croirois volontiers que ce feu qui les tourmentera, n'eſt pas different de ce ver qui les rongera, c'eſt-à-dire, du reproche éternel de leur conſcience, qui les accablera d'une triſteſſe effroïable.

Matth. 25. 41.

THEODORE. Cependant Jesus-Christ, qui sçavoit bien ce qui en est, distingue *ce ver qui ne meurt point*, de ce *feu qui ne s'éteint point. Il vaut mieux*, dit-il, *entrer dans la vie éternelle avec une main, que d'en avoir deux, & aller en Enfer, dans ce feu qu'on ne peut éteindre, où le ver qui les ronge ne meurt point, & où le feu ne s'éteint jamais*: Paroles qu'il repete* trois fois dans un même discours. Je veux bien que ce ver marque la rage, le desespoir, la tristesse éternelle que cause dans les damnez le reproche intérieur: Cette explication paroît assez naturelle. Mais je n'ai nulle peine à croire qu'outre ce ver il y aura un feu qui tourmentera les damnez. Il est vrai que le feu ne peut brûler que les corps, si par brûler on entend séparer & dissiper les parties dont les corps sont composez: & en ce sens le feu de l'Enfer ne brûlera pas mêmes les corps des damnez. Mais sans doute ce feu peut brûler & tourmenter les esprits, comme cause occasionnelle, ou produire en eux des sentimens tres-vifs & tres-cuisans, semblables à ceux que fait en nous la brûlure. Car prenez-y garde, on ne sent de la douleur lorsqu'on

* *Marc 9.*

se brûle, que parce que les fibres du cerveau sont terriblement ébranlées. Or il n'est pas plus difficile de comprendre que les Démons souffrent des douleurs tres-vives par le mouvement du feu, que nôtre ame par tel ou tel ébranlement du cerveau. Dieu peut donc établir le mouvement du feu de l'Enfer, cause occasionnelle du tourment éternel des esprits superbes.

Ariste. Mais nôtre ame est unie à nôtre cerveau. Nous avons un corps, & les Démons n'en ont point. Est-ce qu'ils seront unis au feu, comme nous à nôtre corps, ou à nôtre cerveau?

Theodore. Non, ils n'y seront point *unis*. Ils y seront *assujettis*, ils y seront condamnez. Dieu pour punir leur orgüeil, les assujettira à la plus vile des substances, à l'action d'un feu materiel. Leur repos, ou la cessation de leurs douleurs, dépendra du repos d'un corps toûjours en mouvement. Ainsi leurs maux ne finiront point. Est-ce que tout cela n'est pas possible, & conforme à l'idée que nous avons de la Justice divine? Quand Dieu a uni l'ame du premier homme à son corps, l'ame en étoit la maîtresse. C'est qu'alors l'ordre

immuable de la Justice le vouloit ainsi. Aprés le peché, *l'union* s'est changée en *dépendance*. Mais cette dépendance n'est pas entiere. On peut dire que nôtre ame est en partie unie & en partie assujettie à nôtre corps. Tous les mouvemens qui se passent dans nôtre cerveau & dans nos membres ne sont pas indépendans de nos volontez. C'est que nôtre ame n'est qu'en épreuve dans nôtre corps : il y a esperance de retour vers Dieu par Jesus-Christ. Cela devoit être ainsi, afin que Dieu pût executer ses desseins. Mais du moins aprés le Jugment dernier, l'ouvrage de Dieu étant alors consommé, les Démons dépoüillez de leur pouvoir, seront assujettis à l'action du feu, dont ils ne recevront que des sentimens fâcheux: parce que ce n'est que pour les punir que Dieu établira le feu pour être l'instrument de leur supplice.

Ariste. Quand je fais attention que nos sentimens ne sont que des modifications de l'ame, & que Dieu seul en est la cause véritable, je comprens bien que l'ame aprés la mort n'est point absolument incapable de sentiment, supposé que Dieu agisse en elle. Mais com-

ment voulez-vous que Dieu agiſſe dans les Démons, dans de purs eſprits à l'occaſion du feu qui n'eſt point organiſé ? Car ce n'eſt que par les organes de nos ſens, que Dieu affecte nôtre ame de divers ſentiméns.

THEODORE. Il eſt inutile de conjecturer ſur la maniere dont le feu, comme cauſe occaſionnelle, agit ſur les Démons. Dieu peut établir ces ſortes de cauſes comme il lui plaît ; ſes deſſeins ſur cela nous ſont inconnus. Mais il eſt certain que le cerveau n'eſt pas plus capable par lui-même d'agir dans l'ame que le feu ſur de purs eſprits. Nous nous entretenons maintenant, nous nous communiquons mutuellemenrnos penſées. Mais que faiſons-nous pour cela ? Nous ébranlons l'air par nos paroles, & rien davantage. Cet air ébranlé ébranle nôtre cerveau, & cette matiere étant ébranlée, deux eſprits ſe trouvent frappez des mêmes idées. Quel rapport entre des choſes ſi differentes ? De purs eſprits, qui n'auroient point l'experience de ce fait, n'auroient-ils pas les mêmes raiſons de le révoquer en doute, que celles que vous avez ſur le feu qui tour-

mente les damnez ? Pourquoi donc n'avoüerons-nous pas que les Démons peuvent être tourmentez par un feu materiel, d'une maniere merveilleuse à la vérité, mais tres-réelle, dit saint Augustin, * puisque l'experience même nous apprend, que nôtre ame est tellement dépendante de nôtre corps, que tout ce qui ébranle le cerveau l'ébranle elle-même. Au reste, vous vous trompez de croire que les organes des sens soient la cause de nos sentimens. Ils ne servent ces organes qu'à transmettre l'action des objets jusqu'au cerveau, dont l'ébranlement est seul la cause occasionnelle des sentimens de l'ame. L'œil, par exemple, ne sert qu'à réünir sur le nerf optique les raïons qui viennent de chaque point des objets, & qu'à ébranler ce nerf; & l'ame n'a le sentiment de couleur, que parce que le mouvement de ce nerf se commu-

* *Cur enim non dicamus, quamvis miris, veris tamen modis, etiam spiritus incorporeos posse pœnâ corporalis ignis affligi, si spiritus hominum, etiam ipsi profectò incorporei, & nunc potuerunt includi corporalibus membris, & tunc poterunt corporum suorum vinculis insolubiliter alligari? Adhærebunt ergo, si nulla eis sunt corpora, spiritus dæmonum, immò spiritus dæmones licet incorporei, corporibus igneis cruciandi. De Civit. Dei, lib. 21. c. 10.*

nique jusqu'au cerveau. Ainsi, puisque l'ébranlement du cerveau est seul la cause occasionnelle de nos sentimens, l'ébranlement des parties du feu peut aussi être la cause de la douleur des Démons. Jesus-Christ le décide, ce me semble, assez clairement par ces paroles : *Allez maudits au feu éternel préparé pour le Diable :* car il ne faut point donner de sens métaphorique à des paroles capables d'un sens naturel ; si l'on n'y est obligé par des raisons fort pressantes.

Ariste. Je me rends, Theodore, & je voi bien que je ne suis pas encore délivré de mes préjugez. J'avoüe que les Démons seront un jour précipitez dans l'Enfer, où le feu les tourmentera. Mais presentement qu'ils sont dans l'air, car saint Paul les appelle les puissance de l'air, souffrent-ils cette douleur sensible que produit le feu ? On dit qu'ils portent avec eux leur enfer : & cela se conçoit bien, s'il n'y a que la tristesse & le desespoir qui les afflige. Mais comment le feu de l'Enfer les brûle-t'il maintenant qu'ils n'y sont point ? J'aurois sur cela bien des difficultez à vous faire.

Theodore. Vous perdriez le

tems aſſurément : car il ne faut demander aux gens que ce qu'ils peuvent nous donner, & je n'aime point à deviner ſur des matieres obſcures. Je conçois clairement que le feu eſt dans quelque lieu, ou qu'il a certains rapports avec les corps qui l'environnent. Mais je ne conçois pas de même que les eſprits y puiſſent être ; ni qu'il ſoit néceſſaire qu'ils y ſoient pour en être tourmentez de la maniere dont ils le ſont. Car ce n'eſt pas le feu qui eſt la cauſe immediate & efficace de leurs douleurs.

Penſez-vous, Ariſte, que vôtre ame ſoit dans le Soleil où elle voit la lumiere, dans les nuës où elle voit la blancheur, dans tous ces corps qui vous environnent, & où vous voïez une ſi grande diverſité de couleurs ? S'il n'eſt pas néceſſaire que l'ame ſoit ſur la ſurface des corps, où elle voit de la couleur ; il n'eſt pas néceſſaire non plus qu'elle ſoit dans celui où elle ſouffre de la douleur. Car la couleur & la douleur ſont également des modalitez ou des perceptions de l'ame.

Si l'idée de l'étenduë qui vous repréſente cette fleur par le ſentiment de couleur, vous frappoit d'un ſentiment

de douleur, seriez-vous réellement dans cette fleur ? Je ne pense pas que cela fût nécessaire. Cependant prenez-y garde, il est nécessaire que l'ame soit réellement où ses modifications se trouvent ; car les substances sont inséparables de leurs modalitez. L'ame est nécessairement où est la couleur, où est la douleur. Mais, c'est que ni vous ni moi ne voïons point directement cette fleur que tient Theotime: Nous pourrions la voir comme nous la voïons, quoiqu'elle fût détruite ; & vous en verriez dix pour une, si vous aviez devant les yeux une lunette à dix facettes. L'ame n'est donc pas réellement dans les corps qui environnent le nôtre, mais dans les idées qui agissent dans nos esprits. Elle est certainement où est la couleur, où se trouve la douleur ; puisqu'elle est inséparable de ses modalitez ou de ses perceptions. Elle est dans la fleur qu'elle voit, elle est dans le feu qu'elle sent. Mais c'est encore un coup dans la fleur qu'elle voit directement : c'est dans le feu qui la tourmente immédiatement : c'est dans l'idée qui la touche ou qui la frappe : c'est dans l'idée qui la pénétre qu'elle est véritablement, & non pas dans

l'objet qui répond à cette idée. Le vrai lieu des intelligences c'est le monde intelligible, comme le vrai lieu des corps, c'est le monde materiel.

ARISTE. Je vous avouë, Theodore, que j'ai de la peine à comprendre ce que vous me dites : *Le vrai lieu des intelligences c'est le monde intelligible, comme le vrai lieu des corps c'est le monde materiel !*

THEODORE. J'ai tort, le vrai lieu des corps n'est point le monde materiel. Je parlois selon les idées vulgaires.

ARISTE. Ce n'est point cela. Je comprens bien que le monde materiel est le vrai lieu des corps.

THEODORE. Vous le comprenez bien ?

ARISTE. Oüi ce me semble. Mais ce que je ne comprens pas trop bien, c'est que le vrai lieu des esprits soit le monde intelligible. Est-ce que les Démons ne sont pas véritablement les uns dans l'Enfer, les autres dans l'air, où saint Paul semble les placer ?

THEODORE. Les préjugez reviennent toûjours : ou bien c'est que vous voulez me faire parler. Supposons, je vous prie, que Dieu n'ait point fait de corps, ou, ce que l'on croit commu-

nément, que les Anges aïent été créez avant le monde, avant la matiere. Dans cette ſuppoſition où étoient-ils? Et où ſerions-nous nous-mêmes, ſi Dieu avoit anéanti tous les corps?

ARISTE. Nulle part.

THEODORE. Quoi, nulle part en tous ſens; quand mêmes nous aurions toutes les penſées, tous les ſentimens que nous avons?

ARISTE. Nous ſerions en nous-mêmes.

THEODORE. Nous trouverions donc en nous-mêmes ce ciel & cette terre que nous voïons immédiatement, cette étenduë immenſe que nous concevons, cette varieté infinie d'idées que nous ne ſçaurions épuiſer. Nous trouverions l'idée de la perfection & de l'ordre dans un eſprit dereglé, des véritez néceſſaires dans un être dépendant, des loix éternelles dans un eſprit de quelques jours: En un mot, l'infini, l'éternel, le néceſſaire, le général ou commun à tous les eſprits, l'immuable enfin, tout cela dans un eſprit fini, créé, dépendant, particulier & ſujet au changement. Mais quoi! nôtre ame eſt aſſurément en nous-mêmes, & cependant

nous ne la voïons pas, nous ne la connoiſſons pas. Nous ne ſçaurions découvrir les modalitez dont nôtre ſubſtance eſt capable ; parce que nous n'avons point cette idée lumineuſe dans laquelle, & par laquelle ſeule nous pouvons voir clairement ce que nous ſommes, & toutes les modalitez dont nôtre ame eſt capable.

ARISTE. Je croi bien que c'eſt en Dieu que nous voïons toutes choſes.

THEODORE. C'eſt donc en lui que nous ſommes véritablement : * *In ipſo enim vivimus & movemur & ſumus*, dit ſaint Paul. Car nous ſommes aſſurément où ſont nos perceptions, nos propres modalitez, qui quoique diſtinguées de nos idées, n'en ſont point ſéparées, du moins dans le tems que ces idées nous affectent. Quoi ! pouvez-vous douter que la couleur, vôtre propre modalité, ne ſoit jointe avec vôtre idée, étant convaincu d'ailleurs que la couleur n'eſt que la perception ſenſible de l'idée qui vous touche ? Si vous voïiez ce mur immédiatement & en lui-même, pourriez-vous douter que cette blancheur que vous voïez répanduë ſur ſa ſurface n'y fût pas actuellement ?

* Act. 17: 28.

La couleur est ſans doute ſur l'objet vû immédiatement : elle est avec l'idée dont elle est la perception. Mais les couleurs ne ſont que des modifications de l'ame, & les ſubſtances ſont inſéparables de leurs modifications. Donc l'ame même est ſur les idées qui la touchent, dans les idées qui la pénétrent, dans le monde intelligible comme dans le lieu propre des intelligences.

THEOTIME. On peut mêmes dire que Dieu eſt plus intime à l'ame que l'ame ne l'eſt à elle-même : *Intimior intimo meo*, dit ſaint Auguſtin. Car enfin l'ame ne ſe connoît point : elle n'eſt à elle-même que ténébres & qu'obſcurité.

ARISTE. Je veux bien que les eſprits bienheureux ſoient en Dieu. Les Anges ſe promenent pour ainſi dire dans l'immenſité Divine, *intra Deum* * *currunt*. Mais les Démons ſeroient-ils dans la ſubſtance lumineuſe de la Divinité ? Ils ſont dans l'Enfer, chaſſez du Ciel & précipitez dans les ténébres.

* *Saint Greg.*

THEODORE. Il eſt vrai. Ils ſont dans l'Enfer comme les eſprits peuvent être dans les corps. Mais Dieu eſt par tout, & ils ſont en Dieu bien plus réel-

sement que dans le feu préparé pour les punir. Ils sont dans la substance lumineuse de la Divinité : mais cette substance n'est point lumineuse à leur égard, elle n'est que brûlante & qu'affligeante pour eux. Ou si elle est encore lumineuse à leur égard, les véritez qu'ils découvrent malgré eux dans cette lumiere les blessent & leur font horreur. Ils portent avec eux leur Enfer : parce que toutes les créatures sont inséparables du Créateur, & que le souverain bien des Justes devient à leur égard le souvrain mal, & le sera éternellement. Ils sont plongez dans le feu en ce sens, qu'à l'occasion de cet élement ils sont brûlez ou terriblement tourmentez par l'efficace des idées divines. Car enfin les esprits ne sont unis ou assujettis aux corps qu'indirectement, que par l'entremise des idées de ces mêmes corps en consequence des volontez du tout-Puissant, duquel seul ils dépendent immédiatement. Je vous prie de vous souvenir du principe dont je croi vous avoir autrefois * bien convaincu.

* *Entretien 7.*

ARISTE. Je fais tous mes efforts pour me fixer dans l'esprit les idées

abſtraites de vôtre Metaphyſique, mais elles m'échapent toûjours. Vous m'a-
† Entretien I. 2.
vez † dit autrefois ce que vous me dites aujourd'hui : mais je n'ai bonne memoire que pour les méchantes choſes. Cependant je ferai ſi bien... Oüi le monde intelligible eſt le vrai lieu des intelligences. Mais le monde materiel eſt aſſurément le vrai lieu des corps.

THEODORE. Cela ſe peut dire en ce ſens que tel corps eſt une partie du monde : ou bien en ce ſens que tel corps eſt environné de tous les autres qui compoſent l'Univers.

ARISTE. Quoi ce bureau n'eſt-il pas dans cette chambre ?

THEODORE. Ce bureau eſt dans cette chambre : non qu'il ſoit dans la ſubſtance qui compoſe cette chambre, mais parce qu'il en eſt environné. Ne voïez-vous pas que les corps ne peuvent pas être les uns dans les autres ?

ARISTE. Je ſçai bien qu'ils ſont impénétrables.

THEODORE. Comment voulez-vous donc que le monde materiel ſoit le vrai lieu des corps ? Ce monde n'eſt que l'aſſemblage de tous les corps, dont aucun n'eſt dans aucun autre.

ARISTE. Je l'avouë. Mais quel est donc le vrai lieu de ce bureau?

THEODORE. C'est le lieu où il est véritablement. C'est la substance qui le pénétre, & dans laquelle il est actuellement. Ce bureau fait partie de l'Univers. Voïons donc où est l'Univers, & nous sçaurons le vrai lieu de ce bureau.

ARISTE. L'Univers est en lui-même.

THEODORE. Il est vrai. Car l'Univers n'est pas séparé de lui-même. Est-ce ainsi que vous l'entendez?

THEOTIME. Ne sçavez-vous pas, Ariste, que Dieu est par tout, & qu'ainsi c'est en Dieu qu'est l'Univers.

ARISTE. Oüi. Mais Dieu n'est pas étendu comme les corps.

THEODORE. Non sans doute. S'il étoit étendu comme les corps, l'Univers ne seroit point en lui, car les étenduës sont impénétrables. Il est impossible que deux pieds cubes d'étenduë n'en fassent qu'un. Mais Dieu est tellement étendu dans l'Univers qu'il est tout entier par tout. Car il a tout ce qu'il y a de réalité & de perfection dans les créatures, sans aucune imperfection,

ſans aucune limitation. Ma main n'eſt pas mon bras. Elle eſt réelle, mais elle renferme pour ainſi dire le néant de mon bras & de tout le reſte de l'Univers. Mais en Dieu il n'y a point de néant. Toutes les réalitez s'y trouvent, mais éminemment, infiniment, divinement, ſans excluſion, ſans limitation. Il eſt tout entier par tout. Cela ne ſe conçoit pas. Mais vous étonnez-vous que les attributs de l'infini ſoient incompréhenſibles à un eſprit fini ? Concevez-vous bien qu'en Dieu il n'y ait ni paſſé ni futur, & que tous les tems qui ſe ſuccedent les uns aux autres ſoient préſens dans ſon éternité ? Comprenez-vous bien comment l'étenduë intelligible qui certainement n'occupe aucun eſpace, * comme il eſt aiſé de le prouver, en découvre à l'eſprit une infinité ? En un mot, concevez-vous qu'un être parfaitement ſimple renferme en lui-même une infinité de perfections ? Ce n'eſt point proprement dans l'immenſité divine que ſont les bienheureuſes intelligences, c'eſt dans la Raiſon divine. L'immenſité divine eſt le lieu des corps ; comme l'éternité celui qui correſpond aux tems, ou qui les renferme

*Voyez la 1. lettre contre la défenſe de M. Arn. art. 13. 14. 15.

tous. Mais la lumiere intelligible, le monde archetype, les idées divines: voilà, si je ne me trompe, le vrai lieu de nos esprits. Car Dieu ne touche & ne pénétre l'esprit, du moins présentement, que par ses divines idées. Ce que je viens de vous dire peut, ce me semble, vous persuader de ce paradoxe. Vous y penserez à loisir. Mais rapprochons-nous un peu de nôtre principal sujet. Appréhendez-vous encore que l'ame perde avec le corps sa sensibilité, & que la mort anéantisse à nôtre égard toute la nature? La regardez-vous encore comme un grand malheur pour vous?

ARISTE. Je ne puis pas m'empêcher de regarder la séperation de l'ame & du corps comme un mal: Mais je suis persuadé que ce ne sera pas un si grand mal.

THEOTIME. Je voi bien, Ariste, que la peur que vous avez de la mort est fondée sur ce que vous croïez qu'elle vous séparera de vôtre corps. Mais vous vous trompez peut-être. Theodore vous a passé cela, mais je ne croi pas vous le devoir accorder, & je voi bien par les choses qu'il vient de vous dire, & aus-

quelles vous ne faites pas assez de réfléxion, qu'il est tout à fait de mon sentiment.

ARISTE. Quoi mon ame à la mort ne sera pas séparée de mon corps!

THEOTIME. Non apparemment, ni à la mort, ni jamais.

ARISTE. Je ne crains donc plus la mort : mais j'appréhende fort que Theotime ne raisonne mal. Que voulez-vous dire?

THEOTIME. Ce bras que je tiens, & que je serre entre mes mains, à qui est-ce?

ARISTE. C'est à moi assurément.

THEOTIME. Quoi c'est là effectivement vôtre bras? Je n'en crois rien.

ARISTE. Vous en croirez ce qu'il vous plaira. Mais laissez-moi je vous prie, vous me faites mal.

THEOTIME. Je lâcherai prise quand je je sçaurai que ce bras vous appartient.

ARISTE. Il m'appartient si bien qu'actuellement il me fait mal.

THEODORE. Lâchez prise, Theotime.

THEOTIME. Je vous fais, Ariste, present d'un bras, à condition que vous serez plus attentif à ce que nous vous

disons, & que par la connoissance de ce qui se passe en vous-même, vous tâcherez de vous élever à ce qui est au dessus de vous.

ARISTE. Je vous rends graces du present que vous me faites.

THEOTIME. Je ne vous ai donné qu'un méchant bras ; méchant puisque vous dites qu'il vous fait mal. Je veux encore vous faire present de deux autres bien plus réels que celui-là, & qui seront en un sens bien plus à vous. Un jour ce bras-ci ne sera plus, mais les deux autres sont incorruptibles.

ARISTE. Les Philosophes ont d'étranges manieres ! Hé bien.

THEOTIME. Supposons, Ariste, qu'on vous eût coupé ce bras-ci & cet autre-là, (cette supposition ne vous fera point de mal) & que ces deux bras fussent pourris ou brûlez ; il est certain par l'experience de ceux à qui cet accident est arrivé, que vous sentiriez de la douleur dans deux bras, & une douleur bien plus vive que celle dont vous venez de vous plaindre. Or ce ne seroient pas les deux bras ou pourris, ou brûlez qui vous feroient encore mal. Cela n'a pas besoin de preuve. Vôtre ame est

donc unie à deux autres bras. Et ces deux bras sont veritablement à vous, s'il est permis de conclure qu'un bras est à nous de ce que nous sentons qu'il nous fait mal.

ARISTE. Assurément, Theotime, un homme à qui on a coupé deux bras n'en a plus.

THEOTIME. Assurément, Ariste, un homme à qui on a coupé deux bras, en possede encore deux autres. Et ces deux bras que vous avez, & que voici, ne seroient point vos deux bras, ou ne vous feroient ni bien ni mal, si vous n'aviez les deux autres dont je parle, ces deux bras ausquels vous ne pensez point, & qui cependant sont les seuls qui peuvent vous faire mal. Or nous ne perdrons à la mort que ces deux bras-ci: car les deux autres sont incorruptibles. La mort ne corrompra que ce corps qui ne peut jamais nous faire ni bien ni mal. Vous avez donc tort de craindre la mort par cette méchante raison qu'elle vous séparera de vôtre corps; s'il est vrai que vôtre corps, c'est celui qui vous fait mal.

ARISTE. Je ne comprens pas trop ce que vous me voulez dire.

THEOTIME.

THEOTIME. Convenez-vous qu'un homme à qui on a coupé un bras ne laisse pas, mêmes long-tems aprés, de sentir de la douleur dans son bras ?

ARISTE. J'en conviens. J'ai vû trop de gens qui m'ont assuré de ce fait pour en douter.

THEOTIME. Quel est donc le bras qui fait mal à un manchot, car ce n'est pas le bras qui n'est plus ?

ARISTE. Il sent de la douleur, parce qu'il se fait dans son cerveau le même ébranlement que s'il avoit son bras. Car si le nerf qui répond au pouce....

THEOTIME. Ce n'est pas là ce que je vous demande. Répondez : Quel est le bras qui lui fait mal ?

ARISTE. Mais ce n'est point le bras qui lui fait mal. C'est Dieu en consequence des loix de l'union de l'ame & du corps. Le cerveau du manchot étant ébranlé, comme si son doigt étoit blessé, il est nécessaire qu'il sente de la douleur dans le doigt.

THEOTIME. Tout cela est vrai : mais dans quel doigt la sent-il cette douleur : ou quel est le doigt qui la lui fait sentir ?

ARISTE. La douleur n'est point dans le doigt, elle n'est que dans l'ame. Comment voulez-vous donc que nous la sentions dans le doigt ? Et ce n'est point aussi nôtre doigt qui nous la fait sentir : c'est l'efficace des volontez divines qui agit en nous en consequence de ses loix. Voilà, Theotime, tout ce que j'ai à vous dire.

THEOTIME. Vous ne répondez pas, Ariste : C'est peut-être que je vous interroge mal. La douleur qu'un manchot souffre dans son doigt est certainement une perception. Je vous demande; de quoi est cette perception : n'est-ce pas d'un doigt ?

ARISTE. Oüi sans doute.

THEOTIME. Hé bien dites-moi donc ce que c'est que ce doigt apperçû. Prenez garde : Ce doigt n'est pas rien, Car le manchot auroit une perception de rien, & par consequent il ne sentiroit ou n'appercevroit point. Cependant il sent ou apperçoit un doigt qu'il distingue de toute autre chose : Et ce n'est pas le doigt coupé, car il n'est plus, il est pourri il y a long-tems. On ne peut pas dire non plus que ce doigt apperçû soit l'efficace du decret ou de

la volonté de Dieu : car ce manchot n'apperçoit point cette efficace, il n'apperçoit qu'un doigt. Je vous demande donc encore un coup ce que c'est que ce doigt apperçû, ce doigt qui afflige le manchot & qui le rend malheureux, ce doigt en un mot qui est l'objet immediat & efficace de sa perception désagréable.

ARISTE. Je sens presentement la difficulté, obligez-moi de la résoudre.

THEOTIME. Je le veux bien, mais à condition que vous vous rendrez extrémement attentif à tout ce que je vais vous dire.

Je pense que vous êtes aujourd'hui bien convaincu, que l'idée de l'étenduë, ou l'étenduë intelligible, n'est point une modification de l'ame, & qu'elle ne se trouve qu'en Dieu : parce que cette étenduë est infinie, & que nôtre esprit est fini ; qu'elle est immuable, nécessaire, éternelle, commune à toutes les intelligences ; qualitez assurément qui ne peuvent convenir aux modifications d'une créature. Or cette étenduë est efficace : elle peut agir dans l'esprit. Elle peut l'éclairer, le toucher, le modifier en mille manieres. Car cette

étenduë qui eſt l'archetype de la matiere, n'eſt que la ſubſtance de Dieu entant que repréſentative des corps ; & il n'y a rien en Dieu d'impuiſſant. La ſubſtance divine renferme dans ſa ſimplicité, d'une maniere qui nous paſſe, toutes les perfections des créatures, mais ſans limitation & ſans impuiſſance. Telle eſt la proprieté de l'être infini, incompréhenſible à tout eſprit fini. Et ces perfections, entant que relatives aux créatures, ſont les archetypes des mêmes créatures : & elles ſont les idées des eſprits, lorſqu'elles agiſſent en eux, & qu'elles les éclairent. En un mot, je croi que vous demeurez d'accord de ce que Theodore vous a prouvé ſi ſouvent, que l'étenduë intelligible n'eſt qu'en Dieu, & que cette étenduë agit ſans ceſſe dans les eſprits. Cela ſuppoſé : Voici mon ſentiment en peu de paroles.

Lorſqu'on penſe à l'étenduë les yeux fermez & le cerveau ſans images, alors cette étenduë intelligible affecte l'ame d'une pure perception. Elle paroît telle qu'elle eſt, immenſe, néceſſaire, éternelle. On ne remarque point de difference dans ſes parties intelligibles, parce qu'elle touche par tout également

l'esprit. Et comme cette étenduë le touche legerement, on la regarde ordinairement comme n'aïant point de réalité; car naturellement on juge de la réalité des choses par l'impression qu'elles font en nous. Il naît de là deux erreurs tout opposées; l'une que l'idée de l'étenduë n'est rien; & l'autre que la matiere est éternelle & infinie, parce que telle est son idée. Cela soit dit en passant, car il ne faut pas presentement nous arrêter à combatre ces erreurs.

Mais lorsqu'on ouvre les yeux au milieu d'une campagne, alors cette même étenduë intelligible devient sensible, en consequence des loix de l'union de l'ame & du corps. Je veux dire que l'idée de l'étenduë touche l'ame plus vivement qu'elle ne faisoit, & de plus elle la touche differemment selon ses diverses parties intelligibles, ici d'une couleur, & là d'une autre. Car les differentes couleurs ne sont que diverses perceptions de l'ame imprimées en elle par l'idée de l'étenduë. Et comme ces perceptions sensibles sont plus fortes que les perceptions pures, l'ame regarde l'étenduë qui les cause comme un être réel, & dont les parties sont de diffe-

rente nature, parce que les parties intelligibles font en nous des impressions de couleur toutes differentes. C'est-là ce qu'on appelle *voir les corps* : car on ne voit point les corps en eux mêmes. Ils ne sont visibles que par les couleurs differentes dont l'étenduë intelligible affecte nôtre ame en consequence des loix naturelles.

Enfin, lorsqu'on nous touche la main, par exemple, qu'on nous brûle, qu'on nous pique, qu'on nous chatoüille ; alors cette même étenduë intelligible devient pour ainsi dire, ou douloureuse, ou agréable. Elle frappe encore l'ame bien plus vivement que par les couleurs qui ne sont que des perceptions assez indifferentes, & qui nous sont plûtôt données pour nous faire discerner les objets, que pour nous y unir étroitement. Et c'est en partie pour cela qu'on regarde la main comme étant à soi. Car effectivement si l'idée que vous avez de ce mur vous frappoit d'un sentiment de douleur, au lieu qu'elle ne vous touche que du sentiment de blancheur, vous regarderiez ce mur comme faisant partie de vous-même : parce que vous ne pouvez pas douter que la douleur ne

vous appartienne, comme vous le pouvez maintenant de la blancheur. Car n'aïant point maintenant d'idée claire, ni de vôtre ame ni de ses modifications, vous n'en jugez que par sentiment. Or vous sentez bien que la douleur vous appartient, parce qu'elle vous rend malheureux ; & vous ne sentez nullement que la couleur vous appartienne, parce qu'elle ne vous fait ni bien ni mal. En effet ce n'est que par l'idée claire qu'on a du corps que les Philosophes ont enfin découvert que les couleurs n'appartiennent point aux objets, & que ce ne sont que des modifications de l'ame.

Il est donc clair que l'ame n'est unie immédiatement ni à son corps ni à ce monde materiel, mais à l'idée de son corps & au monde intelligible, en un mot à Dieu, à la substance intelligible de la Raison universelle, qui seule peut éclairer les intelligences, & agir dans nos esprits en mille manieres differentes. C'est un bras intelligible ou idéal qui fait mal non seulement à un manchot, mais qui vous faisoit mal à vous-même, lorsque je vous serrois incivilement le bras. La matiere n'est pas

visible par elle-même : elle ne peut agir dans les esprits, se représenter à eux, les toucher de differentes perceptions, les rendre heureux ou malheureux. Dieu seul en consequence des loix naturelles agit dans nôtre ame par l'idée de l'étenduë qu'il renferme, & par là il nous unit non seulement à nôtre corps, mais encore par nôtre corps à tous ceux qui nous environnent. C'est par cette idée qu'il nous découvre les beautez intelligibles de son ouvrage, & celles qui frappent nos sens : & c'est par elle qu'il nous fait joüir de ce que vous appellez les douceurs de la vie. Car c'est dans cette idée que se trouvent & ces beautez & ces douceurs, comme dans leur cause ; & c'est uniquement dans l'ame qu'elles sont contenuës, comme dans leur sujet. Ce qui fait par exemple la beauté de la campagne, c'est la diversité des couleurs qu'on voit diversement distribuées sur les plantes & sur les fleurs, & ces couleurs comme vous sçavez ne sont que dans l'ame. Les douceurs de la vie ne sont aussi que des sentimens semblables produits en nous par l'efficace des idées divines. Mais Dieu ne nous découvre pas seulement par

l'idée de l'étenduë le monde qu'il a créé, il nous repréſente encore une infinité de mondes qu'il n'a pas faits. Car l'étenduë intelligible eſt l'archetype d'une infinité de mondes poſſibles. Enfin cette idée eſt le fonds inépuiſable des véritez géometriques : car c'eſt dans cette idée qu'elles ſe trouvent. C'eſt par l'impreſſion que cette idée fait ſur l'eſprit des Géomettres en conſequence de leur attention, qu'ils acquierent ſans ceſſe de nouvelles connoiſſances. Or il eſt certain que la mort ne ſéparera pas l'ame d'elle-même. D'ailleurs l'idée de l'étenduë ou l'étenduë intelligible eſt immuable, néceſſaire, toûjours efficace, ou capable d'agir dans les eſprits. Donc la mort qui ſépare l'ame du corps, de ce corps inſenſible, de ce monde par lui-même inviſible, n'eſt nullement à craindre. C'eſt la mort des impies qui eſt terrible : cette mort qui les ſépare de Dieu : cette mort qui ſépare l'eſprit, autant qu'il le peut être, de ſes idées, qui le prive de ſa vraïe lumiere, & le plonge pour l'éternité dans ces *ténébres extérieures*, * dont Jeſus-Chriſt parle ſi ſouvent dans l'Evangile.

* *Matth.* 8: 12. 22: 13. 25: 30.

THEODORE. Hé bien, Ariſte,

trouvez-vous encore qu'à la mort nous fassions une grosse perte ?

ARISTE. Quand je fais attention aux principes dont vous m'avez parlé autrefois, & que vous venez l'un & l'autre de me représenter, il me semble qu'à la mort nous ne perdons rien. Car ce corps ne pouvant agir en nous, n'est rien par rapport à nous. Ou bien il semble que nôtre perte soit assez semblable à celle d'un prisonnier qu'on met en liberté, & qui ne perd que ses chaînes & sa prison. Mais il naît dans mon esprit des pensées bien differentes des vôtres, tout naturellement & sans effort de ma part. Je vous prie, Theotime, si vous étiez dans une prison commode, & que vos chaînes douces & legeres ne vous fissent pas grand mal ; Si vous y trouviez toutes les choses nécessaires à la vie, & tous les divertissemens possibles; Que vous fussiez-là avec vos meilleurs amis, Philosophes comme vous, avec Theodore, par exemple ; & qu'on vous vint dire brusquement : Sortez d'ici, la porte est ouverte pour vous, mais Theodore demeurez-là. Je suppose que vous soïez dans une terre étrangere où tout vous est inconnu, la lan-

gue, les mœurs, le païs. Là Theotime, de bonne foi, fortiriez-vous volontiers & sans le moindre chagrin ?

THEOTIME. Je voi bien, Ariste, que vos pensées ne vous coûtent gueres, du moins celle-ci. Mais prenez-y garde, vous supposez faux. Si je sors le premier de cette prison, certainement Theodore me suivra bien-tôt ; & j'espere que nôtre amitié qui n'est ici que fort imparfaite, sera un jour bien plus étroite, & qu'elle ne finira jamais. J'accepterois donc sans chagrin la grace qu'on me feroit. Mais je ne crains point de le dire devant Theodore ; je ne l'aime que tres-imparfaitement. Comment l'aimerois-je autant qu'il merite d'être aimé, lui que je ne connois pas, & que je n'ai jamais vû ? Car ce que je vois de Theodore n'est qu'un certain arrangement de matiere qu'on appelle un visage : mais ce n'est pas là Theodore. Je croi bien que ce Theodore que je ne vois point, a beaucoup d'amour pour la verité, beaucoup de raison, beaucoup de Religion. Dans cette pensée je l'aime & je l'honore infiniment. Mais je tremble : l'amitié me séduit peut-être. Je ne vois pas clairement

qu'elle ſoit bien fondée. Je ne puis douter qu'elle ſoit réciproque. Je ne me connois pas moi-même, comment ſonderois-je le cœur de mon cher ami? Mais non : Theodore a preſentement toutes les qualitez qui font les amitiez ſolides & raiſonnables : mais demain les aura-t'il, les aura-t'il éternellement? Certainement, Ariſte, il n'y a point ici-bas d'amitiez ſolides, d'amitiez fermes & immuables. Tout y eſt ſujet à la mutabilité ; & l'union des deux eſprits dépend de l'inconſtance d'un ſeul.

Il eſt vrai que l'amitié des Philoſophes Chrêtiens n'eſt pas fondée ſur la conformité des paſſions volages, ſur l'amour des biens paſſagers. Elle ne dépend pas de la fermentation des humeurs & du ſang : ſon fondement eſt inébranlable. C'eſt la vérité qui unit leurs eſprits ; & la vérité eſt immuable. C'eſt le vrai bien qui unit leurs cœurs ; & ce bien n'excite point de jalouſies : c'eſt un bien commun dont tout le monde peut joüir ſans rien diminuer de ſon abondance. Voilà ce me ſemble, ce qui m'unit aujourd'hui avec Theodore. Mais peut-être que demain je romprai avec lui ; non par la mutabilité

de ce qui nous lie depuis long-tems si étroitement, mais par l'inconstance naturelle à l'homme, par foiblesse, défiance, aveuglement. Car dans cette agréable prison d'où vous ne voulez pas que je sorte, je n'entrevois qu'un foible raïon de lumiere. Je ne puis discerner, si le Theodore que j'aime, est devant moi, que par les réponses qu'il me fait; & peut-être qu'un faux Theodore contrefait sa voix. Ah Theodore! que je vous embrasserai avec joïe, lorsque je vous verrai en plein jour, lorsque je verrai clairement que c'est vous; lorsque je sçaurai certainement que nôtre amitié est réciproque, & que rien ne pourra jamais ni la rompre ni l'affoiblir!

A quoi pensez-vous, Ariste de supposer que dans ce cachot ténébreux, où nous sommes renfermez, *nous avons toutes les choses nécessaires à la vie & tous les divertissemens possibles?* Ma vie, la vie d'un esprit, car mon corps n'est pas moi, c'est la lumiere qui m'éclaire, & qui me réjoüit: c'est la possession, c'est la joüissance paisible de celui qui seul peut remplir la vaste capacité de ce cœur qu'il a formé. Rien ne peut de-

ſalterer cette ſoif ardente que Dieu met en nous pour la félicité, que * le *torrent de volupté* qu'il nous a promis. Tous ces divertiſſemens de la vie preſente ne nous plaiſent & ne nous occupent, que parce qu'ils nous trompent : car tout ce qui nous environne n'eſt que de la matiere inefficace ; & tout ce qu'on y trouve de douceurs & d'agrémens vient uniquement de la ſource féconde de tous les plaiſirs : *Apud te eſt fons vitæ.* Heureux celui qui eſt convaincu de cette Philoſophie. Il ſacrifie ſans ceſſe en l'honneur du vrai bien les plaiſirs de la vie preſente ; & ferme dans l'attente des promeſſes confirmées par le ferment du Pere, & ſcellées par le ſang du Fils, il regarde le moment de la mort comme le commencement de la vie. Il ſçait bien, Ariſte, que ce qu'il quitte n'eſt rien, & il croi fermement qu'avec Dieu il aura tout.

ARISTE. Oüi, Theotime : Tout ce que l'on quitte n'eſt rien : du moins n'eſt-ce rien par rapport à nous. On ne quitte que de faux biens, dont toute la

* *Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ, & torrente voluntatis tuæ potabis eos : quoniam apud te eſt fons vitæ, & in lumine tuo videbimus lumen. Pſ. 35.*

bonté s'évanoüit à la lumiere de la Raison. Tout ce qu'ils paroissent avoir de bonté par rapport à nous est uniquement dans l'efficace des idées divines, dans la volonté du Tout-puissant. Je suis forcé de vous l'avoüer ; les corps ne peuvent être bons à des esprits ; & s'ils nous paroissent bons, c'est que nos sens nous sont donnez pour la conservation d'un corps, auquel on peut dire que les autres corps sont bons. C'est que les biens de ce corps ne meritant pas nôtre attention, Dieu nous découvre par la voïe abregée de l'instinct & du sentiment, ce qui peut ou le conserver ou le détruire. Mais le bien de l'esprit veut être reconnu pour tel : le vrai bien veut être aimé par raison, & parce qu'il merite d'être aimé. Les corps ont besoin d'artifice pour se faire rechercher par des esprits : n'aïant nulle bonté réelle, il faut qu'ils en aïent l'apparence : il faut qu'on sente en eux une douceur qu'ils n'ont pas. Ainsi nous vivons parmi eux dans un enchantement perpetuel, conduits & séduits par des sens trompeurs. * *Fascinatio nugacitatis obscurat bona, & inconstantia concupiscentiæ transvertit sensum sine malitia.* Mais la

*Sap. 4. 12.

mort, qui nous ferme les yeux, nous ouvre l'eſprit. Elle nous conduit à l'intelligence des véritez que nos ſens nous tenoient cachées. Délivrez de ce corps
† Sap. 9: 15. † *qui appeſantit l'eſprit*, nous irons dans le païs des idées par tout où il nous plaira : toûjours éclairez d'une pure lumiere, nous ne craindrons plus l'illuſion & les vains phantômes. La Raiſon nous fait eſperer cette heureuſe liberté.

Theodore. Oüi. Mais la Religion nous promet un bonheur infiniment au deſſus de nos eſperances. Nous
* 2. Petr. 1: 14. * ſerons participans de la nature divine,
† 1. Joa: 3: 1. enfans de Dieu † adoptez en ſon Fils
* Rom. 8: 17. unique, heritiers * de Dieu, & coheritiers de Jeſus Chriſt. Dieu † habitera
† Apoc. 21: 3. au milieu de nous, & * nous aurons ſo-
* 1 Joa. 1: 3. cieté avec lui. Nous † aurons part à ſa
† 1. Th ſſ. 2: 13. gloire : nous * joüirons de ſes plaiſirs :
* Pſ. 35: 9. nous † regnerons éternellement avec lui. Suppoſé donc qu'à la mort nous
† Apoc. 22: 5. perdions des biens réels, quel rapport entre ces biens & les biens futurs, entre les créatures & le Créateur, entre le tems & l'éternité ? Quel rapport entre l'union que nous avons maintenant avec l'idée des corps la moins noble, je veux dire la moins feconde,

la

la moins lumineuſe des idées divines ; & l'union que nous aurons avec Dieu même : entre l'union imparfaite de nos eſprits avec la ſubſtance divine, entant que relative aux êtres les plus mépriſables ; & nôtre union avec cette même ſubſtance priſe abſolument & en elle-même, & entant que relative à une infinité d'excellentes créatures ? Car encore un coup il n'y a que la ſubſtance divine qui nourriſſe l'ame & qui lui donne la vie, qui puiſſe l'éclairer & la rendre heureuſe. *Inſinuavit nobis*, * dit ſaint Auguſtin, *animam humanam & mentem rationalem non* VEGETARI, NON BEATIFICARI, NON ILLUMINARI, NISI AB IPSA SUBSTANTIA DEI. Convaincus de cette grande vérité, qu'exprime ſenſiblement † la divine Euchariſtie, quel rapport trouverons-nous entre nôtre union actuelle avec Dieu & celle que nous attendons ? Certainement ce rapport eſt nul. Ainſi quelque perte que nous faſſions à la mort, nous ne perdons rien.

*Tract. 23. in Joannem.

† Medit. Chrét. med. 7. Nomb. 17.

ARISTE. Cela eſt étrange !

THEODORE. Quoi Ariſte ?

ARISTE. Que je craigne encore la mort, convaincu comme je ſuis de la

vanité des biens qui passent, esperant comme je fais les promesses que Dieu nous a faites en son Fils. Oüi tout ce qui m'environne n'est que de la matiere inefficace : Ce monde n'est qu'un amas de viles substances. Les hommes qui y vivent me sont inconnus ; & si je les voïois tels qu'ils sont, j'en aurois peut-être horreur : car j'ai horreur de moi-même quand je pense bien à moi: † *Vanitas vanitatum & omnia vanitas.* Tout n'est que vanité. Biens trompeurs; beautez imaginaires : perpetuelles illusions. Mais d'ailleurs la region, la patrie des esprits est immuable. C'est-là que l'on goûte des plaisirs solides : C'est-là que l'on voit des beautez réelles : C'est-là qu'habitent la vérité & la justice. En un mot, c'est là que se trouve le souverain bien, & par consequent la souveraine félicité, la plus douce & la plus pure volupté. Et cependant je crains la mort, le passage de l'erreur, & du peché à la vérité & à la justice ; le retour d'un fâcheux éxil à ma chere patrie, où nous joüirons d'un bonheur qui ne finira jamais. Il semble que je craigne de posseder ce que je desire, & que je sois actuellement agité par deux mouvemens contraires.

† Eccli. 1. 2.

THEOTIME. Cela va fort bien, Ariste : mais lequel des deux l'emporte ?

ARISTE. C'est ce que je ne puis vous dire. C'est tantôt l'un & tantôt l'autre. Mais la crainte de la mort, quelque folle qu'elle me paroisse, je la tiens invincible. Elle cede quelques momens au desir que forme en moi la Raison, sur tout lorsque ce desir est soûtenu par la Religion : mais elle ne s'affoiblit point ce me semble.

THEODORE. Vous vous trompez, Ariste. Pour peu qu'elle cede cette crainte, elle s'affoiblit. Vous l'experimenterez bien-tôt, si vous continuez de la combatre. Regardez la mort de prés : familiarisez-vous avec elle. Comparez souvent à la lumiere de la Raison & de la foi ce qu'elle nous ravit avec ce qu'elle nous donne. Pesez bien la perte avec le gain, comme vous venez de faire. Et quoique vous ne puissiez pas dissiper tout à-fait la crainte que nous en avons ; car c'est un mouvement naturel que je ne croi pas qu'on puisse détruire, le moment de la mort deviendra peu à peu le sujet de vôtre joie, l'objet du plus violent de vos desirs.

III. ENTRETIEN.

ARISTE. Que je ſuis content, mes chers amis, de nos entretiens précedens! Les fraïeurs de la mort ne me troublent plus ſi fort, du moins ne m'ébranlent-elles plus. J'ai regardé de ſi prés & ſi attentivement l'objet chimerique de ma terreur, que maintenant je n'en ſuis plus effraïé. Mais je ne ſçai ſi je conſerverai long-tems cette fermeté d'eſprit que je dois à vôtre Philoſophie, & ſur tout à la Religion que nous profeſſons. J'ai été ſi ſouvent la duppe de mon imagination, que je crains fort qu'elle ne me ſurprenne, & qu'elle ne m'épouvante par ſes terribles phantômes. Je ſens mêmes qu'actuellement elle ſe réveille, & qu'elle me repréſente la mort comme l'entrée d'une ſolitude affreuſe où l'on ne peut avoir de ſocieté avec perſonne. Pure illuſion! La ſocieté que nous aurons tous dans la ſainte Cité, ſera infiniment plus douce & plus parfaite que celle que nous avons

ici-bas. Non : je ne crains point la mort : ma Raiſon & ma Religion me le défendent. Les biens que nous poſſederons dans nôtre patrie valent infiniment mieux que les vains amuſemens de nôtre éxil. Mais quoi ! nous ne voïons pas les choſes que nous eſperons : & quelque fermes que nous ſoïons dans nôtre foi, il nous reſte toûjours quelque ſujet de défiance. L'homme eſt fait pour vivre en societé, & j'y vis maintenant, content de ma fortune & de mes amis ; plein de ſanté & de vie, honoré, aimé, recherché des honnêtes gens. La mort me ſéparera de Theodore & de Theotime. Ah la dure ſéparation !

THEOTIME. *La dure ſéparation !* Parlez-vous ſérieuſement ?

ARISTE. Fort ſérieuſement : mais je l'avoüe, je conſulte un peu plus mon cœur que ma raiſon.

THEOTIME. Ah! Conſultez vôtre raiſon & laiſſez-là vôtre cœur. Ne l'ouvrez qu'à celui qui le peut remplir. Il n'eſt permis de ſuivre les mouvmens du cœur que lorſqu'ils ſont raiſonnables.

ARISTE. Il eſt vrai. Mais n'eſt-il

pas raisonnable d'aimer Theodore, d'aimer un véritable ami : un ami qui m'a fait mille biens, & à qui je dois ce que j'ai de plus précieux ; des connoissances qui font toute ma consolation & toute ma joïe. La dure séparation !

Theotime. Aimez Theodore, cela vous est permis. Aimez-le d'un amour de bienveillance ; mais ne vous attachez point à lui. Tout attachement à la créature, à une nature impuissante

Jer. 17: 5. est une folie. *Maudit est celui qui met en l'homme sa consolation & sa joïe.*

Theodore. Vous me faites, Ariste, trop d'honneur, & je ne dois pas le souffrir. Je ne vous fis jamais aucun bien : & je suis incapable d'en faire à personne. Il n'y a que Dieu qui soit bon, ou capable de vous faire du bien :

* Luc 18: 19. *Nemo * bonus nisi solus Deus.* Lui seul est nôtre lumiere & nôtre Docteur : *Ma-*

† Math. 23: 10. *gister † vester unus est Christus.* L'efficace, la puissance ne réside qu'en lui : *

* 1. Tim. 6. *Solus potens.* Il n'y a donc que lui qui merite d'être aimé d'un amour d'union, d'un amour qui est dû à la puissance : il n'y a que lui dont la *séparation soit dure.* Pesez bien ces paroles de saint Jacques:

† 1: 10. † *Nolite errare fratres mei dilectissimi:*

Omne datum optimum, & omne donum perfectum, de sursum est, descendens à Patre luminum. Tout le bien que paroissent nous faire les créatures vient de plus haut : *de sursum est.* Celui qui nous parle n'est pas celui qui nous éclaire : l'intelligence vient d'enhaut, de la clarté des idées qui ne se trouvent que dans la souveraine Raison : *à Patre luminum, apud quem non est transmutatio nec vicissitudinis obumbratio.* Raison toûjours lumineuse : car le soleil des esprits n'est pas sujet au changement, & à des révolutions qui l'éclipsent.

ARISTE. Je sçai, Theodore, que ceux que nous appellons nos maîtres, ne sont que des *moniteurs* ; & que les paroles dont ils nous frappent l'oreille, sont bien differentes de ces réponses intérieures, que rend à nôtre attention, celui qui préside à tous les esprits. Mais nous avons besoin de ces *moniteurs* fidéles, éxacts, éclairez ; & sans vous & Theotime, assurément je ne sçaurois point ce que je vous dis maintenant, & tant d'autres véritez qui me remplissent.

THEODORE. Hé bien ! Que perdrez-vous donc à la mort ? Deux mo-

niteurs inutiles. Qu'ils ſoient fidéles, éxacts, éclairez, tant qu'il vous plaira de le ſuppoſer; mais alors vous n'en aurez plus beſoin. Un homme qui ſort d'un cachot & qui voit le ſoleil, regrette-t'il la lampe de ſa priſon? Un aveugle regrette-t'il ſon bâton ou ſon guide, lorſqu'il eſt parfaitement guéri? *Dure ſéparation!* Au reſte, vos amis vous rejoindront bien-tôt, s'ils ſont dignes de vôtre amitié: & en attendant vous trouverez pour amis tous les citoïens de la ſainte Cité, qui vous recevront avec joïe, comme un des membres de ce corps divin, dont le Seigneur JESUS eſt le Chef.

ARISTE. Je le croi, Theodore: Je l'eſpere. Mais les biens qu'on ne voit point ne touchent pas comme ceux qui frappent nos ſens.

THEODORE. Ils touchent bien plus vivement, quand on y penſe ſouvent, quand on les médite ſérieuſement. Des biens ſenſibles s'évanoüiſſent comme des phantômes à la lumiere de la Raiſon, lorſqu'on fait taire ſon imagination & ſes ſens. Mais les biens futurs paroiſſent d'autant plus réels, d'autant plus ſolides, qu'on y penſe davantage.

davantage. Pensons-y donc, je vous prie. L'homme est fait, dites-vous, pour vivre en societé. Oüi sans doute : mais ce n'est pas pour celle où nous vivons maintenant. C'est pour la societé future que nous aurons tous * avec le Pere & le Fils dans l'unité du même esprit : que nous aurons tous dans la Cité du Dieu vivant, où habitent la vérité & la justice, & dont les fondemens sont inébranlables. Voilà le dessein de Dieu, & la fin de l'homme. Il ne peut y avoir, mon cher Ariste, de parfaite societé que dans le Roïaume, où regne absolument la Raison : & la Raison elle-même a declaré que son Roïaume n'est point de ce monde. Les peuples seroient heureux, dit un Ancien, si les Rois étoient Philosophes: Combien plus heureux le peuple qui a pour Roi, non quelque disciple de la Vérité & de la Sagesse, mais la Sagesse elle-même. Heureux * les peuples du Sage Salomon, toûjours en paix durant son regne : mille fois plus heureux le peuple de Dieu sous le regne éternel du vrai Salomon la Sagesse incarnée ? Heureux les peuples cheris de leur Souverain, traitez comme ses enfans ; Bien-

* 1. Joa. 1: 3.

* 3. Reg. 10: 8.

heureux donc ce peuple conquis, qui a pour Prince ſon Sauveur: mais Sauveur ſi plein d'amour pour ſon peuple, qu'il s'eſt livré volontairement à la mort pour le délivrer de la ſervitude. Heureuſe la societé, dont le Roi eſt le Fils unique du Tout-puiſſant, & qui traite ſes ſujets comme ſes freres : où Dieu veut que nous l'appellions ſon Pere, que nous aïons ſocieté avec lui, part à ſon heritage, à ſa gloire, à ſes plaiſirs, comme ſes enfans adoptez en ſon Fils. Encore un coup c'eſt pour vivre dans cette ſocieté-là que nous ſommes faits.

ARISTE. Je le croi ainſi, Theodore. Ce deſſein me paroît plus digne de Dieu, plus conforme à ſes attributs que toutes ces ſocietez particulieres, que differens peuples font entr'eux. Mais c'eſt une belle choſe qu'une parfaite ſocieté.

THEOTIME. Oüi : mais c'eſt ce qu'on ne trouvera jamais ici-bas. J'appelle, Ariſte, ſocieté, l'accord des eſprits & des cœurs. L'accord des eſprits dépend certainement de la vûë claire de l'immuable Vérité; & l'accord des cœurs de la joüiſſance de l'inépuiſable Felicité. Car rien n'eſt plus évident que

la diversité des sentimens aliene les esprits, & que les biens qui se divisent & qui s'épuisent, excitent des jalousies, & partagent les cœurs. Il ne peut donc y avoir ici-bas de parfaite & paisible societé. Il est vrai que l'Eglise de Jesus-Christ est une societé véritable. Les esprits y sont réünis par la soûmission aux mêmes dogmes, & les cœurs par l'amour du vrai bien. La foi accorde les esprits, & la charité unit les cœurs. Aussi peut-on dire que l'homme est fait pour vivre dans cette sainte societé. Mais c'est pour y être persecuté, éprouvé, purifié, rendu digne de la societé éternelle. Excepté donc cette societé, qui est gouvernée par le même Chef, & animée par le même esprit que la celeste Jerusalem, & qui ne fait avec elle qu'un même corps : je prétens qu'il n'y a point sur la terre de societé véritable.

THEODORE. Saint Augustin dans son Livre de la Cité * de Dieu, soûtient que Rome cette fameuse Republique ne fut jamais *République*, c'est à dire, selon la définition de Ciceron, véritable societé. Il prouve ce paradoxe par ce principe reçû non seulement de

* L. 2. ch. 21. l. 19. ch. 21.

* L. 3 de Rep. Ciceron, * mais de tout ce qu'il y a de gens raisonnables : *qu'une Republique ne peut subsister sans une éxacte justice.* Car quoique Ciceron fasse soûtenir le contraire à Furius Pilus un de ses Interlocuteurs, il ne manque pas de le disculper, en lui faisant declarer qu'il ne parle pas selon ce qu'il pense, & qu'il auroit honte de combattre pour l'injustice. Selon ce principe, Ciceron conclut donc que de son tems la Republique ne subsistoit plus. *Nostris vitiis*, *non casu aliquo*, dit-il, *Rempublicam verbo retinemus*, *reipsa vero jam pridem amisimus.* Mais saint Augustin en tire cette conclusion plus étenduë, que Rome ne fut jamais Republique : car Rome ne fut jamais sans vices & sans injustices. Quelle plus grande injustice, dit-il, que d'ôter à Dieu le culte qui lui est dû pour l'offrir aux Demons ? La vraïe justice ne se trouve que dans la Republique dont Jesus-Christ est le fondateur & le souverain. *Vera justitia non est nisi in ea Republica, cujus conditor rectorque Christus est.* Et par consequent il n'y a point dans le monde de véritable societé que l'Eglise de Jesus-Christ. Mais cette Eglise soupire sans cesse vers le Ciel,

vers ſa patrie, ſans attachement au monde & à ſes plaiſirs.

THEOTIME. Il eſt évident qu'il ne peut y avoir ici-bas de véritable ſocieté où l'on rende à chacun une éxacte juſtice. Car ſuppoſons que nos loix ſoient juſtes, nos voiſins en doutent peut-être. Suppoſons que le Juge de cette Ville ſoit l'homme du monde le plus intégre. On lui amene un innocent qui s'eſt trouvé malheureuſement dans le lieu, où venoit de ſe commettre un meurtre, & dont on le croit coupable. Le Juge le condamne ſelon les loix à la queſtion. Ce pauvre homme pour ſe délivrer des tourmens avouë le crime, ~~& perſuade~~ qu'il en eſt l'auteur. On le condamne à la mort. Ainſi les loix ſont juſtes, le Juge eſt intégre, & l'innocent expie par la torture, & par le dernier ſupplice, l'ignorance du Juge, qui ne pouvoit faire autrement ſelon les loix. Comment un Souverain pourroit-il exercer la juſtice, & regler éxactement les récompenſes & les peines ſur les merites & les démerites des hommes, lui qui ne les connoît ſeulement pas ces merites, & qui eſt ordinairement environné d'ambitieux, de flateurs, de ſeducteurs,

Certainement il n'y a que le Juge qui pénétre les cœurs qui puisse rendre à chacun selon ses œuvres. Mais si l'on joint à l'ignorance invincible du Souverain les autres foiblesses de la nature humaine, dont ces Dieux de la terre ne sont pas éxemts : Si le Prince est colere, cruel, avare, voluptueux, injuste, impie, insensé ; en un mot, sans Religion & sans raison ; quelle justice, quelle societé dans l'Etat qu'il gouverne ! Enfin, si on fait attention à la qualité des biens qui sont au pouvoir des Princes, biens exterieurs & passagers, biens apparens & trompeurs ; on verra encore plus clairement qu'il ne peut y avoir ici-bas de societé fondée sur la justice qui rend à chacun ce qui lui est dû. Car je veux qu'un Prince puisse connoître & païer tous les services qu'on rend à l'Etat, & que tous les gens de bien soient contens de lui, certainement il ne peut rendre à chacun ce qui lui est dû, s'il ne peut faire que tel soit heureux qui merite de l'être. Or celui qui a la goute, la pierre, ou quelque autre maladie fort douloureuse, est actuellement malheureux, fut-il comblé d'honneur & de biens par son Prin-

ce. Il ne peut donc y avoir de parfaite societé que dans l'Etat heureux dont le Souverain est la Raison même, & dont les trésors sont inépuisables ; qu'avec celui qui veut, & qui peut rendre à chacun ce qui lui est dû.

ARISTE. Selon ce principe de Ciceron, que la Republique ne peut subsister sans une éxacte justice, il est évident qu'ici-bas il ne peut y avoir de véritable societé. Nos Souverains sont des hommes, & tout homme est impuissant, ignorant & souvent injuste ; qualitez qui le mettent hors d'état de rendre à chacun ce qui lui est dû. Les hommes devroient être d'autant plus malheureux qu'ils sont plus criminels : & il me semble qu'en ce monde les plus gens de bien sont les plus miserables ; du moins sont-ils les plus méprisez & les plus persecutez : * *Omnes qui piè volunt vivere in Christo persecutionem patientur*, dit saint Paul ; & ailleurs † *Si in hac vita tantum in Christo sperantes sumus, miserabiliores sumus omnibus hominibus.* Non : je ne croi point que l'homme soit fait pour vivre dans une societé où l'on méprise l'égalité des natures, où l'on ne peut discerner l'inegalité des meri-

* 2. Tim. 3. 12.

† 1. Cor. 15. 19.

res, où l'opinion eſt la maîtreſſe ; & où la Raiſon, bien loin de regner avec l'autorité qui lui eſt dûë, eſt par nôtre corruption réduite à ſervir à l'injuſtice, à juſtifier les paſſions, à donner à de vains phantômes quelque réalité apparente. La diverſité des états, l'inégalité des conditions, la multiplicité des loix & des coûtumes ne tirent, ce me ſemble, leur origine que de l'amour propre, du peché & de la concupiſcence. Les hommes aïant abandonné Dieu leur Roi naturel & legitime, & la Raiſon leur commune loi, ils ont formé pour leur mutuelle conſervation une infinité de ſocietez particulieres, où l'on n'aime ſon aſſocié que par interêt, où l'on ne ſe ſoumet aux loix que par néceſſité, où l'on ne reſpecte ſon Souverain que par grimaces. Helas ! qu'eſt devenuë la Providence depuis le peché! Quelles marques avons-nous qu'un Dieu juſte nous gouverne? Les méchans proſperent. La force, la loi des brutes défere l'empire aux plus forts. Les grands crimes font les grands hommes & les grands Etats ; & les Romains vainqueurs de tant de nations ne valoient peut-être pas mieux que les peu-

ples qu'ils ont vaincus. Oüi, si on separe du monde l'Eglise de Jesus-Christ, qui n'est point effectivement de ce monde, je ne vois plus ici-bas de societé ou de Republique; je ne vois plus de marques bien seures d'une Providence: car enfin la Providence divine ne peut-être sans une éxacte justice.

THEODORE. Doucement, Ariste, Vous pouvez ne pas remarquer les démarches de la Providence dans ce cahos ténébreux, où le peché a réduit toute la nature. Mais ne vous imaginez pas que rien s'y fasse au hazard. La Providence ne regle pas seulement ce qui a rapport à son grand dessein, l'Eglise de Jesus-Christ: elle s'étend à tout, jusqu'aux Enfers mêmes, quoiqu'il n'y ait là nul ordre, & que tout y fasse horreur. Ce monde est rempli d'injustices: mais les injustices mêmes sont soumises à la Providence. *Ordinat peccata*, dit saint Augustin. Ceux qui les commettent ces injustices en sont ou en seront punis un jour, & ceux qui les souffrent les meritent bien, personne n'est innocent devant Dieu. Il est juste que les hommes soient punis par les suites funestes des mêmes passions auſ-

quelles ils s'abandonnent. Il est juste que ceux qui n'ont pas obéï volontairement à la Raison, loi universelle des esprits, soient contraints de se rendre à la force, à la loi des brutes. Il est juste que les Chrêtiens mêmes entant que pécheurs, souffrent des persecutions qui les purifient, & qui les fassent soupirer sans cesse aprés la céleste Jerusalem. Ici-bas ils sont en épreuve : mais tout concourt au bien de ceux qui aiment le Seigneur, tout est reglé par l'ordre de la Providence.

Sous l'ancienne loi la Providence étoit visible. Les biens temporels étoient distribuez aux Juifs selon leurs merites, selon l'obéïssance qu'ils rendoient à leur loi. *Je ne suis pas jeune*, disoit David, * *mais je n'ai jamais vû de juste abandonné, ni ses enfans mandier leur pain.* Leur justice exterieure étant récompensée par des biens sensibles, la Providence paroissoit visiblement. Car je ne parle pas des Chrêtiens de ce tems-là, des véritables justes qui appartenoient à la loi nouvelle, & qui esperant les vrais biens devoient être traitez comme nous le sommes. Mais présentement la Providence n'est plus si visible. L'Ange

* Ps. 36. 25.

de la nouvelle alliance nous a donné une loi intérieure & ſpirituelle, dont les récompenſes ne frappent point nos ſens ; & perſonne ne ſçait combien JESUS-CHRIST eſt fidele dans ſes promeſſes que celui qui en ſent les effets. On ne voit point l'influence du chef de l'Egliſe dans ſes membres ; les conſolations dont il les ſoûtient dans l'oppreſſion, & la force qu'il leur donne dans la tentation. Leur miſere paroît, & leur bonheur ne paroît point. Mais enfin les promeſſes de l'Evangile regardent la vie éternelle. Ainſi nous ne pouvons bien juger de la Providence & de la Juſtice divine, qu'aprés le jugement qui ſera prononcé à la fin des ſiecles, & executé dans l'éternité. Car Dieu étant juſte, il peut differer les récompenſes & les peines : mais c'eſt une neceſſité que le jour arrive auquel il rendra à chacun ſelon ſes œuvres.

ARISTE. Je l'avouë. Il n'eſt pas neceſſaire pour juſtifier la conduite de Dieu que les gens de bien ſoient en ce monde plus heureux que les méchans. C'eſt bien aſſez qu'ils le ſoient éternellement. Il eſt de l'ordre de la Providence qu'ils ſoient éprouvez en pluſieurs

manieres, avant que d'être récompenſez. Mais ils ſont actuellement les plus malheureux. Les Chrêtiens ne ſont ſauvez qu'en eſperance : *Spe*, dit l'Apôtre, *ſalvi facti ſumus.* Ils ſont de tous les hommes les plus miſerables : *Miſerabiliores ſumus omnibus hominibus.*

Theodore. Certainement, Ariſte, vous vous trompez. Vous jugez du bonheur de l'homme par les dehors, & nôtre bonheur eſt en nous. La pauvreté & l'humiliation n'affligent point ceux qui mépriſent les richeſſes & les grandeurs. S. Paul ne dit pas abſolument que les Chrêtiens ſont les plus miſerables, mais qu'ils ſeroient les hommes du monde les plus miſerables, s'ils n'avoient d'eſperance en Jesus Christ que pour cette vie. N'oubliez pas ces paroles : *Si in hac vita tantùm ſperantes ſumus.* Car les Chrêtiens eſperent la vie éternelle. Or l'eſpérance ferme d'un ſi grand bien leur en donne l'avant-goût & une eſpece de joüiſſance, qui les rend dans leurs miſeres infiniment plus heureux & plus contens, que les voluptueux au milieu de leurs débauches. *Spe ſalvi facti ſumus.* Ils ſont déja ſauvez par la grandeur de leurs eſperan-

ces, par cette paix intérieure qui eſt au deſſus de nos penſées * *quæ exuperat omnem ſenſum.* Enfin JESUS-CHRIST lui-même décide la queſtion. Car il nous promet que perſonne ne quittera rien pour l'amour de lui, qu'il n'en reçoive maintenant, dés cette vie, cent fois davantage, nonobſtant les perſecutions. AMEN *dico vobis: Nemo eſt qui reliquerit domum, aut fratres, aut ſorores, aut patrem, aut matrem, aut filios, aut agros, propter me & Evangelium, qui non accipiat centies tantùm, nunc in tempore hoc ... cum perſecutionibus, & in ſæculo futuro vitam æternam.* En effet nôtre bonheur eſt en nous, & non pas dans ce qui nous environne. Celui qui poſſede une terre en apparence, ne la poſſede véritablement, ou n'en jouït qu'autant qu'il en reçoit actuellement du plaiſir. Or je ne doute point que ſelon la promeſſe generale de JESUS-CHRIST, celui qui abandonne ſon bien pour l'amour de lui, n'ait cent fois plus de joïe que celui qui le retient. Je prétens mêmes qu'il n'eſt pas poſſible que les méchans jouïſſent véritablement des biens qu'ils paroiſſent poſſeder, & dont il eſt plûtôt vrai de dire

*Phil. 4. 7.

Marc. 10. 29.

qu'ils ſont poſſedez, embarraſſez, inquietez. On les flate au dehors, on les honore, on les éleve. Mais on les rabaiſſe au dedans, on les humilie, on les anéantit. Leur grandeur n'eſt qu'en apparence. Ils ſont peut-être bien dans l'eſprit des autres, & ils ſont mal avec eux-mêmes. La terre qu'ils poſſedent injuſtement n'eſt nullement à eux. Ils n'en joüiſſent qu'en apparence. Dés qu'ils y penſent, le reproche intérieur les déſole, & ils ſe ſentent déchirer dans l'ame. La joüiſſance d'un bien conſiſtant réellement dans le plaiſir qu'on y prend, dans la joïe, dans le repos qu'on y trouve; les méchans ne poſſederont jamais rien qu'ils n'étouffent en eux tout ſentiment de raiſon, de juſtice, de Religion. Mais qu'ils faſſent pour cela tous leurs efforts, il eſt impoſſible qu'ils y réüſſiſſent. Car l'homme ne ſe ſepare pas de la Raiſon, comme des objets qui l'importunent. Elle le pénétre juſqu'au fond de l'ame: & s'il eſt mal avec elle, il eſt néceſſaire qu'il ſoit mal avec lui-même: il eſt néceſſaite qu'il ſoit malheureux. Car enfin ſi l'eſperance des vrais biens nous remplit de joïe, & nous en donne l'avant-

goût, il n'est pas possible que la crainte des maux futurs ne fasse un effet contraire, & ne nous accable d'une effroïable tristesse. Ainsi je croi que dés cette vie Dieu rend à chacun ce qui lui est dû, non à l'égard des biens exterieurs & sensibles, des biens apparens & trompeurs, mais à l'égard des vrais biens, des biens spirituels qui font le bonheur & la joïe de l'ame.

ARISTE. J'entre fort dans vôtre pensée. Vous sçavez, Theodore, les diverses fortunes du malheureux, ou plutôt de l'infortuné Eugene. Lorsqu'il étoit dans la gloire & dans l'abondance, & que je le croïois l'homme du monde le plus heureux, il falloit bien qu'il eût en lui un fonds inépuisable de tristesse. Car quoique je l'abordasse avec cet air riant que la joïe des heureux succés de nos amis répand sur nôtre visage, j'étois toûjours surpris de le voir sombre & mélancolique; & plus je le felicitois, d'autant plus me paroissoit-il insensible à la joïe. Depuis sa disgrace je ne vis jamais d'homme plus content. C'est assurément que nôtre bonheur ne dépend pas de ce qui nous environne, mais de celui qui nous péné-

tre, & qui, mêmes dés cette vie, rend à chacun ſelon ſes œuvres. Cependant il me paroît difficile d'accorder cette vérité avec ce principe, que Dieu gouverne le monde en ſuivant les loix générales qu'il s'eſt preſcrit, & qu'ordinairement il n'agit point par des volontez particulieres. Car comment voulez-vous qu'il proportionne toûjours à nos merites la joïe, & tous les ſentimens intérieurs qui font nôtre bonheur actuel, s'il n'agit en nous qu'en conſequence des loix générales.

Theodore. Ne vous ſouvenez-vous plus des Entretiens que nous avons eus ſur la Providence ?

Theotime. Lorſqu'un homme a une ferme eſperance qu'il poſſedera bien-tôt tout ce qu'il ſouhaite, n'eſt-il pas actuellement plus heureux que celui qui ne joüit que d'un bien fort leger, & qu'on doit bien-tôt lui enlever ? L'eſperance des Chrêtiens eſt fondée ſur les promeſſes divines : Elle eſt donc ferme cette eſperance. Or toute eſperance eſt naturellement ſuivie de la joïe. Dieu produit donc la joïe dans le cœur des Chrêtiens en conſequence des loix générales.

THEODORE. Ajoûtez, Theotime, que la principale des loix générales est celle selon laquelle Dieu a donné à Jesus-Christ une souveraine puissance. Car c'est principalement par l'influence du Chef de l'Eglise, par l'intercession de nôtre souverain Prêtre, que se répandent dans les justes les délices intérieures qui font leur bonheur. Or puisque Jesus-Christ a promis de donner dés cette vie le centuple à celui qui quitte tout pour l'amour de lui, il se souviendra de sa promesse. Et Dieu, selon la loi générale qu'il s'est * faite de ne rien refuser à son Fils, ne manquera pas d'accomplir tous ses desirs. Mais ne pensez pas, Ariste, que les justes sentent en tout tems cette joïe interieure, qui les dédommage de tout ce qu'ils ont quitté pour Dieu. Car Jesus-Christ les en prive souvent pour les éprouver & pour les purifier. Les riches, prenez-y garde, ne goûtent pas en tout tems les plaisirs de la joüissance. Il n'est donc pas nécessaire, pour justifier l'Evangile, que les Justes joüissent en tout tems de cette joïe intérieure, qui est cent fois plus douce & plus consolante que celle des impies. Mais revenons je

* Ps. 2. 8. Joan. 11. 42. &c.

vous prie à nôtre ſujet : car je conte pour rien ce centuple promis, quand je le compare avec l'éternelle felicité que nous eſperons.

Ariste. Je voudrois bien, Theodore, que vous me donnaſſiez quelque idée de la ſocieté future pour laquelle nous ſommes faits ; de la fin de cette ſocieté, de ſes loix, de l'ordre qui s'y gardera.

Theodore. La fin de cette ſocieté eſt la gloire de celui qui en eſt l'auteur, & le bonheur de ceux qui en ſont les membres. Ses loix c'eſt la charité. L'ordre qui s'y gardera ſera une éxacte juſtice.

Ariste. Je comprens bien cela, mais je voudrois que vous deſcendiſſiez dans quelque détail. La foi, par exemple, nous apprend qu'un jour nos corps reſſuſciteront. Ne pourroit-on pas de là tirer bien des conſequences ?

Theodore. Oüi, ſi nous ſçavions quelles ſeront alors les loix de l'union de l'ame & du corps, mais elles ſeront bien differentes de celles de la vie preſente. Maintenant ces loix tendent à la conſervation de la vie, à la propagation du genre humain, au bien

d'une focieté paſſagere. Elles auront alors des fins toutes differentes. Ces loix ne tendront qu'à nous unir enſemble, & avec nôtre divin Chef, pour ne former avec lui qu'un même corps, qu'un même chœur de loüanges. Elles ne tendront qu'à nôtre félicité & à nôtre perfection. Nôtre corps, ſelon ſaint Paul, ne ſera plus animal & terreſtre ; il deviendra ſpirituel & celeſte ; non qu'il change de nature & devienne eſprit, mais parce que les loix de l'union de l'ame & du corps, qui ne tendent preſentement qu'à la conſervation de la vie animale, auront une fin toute ſpirituelle.

THEOTIME. Je croirois, Theodore, que ce corps animal & terreſtre reſſuſcitera ſpirituel, parce qu'alors il ſera parfaitement ſoûmis à l'eſprit. Car ſaint Paul oppoſe ſouvent l'eſprit à la chair. Il appelle donc animal & terreſtre nôtre corps, à cauſe de la concupiſcence, à cauſe qu'il excite en nous malgré nous des deſirs charnels & terreſtres. Il deviendra donc ſpirituel, ſelon ce ſaint Docteur, lorſque l'eſprit en ſera le maître, & qu'il n'y aura plus de concupiſcence.

THEODORE. Cela paroît d'abord assez vrai-semblable : mais assurément cela n'est pas vrai. Car Adam n'a pas été créé avec la concupiscence ; & cependant saint Paul appelle terrestre & animal le corps que Dieu lui avoit formé. *Comme il y a*, dit-il, *un corps animal, il y a aussi un corps spirituel.... Mais ce n'est pas le corps spirituel qui a été formé le premier : C'est le corps animal, & ensuite le spirituel. Le premier homme est le terrestre*, &c. Vous voïez donc que selon S. Paul, le corps d'Adam, *qui a été formé le premier*, n'étoit pas spirituel, quoiqu'alors il n'y eût point de concupiscence. Ainsi nos corps aprés la résurrection ne seront point spirituels, précisément à cause qu'il n'y aura plus de concupiscence, mais parce que les loix de l'union de l'ame & du corps, qui ne tendent présentement qu'à la conservation d'un corps corruptible, & au bien d'une societé périssable, seront changées en d'autres loix, propres pour des corps incorruptibles, & pour une societé éternelle. Mais il n'est pas possible de sçavoir le détail de ces loix.

1. Cor. 15. 44.

THEOTIME. Quand je fais attention aux loix de l'union de l'ame & du corps,

& à la fin à laquelle ces loix se rapportent, il me paroît évident qu'aprés la résurrection, elles ne subsisteront plus; parce que le corps n'aura plus les mêmes besoins qu'il a maintenant. Mais afin qu'il ne les ait plus ces besoins, il est nécessaire que les loix des communications des mouvemens soient entierement détruites. Car les mêmes effets suivent nécessairement des mêmes causes. Il est clair qu'en consequence des loix des mouvemens, tout corps choqué doit recevoir quelque impression de celui qui le choque. S'il arrivoit donc, par exemple, qu'un corps glorieux se trouvât dans le chemin d'un autre corps en mouvement....

THEODORE. Je vous entens, Theotime. Il y a bien de l'apparence que les loix des mouvemens demeureront les mêmes à l'égard des corps ordinaires. Mais certainement il y aura cette exception particuliere dans ces loix, que les corps glorieux ne dépendront nullement de ceux qui les environnent, & qu'il ne leur arrivera de changement que dépendamment de la volonté des esprits qui leur seront unis. Car l'ordre veut que les corps soient soûmis aux

esprits, le moins noble au plus noble. Et si cela ne se trouve pas dans les damnez, c'est que le même ordre veut encore que des esprits révoltez contre la puissance souveraine & legitime, soient par la même puissance soûmis à la plus vile des créatures. Les loix des mouvemens, celles de l'union de l'ame & du corps, en un mot toutes les loix naturelles ne sont que les volontez efficaces & constantes du Créateur, & toutes les volontez divines sont nécessairement conformes à l'ordre immuable de la justice. C'est sur ce principe incontestable qu'on doit juger de la conduite de l'Etre infiniment parfait. Car quoique ce principe ne nous découvre pas positivement les desseins de Dieu, il nous apprend du moins qu'il n'est pas capable d'en prendre de bizarres, & qui s'accordent avec nos imaginations.

THEOTIME. Je l'avoüe, & il est aisé de conclure de ce principe, qu'aprés la résurrection nos corps seront impassibles : mais il ne suffit pas pour prouver la subtilité, l'agilité & les autres qualitez, qu'on attribuë communément aux corps glorieux.

THEODORE. Il est vrai. Ce n'est

: par la révélation qu'on peut s'in-
ıire des desseins de Dieu à cet égard.
ıis saint Paul nous a appris que nô-
corps, de vil & abjet qu'il est, sera
ɔrmé & rendu semblable au corps
rieux de JESUS-CHRIST. Voici
paroles. * *Salvatorem expectamus Do-* * Phil. 3: 20.
um nostrum Jesum Christum qui refor-
bit corpus humilitatis nostræ configura-
ı corpori claritatis suæ, secundùm ope-
onem qua etiam possit sibi subjicere om-
. Si donc il est certain que le corps
Jesus-Christ a été vû des Apôtres
c telles & telles qualitez aprés sa
ırrection, on a sujet d'esperer que
corps en seront un jour revêtus
la puissance de celui *qui peut s'assu-*
ir toutes choses. Or JESUS-CHRIST
monté aux Cieux. Il a souvent ap-
u à ses Disciples, & il a disparu en
moment devant eux. C'est une preu-
certaine de ce qu'on entend par *agi-*
Il est entré * plusieurs fois, les por- * Joann. 20.
fermées, dans le lieu où étoient les
ôtres. C'est l'effet de ce qu'on ap-
le *subtilité.* Il a paru éclatant † com- † Math. 17: 2.
le soleil sur la sainte montagne. Il
it visible par sa propre lumiere. Voi-
a *clarté.* Si donc nos corps seront

reformez sur le modéle de celui de Jesus-Christ ressuscité, on a raison de croire qu'ils auront quelque part à ses glo-
*Cor. 15. rieuses qualitez. * *Seminatur corpus animale, surget corpus spiritale.* Maintenant nous rampons sur la terre : Aprés nôtre transformation, nous volerons, pour ainsi dire. Maintenant les corps qui nous environnent, nous tiennent enfermez : leur solidité nous arrête, & s'oppose à nous. Alors nous serons en parfaite liberté ; les corps les plus solides cederont à nos mouvemens. Maintenant nos corps ont besoin d'une lumiere étrangere pour se faire voir. Un jour tout brillans de leur propre gloire,
† Math. 13 : 43. ils seront en tout tems visibles. † *Fulgebunt sicut Sol in Regno Patris eorum,* Quand je dis qu'ils seront visibles par leur propre lumiere, c'est dans le sens ordinaire que je l'entens. Car Dieu seul, comme vous sçavez, est visible par lui-même : lui seul éclaire immediatement les esprits, & leur découvre ses ouvrages par l'efficace de ses idées. Mais la cause occasionnelle ou naturelle de la visibilité des corps glorieux, ne dépendra certainement plus ni du Soleil ni de
*Apoc. 21: 23. la Lune : * *Civitas non eget Sole neque Luna*.

Luna, ut luceant in ea. Apparemment elle dépendra de la volonté des esprits, en consequence de quelques loix générales de l'union de l'ame & du corps, bien differentes de celles qui s'observent presentement ; par lesquelles loix Dieu formera pour toûjours entre nous, & avec Jesus-Christ nôtre divin Chef, une parfaite societé. Car nous serons unis avec lui, non seulement par nos esprits, mais encore par nos corps.

ARISTE. Comment cela, Theodore ?

THEODORE. Je ne le sçai pas, Ariste. Car encore un coup je ne sçai point quelles seront les loix de cette union éternelle de nos ames avec nos corps par rapport à la societé future. Mais nôtre resurrection ne sera pas inutile & sans dessein. Imaginez-vous, Ariste, que vous ne sçachiez rien de ce que l'experience vous a appris des loix de l'union de l'ame & du corps, par rapport à la societé presente. Par exemple, que vous êtes émû de joie ou de tristesse, lorsque vous voïez sur le visage de vôtre ami certains airs, certaines contorsions, ou que vous entendez certains cris naturels ; pourriez-vous ja-

mais deviner que par là Dieu vous uniroit à vôtre ami, & vous porteroit ou à le ſecourir, ou à vous conjoüir avec lui? Quel rapport y a-t-il entre les differens airs du viſage ou divers cris, & les mouvemens de joïe ou de triſteſſe qui les accompagnent? Ne paroît-il pas même qu'un beſoin preſſant, & qui demande un promt ſecours, a plus de rapport aux éclats précipitez du ris, qu'à un cri plaintif & languiſſant; & qu'un homme qui rit & nous montre les dents, a plûtôt deſſein de nous inſulter & de nous mordre que de nous réjoüir? Si donc les loix de l'union de l'ame & du corps, établies pour la conſervation de la vie & de la ſocieté preſente, nous ſeroient entierement inconnuës ſans l'experience que nous en avons; comment devinerions-nous celles de la vie & de la ſocieté future? Ce que j'en ſçai c'eſt que ces loix ſeront dignes de la ſageſſe de Dieu, & de ſon amour pour ſon Egliſe, & qu'elles n'exciteront pas en nous des ſentimens auſſi mépriſables & auſſi foibles, que ceux que nous éprouvons maintenant. Car ſi nous avions une idéée claire de l'ame, nous verrions bien qu'elle eſt ca-

pable d'une infinité de ſentimens bien plus doux que tous ceux dont nous joüiſſons. Dieu proportionnera ſans doute la douceur des ſentimens à la joüiſſance du bien que nous poſſederons dans le ciel. Si donc la preſence de nos amis nous fait plaiſir ; ſi un regard favorable du Prince nous remplit de joïe en conſequence des loix établies pour le bien de la ſocieté, que ne fera point en nous la preſence de l'humanité ſainte du Sauveur, les careſſes & les amitiez de l'Homme-Dieu ?

ARISTE. Je ſçai bien que vous ne pouvez pas contenter entierement ma curioſité. Car quand mêmes vous connoîtriez clairement les loix dont vous parlez, & que vous auriez éprouvé les ſentimens qui en ſont des ſuites, comme vous ne pourriez pas me les faire goûter ces ſentimens, vous ne pourriez pas non plus me faire connoître éxactement ce que vous ſçauriez de ces loix. Car nos ſentimens ne ſont pas attachez à des expreſſions arbitraires, comme le ſont nos idées. Je comprens donc bien que le détail des loix de l'union de l'ame & du corps par rapport à la ſocieté future, eſt impénétrable. Mais vous

pourriez, ce me ſemble, tirer bien des conſequences de ce principe que vous avez poſé, qu'aprés la reſurrection, le corps ſera parfaitement ſoûmis à l'eſprit. Car ſi tous les mouvemens du corps ſuivent promtement tous ceux de la volonté, il eſt clair, par exemple, que nous ne ramperons plus ſur la terre, comme nous faiſons maintenant; puiſque nôtre deſir ſuffira pour nous tranſporter où nous voudrons. On peut déduire de ce principe les autres qualitez des corps glorieux bien plus clairement que de ce que dit S. Paul, *que Dieu reformera nôtre corps ſur celui de* JEEUS-CHRIST: car ce paſſage ſe peut interpreter en bien des manieres.

THEODORE. Je croi, Ariſte, que vous vous trompez: car il n'eſt certain que le corps ſera ſoûmis à l'eſprit, que parce qu'alors l'eſprit ſera ſoûmis à Dieu. Penſez-vous que le premier homme avant ſon peché voulût voler dans les airs? Non ſans doute: car il ne vouloit pas ce que Dieu ne lui avoit pas donné le pouvoir de faire. Son corps lui étoit parfaitement ſoûmis, il eſt vrai, mais par rapport au deſſein de Dieu, auquel il ſe ſoûmettoit lui-mê-

me. S'il n'étoit donc point à propos pour le bien de la ſocieté future que les corps des Saints euſſent l'agilité qu'on leur attribuë ; ſi Dieu n'avoit point établi leurs deſirs pratiques cauſes occaſionnelles de leur tranſport ; quoique le corps leur fût ſoûmis, ils ne produiroient en lui que les mouvemens ordinaires. Ainſi vous voïez bien qu'on ne peut pas conclure les qualitez des corps glorieux de ce principe, que le corps doit être ſoûmis à l'eſprit, puiſqu'il ne lui doit-être ſoûmis qu'autant que l'eſprit l'eſt à Dieu. Car des eſprits ſoûmis à Dieu ne veulent que ce que Dieu leur a donné la puiſſance de faire, en établiſſant leurs deſirs pratiques, cauſes occaſionnelles de ſon action. Ce n'eſt donc que par l'Ecriture qu'on peut s'aſſurer des qualitez des corps glorieux: Et ſi elle ne s'en expliquoit pas aſſez nettement, il n'en faudroit point parler déciſivement. Mais ſaint Paul nous aſſurant que nos corps ſeront reformez ſur celui de Jesus-Christ reſſuſcité, je croi qu'on en peut conclure qu'ils auront part à ſes glorieuſes qualitez, quelque ſurprenantes qu'elles nous paroiſſent. Car enfin comment pourrions-

nous *être toûjours avec* JESUS-CHRIST,
*1. Theſſ. 4. 17. comme l'Apôtre nous le promet ? *
Comment pourrions-nous *être enlevez dans les airs au devant de lui*, ſi nous n'avions comme lui cette agilité qui le portoit en un moment dans des lieux fort éloignez ? Mais il faut parler ſobrement de ces grandes véritez.

THEOTIME. Il eſt vrai, mais il eſt bon d'y penſer, & d'en parler ſouvent. S. Paul même nous l'ordonne en finiſſant ce qu'il en a dit par ces paroles:
Ibid. 18. *Itaque conſolamini invicem in verbis iſtis.* En effet on ſe conſole aiſément de la perte d'un corps infirme, & qui appeſantit l'eſprit, lors qu'on eſpere d'en recevoir un tel qu'il nous le promet.

ARISTE. Croïez-vous, Theodore, qu'un corps glorieux traverſe en un moment tout l'eſpace qui eſt entre le ciel & la terre, ou qu'il aille d'un lieu en un autre ſans paſſer par le milieu ?

THEODORE. Je n'en ſçai rien. Cela dépend d'une volonté de Dieu purement arbitraire, & qui par conſequent ne peut être connuë, ſi elle n'eſt revelée.

ARISTE. Je ne parle pas du fait, mais de la ſeule poſſibilité du fait.

THEODORE. Ouï, je croi qu'il est possible qu'un corps aille d'un lieu en un autre, sans passer par le milieu. Car si dans le premier moment Dieu le veut en A, & dans le second en B, sans le vouloir dans l'espace qui est entre A & B, le corps sera en A, & ensuite en B, sans se trouver dans l'espace où Dieu ne le voudra pas. Où est je vous prie la difficulté? Ne demeurez-vous pas d'accord que c'est uniquement la volonté de Dieu qui donne l'être à toutes choses, & que de la part de Dieu la conservation n'est qu'une création continuée?

Entret. 7.

ARISTE. Ouï. Mais il me paroît que cela se contredit.

THEODORE. J'avouë qu'il y a contradiction qu'un corps aille d'un lieu en un autre sans passer par le milieu, si cela se fait par le mouvement: car qui dit mouvement, dit transport successif. Tout mouvement se mesure par l'espace parcouru comparé au tems emploïé à le parcourir. Mais tel corps qui est dans le ciel, peut en un instant être sur la terre, sans passer par le milieu, si Dieu le veut sur la terre, sans le vouloir dans les espaces qui la

joignent avec le ciel. Car puiſque la volonté de Dieu donne à toutes choſes & l'être & la maniere d'être, aſſurément ce corps ne traverſera pas réellement des eſpaces où Dieu ne le veut ou ne le conſerve point.

ARISTE. Je croirois donc volontiers que les corps glorieux vont d'un lieu en un autre ſans paſſer par le milieu, & qu'ils ſont transportez en un inſtant par tout où l'ame deſire. Mais qu'en penſez-vous, je vous prie?

THEODORE. Pour moi, je n'ai point ſur cela, ni ſur beaucoup de ſemblables queſtions, de ſentiment arrêté. Mais il me paroît beaucoup plus vraiſemblable, que les corps ſeront tranſportez avec d'autant plus de rapidité, que l'ame aura plus d'empreſſement. D'où il ſuit qu'ils traverſeront réellement les eſpaces, & que leur tranſport ne ſe fera point en un inſtant, puiſqu'il ſe fera dans un temps d'autant plus court que la volonté pratique, qui ſera la cauſe occaſionnelle de leur vîteſſe, ſera plus vive & plus efficace, Prenez garde, Ariſte, que toutes nos volontez ne ſont pas pratiques, & qu'il n'y a que les pratiques qui ſoient accompagnées

d'un certain ſentiment d'effort, qui nous apprend que nous faiſons actuellement uſage de la puiſſance qui nous eſt donnée. En nous preſentement cet effort eſt ſouvent penible, à cauſe que nôtre corps eſt paſſible & corruptible; que les eſprits animaux ſe diſſipent, & que les fibres de nos muſcles ſe peuvent rompre. Mais il n'en ſera pas de même dans les Bienheureux. Ils ne ſe laſſeront & ne ſe fatigueront point. Leur tranſport ne ſe fera pas comme en nous. Cependant l'uſage de leur puiſſance leur ſera apparemment connu par la quantité de leur effort, dont ils auront ſentiment intérieur. Or dés-lorſque vous admettez du plus ou du moins dans l'effort de la volonté qui veut tranſporter ſon corps, il faut que vous mettiez auſſi du plus & du moins dans la vîteſſe ſelon laquelle il eſt tranſporté. Car, toutes choſes égales, les effets répondent aux efforts des mêmes cauſes. Ainſi il y a bien de l'apparence que le tranſport des corps glorieux ne ſe fera point en un inſtant. Mais je vous prie, laiſſons toutes ces ſpeculations inutiles, & dans leſquelles nous nous tromperions aſſurément.

ARISTE. Qu'il est doux néanmoins de s'entretenir de ce que nous serons un jour !

THEODORE. Oui. Il est bon de penser souvent à ce que nous serons éternellement, & de nous consoler les uns les autres, comme dit * saint Paul, sur les promesses de nôtre transformation glorieuse. Mais il est inutile de faire sur cela mille questions de Physique & de Metaphysique. Contentons-nous je vous prie, d'en sçavoir ce que l'Ecriture nous en apprend. La resurrection des corps n'est pas l'essentiel de la felicité future, ni même la societé que nous aurons avec l'humanité sainte de JESUS, quoique cette societé soit infiniment plus douce que toutes celles d'ici-bas. L'essence de nôtre beatitude sera la jouïssance de la divinité même, cette societé éternelle, * que nous aurons avec la Trinité sainte, avec le Pere & le Fils dans l'unité du Saint-Esprit. On ne sçauroit se former une trop grande idée d'une telle felicité. Que l'esprit s'éleve, que le cœur s'ouvre, que l'imagination grossisse ses esperances, on n'atteindra jamais au bien que Dieu veut nous faire en son Fils. † *L'œil*

* 1. Thess. ch. 4: 17.

* 1. Ep. de S. Jeã. 1: 3.

† 1. Cor. 2: 9.

n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, l'esprit même n'a point conçu ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment. Bien convaincus de cette verité, laissons nôtre bonheur entre les mains de Dieu, & travaillons sérieusement à nôtre sanctification. * *Portons l'image de l'homme celeste, comme nous avons porté celle de l'homme terrestre.* Vivons en Chrêtiens. Car *la chair & le sang ne possederont jamais le Roïaume de Dieu.* Il faut souffrir † avec JESUS-CHRIST, pour ressusciter avec lui. Mais le tems des afflictions n'est qu'un instant par rapport à l'éternité, & cet instant produit en nous le poids éternel d'une souveraine gloire. * *Id enim quod in præsenti est momentaneum & leve tribulationis nostræ, supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis.*

* 1. Cor. 15: 49. 50.

† Rom. 8: 17.

* 2. Cor. 4: 17.

ARISTE. A quoi pensez-vous, Theotime ? Vous me paroissez bien rêveur. Nous parlons de la felicité future, & vous ne prenez point de part à la joïe que produit en nous l'esperance d'un si grand bien. Je suis de vôtre avis : je méprise, ou plutôt je desire maintenant la mort.

THEOTIME. Et moi je la crains,

ou ce qui la ſuit. La fermeté de vôtre eſperance vous remplit de joïe ; & je ſuis ſaiſi de fraïeur, à la vuë des ſupplices que Dieu fera ſouffrir éternellement aux victimes de ſa juſtice. O éternité, que tu es terrible ! Eternité de biens, ou éternité de maux ! O l'épouventable alternative, quand on n'eſt pas tout-à-fait certain de ſa deſtinée ! Je vouë l'avouë, Ariſte, je ſuis maintenant effraïé. Mais c'eſt que je ne ſuis pas ſtupide ; & il faudroit que je le fuſſe dans l'excés pour n'être pas frappé par les idées terribles qui ſe preſentent maintenant à mon eſprit.

Ariste. Comment donc, Theotime ?

Theotime. Je ne veux pas troubler vôtre joïe.

Ariste. Vous la troublez néanmoins. Qu'eſt devenu vôtre intrepidité, cet air de confiance dont vous parliez de la mort ?

Theotime. O Jesus, Sauveur des pecheurs !

Theodore. Laiſſons, mes chers amis, nôtre bonheur entre les mains de celui de qui il dépend : Mais faiſons tout le bien qui dépend de nous. Par

là nous assurerons nôtre felicité future, Dieu est juste, & fidelle dans ses promesses. Nous aurons donc les biens promis.

THEOTIME. *Il faut * operer son salut avec crainte & tremblement.* * Phil. 2: 12.

THEODORE. Oui sans doute, mais avec une ferme esperance en Dieu, une parfaite confiance aux merites de JESUS-CHRIST. Il faut que la crainte nous réveille de cet assoupissement où le monde vit: mais il faut aussi que l'esperance nous console & nous anime à la vertu.

THEOTIME. *Horrendum est incidere in manus Dei viventis.* Dieu agit toûjours selon ce qu'il est. S'il récompense en Dieu, il punit en Dieu. Je juge donc de la grandeur des supplices éternels par l'excessive felicité que Dieu nous promet. Ainsi je tremble dans l'incertitude où je suis de mon sort. Que la sécurité est dangereuse? C'est l'effet ou de la folie, ou de la stupidité.

THEODORE. L'esperance en JESUS-CHRIST ne trompe point, *Spes non confundit.* Rom. 5: 5.

THEOTIME. Oui, ceux qui ont

la charité dans le cœur, ceux qui ont l'eſprit de JESUS.

THEODORE. C'eſt ainſi que je l'entens.

ARISTE. Celui qui craint le peché n'a plus rien à craindre.

THEOTIME. Penſons donc ſouvent à ce que nous ſerons éternellement. Car il eſt écrit : *Memorare noviſſima tua, & in æternum non peccabis.* La crainte eſt pour le moins auſſi efficace que l'eſperance pour nous mettre en garde contre les illuſions du peché.

FIN.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *les Entretiens du R. P.* MALEBRANCHE, *Prêtre de l'Oratoire, ſur la Métaphyſique, & ſur la Religion; & les trois Entretiens du même Auteur ſur la Mort*, imprimez enſemble à Paris chez Michel David en 1703. Les frequentes Editions d'un Ouvrage ſi ſolide, font honneur au goût du Public. A Paris, le 17. de Mars 1706.

SAURIN.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre, à nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maiſtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conſeil, Prevoſt de Paris, Baillifs, Seneſchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Michel David, Libraire à Paris, Nous ayant fait re-

montrer qu'il desireroit faire imprimer un Livre intitulé *Entretiens sur la Metaphysique & sur la Religion*, *par le Pere* MALEBRANCHE, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires. Nous AVONS permis & permettons par ces Presentes audit David, de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume pendant le temps de cinq années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons défenses à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles puissent être, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obeïssance; Et à tous Imprimeurs, Libraires & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, debiter, ni contrefaire ledit Livre en tout ni en partie sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Pa-

ris,

ris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & interêts; A la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; Que l'impreſſion dudit Livre ſera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie; Et qu'avant que de l'expoſer en vente il en ſera mis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phelypeaux, Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Preſentes; Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant, ou ſes aïans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchemens. Voulons que la Copie deſdites Preſentes, qui ſera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre ſoit tenuë pour deuëment ſignifiée, & qu'aux Copies

collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huissier, ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires sans autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est nôtre plaisir. DONNE' à Versailles le huitiéme jour de Janvier, l'an de grace mil sept cens huit: Et de nôtre regne le soixante-cinquiéme. Signé, Par le Roy en son Conseil,

LECOMTE.

Registré sur le Registre N° 2. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, pag. 299. N° 373. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Aoust 1703. A Paris ce 12. Janvier 1708.

Signé, LOÜIS SEVESTRE, *Syndic.*

Fautes à corriger dans le second Volume.

PAge 24. ligne 22. *lisez* qui tirent.
P. 42. l. 14. *effacez* reciproquement.
P. 45. l. 4. *l.* en esprits animaux.
P. 61. l. 5. devons.
P. 99. l. derniere, *ipsum solum.*
P. 195. l. 1. en vie, *l.* envie.
P. 203. l. 13. mais certainement il ne le fait pas.
P. 269. l. 4. vous, disoit-il, à Ariste.
P. 276. l. 8. est en cela le.
P. 372. l. premiere, je ne, *ôtez* ne.
P. 383. l. 27. remplissent de joïe.
P. 384. l. 24. les biens.